33374/C/1

Campement dans le Pays des Grands Namaquois.

VOYAGE
DE M. LE VAILLANT
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE,
PAR
LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,
Dans les Années 1780, 81, 82, 83, 84 & 85.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez LEROY, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie, N° 15.

M. DCC. LXXXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

A MONSIEUR BOERS,

ANCIEN FISCAL INDÉPENDANT

DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

PENSIONNAIRE DE LEYDE, &c.

MONSIEUR,

JE vous ai dédié mon Livre : le Public en ſera moins étonné que vous.

Je ſuis avec reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

LE VAILLANT.

AVIS AU RELIEUR.

TOME PREMIER.

Il faut placer le Campement dans le Pays des Grands Namaquois, au frontiſpice de l'Ouvrage.

La Vue des montagnes du Cap de Bonne-Eſpérance,	*Page* 12
Le Camp de Pampoen-Kraal,	85
Le Hottentot, *Planche I*,	109
La Hottentote, *Planche II*,	134
Narina, jeune Gonaquoiſe, *Planche IV*,	187

TOME DEUXIÈME.

Le Hottentot Gonaquoi, *Planche III*,	196
Le Caffre, *Planche V*,	304
La femme Caffre, *Planche VI*,	305
La Hottentote, *Planche VII*,	371
La Girafe male, *Planche VIII*,	394
La Girafe femelle, *Planche idem*,	395

PRÉFACE.

IL a plu aux Nomenclateurs de l'Hiſtoire Naturelle d'établir des rapports & de calquer l'anatomie des animaux ſur celle de l'homme ; au moyen de cet arrangement qui n'eſt guères ſenti que des gens de l'Art, il arrive que la partie ſur laquelle poſe un oiſeau dans toute ſa force, ſe nomme les *doigts* ; que celle qui s'élève plus ou moins perpendiculairement, au lieu d'être la jambe, comme on le croit communément, ſe nomme le *pied ;* que celui-ci, ſurmonté par le talon, eſt immédiatement ſuivi par la jambe, qui d'ordinaire paſſe pour la *cuiſſe*, & qu'enfin cette dernière partie qui, dans l'oiſeau vivant n'eſt preſque pas remarquable, ſe trouve cachée & ne fait pour ainſi dire qu'un avec le corps même de l'animal : d'où l'on peut conclure que le pied d'un Héron, par exemple, eſt auſſi grand que tout ſon corps ; aſſertion qui paroîtroit ridicule, abſurde, ſi l'on n'étoit prévenu que cette diſtribution méthodique eſt adoptée par tous les Savans. Il eſt donc clair qu'un oiſeau ne marche pas ſur ſes pieds & ſes talons, mais uniquement ſur ſes doigts. J'ai cru cet avertiſſement néceſſaire pour me faire comprendre, s'il m'arrive, dans le récit de mes Voyages ou dans l'Ouvrage plus étendu dont il n'eſt en quelque ſorte que l'introduction, de parler, d'après ces convenances, de mes acquiſitions en quadrupèdes, oiſeaux, &c. Obligé de me ſervir des termes & des meſures adoptés par les Ornithologiſtes, les perſonnes qui ne ſont pas Naturaliſtes & qui daigneront me lire, auroient infailliblement trouvé dans les trois quarts de mes Deſcriptions, de

l'erreur ou de l'obſcurité, ſi je ne leur donnois cette clef, indiſpenſable à quiconque jetteroit pour la première fois les yeux ſur cette partie de l'Hiſtoire Naturelle.

Je pardonne à ces Ouvrages volumineux, à ces compilations immenſes où l'on met à contribution les Livres anciens, où les textes ſont tout au long cités, où, par cela ſeul qu'ils ſont anciens, on préſente comme des vérités immuables, les rêves de l'imagination ou de l'ignorance. Mais lorſqu'épris de la manie d'une Science, & ne trouvant pas en ſoi les reſſources propres à en étendre les progrès; que du fond de ſon Cabinet on prétend établir des principes & dicter des loix; qu'on abuſe des dons heureux du génie pour propager de vieilles erreurs, & couvrir de toutes les graces de l'élocution les menſonges avérés de nos Pères; qu'on les déguiſe, qu'on les tourmente, qu'on ſe les approprie en connoiſſance de cauſe, je ne fais point grâce à l'Ecrivain qui ſe pare ainſi de la dépouille d'autrui, quelque peine qu'il ait priſe pour en raſſortir les lambeaux.

Bien réſolu de ne parler que de ce que j'ai vu, de ce que j'ai fait, je ne dirai rien que d'après moi-même, & certes on ne me reprochera pas les fautes de ceux qui m'ont précédé.

Si, dans quelques endroits de mes récits, on rencontre des obſervations diamétralement oppoſées à celles des autres Voyageurs, je n'entendrai pas toujours conclure de là qu'ils ſe ſont trompés; je ne veux déprécier perſonne; j'aimerois mieux (ſur certains articles) imaginer que la différence des temps ou des points de vue, en a produit dans les rapports & les réſultats; ce ne ſeroit plus, ſi l'on veut, qu'une erreur, une illuſion d'optique.

Mais ſur les objets qui, pour avoir été trop légèrement aperçus, défigurent eſſentiellement la vérité, mon ſentiment, quoiqu'il ne cherche point à prévaloir, ne pliera jamais, lorſqu'il ſera sûr du fait & qu'il marchera précédé de ſes preuves.

Il n'y a pas un ſiècle que le goût des Voyages s'eſt répandu dans l'Europe; le François ſur-tout plus qu'aucun autre Peuple, heureux dans ſa Patrie, attaché comme la moule par ſon *biſſus* à ſa terre natale, le François ſe déplaçoit avec peine,

regardoit une abſence d'un mois comme une eſpèce de dévouement; il ſe contentoit d'attendre, & recevoit avidemment les contes ridicules de quelques charlatans téméraires ſur les Pays lointains; il s'amuſoit des récits de leurs découvertes merveilleuſes & de leurs aventures incroyables; l'exagérateur Ecrivain marchandoit, ſi je puis parler ainſi, avec la crédulité publique, & ſe trouvoit trop payé de ne voir rabattre que la moitié de l'enflure & du merveilleux de ſon Livre. Les Sciences croupiſſoient dans les ténèbres de l'incertitude, & l'Hiſtoire Naturelle n'étoit pas même encore à ſon enfance.

Peu à peu le génie des découvertes a déployé ſes ailes; les Arts & les Lettres ont cédé la place aux Sciences; la paſſion des Voyages s'eſt éveillée; ce déſir toujours plus inſatiable de connoître & de comparer s'eſt agrandi en proportion des miracles qu'il a produits; on n'a plus connu de bornes à meſure que les dangers ſe ſont applanis; & ce qui paroiſſoit autrefois un obſtacle inſurmontable, n'eſt aujourd'hui qu'une excuſe puérile, un moyen honteux de cacher ſa foibleſſe & ſon inertie.

Plus qu'aucun autre, élevé dans des principes tout-à-fait contraires, j'ai nourri dans mon cœur le goût le plus ardent pour les Voyages, & quoique j'aie fait depuis pour l'étouffer, ce n'eſt qu'en cédant à mes tranſports que je ſuis parvenu à en modérer la violence.

J'ai traverſé les mers; j'ai voulu voir d'autres hommes, d'autres productions, d'autres climats; je me ſuis enfoncé dans quelques déſerts ignorés de l'Afrique: j'ai conquis une petite portion de la terre.

Je ne ſongeois point à la réputation; je ne connoiſſois point en moi de titres pour y parvenir; je ne m'occupois que de mes plaiſirs.

Mes amis & ma famille ont voulu me perſuader que la relation de mes Voyages & le détail de mes découvertes en Hiſtoire Naturelle pourroient être de quelqu'utilité; je leur livre cette relation & ces découvertes telles qu'elles ſont & pour ce qu'elles valent, n'entendant y attacher d'autre mérite

que la complaisance, & renonçant à toute espèce de prétention littéraire dont je ne serois pas en état de porter le fardeau. Ce que je suis, ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, voilà tout ce que je me suis proposé de leur apprendre.

On trouvera peut-être étrange que, pour donner la relation d'un Voyage récemment entrepris en Afrique, j'aie été forcé de me replier sur le passé, & de conduire mes Lecteurs dans l'Amérique méridionale sur les premiers pas de mon enfance; j'ai cru qu'il ne seroit pas mal à propos de justifier, par les commencemens de ma vie, ma manière de voir, de penser & d'agir qui conservera toujours le goût du terroir, & qui, jugée peut-être avec sévérité, ne manqueroit pas de choquer ces esprits intolérans qui ne souffrent jamais sans humeur qu'on leur enlève leurs préjugés, & qu'on ose heurter de front les principes & les usages jusques là généralement adoptés; mais de quelqu'œil qu'on envisage cette hardiesse à rendre mes pensées, à prétendre redresser jusqu'aux erreurs même du Génie, il m'importe qu'on sache qu'aucune haine particulière, aucune envie, aucuns déplaisirs secrets ne sauroient balancer dans mon ame l'intérêt de la vérité, que je chéris par dessus tout, & que je lui ai sacrifié, dans plus d'une rencontre, celui même de l'amour-propre.

Je présenterai à la suite de cet Ouvrage, aux Amateurs d'Histoire Naturelle, la description générale de tous les individus, quadrupèdes & oiseaux que je me suis procurés dans mes courses, & que je posède actuellement; j'y joindrai les gravures coloriées de ceux qui sont inédits, & de ceux qui jusqu'à présent sont encore inconnus; on y verra des genres absolument neufs, des variétés considérables dans les espèces. Quoique la Girafe ait été décrite & gravée dans quelques Auteurs, cela ne m'empêchera pas de recommencer ces deux opérations: ce qui a été dit jusqu'à présent sur cet animal, & les dessins qui en ont été faits ne ressemblant guères à l'original qui existe dans mon Cabinet, & à l'étude que j'ai faite de ses mœurs dans son Pays natal.

PRÉCIS

PRÉCIS HISTORIQUE.

LA partie Hollandoiſe de la Guyanne ſoumiſe à la domination de la Compagnie d'Occident, eſt peut-être la moins connue des Naturaliſtes, quoiqu'elle ſoit ſans contredit de toute l'Amérique Méridionale celle qui offre dans tous les genres les productions les plus curieuſes & les plus extraordinaires. Placée ſous le climat brûlant de la Zône Torride à 5 degrés Nord de la Ligne, cette Région, encore enveloppée de la croûte des temps, recèle, ſi je puis m'exprimer ainſi, le foyer où la Nature travaille ſes exceptions aux règles générales que nous croyons lui connoître ; elle a, ſur une étendue d'environ cent lieues de côtes, une profondeur preſqu'illimitée ; c'eſt là que le fleuve SURIMAN promène ſes eaux majeſtueuſes. Sur ſa rive gauche, à trois lieues de la Mer, s'élève PARAMARIBO, Chef-lieu de cette vaſte Colonie ; c'eſt ma patrie & le berceau de mon enfance. Elevé par des parens inſtruits qui travailloient à ſe procurer par eux-mêmes les objets intéreſſans & précieux qui ſont répandus dans ce Pays, j'avois continuellement ſous les yeux les produits de leurs acquiſitions ; je jouiſſois à mon aiſe de leur Cabinet très-intéreſſant : j'aurai, dans la ſuite, occaſion d'en parler. Dès mes plus jeunes années, ces tendres parens qui ne pouvoient un moment ſe détacher de moi, ſouvent expoſés par leurs goûts à des Voyages lointains, à de longs ſéjours aux extré-

mités de la Colonie, m'emmenoient avec eux, & me faisoient partager leurs courses, leurs fatigues & leurs amusemens. Ainsi j'exerçai mes premiers pas dans les Déserts, & je naquis presque Sauvage. Quand la raison, qui devance toujours l'âge dans les Pays brûlés, eut commencé à luire pour moi, mes goûts ne tardèrent point à se développer; mes parens aidoient, de tout leur pouvoir, aux premiers élans de ma curiosité. Je goûtois tous les jours, sous d'aussi bons maîtres, des plaisirs nouveaux; je les entendois disserter, d'une façon qui étoit à ma portée, sur les objets acquis & sur ceux qu'on espéroit se procurer dans la suite: tant d'idées & de rapports s'amassoient dans ma tête, confusément à la vérité dans les commencemens, mais peu à peu avec plus d'ordre & de méthode; la Nature a donc été ma première institutrice, parce que c'est sur elle que sont tombés mes premiers regards.

Bientôt le désir de la propriété & l'esprit d'imitation, passions favorites de l'enfance, vinrent donner de l'impétuosité, je pourrois dire de l'impatience, à mes amusemens. Tout disoit à mon amour-propre que je devois aussi me faire un Cabinet d'Histoire Naturelle; je me laissai caresser par cette idée séduisante, &, sans perdre de temps, je déclarai traîtreusement la guerre aux animaux les plus foibles, & me mis à la poursuite des Chenilles, des Papillons, des Scarabées, en un mot de toutes les espèces d'Insectes.

Lorsqu'on travaille pour son propre compte, on peut, avec des moyens bornés, des talens novices & peu développés, faire un mauvais ouvrage; mais, on a, ce me semble, toujours assez bien réussi pour soi-même si l'on n'a négligé ni temps, ni soins, ni peines, & si l'on y a déployé toutes ses facultés, toutes ses forces. D'après ces dispositions, indices presque certains des succès, je voyois se former sous mes mains & s'accroître de jour en jour ma

jolie collection d'Insectes; j'en faisois le plus grand cas; je l'estimois outre mesure : j'en étois l'unique créateur ; c'est dire assez combien je la trouvois supérieure à celle de mes parens : l'orgueil est un aveugle qui fait marcher de pair les chefs-d'œuvres de la Sottise & du Génie.

Tout concentré dans ma jouissance, je n'avois pas encore senti que toujours l'obstacle se présente & vient se placer entre l'entreprise & le succès.

Dans une de nos courses, nous avions tué un Singe de l'espèce que dans le Pays on nomme *Baboën* ; c'étoit une femelle : elle portoit sur son dos un petit qui n'avoit point été blessé ; nous les enlevâmes tous les deux ; de retour à la Plantation, mon Singe n'avoit point encore désemparé les épaules de sa mère ; il s'y cramponnoit si fortement que je fus obligé de me faire aider par un Nègre pour l'en détacher ; mais, à peine séparé, il se lança comme un oiseau sur une tête de bois qui portoit une perruque de mon père ; il l'embrassa de toutes ses pattes, & ne voulut absolument plus la quitter ; son instinct le servoit en le trompant ; il se croyoit sur le dos & sous la protection de sa mère ; il étoit tranquille sur cette perruque ; je pris le parti de l'y laisser & de le nourrir avec du lait de Chèvre ; son erreur dura environ trois semaines ; après quoi, s'émancipant de sa propre autorité, il abandonna la perruque nouricière, & devint par ses gentillesses l'ami & le commensal de la maison.

Je venois d'établir, sans m'en douter, le Loup dans la bergerie ; un matin que je rentrois dans ma chambre dont j'avois eu l'imprudence de laisser la porte ouverte, je vis mon indigne élève qui faisoit son déjeûné de ma superbe collection ; mon premier transport fut de l'étouffer dans mes bras ; mais le dépit & la colère

firent bientôt place à la pitié, quand je m'aperçus qu'il s'étoit livré lui-même, par sa propre gourmandise, au plus cruel supplice; il avoit, en croquant les Scarabées, avalé les épingles qui les enfiloient; c'est en vain qu'il faisoit mille efforts pour les rendre. Ses tourmens me firent oublier le dégât qu'il me causoit; je ne songeai plus qu'à le secourir; & mes pleurs, & tout l'art des Esclaves de mon père que j'appelois de tous côtés à grands cris, ne purent le rendre à la vie: cet accident me renvoyoit fort loin sur mes pas; mais il ne put me rebuter; je me livrai bien vîte à de nouvelles recherches; &, non content d'un trésor unique, j'en voulus réunir plusieurs. Je songeai, par une progression naturelle, aux Oiseaux. Nos Esclaves ne m'en fournissoient point assez à mon gré; je m'armai de la Sarbacane & de l'Arc Indien; en peu de temps, je m'en servis avec beaucoup d'adresse; je passois les journées entières à l'affût; j'étois devenu un Chasseur déterminé. Ce fut alors qu'on s'aperçut, & que je sentis moi-même, que ce goût se changeoit en passion; passion vive qui troubloit jusqu'aux heures du sommeil, & que les années n'ont fait que fortifier.

Quelques amis m'ont accusé de froideur & d'insensibilité; un plus grand nombre a trouvé téméraires les voyages singuliers que j'ai entrepris dans la suite; je pardonne volontiers aux uns & n'ai rien à dire aux autres; cependant pour peu qu'on daigne s'arrêter aux premiers pas de mon enfance, cette apparence d'originalité surprendra moins, & l'on verra que mon éducation en est à la fois & la cause & l'excuse.

Quelque temps après, mes parens, qui avoient fixé leur départ pour l'Europe, & qui n'aspiroient plus qu'au bonheur de se réunir dans le sein de leurs familles, ayant mis ordre à leurs affaires, je montai avec eux sur le Navire *Catharina ;* le 4 Avril 1763, on

leva l'ancre, & l'on prit la route de la Hollande. Je partageois, dans la joie de mon cœur, tous les projets de plaisirs & de fêtes auxquels se livroient mes parens durant la traversée; une curiosité bien naturelle à mon âge ajoutoit à mes transports; mais cette agitation, ou plutôt ce délire, ne me rendoit pas insensible aux regrets. Je ne pouvois devenir ingrat en si peu de temps, & perdre de vue si tranquillement la terre bienfaisante qui m'avoit vu naître; je jetois souvent mes regards vers les rives heureuses dont je m'éloignois de plus en plus. A mesure qu'elles fuyoient & qu'emporté par les vents, je m'approchois des climats glacés du Nord, une tristesse profonde flétrissoit mon ame & venoit dissiper les prestiges de l'avenir.

Après une traversée cruelle & dangereuse, nous jetâmes l'ancre au Texel, à neuf ou dix heures du matin, le 12 Juillet suivant.

Nous étions donc enfin en Europe; tout ce que je voyois étoit si nouveau pour moi, je montrois tant d'impatience, je fatiguois les gens de tant de questions, chaque objet qui s'offroit à ma vue, me paroissoit si extraordinaire que j'étois moi-même un objet d'étonement aux yeux de ceux qui m'entouroient. Cependant mes importunités ne mettoient pas toujours les rieurs contre moi, & je payois bien amplement en remarques piquantes sur l'Amérique, les instructions qu'on avoit la complaisance de me donner sur l'Europe.

Après avoir passé quelque temps en Hollande, nous nous rendîmes en France dans la Ville où mon père est né, & l'on me fixa dans le sein de sa famille: c'est là que je donnai nouvelle carrière à mes goûts, dans le Cabinet de M. Bécœur. Il offroit, pour l'Ornithologie d'Europe, la collection la plus nombreuse & la mieux conservée que j'aye jamais rencontrée.

A Surinam, je m'étois fait une manière de déshabiller les Oiseaux

qui me réuffiffoit affez bien, mais qui parloit fort peu à l'imagination, encore moins aux yeux. Je ne connoiffois d'autre méthode que d'en dépofer les peaux dans de grands livres pour les conferver; ici, un autre fpectacle éveilloit tous mes fens; il falloit, outre le mérite de la confervation, leur reftituer leurs formes: ces deux points effentiels m'embarraffoient; je réfolus de m'en faire une étude particulière & je m'y livrai tout entier; j'étois chaffeur déterminé. Pendant un féjour de deux ans en Allemagne, un autre de fept en Lorraine & en Alface, je fis un dégât d'oifeaux incroyable; je voulois auffi joindre la connoiffance approfondie des mœurs à la diftinction des efpèces, & je n'étois parfaitement fatisfait de mes chaffes que lorfque j'étois parvenu à furprendre le mâle & la femelle en fituation qui ne me permît pas de douter de leur fexe; j'ai fouvent paffé des femaines entières à épier des efpèces d'oifeaux avant de pouvoir me procurer la paire.

C'eft donc dans l'efpace de huit ou neuf ans qu'à force de foins, de peines, de tentatives & de dégâts, je fuis parvenu non-feulement à rendre à fes animaux, fi frêles & fi délicats, leur forme naturelle, mais même à les maintenir dans cette confervation intacte & pure qui fait le mérite de ma collection. C'eft auffi par cette longue habitude de vivre avec eux dans les champs, dans le bois, dans tous les lieux de leurs retraites les plus cachées, que j'ai appris à diftinguer les fexes d'une manière invariable: Art divinatoire, fi je puis m'exprimer ainfi, que je ne prétends pas donner comme un mérite bien éminent, mais qui eft l'apanage d'un très-petit nombre d'Ornitologiftes. Combien de fois ne m'eft-il pas arrivé de voir dans des Cabinets, d'ailleurs affez curieux, tantôt des divorces forcés, tantôt des alliances monftrueufes & contre nature; là on place, comme mâle & femelle, deux êtres qui jamais

ne ſe ſont rencontrés; plus loin un mâle & ſa femelle ſont annoncés & claſſés comme deux eſpèces différentes, &c.

J'amaſſois de plus en plus des connoiſſances dans cette partie intéreſſante de l'Hiſtoire Naturelle; mais j'avoue que, loin de me contenter, elles ne faiſoient que me prouver toute l'inſuffiſance de mes forces: une carrière plus étendue devoit s'ouvrir devant moi; l'occaſion ſembloit m'appeler de loin & m'inviter à ne pas différer plus long-temps.

Dans le courant de 1777, une circonſtance favorable me conduiſit à Paris. Je portai, comme tout Etranger qui arrive pour la première fois dans cette Capitale, mon tribut d'admiration aux Cabinets des Curieux & des Sçavans. J'étois ébloui, enchanté de la beauté, de la variété des formes, de la richeſſe des couleurs, de la quantité prodigieuſe des individus de toute eſpèce qui, comme une contribution forcée, viennent des quatre parties du monde ſe claſſer méthodiquement, autant que cela ſe peut faire, dans un eſpace malheureuſement toujours trop limité. En trois années de ſéjour, je vis, j'étudiai, je connus tous les Cabinets importans; mais, le dirai-je, ces ſuperbes étalages me donnèrent bientôt un mal-aiſe, ils laiſsèrent dans mon ame un vide que rien ne pouvoit remplir; je ne vis plus, dans cet amas de dépouilles étrangères, qu'un dépôt général où les différents êtres rangés, ſans goût & ſans choix, dormoient profondément pour la ſcience. Les mœurs, les affections, les habitudes, rien ne me donnoit des indications préciſes ſur ces choſes eſſentielles! C'étoit l'étude qui, dans ma première jeuneſſe, m'avoit le plus intéreſſé; je connoiſſois, il eſt vrai, divers Ouvrages d'Hiſtoire Naturelle, mais remplis de contradictions ſi rebutantes que le goût qui n'eſt pas encore formé ne peut que beaucoup perdre à les lire: j'avois ſur-tout dévoré les

chefs-d'œuvres immortels consacrés à la postérité par un des plus grands génies ; je brûlois tous les jours un nouvel encens aux pieds de sa statue ; mais son éloquence magique ne m'avoit pas séduit au point d'admirer jusqu'aux écarts de son imagination, & je ne pouvois pardonner au Philosophe les exagérations du Poëte.

D'ailleurs & par-dessus tout, je songeois continuellement aux parties du Globe qui n'ayant point encore été fouillées, pouvoient, en donnant de nouvelles connoissances, rectifier les anciennes; je regardois comme souverainement heureux, le mortel qui auroit le courage de les aller chercher à leur source ; l'intérieur de l'Afrique, pour cela seul, me paroissoit un Pérou. C'étoit la terre encore vierge. L'esprit plein de ces idées, je me persuadois que l'ardeur du zèle pouvoit suppléer au génie, & que pour peu qu'on fût un observateur scrupuleux, on seroit toujours un assez grand écrivain. L'entousiasme me nommoit tout bas l'être privilégié auquel cette entreprise étoit reservée ; je prêtai l'oreille à ses séductions, & de ce moment je me dévouai. Ni les liens de l'amour, ni ceux de l'amitié ne furent capables de m'ébranler ; je ne communiquai mes projets à personne. Inéxorable, & fermant les yeux sur tous les obstacles, je quittai Paris le 17 Juillet 1780.

VOYAGE

VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE.

VOYAGE
AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

IMPATIENT de réaliser mes projets, je me rendis en Hollande. Je visitai les principales villes de la République, & leurs curiosités; Amsterdam enfin m'offrit des trésors dont je n'avois nulle idée. Tous les Savans daignèrent me recevoir; tous les cabinets me furent ouverts: entr'autres, je ne pouvois me lasser d'admirer celui de M. Temminck, Trésorier de la Compagnie des Indes, & la brillante Collection qu'il renferme. J'y remarquai une foule d'objets précieux que je n'avois jamais vus en France. Tout m'y parut extrêmement rare, & de la conservation la plus pure. Sa superbe volière aussi me présenta, dans une suite admirable, le double aspect de l'Art & de la Nature réunis pour tromper les climats. C'est là qu'il est permis à l'œil enchanté d'admirer, vivans, les individus les plus beaux & les moins connus; c'est là qu'on

voit, par les ſoins aſſidus qu'on leur prodigue, les oiſeaux les plus éloignés, les plus étrangers l'un à l'autre, multipliant, ſe propageant, comme s'ils vivoient dans leur pays natal. Ce ſpectacle, je l'avouerai, ſervit encore à redoubler mon ardeur, & me raffermit pour jamais contre tous les obſtacles & tous les périls que j'avois réſolu d'affronter.

Je ne tardai point à me lier particulièrement avec M. Temminck. Cet Amateur me combloit d'honnêtetés; il pouvoit, plus qu'aucun autre, favoriſer mes deſſeins. Je n'héſitai point à les lui confier. Il m'approuva, & me mit bientôt au fait des moyens que je devois employer pour réuſſir; il n'épargna lui-même ni ſoins ni démarches; je fus aſſez heureux pour obtenir la permiſſion de paſſer au Cap ſur un vaiſſeau de la Compagnie. Mon départ fut arrêté. J'obtins de mon reſpectable ami ces recommandations ſi puiſſantes & ſi généreuſes, ſans leſquelles, par une fatalité ſingulière, comme on le verra bientôt, je ſerois infailliblement tombé dans les plus cruels embarras.

Je m'occupois ſans relâche des préparatifs néceſſaires pour ce grand Voyage. Lorſque je me fus procuré tout ce que je prévoyois devoir m'être utile dans l'intérieur de l'Afrique, je pris congé de mes amis, & de l'Europe. Une chaloupe vint me recueillir, & me conduiſit au Texel, à bord du *Held-Woltemaade*, vaiſſeau deſtiné pour Ceylan, mais qui devoit relâcher au Cap de Bonne-Eſpérance. Notre Capitaine ſe nommoit *S*** *V***. Le vent n'étant point favorable pour ſortir du Texel, nous l'attendîmes pendant huit jours. Dans cet intervalle, j'appris que notre Navire étoit un *ex-voto* de la Compagnie des Indes, en mémoire d'une belle action d'un Habitant du Cap, nommé *Woltemaade*, lequel, pendant une tempête affreuſe, avec le ſecours de ſon cheval, étoit parvenu à ſauver quatorze Matelots d'un Navire naufragé dans la baie de la Table, mais qui lui-même, victime de ſes généreux efforts, avoit péri dans une dernière tentative, accablé par ſa propre fatigue, par celle de ſon cheval, & le poids des malheureux qui s'étoient jetés en foule ſur lui, dans la crainte qu'il ne retournât plus au Vaiſſeau avant qu'il fût entièrement ſubmergé. On peut voir une deſ-

cription très-détaillée & très-attendriſſante de cette cataſtrophe, dans le Voyage au Cap, du docteur Sparmann.

Enfin, le vent s'étant déclaré favorable, nous levâmes l'ancre le 19 Décembre 1781, à onze heures du matin, veille préciſe de la déclaration de guerre de la part des Anglois à la Hollande. Vingt-quatre heures plus tard, la Compagnie ne nous auroit pas permis de partir; ce qui ſeroit venu, fort mal-à-propos, me contrarier & renverſer peut-être toutes mes réſolutions, & plus encore mes eſpérances. Un très-gros temps, & une brume fort épaiſſe nous permirent de traverſer la Manche ſans être aperçus des Anglois; nous gagnâmes la pleine-mer, fendant les flots en toute ſécurité, & ne ſoupçonnant pas que le feu de la guerre ſe fût embraſé de toutes parts. Nous allions tantôt bien, tantôt mal, & ſuivions le *Mercure*, autre vaiſſeau de la Compagnie, qui faiſoit même route que nous, & nous commandoit. Juſques-là, notre Voyage ne nous offrit rien de remarquable; mais nous devions nous reſſentir bientôt de l'ébranlement général.

Je ſavois que, dans une traverſée de trois ou quatre mois, peut-être de ſix, j'éprouverois plus d'un inſtant de déſœuvrement & d'ennui; en conſéquence, je m'étois précautionné là-deſſus avant de partir, & j'avois emporté quelques Livres; parmi mes Traités d'Hiſtoire naturelle, & mes Relations de Voyages, j'avois un *la Caille*. Je m'amuſois de préférence à le lire; mais je me rappelle qu'un jour, tombant ſur un paſſage anti-philantropique, & plein de fanatiſme, je jetai tout-à-coup le Livre avec humeur, & me promis bien de n'en pas continuer la lecture. Voici ce paſſage: « L'uſage d'aller à la chaſſe des Négres fugitifs & bri-» gands, comme à celle des animaux ſauvages, n'a rien qui » puiſſe choquer la délicateſſe Européenne; du moment où des » hommes utiles dans la Société renoncent à leur état, par un » eſprit de libertinage & de cupidité, ils ſe dégradent au-deſſous » des bêtes, & méritent les plus rigoureux traitemens ». Mais depuis, réfléchiſſant au caractère humain, doux & ſi tolérant, dont on fait par-tout honneur à ce Savant, je repris ſon Livre & j'y trouvai ces réflexions: « Préjugé à part, lequel eſt préférable

» à l'autre, de celui qui cultive les Arts, & qui invente des » exceptions contraires aux règles de la loi naturelle, ou de » celui qui, content du premier néceſſaire, ſe conduit ſuivant les » maximes d'une équité ſtricte & ſcrupuleuſe »? Je me rappelai alors que les Lettres & les Sciences avoient perdu l'Abbé de la Caille avant qu'il eût mis la dernière main à ſon Journal, & je rejetai ſur l'ignorance barbare de l'Editeur ce paragraphe infâme, qui ne pouvoit, en aucune manière, être échappé à la plume d'un Prêtre, d'un Savant, d'un Philoſophe.

Le premier Février 1781, étant par trois degrés nord de la ligne, nous fûmes avertis, au point du jour, qu'on découvroit une voile à l'horizon; le *Mercure* étoit alors en avant preſque hors de vue, & nous avions un calme plat; toutes nos lunettes furent inutilement braquées; ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous pûmes diſtinguer & reconnoître que ce n'étoit qu'un petit bâtiment. Les uns le croyoient François, d'autres ſoutenoient qu'il étoit Anglois; chacun raiſonnoit à ſa façon, & formoit des conjectures, en attendant les certitudes. On s'aperçut, quelques heures après, qu'il ſe faiſoit remorquer par deux chaloupes, & qu'il venoit à nous, à force de rames. C'étoit, aſſuroit-on alors, un bâtiment en détreſſe qui s'approchoit pour demander du ſecours; nous le laiſſions arriver fort tranquillement. Vers les trois heures après midi, le voyant à la demi-portée, nous aſſurâmes notre Pavillon par un coup de canon en blanc; mais nous fûmes étrangement ſurpris de recevoir, dans notre dunette, un boulet qui fut ſuivi de toute la bordée; le Corſaire en même temps arbora Pavillon Anglois.

Je chercherois en vain à peindre l'étonnement, la ſtupéfaction de tout l'équipage dans cette aventure imprévue. Il n'y avoit peut-être pas ſur le vaiſſeau un ſeul homme qui ſe fût jamais trouvé à une action. Le Capitaine & les Officiers, habitués à voyager paiſiblement, n'avoient jamais commandé en pareille circonſtance: attaqués de la ſorte, ſans s'y être attendus, ſans avoir eu le temps de faire aucuns préparatifs, ni même de ſe baſtinguer, on ſe figure aiſément quelle devoit être la conſternation

de ces pauvres gens. L'épouvante, & ſur-tout la confuſion, étoient peintes ſur tous les fronts. Les Officiers crioient à tue-tête ; les Soldats, toutes recrues, qui n'avoient jamais chargé un fuſil, ne ſavoient auquel entendre, à quoi répondre ; en un mot, à ſept heures du ſoir, nous n'avions pas encore brûlé une amorce. Le Corſaire nous canonnoit ſans relâche ; il nous ſommoit de nous rendre, nous menaçant de nous couler à fond, ſi nous réſiſtions plus long-temps. Notre Capitaine, dans une agitation convulſive, ne ceſſoit de lui crier qu'il n'étoit point maître de ſe rendre ainſi à diſcrétion, qu'il falloit, pour cela, s'adreſſer au *Mercure*, qui étoit ſon Commandant. Le bon-homme avoit entièrement perdu la tête.

Enfin, comme par miracle, un petit vent s'étant élevé, le *Mercure* s'approche & demande à notre Capitaine pourquoi on ne tiroit pas ; il lui répond qu'il avoit attendu ſes ordres, & que c'étoit au Commandant à donner le ſignal pour ſe battre ; excuſe tout-à-fait plaiſante dans la bouche d'un marin attaqué par un petit bâtiment de ſeize pièces de huit, tandis qu'il en avoit trente-deux d'un plus gros calibre, pluſieurs pierriers, & trois cents hommes, outre l'équipage !

Le *Mercure* commençant à tirer, nous commençâmes auſſi à faire feu de tous bords ; &, quoique le *Mercure* ſe trouvât entre l'Anglois & nous, n'importe, nous tirions toujours. Nos gens, que ce déſordre favoriſoit, s'étoient enivrés à qui mieux-mieux ; ils alloient, couroient ſans ſavoir où, ſe heurtoient, chanceloient, revenoient ſans ſavoir pourquoi ; on crioit ; on pleuroit d'un côté ; on juroit ; on ſe cachoit d'un autre ; le Chapelain lui-même, ſans doute pour ſe donner du courage, n'avoit pas craint de ſe livrer aux mêmes excès ; je le vis, une lanterne à la main, deſcendre à la Sainte-Barbe remplie de vingt-cinq milliers de poudre deſtinés pour Ceylan, & en rapporter, ſans la moindre précaution, de quoi faire des cartouches ; car il eſt à remarquer qu'il n'y en avoit pas une ſeule de proviſion, & que, depuis le matin, on n'avoit pas ſongé à en préparer.

Après avoir abymé toutes nos manœuvres, & nous avoir

criblés de toutes parts, le Corſaire nous abandonna à onze heures du ſoir. Il étoit fort loin que nous tirions toujours Quel beau moment pour les Poltrons ! Comme ils ſe démenoient alors, & parcouroient le pont d'un pas ferme, hauſſant la voix, & provoquant l'ennemi qu'ils n'entendoient plus! Pourtant on le craignoit encore; perſonne n'oſa ſe coucher. Je paſſai, comme les autres, toute la nuit au bel air, étendu ſur un ſac au milieu des fuſils rangés; mais, à tous momens, réveillé par les alertes très-vives de ceux qui faiſoient la garde, & que le bruit des canons Anglois pourſuivoit ſans ceſſe. On peut ſe faire une idée du déſordre qui avoit régné dans cette bagarre : le lendemain, lorſqu'on flamba les pièces, on trouva des canons remplis juſqu'à la bouche, & qui contenoient juſqu'à trois charges de poudre, alternativement entaſſées l'une ſur l'autre, avec autant de boulets. Pluſieurs fuſils avoient été chargés les balles les premières : je ſuis bien perſuadé que, ſans le *Mercure*, nous euſſions été pris; heureuſement nous en fûmes quittes pour la peur. Il n'y avoit effectivement que ce fantôme capable de conſterner des Officiers, au point de ſe laiſſer canonner, pendant quatre heures, ſans oſer riposter par un ſeul coup. L'Anglois croyoit certainement que nous n'avions point de canons, ou que ceux qu'il voyoit étoient de bois; la moindre réſiſtance, de notre part, lui eût fait auſſitôt lâcher priſe, & ſans doute il ſe feroit retiré plus vîte qu'il n'étoit venu.

Je n'achèverai point ce tableau, vraiment digne des crayons plaiſans de Calot, ſans rapporter un dernier trait qui rappelle le rire ſur mes lèvres, au moment où j'écris. J'errois çà & là de la dunette au pont & du pont à la chambre (car, n'ayant point de commiſſion ſur le navire, je n'avois aucun ordre à donner ni à recevoir), j'aperçus le Gardien des papiers de la Compagnie fidélement aſſis auprès de la boîte myſtérieuſe, & tout prêt à la lancer par la fenêtre au moindre ſignal d'un péril imminent. Celui-là du moins étoit à ſon poſte : mais le devoir l'y fixoit beaucoup moins que la terreur. Elle s'étoit emparée de tous ſes ſens. « Vaillant, s'écria-t-il, Vaillant, c'eſt fait de nous. Eh ! mon

» ami, nous ſommes perdus, nous ſommes perdus »! Je faiſois mes efforts pour le raſſurer, & l'engageois à changer d'air, afin qu'il changeât de contenance; un boulet vint traverſer la chambre avec un fracas horrible; je vis mon homme tomber comme une maſſe, immobile, & ſans mouvement; je le crus mort; mais peu à peu il ſe releva de lui-même en pouſſant de profonds ſanglots. Pour cette fois, je ne pus tenir à cette ſcène touchante, & j'allai plus loin donner un libre cours à mes éclats de rire.

N'étoit-il pas odieux, que des hommes faits par leur état, par leur âge & leur expérience, pour donner des exemples de bravoure & d'honneur, y manquaſſent d'une façon ſi honteuſe, dans une circonſtance où il ne falloit qu'une minute pour diſſiper toute alarme, & faire rentrer dans le néant le chétif Corſaire qui nous harceloit; tandis qu'au contraire des enfans, à peine aſſez forts pour ſoulever un cable, avoient montré vingt preuves de zèle, de conſtance & d'intrépidité. Ce qui me révoltoit davantage & me divertiſſoit en même temps, c'eſt qu'on paroiſſoit convaincu, le lendemain, qu'on avoit coulé-bas le bâtiment Anglois qui avoit diſparu. Je ne pouvois entendre, ſans murmurer, les complimens réciproques qu'on s'adreſſoit ſur la manière vigoureuſe dont chacun s'étoit défendu la veille; mais, au contraire, fermement perſuadé que l'ennemi n'avoit pas même reçu un ſeul de nos boulets, je ne pus m'empêcher d'en plaiſanter, & de dire mon ſentiment ſur-tout au premier Pilote, *Van Groenen*, que j'avois vu ſe comporter le plus mal pendant l'Action, & qui, pour le moment, montroit beaucoup d'orgueil & de jactance; les Matelots rioient ſous cape; il s'en aperçut; mais le plus grand nombre ne pouvant, en conſcience, ſe déclarer pour lui, il fallut bien qu'il s'en tînt au bon témoignage de ſon amour-propre. Pour couronner l'œuvre, le Médecin *Engelbregt*, qui, pendant toute l'action, s'étoit caché à fond de cale, fut chargé, en ſa qualité de Docteur, de faire le journal de cette brillante action. Je pris la liberté de railler l'Ecrivain, comme j'avois fait les autres; il ne put prendre ſa revanche, car j'eus le bonheur de me bien porter; il n'en fut pas ainſi du Pilote; il ſe vengea

de mes plaisanteries par tous les désagrémens qu'il étoit en son pouvoir de me faire essuyer pendant la route. Ils ne furent pas de longue durée; car, à dater de cette aventure singulière, le reste du Voyage s'écoula fort heureusement. Nous eûmes toujours bon vent; après trois mois dix jours de traversée, nous découvrîmes les montagnes du Cap, qu'éclairoit alors le plus beau ciel; j'en pris le dessin; &, le même jour, à trois heures après midi, nous mouillâmes dans la Baie de la *Table*.

Le Capitaine de port, M. Staring, vint à bord; il nous confirma la déclaration de guerre dont la Colonie étoit déjà informée par une Frégate Françoise; le lendemain, je me rendis à terre, & m'empressai d'aller saluer les personnes auxquelles j'étois recommandé, & de leur remettre mes lettres. Je fus accueilli avec honnêteté, même avec distinction; M. Boers, Fiscal, & M. Hacker eurent pour moi toutes les prévénances de l'amitié: je sentis que je ne les devois point à cette politesse d'usage qui remplace ailleurs, par de vaines grimaces, ce besoin si cher d'obliger son semblable, & n'est qu'un art perfide de tromper mieux la crédule franchise d'un Etranger; ils m'offrirent tous les services que mes recommandations, & leur rang distingué me mettoient en droit d'en attendre. J'y comptai: j'avois affaire à des Hollandois.

J'étois impatient de connoître ce pays nouveau, où je me voyois transporté comme en songe. Tout se présentoit à mes regards sous un aspect imposant, & déjà je mesurois de l'œil les déserts immenses où j'allois m'enfoncer.

La ville du Cap est située sur le penchant des montagnes de la Table & du Lion. Elle forme un amphithéâtre qui s'alonge jusques sur les bords de la mer. Les rues, quoique larges, ne sont point commodes, parce qu'elles sont mal pavées. Les maisons, presque toutes d'une bâtisse uniforme, sont belles & spacieuses: on les couvre de roseaux, pour prévenir les accidens que pourroient occasionner des couvertures plus lourdes, lorsque les gros vents se font sentir; l'intérieur de ces maisons n'annonce point un luxe frivole; les meubles sont d'un goût simple & noble. Jamais on

n'y

n'y voit de tapiſſeries ; quelques peintures & des glaces en font le principal ornement.

L'entrée de la Ville, par la place du château, offre un ſuperbe coup-d'œil. C'eſt là que ſont aſſemblés, en partie, les plus beaux édifices. On y découvre, d'un côté, le jardin de la Compagnie dans toute ſa longueur ; de l'autre, les fontaines dont les eaux deſcendent de la Table par une crevaſſe qu'on aperçoit de la Ville & de toute la rade. Ces eaux ſont excellentes, & fourniſſent avec abondance à la conſommation des Habitans, ainſi qu'à l'approviſionnement des Navires qui ſont en relâche.

En général, les hommes me parurent bien faits, & les femmes charmantes. J'étois ſurpris de voir celles-ci ſe parer, avec la recherche la plus minutieuſe de l'élégance de nos dames Françoiſes ; mais elles n'ont ni leur ton ni leurs graces ; comme ce ſont toujours les Eſclaves qui donnent le ſein aux enfans du Maître, la grande familiarité qui règne entr'eux influe beaucoup ſur les Mœurs & l'Education. Celle des hommes eſt plus négligée encore, ſi l'on excepte les enfans des riches qu'on envoie en Europe pour les faire inſtruire ; car on ne voit au Cap d'autres Inſtituteurs que des Maîtres d'Ecriture.

Les femmes touchent preſque toutes du clavecin ; c'eſt leur unique talent. Elles aiment à chanter, & ſont folles de la danſe : auſſi eſt-il rare qu'il n'y ait pas pluſieurs bals par ſemaine. Les Officiers des Navires en relâche, qui ſont en rade, leur procurent ſouvent ce plaiſir. A mon arrivée, le Gouverneur s'étoit mis dans l'uſage de donner, tous les mois, un bal public, & les perſonnes diſtinguées de la Ville ſuivoient ſon exemple.

J'étois étonné qu'il n'y eût ni café ni auberge dans une Colonie où il arrive tant d'Etrangers ; mais il eſt vrai qu'on trouve à peu près à ſe loger chez tous les Particuliers. Le prix ordinaire, pour la chambre & la table, eſt une piaſtre par jour ; ce qui eſt aſſez cher quand on ſonge à la valeur modique des denrées du Pays : lors de mon ſéjour, la viande de boucherie étoit à très-bas prix. J'ai vu donner treize livres de mouton pour un *Eſcalin* (douze ſous de France) ; un bœuf pour douze à quinze *Rixdaalers*

(quatre liv. dix ſous le Rixdaaler); dix quartes de bled pour quatorze à quinze Rixdaalers; ainſi du reſte. A la vérité, pendant la guerre, tout étoit extraordinairement renchéri; &, dans les derniers temps, on payoit quarante-cinq Rixdaalers (deux cent-deux liv. de France) un miſérable ſac de pommes-de-terre, & cinquante ſous un petit chou-pomme. Cependant le prix des penſions n'étoit point, pour cela, augmenté.

Le poiſſon eſt très-abondant au Cap; parmi les eſpèces les plus eſtimées, on diſtingue le *Rooman*, poiſſon rouge de la baie *Falſo*, le *Klepvis*, qui n'a point d'écailles. Celui-ci ſe prend dans les rochers qui bordent la mer; le *Stéenbraaſen*, le *Stompneus* & quelques autres. Ces poiſſons excellens figurent excluſivement ſur les bonnes tables. Les huîtres ſont très-rares; on n'en trouve que dans la baie *Falſo*; Mais l'anguille eſt plus rare encore; jamais je n'y ai vu d'écreviſſes; on y mange des oreilles de mer, nommées *Klepkouſen*.

Il faut s'éloigner de pluſieurs lieues du Cap, pour ſe procurer du gibier; le plus commun ſont le *Steenbock*, le *Duyker*, le *Reebock*, le *Grysbock*, le *Bontebock*, toutes différentes eſpèces de Gazelles dont je parlerai plus amplement dans ma Deſcription des quadrupèdes; le Liévre, ſur-tout la petite eſpèce qu'on nomme le *Liévre de dune*, eſt aſſez abondant; mais il n'a pas le fumet du nôtre.

On rencontre auſſi des Perdrix de diverſes eſpèces plus ou moins groſſes, plus ou moins délicieuſes que dans nos Contrées; mais la Caille & la Bécaſſine ne diffèrent point de celles d'Europe. On ne les voit là qu'à leur paſſage.

Quoi que puiſſent dire les enthouſiaſtes du Cap, il me ſemble que nos fruits y ont bien dégénéré. Le raiſin ſeul m'y parut délicieux; les ceriſes ſont rares & mauvaiſes; les poires & les pommes ne valent pas mieux, & ne ſe conſervent point. En revanche, les citrons & les oranges, de l'eſpèce ſur-tout appelée *Naretyes*, ſont excellens; les figues délicates & ſaines; mais la petite banane, autrement le piſan, eſt de mauvais goût. Ne faut-il pas s'étonner que dans un auſſi beau Pays, ſous un ciel auſſi

pur, si l'on excepte quelques baies assez fades, il ne se trouve aucun fruit indigène? L'asperge & l'artichaut ne croissent point au Cap; mais tous les autres légumes d'Europe y semblent naturalisés: on en jouiroit toute l'année, si le vent de Sud-Est, qui règne pendant trois mois, ne desséchoit la terre au point de la rendre incapable de toute espèce de culture; il souffle avec tant de furie, que, pour préserver les plantes, on est obligé de faire, à tous les carreaux du jardin, un entourage de forte charmille. La même chose se pratique à l'égard des jeunes arbres qui, malgré ces précautions, ne poussent jamais de branches du côté du vent, & se courbent toujours du côté opposé; ce qui leur donne une triste figure: en général, il est très-difficile de les élever.

J'ai souvent été témoin des ravages de ce vent; dans l'espace de vingt-quatre heures, les jardins les mieux fournis sont en friche & balayés; c'est depuis Janvier jusqu'en Avril qu'il règne sur toute la pointe de l'Afrique, & fort avant dans les terres. Il est arrivé, dans mes Voyages, que mes chariots en ont été renversés; il ne me restoit souvent d'autre parti à prendre que de les attacher à de gros buissons, pour les empêcher de culbuter.

Ce vent s'annonce au Cap par un petit nuage blanc qui s'attache d'abord à la cîme de la montagne de la *Table*, du côté de celle du *Diable*. L'air commence alors à devenir plus frais; peu-à-peu le nuage augmente & se développe. Il grossit au point que tout le sommet de la Table en est couvert; on dit alors communément que *la montagne a mis sa perruque*. Cependant le nuage se précipite avec violence & pèse sur la Ville; on croiroit qu'un déluge va l'inonder & l'ensevelir; mais, à mesure qu'il gagne le pied de la montagne, il se dissipe; il s'évapore; il semble qu'il se réduise à rien. Le ciel continue d'être calme & serein sans interruption. Il n'y a que la montagne qui se ressente de ce court moment de deuil qui lui dérobe la présence du soleil.

J'ai souvent passé des matinées entières à examiner ce phénomène sans y rien comprendre; mais, dans la suite, lorsque j'ai fréquenté la baie *Falso*, du côté opposé de la montagne, j'ai

joui plusieurs fois du plaisir d'en voir le commencement & les progrès. Le vent s'annonce d'abord très-foiblement, chariant avec lenteur une espèce de brouillard qu'il semble détacher de la superficie de la mer. Ce brouillard s'amasse, se presse par l'obstacle que lui oppose, dans son chemin, la montagne de la Table du côté du Sud; c'est alors que, pour la franchir, il s'entasse peu-à-peu, & que, roulant sur lui-même, il s'élève avec effort jusqu'au sommet, & montre à la ville le petit nuage blanc qu'a déjà annoncé le vent qui souffle depuis quelques heures, par les faces de la Table dans la Rade & les environs.

La durée ordinaire de cette espèce d'orage est de trois jours consécutifs; quelquefois il continue sans relâche beaucoup plus long-temps; souvent aussi il cesse tout d'un coup; l'atmosphère alors devient brûlant; &, pendant les trois mois qu'il règne, s'il lui arrive de cesser plusieurs fois de cette manière, c'est un pronostic assuré de beaucoup de maladies.

Quoique ce vent ne soit pas absolument dangereux pour les Navires, il n'est pas sans exemple qu'il en ait incommodé plusieurs; quand il est trop impétueux, par prudence & pour éviter jusqu'à la crainte d'un accident, ils gagnent la pleine mer; mais, lorsqu'il ne charie point de brouillards avec lui, il est nul pour la Ville, & souffle uniquement dans la Rade. Ce n'est donc que l'amas des brouillards qui, venant à se précipiter, occasionne ces terribles ouragans. Souvent il est presqu'impossible de traverser les rues; &, malgré l'exactitude & l'empressement avec lesquels on ferme & portes & fenêtres & volets, la poussière pénètre jusqu'aux armoires & aux malles. Tout incommode qu'il soit, ce vent procure cependant un grand bien à la Ville. Il la purge des vapeurs méphitiques, occasionnées par les immondices qui s'amassent naturellement au bord de la mer, par celles que les Habitans y font jetter, &, plus que cela, par les débris ensanglantés que les bouchers de la Compagnie, qui ne font point usage des pieds, des têtes, ni des intestins des animaux qu'ils égorgent, jettent & laissent aux portes des boucheries, où ils s'amassent en tas, se corrompent, empoisonnent l'air & les Habitans, & fomentent ces

Vuë des Montagnes du Cap de Bonne Espérance, couvertes des nuages du Sud-Est.

maladies épidémiques trop ordinaires au Cap dans le cours de la ſaiſon où le Sud-Eſt n'a pas beaucoup régné.

Le fléau le plus dangereux & le plus cruel eſt le mal de gorge. Les perſonnes les plus robuſtes y ſuccombent en trois ou quatre jours. C'eſt un coup violent qui ne donne pas le temps de ſe reconnoître.

La petite-vérole eſt une autre peſte pour toutes les Colonies. Cette partie du Globe ne la connoiſſoit point avant l'arrivée des Européens ; & , depuis qu'elle appartient aux Hollandois , on l'a vue à deux doigts de ſa deſtruction. La première fois ſur-tout qu'elle ſe manifeſta , plus de deux tiers des Colons périrent. Ses ravages furent plus meurtriers encore parmi les Hottentots ; il ſembloit que cette maladie les attaquât de préférence : aujourd'hui même ils y ſont fort ſujets.

Ce ſont des vaiſſeaux arrivant d'Europe qui ont fait ce préſent à cette Colonie. Auſſi a-t-on grand ſoin d'envoyer les Chirurgiens de la Compagnie pour en faire la viſite la plus ſcrupuleuſe , à leur arrivée dans la Rade. Au moindre veſtige de ce mal , toute communication de l'équipage avec la Ville & les Habitans leur eſt rigoureuſement interdite. On met un *embargò* ſur la cargaiſon dont on ne ſouffre pas que la moindre partie vienne à terre. On fait , jour & nuit , une garde ſévère. Si l'on apprenoit qu'un Capitaine eût trouvé quelque moyen de cacher cette maladie ſur ſon Bord, lui & ſes Officiers ſeroient ſur le champ dégradés & condamnés à une forte amende , ſi c'étoit un Vaiſſeau de la Compagnie : j'ai dit *ſes Officiers* , parce que chacun d'eux , tenu de répondre du Vaiſſeau pour la partie qui le concerne , il ne ſeroit pas poſſible de cacher la contagion ſans le conſentement & le complot unanimes de tout l'équipage. Si le Navire étoit étranger , rien ne pourroit le ſauver de la confiſcation.

La ſaiſon des pluies commence ordinairement vers la fin d'Avril. Elles ſont plus abondantes & plus fréquentes à la Ville que partout ailleurs dans les environs : en voici la raiſon naturelle ; le vent du Nord fait au Cap ce que fait en France celui du Sud-Oueſt ; il voiture les nuages qui , paſſant ſur la Ville , vont s'arrêter

& se briser contre la *Table*, le *Diable* & le *Lyon*; les pluies sont alors continuelles au Cap, tandis que, deux lieues à la ronde, on jouit du plus beau ciel & du temps le plus sec; quelquefois, elles tombent sur toute la partie qui se trouve entre la baie de la *Table* & la baie *Falso*, à l'Est de cette chaîne de monts énormes qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la pointe d'Afrique, tandis que le côté Ouest est pur & sans nuages. C'est une foible image de ce qui arrive aux côtes de Coromandel & du Malabar, excepté qu'ici ce spectacle est plus merveilleux, parce qu'il est plus sensible & plus rapproché. En effet, de deux amis partant ensemble de la Ville pour aller à la baie *Falso*, celui qui prend sa route à l'Est de la montagne emporte son parapluie, celui qui va par l'Ouest emporte son parasol. Ils arrivent au rendez-vous, l'un haletant & trempé de sueur, l'autre mouillé & glacé par la pluie.

Les Étrangers sont généralement bien accueillis au Cap, chez les personnes attachées au service de la Compagnie & quelques autres Particuliers; mais les Anglois y sont adorés, soit qu'il y ait de l'analogie dans les mœurs des deux Nations, soit plutôt parce qu'ils affectent beaucoup de générosité. Ce qui doit passer pour constant, c'est qu'on s'empresse, dès qu'il en arrive, à leur offrir des logemens. En moins de huit jours, tout est Anglois dans la maison qu'ils ont choisie, & le maître & la femme & les enfans en prennent bientôt toutes les manières. A table, par exemple, le couteau ne manque jamais de faire les fonctions de la fourchette.

De toutes les Nations, la Françoise est la moins considérée. La Bourgeoisie sur-tout ne peut la souffrir. Cette haine est portée au point que souvent j'ai ouï dire à des Habitans qu'ils aimoient mieux être pris par les Anglois que de devoir leur salut aux armes de la Nation Françoise. Je prenois d'abord ces discours pour de l'exagération, & pensois, au contraire, que ces gens-là se faisoient une illusion de commande pour diminuer, à leurs propres yeux, le mérite des services que leur rendoit actuellement la France, & se dispenser tout bas du fardeau de la reconnoissance.

Quoi qu'il en ſoit, je crois aujourd'hui que les François auroient eu beaucoup à ſe plaindre de cette Colonie, ſi quelques perſonnes diſtinguées, dont la prudence mettoit un frein aux murmures de la multitude, n'avoient un peu balancé l'injuſtice de cette inimitié par tous les ſervices obligeans & les ſecours eſſentiels dont les circonſtances leur faiſoient un devoir. Ces hommes recommandables ne ſont point inconnus au Miniſtère de France, qui honora l'un d'eux de lettres de remercîmens de la part du Souverain. Eh! qui n'a point eu à ſe louer des procédés nobles & déſintéreſſés de M. Boers, Fiſcal, & n'en conſerve à jamais la mémoire dans ſon cœur! Je lui rends, pour ma part, un hommage bien ſincère & bien pur. Puiſſe cette vérité qui m'échappe répandre autant le ſouvenir de ſon nom, qu'elle affligera ſa modeſtie!

DÉPART

POUR LA BAIE DE SALDANHA.

Les nouvelles de la rupture entre l'Angleterre & la Hollande répandues avant notre arrivée, celles plus poſitives encore que nous apportions, que l'ennemi ne s'endormoit pas, firent craindre qu'on ne le vît inceſſamment arriver. En conſéquence, le Gouvernement jugea qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & que les Navires en rade dans la baie de la Table, devoient ſe réfugier à l'inſtant dans celle de Saldanha, où ils pourroient échapper plus ſûrement aux recherches des Anglois : l'ordre en fut donné à tous les Capitaines. Cet événement ſembloit favoriſer mes deſſeins, & je me propoſai de partir avec la flotte. M. *Vangenep*, qui commandoit le *Mildelbourg*, eut la bonté de m'offrir un très-agréable logement ſur ſon Bord, & toutes les facilités pour m'occuper fructueuſement des recherches que je méditois, lorſque nous ſerions dans la Baie; j'acceptai ſes ſervices avec autant d'empreſſement que de reconnoiſſance; je fis embarquer mes effets; le

10 du mois de Mai nous mîmes à la voile, accompagnés de quatre autres Vaisseaux; &, le lendemain, nous mouillâmes à Saldanha.

Ce Golfe s'enfonce diagonalement, sur la droite de son embouchure, d'environ sept à huit lieues; à gauche, en entrant, on trouve une petite Anse, nommée *Hoetjes-Bay*; dix ou douze Vaisseaux de guerre peuvent y ancrer sur un bon fond; il est facile à des Bâtimens plus foibles de pénétrer plus avant, même jusqu'à la petite isle de *Schaapen-Eyland*, qui met à l'abri de toute intempérie. On y trouve, à la vérité, de l'eau inférieure à celle du Cap; mais, dans les mauvaises moussons, elle change de nature, & devient excellente. Les Paysans des environs apportent aux Navires qui séjournent dans cette Baie des provisions de toute espèce, à beaucoup meilleur marché qu'à la Ville, de telle sorte enfin qu'un Navire venant d'Europe, contrarié par le vent Sud-Est qui l'empêche d'arriver à la baie de la Table, peut gagner celle de Saldanha, certain d'y trouver des rafraîchissemens en abondance. La Compagnie entretient, près de là, un poste de quelques hommes, sous les ordres d'un Caporal-Commandant qui, dès qu'il aperçoit un Navire à l'embouchure de la Baie, envoie par terre un Exprès pour en donner avis au Gouverneur.

Les Cachalots, espèce de Baleine que les Hollandois appellent *Noord-Kaaper*, abondent & jouent continuellement dans ce bassin. Je leur ai souvent envoyé des balles, lorsqu'ils se levoient droit au-dessus de la mer; il ne m'a jamais paru que cela leur fit le moindre effet. Nous trouvâmes une prodigieuse quantité de Lapins dans la petite isle de Schaapen-Eyland. Elle devint notre garenne. C'étoit une bonne ressource pour nos équipages.

Le gibier de toute espèce fourmille dans les environs. On y trouve principalement des petites Gazelles, nommées *Steenbock*, & toutes celles dont j'ai parlé. On y voit aussi des Perdrix & du Liévre; l'embarras de monter ou de descendre continuellement dans les sables qui bordent toute cette plage, en rend la chasse très-pénible & très-fatigante. Les Panthères y sont communes, mais moins féroces que dans d'autres parties de l'Afrique, parce

que

que le gibier leur procurant une nourriture facile, elles ne ſont jamais tourmentées par la faim.

Quelques jours après mon arrivée, le Commandant du poſte me propoſa de chaſſer avec lui. Le lendemain, nous nous mîmes effectivement en route. Nous voyons beaucoup de gibier, & nous ne pûmes jamais parvenir à en joindre une ſeule pièce; vers le déclin du jour, le haſard nous ayant ſéparés, comme ſi le ſort eut voulu me familiariſer tout d'un coup avec les dangers que j'étois venu chercher de ſi loin, je reçus une leçon à laquelle je ne m'attendois guères, & je fis, pour la première fois, une épreuve un peu rude, & qui fera friſſonner plus d'un brave Citadin. Les coups de fuſil que je tirois çà & là éveillèrent une petite Gazelle; mon chien ſe mit à la pourſuivre; &, s'arrêtant à un très-gros buiſſon, il commença ſes aboyemens, tournant ſans ceſſe autour du buiſſon. J'imaginai que la Gazelle s'y étoit retirée; j'accourus, dans l'eſpérance de la tuer; ma préſence & ma voix excitoient merveilleuſement mon chien. J'attendois, à chaque inſtant, que la Gazelle parût; mais, laſſé de ne rien voir ſortir, j'entrai moi-même dans l'épaiſſeur du buiſſon, frappant de côtés & d'autres avec mon fuſil pour écarter les branches qui me coupoient le paſſage. Je n'exprimerai jamais, comme je l'ai ſenti, la ſtupeur & l'effroi qui me glacèrent, lorſque, parvenu juſqu'au centre du fourré, je me vis face à face d'une énorme & furieuſe Panthère. Son geſte, dès qu'elle m'aperçut, ſes prunelles ardentes & fixées ſur moi, ſon cou tendu, ſa gueule à demi béante, & le ſourd hurlement qu'elle laiſſoit échapper, ſembloient trop annoncer ma deſtruction : je me crus dévoré. La tranquillité courageuſe de mon chien me ſauva. Il tint l'animal en arrêt, & le fit balancer entre ſa fureur & ſa crainte. Je reculai doucement juſqu'aux bords du buiſſon; mon admirable chien imitoit tous mes mouvemens, ſerrant de près ſon maître, & réſolu ſans doute de périr avec lui. Je regagnai la plaine, & repris, au plus vîte, le chemin du poſte, regardant de temps en temps derrière moi. Cependent j'entendois, dans l'éloignement, des coups de fuſil tirés par intervalle. Je jugeai bien qu'ils étoient de mon Compagnon qui

me cherchoit. Il faisoit nuit ; je ne fus pas curieux de l'aller joindre, & le laissai tirer à son plaisir ; il arriva enfin, mais fort tard. Sa surprise, en me voyant sain & sauf & bien entier, fut égale à sa joie. Il m'avoua qu'il avoit jugé, par la façon dont mon chien aboyoit, que j'étois aux prises avec une Hiène ou quelque Tigre, & que ne m'entendant point répondre à ses coups de fusil, il m'avoit cru déchiré par morceaux. Cette aventure, lorsque je la lui eus racontée en détail, finit par nous faire beaucoup rire ; mais ce qu'il m'apprit à son tour sur ce que j'aurois dû tenter dans cette rencontre, me fit regretter de n'avoir point tiré l'animal. Au reste, si nouveau dans la patrie des bêtes féroces, celle-là étoit la première que j'eusse ainsi contemplée, & j'ignorois complètement comment il falloit s'y prendre avec les Panthères. C'est ainsi que j'amusois mes loisirs, & me préparois insensiblement à de plus grands dangers !

Nous nous rendions fort souvent à l'île *Schaapen* pour y tuer des Lapins. Dans une de ces promenades, qui jusques-là ne nous avoient procuré que de l'agrément, nous nous vîmes à deux doigts de la mort. Il s'éleva tout d'un coup à côté de notre chaloupe un Cachalot qui nous fit une peur effroyable ; il étoit si près que, dans la crainte qu'en retombant il ne nous fît chavirer, & ne nous engloutît à jamais sous son énorme poids, nos Matelots sautèrent à l'eau ; mais celui qui étoit au gouvernail revira si lestement que nous évitâmes le monstre. Cet animal s'étoit élancé au moins de douze pieds hors de l'eau ; il nous arrosa tous en replongeant, & notre chaloupe reçut une si violente commotion, qu'elle faillit d'être submergée. Il est certain que, sans la présence d'esprit de notre Pilote, aucun de nous n'échappoit à la mort.

Le Cachalot porte ordinairement soixante à quatre-vingts pieds de long, quelquefois davantage. Souvent il se dresse perpendiculairement au-dessus de la mer, jusqu'à moitié de sa longueur ; &, lorsque cette lourde masse retombe, le bruit d'un coup de canon & le bruit de sa chute n'ont point de différence.

Un soir que nous étions à souper, notre Vaisseau fit un mouvement convulsif si extraordinaire que, ne sachant ce que ce

pouvoit être, nous quittâmes précipitamment la table pour courir au Tillac. L'alarme étoit générale dans tout l'équipage ; Vangenep croyoit que nous avions chassé sur nos ancres, & que nous battions au rocher sur lequel nous étions dérivés ; mais, remarquant, par la position des autres vaisseaux, que nous n'avions point changé de place, on jugea que ce devoit être autre chose, & l'inquiétude ne fit que redoubler. On chercha la cause de ce mouvement précipité. Enfin on entrevit un Cachalot. Il s'étoit élevé à l'Avant, & venoit de passer, en replongeant, entre nos deux cables qui se croisoient. Comme il se trouvoit arrêté par l'extrémité de sa queue dont l'envergure est excessivement large, les efforts furieux qu'il faisoit pour se débarrasser avoient secoué & secouoient encore le Vaisseau. On sauta à l'instant dans les chaloupes ; on courut aux harpons ; mais l'obscurité de la nuit retarda malheureusement la manœuvre nécessaire pour le prendre ; &, dans le moment où les chaloupes l'approchoient, il se dégagea. Tout le monde en fut fâché. En mon particulier, je le regrettai beaucoup jusqu'au moment où le hasard en mit un, dans la suite, à ma disposition. Le danger passé, nous vinmes nous remettre à table ; &, comme une fausse alarme est toujours le signal d'une joie très-vive, nous nous amusâmes à nous persiffler les uns les autres, à dépeindre réciproquement les impressions différentes que la frayeur avoit faites sur chacun des Convives, & personne ne fut épargné.

La promptitude des ordres, & la vigilance de Vangenep, dans cette occasion, m'étoient un sûr indice qu'il avoit eu lui-même beaucoup d'inquiétude ; mais il n'en avoit rien laissé paroître ; tant il est vrai que le sang froid du Chef masque le péril, & rassure la foule ! Telle doit être, jusqu'au dernier moment, la conduite d'un bon Marin. La consternation est bientôt générale, quand l'équipage voit l'épouvante écrite sur le front de son Capitaine. Je me rappelois bien alors l'épreuve que j'en avois faite, en passant sous la ligne, lorsque nous nous étions laissé canonner honteusement par un petit Corsaire.

On découvre encore à l'entrée de la baie de Saldanha une petite île appelée *Dassen Eyland* (île des Marmotes) ; j'ignore si, dans

les temps antérieurs, on y voyoit de ces animaux; mais je n'y en ai point trouvé. Une tradition commune à tous les Voyageurs m'avoit appris qu'un Navire Danois, contrarié par les vents, ne pouvant entrer dans la rade du Cap, étoit venu se mettre à l'abri dans cette Baie, & qu'après quelque séjour, le Capitaine y étant mort, son équipage l'avoit enterré dans la petite île, & lui avoit élevé un Tombeau.

Toutes les fois que pour me rendre au *Schaapen-Eyland*, je passois à la hauteur de cette île, un bruit sourd qui avoit quelque chose d'effrayant venoit frapper mon oreille. J'en parlai à mon Capitaine. Il me répondit que, pour peu que cela me fît plaisir & m'intéressât, nous y ferions une descente; qu'il seroit curieux lui-même de voir le Tombeau Danois. Dès le matin, il donna ses ordres; nous partîmes.

A mesure que nous approchions, ce bruit sourd piquoit notre curiosité, d'autant plus que la mer, se brisant avec violence contre les rochers qui formoient le rempart de cette île, ajoutoit encore au bourdonnement dont nous ne devinions pas la cause.

Arrivés enfin, je ne dirai pas que nous mîmes pied à terre; car nous fûmes obligés de se mettre à l'eau, tant la barre s'alongeoit avec violence! Nous étions à tous momens couverts de son écume. Nous escaladâmes la roche avec beaucoup de peine & de danger, & parvînmes à son esplanade. Jamais spectacle semblable ne s'est offert ailleurs aux yeux d'un Mortel! Il s'éleva tout-à-coup, de toute la surface de l'île, une nuée impénétrable qui formoit, à quarante pieds sur nos têtes, un dais immense, ou plutôt un ciel d'oiseaux de toutes espèces & de toutes couleurs. Les Cormorans, les Mouettes, les Hirondelles de mer, les Pélicans, tout le peuple ailé qui borde cette partie de l'Afrique étoit, je crois, rassemblé là. Tous ces croassemens mêlés ensemble & modifiés suivant leurs différentes espèces, formoient une musique horrible; j'étois, à tous momens, forcé de m'envelopper la tête pour en diminuer les déchiremens, & me donner un peu de relâche.

L'alarme fut d'autant plus générale parmi ces légions innombrables d'oiseaux que nous avions principalement affaire aux

femelles ; puisque c'étoit le moment de la ponte. Elles avoient des nids, des œufs & des petits à défendre. C'étoient des harpies acharnées contre nous. Leurs cris nous assourdissoient. Souvent elles s'abattoient à plein vol, & nous rasoient le nez. Les coups de fusil redoublés ne les épouvantoient point ; rien n'eut été capable d'écarter ce nuage. Nous ne pouvions faire un pas sans écraser des œufs ou des petits ; la terre en étoit jonchée.

Les cavernes & les crevasses des roches étoient habitées par des *Phocas* & des *Mors*, espèce de Veaux & de Lions marins. Nous tuâmes, entr'autres, un de ces derniers qui étoit monstrueux.

Les plus petits abris servoient de retraite aux *Manchots* qui foisonnoient par-dessus toutes les autres espèces. Cet oiseau, d'environ deux pieds de hauteur, ne porte point son corps comme les autres oiseaux ; il se tient droit perpendiculairement sur ses pieds ; cela lui donne un air de gravité d'autant plus ridicule que ses ailes, totalement dépourvues de plumes, pendent négligemment de chaque côté. Il ne s'en sert que pour nager. A mesure que nous avancions vers le milieu de l'île, nous en rencontrions des troupes innombrables. Bien dressés sur leurs pattes, ces animaux ne se dérangeoient en aucune façon pour nous laisser passer ; ils entouroient plus particulièrement le Mausolée, & sembloient en défendre l'approche. Tous les environs en étoient obstrués. La Nature avoit fait pour le simple Tombeau de ce pauvre Capitaine Danois ce que va chercher bien loin l'imagination d'un Poëte, & ce qu'exécute, à plus grands frais, le ciseau de nos Artistes ; le hideux Chat-huant, le mieux sculpté dans nos Temples, n'a point l'air sinistre & mortuaire du Manchot. Les cris lugubres de cet animal, mêlés aux cris des Veaux marins, imprimoient je ne sais quelle tristesse dans l'ame qui disposoit à l'attendrissement. Je fixai quelque temps mes regards sur ce dernier asyle d'un malheureux Voyageur, & j'offris un soupir à ses Mânes. Du reste, le monument élevé sans doute à la hâte n'offroit rien de remarquable : c'étoit un quarré-long de trois pieds de hauteur, & construit à sec avec des éclats du rocher dont l'île s'environne. J'aurois été

curieux de fouiller dans l'intérieur de la tombe. Elle renfermoit peut-être, avec la triste dépouille du Capitaine, l'histoire de sa mort, ou quelqu'indice sur sa famille & sa patrie. Si j'avois été seul, j'aurois osé troubler sa cendre; mais, avec des Marins Hollandois, je me gardai bien d'en faire seulement la proposition. Le respect pour les morts est poussé chez eux jusqu'au scrupule; ils ne m'auroient point vu de bon œil porter les mains sur cette tombe solitaire & paisible; &, comme par-dessus tout ils sont superstitieux à l'excès, si, dans la suite, il étoit arrivé quelqu'accident au Navire, ils n'auroient pas manqué de m'en attribuer la cause: je fis prudemment de me taire; mais, en quittant cette île, je me réservai, tout bas, le droit d'y revenir un jour.

Nous emplîmes notre chaloupe de toutes les espèces d'animaux que nous avions sous la main. Les Manchots ne furent pas oubliés. Nous en tirâmes beaucoup d'huile à brûler.

Nos Matelots avoient aussi ramassé une prodigieuse quantité d'œufs qui nous fournirent, pour plusieurs jours, un aliment que nous trouvions délicieux, & qui venoit interrompre, fort à propos, la monotonie de la nourriture sèche & trop uniforme du Navire.

J'ajouterai à cette digression, que j'ai crue intéressante, un seul mot sur le Lion & le Veau marins. Ils ont été cités par tant d'Auteurs, sous des dénominations si différentes, des caractères si faux, qu'on est enfin parvenu à n'y plus rien comprendre. Ce que je puis dire, quant au premier de ces monstres, c'est que je n'ai jamais vu aucune de ces trompes d'un demi-pied de long qui pendent, à ce qu'on assure, à l'extrémité de la mâchoire supérieure du mâle. Pour le second, que les Hollandois ont ainsi nommé, c'est le même qu'on montroit, il y a trois ou quatre ans, dans une des boutiques du Palais-Royal, & qu'on appeloit *Tigre de mer*, tandis qu'en même temps on en faisoit voir un pareil à quelques boutiques plus loin, sous un nom différent. C'est ainsi que, quinze ans plus tôt, le crédule & bon Parisien, qui n'auroit pas voulu faire un pas pour voir un chameau, couroit en foule à la foire S.-Germain pour s'extasier devant le *Gangan*

qui n'étoit pourtant autre chose qu'un Chameau débaptisé par un fripon. Ces impostures sont moins plaisantes qu'elles ne sont condamnables. Elles propagent l'ignorance du Peuple indolent de la Seine; le sacrifice qu'il fait de son argent, pour satisfaire son inepte curiosité, ne devroit-il pas du moins servir à son instruction?

Il y avoit à peine trois mois que nous séjournions dans la Baie; j'en connoissois déjà tous les environs; je m'étois tellement occupé de mon objet que, dans ce court espace de temps, j'avois rassemblé une collection considérable & précieuse d'oiseaux, de coquilles, d'insectes, de madrépores, &c. Mais un évènement funeste m'eût bientôt & pour toujours privé du fruit de mon travail, de mes recherches & de mes courses si pénibles.

Nous reçûmes, par terre, un Exprès du Gouverneur qui nous apprit que M. de Suffren, après son affaire de S.-Jago, étoit arrivé au Cap, & qu'on y attendoit incessamment une autre Flotte Françoise. Cet Exprès apportoit au *Held-Woltemaade*, le même sur lequel j'étois arrivé d'Europe, l'ordre de partir, à l'instant, pour Ceylan, lieu de sa destination. Le pauvre Capitaine S**V** mit donc à la voile dans les premiers jours du mois d'Août. Ce fatal Navire me poursuivoit par-tout. Il étoit écrit au livre des destins qu'il ne disparoîtroit qu'après m'avoir ruiné. En me rappelant notre ridicule combat avec le Corsaire, il ne m'étoit pas difficile de pressentir que le *Held-Woltemaade* seroit aussitôt pris qu'aperçu par les Anglois: c'est en effet ce qui lui arriva. A peine entroit-il en marche qu'il fut rencontré, & paisiblement amariné par l'Escadre du Commodore Jonston. Cette prise fit notre malheur. Instruit par la plus lâche indiscrétion de l'équipage, Jonston vint droit à nous, & se présenta à l'ouverture de la Baie, avec pavillon de France. On crut d'abord que c'étoit la flotte Alliée qui nous avoit été annoncée; mais un Cutter qui précédoit, ayant arboré pavillon Anglois, nous envoya sa bordée, qui fut suivie de celle des autres Vaisseaux. Le nombre ne permettant point à nos gens de disputer la place, il ne resta d'autre ressource que de couper précipitamment les cables pour se faire échouer. On

abandonna les Navires; chacun chercha ſon ſalut dans la ſuite. Le déſordre & la confuſion ſe répandirent de toutes parts : les malheureux Navires furent en proie au pillage le plus affreux. Chacun en emporta ce qui lui convenoit davantage. Mon Capitaine mit le feu au ſien, & les Anglois arrivèrent aſſez à temps ſur les autres pour les empêcher de brûler ou d'échouer. La crainte d'être pourſuivis, pris ou maſſacrés par l'ennemi, précipitoit nos Matelots ſur le chemin du Cap. Vingt lieues de ſable à traverſer, juſqu'à la Ville, en avoient découragé beaucoup. Ces miſérables s'étoient tellement ſurchargés qu'ils avoient été contraints d'abandonner, ſur la route, une partie de leurs effets. Les différens ſentiers qu'ils avoient pris en étoient parſemés; on en rencontroit par-tout. Ce jour là, malheureuſement je chaſſois. Le bruit des canonnades parvint juſqu'à moi. Je m'arrêtai à l'idée toute naturelle de quelque fête donnée ſur notre Eſcadre, & je hâtai mes pas pour m'y rendre, afin d'en jouir. Arrivé ſur les Dunes, quel ſpectacle vint frapper mes regards! Le Mildelbourg ſautoit! Et la mer & les airs, tout fut, dans un moment, rempli de ſes débris enflammés. J'eus la douleur mortelle de voir mes collections, & ma fortune, & mes projets, & toutes mes eſpérances gagner la moyenne région, & s'y réſoudre en fumée.

Cependant les Anglois ne ceſſoient de canonner les Dunes, & de pourſuivre les traîneurs que la cupidité avoit retenus trop long-temps ſur nos Vaiſſeaux. De cinq priſonniers que nous avions ſur notre bord, quatre s'étoient jetés à la mer, en reconnoiſſant le Pavillon de leur Nation, & avoient rejoint leur Flotte. Le cinquième avoit préféré de débarquer avec nos gens. Je le vis qui longeoit la Dune à dix pas de l'endroit où j'arrivois. Je le reconnus. Dans le moment où je lui faiſois, en ſa langue, du mieux qu'il m'étoit poſſible, une queſtion ſur cette cataſtrophe effroyable, un boulet, qui lui coupa la tête, emporta ſa réponſe. Un autre, de la même bordée, en fit autant à un gros chien qui avoit l'air de chercher ſon maître, & s'approchoit de moi effaré & tremblant. Ces deux boulets m'en faiſant craindre un troiſième, je déſemparai à l'inſtant, & m'allai mettre à l'abri dans le revers de la Dune.

Quelle

Quelle étoit ma position, après une aussi terrible aventure ! En supposant que je ne voulusse point aller au Cap mendier des secours pécuniaires, & grossir la foule des malheureuses victimes échappées à la flamme, au fer de l'ennemi, indifférent à cette scène d'horreur où je n'aurois dû courir aucun risque, puisqu'elle ne m'eût donné nul profit ; sans titre, sans état, sans commission ; seul, éloigné de tous les miens, dont l'image trop chérie, comme un éclair, vint se retracer devant moi ; à deux mille lieues de ma femme, de mes enfans, de ma patrie adoptive ; dans un pays sauvage, sans espoir d'y trouver même un abri tranquille & sûr ; n'ayant, pour toute ressource, que mon fusil, dix ducats dans ma bourse, & le mince habit que je portois, quel parti me restoit-il à prendre, & qu'allois-je devenir ? Toutes ces idées vinrent me frapper à la fois, & je sentis couler mes larmes. Dans ma situation déplorable, je tournai mes yeux vers le rivage ; les Vainqueurs, à la poursuite des fuyards, pouvoient disposer de ma vie, &, d'un coup de fusil, m'en épargner les misères !... Je formai un moment ce souhait barbare, & trouvai, pour la première fois, de la férocité dans mon cœur.

Mais, bientôt replié sur moi-même, & songeant à mon extrême jeunesse, qui m'offroit un appui consolant dans mes propres forces, je pris enfin mon parti, & fus moins désespéré de mon sort.

Il me vint dans l'esprit qu'un Colon que j'avois vu plusieurs fois dans mes courses, & qui n'étoit qu'à quatre lieues de là, voudroit bien me garder chez lui, jusqu'à ce que j'eusse reçu des secours de ma famille en Europe. Je me traînai donc jusqu'à sa demeure solitaire. Je demandois l'hospitalité ; mon malheur étoit peint sur ma figure. Le sensible *Slaber* me tendit les bras ; &, me prenant par la main, il me présenta sur le champ à sa famille. Dès le lendemain, j'imitai la constante hirondelle dont on a impitoyablement brisé le nid ; je revins, non sans tristesse, à l'a, b, c de ma Collection.

Quelques jours après, on reçut des nouvelles du Cap ; tous nos Capitaines avoient été cassés, excepté Vangenep, le seul qui

eut fait ſauter ſon Navire, & dont la belle action venoit de me ruiner à jamais.

En partant pour la Baie, ils avoient tous reçu l'ordre de ſe faire ſauter, s'ils étoient attaqués de façon à ne pouvoir ſe défendre; on leur avoit donné un Hoeker, petit bâtiment qui ne prenant pas beaucoup d'eau, devoit pénétrer au plus loin poſſible dans la Baie, & ſervir de dépôt général des cordages, voiles, agrès, &c. des vaiſſeaux. Cette partie de l'ordre avoit été exécutée; &, ſi le Capitaine de cette Flûte y avoit mis le feu comme on le lui avoit très-expreſſément recommandé, il jetoit les Anglois dans l'embarras, & les réduiſoit à la néceſſité peut-être d'abandonner nos Vaiſſeaux que, faute d'agrès néceſſaires, ils n'auroient pu emmener avec eux. Bien plus avancé dans le fond de la Baie que nos autres Navires, tandis que les Anglois les canonnoient & s'en emparoient, il avoit eu plus que le temps néceſſaire pour ſe faire ſauter; non ſeulement il n'avoit fait aucune diſpoſition pour cela; mais, quittant ſon Bord pour ſe ſauver à la vue du *Cutter* qui venoit le ſaiſir, il ne penſa pas même à mettre le feu à ſon bâtiment; &, par une contradiction inconcevable & qui tient de l'extravagance, il alla brûler & réduire en cendres une belle habitation qu'il trouva à l'extrémité de la Baie, dans un endroit où la mer étoit ſi baſſe que les chaloupes même n'y pouvoient aborder: auſſi fut-il pourſuivi en juſtice par le propriétaire, le ſieur *Heuſke*, qui comptoit bien le faire condamner tout au moins à lui payer le montant du dommage.

Vangenep étoit le ſeul Capitaine qui, à notre arrivée dans la Baie, ſe fut ſérieuſement occupé, avant tout, des préparatifs indiſpenſables pour l'exécution rigoureuſe des ordres qu'on avoit donnés à tous en général. Nous avions lardé toutes les parties de notre bâtiment avec des étoupes huilées, des fagotages, des goudrons, & toutes ſortes de matières combuſtibles; ſes confrères étoient d'autant moins pardonnables que trois mois de déſœuvrement, dans cette Baie, leur avoient laiſſé tout le temps de ſe précautioner. Nous étions arrivés le 11 Mai, & nous entrions alors dans le mois d'Août.

Les Matelots & les Officiers de nos équipages, accourus tumultueusement à la Ville, n'avoient que trop répandu le malheur que nous venions d'essuyer. M. le Fiscal, ne me voyant point de retour avec les autres, & n'entendant point parler de moi, fit faire des perquisitions; on lui découvrit la retraite que je m'étois choisie. Peu de jours après, je le vis arriver. Combien je me repentis alors d'avoir perdu si tôt la tendre confiance qu'il m'avoit inspirée! Je lui rendis compte de la situation cruelle où m'avoit plongé le malheur commun, de l'affreuse détresse où me jetoit la perte de tout ce que je possédois au monde. Je lui fis part de la résolution que j'avois prise de rester chez l'honnête *Slaber*, jusqu'à ce que j'eusse reçu des nouvelles de ma famille, & de travailler, en attendant, à rebâtir l'édifice de mes Collections & de mes recherches en histoire naturelle. M. Boers m'avoit écouté tranquillement & sans m'interrompre: Que ne puis-je ici graver, en lettres d'or, & ses tendres reproches, & ses pressantes sollicitations de le suivre au moment même! Sans ton, sans morgue, sans ce verbiage impertinent de nos protecteurs d'Europe, mais avec cette bonhomie ouverte & franche qui mesure l'homme par l'homme, & juge toujours le protégé digne du bienfait: « Monsieur (me dit-il, lorsque » j'eus fini de m'excuser), vous n'oublierez pas que vous m'êtes » recommandé. L'instant qui vous voit malheureux est aussi le » moment où je dois, à mon tour, mériter la confiance des amis » qui ont compté sur moi; je ne la trahirai point. Ma maison, ma » table, les secours les plus pressés, je vous offre tout; reprenez » courage; dressez de nouvelles bateries; revenez à vos plans, » & n'attendez pas, pour commencer vos Voyages, les nouvelles » incertaines d'Europe. C'est à moi de pourvoir à ces détails. Ac» ceptez; il le faut; je le veux ».

Cette ame sensible parloit à la mienne une langue si chère! Un refus l'auroit trop blessée! Je me rendis. C'est donc à cet ami généreux que je dus l'avantage inappréciable de me livrer, sans de plus longs délais, aux préparatifs de ce Voyage tant désiré, ainsi qu'aux dépenses ruineuses qu'alloit entraîner son exécution; j'en renouvellerai plus d'une fois le souvenir: il devient un besoin

pour mon cœur. Je me rappelle, avec une égale reconnoiſſance tout ce qu'a fait pour moi, dans mes différentes apparitions au Cap, M. Hacker, Gouverneur en ſecond. Je rends grâce à M. Gordon, Commandant des troupes, des ſervices qu'il étoit en ſon pouvoir de me rendre, & qu'il ne m'a point épargnés. Ses Obſervations curieuſes, publiées en Hollande par Allaman, ſont eſtimées, & j'avoue que je lui ſuis particulièrement redevable d'une foule de détails précieux qui m'auroient peut-être échappé, ſans les inſtructions & les conſeils que j'en reçus avant mon départ pour l'intérieur du pays, où lui-même il avoit entrepris quelques Voyages.

Je demandai qu'il me fût permis de paſſer encore une quinzaine de jours à Saldanha, afin de réparer, s'il étoit poſſible, une partie des pertes que m'avoient fait faire les Anglois. Ne ſachant point ſi, dans la ſuite, j'aurois occaſion de repaſſer dans ces lieux funeſtes, je voulois au moins me procurer les objets que j'étois preſque aſſuré de ne point retrouver ailleurs. Je n'avois, pour ainſi dire, qu'à mettre la main deſſus : je connoiſſois ſi bien le terrein! je l'avois ſi ſouvent arpenté de tous ſens! car, avant la tragique hiſtoire de nos vaiſſeaux, j'avois acheté un cheval, & pris, à mon ſervice, un Hottentot qui m'avoit indiqué juſqu'aux retraites les plus cachées. Mon hôte lui-même & ſes deux fils m'aidèrent beaucoup dans mes recherches; au moindre ſigne, ils prévenoient mes déſirs : on eut dit qu'ils étoient à mes ordres. Je n'enviſageois jamais ces braves gens ſans un étonnement mêlé d'admiration. Le bon Slaber avoit en outre trois filles. Leur figure & leur taille offroient réellement un aſpect impoſant. Cette famille étoit ſuperbe; ils avoient tous ſix pieds de haut.

Que je mis à profit ces quinze jours accordés avec tant de peine par l'amitié! Et les coquilles & les plantes & la chaſſe partageoient tous mes inſtans. La chaſſe ſur-tout, ma paſſion favorite, m'expoſoit ſans ceſſe aux dangers les plus grands, & m'avoit fait une réputation d'intrépidité qui s'étoit répandue dix lieues à la ronde.

Un ſoir que j'étois rentré de fort bonne-heure, je trouvai à la maiſon un Habitant que je ne connoiſſois point, & qui m'attendoit.

Il se nommoit *Smit.* Il étoit venu pour solliciter nos secours contre une Panthère qui, fixée depuis quelque temps dans son canton, enlevoit, régulièrement toutes les nuits, quelque pièce de son bétail. Sa proposition me fit grand plaisir; je l'acceptai avec transport. Enchanté de faire en règle la chasse de cet animal, je comptois me venger sur lui de l'épouvante que m'avoit causée son pareil dans la baie de Saldanha.

Jour pris pour le lendemain, nous déterminâmes quelques jeunes-gens des environs à se joindre à nous. Je remarquois qu'ils ne s'y prêtoient point de trop bonne grace. J'en fis honte aux plus récalcitrans; ce fut un coup d'aiguillon pour les autres. Nous réunîmes tous les chiens que nous pûmes trouver, & chacun s'arma de pied en cape. Toutes nos batteries ainsi dressées, comme s'il se fût agi d'une prise d'assaut, on se sépara. Je me mis sur mon lit pour y dormir quelques heures, & me disposer à la fatigue du lendemain. Je ne pus fermer l'œil d'impatience & d'aise. Dès la pointe du jour, je gagnai la plaine avec mon escorte. *Smit* & quelques amis nous attendoient; nous nous trouvâmes environ dix-huit chasseurs. Nos chiens réunis formoient une meute de pareil nombre. Nous apprîmes que la Panthère avoit encore enlevé un mouton pendant la nuit.

Un des canons de mon fusil étoit chargé de très-gros plomb, l'autre de chévrotine. J'avois, en outre, une carabine chargée à balles. Mon Hottentot la portoit, & me suivoit. Le pays assez bien découvert n'offroit que quelques buissons isolés de côtés & d'autres. Il falloit visiter tous ceux qui se trouvoient sur notre passage, avec bien des précautions.

Après plus d'une heure de recherches, nous tombâmes sur le mouton dont la Panthère n'avoit dévoré que la moitié. Une fois sûrs de la piste, l'animal n'étoit pas loin, & ne pouvoit nous échapper. En effet, quelques instans après, nos chiens qui jusques-là n'avoient fait que battre confusément la Campagne, tout à coup se réunirent, &, pressés ensemble, s'élancèrent à deux cents pas de nous, vers un énorme buisson où ils se mirent à aboyer, à hurler de toutes leurs forces.

Je sautai de mon cheval, que je remis à mon Hottentot; &, courant du côté du buisson, je m'établis sur une petite monticule qui en étoit à cinquante pas; mais, jetant les yeux derrière moi, je vis qu'il n'y avoit pas un seul de mes Compagnons qui fit bonne contenance. Jean Slaber, un des fils de mon hôte, colosse de six pieds, vint se ranger près de moi; il ne vouloit point, disoit-il, m'abandonner, même au péril de sa vie. Au battement de son cœur, aux traits effarés de son visage, je jugeai que le pauvre garçon comptoit peu sur lui-même; je sentois, pour en tirer parti, qu'il avoit besoin d'un homme ferme qui le rassurât. En effet, quelle que fût sa terreur, je pense qu'il se croyoit en plus grande sécurité près de moi qu'au milieu de ses poltrons de camarades que nous voyons divaguer dans la plaine, & se tenir à une distance respectueuse.

Ils m'avoient tous averti que, dans le cas où je joindrois l'animal d'assez près pour en être entendu, je ne devois point crier *Saa*, *Saa*; que ce mot mettoit le Tigre en fureur, & qu'il s'élançoit de préférence sur celui qui l'avoit prononcé. Mais, en rase campagne, bien à découvert, & ne pouvant être surpris par l'animal, je me mis à crier plus de mille fois *Saa*, *Saa*, *Saa*, autant pour exciter les chiens que pour l'arracher de son fort. Ce fut en vain; l'animal & la meute également effrayés l'un de l'autre n'osoient ni pénétrer ni sortir; parmi les chiens cependant, je remarquai des *mâtins* pour qui j'aurois parié, si leur courage eût secondé leurs forces. Ma seule chienne, la plus petite de la troupe, se montroit toujours à la tête des autres. Elle seule s'avançoit un peu dans le buisson; il est vrai que, reconnoissant ma voix, elle en étoit animée & plus acharnée que les autres.

L'affreux Tigre poussoit des hurlemens terribles. A chaque instant, je le croyois lancé. Les chiens, au moindre mouvement qu'il faisoit sans doute, se jetoient avec précipitation en arrière, & détaloient à toutes jambes. Quelques coups de fusil, tirés au hasard, le déterminèrent enfin. Il sortit brusquement. Cette apparition subite fut, pour tout le monde, un signal de décamper. Jean Slaber lui-même qui, taillé comme un Hercule, auroit pu lutter

avec l'animal & l'étouffer dans ses bras, perd tout à coup la tête; il cède à sa frayeur, s'enfuit vers les autres, & m'abandonne. Je restai seul avec mon Hottentot. Le Tigre, pour gagner un autre buisson, passe à cinquante pas de nous, ayant tous les chiens à ses trousses. Nous le saluons de nos trois coups à son passage.

Le buisson dans lequel il se réfugioit étoit moins haut, moins grand & moins touffu que celui qu'il venoit de quitter; des traces de sang me firent présumer que je l'avois touché, & l'acharnement rédoublé des chiens m'en donna la preuve. Une partie de mon monde alors se rapprocha, mais le plus grand nombre avoit tout à fait disparu.

L'animal fut encore harcelé pendant plus d'une heure, nous tirâmes au hasard dans le buisson plus de quarante coups de fusil; enfin lassé, impatienté même de ce manége qui ne finissoit rien, je remontai à cheval & tournai, avec précaution, du côté opposé aux chiens. Je présumois qu'occupé à se défendre contr'eux, il me seroit aisé de le surprendre par derrière. Je ne m'étois pas trompé; je l'aperçus. Il étoit acculé, jouant des pattes pour tenir en respect ma petite chienne qui venoit aboyer jusqu'à la portée de sa griffe. Quand j'eus pris tout le temps nécessaire pour le bien ajuster, je lui lâchai ma carabine que je laissai tomber pour me saisir promptement de mon fusil à deux coups que je portois à l'arçon de ma selle. Cette précaution fût inutile. L'animal ne parut point; &, mon coup parti, je ne le vis même plus. Quoique sûr de l'avoir atteint, il y auroit eu de l'imprudence à pénétrer tout de suite dans ce fourré. Cependant on ne l'entendoit point; je le soupçonnois ou mort ou dangereusement blessé. « Amis, criai-je alors » à ceux de nos chasseurs qui s'étoient rapprochés, allons, tous » de front & sur une ligne serrée, droit à lui; il faut bien, s'il » vit encore, que tous nos coups lâchés ensemble, le démontent, » s'il se présente; quel risque pouvons nous courir »? Il n'y eut qu'une voix pour me répondre; mais elle fut négative. Ma proposition ne fut goutée de personne. Indigné, furieux: « camarade, » dis-je à mon Hottentot non moins animé que son maître, l'animal » doit être ou mort ou très-malade. Monte à cheval, approche-toi

» comme je l'ai fait, & tâche de découvrir dans quel état nous » l'avons mis. Je vais garder l'entrée; pour cette fois, s'il veut » échapper, je l'aſſomme. Nous pouvons l'achever ſans le ſecours » de ces lâches ». Il ne fut pas plutôt entré qu'il me cria qu'il apercevoit le Tigre étendu de ſon long ſans aucun mouvement apparent, & qu'il le jugeoit mort. Pour s'en aſſurer, il lui tira un dernier coup de ſa carabine; j'accourus; tout mon corps frémiſſoit d'aiſe & d'exultation; mon brave Hottentot partageoit mes vifs tranſports. La joie doubloit nos forces. Nous traînâmes l'animal en plein air; il me ſembloit énorme. Je commençai d'abord par prendre en détail toutes ſes dimenſions. Je l'examinois & le retournois dans tous les ſens. Je l'admirois avec orgueil. C'étoit là mon coup d'eſſai; & le Tigre, par haſard, ſe trouva monſtrueux. Il étoit mâle: depuis l'extrémité de la queue juſqu'à la mouſtache, il portoit ſept pieds deux pouces ſur une circonférence de deux pieds dix pouces. Je lui reconnus tous les caractères de la Panthère ſi bien décrits par Buffon. Mais, dans toute la Colonie, on ne le nomme pas autrement que le Tigre. Cet uſage a prévalu, quoique dans toute cette partie de l'Afrique on ne rencontre aucun Tigre, proprement dit, & qu'il y ait une grande différence entre l'un & l'autre de ces animaux; les Hottentots l'appellent *Garou*, *Gama*, c'eſt-à-dire *Lion tacheté*.

En général dans les Colonies du Cap on redoute la Panthère beaucoup plus que le Lion. Celui-ci n'arrive jamais ſans s'annoncer par des rugiſſemens affreux. Il donne lui-même le ſignal de la défenſe, comme s'il montroit plus de confiance dans ſa force, ou qu'il mît plus de nobleſſe dans l'attaque! L'autre au contraire unit la perfidie à la férocité; il arrive toujours ſans bruit, ſe gliſſe avec adreſſe, ſaiſit l'avantage; &, ſautant ſur ſa proie, l'enlève avant qu'on ſe ſoit douté de ſon approche.

Je n'ai pas manqué d'occaſions par la ſuite, de voir beaucoup de ces animaux, ainſi qu'une autre eſpèce appelée par les Hollandois *Luypar* (c'eſt le Léopard des François); une autre petite eſpèce encore qu'on nomme *Chat-Tigre*, & qui eſt l'Oſſelot de Buffon: j'en parlerai en diverſes rencontres.

Lorſque

Lorſque j'eus fini toutes mes remarques ſur ma Panthère, & que j'en eus pris le deſſin, nous nous mîmes en devoir de la déshabiller. Les poltrons ſe rapprochoient peu à peu, en nous voyant opérer ſi tranquillement. On ſe figure ſans peine leur air honteux & décontenancé. N'avoient-ils pas à rougir devant un Etranger qui, pour la première fois, aux priſes avec une bête féroce, avoit tenu ferme & montré plus d'intrépidité qu'eux tous, quoiqu'ils fuſſent nés & élevés, pour ainſi parler, au milieu des monſtres de l'Afrique?

Après avoir dépouillé ma proie, mon Hottentot s'affubla de ſa peau, je ſaluai mes fiers chaſſeurs & nous retournâmes au gîte.

Nous marchions en triomphe, eſcortés par pluſieurs chiens dont les maîtres s'étoient éclipſés les premiers. Ils ne nous approchoient que de ſorte. La peau du Tigre les tenoit en reſpect; &, lorſque pour les effrayer d'avantage, mon Hottentot ſe retournoit, faiſant un mouvement vers eux, c'étoit à qui détaleroit le plus vîte, comme ſi le Tigre vivant eût été à leurs trouſſes; ce qui nous divertiſſoit beaucoup.

Les détails de cette expédition ne tardèrent point à ſe répandre. On diſoit par-tout dans le Pays que j'étois un *brave*; ceux mêmes qui m'avoient ſi bien ſecondé commençoient à le croire.

Je reçus encore une ſupplique de la part d'un Colon que je ne connoiſſois pas, & qui vivoit à quatre lieues de nous; il me prioit d'aider ſes fils à le débarraſſer d'une autre Panthère qui ravageoit ſon quartier.

Ce que je venois d'éprouver dans une première tentative ne m'engageoit guères à en former une ſeconde. Je m'en défendis, bien réſolu de ne pas m'expoſer davantage au danger de devenir la victime d'une auſſi lâche déſertion. « Allez, répondis-je à l'En-
» voyé; dites à votre maître que je ne ſuis pas venu dans ces
» Contrées pour y détruire la race des Tigres; je ſerois trop
» mal payé de ce ſervice, puiſqu'il n'auroit été utile qu'à des
« poltrons; ſi le haſard m'expoſe à de pareilles rencontres, je
» ſaurai bien combattre ſeul. Je ne veux point de vos ſecours,

» & ne prêterai les miens à perſonne ». C'eſt ainſi que le ſuccès avoit enflé mon orgueil : je me croyois tout au moins un Théſée.

Je confondois mal-à-propos des Colons que je ne connoiſſois point avec ceux dont j'avois à me plaindre. L'invitation me venoit de Louis *Karſte*. Dans la ſuite, j'ai trouvé l'occaſion de faire connoiſſance avec lui. Je me ſuis repenti de ma prévention à l'égard de ſes enfans. Ils m'ont fait éprouver qu'ils étoient incapables de lâcher priſe dans un moment critique, & j'ai vu des effets de leur courage.

Le temps que je m'étois limité moi-même en quittant M. Boers étoit preſque écoulé ; la ſaiſon favorable pour mon Voyage dans l'intérieur du Pays s'avançoit de plus en plus. J'avois de grands préparatifs à faire, des nombreux renſeignemens à recevoir. Je pris congé du bon Slaber, de toute ſa famille que je quittois à regret : libre de ſoins, d'embarras, d'inquiétude, plus léger que je n'étois venu, je lançai un dernier regard vers la Baie de Saldanha, & me mis en route pour le Cap.

RETOUR

De la Baie de Saldanha au Cap.

MONSIEUR Boers m'attendoit ; à mon arrivée, je fus inſtalé dans ſa maiſon. J'y trouvai tout ce qui pouvoit flatter mes deſirs & ces tendres ſoins de l'amitié que vend ſi cher ailleurs l'orgueilleuſe inſolence d'un Satrape enrichi. Il me prévint ſur les apprêts néceſſaires de mon Voyage, & me pria d'y ſonger. Ce fut alors que je me liai plus particulièrement avec M. Gordon, Commandant des troupes. Il trouvoit mon entrepriſe trop hardie dans un moment ſur-tout où les Caffres étoient en guerre avec les Colons & par conſéquent avec les Hottentots. Tout en approuvant mes projets, il ne me cacha point les riſques de l'exécution. Ce qu'il me racontoit des dangers qu'il avoit courus en voulant tenter une pareille entrepriſe, redoubloit encore mon ardeur, & je me croyois

exempt des malheurs dont il prenoit plaiſir à me faire un tableau qui n'étoit point encourageant.

Tandis qu'on travailloit à mes Equipages, je viſitai plus particulièrement la Ville & ſes environs.

Je me rendis pluſieurs fois ſur la montagne de la Table & ſur celle du Lion. Quoique la première, vue de la Baie, paroiſſe toucher à la Ville, elle en eſt cependant éloignée de plus d'une lieue.

Le pied de cette montagne eſt encombré d'une grande quantité d'éclats de rocher qui paroiſſent en avoir fait partie & s'en être détachés; la baſe eſt un granit pur; &, juſqu'à ſon ſommet, elle paroît être alternativement compoſée de couches horizontales de granit & de terre. D'après les meſures données par l'Abbé de la Caille, elle s'élève à trois mille ſix cents pieds au-deſſus du niveau de la Mer. On n'y peut monter que par la crevaſſe d'où découlent les eaux qui rempliſſent les fontaines de la Ville. Cette route eſt pénible, ſur-tout vers le haut où la crevaſſe ſe rétrécit beaucoup & devient preſque perpendiculaire. Il faut gravir pendant plus de deux heures pour gagner le ſommet. Il offre alors une plate-forme très-étendue, hériſſée d'énormes rochers confuſément amoncelés, & parſemée de différens arbuſtes: on diroit les ruines d'une Ville immenſe. Le temps, les nuages & le vent ſemblent en avoir uſé les parties les plus ſaillantes; ce qui donne au tout une figure baroque; j'y ai vu des cailloux de quartz auſſi roulés que ceux vulgairement appelés *galets*, & qu'on ramaſſe ſur le rivage.

Vers le milieu du plateau, ſe trouve un baſſin bourbeux. C'eſt de là que découlent les eaux qui arrivent au Cap par la crevaſſe dont j'ai parlé. Il peut avoir trois ou quatre cents pas de circonférence. J'y ai tiré beaucoup de bécaſſines. Ces eaux ſont-elles le produit d'une ſource, des pluies ou des brouillards? C'eſt ce que j'ignore; mais la montagne eſt circonſcrite par une quantité de ravines qui ſont autant d'aqueducs qui vont çà & là diſtribuer les eaux du baſſin & fertiliſer les habitations éparſes à quelque diſtance de ſon pied.

La Table eſt le repaire des Vautours de l'eſpèce appelée *Percnoptère.*

Le vent de Sud-Eſt les oblige ſouvent à déſerter la montagne, & la furie avec laquelle il ſouffle les précipite dans les rues du Cap où ils ſont aſſommés à coups de bâton. On y voit auſſi l'eſpèce de Singe Papion, & que les Hollandois nomment *Bawians*. On ſçait qu'ils ſont voleurs. Ils ſe répandent dans les habitations, eſcaladent les jardins pour en dérober les fruits ; mais ce n'eſt jamais avec cet appareil & ce bel ordre dont Kolbe nous a fait un conte ridicule & puérile.

Quand le Ciel eſt pur & ſerein, on diſtingue du ſommet de la Table les montagnes du Piquet, éloignées de trente lieues. Malgré cette diſtance, elles paroiſſent encore la ſurpaſſer en hauteur.

Lorſque les perſonnes qui vont pour la première fois à la montagne, ſont engagées dans la crevaſſe, elles ſe croyent aſſaillies par une pluie ordinaire, quoique le temps ſoit beau, & il pleut réellement pour elles. C'eſt l'effet des gouttes d'eau qui ſuintant continuellement des rochers ſupérieurs, tombent ſur ceux qui ſont plus bas, ſe heurtent, ſe diviſent en une pluie d'autant plus fine qu'elle approche plus du pied de la montagne. Cette pluie eſt toujours plus abondante le matin que le reſte de la journée ; les fraîcheurs & les roſées de la nuit en expliquent aiſément la cauſe.

On rencontre dans la crevaſſe à un tiers ou environ de ſa hauteur une ſuperbe nappe d'eau qui coule ſur un rocher plat très-étendu. On va de la Ville ſe promener juſqu'à cette caſcade ; la route n'en eſt pas ſi fort eſcarpée que les dames même ne puiſſent ſe donner la ſatisfaction d'aller y jouir d'un coup-d'œil charmant & pittoreſque, d'un point de vue délicieux qui commence à cet endroit.

C'eſt un uſage aſſez remarquable que dans les pays les plus chauds, les Eſclaves font du feu par-tout où ils travaillent. Cela leur ſert à allumer leurs pipes, à faire réchauffer ou cuire leur nourriture. Ceux du Cap, chargés d'aller couper du bois pour la maiſon de leurs maîtres, vont quelquefois le chercher ſur les revers de la Table. Le ſoir, en quittant l'ouvrage, s'ils négligent d'éteindre ces feux, ils ſe communiquent inſenſiblement de proche

en proche à toutes les herbes & racines sèches; la trace gagne & s'étend de côtés & d'autres, parvient à des enfoncemens où le bois vert & le bois ſec indiſtinctement s'allument & s'embraſent. Ce ſont alors autant de fournaiſes, de petits volcans qui tiennent enſemble par les cordons de feu qui les ont unis. La flamme s'en échappe par tourbillons, & ſe nuance ſuivant que les différentes cavernes ſont plus ou moins profondes. La nuit ſurvient; & la Ville & la Rade & tous les environs jouiſſent d'un ſpectacle d'autant plus magnifique que la cauſe en étant connue, on eſt exempt de ces terreurs profondes qu'imprimeroit ailleurs un pareil phénomène; car la hauteur & l'étendue de cet embraſement donnent à la montagne un aſpect plus effrayant que les laves du Véſuve dans leur plus grande force. Je n'ai vu qu'une ſeule fois cette majeſtueuſe illumination, & je puis dire qu'elle m'a jeté dans le raviſſement & l'extaſe. Tout ce qu'on pourroit imaginer pour éclairer les Navires à vingt lieues en mer n'approcheroit jamais de ce Phare allumé au haſard par une miſérable brouſſaille qu'a laiſſé brûler un Nègre étourdi.

Il eſt impoſſible d'arriver à la montagne du Diable par celle de la Table, quoiqu'elle n'en ſoit qu'une partie dont elle a été ſéparée, par le ſommet, ou par des éboulemens ſucceſſifs, ou par des tremblemens de terre; mais on arrive aiſément à celle du Lion, qui, comme l'autre, eſt auſſi une partie de la Table; le ſommet ſeul de la tête du Lion n'eſt praticable qu'au moyen d'une corde avec laquelle on ſe hiſſe avec peine. C'eſt de ce ſommet qu'on ſignale les Vaiſſeaux qui ſont en pleine mer. Il y a toujours un ſerviteur de la Compagnie chargé de tirer un coup de canon pour chaque Vaiſſeau qu'il aperçoit; &, par un ſignal convenu, la Ville ſait à l'inſtant ſi le Navire vient de l'Inde ou de l'Europe; mais le même homme, dès qu'il a reconnu le Pavillon de l'arrivant, eſt obligé de ſe rendre à la Ville, pour en informer le Gouvernement. Ce métier eſt pénible & cruel; il arrive ſouvent que le malheureux deſcend & remonte quatre ou cinq fois par jour, ce qui l'excède de fatigue. C'eſt, comme en beaucoup de points, un vice d'adminiſtration ſur lequel tous les

yeux sont fermés. Celui que j'y ai vu, me disoit tranquillement qu'on ne vieillissoit point à ce métier là, & je n'avois pas de peine à le croire; car il étoit lui-même dans un triste état; &, quoiqu'il n'eut alors que trente-cinq ans, ses genoux & ses jambes étoient tellement roidis qu'il ne marchoit qu'avec beaucoup de peine.

J'allai visiter aussi le fameux territoire de *Constance* derrière la Table. Ce vignoble ne produit peut-être pas la dixième partie du vin qu'on débite sous son nom. Il apartenoit alors à M. Cloëte. Les uns disent les premiers plants originaires de Bourgogne, les autres de Madère, d'autres encore de Perse; ce qu'il y a de certain, c'est que ce vin, bu au Cap, est délicieux; qu'il perd beaucoup par le transport, & qu'après cinq ans il ne vaut plus rien. A mon arrivée, le *Demi-Haam* (c'est-à-dire environ quatre-vingts bouteilles) se vendoit trente-cinq à quarante Piastres; à mon départ il en valoit plus de cent.

A côté de Constance, est un autre vignoble appelé *le Petit Constance*. C'est seulement depuis sept ou huit ans qu'il marche de pair avec son voisin. Il est même arrivé qu'on en a quelquefois payé la récolte plus cher aux ventes de la Compagnie. Comme il n'est séparé de l'autre que par une simple haie, qu'il jouit, d'ailleurs, de la même exposition, il est probable qu'il n'y avoit, jadis, entre ces deux vins, de différence que dans la façon de les travailler.

Tout l'espace compris entre la baie Falso & celle de la Table est orné de maisons de plaisance & de belles habitations où l'on se borne à la culture des légumes, des fruits, & sur-tout du vin. Les plus estimés & qui approchent le plus du Constance sont ceux de Becker & de Hendrik. Les Marchands de vin du Cap savent les apprêter & les vendre pour du vrai Constance. Outre ces vins doux, d'autres cantons des Colonies, tels que la *Perle*, *Stellembosch*, *Dragestein*, fournissent des vins secs très-estimés. On y fait aussi du vin qui approche du Rota, à qui l'on donne ce nom, & qu'en effet j'ai trouvé tout au moins aussi bon. Lorsqu'on se propose d'en acheter au Cap, il faut s'adresser aux Cultivateurs

mêmes, afin d'être bien servi. Les Marchands, au contraire, sont des fripons qui, sachant bien qu'il n'est pas de garde, soufrent les bariques, & les chargent d'eau de vie pour le conserver le plus long-temps possible, s'ils ne trouvent pas à s'en défaire.

Le vin commun du pays paroît rarement sur les bonnes tables. Les vins rouges de Bordeaux sont la boisson ordinaire, & ceux importés par les vaisseaux Hollandois ont toujours la préférence sur ceux des François qui ne les apportent que dans des futailles mal-conditionnées, où ils ne se conservent point.

Le prix mitoyen de ce vin est d'un Florin la bouteille. Il varie suivant les circonstances. Je l'ai quelquefois vu à trois Florins; quelquefois à douze sous.

On n'estime pas beaucoup la bierre qui se brasse au Cap; mais on fait grand cas & grande consommation de celle d'Europe. Son prix varie entre douze & vingt-quatre sous la bouteille. En général, toute espèce de boisson est d'un grand débit.

On offre toujours un Sopi, c'est-à-dire un verre d'arrach ou de génièvre, ou mieux encore d'eau de vie de France, à tous ceux qui se présentent dans une maison. Le génièvre est cependant, la boisson du matin la plus en usage. Avant de se mettre à table, l'étiquette veut encore qu'on offre un Sopi, ou du vin blanc dans lequel on a infusé de l'absinthe ou de l'aloës, pour exciter l'appétit.

A table, on boit indistinctement de la bierre ou du vin. A la fin du dessert, les dames se lèvent & se retirent dans une pièce voisine ou sur le perron. Alors, on apporte des pipes, du tabac & de nouvelles bouteilles pour les hommes, tandis qu'on envoie présenter aux dames du café, du vin de Rhin ou de Moselle avec du sucre & de l'eau de selse. On commence ensuite des parties de jeu, ce qui n'empêche pas les hommes de boire & de fumer; &, s'il arrive un coup intéressant ou piquant, c'est toujours le signal ou le prétexte d'une rasade de plus.

Cette manière de vivre est commune à toutes les maisons, avec cette différence que celles qui ne sont point fortunées, n'usent que du vin du terroir. Mais, sur ce point, la vanité des Habitans

eſt bien ridicule. Un jour que je paſſois dans une rue avec M. Boers, il me fit remarquer un homme aſſis ſur ſon perron, & qui, nous voyant à portée de l'entendre, ſe tuoit de crier à ſon eſclave de lui apporter une bouteille de vin rouge. Le Fiſcal m'aſſura que cet homme n'en avoit pas une ſeule à ſa diſpoſition, qu'il n'en avoit peut-être pas bu dix fois en ſa vie; auſſi, lorſque nous fûmes plus loin, je me détournai, & m'aperçus que c'étoit de la bierre que ſon domeſtique lui verſoit.

La *Hout-Bay* (la Baie au bois) tire ſon nom du petit bois qu'on y va chercher: on n'y trouve point de gros arbres. Ce ne ſont que des buiſſons & des taillis fort épais. Cette Baie, peu ſpacieuſe & ouverte au vent d'Oueſt, eſt entourée de briſans. Il eſt rare que des Bâtimens s'y réfugient, à moins qu'ils ne ſoient ſurpris tout d'un coup par le mauvais temps, & qu'il y ait pour eux impoſſibilité de gagner un autre abri. Elle eſt à deux lieues Sud-Oueſt du Cap.

La baie Falſo, au Sud-Eſt du Cap, en eſt éloignée de trois lieues; mais il faut en faire quatre pour arriver juſqu'à l'ancrage. La route en eſt impraticable. Cette ſpacieuſe Baie peut offrir un aſyle à un nombre conſidérable de Vaiſſeaux. C'eſt là que ſe réfugient ceux qui ſont dans la baie de la Table, lorſque le vent d'Oueſt commence à ſe faire ſentir; &, par la raiſon contraire, lorſque le Sud-Eſt recommence, ces mêmes Bâtimens retournent à leur premier mouillage.

Le Commandant de la baie Falſo a le rang de *Sous-Marchand*; ſes appointemens ſont médiocres, & ſa Place lui rapporte cependant beaucoup, par le commerce qu'il fait avec les vaiſſeaux des Nations Etrangères. Il achète leurs pacotilles, & les envoie revendre à la Ville, où il trouve quelquefois le moyen d'en quintupler la valeur.

On voit ſur les bords de la Baie de grands magaſins où ſont depoſées les proviſions pour les vaiſſeaux de la Compagnie. On y a bâti auſſi un très-bel Hôpital pour les Equipages, un hôtel commode pour le Gouverneur qui s'y tranſporte ordinairement, & y

paſſe

paſſe quelques jours, lorſque les Navires y ſéjournent. Le commerce y attire auſſi des Particuliers du Cap. Ils fourniſſent des logemens aux Officiers des Vaiſſeaux. Tant que ces derniers y demeurent, la Baie eſt extrêmement vivante; mais, du moment que la ſaiſon permet de lever l'ancre, elle devient déſerte; chacun décampe; il ne reſte qu'une compagnie de la Garniſon qu'on relève tous les mois. Malheur alors aux Vaiſſeaux qui ſe préſentent & qui ont beſoin de proviſions; car il arrive ſouvent que les magaſins ſont tellement épuiſés, qu'on eſt obligé de faire venir de la Ville par charrois tout ce que demandent ces nouveaux-venus, & le tranſport coûte un prix exorbitant. On paye, de vingt à trente Piaſtres, par jour, un miſérable chariot. J'en ai vu payer juſques à cinquante Piaſtres, & il eſt à remarquer que, dans les vingt-quatre heures, on ne peut faire qu'un ſeul voyage.

C'eſt là que ſe pêche le plus beau & le meilleur poiſſon, particulièrement le *Rooman*, qui donne ſon nom au rocher dans les environs duquel il ſe trouve abondamment. On y pêche encore des huîtres; mais elles ſont très-rares.

Je ne dois pas oublier de dire que, dans le terrein compris entre la baie Falſo & la ville du Cap, mais ſur-tout dans les environs de Conſtance & de *Niuwe-land*, on trouve ce charmant arbre qu'on y nomme *Silwer Blaaderen*, (c'eſt le *Protea Argentea* des Botaniſtes); il paroît que, lors du ſéjour au Cap du Docteur Sparmann, cet arbre n'y étoit pas en ſi grande quantité que dans le moment actuel; car les Colons ayant remarqué qu'il croiſſoit très-vîte, en ont fait des plantations conſidérables qui leur ſont devenues d'une grande utilité pour le chauffage. J'obſerve que cet arbre ne ſe trouve dans aucun autre lieu de la Colonie, pas même dans le pays des Namaquois, d'où M. Sparmann a très-fauſſement ſuppoſé qu'on l'avoit tiré; je puis aſſurer qu'il n'y croît pas, & je ne l'ai vu dans aucun des cantons où j'ai pénétré. Ainſi je crois qu'il a été rapporté de quelqu'autre partie d'Afrique ou du monde, quoique M. Sonnerat, dans ſon dernier Voyage aux Indes, atteſte qu'il eſt le ſeul arbre originaire du Cap de Bonne-Eſpérance; il paroît que ce Naturaliſte n'y avoit jamais vu le *Mimoſa Nilotica*, qui

y eſt très-commun, ainſi que quantité d'autres eſpèces infiniment plus conſidérables.

Les Colonies *Stellemboſch*, *Drageſtein*, *Franſche-Hoeck*, la *Perle*, la *Hollande Hottentote* ſont différens cantons ſitués entre le Cap & la grande chaîne des montagnes qu'on aperçoit à l'Eſt: ils fourniſſent tous du fruit & du vin.

Le Stellemboſch eſt une petite Bourgade où ſe ſont retirés pluſieurs Habitans du Cap; ils y font valoir eux-mêmes leurs terres. Il y a une Egliſe, un Miniſtre & un *Land-Roſt* ou Bailly, qui a rang de ſous-marchand. C'eſt une eſpèce de Fiſcal qui juge en premier reſſort. Il ne peut impoſer d'amende que juſqu'à la ſomme de cinquante Rixdaalers; lorſque l'affaire eſt majeure, c'eſt le Fiſcal qui doit en connoître.

Le Franſche-Hoeck (le coin François) eſt dans une gorge de montagnes, entre le Stellemboſch & le Drageſtein. Il a reçu ſon nom des réfugiés qui vinrent le défricher ſur la fin du ſiècle dernier. Le terrein en eſt bon, & fournit beaucoup de blé & de vin. C'eſt-là que ſe mange le meilleur pain de toutes les Colonies. Ce n'eſt pas que le blé y ſoit meilleur qu'en tout autre lieu; mais c'eſt parce que la méthode françoiſe apportée par les Emigrans s'y eſt conſervée de père en fils ſans altération. C'eſt là tout ce qui leur reſte du ſouvenir de leur ancienne & cruelle Patrie. Je n'ai trouvé dans ce canton qu'un ſeul vieillard qui parlât françois; pluſieurs familles cependant conſervent & écrivent encore leurs noms primitifs. J'y ai connu des *Malherbe*, des *Dutoît*, des *Rétif*, des *Cocher* & pluſieurs autres dont les noms nous ſont familiers. Du reſte, on les diſtingue des autres Colons qui ſont preſque tous blonds, par leurs cheveux bruns & la couleur biſe de leur peau.

La *Hollande Hottentote* eſt ainſi nommée parce que ce canton, originairement habité par les Hottentots, fut défriché le premier par les Hollandois. Il fournit des légumes, du fruit & du blé; le Stellemboſch le borne au Nord, une chaîne de montagnes à l'Eſt, la baie Falſo à l'Oueſt, & des montagnes dans leſquelles il y a encore quelques habitations au Sud.

La première chaîne de montagnes & de collines qu'on aperçoit de la baie de la Table, ſe nomme *Montagnes du Tigre*. Elles ſont parſemées d'habitations excellentes pour le blé. Toutes ces collines enſemencées offrent un ſuperbe coup-d'œil à la Ville, dans le temps de la moiſſon. Leur abondance les a fait nommer le *Magaſin à blé* de la Colonie. Le derrière de ces collines eſt également garni de fermes à blé, & cette culture ſe prolonge aſſez loin. Les habitations qui avoiſinent le Cap ſont généralement d'un grand rapport, à raiſon de la facilité d'y faire arriver les légumes, les fruits, les œufs, le lait, toutes les proviſions de première néceſſité qui ſont d'un débit ſûr & journalier, avantage que n'ont point les autres Habitans à cauſe de l'éloignement.

A douze lieues à la ronde du Cap, les Colons ne ſe ſervent plus des Hottentots; ils aiment mieux acheter des Nègres, qui ſont moins pareſſeux, & ſur les ſervices deſquels ils comptent davantage. Les Hottentots, inſoucians & inconſtans par leur nature, ſe retirent ſouvent à l'approche des grands travaux, & laiſſent leurs maîtres dans l'embarras. Les Nègres déſertent bien auſſi, mais vainement pour leur liberté, car ils ſont bientôt repris On les dépoſe chez le Bailly du canton. Le propriétaire les réclame; &, moyennant un foible droit, ils ſont reſtitués, après avoir reçu quelque correction très-légère; car il n'y a pas de Pays au monde où les eſclaves ſoient traités avec plus d'humanité qu'au Cap.

Les Nègres de Moſambique & ceux de Madagaſcar ſont regardés comme les plus forts ouvriers & les plus affectionnés à leurs maîtres. Lorſqu'ils débarquent au Cap, on les paye ordinairement de cent-vingt à cent-cinquante Piaſtres la pièce. Les Indiens ſont plus ſingulièrement recherchés pour le ſervice de la maiſon & de la Ville. On y voit auſſi des Malais qui ſont en même temps les plus entendus & les plus dangereux des eſclaves. Aſſaſſiner leur maître ou leur maîtreſſe, n'eſt à leurs yeux qu'un attentat ordinaire; &, dans les cinq années que j'ai paſſées en Afrique, j'ai vu ce forfait ſouvent répété. Ils vont à l'échaffaud pleins de calme & de ſang-froid. J'ai oüi l'un de ces ſcélérats qui diſoit à

M. Boers qu'il étoit charmé d'avoir commis ſon crime ; qu'il avoit bien ſu le genre de mort qu'on lui feroit ſubir ; mais, que par là même, il ſouhaitoit ardemment de voir hâter ſa fin, puiſqu'auſſitôt il ſe retrouveroit dans ſon pays. Je m'étonne qu'un auſſi violent préjugé ne cauſe point encore de plus grands malheurs.

Les eſclaves Créoles du Cap ſont les plus eſtimés ; il ſe payent toujours le double des autres ; &, lorſqu'ils ſavent quelque métier, le prix en devient exorbitant. Un cuiſinier, par exemple, ſe vend de huit à douze-cents Rixdaalers, & les autres à proportion de leurs talens. Ils ſont toujours proprement habillés ; mais ils marchent les pieds nuds en ſigne de l'eſclavage. On ne voit point au Cap, cette inſolente valetaille appelée *laquais* : le luxe & l'orgueil n'y ont point encore introduit cette eſpèce déſœuvrée & vile qui meuble en Europe les antichambres des riches, & porte ſur toutes les tailles l'enſeigne de l'impertinence.

On eſt ſurpris, en arrivant au Cap, de la multitude d'eſclaves auſſi blancs que les Européens, qu'on y voit. L'étonnement ceſſe quand on ſait que les jeunes Négreſſes, pour peu qu'elles ſoient jolies, ont chacune un ſoldat de la garniſon avec lequel elles vont, comme il leur plaît, paſſer tous les dimanches. L'intérêt du maître lui fait fermer les yeux ſur le déréglement de ſes eſclaves, parce qu'il compte d'avance ſur le produit de ces cohabitations licencieuſes.

On rencontre cependant des Négreſſes légitimement mariées, & des Nègres établis faiſant corps avec la Bourgeoiſie ; ce ſont des hommes qui, par leurs ſervices ou d'autres motifs, ont été affranchis ; la facilité avec laquelle on leur donnoit la liberté étoit autrefois ſujette à bien des abus, parce que ces gens, devenus vieux ou infirmes ou privés de reſſources pour ſubſiſter, finiſſoient par être des voleurs & des vagabonds. Le Gouvernement s'eſt trouvé forcé d'y mettre ordre ; nul maître à préſent ne peut affranchir ſon eſclave qu'en dépoſant à la Chambre des Orphelins une ſomme ſuffiſante pour ſa ſubſiſtance.

Ce qui entretient un certain déſordre parmi les eſclaves, ce qui les corrompra toujours, ce ſont les mauvais ſujets que le Gouvernement de Batavia envoie ſouvent au Cap pour en être

débaraſſé. Ces gens, connus ſous le nom de *Bouginées*, ſont des Malais, tous pêcheurs & receleurs: ſur ce dernier article, leur réputation eſt ſi bien établie, que c'eſt toujours chez eux qu'on commence les recherches, lorſqu'un eſclave a diſparu, ou que des effets ont été enlevés.

Il eſt rare qu'un maître puniſſe lui-même ſon eſclave; il le met ordinairement entre les mains du Fiſcal, qui lui fait adminiſtrer la correction qu'il a méritée. Si cependant un maître qui voudroit punir lui-même ſon eſclave le maltraitoit outre meſure, celui-ci pourroit en porter plainte; &, ſur une récidive bien conſtatée, le Fiſcal obligeroit le propriétaire à le vendre. Dans le cas où il l'auroit grièvement bleſſé ou tué, il encourroit une peine afflictive, ou bien ſeroit banni & relégué dans l'île *Roben*. Ces loix ſages honorent certainement le Gouvernement Hollandois; mais combien n'eſt-il pas de moyens de les éluder!

L'île *Roben* eſt à deux lieues en mer, en face de la baie de la Table & à la vue de la Ville. Elle tire ſon nom de la quantité de chiens marins qu'on y trouve. Cette île tout-à-fait plate a très-peu d'étendue. C'eſt le *Bicêtre* du Cap. Elle eſt ſoumiſe aux ordres d'un Caporal qui a titre de Commandant. Les malheureux qui y ſont relégués doivent délivrer par jour une certaine quantité de pierres à chaux qu'ils déterrent. Le reſte du temps, ils pêchent ou bien ils cultivent de petits jardins; ce qui leur procure du tabac ou quelques autres douceurs. On ne peut voir, ſans en être étonné, combien dans cet endroit toutes les eſpèces de légumes prennent de vigueur. Les choux-fleurs ſur-tout y ſont des monſtres en groſſeur; élevés dans le ſable, leur délicateſſe ſurpaſſe encore leur énormité. Il y croît auſſi de petites figues violettes, d'un parfum exquis. Les puits fourniſſent de l'eau auſſi bonne que celle du Cap, phénomène aſſez extraordinaire pour une île auſſi peu étendue & preſqu'à fleur de la mer.

J'y ai vu beaucoup de Serpens noirs, de quatre à cinq pieds de long, mais qui ne ſont pas dangereux. On y trouve en abondance de la Perdrix & plus encore de la Caille; j'ai quelquefois tiré cinquante à ſoixante de ces oiſeaux dans une matinée.

Je dois ici rapporter une obſervation qui intéreſſe l'Hiſtoire Naturelle. Les Cailles de l'île Roben & celles du Cap n'offrent abſolument qu'une ſeule & même eſpèce, ſans aucune différence qui puiſſe rendre mon aſſertion même douteuſe. Cependant la Caille au Cap eſt un oiſeau de paſſage; ce fait eſt reconnu de tout le monde; &, quoiqu'il n'y ait que deux lieues de l'île Roben à la terre ferme, il eſt également conſtant que jamais il n'y a d'émigration de ces oiſeaux. Ils y ſont toujours auſſi abondans en toute ſaiſon. Si j'ajoute encore que les Cailles d'Europe ſont abſolument la même eſpèce que celle-ci, ne faut-il pas en conclure que la Caille d'Europe ne paſſe point la mer comme on l'a prétendu juſqu'à préſent? Quelques Voyageurs aſſurent à la vérité en avoir rencontré en mer; mais cela ne décide point la queſtion; car, à plus de ſoixante & dix lieues des côtes, j'ai tiré ſur les vergues de mon Navire des Etourneaux, des Pinſons, des Linottes, une Chouette. Tous ces oiſeaux, qu'on ſait très-bien ne point paſſer la mer, avoient été ſans doute déroutés par quelqu'ouragan, quelque tempête violente, & je croirai toujours qu'il en étoit ainſi des Cailles qui ont été rencontrées, juſqu'à ce que cette partie de l'Hiſtoire des oiſeaux ait reçu des éclairciſſemens plus poſitifs.

Je ſuis d'ailleurs d'autant plus porté à n'ajouter aucune foi à cette traverſée par la mer, que les Cailles peuvent ſe rendre par terre en Afrique & venir en Europe par le même chemin. Il eſt très-propable que ſi celles de l'île Roben n'oſent franchir le petit eſpace qui les ſépare de la côte, bien moins encore oſeront-elles riſquer un trajet incomparablement plus conſidérable. La Caille eſt un oiſeau très-lourd; la petiteſſe de ſes ailes, en proportion de la peſanteur de ſon corps, ne convient nullement à un vol continuel & de long cours; eſt-il quelque Chaſſeur qui ne ſache poſitivement & d'après l'expérience, que lorſqu'un chien a fait lever une Caille trois ou quatre fois de ſuite, il ne lui eſt plus poſſible de s'envoler, & qu'accablée de laſſitude, elle ſe laiſſe prendre à la main? La même choſe arrive à tous les oiſeaux de ce genre.

Outre la Caille commune à l'Europe & à l'Afrique, on trouve encore au Cap un oiſeau beaucoup plus petit qu'on nomme auſſi

Caille, mais très-improprement ; car il n'a que trois doigts aux pieds, & tous trois dirigés en avant, caractère suffisant pour ne pas devoir les confondre.

M. Sonnerat, dans son *Voyage aux Indes*, décrit un oiseau du même genre, auquel il donne le nom de *Caille à trois doigts.* M. Desfontaines a pareillement raporté, de son Voyage sur les côtes de Barbarie, un individu semblable, approchant beaucoup de celui du Cap de Bonne-Espérance, dont il est sans doute une variété. J'en connois deux autres beaucoup plus grands, l'un de Ceylan, l'autre de Java: j'en donnerai la description, & je pense qu'il sera nécessaire d'en faire un genre neuf qui formera le passage de la Caille à la Canne pétière, avec laquelle il tient par la conformation des doigts.

Le Gouvernement envoie, tous les ans, un détachement dans l'île Roben, pour y tuer des Mors & des Manchots qu'on nomme au Cap *Pingouins.* On extrait l'huile de ces animaux, comme je l'ai déjà dit; le Manchot sur-tout en fournit beaucoup. On voit à la pointe de Roben une petite Anse qui peut mettre à l'abri un Vaisseau, lorsque le Sud-Est l'empêche de gagner la rade du Cap.

En quittant l'Europe pour voyager en Afrique, il n'entroit pas dans mon Plan de m'appesantir sur le détail des mœurs, des usages & coutumes des Habitans du Cap ; bien moins encore sur les formes de son Gouvernement politique, civil & militaire. C'est, je l'avoue, ce qui m'a le moins occupé, & ce que je décrirois avec le plus de répugnance, quand cela m'auroit en quelque sorte intéressé. J'ai mes raisons pour garder cette réserve à peu près de la même manière que le Lecteur peut avoir les siennes pour être curieux ; & ni les Lecteurs ni moi n'avons besoin de les connoître. Au reste, on peut, des rêveries même de Kolbe, extraire des faits certains qu'un séjour de dix ans à la Ville avoit mis continuellement sous ses yeux. Il n'en a pas tant imposé sur ce point qu'on l'imagine. Son Livre contient peut-être des vérités qui n'ont plus lieu de nos jours, & sont prises pour des fables. Mais, avec le temps, les mœurs, les caractères, les modes, les loix, les empires même changent & varient à l'infini. C'est un visage qu'a

défiguré la vieilleſſe, & qui ne reſſemble plus au portrait qu'on en fit autrefois.

Il n'en eſt pas de même de ce que ce Voyageur *ſédentaire* a platement avancé ſur les Hottentots & les cérémonies de leur Religion; ſi ce qu'il en dit a exiſté, il faut bien que l'eſprit philoſophique qui plane impérieuſement ſur l'Europe, ait un peu rafraîchi l'air brûlant des climats Africains; car je n'y ai vu aucune trace de Religion, rien qui approche même de l'idée d'un Être vengeur & rémunérateur. J'ai vécu aſſez long-temps avec eux, chez eux, au ſein de leurs déſerts paiſibles; j'ai fait, avec ces braves Humains, des Voyages dans des Régions fort éloignées; nulle part je n'ai rencontré rien qui reſſemble à de la Religion; rien de ce qu'il dit de leur légiſlation, de leurs enterremens; rien de ce qu'ils pratiquent à la naiſſance de leurs enfans mâles; rien enfin, & ſur-tout de ce qu'il ſe plaît à détailler, de la ridicule & dégoûtante cérémonie de leurs mariages.

On n'a point oublié au Cap le ſéjour de cet homme dans la Colonie. On ſait qu'il n'avoit jamais abandonné la Ville, & cependant il parle de tout avec l'aſſurance d'un témoin oculaire. Ce qui n'eſt pas douteux néanmoins, c'eſt qu'aprés dix années de réſidence, n'ayant rien fait de ce qu'on l'avoit chargé de faire, il trouva plus prompt & plus commode de ramaſſer tous les ivrognes de la Colonie qui, ſe moquant de lui en buvant ſon vin, lui dictoient ſes Mémoires de taverne en taverne, lui contoient à qui mieux-mieux les Anecdotes les plus abſurdes, & l'endoctrinoient juſqu'à ce que les bouteilles fuſſent vides. C'eſt ainſi que ſe font les découvertes nouvelles, & que s'étendent les progrès de l'eſprit humain!

VOYAGE

A l'Eſt du Cap, par la terre de Natal & celle de la Cafrerie.

Les différens préparatifs de mon Voyage touchoient à leur terme ; j'en fis aſſembler toutes les proviſions éparſes : elles étoient conſidérables ; car, dans cette première effervefcence qui tranſporte l'imagination au-delà des bornes ordinaires, je ne m'étois point donné de limites & n'en connoiſſois pas ; réſolu au contraire de pouſſer en avant le plus loin & le plus long-temps qu'il me ſeroit poſſible, je ne ſavois ſi le retour ſeroit en mon pouvoir comme le départ ; mais je voulois ſur-tout m'épargner le cruel déſagrément d'être contraint de m'arrêter par la privation des choſes indiſpenſables. Ainſi, juſqu'aux objets qui ne paroiſſoient pas avoir un but d'utilité bien direct, je n'avois rien négligé de ce qui pouvoit être néceſſaire à ma conſervation dans les circonſtances imprévues, & je craignois toujours d'avoir à me reprocher quelqu'oubli préjudiciable. Les trois mois paſſés au Cap ou dans les environs depuis mon retour de la baie de Saldanha avoient à peine ſuffi à ces différens apprêts.

J'avois fait conſtruire deux grands chariots à quatre roues, couverts d'une double toile à voiles ; cinq grandes caiſſes rempliſſoient exactement le fond de l'une de ces voitures, & pouvoient s'ouvrir ſans déplacement. Elles étoient ſurmontées d'un large matelas ſur lequel je me propoſois de coucher durant la marche, s'il arrivoit que le défaut de temps ou toute autre circonſtance ne me permît pas de camper ; ce matelas ſe rouloit en arrière ſur la dernière caiſſe, & c'eſt là que je plaçois ordinairement un cabinet ou caiſſe à tiroirs deſtiné à recevoir des Inſectes, Papillons & tous les objets un peu fragiles, & qui demandoient plus de ménagement.

J'avois ſi bien réuſſi dans la conſtruction de cette caiſſe ; mes Collections s'y étoient ſi bien conſervées, & arrivèrent en ſi bon état que, pour l'utilité des Naturaliſtes qui s'occupent de cette

partie, & que le désir d'un pareil Voyage pourroit tenter, je prendrai plaisir à en indiquer la forme. Elle avoit deux pieds & demi de haut, dix-huit pouces de profondeur & autant de largeur. Elle étoit divisée, sur sa longueur, en huit parties qui contenoient chacune une layette qui ne se prolongeoit que jusqu'à trois pouces du fond. Ces layettes, ainsi posées verticalement, se tiroient par le haut, & n'avoient d'échappement que leur épaisseur, de telle sorte que si les secousses (& nous en éprouvions à tous momens de violentes) venoient à détacher quelques Insectes de leurs cadres, ils tomboient au fond de la caisse dans le vide de trois pouces que j'avois su ménager, & ne pouvoient offenser ceux qui tenoient plus ferme. Une couche de deux à trois lignes de cire vierge, fondue avec de l'huile de lin, & appliquée sur le fond de la caisse, en bouchoit tous les pores, &, par son odeur, écartoit les Insectes mal-faisans.

C'est ce premier chariot qui portoit presqu'en entier mon arsenal. Nous l'appelions le *Chariot-Maître.* Une des cinq caisses dont j'ai parlé étoit remplie par compartimens de grands flacons quarrés, qui contenoient chacun cinq à six livres de poudre. Ce n'étoit là que pour les détails & les besoins du moment. Le magasin général étoit composé de plusieurs petits barils. Pour les préserver du feu ou de l'humidité, je les avois fait rouler séparément dans des peaux de mouton fraîchement écorchées. Cette enveloppe une fois séchée étoit absolument impénétrable; tout calculé je pouvois compter sur quatre à cinq cents livres de poudre, & deux mille au moins de plomb & d'étain tant en saumon que façonné. De seize fusils, j'en avois douze sur une voiture; l'un de ces fusils destiné pour la grande bête, comme Rhinocéros, Eléphant, Hyppopotame, portoit un quart de livre. Je m'étois muni, outre cela, de plusieurs paires de pistolets à deux coups, d'un grand cime terre & d'un poignard.

Le second chariot offroit en caricature le plus plaisant attirail qu'on ait jamais vu; mais il ne m'en étoit pas pour cela moins cher. C'étoit ma cuisine. Que de repas exquis & paisibles! Que le souvenir de ces détails de ma vie domestique & charmante sont

encore délicieux à mon cœur! Je n'affifte jamais à ces dîners d'étiquette & de gêne où l'ennui vient diftribuer les places, que le dégoût qu'ils me caufent ne me reporte foudain au milieu de ce doux charivari de nos haltes, & ne préfente à mon imagination le tableau fi vivant & fi varié de mes bons Hottentots occupés à préparer le repas de leur ami.

Ces meubles de ma cuifine n'étoient pas confidérables. J'avois un gril, une poële à frire, deux grandes marmites, une chaudière, quelques plats & affiettes de porcelaine, des cafetières, taffes, théïères, jattes, des bouilloirs. Voilà ce qui compofoit à peu près tout mon ménage.

Outre cela, pour moi perfonellement je m'étois muni de linge de toute efpèce, d'une bonne provifion de fucre blanc & candi, de café, de thé, & de quelques livres de chocolat.

Je devois fournir du tabac & de l'eau de vie aux Hottentots qui faifoient ce voyage avec moi. Auffi avois-je forte provifion du premier article & trois tonneaux du fecond. Je voiturois encore une bonne pacotille de verroteries, quincaillerie & autres curiofités, pour faire, fuivant l'occafion, des échanges ou des amis. Joignez à tous ces détails de ma Caravane, une grande Tente, une Canonnière; les inftrumens néceffaires pour raccomoder mes voitures, pour couler du plomb; un cric, des cloux, du fer en barre & en morceaux, des épingles, du fil, des aiguilles, quelques eaux fpiritueufes, &c. & vous aurez une idée parfaite de ce ménage ambulant. Telle étoit la charge de mes deux voitures qui pouvoient pefer quatre à cinq milliers chacune. Je ne dois pas oublier de parler de mon néceffaire. Il m'a trop fouvent amufé. Rien n'eft comparable à l'étonnement qu'il caufoit aux Sauvages des Pays lointains. Je m'en fervois toujours devant eux. Leurs difcours à ce fujet ont plus d'une fois prolongé ma toilette, & m'ont procuré d'agréables récréations.

Mon train étoit compofé de trente Bœufs; favoir, vingt pour les deux voitures, & les dix autres pour relais; de trois Chevaux de chaffe, de neuf Chiens, & de cinq Hottentots; j'augmentai confidérablement par la fuite le nombre de mes animaux & de mes

hommes. Celui de ces derniers alloit quelquefois jusqu'à quarante. Il augmentoit ou diminuoit suivant la chaleur de ma cuisine; car, au sein des déserts d'Afrique comme en nos Pays savans, on rencontre des tourbes d'agréables parasites, peu honteux de leur contenance; ceux-là pourtant, sans être trop à charge, ne m'étoient point tout-à-fait inutiles, & ne savoient pas comment on fait la pirouette quand la nappe est enlevée.

Le projet de mon Voyage étoit connu de toute la Ville du Cap. Aux approches de mon départ, je fus vivement sollicité par plusieurs personnes qui désiroient m'accompagner. C'étoit à qui viendroit m'offrir ses services. Nous raisonnions bien différemment, ces messieurs & moi. Ils s'imaginoient que leurs propositions alloient me causer beaucoup de joie; ils ne pouvoient croire que je pusse me résoudre à partir seul. Cette idée leur sembloit une folie, tandis que je n'y voyois au contraire que de la prudence & de la sagesse. J'étois instruit que de toutes les expéditions ordonnées par le Gouvernement pour la découverte de l'intérieur de l'Afrique, aucune n'avoit réussi; que la diversité des humeurs & des caractères ne pouvoit concourir au même but; qu'en un mot, cet accord, si nécessaire dans une expédition hardie & neuve, n'étoit point praticable parmi des hommes dont l'amour-propre devoit se promettre une part égale aux succès. Je n'avois garde, après cela, de m'exposer à perdre les frais de mon Voyage, & le fruit que je comptois en retirer. Je voulois être seul, & mon maître absolu. Ainsi je tins ferme. Je rejetai toutes ces offres; &, d'un mot, je coupai court à toute espèce de propositions.

Lorsque mes équipages furent en ordre, je pris congé de mes amis, &, le 18 Décembre 1781, à neuf heures du matin, je partis, escortant moi-même à cheval mon convoi. Je n'avois pas compté faire une longue marche. Suivant le plan que je m'étois dressé, je dirigeai mes pas vers la Hollande Hottentote & m'arrêtai, vers le déclin du jour, au pied des hautes montagnes qui la bornent à l'Est du Cap.

Ce fut alors qu'entièrement livré à moi-même, & n'attendant de secours & d'appui que de mon bras, je rentrai pour ainsi dire dans

l'état primitif de l'Homme, & respirai, pour la première fois de ma vie, l'air délicieux & pur de la liberté.

Il falloit mettre quelqu'ordre dans mes opérations & parmi mon monde ; tout dépendoit des commencemens. Sans être un grand Philosophe, je connoissois assez les hommes pour savoir que qui veut être obéi doit leur en imposer, & qu'à moins d'être ferme & vigilant sur leurs actions, on ne peut se flatter de les conduire. Je devois craindre, à tous momens, de me voir abandonné des miens, ou que ma foiblesse ne les engageât au désordre. Je pris donc avec eux, sans affectation, un parti prudent, auquel j'ai toujours tenu dans la suite, sans qu'aucune circonstance m'ait fait relâcher, un seul jour, de mon utile sévérité.

Nous étions à peine arrêtés que je donnai l'ordre de dételer en ma présence. Sous la conduite de deux de mes gens en qui j'avois reconnu plus d'exactitude & d'intelligence, j'envoyai pâturer mes Bœufs. Je fis avec les autres la revue de mes voitures, de mes effets, afin de m'assurer s'il n'y avoit rien de dérangé ; j'examinai même jusqu'aux trains & harnois ; je distribuai à chacun son emploi & leur fis à tous un petit discours relatif aux différentes occupations qu'ils auroient dans la suite. C'est ainsi qu'ils prirent de moi sur le champ l'idée d'un homme soigneux & clairvoyant, & qu'ils sentirent que le moindre relâchement dans leur service ne pourroit m'échapper. Après cette cérémonie, je montai à cheval, & j'allai reconnoître le chemin sur la montagne que nous devions traverser le lendemain. A mon retour, je trouvai mes Bœufs en état, & un grand feu que j'avois donné ordre d'allumer. Nous soupâmes légèrement des provisions que nous avions apportées de la Ville. Enfin nous nous couchâmes, moi sur mon chariot, mes Hottentots à la belle étoile.

Le lendemain, nous attelâmes avant le jour, & nous mîmes en devoir d'entreprendre la montagne. Ce ne fut pas sans risque de briser nos voitures & d'estropier nos Bœufs que nous gagnâmes son sommet. Le chemin en est taillé dans le revers même. Il est si escarpé, si hérissé des éclats du rocher, que je m'étonne comment on néglige aussi absolument la seule route par laquelle les Habitans

de ces cantons puissent se rendre au Cap. Le haut de cette montagne offre un point de vue merveilleux. Le même coup-d'œil embrasse toutes les habitations éparses dans un vaste bassin circonscrit par la chaîne des autres monts & par la mer.

Nous fûmes obligés de dételer nos Bœufs pour leur laisser reprendre haleine & leur donner quelques heures de repos. Inquiet sur la descente & voulant m'éclaircir sur les moyens les plus faciles de regagner la plaine, je profitai de ce court intervalle pour aller moi-même reconnoître les lieux; je me tranquillisai lorsque j'eus aperçu que la montagne s'abaissant à son revers par une pente insensible & douce, nous conduiroit sans danger dans un Pays charmant. Je rejoignis bientôt ma caravane & nous reprîmes la marche. Le chemin étoit effectivement commode pour nos voitures & facile à rouler. Nous descendîmes avec autant de plaisir & de tranquillité que nous avions eu de peine & d'inquiétude de l'autre côté. Comme les animaux féroces ne se montrent que rarement dans ces cantons, n'ayant rien à redouter & nulles précautions à prendre, nous poussâmes la marche jusqu'à dix heures du soir, & nous arrivâmes sur les bords de la rivière *Palmit*, ainsi nommée par les Hollandois à cause de la quantité de roseaux qui garnissent ses bords.

A notre réveil nous cherchâmes en vain nos Bœufs près de nous; ils avoient tous disparu. N'étant point encore habitués à se coucher le long de nos voitures, pendant la nuit, ils s'étoient dispersés de côtés & d'autres. Mes gens se mirent en quête; il fallut beaucoup de temps pour les rassembler; nous ne nous trouvâmes en état de partir qu'à neuf heures du matin; j'allois passer vers onze heures à cinquante pas d'une habitation qui se présentoit devant moi, lorsque le maître de la maison qui, sans doute, épioit ma caravane, vint à ma rencontre; du plus loin qu'il m'aperçut, il se fit reconnoître. C'étoit le même qui m'avoit vendu au Cap mon Chariot-Maître & les cinq paires de Bœufs qui le tiroient; je ne pus me dispenser de faire halte, & fus même obligé d'accepter son dîner qu'il m'offrit avec des instances réitérées & pressantes. Je me rendis honnêtement, lors sur-tout qu'il

m'avoua qu'ayant appris au Cap le jour de mon départ & la route que je comptois prendre, il en étoit parti pour gagner les devants avec les ſiens & ſe préparer à me recevoir dans ſon habitation. Je fis dételer à l'endroit même où il m'avoit rencontré, & nous rendant enſemble chez lui, j'y fus reçu avec beaucoup de graces par ſa femme & deux jolies demoiſelles qui compoſoient toute ſa famille.

Le temps que nous mîmes à viſiter ſon Domaine nous conduiſit juſqu'à l'heure du dîner, pendant lequel on ne manqua pas de me faire l'éloge du chariot qu'on m'avoit vendu. Il fallut eſſuyer tout au long l'hiſtoire & le récit des bonnes qualités de chacun des individus qui compoſoient l'attelage. On ne me trompoit pas en effet. J'ai reconnu depuis & je dois convenir, en l'honneur de M. Smit, que ces Bœufs ont toujours été les meilleurs de tous ceux que j'ai employés par la ſuite, & du ſervice le plus sûr; que, dans mes courſes extraordinaires & les pas les plus dangereux, ſon chariot, conſtruit ſolidement, a réſiſté juſqu'à la fin.

Malgré les prières de cette bonne famille qui m'engageoit à paſſer la nuit chez elle, je partis après le dîner. A quelques heures de là, nous traverſâmes la rivière *le Bot*, & tout le canton nommé *Ouwe-Hoeck*. Je voulois regagner le temps que le dîner m'avoit fait perdre; il étoit onze heures de nuit, lorſque nous arrêtâmes à côté d'une petite mare d'eau.

Le ſoleil étoit à peine levé que déjà nous étions en route; nous longeâmes, dans la matinée, l'habitation de François Bathenos; il m'envoya un pain que je lui avois fait demander & dont je lui offris en vain le prix; il me faiſoit prier de deſcendre chez lui; je m'en diſpenſai, ne me ſouciant, en aucune manière, de paſſer & de perdre mon temps dans des habitations. Je rencontrois à tout moment, dans cette contrée, des troupes prodigieuſes de l'eſpèce de Gazelle que les Colons nomment *Reebock*; elle eſt encore très peu connue; M. Sparmann n'a fait que la citer, & le nom de cet animal, dans la traduction françoiſe de ſon Ouvrage, eſt mal rendu; car Reebock ne ſignifia jamais *bouc rouge*, mais *bouc de plage*.

La chaleur du midi devenoit excessive. Je fus contraint d'arrêter; tandis que mes gens & mes attelages respiroient un peu, je fis une petite tournée, & parvins à tuer un de ces Reebock. Il étoit mâle; sa couleur générale est d'un gris tendre, plus foncé sur le dos que sur les côtés; il a le ventre blanc; il n'est absolument point rougeâtre; ses cornes n'ont guères que cinq à six pouces de longueur; le Docteur Sparmann, qui dit n'en avoir fait mention que d'après ce que lui en rappelle sa mémoire, se sera trompé en donnant un pied de long à ces cornes. La description & la figure de cette Gazelle se trouveront dans mon Traité des Quadrupèdes de l'Afrique.

De retour près de mes gens, nous n'arrêtâmes que le temps qu'il falloit pour manger quelques grillades de ma chasse, & dans l'espace de quatre lieues que nous fîmes encore pour gagner un campement commode, nous eûmes en vue, fort près de nous & de tous côtés, des troupes de Gazelles, Bontebock (*Antilope scripta* de M. Pallas,) de Bubales (*Antilope Bubalis*), d'autres troupeaux encore, tels que Zèbres, &c. & plusieurs Autruches; la variété & les allures de ces grandes hordes étoient très-amusantes, & dignes de fixer l'attention d'un Naturaliste. Mes chiens poursuivoient à outrance toutes ces différentes espèces qui se croisoient en fuyant & se trouvoient pêle-mêle rassemblées en un seul peloton, selon que les chiens donnoient. Cette confusion, pareille aux machines de théâtre, demandoit à peine un moment pour se développer; je rappelois mes chiens, & chaque individu regagnoit à l'instant sa bande qui se tenoit à un certain éloignement des autres. Ce spectacle sera mieux senti, si l'on se reporte au mois de Mai dans les campagnes de la Hollande; ce ne sont, de tous côtés, que troupeaux innombrables de bestiaux symmétriquement isolés, & ne se confondant jamais.

Sans mes chiens, j'aurois pu tuer, de ma voiture, un bon nombre de ces animaux, tant ils étoient curieux & peu farouches; mais leur approche les avoit tous mis en déroute.

Une curiosité presque familière est assez le caractère de tous les animaux portant cornes, particulièrement des Gazelles; il n'y

avoit que les Zèbres & les Autruches qui ſe tinſſent à une plus grande diſtance.

Je me trouvai à quatre ou cinq lieues des bains chauds, ſi viſités & ſi vantés par les Habitans du Cap; j'étois empreſſé de les voir, & craignois, en même temps, que ma marche n'en fût retardée. Pour retrouver d'un côté ce que j'allois perdre de l'autre, je partis encore de meilleure heure que de coutume; &, dès dix heures du matin, nous nous y vîmes rendus. Cette ſource minérale d'eau chaude, diſtante du Cap d'environ trente lieues, eſt généralement eſtimée. Le Gouvernement y a fait conſtruire, pour les valétudinaires qui vont y prendre des bains, un bâtiment aſſez ſpacieux & commode; le logement n'y coûte rien à la vérité; mais chacun des malades eſt obligé de pourvoir à ſes beſoins; ce qui n'eſt pas aiſé dans un pays peu abondant en reſſources. Il y a, dans cette campagne, deux bains ſéparés, l'un pour les Noirs, l'autre pour les Blancs. C'eſt encore près de là qu'eſt ſituée cette montagne appelée la *Tour de Babel*, dont Kolbe a tant exagéré la hauteur; il s'en faut bien qu'elle approche de celle de la Table. Dans tout cet arrondiſſement, la Compagnie, ſous l'auſpice d'un Caporal, a établi pluſieurs dépôts où elle fait engraiſſer tous les beſtiaux dont elle a beſoin pour les fournitures de ſes Vaiſſeaux.

Je traverſai, le lendemain, la rivière *Stéenbock*, non loin de laquelle eſt une fort belle habitation apartenante à la veuve Wiſſel; &, dans l'après dîner, avant de traverſer une ſeconde rivière appelée *Sonder-End*, je vis, en paſſant, le *Zicken-Huys*; c'eſt le dépôt, ou plutôt l'hôpital des bœufs malades de la Compagnie; ils s'y guériſſent quelquefois; mais cet établiſſement a cela d'utile, que ces animaux gâtés ne peuvent communiquer la contagion à ceux qui ſe portent bien, & dont on les a ſéparés.

J'avois réſolu de marcher dans la nuit; il fallut s'arrêter à neuf heures du ſoir dans la vallée *Soete-Melck*; un marais bourbeux nous barroit le chemin; il n'eut pas été prudent de s'y engager pendant l'obſcurité.

De très grand matin, j'aperçus une fort jolie maiſon peu éloignée de nous; c'étoit un poſte de la Compagnie, commandé par

M. Martines; je le connoiſſois pour l'avoir vu quelquefois au Cap chez M. le Fiſcal; je l'allai viſiter; il m'engagea, comme font preſque tous les Colons, à reſter quelques jours avec lui; l'impatience où j'étois d'avancer m'avoit fait prendre mon parti; je le refuſai opiniâtrément. Vers midi, je paſſai près d'une petite horde de Hottentots; ils me parurent ſi miſérables que je leurs fis quelques préſens. Ils n'avoient pas une ſeule pièce de bétail, & vivoient des travaux de leurs bras ſur les habitations du voiſinage; j'invitai pluſieurs d'entr'eux à me ſuivre, & leur promis de les bien payer au retour; ils ne ſe laiſſèrent entraîner que lorſque je les eus aſſurés que je leur donnerois une ration ſuffiſante de tabac pour la route. Alors ils me donnèrent parole pour le lendemain. J'allai paſſer la nuit au Tiger-Hoek (coin du Tigre). J'attendis mes recrues juſqu'à neuf heures du matin : dans le moment où je commençois à ne plus compter ſur ces gens, & me diſpoſois à continuer mon chemin, je les vis arriver au nombre de trois avec armes & bagages. Ce petit renfort me fit plaiſir. Ils ſe mêlèrent avec les autres, & furent bientôt accoutumés. Je remis mon départ à l'après-midi, & réſolus, en attendant, de faire une tournée dans les environs. Un des nouveaux arrivés me demanda la permiſſion de me ſuivre, en m'aſſurant qu'il étoit un excellent chaſſeur: j'avois apporté de l'Europe cette prévention qu'on a toujours contre les gens qui prennent ſoin de ſe préconiſer eux-mêmes, & je n'avois pas du talent de mon Hottentot une haute opinion; je lui fis donner un fuſil, & nous partîmes enſemble.

Nous eûmes bientôt joint quelques troupes de Gazelles; le Pays en étoit couvert; mais elles ſe tenoient toujours hors de portée. Enfin, après avoir bien couru, mon chaſſeur m'arrêtant tout d'un coup, me dit qu'il aperçoit un *Blawe-Bock* (un Bouc bleu) couché. Je porte les yeux vers l'endroit qu'il m'indique & ne le vois pas. Il me prie alors de reſter tranquille & de ne faire aucun mouvement, m'aſſurant de me rendre maître de l'animal. Auſſitôt il prend un détour, ſe traînant ſur ſes genoux; je ne le perdois pas de vue, mais je ne comprenois rien à ce manége nouveau pour moi. L'animal ſe lève & broute tranquillement ſans s'éloigner de la

place. Je le pris d'abord pour un cheval blanc ; car, de l'endroit où j'étois resté, il me paroissoit entièrement de cette couleur (jusques-là je n'avois point encore vu cette espèce de Gazelle) : je fus détrompé lorsque je vis ses cornes. Mon Hottentot se traînoit toujours sur le ventre, il s'approcha de si près & si promptement que mettre l'animal en joue & le tirer fut l'affaire d'un instant ; la Gazelle tomba du coup. Je ne fis qu'un saut jusques-là & j'eus le plaisir de contempler à mon aise la plus rare & la plus belle des Gazelles d'Afrique. J'assurai mon Hottentot que, de retour au camp, je le récompenserois généreusement. Je l'envoyai aussitôt chercher un cheval pour transporter la chasse. L'intelligence de cet homme & les divers moyens qu'il avoit employés pour surprendre l'animal me rendoient son service important & précieux ; je me proposois bien de me l'attacher par tous les appâts qui séduisent les Hottentots. Je commençai par lui donner une forte provision de tabac & je joignis à ce présent de l'amadoue, un briquet & l'un de mes meilleurs couteaux. Il se servit de ce dernier meuble & se mit à dépecer l'animal avec la même adresse qu'il l'avoit tiré. J'en conservai soigneusement la peau.

Cette Gazelle a été décrite par Pennant, sous le nom d'*Antilope bleu* ; par Buffon, sous le nom de *Tzeiran*. Ce dernier Naturaliste a donné la figure d'une partie de ses cornes ; elle est rare & très-peu connue. Lors de ma résidence en Afrique, je n'ai vu que deux de ces Gazelles & une autre qui fut aportée au Gouverneur, quelques années après, pendant l'un de mes séjours à la Ville. Elles venoient, comme la mienne, de la vallée Soete-Melk, seul canton qu'elles habitent. On m'avoit assuré que j'en verrois dans le pays des grands Namaquois ; malgré toutes mes informations & perquisitions, j'ai été trompé dans cette attente. Tous les Sauvages m'ont assuré ne point la connoître. On m'avoit encore attesté que la femelle portoit des cornes ainsi que le mâle ; je ne puis rien dire là-dessus, puisque les seules que j'aye vues étoient toutes trois de ce dernier genre.

Sa couleur principale est un bleu léger, tirant sur le grisâtre ; le ventre & l'intérieur des jambes dans toute leur longueur sont d'un

blanc de neige ; sa tête sur-tout est agréablement tachetée de blanc.

Je n'ai pas remarqué que cette Gazelle, vivante, ressemblât à du velours bleu, & que, morte, sa peau changeât de couleur, comme le dit M. Sparmann. Vivante ou morte, elle m'a paru toujours semblable. La teinte de celle que j'ai rapportée n'a jamais varié. J'en ai vu une autre à Amsterdam que l'on conservoit depuis plus de quinze ans. Il en étoit de même de celle du Gouverneur du Cap; plus fraîche encore que la mienne, dans tout le reste elles étoient pareilles. Je ne puis m'empêcher d'ajouter ici que je ne reconnois pas beaucoup cet animal dans les dessins & les gravures que j'en ai vus jusqu'à présent. Dans mes descriptions, je donnerai celle que j'ai faite de celui-ci, & le dessin très exact que j'en ai tiré sur les lieux, avant qu'on le déshabillât.

Le lendemain, par un temps frais & couvert, nous fîmes une marche de six heures pour arriver sur les bords d'une très-grande mare, abondante en petites Tortues; nous en pêchâmes une vingtaine. Grillées tout uniment sur le charbon, elles étoient très-bonnes ; elles portoient de sept à huit pouces de long sur quatre de large. L'écaille sur le dos étoit d'un gris blanchâtre tirant un peu sur le jaune. Vivantes, elles avoient une odeur infecte ; mais la cuisson la leur faisoit perdre.

C'est une chose remarquable que, lorsque les grandes chaleurs viennent tarir les eaux, les Tortues qui cherchent toujours l'humidité, s'enfoncent dans la terre, à mesure que sa surface se desséche; il suffit alors, pour les trouver, de creuser profondément dans l'endroit qui les recèle. Elles demeurent ordinairement comme endormies, ne s'éveillent & ne se remontrent que lorsque la saison des pluies a ramené l'eau dans les mares ou les petits lacs; elles déposent leurs œufs en plein air & sur leurs bords; ils sont de la grosseur de ceux du Pigeon. C'est au soleil & à la chaleur qu'elles laissent le soin de les faire éclore; ces œufs sont d'un très-bon goût; le blanc, qui ne durcit jamais par la cuisson, conserve la transparence d'une gelée bleuâtre.

Je ne sais si l'instinct dont je viens de parler est commun à toutes

les espèces de Tortues d'eau, & si elles emploient toutes le même moyen; ce que je puis assurer, c'est que toutes les fois que, pendant les sécheresses, il m'a pris fantaisie de m'en procurer, en creusant dans les endroits où l'eau avoit séjourné, je n'ai jamais manqué d'en prendre autant que j'en ai voulu.

Cette espèce de chasse ou pêche, comme on voudra l'appeler, n'étoit pas nouvelle pour moi; je n'avois pas oublié qu'à Surinam on fait usage du même stratagême pour avoir deux espèces de poissons qui se terrent aussi & qu'on nomme l'un la *Varappe*, l'autre le *Gorret* ou *Kwikwi*.

Nos chariots placés sur le bord de la mare, effrayèrent une infinité de Gazelles qui venoient pour y boire, & les empêchèrent d'en approcher.

Les Bontebock sur-tout y arrivoient par bandes de deux mille au moins; je suis persuadé que, ce jour-là, tant en Bubales, Gazelles de toutes espèces, que Zèbres & Autruches, j'eus sous les yeux, dans le même moment, plus de quatre à cinq mille pièces. De tout cela, je ne souhaitois qu'une Autruche. Il n'y eut nul moyen de me satisfaire; elles ne se laissèrent point approcher; les autres espèces, quoiqu'un peu effarouchées aussi, se trouvoient de temps en temps à portée du coup; mais, pour le plaisir seul de les détruire, je ne voulus point les tirer; nous avions assez de vivres, & ma poudre étoit d'ailleurs trop précieuse.

Je n'avois plus que deux rivières, la *Breede-Rivier* (la rivière large), & le *Klip-Rivier* (rivière des cailloux) entre Swellendam & moi; je me faisois une fête de connoître ce chef-lieu de la Colonie; je comptois y demeurer quelques jours; c'est-là que je me proposois de passer en revue tous ces animaux avec autant d'attention que de tranquillité. Nous y arrivâmes, le jour suivant, de fort bonne heure.

De toutes les rivières que nous venions de traverser, les plus considérables sont le *Diep-Rivier* & le *Breede-Rivier*. Les autres sont à peine des ruisseaux pendant les chaleurs; mais, dans la saison pluvieuse, ils se changent bientôt en torrens furieux, qui coupent toute communication avec la Ville du Cap.

Je reſtai pluſieurs jours à Swellendam, chez M. Ryneveld, Bailli du lieu; il me combla d'honnêtetés. Je trouvois mes deux voitures bien peſantes & trop chargées. Je ſentois le beſoin de m'en procurer une troiſième. Mon Hôte eut la complaiſance de me faire conſtruire une charette à deux roues, & à mon départ il me donna avec profuſion des vivres frais pour ma route.

Je recrutai quelques Hottentots de plus; j'achetai pluſieurs Bœufs, des Chèvres, une Vache pour me procurer du lait, & un Coq dont je comptois me faire un réveil-matin naturel.

Il n'exiſte pas un ſeul Naturaliſte, pas même un lourd Habitant des campagnes qui ne ſache que le Coq eſt un oiſeau qui chante régulièrement pendant la nuit à la même heure, & qu'il prend ſoin de rapeler le jour.

Je ne ſais quel ridicule on a prétendu jeter ſur cette précaution qui devoit me procurer de l'agrément, ſi elle n'étoit pas une reſſource au beſoin, en me faiſant tenir dans plus d'un papier public des diſcours abſurdes qui cadrent aſſez mal avec l'emphaſe du Narrateur. En aſſurant au Public, en mon nom, que j'avois compté remplacer ma montre par mon Coq, ſi elle venoit à ſe déranger, il auroit été décent d'apprendre au moins aux incrédules comment un Coq peut jamais devenir une horloge; c'eſt dans le même eſprit qu'ailleurs on ſuppoſe que, rencontrant pour la première fois un Lion « nous nous *meſurâmes de notre ſuperbe regard* & nous laiſſâmes tran» quillement paſſer, *ſatisfaits l'un l'autre de notre fière contenance* ».

Quoi qu'il en ſoit de ces poëtiques Romans, mes eſpérances ſur mon Coq ne m'ont point trompé. Cet animal, qui couchoit ſans ceſſe ou ſur ma tente ou ſur mon chariot, m'annonçoit régulièrement le lever de l'aurore; il s'apprivoiſa bientôt; il ne quittoit jamais les environs de mon camp; ſi le beſoin de nourriture le faiſoit s'écarter un peu, l'approche de la nuit le ramenoit toujours; quelquefois il étoit pourſuivi par de petits Quadrupèdes du genre des Fouines ou Belettes; je le voyois moitié courant, moitié volant, battre en retraite de notre côté, & crier de toute ſa force; alors, l'un de mes gens ou mes chiens même ne manquoient pas d'aller bien vîte à ſon ſecours.

Un animal qui m'a rendu des ſervices plus eſſentiels, dont la préſence utile a ſuſpendu, diſſipé même dans mon cœur des ſouvenirs amers & cruels, dont l'inſtinct touchant & ſimple ſembloit prévenir mes efforts, & vraiment conſoloit mes ennuis, c'eſt un Singe de l'eſpèce ſi commune au Cap ſous le nom de *Bawian*; il étoit très-familier & s'attacha particulièrement à moi: j'en fis mon Déguſtateur. Lorſque nous trouvions quelques fruits ou racines inconnus à mes Hottentots, nous n'y touchions jamais que mon cher Keès n'en eût goûté; s'il les rejetoit, nous les jugions ou déſagréables, ou dangereuſes, & les abandonnions.

Le Singe a cela de particulier qui le diſtingue des autres animaux & le rapproche de l'homme: il reçut de la Nature, en égale portion, la gourmandiſe & la curioſité; ſans appétit, il goûte tout ce qu'on lui préſente; ſans néceſſité, il touche tout ce qu'il trouve à ſa portée.

Je chériſſois dans Keès une qualité plus précieuſe encore. Il étoit mon meilleur ſurveillant; ſoit de jour, ſoit de nuit, le moindre ſigne de danger le réveilloit à l'inſtant. Par ſes cris & les geſtes de ſa frayeur, nous étions toujours avertis de l'approche de l'ennemi avant que mes chiens s'en doutaſſent; ils s'étoient tellement habitués à ſa voix, qu'ils dormoient pleins de confiance, & ne faiſoient plus la ronde; j'en étois outré de colère, dans la crainte de ne plus retrouver en eux les ſecours indiſpenſables ſur leſquels j'avois droit de compter, ſi quelqu'événement funeſte, ou la maladie venoit à m'enlever mon trop fidèle Gardien. Mais, lorſqu'il leur avoit donné l'alerte, ils s'arrêtoient pour épier le ſignal. Au mouvement de ſes yeux, au moindre branlement de ſa tête, je les voyois s'élancer tous enſemble, & détaler toujours du côté vers lequel il portoit la vue.

Souvent je le menois à la chaſſe avec moi. Que de folies & que de joie au ſignal du départ! comme il venoit baiſer tendrement ſon ami! comme le plaiſir brilloit dans ſa prunelle ardente & mobile! comme il devançoit mes pas plein d'aiſe & d'impatience, & revenoit encore par ſes careſſes, me prouver ſa reconnoiſſance & m'inviter à ne pas différer plus long-temps! Nous partions; chemin faiſant,

il s'amusoit à grimper sur les arbres, pour chercher de la gomme qu'il aimoit beaucoup; quelquefois il me découvroit du miel dans des enfoncemens de rocher ou dans des arbres creux; mais, lorsqu'il ne trouvoit rien; que la fatigue & l'exercice avoient aiguisé ses dents, & que l'appétit commençoit à le presser sérieusement, alors pour moi commençoit une scène extrêmement comique. Au défaut de gomme & de miel, il cherchoit des racines, & les mangeoit avec délices, sur-tout une espèce particulière que, malheureusement pour lui, j'avois trouvée exquise & très-rafraîchissante, & que je voulois obstinément partager. Keès étoit rusé. Lorsqu'il avoit trouvé de cette racine, si je n'étois à portée d'en prendre ma part, il se hâtoit de la gruger, les yeux impitoyablement fixés vers moi. Il mesuroit le temps qu'il avoit de la manger à lui seul, sur la distance que j'avois à franchir pour le rejoindre, & j'arrivois en effet trop tard. Quelquefois cependant lorsque, trompé dans son calcul, je l'avois atteint plus tôt qu'il ne s'y étoit attendu, il cherchoit vîte à me cacher les morceaux; mais, au moyen d'un soufflet bien appliqué, je l'obligeois à restituer le vol; &, maître à mon tour de la proie enviée, il falloit bien qu'il reçût la loi du plus fort; Keès n'avoit ni fiel ni rancune, & je lui faisois aisément comprendre tout ce qu'a d'insensible & dur ce lâche égoïsme dont il me donnoit l'exemple.

Pour arracher ces racines, il s'y prenoit d'une façon fort ingénieuse, & qui m'amusoit beaucoup. Il saisissoit la touffe des feuilles entre ses dents, puis, se roidissant sur les mains, & portant la tête en arrière, la racine suivoit assez ordinairement. Quand ce moyen, où il employoit une grande force, ne pouvoit réussir, il reprenoit la touffe comme auparavant, & le plus près de terre qu'il le pouvoit; alors, faisant une cabriole cul par dessus tête, la racine cédoit toujours à la secousse qu'il lui avoit donnée. Dans nos marches, lorsqu'il se trouvoit fatigué, il montoit sur un de mes Chiens qui avoit la complaisance de le porter des heures entières; un seul, plus gros & plus fort que les autres auroit dû se prêter à son petit manége; mais le drôle savoit à merveille esquiver la corvée. Du moment qu'il sentoit Keès sur ses épaules, il restoit immobile,

laissoit

laiſſoit défiler la Caravane ſans bouger de la place : le craintif Keès s'obſtinoit de ſon côté ; mais, ſitôt qu'il commençoit à nous perdre de vue, il falloit bien ſe réſoudre à mettre pied à terre ; alors le Singe & le Chien couroient à toutes jambes pour nous rattraper. Le Chien le laiſſoit adroitement paſſer devant lui, & l'obſervoit attentivement, de peur qu'il ne le ſurprît. Au reſte, il avoit pris ſur toute ma meute un aſcendant qu'il devoit peut-être à la ſupériorité de ſon inſtinct ; car, parmi les animaux comme parmi les hommes, l'adreſſe en impoſe trop ſouvent à la force. Mon Keès ne pouvoit ſouffrir les convives ; lorſqu'il mangeoit, ſi l'un de mes chiens l'approchoit de trop près, il le régaloit d'un ſoufflet, auquel le poltron ne répondoit qu'en s'éloignant au plus vîte.

Une ſingularité que je n'ai jamais pu concevoir, c'eſt qu'après le Serpent, l'animal qu'il craignoit le plus étoit ſon ſemblable, ſoit qu'il ſentît que ſon état privé l'eût dépouillé d'une grande partie de ſes facultés, & que la peur s'emparât de ſes ſens, ſoit qu'il fût jaloux & qu'il redoutât toute concurrence à mon amitié. Il m'eut été très-facile d'en prendre de ſauvages, & de les apprivoiſer ; mais je n'y ſongeois pas. J'avois donné à Keès une place dans mon cœur que nul autre ne devoit occuper après lui, & je lui témoignois aſſez juſqu'à quel point il devoit compter ſur ma conſtance. Il entendoit quelquefois ſes pareils crier dans les montagnes. Je ne ſais pourquoi, avec toutes ſes terreurs, il s'aviſoit de leur répondre ; ils approchoient à ſa voix, & ſitôt qu'il en apercevoit un, fuyant alors avec des cris horribles, il venoit ſe fourrer entre nos jambes, imploroit la protection de tout le monde, & trembloit de tous ſes membres. On avoit beaucoup de peine à le calmer ; il reprenoit peu à peu ſa tranquillité naturelle. Il étoit ſujet au larcin. C'eſt un défaut commun à preſque tous les animaux domeſtiques ; mais il ſe déguiſoit chez Keès en un talent dont j'admirois moi-même tous les reſſorts ingénieux. Quoi qu'il en ſoit, les corrections que lui adminiſtroient mes gens, qui prenoient avec lui la choſe au ſérieux, ne le changèrent jamais. Il ſavoit parfaitement dénouer les cordons d'un panier pour y prendre les proviſions, & ſur-tout le lait qu'il aimoit beaucoup. Il m'a forcé plus d'une fois de m'en

paſſer. Je l'étrillois auſſi moi-même. Il ſe ſauvoit & ne reparoiſſoit à la tente qu'à l'entrée de la nuit.

J'ai repoſé ſur ces détails avec plaiſir. S'ils ne ſont rien pour le progrès des connoiſſances humaines, il ſont beaucoup pour mon ame ingénue & ſimple. Ils me rappellent des paſſe-temps bien doux, des jours bien ſereins & paiſibles, & les ſeuls momens de ma vie où j'aye connu tout le prix de l'exiſtence.

Tant que dura mon ſéjour à Swellendam, je répondis aux tendres ſoins de mon Hôte, par les témoignages de la plus vive reconnoiſſance; mais ce n'étoit point là le train de vie qui convenoit à mon humeur; &, dès que ma charrette à deux roues fut achevée, j'y plaçai ma cuiſine & mon office, & délogeai ſans délai. Ce fut le 12 Janvier 1782. D'après les informations que j'avois priſes, je dirigeai ma route en longeant toujours la côte de l'Eſt à une certaine diſtance de la mer. Les fermes à blé ne s'étendent pas plus loin de ce côté, le prix très-modique de cette denrée n'étant pas même un équivalent aux frais & aux difficultés de leur tranſport à la Ville.

A deux lieues de là, je paſſai une petite rivière nommée le *Bufflias*; &, après deux jours de marche, nous arrivâmes à un bois appelé le bois du *Grand-Père*. Je m'arrangeai pour paſſer vingt-quatre heures dans ce bois que je voulois parcourir. Comme je faiſois le dénombrement de mes Chiens, je m'aperçus qu'il m'en manquoit un; c'étoit préciſément une petite Chienne de prédilection que je nommois *Roſette*. Son abſence m'intrigua; c'étoit pour moi une perte réelle qui diminuoit ma meute à propos de rien, & me privoit de ma favorite qui, de ſon côté, m'affectionnoit beaucoup. Je m'informai de mes gens ſi quelqu'un l'avoit remarquée en route. Un ſeul m'aſſura lui avoir donné à manger, mais dès le matin. Après une ou deux heures de vaines recherches, j'éparpillai mon monde pour l'appeler de tous côtés; je fis tirer des coups de fuſil pour la remettre en voie, s'ils arrivoient juſqu'à elle; tout cela ne réuſſiſſant point, je pris le parti de faire monter à cheval l'un de mes Hottentots & lui donnai ordre de reprendre le chemin que nous venions de faire, & de la ramener à quelque prix que ce fût. Quatre

heures s'étoient écoulées quand nous vîmes arriver mon commiſſionnaire à toute bride. Il portoit devant lui ſur l'arçon de la ſelle une chaiſe & un grand panier. Roſette couroit en avant; elle ſauta ſur moi & m'accabla de careſſes. Mon homme me dit qu'il l'avoit trouvée à deux lieues environ de notre halte, aſſiſe ſur la route, à côté de la chaiſe & du panier qui s'étoient détachés de l'équipage ſans qu'on s'en fût aperçu. J'avois oüi conter ſur la fidélité des Chiens, des traits non moins extraordinaires que celui-ci; mais je n'en avois pas été le témoin. J'avoue que le récit de mon Hottentot me toucha juſqu'aux larmes; je careſſai de nouveau cette pauvre bête, & cette marque d'attachement qu'elle venoit de me donner me la rendit encore plus chère. Elle eût péri de faim ſur la place, ou ſeroit devenue pendant la nuit la proie du premier animal féroce qui l'auroit rencontrée. Les coups de fuſil que j'avois fait tirer pour elle n'ayant fait lever aucune eſpèce de gibier, & m'étant convaincu moi-même par une viſite exacte de la forêt, qu'il ne falloit pas eſpérer d'en trouver, nous délogeâmes dès le lendemain matin. Nous n'avions pas fait quatre lieues, qu'en traverſant une petite rivière qui prend ſa ſource dans cette forêt, ma voiture à deux roues culbuta. Le reſte du jour nous ſuffit à peine pour repêcher, ſécher & remettre en place tous les effets & les uſtenſiles de ma cuiſine. Une grande partie de ma porcelaine fracaſſée y reſta. J'avois fort heureuſement des pièces de rechange. Nous pouſſâmes juſqu'à trois lieues plus loin. Là je fus arrêté par la rivière le *Duyvenochs*. Elle n'étoit point guéable pour le moment. Ce Pays eſt couvert de bois. Je me flattai que j'y trouverois de jolis oiſeaux & des inſectes; je réſolus d'attendre que la rivière fût diminuée. Je fis dreſſer mes tentes à la liſière du bois, & mes Hottentots s'y conſtruiſirent des cabanes.

Quelle fatalité! les Habitans des environs inſtruits de mon arrivée vinrent tous avec empreſſement me rendre viſite & me troubler dans ma charmante retraite. Il me fallut eſſuyer les longs préambules de leurs reproches obligeans de n'être point deſcendu chez eux; &, me fatigant de leurs offres qu'ils reproduiſoient ſous mille & mille formes pour me ſéduire, ils me citoient avec emphaſe divers

curieux qu'ils avoient eu l'honneur de recevoir, & notamment M. le Docteur Sparmann, Académicien Suédois. Quelque respectable que me parût cette autorité, je pensai que je ne devois pas quitter mon camp.

J'avois déterminé que, dans le cours de mes Voyages, je ne logerois jamais dans aucune habitation, pour être plus libre le jour & la nuit, pour avoir sous ma main mes gens & mes équipages, pour ménager un temps précieux qu'il faut toujours sacrifier au bavardage & aux récits absurdes de ces Colons qui vous fatiguent avec leurs contes & vous épuisent avec leurs questions, mais surtout pour ménager mon eau de vie avec laquelle j'aurois été contraint d'arroser continuellement leurs interminables conversations. Je remerciai donc ces Messieurs, qui ne réussirent pas même à m'ébranler, tant ma résolution avoit été ferme & irrévocable. L'exemple du Docteur Sparmann n'en étoit point un pour moi. Nos genres très-différens devoient nous donner d'autres idées. Il n'avoit besoin que du jour pour s'appliquer à ses recherches en botanique. Moi, je passois souvent une partie des nuits à la chasse, si le besoin l'exigeoit; j'aurois été forcé de m'en abstenir ou de déranger mes Hôtes. Cela seul m'auroit inspiré des dégoûts qui eussent mis bientôt fin au roman. Il n'en falloit pas tant pour en détruire toute l'illusion. Un autre motif & qui m'est purement personnel, peut donner en deux mots une idée de mon caractère & du plan de vie qu'il m'avoit fait embrasser. Si c'est un trait d'amour-propre, & mon âge & l'éducation que j'ai reçue, & mon Pays, & les difficultés vaincues m'excuseront assez. Quoique je reconnoisse l'utilité des chemins faits chez les Peuples civilisés, l'habitude où nous étions de les ouvrir nous-mêmes dans ma jeunesse à Surinam, me les a toujours fait regarder comme un frein qui diminue le prix de la liberté. Fier de son origine, l'homme s'indigne qu'on ait osé d'avance compter ses pas. J'ai toujours soigneusement évité les routes battues, & ne me suis cru complétement libre que lorsqu'au milieu des rochers, des forêts & des déserts d'Afrique, j'étois sûr de ne rencontrer d'autres traces d'ouvrages humains que celles que j'y avois laissées moi-même. Aux signes de ma volonté qui commandoit alors sou-

verainement, à la plénitude de mon indépendance, je reconnoissois véritablement dans l'Homme le Monarque des êtres vivans, le Despote absolu de la Nature. On trouvera plus d'une fois alarmante une position que je trouvois délicieuse. Ces bizarreries découlent des premières impressions de ma vie. Elles ne sont que le sentiment pur & naturel de la liberté, qui repousse sans distinction tout ce qui paroît vouloir lui prescrire des bornes. Trop de raisons m'attachoient à mes principes, pour ne pas les observer religieusement; &, si j'en excepte une seule fois où par politique, il me fut impossible de refuser ouvertement l'hospitalité, je ne me suis jamais écarté de mon plan dans mes Voyages.

Je distribuois l'emploi du temps & voici l'ordre ordinaire de mes occupations. La nuit, lorsque nous ne marchions pas, je couchois dans ma tente ou sur mon chariot; au point du jour, éveillé par mon Coq, je me mettois tout de suite en devoir d'apprêter moi-même mon café au lait tandis que mes gens, de leur côté, s'occupoient à nettoyer & à panser toutes mes bêtes. Au premier rayon du soleil, je prenois mon fusil; nous partions mon Singe & moi; nous furetions à la ronde jusqu'à dix heures. De retour à ma tente, je la trouvois toujours propre & bien balayée. Elle étoit particulièrement à la garde d'un vieux Africain nommé *Swanepoel;* n'étant plus capable de nous suivre dans nos courses à pied, c'est lui qui restoit pour garder le camp; il y entretenoit le bon ordre. Les meubles de ma tente n'étoient pas nombreux; une chaise ou deux, une table qui servoit uniquement à la dissection de mes animaux, & quelques ustensiles nécessaires à leur préparation en faisoient tout l'ornement. Je m'y mettois donc à l'ouvrage depuis dix heures jusqu'à midi. C'est alors que je classois dans mes tiroirs les insectes que j'avois rapportés; la cérémonie de mon dîner étoit tout aussi simple. Je plaçois sur mes genoux un bout de planche couvert d'une serviette. On m'y servoit un seul plat de viande rôtie ou grillée. Après ce dîner frugal & qui ne duroit pas long-temps, je retournois au travail, si j'avois à finir quelque ouvrage que j'eusse commencé, puis à la chasse jusqu'au soleil couchant. De retour au gîte, j'allumois une chandelle & passois quelques heures à consigner

dans mon Journal les obſervations, les acquiſitions, en un mot, les évènemens de la journée. Pendant ce temps, mes Hottentots raſſembloient mes Bœufs autour des chariots & de ma tente. Les Chèvres, après qu'on les avoit traites, ſe couchoient çà & là pêlemêle avec mes Chiens. Le ſervice achevé & le grand feu allumé à l'ordinaire, nous nous plaçions en cercle. Je prenois mon thé; mes gens fumoient cordialement leurs pipes & me contoient des hiſtoires dont le naïf ridicule me faiſoit rire aux éclats. Je prenois plaiſir à les animer. Ils étoient d'autant moins timides avec moi que je montrois plus de franchiſe, de bonhomie & d'attention. Souvent, à la vérité, plus content de moi-même, plus favorablement diſpoſé à l'aſpect d'un beau ſoir après les fatigues du jour, je me ſentois entraîné par un charme involontaire, & cédois doucement à l'illuſion. C'eſt alors que je les voyois diſputer entr'eux de prétentions à l'eſprit pour me plaire; le plus habile conteur pouvoit favorablement ſe juger, au ſilence profond qui régnoit parmi nous. Je ne ſais quel attrait puiſſant me ramène ſans ceſſe à ces paiſibles habitudes de mon ame! je me vois encore, au milieu de mon camp, entouré de mon monde & de mes animaux; une plante, une fleur, un éclat de rocher çà & là placés, rien n'échappe à ma mémoire, & ce ſpectacle toujours plus touchant, m'amuſe & me ſuit partout.

Quelquefois nos converſations nous conduiſoient fort avant dans la nuit. J'avoue que de ces têtes groſſières & que n'avoient point polies de belles éducations, il jailliſſoit quelquefois des traits de feu dont je me ſentois ravi. Je leur faiſois ſur-tout beaucoup de queſtions ſur Kolbe & différens Auteurs; ſur leurs religions, leurs loix, leurs uſages. Ils me rioient franchement au nez. Quelquefois, prenant la choſe au vif, je les voyois s'indigner, hauſſer les épaules, éclater en imprécations. Je me rappelle que, voulant, pour les piquer au jeu, rabaiſſer leurs facultés & leur intelligence, je les comparois à celles qui, dans la capitale d'un grand Pays, dans Paris, par exemple, procure ſans travail une ſubſiſtance brillante à une tourbe prodigieuſe de vauriens, & qu'on décore du nom modeſte d'*induſtrie*. Je leur préſentois ſous mille formes les reſſources

habiles de ces caméléons, & rehaussois de beaucoup leur mérite; avec quelle satisfaction je les voyois préférer d'un accord unanime la simplicité de leur vie champêtre & douce à mes tableaux séduisans, & regarder ces ressources comme des moyens vils & mesquins pour un Peuple qui se vante de sa supériorité sur les Peuples de la Nature! Braves humains qu'on nous peint dévorant leurs semblables, & qu'un enfant auroit conduits! paisibles Hottentots, couvrez-les de vos mépris ces mortels qui vous réduisent en esclavage, & ne vous distinguent des bêtes que par les traitemens cruels qu'ils leur épargnent pour vous en accabler!

Mes animaux étoient si bien habitués à se mêler parmi nous que souvent j'étois contraint d'en faire lever plusieurs pour arriver jusqu'à ma tente. J'avois quelques Moutons que je ménageois comme une ressource contre la disette; mais j'en conservois toujours d'anciens pour habituer les nouveaux-venus.

Le canton que nous habitions étoit rempli de Perdrix de trois espèces différentes, l'une entr'autres de la grosseur de nos Faisans. C'étoit notre nourriture ordinaire. Nous les mettions par vingtaine dans nos marmites; elles nous donnoient d'excellens consommés & de bons bouillis. Nous trouvions aussi une espèce de Gazelle de la grandeur de nos Chèvres d'Europe, la peau d'un brun noirâtre & quelques taches blanches sur la cuisse. Je ne connois point de mets plus exquis; j'en tuai plusieurs, ainsi qu'une autre espèce plus petite, dont je donnerai la description par la suite.

Mon séjour dans cet endroit avoit considérablement augmenté ma Collection en insectes & oiseaux précieux. Un Particulier des environs alloit faire le Voyage du Cap; il vint m'offrir ses services; je les acceptai avec plaisir, & le chargeai de remettre mon petit trésor à M. le Fiscal Boers. J'etois convenu, avec ce dernier, que je lui ferois parvenir toutes mes nouveautés, lorsque les occasions s'en présenteroient. Par là, je mettois, dès le commencement de mon Voyage, beaucoup d'objets rares à l'abri des accidens, & ménageois de la place pour les autres.

Mes voisins me faisoient de temps en temps des envois de légumes ou de fruits, & M. Vanwerck, plus près de mon camp, sachant

que je vivois avec plaisir de laitage, m'en envoyoit tous les soirs un seau, que je partageois avec mes gens. Keès sentoit arriver le porteur de fort loin, & ne manquoit jamais d'aller au-devant de lui.

Depuis Swellendam jusqu'à Duyvenochs, les pâturages sont excellens, & les terres, supérieures à celles du Cap, produiroient du blé en abondance; mais les Colons n'en cultivent que ce qu'il faut à leur consommation, & c'est uniquement en bestiaux & en beurre qu'ils commercent avec le Cap. On aperçoit bien encore quelques cantons de vignoble; mais, comme le vin en est mauvais, on n'en fait que du vinaigre ou de l'eau de vie qui se débite dans le voisinage.

Le vingt-sept du mois, je m'aperçus que la rivière avoit baissé de beaucoup; nous la traversâmes, & n'eûmes rien d'avarié; nous en fîmes autant de celle nommée *False*. Après six heures de marche, & plus loin, après sept autres heures, nous arrivâmes à la rivière de Gous ou Gourits. Celle-ci nous arrêta; il n'étoit pas possible de la traverser; elle avoit la largeur de la Seine vis-à-vis le jardin du Roi à Paris. Il falloit que de grands orages eussent inondé le Pays d'où elle couloit; car, dans cette saison elle n'est ordinairement, comme les autres, qu'un ruisseau praticable. Ses bords sont garnis de grands arbres épineux (*Mimosa-Nilotica*), & l'on y trouve beaucoup de Perdrix, & notamment la grande espèce que les Habitans du Cap ont nommée *Fésants.* Après trois jours de campement, ne voyant point diminuer cette rivière, &, toujours impatient de pénétrer plus loin, je ne vis qu'un moyen de nous tirer d'embarras; je pris le parti de faire construire un large Radeau; on abattit des arbres, & leurs écorces nous servirent à faire des cordages. Que de peines cette fatale opération nous causa! Il fallut décharger les voitures, les démonter & les embarquer pièce à pièce. Toutes mes bêtes traversèrent à la nage; en plusieurs voyages, mes effets, mon monde & moi, tout gagna la rive opposée, sans le plus petit désordre & le moindre accident. Cette tentative, qui réussit à merveille, me rassura beaucoup sur les suites, & servit encore à réchauffer mon courage. Mais l'opération nous avoit coûté trois jours entiers

d'un

d'un travail opiniâtre ; dès-lors, plus de chaſſe, je donnai l'exemple, & charpentai comme le dernier de mes Hottentots. J'avois jugé cette précaution de s'éloigner bien néceſſaire à notre ſalut commun ; car le rivage que nous venions de quitter étoit ſi maigre & ſi brûlé, qu'un plus long ſéjour y auroit fait périr de faim tous mes Bœufs.

Les voitures remontées & bien chargées, nous continuâmes notre route, & fîmes quatorze lieues en deux jours. Je me trouvai vis-à-vis de *Moſſel-Baie* (Baie au Moules), c'eſt celle qui, ſur les Cartes Marines, porte le nom de *Baie-Saint-Blaiſe* ; l'attérage au fond eſt très-difficile, à cauſe des rochers eſcarpés qui la bordent, & dont les baſes s'étendent un peu loin dans la mer ; mais ſon côté Nord offre une petite plage où les chaloupes peuvent arriver ; les environs de ce Pays ſont parſemés de bonnes habitations qui pourroient être une reſſource pour les Vaiſſeaux qui viendroient y mouiller. Une fontaine ſalubre, éloignée de la mer d'environ mille pas, leur fourniroit de l'eau en abondance. Pendant mon ſéjour dans cette Baie, nous ne manquâmes point d'Huîtres ; elle en fournit abondamment ; nous pêchions ſouvent à la ligne, & ce moyen ſeul nous procuroit beaucoup d'excellens poiſſons ; je faiſois ſaler ce qu'on ne mangeoit pas. Nous entendions, toutes les nuits, les cris des Hiennes ; elles paroiſſoient furieuſes. Nos Bœufs en étoient inquiétés ; mais, au moyen des grands feux dont nous entourions notre camp, elles n'osèrent approcher.

A une lieue de moi, je trouvai un Kraal de quatre huttes ; c'étoit une petite famille Hottentote qui ne paſſoit pas vingt-cinq à trente perſonnes ; je troquai, avec eux, quelques bouts de tabac contre des nattes que j'étois bien aiſe de me procurer. Je fus enchanté de la découverte, non moins à cauſe du profit que j'en tirai, que de l'agréable ſurpriſe qu'elle me cauſa. Je pris plaiſir à les étudier long-temps dans leur paiſible ménage. Ils poſſédoient cinq Vaches à lait, & un petit troupeau de Moutons. Dans la ſaiſon des ouvrages, les hommes ſe répandoient ſur les habitations voiſines, où, par leur travail, ils amaſſoient de quoi ſe procurer du tabac, & les moyens d'améliorer leur ſort. Ils m'aſſurèrent que, dans les grands bois qui couvrent de tous côtés les montagnes de

ce Pays, on rencontroit quelquefois des Eléphans & des Buffles. Je battis sur le champ les montagnes & les forêts ; ce fut inutilement ; ni mes gens ni moi ne pûmes rien découvrir. Je reconnus bien, à la vérité, quelques empreintes de pieds d'Eléphans ; mais elles étoient anciennes, d'où j'augurai ce qu'on m'apprit en effet par la suite, que si le hasard amène quelquefois un de ces animaux dans le Pays, les Habitans alors s'attroupent & l'obligent à gagner le large, lorsqu'ils ne réussissent pas à le tuer.

Le 7, à cinq heures du matin, je quittai la baie Mossel pour traverser à une heure après midi la rivière nommée *Klein-Brak* ; elle prend sa source dans un bois adossé à une chaîne de montagnes qui, dans cet endroit, n'est guères qu'à une lieue de la mer. Le lendemain, nous arrivâmes à la grande rivière du même nom, & qui n'en est éloignée que de trois lieues ; le flux rend cette rivière saumache ; pour la traverser sans dommage, nous fûmes obligés d'attendre la marée morte ; dans l'intervalle, je me procurai plusieurs oiseaux de mer ; ils étoient en abondance dans le canton ; j'y trouvois par milliers des Pélicans & des Phœnicoptères ou Flamans. La couleur rose foncée des uns & le blanc mat des autres présentoient à l'œil un mélange tout-à-fait neuf & curieux.

En quittant la rivière, nous avions à gravir une montagne difficile & fort escarpée ; elle m'effrayoit un peu. A force de patience, de soins & de temps, nous la laissâmes derrière nous. Nous fûmes bien dédommagés de nos fatigues par le spectacle qui vint frapper nos regards, lorsque nous eûmes entièrement gagné son sommet. Nous admirâmes le plus beau Pays de l'univers. Nous découvrions dans le lointain la chaîne de montagnes couverte de grands bois qui bornent la vue du côté de l'Ouest ; sous nos pas nous plongions sur une vallée immense, relevée par des collines agréables qui varient à l'infini, & moutonnent jusqu'à la mer. Des prairies émaillées & les plus beaux pâturages ajoutoient encore à ce site magnifique. J'étois vraîment en extase. Ce Pays porte le nom *d'Auteniquoi*, ce qui, dans l'idiome Hottentot, signifie homme chargé de miel ; en effet, on ne peut y faire un pas, sans rencontrer mille essaims d'abeilles ; les fleurs naissent par miriades ; les parfums mélangés

qui s'en échappent & viennent délicieuſement frapper l'odorat, leurs couleurs, leur variété, l'air pur & frais qu'on reſpire, tout vous arrête & ſuſpend vos pas ; la Nature a fait de ces beaux lieux un ſéjour de féeries. Le calice de preſque toutes les fleurs eſt chargé de ſucs exquis, dont les Mouches compoſent leur miel qu'elles vont dépoſer par-tout dans des creux d'arbres & de rochers. Mes gens auroient déſiré de s'arrêter dans ces beaux lieux. Je craignis pour eux le ſéjour de Capoue ; &, ſans perdre de temps, je donnai l'ordre pour continuer la route, & me hâtai vers la rivière Wet-Els. Elle tire ſon nom des bois qui bordent ſon cours. Nous n'avions fait alors que ſept lieues depuis la grande rivière Saumache.

Le 9, nous traversâmes encore pluſieurs petits ruiſſeaux qui, tous deſcendus des montagnes, ſe rendent dans l'Océan par cent canaux divers.

Toutes les eaux de ces différentes rivières ont la couleur ambrée du vin de Madère. Je leur trouvois un goût ferrugineux. Cette couleur & ce goût leur viennent-ils de leur paſſage ſur quelque mine, ou des racines & des feuilles des arbres qu'elles arroſent & charient avec elles ? Je ne me donnai pas le temps d'approfondir ce problême : je touchois au dernier poſte de la Compagnie. Nous y arrivâmes enfin après trois heures d'une marche un peu vive. J'allois donc entièrement me ſouſtraire à la domination de l'homme, & me rapprocher un peu des conditions de ſa primitive origine.

Le ſieur Mulder, Commandant, vint me recevoir, & me fit beaucoup d'amitié. Il n'a ſous lui qu'un Bas-Officier & une quinzaine d'hommes qui tous ont été ou Soldats ou Matelots ſur les Navires de la Compagnie. Ce ſont ces hommes qui coupent le bois de charpente dont elle a beſoin, & qui conſtruiſent les chariots deſtinés à le tranſporter ; opération abſurde ! Car ſi l'on faiſoit de ce bois un dépôt à la baie Moſſel, une chétive barque en rendroit au Cap, par mer, en un ſeul Voyage, plus que les chariots n'en voiturent en trois ans. Ce ſeroit aſſurément une épargne conſidérable pour la Compagnie & un bien général pour les Colonies. Ajoutez à cela que les Citoyens du Cap ne ſe verroient point réduits à ne brûler que du fagotage qu'ils font ramaſſer à grands frais de

tous côtés par des esclaves qui n'ont d'autre emploi ; ce qui coûte au moins le double de ce qu'on paye le plus beau bois dans les chantiers de Paris.

Croira-t-on, par exemple, que les directeurs de la Compagnie, pour son propre service, font partir tous les ans d'Amsterdam, des Navires chargés de planches, de bois quarré de toutes les espèces pour les envoyer à plus de deux mille lieues, dans un Pays qui voit croître des forêts immenses, & les plus beaux arbres du monde. Au reste, ces abus n'ont rien qui doive étonner. La Compagnie fournit gratuitement au Gouverneur & à ses Officiers tout le bois dont ils ont besoin. On le leur livre dans leurs hôtels sans aucun frais ; le Gouverneur n'a donc aucun intérêt personnel qui l'engage à étendre jusques-là ses vues d'administration, & à détruire cet abus si contraire au soulagement de la Colonie.

Tout le pays d'Auteniqua, depuis la chaîne de montagnes jusqu'à la mer, est habité par plusieurs Colons qui élèvent quantité de bestiaux, font du beurre, coupent du bois de charpente, ramassent du miel, & transportent le tout au Cap.

J'étois en quelque sorte indigné de voir des gens qui ont le bois à leur portée, en débiter pour le commerce, & n'avoir pas le courage de se bâtir pour eux-mêmes des maisons logeables. Ils habitent sous de mauvais halliers enduits de terre. Une peau de Buffle attachée par les quatre coins à autant de poteaux, leur sert de lit ; une natte ferme la porte, qui est en même temps la fenêtre ; deux ou trois chaises démembrées, quelques bouts de planches, une manière de table, un misérable coffre de deux pieds en quarré, forment tout le garde-meuble de ces vraies tanières. C'est ainsi que l'image de la misère profonde contraste désagréablement avec les charmes de ce paradis terrestre ; car la beauté des lieux que j'ai crayonnés plus haut se prolonge au-delà même d'Auteniqua.

Au surplus, ils vivent fort bien. Ils ont en abondance le gibier & le poisson de mer, & jouissent exclusivement à tous les autres cantons des Colonies de l'agrément d'avoir, toute l'année, sans interruption, des légumes & des plants de toute espèce dans leurs jardins. Ils doivent ces précieux avantages à l'excellence du sol

& aux arrosemens naturels des petits ruisseaux qui se croisent en mille sens divers, & mettent, pour ainsi dire, à contribution les quatre saisons pour le fertiliser : c'est la Limagne d'Afrique. Ces arrosemens, qui ne tarissent jamais, n'ont pas lieu dans ce Pays de prédilection sans une cause connue. Ce sont les hautes montagnes couvertes de forêts à l'Ouest qui arrêtent les nuages & les brouillards, que le vent d'Est enlève à la mer; ce qui leur procure des pluies très-fréquentes.

Il entra dans mes vues de demeurer quelques jours chez le Commandant, & c'est ici la seule fois que je me sois écarté de mon plan. Mais, outre les raisons particulières qui m'attiroient chez lui, des raisons de politique m'y retinrent & je ne pouvois m'excuser avec décence. On avoit envoyé par-tout l'ordre de me laisser passer, de m'aider, & de me fournir tous les secours dont j'aurois besoin. M. Mulder, comme occupant le dernier poste, avoit reçu de plus vives instances que les autres; je cédai à son désir. Le motif honnête de son procédé m'invitoit assez, & peut-être comptoit-il lui-même sur le bon témoignage que rendroit de lui ma reconnoissance lorsque je serois de retour au Cap.

Je me mis, dès mon arrivée, selon ma coutume, en devoir de parcourir le terrein. En visitant les bois, je tombai sur des pas de Buffles & d'Eléphans, qui me parurent assez frais. Je vis de leurs fumées; j'aperçus aussi un grand nombre de différens oiseaux que je n'avois point encore rencontrés, entr'autres des Touracos; il n'en falloit pas tant pour m'arrêter dans ces environs : à quatre ou cinq lieues de la demeure de M. Mulder, je trouvai, sur la lisière d'une forêt, un endroit tout-à-fait avantageux & commode pour placer un camp.

M. Mulder se préparoit à partir pour le Cap. Il me céda une vingtaine de livres de poudre; je profitai aussi de l'occasion pour écrire à mes amis, & pour envoyer à M. Boers une centaine d'oiseaux avec un coffret d'insectes. J'augmentai mon train de quelques Bœufs; j'enrôlai encore trois Hottentots; je fis emplette d'un jeune cheval de course que je me proposois de dresser moi-même à la chasse; &, le 9 Février, je saluai M. Mulder & M^me^ la Commandante,

pour aller prendre poſſeſſion de ma forêt & m'établir dans l'emplacement que je m'étois choiſi.

J'avois d'avance envoyé de mes gens pour préparer les lieux, abattre quelques arbres & nettoyer la place des brouſſailles qui la couvroient, afin d'être en état, à mon arrivée, de dreſſer ſur le champ mes Tentes ; ce que j'exécutai dans un moment. Ma cuiſine fut établie ſous un gros arbre qui ſembloit avoir vieilli là tout exprès, & mes Hottentots de leur côté s'arrangèrent de leur mieux & ſe bâtirent des cabanes. Nous avions, à dix pas de nous, un petit ruiſſeau très-limpide, & vis-à-vis, un charmant coteau couvert d'excellentes herbes pour nos Chevaux & pour nos Bœufs ; par ce moyen, nous les tenions à notre portée. Tant de facilités réunies rendoient cette Halte agréable ; malheureuſement nous fûmes obligés de nous tranſplanter pluſieurs fois, attendu que le gibier de toute eſpèce effarouché par nos chaſſes commençoit à devenir rare & ſe feroit retiré tout-à-fait.

J'étois quelquefois viſité par les habitans du diſtrict ; ce qui me donnoit la facilité de faire proviſion chez eux de fruits, de légumes, de lait, & de toutes les choſes qu'ils pouvoient me fournir. A la vérité leurs viſites me coutèrent quelques chopines d'eau de vie ; mais, comme je déteſte cette liqueur malfaiſante & que je n'en buvois jamais, cette réſerve les retint un peu, & les plaies qu'ils firent à mes tonneaux ne furent pas bien meurtrières.

Je m'étois inſtruit par moi-même, que le bois contre lequel j'avois appuyé mon camp, me fourniroit des Touracos. Je ne connoiſſois point cet oiſeau & ne l'avois jamais vu ; je me mis en quête; j'en découvris quelques-uns. Je marchai long-temps à leur pourſuite, mais vainement ; cet oiſeau, qui ſe perche toujours à l'extrémité des plus hautes branches, ne ſe trouvoit jamais à la portée de mon fuſil ; un après-dîner cependant j'en pourſuivis un avec plus d'acharnement. Sautillant de branche en branche & s'éloignant fort peu, il ſe mocqua de moi pendant plus d'une heure, & me conduiſit fort loin. Impatienté de ſon manége, & ne pouvant réuſſir à l'approcher, je lui lâchai mon coup hors de portée. J'eus la ſatisfaction de le voir tomber. Ma joie fut inexprimable ; mais

le plus fort n'étoit pas fait ; il me falloit m'emparer de ma proie ; j'avois bien remarqué l'endroit de sa chute ; je courus à travers les brouſſailles & les épines pour le ramaſſer. Mes jambes & mes mains étoient déchirées & tout en ſang. Arrivé ſur la place, je ne vis rien ; j'eus beau fureter tour à tour les environs, aller, revenir, battre vingt fois les mêmes endroits, examiner ſcrupuleuſement les moindres trous, les plus petits enfoncemens, mes peines furent inutiles ; je ne trouvois point mon Touraco ; toutes mes recherches, toutes mes réflexions me conduiſirent à penſer que je n'avois fait peut-être que lui caſſer une aile, ce qui ne l'avoit pas empêché de s'éloigner de l'endroit de ſa chute. Je m'éloignai donc auſſi & me mis à roder de nouveau dans tous les environs pendant plus d'une demi-heure. Point de Touraco. J'étois au déſeſpoir ; & les brouſſailles épaiſſes & les buiſſons d'épines qui m'enſanglantoient juſqu'au viſage m'avoient réellement agité de tranſports difficiles à décrire. Pour aſſouvir ma colère, je ſens qu'il ne m'eût fallu rien moins dans un pareil moment qu'un Lion ou quelque Tigre à pourſuivre. Un chétif oiſeau qu'après tant de peines & de déſirs je venois enfin d'abattre, échapper & diſparoître ainſi à mes yeux ! je frappois la terre de mes pieds & de mon fuſil. Tout à coup la terre s'enfonce ; je diſparois moi-même & tombe avec mes armes dans une foſſe de douze pieds de profondeur. L'étonnement & la douleur de la chute prirent la place de mes emportemens. Je me vis au fond d'un de ces piéges recouverts que les Hottentots tendent aux bêtes féroces & particulièrement aux Eléphans. Revenu à moi, je ſongeai aux moyens de me tirer d'embarras, trop heureux de ne m'être point empalé ſur le pieu très-aigu qu'ils plantent au fond du trou, plus heureux encore de n'y avoir point trouvé compagnie. Mais il pouvoit à tous momens en arriver, ſur-tout ſi j'étois contraint d'y paſſer la nuit ; ſon approche commençoit à m'inſpirer beaucoup de terreur en contrariant & retardant la ſeule reſſource que j'imaginois pour me ſauver du puits fatal ſans ſecours étrangers : c'étoit d'ébouler la terre à l'un des côtés avec mon ſabre & mes mains, & d'y faire des eſpèces de degrés ; mais cette opération pouvoit traîner en longueur :

dans la cruelle perplexité où j'étois, je pris le parti plus sage de ramasser & de charger mon fusil. Je tirai coup sur coup: il étoit possible que je fusse entendu de mon camp; je prêtois de temps en temps l'oreille avec une impatience & des palpitations mortelles; j'entendis enfin deux coups qui me causèrent la joie la plus vive. Alors je continuai mon feu par intervalle pour attirer à moi ceux qui m'avoient répondu; ils arrivèrent tous armés jusqu'aux dents & pleins d'inquiétude & de trouble. Ils m'avoient cru poursuivi par quelque bête féroce; ils me virent au contraire dans la plus piteuse situation, & pris sottement comme un Renard. L'alarme fut bientôt dissipée. On coupa sur le champ une longue perche qu'on me descendit, & au moyen de laquelle je me hissai comme je pus & regagnai le bord. Ce petit accident, dont le ciel ne m'eût pas sauvé comme le jeune Daniel, ne me fit pas oublier mon Touraco. Avec mes Chiens qui avoient suivi la bande, je comptois bien le déterrer en quelque lieu qu'il se fût caché; je les conduisis sur la voie; ils le trouvèrent blotti sous une touffe de broussailles; je mis la main dessus, & le plaisir de posséder enfin ce charmant animal me fit bientôt oublier ce qu'il m'avoit coûté d'embarras & de dangers.

Je m'en suis procuré par la suite autant que j'en ai voulu; je les prenois même tous vivans, parce qu'ayant remarqué dans le jabot de celui-ci l'espèce de fruits dont il se nourrit plus particulièrement, c'étoit toujours aux arbres qui produisent ces fruits que je m'adressois, soit que je voulusse les tirer, soit que je me contentasse de leur tendre des piéges.

Cet oiseau, agréable autant par sa forme que par ses couleurs & ses accens bien prononcés, réunit la souplesse à l'élégance; tous ses mouvemens sont lascifs, ses attitudes pleines de graces. Sa couleur est d'un beau verd-pré; une belle huppe de la même couleur bordée de blanc, orne sa tête; ses yeux d'un rouge vif sont couronnés par un sourcil d'une blancheur éclatante; ses ailes sont du plus beau pourpre changeant en violet, suivant les attitudes qu'il prend, ou le point de jour sous lequel on l'admire.

C'est mal à propos que les Naturalistes ont placé cet oiseau parmi les

les Coucous, avec lesquels il n'a aucun rapport. Le Coucou dans tous les Pays du monde, est un oiseau qui ne se nourrit que de chenilles, d'insectes, &c. & le Touraco est frugivore.

Le Coucou de tous les climats ne pond jamais que dans le nid des autres oiseaux, sur lesquels, par ce moyen, il se décharge des soins & du sort de sa progéniture; le Touraco, plus sensible, plus soigneux de sa famille, fait lui-même son nid, y dépose ses œufs & les couve.

Ces deux seuls caractères suffiroient pour en faire une espèce différente du Coucou, pour en former un genre à part; mais j'y reviendrai & j'en parlerai plus en détail dans mon Ornitologie.

Dans les intervalles où tantôt de fortes pluies, tantôt de trop grandes chaleurs sembloient me forcer au désœuvrement (ce qui pourtant étoit fort rare), je ne restois pas pour cela dans l'inaction; je m'occupois dans ma tente à faire des trébuchets pour prendre vivans des animaux de toute espèce. Mais on ne croira pas qu'avec mon fusil même, j'aye imaginé de m'en procurer de plus entiers & de mieux ménagés que ceux que j'attrapois dans mes piéges; c'est néanmoins de cette façon que je faisois la chasse aux oiseaux les plus petits & les plus délicats.

Il est bon que tout Naturaliste qui travaille lui-même sa Collection, soit instruit du moyen que j'avois *inventé*. Cette expression n'est point hasardée; cette idée est neuve absolument &, jusqu'à ce jour, je n'ai ouï dire à personne qu'un autre que moi en ait fait usage.

Voici quel étoit mon procédé; je mettois, dans mon fusil, la mesure de poudre plus ou moins forte, suivant les circonstances; immédiatement sur la poudre, je coulois un petit bout de chandelle, épais d'environ un demi-pouce; je l'assurois avec la baguette, ensuite je remplissois d'eau le canon jusqu'à la bouche; par ce moyen, à la distance requise, je ne faisois, en tirant l'oiseau, que l'étourdir, l'arroser & lui mouiller les plumes; puis, le ramassant aussitôt, il n'avoit pas, comme dans un piége, le temps de se débattre & de se gâter; l'eau, poussée par la poudre, alloit au but, & le morceau de suif, n'ayant pas la pesanteur de l'eau, restoit en

route ; il eſt bien arrivé dans mes premières expériences, qu'ayant quelquefois tiré de trop près, ou mis trop de poudre, ou le morceau de chandelle trop épais, je le retrouvois tout entier dans le ventre de l'animal que je venois de tirer ; mais, après un court apprentiſſage, je ne m'y ſuis plus laiſſé prendre, & je n'ai jamais manqué mon coup. J'ai ſouvent laiſſé, du matin juſqu'au ſoir, mon fuſil ainſi chargé ; je ne m'apercevois point que la poudre en fût altérée, & le coup n'en partoit pas moins bien. On devine aſſez que, de cette manière, je ne tirois jamais horizontalement.

Depuis mon retour en Europe, je me trouvai un jour à la campagne chez un ami. On parla, devant quelques perſonnes qui m'étoient inconnues, du moyen que j'avois employé & que je viens de décrire ; une d'elles, qui n'oſoit m'avouer en face ſon incrédulité, ſoutenoit, vis-à-vis des autres, par de très-clairs argumens que l'aſſertion étoit tout au moins exagérée. Tandis qu'ils ſe diſputoient, je diſparus, ſans que la compagnie le remarquât ; &, après avoir préparé un fuſil ſuivant ma manière, je revins par le jardin à la fenêtre où ces Meſſieurs continuoient leur diſpute ; &, leur montrant du doigt un petit oiſeau perché tout près de là, je l'ajuſtai ; il tomba. Je le ſaiſis ſur le champ, &, le livrant plein de vie aux mains de mon diſcoureur, je fis ceſſer ſes beaux raiſonnemens.

Vers la fin du mois, nous fûmes contrariés par de nouvelles pluies ; elles durèrent long-temps & preſque ſans relâche ; ces orages ſe ſuccédoient avec rapidité ; le tonnerre tomba pluſieurs fois, près de nous, dans la forêt ; l'eau nous gagnoit inſenſiblement de toutes parts ; pour comble de déſagrement, dans une nuit, notre camp fut entièrement ſubmergé ; nous quittâmes auſſitôt le bois pour aller nous établir plus haut en raſe campagne. Je voyois, avec le plus amer chagrin, qu'il n'étoit pas poſſible de ſortir de l'endroit où nous nous trouvions circonſcrits ; ces petits ruiſſeaux qui, auparavant, nous avoient paru ſi agréables & ſi rians, s'étoient changés en torrens furieux qui charioient les ſables, les arbres, les éclats de rochers ; je ſentois qu'à moins de s'expoſer aux plus grands dangers, il étoit impoſſible de les traverſer ; d'un autre

côté, mes Bœufs haraſſés, tranſis, avoient déſerté de mon camp; je ne ſavois par où & comment envoyer après eux pour les ratrapper; ma ſituation n'étoit aſſurément point amuſante; je paſſois de triſtes momens. Déjà mes pauvres Hottentots fatigués & malades commençoient à murmurer : plus de vivres, plus de gibier; ce que nous en tuyons ſuffiſoit à peine à notre ſubſiſtance, parce que, reſſerrés par le torrent qui groſſiſſoit chaque jour davantage, nous n'avions pas même la reſſource de nos voiſins pour en obtenir quelqu'aſſiſtance. Quelle poſition & quel affligeant appareil! On eut dit qu'un déluge univerſel alloit inonder l'Afrique. Je renfermois au-dedans une partie de mes alarmes; je voyois mes triſtes Compagnons promener leurs regards inquiets, & m'atteſter, par leur ſilence, tout ce qu'ils éprouvoient de craintes pour eux-mêmes. Jamais ſpectacle ne vint s'offrir ſous des couleurs plus ſombres: en un moment, nos charmantes promenades ravagées, dévaſtées par les eaux; ces jardins délicieux & rians changés en un déſert inhabitable & noir! Dans cette détreſſe, je raſſemblai toutes mes forces, & conjurai mes amis de chercher au moins nos Bœufs diſperſés & perdus, & de ſe déterminer à traverſer l'un des torrens, au riſque de tout ce qui pourroit en arriver. Par la plus étrange bizarrerie du ſort, l'événement fatal qui nous menaçoit d'une perte prochaine, cauſa une partie de notre ſalut. L'un de mes Hottentots, en cherchant un paſſage, aperçut, au milieu des eaux, un Buffle qui s'étoit probablement noyé la veille; car il étoit encore aſſez frais. Il vint, avec des cris de joie, nous apporter cette heureuſe nouvelle. Rien n'arrivoit plus à propos. Nous tirâmes, non ſans quelque péril, l'animal à bord; il fut dépecé ſur la place. On en leva les parties les plus ſaines; mes Chiens, qui jeûnoient depuis long-temps, trouvèrent dans celles que nous leur abandonnâmes de quoi ſe refaire & ſe ravitailler un peu. Nous les voyons revenir de la curée avec des ventres qu'ils avoient peine à porter. Un dernier trait ne ſauroit échapper à ma plume : il peindra mieux encore l'état cruel où nous nous voyons réduits; nos Chiens, qui n'étoient plus que des ſquelettes ambulans, épioient nos démarches, & ſe traînoient ſur nos pas, lorſque l'un de nous, pour

obéir aux besoins de la Nature, étoit forcé de s'éloigner; je les ai vus se disputer avec acharnement cette nourriture révoltante.

Rien n'est durable. Il est un terme au malheur comme à la félicité. La fin de Mars amena du changement dans la saison; les pluies devinrent moins fréquentes; les torrents baissèrent; je fis partir quatre Hottentots pour aller à la découverte de mes Bœufs; après quelques jours d'absence, ils me les ramenèrent presque tous. Les uns avoient gagné pays, étoient retournés sur nos pas, avoient même repassé la grande rivière Saumache; les autres s'étoient réfugiés dans différentes habitations; d'autres enfin s'étoient abrités comme ils l'avoient pu. Il en manquoit quatre que mes gens n'avoient point retrouvés & dont je n'ai jamais ouï parler depuis. Sans délai, je me mis en devoir de quitter cette terre ingrate, & de lever le camp pour aller le placer à trois lieues plus loin sur une colline nommée *Pampoen-Kraal*. Je profitai de deux jours de beau temps, pour sécher tous mes effets, dont une grande partie étoit moisie & presque pourrie; la peau du Buffle que nous avions écorché nous servit à remplacer les traits des chariots & des attelages que l'humidité avoit mis hors de service. Au milieu de ces pluies continuelles & de mes ennuis mortels, j'étois capable encore de quelques efforts; j'avois trouvé dans le bois un vieux arbre mort, dont le tronc étoit creux. C'est là que je passois avec mon fusil presque toutes mes journées à guetter les petits oiseaux & le gibier qui se présentoient. J'y étois du moins à l'abri de la pluie & m'y nourrissois d'espérance. De cette niche sacrée, j'abattois impitoyablement tout ce qui se montroit devant moi. Ainsi l'étude de la Nature l'emportoit sur les premiers besoins! Dévoré sans cesse du désir impérieux de lui dérober ses trésors, je mourois de faim, & songeois à des collections! Malgré tant de contrariétés, je vis mes richesses s'accroître peu à peu; j'avois fait un petit amas d'objets rares & nouveaux pour l'Europe. Je leur fis prendre l'air. J'en avois eu tant de soin qu'ils n'avoient point été endommagés comme tous mes autres effets par l'humidité. Nous ne trouvâmes dans ce bois, en menu gibier, que la Gazelle Bosbock & une autre espèce plus petite, dont j'ai parlé au passage du *Duiven-*

Ochs. La plaine, outre les trois eſpèces de Perdrix que j'ai fait connoître plus haut, en offroit une quatrième nommée *Faiſan rouge*, parce qu'elle a les pieds & la peau nue de la gorge, de cette couleur ; en bêtes carnaſſières, il y avoit des Hiennes, quelques Tigres, mais pas un ſeul Lion.

Le ciel s'épuroit de plus en plus & ſembloit nous préſager une vie auſſi douce qu'elle avoit été triſte & cruelle. La colline de Pampoen-Kraal, où je venois de placer mon camp, me plaiſoit beaucoup. J'avois, non loin de ma tente, une petite éminence couronnée par un buiſſon de trente à trente-cinq pieds de diamètre. Les arbres & les arbuſtes dont il étoit formé, avoient en croiſſant, tellement entrelacé leurs branches, que le tout ne paroiſſoit offrir qu'un ſeul corps bien épais & bien garni. J'imaginai de m'en faire un petit Palais. Je fis tracer une route juſqu'au centre. On élagua de côté & d'autre, à la hauteur d'un homme, ſuffiſamment pour donner un paſſage facile; dans le milieu de ce fourré, à force de travail & de haches, nous parvînmes à tailler deux charmantes pièces d'un quarré parfait. Je fis placer, dans l'une, ma table avec une chaiſe; c'étoit mon cabinet de travail; j'ornai la ſeconde des uſtenſiles de ma cuiſine; ce qui n'empêcha pas qu'elle me ſervît en même temps de ſalle à manger. Ces deux pièces, naturellement plafonnées par des branches & des feuillages d'une épaiſſeur impénétrable, étoient pour moi un abri charmant, d'une fraîcheur délicieuſe, lorſque tout haraſſé, couvert de ſueur & de pouſſière, après ma chaſſe du matin, j'y venois me dérober à la chaleur du jour, & aux atteintes dévorantes du Soleil. Quand la fatigue avoit aiguiſé mon appétit, quels repas exquis! Quand la rêverie s'emparoit de mes ſens, quelles tendres méditations! Quand le ſommeil venoit m'y ſurprendre, quel repos voluptueux & doux! Grottes ſomptueuſes de nos financiers, jardins Anglois bouleverſés vingt fois avec l'or du citoyen, pourquoi vos ruiſſeaux, vos caſcades & vos montagnes, & vos jolis chemins tortueux, & vos ponts détruits, & vos ruines, & vos marbres, & toutes vos belles inventions viennent-ils flétrir l'ame & fatiguer les yeux quand on a connu la ſalle verte & toute naturelle de Pampoen-Kraal?

Quoi qu'il dût m'en couter d'abandonner cette aimable solitude, il fallut cependant s'y résoudre. Je me mis, un jour, à parcourir tous les environs, afin de reconnoître quelle route je pourrois tenir, qui fût du moins praticable & sûre. Je trouvai, à une lieue de distance de mon camp, un torrent très-rapide qu'on a nommé le *trou du Kayman*, je ne sçais pourquoi; car, dans tout ce pays, je n'ai jamais aperçu ni Kayman ni Crocodille; ce torrent filoit entre deux montagnes peu hautes mais excessivement escarpées; à ma droite, j'avois la mer à mille pas environ; sur la gauche des montagnes & des bois impraticables pour mes voitures & mes bestiaux; il ne me restoit donc d'autres ressources pour passer que le trou dangereux de Kayman. J'en étois fort inquiet, chagrin même; qu'on se peigne ma position; à chaque pas, être ainsi arrêté & voir naître sans cesse un obstacle d'un obstacle vaincu! & pourtant je sentois le besoin de pénétrer plus avant! Le torrent me parut trop enflé, trop rapide, pour entreprendre de le traverser; je craignois sur-tout pour mes Bœufs; les radeaux ne m'offroient tout au plus qu'un moyen de voiturer mes effets; je fus donc forcé de prendre patience & d'attendre.

Le dix-huit Avril, je reçus un exprès de M. Mulder; il étoit de retour du Cap, & m'envoyoit des lettres qu'il avoit rapportées; c'étoient des réponses à celles dont je l'avois chargé dans les premiers jours de Février. Mes amis s'inquiétoient beaucoup de mon sort & m'engagoient à revenir; d'autres m'invitoient à la persévérance, &, paisibles au sein de leurs foyers, s'embarrassoient peu des obstacles, pourvu que mon Voyage servît aux progrès des connoissances humaines, ou, sans aller si loin, leur fournît, dans des fables contées à leur manière, quelqu'aliment à leur curiosité. Je trouvai l'intérêt de chacun à sa place, & suivis toujours mon plan. Il est aisé de voir combien la mauvaise saison avoit retardé ma marche, puisque j'avois fait à peine huit lieues que le Commandant, M. Mulder, avoit eu le temps d'aller au Cap & de revenir; il m'écrivoit lui-même une lettre par laquelle il me proposoit un rendez-vous de pêche à la mer, si cela ne me dérangeoit pas; il devoit apporter des filets & tout ce qui seroit nécessaire pour

paſſer enſemble une huitaine de jours ſur le rivage ; il m'annonçoit que ſa femme embelliroit cette petite fête. Cette nouvelle me fit plaiſir ; je les vis en effet l'un & l'autre ſuivre de près le Meſſager. M. Mulder avoit encore amené avec lui le ſecond Commandant. On eut dit un Voyage de Patriarches. Celui ci portoit ſur ſes piſtolets, à l'arçon de la ſelle, un petit enfant de quatre mois allaité par ſa femme. Ils étoient tous quatre à cheval. Son chariot, avec ſes filets & ſes équipages, étoit allé nous attendre au bord de la mer ; j'en fis atteler un des miens. On y chargea ma tente, une ou deux futailles vides & tout ce que je prévis qui nous feroit utile pour la Pêche miraculeuſe. Rendus au rivage, après quelques complimens & les petites cérémonies d'uſage, nous jetâmes pluſieurs fois les filets ; mais ce fut toujours inutilement ; nous ne prenions preſque rien ; ce métier n'amuſoit perſonne. On réſolut d'aller plus loin ſur un petit lac formé par la marée haute où l'on eſpéroit plus de bonheur, & l'on ſe mit en marche ; j'étois beaucoup moins curieux de poiſſons que d'oiſeaux, & me ſerois bientôt laſſé de la pêche, ſi les bonnes façons de mes amis, & la gaîté franche & naïve des femmes ne m'avoient un peu retenu ; cependant je rodois à pied de côtés & d'autres, fouillant de tous mes yeux & l'air, & les chemins, & les arbres. Nous arrivâmes ſur les bords du lac ; je cherchois un endroit commode pour y placer nos tentes : une alerte à laquelle nous n'avions garde de nous attendre eut bientôt dérangé tout ce ménage groteſque. En traverſant une partie de roſeaux fort élevés & fort épais, les travailleurs tombèrent tout d'un coup ſur un Buffle qui s'étoit couché là. Ils en étoient ſi près que l'animal, autant effrayé qu'eux de cette apparition ſubite, renverſa, en ſe retirant, le cheval du ſecond Commandant & celui de ſa femme. L'alarme devint générale ; chacun gagnoit au large & fuyoit à toutes jambes. Les gens de M. Mulder, peu familiariſés avec les Buffles, ſe trouvant plus près de l'eau, s'y plongèrent juſqu'au cou. Les miens, mieux aguerris, faiſoient bonne contenance ; mais l'animal, à l'aſpect de tant de monde, effarouché de toutes parts, ne ſçavoit lui-même comment fuir, & reſtoit immobile, retranché contre une roche énorme,

J'accourus à tout ce vacarme ; malheureusement je n'étois armé que de mon fusil à deux coups. Il n'étoit pas à présumer qu'une balle ordinaire pût tuer le Buffle ; j'osai cependant l'approcher & le tirer. A ce premier coup, il quitte la place ; &, furieux, il vient droit à moi ; ma seconde balle le frappe aussitôt & l'intimide ; il rebrousse chemin, &, passant à côté d'un Bœuf qui portoit notre cuisine, il décharge toute sa colère sur ce paisible animal, l'atteint au ventre de deux coups de corne & disparoît. Il n'y eut pas moyen de faire rester plus long-temps la compagnie dans cet endroit. Les maris craignoient beaucoup pour leurs femmes ; à leur air pétrifié, je jugeois assez qu'ils entroient pour quelque chose dans ces tendres alarmes ; je leur conseillai de retourner à notre première pêcherie, sur le bord de la mer. La fortune avoit changé ; nous eûmes la satisfaction de prendre une si grande quantité de poissons que j'en fis saler & remplir mes futailles. M. Mulder imita mon exemple ; cette pêche, qui dura huit jours entiers, & les occupations qu'elle nous donnoit, nous amusèrent en effet beaucoup plus que je ne m'y étois attendu. Je faisois bien, à la vérité, de temps en temps, quelques absences & je tuai plusieurs oiseaux rares ; mais je n'eus pas occasion d'avoir à lutter contre un second Buffle. Nos salaisons achevées, nous partageâmes les provisions, & l'on se sépara ; je ne quittois point sans regret ces honnêtes Colons : ils avoient aporté dans cette jolie fête une humeur si simple, si naïve & si douce ! Je suivis de l'œil leur petite caravane, & ne partis qu'après l'avoir tout à fait perdue de vue.

De retour à mon camp, je trouvai tout en ordre, mes bêtes soignées & mes gens à leur devoir. Je leur en témoignai ma satisfaction.

J'avois remis à M. Mulder tous les animaux apprêtés depuis mon dernier envoi, ainsi que les *Touracos* vivans que j'avois pris aux piéges ; il me promit de les faire passer à M. Boers au Cap. Il eut aussi la complaisance de me céder un de ses filets, & m'envoya une paire de roues que je lui avois demandées. Ma charrette étoit fort incommode, & menaçoit toujours de renverser ; je résolus de l'asseoir comme les deux autres. C'étoit un ouvrage pressant ; on s'en

s'en occupa sur le champ; chacun mit la main à l'œuvre. Le bois néceſſaire pour cette opération fut bientôt façonné; en moins de quinze jours, notre charrette, transformée en chariot, joua sur quatre roues. Ce chariot n'étoit pas de main de maître; mais il ſervit tout autant; au reſte la quinzaine ne fut pas uniquement employée à ſa conſtruction; lorſque je m'aperçus qu'il alloit ſon train & que mes Charrons en viendroient à leur honneur, je détachai une partie de mon monde, & l'envoyai réparer, près du torrent que nous étions ſur le point de traverſer, les chemins & les ravines que les eaux avoient dégradés. J'avois fait porter des pierres & de groſſes branches d'arbres, pour combler les fondrières qui, ſans cette précaution, auroient déboîté, peut-être même rompu, mes voitures; lorſqu'à force de ces corvées pénibles nous fûmes parvenus à adoucir les paſſages, le trente Avril, je fis défiler devant moi ma caravane; &, jetant un dernier coup-d'œil ſur le délicieux hermitage de Pampoen-Kraal, je le quittai avec plus de regret qu'un amant ne ſe ſépare de ſa maîtreſſe. Depuis, j'ai demandé, plus d'une fois, des nouvelles de ce charmant aſyle, & j'ai eu la ſatisfaction d'apprendre que non-ſeulement il avoit été reſpecté, mais que les Hottentots lui avoient donné mon nom.

Malgré toutes mes précautions, nous eûmes beaucoup de peine au trou de Kayman, ainſi qu'à la rivière que les Hottentots nomment en leur langue Krakede-Kau; ce qui ſignifie le *Gué des Filles*; ce pays étoit autrefois habité par des Hottentots qui ſont actuellement anéantis ou diſperſés de côtés & d'autres. Les grandes foſſes qu'on rencontre de diſtance en diſtance annoncent qu'ils étoient chaſſeurs, & qu'ils attrappoient, dans leurs piéges, des Buffles & des Eléphans qu'on ne voit plus, ou très-rarement, dans ce quartier.

Après huit heures de marche, nous arrivâmes près de la *Swarte-rivier* (la rivière noire); elle étoit encore débordée par les pluies, & nous fûmes obligés de la paſſer ſur des radeaux que nous conſtruisîmes à l'inſtar de ceux que nous avions déjà précédemment faits; des traces de Buffles toutes fraîches nous firent ſéjourner à l'autre bord, & j'eus enfin le plaiſir d'en tuer un; le Hottentot que

j'avois mené avec moi en tua un autre. Je revins vîte au camp annoncer cette bonne nouvelle qui promettoit à mes gens des vivres pour long-temps, en cas de détresse. Comme nous avions tué ces deux animaux sur le bord de la rivière, au-dessus de l'endroit où je venois de m'établir, je les fis pousser au courant qui les amena devant ma Tente, & là ils furent aussitôt dépecés. Je voulus qu'on les coupât par tranches fort minces pour être plus aisément saupoudrés de sel, & exposés ensuite à l'air & au soleil. Les buissons, les branches, les chariots, tout ce qui nous environnoit fut chargé des débris sanglans de nos Buffles; mais, tout-à-coup, au milieu de notre opération & sans nous y être attendus, nous nous vîmes assaillis par des volées de Milans, de Vautours, de toutes sortes d'oiseaux de proie qui vinrent impunément se mêler parmi nous. Les Milans, sur-tout, étoient les plus effrontés. Ils arrachoient les morceaux & les disputoient avec acharnement à mes gens; emportant chacun une pièce assez forte, ils s'en alloient, à dix pas de nous, sur une branche la dévorer à nos yeux. Les coups de fusil ne les épouvantoient guères; ils revenoient sans cesse à la charge, de telle sorte que, m'apercevant que je brûlois ma poudre fort inutilement, nous prîmes le parti de les écarter, & de les chasser avec de grandes gaules jusqu'à ce que notre viande fût séchée. Cette manœuvre, qui impatienta mon monde fort long-temps, n'empêcha point que nous ne fussions encore bien maraudés; mais, sans elle, il ne nous seroit absolument rien resté de nos deux Buffles.

J'en avois fait fumer les langues. Dans la suite, je n'ai jamais oublié de prendre cette précaution, à l'égard de celles de tous les animaux que j'ai tués; c'étoit une douceur, une petite ressource pour moi, dans la disette, ou même lorsque, par sensualité & pour réveiller mon appétit, j'en faisois ajouter un plat à mon mince ordinaire. Il n'y a que les langues d'Eléphant que je n'ai jamais voulu conserver; leur goût, leur forme même m'a toujours causé une répugnance dont je ne suis pas le maître, & dont il me seroit difficile de donner la raison.

Nos provisions achevées & bien embalées, nous abandonnâmes

la rivière Noire ; &, après avoir traversé le *Goucom* à deux lieues de là, nous gagnâmes deux lieues encore plus loin la *Nysena.* Celle-ci étoit considérable, & la marée l'enfloit encore. Je n'avois jusques-là trouvé nulle part un endroit plus agréable pour asseoir un camp. C'étoit une prairie très-riante d'environ mille pas en quarré ; une forêt de grands arbres formoit au Sud un magnifique rideau qui s'étendoit en retour jusqu'à l'Ouest. J'avois au Nord devant moi la rivière qui paroissoit fort poissonneuse ; une grande variété de menu gibier se promenoit sur les bords. Tant d'avantages m'auroient fait presqu'oublier Pampoen-Kraal. Cependant, je ne fus pas tenté de m'arrêter. Une inquiétude secrette m'agitoit ; je voyois à l'autre bord de la rivière une montagne difficile qu'il nous falloit nécessairement franchir. Elle étoit escarpée de façon à me faire craindre qu'il ne m'arrivât quelqu'accident ; un pressentiment intérieur sembloit me l'annoncer. Je faillis en effet à perdre dans un moment tout le fruit de mes peines & de mes incroyables fatigues. J'avois eu la sage précaution de ne conduire mes chariots que l'un après l'autre ; &, quand j'aurois voulu les faire monter ensemble, je n'aurois point eu de Bœufs assez pour cette opération. J'en fis atteler vingt au chariot-maître, celui qui portoit, comme on l'a vu plus haut, toute mon artillerie & mes seules richesses. Mes Bœufs le traînent ; ils montent, grimpent avec effort ; ils touchoient presqu'au sommet....; la chaîne qui retenoit les dix-huit premiers se rompt d'un seul coup, & la voiture roule avec précipitation jusqu'au pied de la montagne entraînant avec elle les deux Bœufs attachés au timon. De la hauteur où nous étions, mes Conducteurs & moi nous la suivions des yeux anéantis de peur, & dans les plus horribles palpitations ; vingt fois nous la vîmes prête à culbuter dans le précipice qui bordoit le chemin. Ce malheur seroit infailliblement arrivé sans la force plus que naturelle des énormes Bœufs du timon que rien ne put abattre. Cette infortune eût fini tout d'un coup mon Voyage. La voiture & mes effets les plus précieux eussent été mis en pièces ; ma poudre, mon plomb, mes armes dispersés ; j'étois perdu sans ressource. Elle s'arrêta contre un rocher sur les bords du torrent. Nous descendîmes

avec des cris de joie. Après avoir ramaffé nos effets, & rétabli chaque chofe à fa place, nous attelâmes de nouveau cette fatale voiture qui regagna fans péril, dans une heure, ce qu'elle avoit perdu en dix minutes. Les autres un peu moins pefantes arrivèrent à bon port. J'en avois fait doubler les traits; quatre hommes efcortoient les roues, tous prêts à enrayer au moindre choc; ce qui ne nous auroit pas fauvés de la chute, tant la route étoit efcarpée; mais ce qui eût un peu diminué la rapidité, & nous eût donné le temps de la diriger de notre mieux pour éviter l'affreux précipice.

La frayeur eft une loupe qui groffit les objets. Elle m'avoit annoncé quelque chofe de plus finiftre. J'effayerois en vain de peindre ma contenance, & toutes les agitations de mon efprit dans ce moment terrible. Je fuivois involontairement tous les mouvemens du chariot, & femblois le redreffer par ceux de mon corps, & les geftes de mes bras. Chaque fecouffe retentiffoit jufqu'au fond de mon cœur. J'euffe été, nouvel Hippolyte, entraîné dans les précipices, que la terreur n'eût pas plus profondément agité mes fens. Je trouvois que nous nous tirions d'affaire à bon marché. Il s'étoit effectivement opéré un miracle en ma faveur, & je fentis que le Dieu au trident fatal ne me pourfuivoit pas. Non-feulement je ne vis au chariot aucune fracture effentielle; mais il n'y avoit, dans l'intérieur, un déplacement confidérable occafionné par les fecouffes; mes Bœufs, entraînés par le recul d'une voiture de quatre à cinq mille pefant, & qui auroient dû être hachés en morceaux avant d'arriver au pied de la montagne, en furent quittes pour quelques plaies peu dangereufes qui ne les empêchèrent pas de continuer leur travail. Il faut convenir qu'au temps perdu près, le mal n'avoit pas été bien grand, quoique nous euffions eu lieu de frémir pour les fuites.

A mefure que je m'éloignois des Colonies, & m'avançois dans les terres, tout prenoit, à mes regards, une teinte nouvelle. Les campagnes étoient plus magnifiques; le fol me fembloit plus fécond & plus riche; la Nature plus majeftueufe & plus fière: la hauteur des monts offroit, de toutes parts, des fites & des points de vue charmans que je n'avois jamais rencontrés. Ce contrafte, avec les

terres arides & brûlées du Cap, me faisoit croire que j'en étois à plus de mille lieues. « Quoi, me disois-je dans mon extase, ces » superbes Contrées seront donc éternellement habitées par les » Tigres & par les Lions; quel est le Spéculateur insensé qui, » dans la vue uniquement sordide d'un commerce d'entrepôt & de » colportage, a pu donner la préférence à la baie orageuse de la » Table sur les Rades multipliées & les Ports naturels & si rians » qui bordent les côtes orientales de l'Afrique » ?

Tout en remontant pédestrement ma montagne, je m'entretenois ainsi avec moi-même, & formois, pour la conquête de ce beau Pays, de vains souhaits que n'exaucera jamais la Politique paresseuse des peuples de l'Europe.

Nous avancions, ayant toujours à l'Ouest la grande chaîne couverte de bois que nous avions aperçue de fort loin. Après quatre heures & demie de marche, je fis halte près d'un petit ruisseau à environ trois lieues de la mer. Nous aperçûmes une quantité prodigieuse de poisson qui remontoit avec la marée. Lorsque nous la vîmes dans son instant de stagnation, je fis barrer le ruisseau avec le large filet de M. Mulder; je m'en servois pour la première fois : il étoit trop long; on le mit en double.

Je passerois pour un Exagérateur, si je disois tout ce qu'il y resta de poisson, lorsque la marée fut écoulée. Le filet en souffrit beaucoup. Mes gens en accommodèrent à toutes sauces. Je réservai, pour moi, une centaine de têtes que je mis sans eau dans une marmite avec différentes épiceries; je scellai hermétiquement le couvercle avec de la terre glaise, & j'enterrai cette braisière sous des cendres chaudes. Il résulta de cet arrangement une matelotte excellente, dont je ne pouvois me rassasier, & qui me dura plusieurs jours.

On ne sauroit choisir un emplacement plus utile & plus agréable que celui sur lequel je me trouvois alors pour établir & voir prospérer une Colonie. La mer passe par une ouverture d'environ mille pas entre deux grands rochers, & pénètre dans les terres à plus de deux lieues & demie. Le bassin qu'elle y forme a plus d'une lieue de large; toute la côte, à droite & à gauche, est bordée de

rochers qui ne laissent aucune communication avec lui. Les terres sont vigoureuses & fertiles. Des eaux fraîches & limpides arrivent de tous côtés des montagnes de l'Oueſt. Ces montagnes, couronnées de bois ſuperbes, ſe prolongent juſqu'au baſſin par des retours & des ſinuoſités qui préſentent cent bocages naturellement variés, & plus agréables les uns que les autres. C'eſt ſur ces bords que je trouvai beaucoup de petits Hérons blancs de la même eſpèce que ceux qui ſont envoyés de Cayenne, & que j'avois vus dans ma jeuneſſe à Surinam. J'y découvris auſſi la grande Aigrette; mais elle y étoit plus rare.

Les bois fourniſſent en abondance du menu gibier, du Buffle & quelquefois des Eléphans. On voit éparſes, à de longues diſtances, deux ou trois miſérables habitations réduites au triſte & pénible commerce du bois & du beurre avec le Cap.

Je demeurai dans ce beau Pays juſqu'au 13. Nous traversâmes, par des chemins déteſtables, une forêt nommée *le Poort*. De là, en ſept heures de marche, nous nous rendîmes à la rivière le *Witte-Dreſt*. Je vis encore, en divers endroits, deux ou trois habitations non moins chétives & maigres que les autres, l'éloignement, les difficultés invincibles pour ces malheureux Colons, & les riſques de la route ne leur permettant que très-rarement de conduire au Cap quelques Bœufs qui y arrivent toujours en mauvais état, & ſont par conſéquent mal vendus & plus mal payés. A mon paſſage, pluſieurs de ces habitans n'avoient pas mis les pieds au Cap depuis nombre d'années.

J'avançois toujours; mais, ſoit que les fatigues & les traverſes multipliées que je venois d'éprouver coup ſur coup euſſent un peu dérangé ma ſanté, ſoit que je duſſe payer le tribut à ces nouveaux climats, & que leur température eût agi ſur moi fortement, je fus ſoudain frappé de maladie & de l'idée cruelle que je laiſſerois mes cendres à deux mille lieues de ma famille. Mon imagination trop active s'exagéra ce malheur; je laiſſai mon ame s'abattre & ſe décourager. La plus noire mélancolie vint s'emparer de mes ſens, & je me vis en effet arrêté. J'éprouvois des maux de tête violens, une peſanteur extraordinaire, un mal-aiſe général qui m'annonçoit

de preſſans dangers. C'étoit l'unique malheur que j'avois redouté en partant. Je ſentis qu'il étoit à propos d'enrayer, afin de me raſſeoir, & je pris enfin mon parti : la maladie la plus ſérieuſe devoit là, tout auſſi bien qu'au milieu des fourrures doctorales, prendre un cours heureux, ou finir par la mort.

Je me traînai donc comme je pus, & viſitai promptement les environs. Le voiſinage d'un petit ruiſſeau m'offrit un emplacement heureux pour mon camp ; j'y fis dreſſer mes tentes à la liſière d'un bois. Je ne connoiſſois de la médecine-pratique que la diète & le repos ; mes gens n'en ſavoient pas davantage ; j'allois, entre leurs mains, courir de triſtes haſards, ſi la maladie empiroit. L'accablement ſurvint & me força de reſter couché dans mon chariot. La chaleur du Soleil en faiſoit une fournaiſe ardente. D'horribles douleurs me déchiroient les entrailles. Une dyſſenterie cruelle ſe déclara; j'entendis, à leur tour, mes gens ſe plaindre l'un après l'autre du même mal. J'imaginai alors que nous devions cette eſpèce d'épidémie à la grande quantité de poiſſon ſalé que nous avions mangé. J'ordonnai ſur le champ qu'on brûlât la proviſion qui nous reſtoit ; la fièvre me conſumoit par degrés ; mais je ne perdis point entièrement les forces. Après douze jours d'une tranſpiration abondante, le repos & la diète en effet me rétablirent ; je pris de l'exercice avec modération ; je tranquilliſai ma tête, & me trouvai de jour en jour mieux portant. Le même régime rétablit tout mon monde. Je ne manquai point d'ajouter à la liſte des grandes & ſublimes découvertes de la médecine les bains de chaleur, & j'ai toujours penſé que ces bains ou le haſard m'avoient ſauvé la vie.

Après mon parfait rétabliſſement, je repris de nouveau mes occupations ordinaires : l'exercice & la chaſſe. Dès ma première courſe, je reconnus que nous étions flanqués d'une ſeconde rivière, le Queur-Boom. Elle tombe des montagnes de l'Oueſt, & reçoit le Witte-Dreft une lieue avant d'arriver à la mer. Son embouchure eſt à côté d'une Baie connue des Navigateurs ſous le nom de baie l'Agoa. Dans un Voyage que fit, de ce côté, le Gouverneur du Cap, Blettenberg, il voulut qu'on gravât, ſur une colonne de pierre, ſon nom, l'année & le jour de ſon arrivée. J'examinai ce

pitoyable monument auquel il ne manquoit qu'une inſcription en vers pour le rendre encore plus digne de mépris. Ce nom a prévalu dans toutes les Colonies; la baie *l'Agoa* n'eſt plus connue que ſous le nom de *Blettenbergs-Bay*. C'eſt ainſi qu'un chétif piquet planté par la vanité d'un Particulier donne tout à coup naiſſance à des erreurs qui déconcertent les conventions juſques-là reçues, en même temps qu'elle renverſe les opinions généralement adoptées par les Peuples. Il y avoit, dans notre voiſinage une troupe de vingt-cinq à trente Bubales; ils étoient dans un accul formé par la mer & nos deux rivières. Notre camp ſe trouvoit placé de façon que nous occupions toute la largeur du ſeul débouché qui leur reſtât pour échapper. Ces animaux étoient entièrement à notre diſcrétion. Nous les regardions comme faiſant partie de notre ménagerie, ou plutôt de notre baſſe-cour. Auſſi ne nous en faiſions-nous pas faute; quand nos proviſions tiroient à leur fin, j'en abattois une couple; aucun ne nous échappa, & leurs peaux réunies firent une jolie tente à mon chariot de Pampoen-Kraal.

Des troupeaux conſidérables de Buffles venoient brouter ſous nos yeux de l'autre côté du Queur-Boom. Nous leur donnions la chaſſe, & nous en attrapions toujours quelques-uns.

Cet animal eſt extraordinairement farouche; c'eſt avec bien de la précaution qu'il faut l'attaquer dans le bois; mais, en raſe campagne, il n'eſt point redoutable; il craint & fuit la préſence de l'homme; la facon la plus ſûre de le prendre eſt de le faire harceler par quelques bons Chiens; tandis qu'il s'occupe à ſe défendre, un coup de fuſil dans la cervelle ou l'omoplate l'étend roide ſur la place. Les balles dont il faut ſe ſervir ſont de gros calibre, plomb & étaim. Si le coup ne frappoit pas les deux parties que j'indique, l'animal échapperoit à la mort.

Ses cornes ſont très-grandes & divergentes; on diroit, par le rapprochement qui les unit ſur le front, qu'elles ſortent toutes deux de la même baſe. Elles y forment une eſpèce de bourelet. Le Buffle eſt incomparablement plus fort & plus grand que les Bœufs les plus beaux d'Europe. Je penſe, avec beaucoup d'Obſervateurs, qu'il ne ſeroit pas impoſſible de le rendre docile, & de le ſoumettre

au

au joug. Vainement viendroit-on objecter qu'on n'a pu jusqu'ici réussir. De fausses expériences ne sauroient prévaloir. Cette entreprise demande à la vérité du temps, de l'adresse & de l'intelligence, & ne doit pas être confiée à l'indolence d'un absurde Colon accoutumé à voir souvent dans une légère difficulté des obstacles insurmontables. C'est une spéculation digne des grandes vues d'une Compagnie qui cherche à étendre sans cesse toutes les branches de l'industrie & du commerce. Qu'on fasse chercher & jeter dans des parcs suffisans les jeunes de ces animaux. Habituez-les insensiblement à venir recevoir de leurs gardiens quelques alimens de prédilection. Bientôt ils caresseront la main qui les nourrira. Devenus grands, ils feront des petits. Instruits par les mères & à leur imitation, ils se rendront encore plus familiers. Pour quoi refusera-t-on de croire qu'à la troisième génération, les mœurs du Buffle ne fussent point adoucies, quand nous voyons, tous les jours, l'Ours féroce dérobé dans les montagnes inhabitées de la Savoie, parcourir nos rues, danser, sauter, saluer, se plier, en un mot, avec la plus lâche soumission à tous les caprices de l'avare exigeance de leurs conducteurs.

En général l'animal à cornes & à pied fourchu porte un œil hagard; ce qui le fait paroître terrible; mais ce n'est pas, comme dans les bêtes carnassières & sanguinaires, un signe de fureur; c'est au contraire un signe de crainte & d'effroi. Il n'a ni l'astuce réfléchie, ni l'atroce méchanceté du Lion, du Tigre & même de l'Eléphant. Il n'en a nul besoin. Les végétaux dont il se nourrit ne portent point assez de chaleur dans ses entrailles; il est farouche; mais il est timide. Je ne vois rien dans ce contraste apparent qui blesse la Nature, & j'y découvre un des caractères le plus frappans de l'homme.

Ce n'est point ici le moment d'entrer dans le détail immense de ces nuances si compliquées, jusqu'alors si peu senties, qui distinguent entr'eux les animaux sauvages. C'est presque toujours leur propre salut, ou le soin de leur subsistance qui les portent à la férocité. Mais, comme nous, dominés par des passions différemment combinées, ils y arrivent par des routes différentes; je

renvoie à la deſcription des animaux, cet examen qui ne convient point à des récits purement hiſtoriques.

Je n'avois point encore vu de près la Baie très-improprement dite Blettemberg; quelques ménagemens que je prenois à la ſuite de ma maladie m'avoient juſqu'alors empêché de l'aller examiner; lorſque je m'y rendis pour la première fois, je fus ſurpris de voir que ce n'étoit qu'une rade très-ouverte & qui ne prend preſque pas dans les terres. Elle eſt ſpacieuſe; les plus gros Vaiſſeaux peuvent y mouiller; l'encrage en eſt ſûr; au moyen des chaloupes on gagne aiſément une belle plage qui n'eſt point gênée par les rochers qui s'y trouvent, attendu qu'ils ſont tous iſolés. Les équipages, en remontant une lieue de côte, arriveroient à l'embouchure du Queur-Boom & y trouveroient de l'eau; chez les Habitans des environs on ſe procureroit des rafraîchiſſemens, & la Baie même donneroit le poiſſon dont elle abonde & des Huîtres excellentes dont tous les rochers ſont couverts. Cette Baie eſt un des endroits où le Gouvernement devroit établir des chantiers, des dépôts de bois; ils ſont magnifiques dans tous les environs, plus faciles à exploiter que par-tout ailleurs, parce que, comme dans le Pays d'Auténiquoi, par exemple, ce n'eſt point ſur des montagnes eſcarpées qu'il faut l'aller chercher; il eſt là ſous la main; on le trouve par-tout; on en feroit comme je l'ai dejà dit, des magaſins ſur le bord de la Baie. Une ou deux barques le tranſporteroient au Cap dans la belle mouſſon, en très-peu de temps & ſans riſque; ce débouché facile ouvriroit les yeux des Habitans ſur leur intérêt particulier; les tranſports augmenteroient & ſe renouvelleroient bientôt. Ces terres inépuiſables, une fois défrichées, offriroient en outre l'eſpoir des plus belles récoltes, y attireroient des Colons intelligens à cauſe de la facilité de communiquer avec le Cap. On ſe procureroit de toutes parts une aiſance & des agrémens auxquels on eſt forcé de renoncer, parce que, pour les aller chercher, il faut faire plus de cent-cinquante lieues dans les terres. On n'entendroit plus alors ces bons Hollandois former hautement & de tout leur cœur des vœux ardens pour qu'une Nation quelconque vienne s'établir dans leur voiſinage & leur fournir

les douceurs de la vie, les agrémens de la ſociété, en même temps qu'elle étendroit les tréſors du commerce à la baie l'Agoa. Ces ſouhaits ſi contraires à leur politique, ne ſeront point heureuſement exaucés. Il n'appartient qu'à la Compagnie d'y former un bel établiſſement. Aux profits généraux d'une pareille opération elle en joindroit de particuliers, qui ne laiſſeroient pas d'avoir de l'importance; elle pourroit faire, par exemple, l'exploitation d'un arbre nommé *Bois-Puant* qu'elle ſe réſerveroit & tranſporteroit en Europe, où ſans contredit on l'auroit bientôt diſtingué des plus beaux bois de l'ébéniſterie.

Les avantages que la Compagnie & la Colonie peuvent tirer de ce beau Pays n'étoient certainement point échappés au Gouverneur qui en avoit fait le voyage; mais, en bonne foi, dans des Colonies dont le bien-être eſt ſubordonné à celui de quelques entrepreneurs réunis, intéreſſés à étouffer tout germe qui tendroit à diminuer leurs profits, qu'eſt-ce qu'un Gouverneur? Un être apathique, indolent ſur le bien général, qui n'eſt ſtimulé & n'a d'énergie que pour ſa fortune particulière; conſentant à s'expatrier pour un temps, il a mis *in petto* pour premier article de ſon marché, que, comme il doit faire une fortune rapide, tous les moyens de ſe la procurer ſont bons & licites; il part; il arrive; il les trouve à ſa portée, les ſaiſit, s'en retourne dans ſa Patrie, inſulte ſes Concitoyens par un faſte inſolent, & n'a garde, ſans doute, d'ouvrir les yeux de ſes maîtres ſur ces redreſſemens & ces opérations qui feroient, en peu de temps, la proſpérité d'une nombreuſe Colonie. Un ſucceſſeur le remplace qui s'enrichit à ſon tour, & le citron eſt ainſi cent fois exprimé.

Je crois qu'il en eſt des Colonies apartenantes à des ſociétés comme de ces voitures publiques qui circulent dans toute l'Europe, traînant à la fois & marchandiſes & voyageurs; pourvu que celles-là arrivent à bon port, les entrepreneurs s'inquiètent peu ſi les pauvres roués qui ſortent du carroſſe ont encore leurs bras & leurs jambes.

Dans les environs de cette Baie, je trouvai le moyen d'augmenter ma collection de pluſieurs beaux oiſeaux & même de quelques

nouvelles eſpèces qui n'étoient point rares dans les forêts du canton ; mais je voulus ſur-tout m'en procurer un qui mît plus d'une fois ma patience à l'épreuve & faillît de me coûter cher. C'étoit un Balbuzard d'une très-belle eſpèce. Cet oiſeau, du genre des Aigles, eſt de la taille à peu près de l'Orfraye ; tous les jours, je le voyois planer au-deſſus de mon camp, mais à une diſtance hors de la portée de la balle; je l'épiois & le faiſois épier continuellement; un homme toujours en védette ne le perdoit pas de vue; un jour que j'avois traverſé le Queur-Boom, & que je me promenois le long de la rive oppoſée à celle de mon camp, je vis autour d'un vieux tronc d'arbre mort une quantité de têtes, d'arrêtes de gros poiſſon, des oſſemens & des débris de différentes petites Gazelles; la terre en étoit jonchée. Je penſai que ce pouvoit être là que mon couple de Balbuzards avoit établi ſa pêcherie ou tout au moins ſon repaire. Je ne tardai pas à le voir tournoyer dans l'air à une grande hauteur. Je me cachai vîte dans un buiſſon fort épais ; mais cette ruſe n'étoit pas aſſez fine pour tromper l'œil perçant de deux Aigles. Ils m'avoient ſans doute aperçu ; ils ne deſcendirent point. Le lendemain & pluſieurs jours de ſuite, je retournai à mon poſte ; j'allois à la petite pointe du jour me placer dans le buiſſon & n'en ſortois que le ſoir ; mais ce fut toujours inutilement. Ce manége étoit fort pénible, parce que, pour aller & revenir, obligé de paſſer deux fois la rivière, il falloit attendre la marée baſſe.

Las à la fin de perdre tout mon temps & de ne pouvoir réuſſir, je pris deux Hottentots avec moi, & dans le milieu de la nuit traverſant la rivière, je les conduiſis à la portée du tronc d'arbre. Là je leur fis creuſer un trou de trois pieds de large ſur quatre de profondeur ; lorſqu'il fut fait, j'y deſcendis; on recouvrit le trou par-deſſus ma tête avec quelques bâtons, un bout de natte & de la terre; je me réſervai ſeulement aſſez d'ouverture pour paſſer mon fuſil & voir en même temps le tronc de l'arbre. J'ordonnai à mes gens de retourner au camp. Le jour parut; mais les cruels oiſeaux ne parurent point. La terre remuée fraîchement leur avoit ſans doute inſpiré de la méfiance ; je m'y étois preſqu'attendu. A la

nuit close, je sortis de mon trou & m'en retournai passer quelques heures à mon camp ; puis je revins me faire enterrer comme auparavant. Je continuai ce manége deux jours de suite avec beaucoup de constance. Dans cet intervalle, le soleil avoit desséché la terre & lui avoit rendu sa couleur uniforme. Sur le midi du troisième jour, je vis la femelle planer au-dessus de l'arbre; elle s'y abattit, tenant dans ses serres un très-gros poisson. Soudain un coup de fusil la fit tomber en se débattant; mais avant que je me fusse débarrassé de ma natte & de la terre qui me couvroit, elle reprit son vol & rasant la surface de la rivière, elle gagna l'autre bord où je la vis expirer.

La joie que je ressentis de me voir enfin possesseur de cet oiseau fut si vive que je ne fis point attention que la marée étoit haute; le fusil sur l'épaule, je cours me jeter à l'eau. Je n'ouvris les yeux sur mon étourderie que lorsqu'au milieu de la rivière je me sentis gagné jusqu'au menton; j'étois seul; je ne sais point nager. En retournant, la rapidité du courant m'eût fait infailliblement culbuter. Sans trop savoir ce que j'allois devenir, je poursuivis machinalement mon chemin, & j'eus le bonheur, le nez au vent, de gagner la rive opposée. Un pouce de plus m'auroit infailliblement noyé. Je sautai sur mon Balbuzard, & le plaisir de tenir ma proie effaça bien vîte la peur & le danger; je fus contraint de me déshabiller pour étendre tout ce que j'avois sur le corps; pendant ce temps, je m'amusai à faire l'examen de ma prise; après avoir fait sècher mes vêtemens, je rejoignis, sans péril, mes dieux pénates; à mon arrivée, on me dit que plusieurs de mes gens étoient à la poursuite d'un Buffle qui venoit de s'offrir à leur rencontre. Vers le soir, ils arrivèrent chargés des quartiers de l'animal qu'ils avoient dépouillé sur la place. Le lendemain de grand matin je ne négligeai pas d'envoyer chercher tous les rebuts qu'ils avoient abandonnés, afin d'attirer les oiseaux de proie. Ce moyen me procura mon Balbuzard mâle. Il ne différoit de sa femelle que par le caractère général des oiseaux carnivores, d'être toujours un tiers moins gros. Je donne le dessin & la description de ceux-ci sous le nom de *Vocifer*.

Dans la même matinée, comme j'étois tranquillement assis sur une chaise, à l'ouverture de ma tente, ayant devant moi une table sur laquelle je disséquois le Balbuzard que j'avois tué la veille, tout à coup une Gazelle de l'espèce appelée Bos-Bock, traverse mon camp, passe comme un éclair entre mes voitures, sans que mes chiens qui l'avoient entendue les premiers & qui se présentent au-devant d'elle puissent lui faire rebrousser chemin ; elle va donner dans un filet étendu pour sècher à la lisière de mon camp, le déchire, en emporte quelques lambeaux, &, suivie de toute ma meute, se jette à corps perdu dans la rivière. Au même instant, je vois arriver neuf Chiens sauvages qui lui avoient probablement donné la chasse, & la suivoient à la piste. A la vue de mon camp ces animaux s'arrêtèrent tout court, & faisant un crochet ils gagnèrent une petite colline contre laquelle j'étois adossé. Ils pouvoient de là, mieux encore que moi, observer le spectacle de leur proie, arrêtée par mes Chiens & mes Hottentots qui faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour la tirer de leurs dents & me l'amener vivante. Ils y réussirent effectivement après lui avoir mis des jarretières. Rien n'étoit plus plaisant que l'air capot de ces Chiens sauvages, qui, toujours spectateurs de cette scène appétissante, n'avoient point quitté la colline, & dolemment assis sur le cul, montroient assez par des mouvemens d'impatience toute notre injustice & tous leurs droits sur le repas dont nous les privions. J'aurois bien voulu en attraper un ; quelques-uns de mes gens se glissèrent de côtés & d'autres pour les joindre ; mais, plus fins que nous, ils se doutèrent de leurs manœuvres & gagnèrent au large. Une balle que je leur envoyai pour les remercier du service qu'ils venoient de me rendre, fut une balle perdue.

Je voulois garder & apprivoiser cette Gazelle ; mais elle étoit si farouche; la vue seule de mes Chiens lui inspiroit tant de crainte; elle se débattoit avec tant de mouvemens & des soubresauts si violens qu'elle se seroit infailliblement détruite. Nous lui épargnâmes cette peine : elle fut mangée.

Cette aventure servit de matière, pendant plus de huit jours, aux bons mots de mes beaux-esprits. Ils plaisantoient les pauvres

chiens ſauvages d'avoir fait lever le Liévre pour ſe le voir ſouffler ſous la mouſtache.

Il faut pourtant convenir que, ſi mes chiens n'avoient point été ſoutenus par mes gens, la Gazelle, à coup sûr, n'eût pas été pour eux, quoiqu'il ſe trouvaſſent en nombre plus grand que les neufs ſauvages ; ceux-ci ſont forts, farouches, intrépides; j'aurai occaſion d'en parler dans la ſuite, & de relever, à leur égard, des erreurs bien groſſières conſacrées par les plus grands talens. Mais comment parler ſainement des objets qu'on n'a pas vus par ſoi-même, & qu'on eſt réduit à copier d'après ceux qui n'en ſavoient pas davantage?

Juſqu'au 25 Juin, je fis pluſieurs campemens aux environs de la Baie, dans différens endroits.

Réſolu de continuer mes incurſions entre la chaîne de montagnes & la mer, j'allai reconnoître les lieux ; je cherchois & ne pouvois trouver, nulle part, un endroit par où mes chariots puſſent paſſer librement; les forêts étoient d'une étendue & d'une épaiſſeur qui ne permettoient pas de s'y enfoncer; de leur côté mes Hottentots n'étoient pas plus heureux que moi dans leurs recherches. Nous ne trouvions abſolument aucune iſſue. Je me décidai donc à traverſer la chaîne des montagnes; encore pour s'engager, falloit-il y trouver le commencement d'un paſſage, & le moyen pour ces malheureux Bœufs d'y tenir pied. J'eus beau courir, arpenter, divaguer ſans ceſſe, toujours de quelque côté que je me retournaſſe, des rochers à pic frappoient mes regards. Nous nous étions, ſans le ſavoir, engorgés dans une eſpèce de cul-de-ſac dont on ne pouvoit ſe tirer qu'en revenant ſur ſes pas. C'eſt le parti que nous fûmes obligés de prendre ; & nous nous retrouvâmes au bois du Poort, d'où j'étois parti un mois auparavant.

Il faut ſouvent peu de choſe pour rendre le calme à notre ame. Telle eſt l'heureuſe inſtabilité de l'eſprit humain ! Cette terre que je revoyois avec le plus amer regret, & qui me ſembloit âpre & ſi triſte, prit tout à coup une face nouvelle & riante. Je vis, ſous mes pas, des traces d'une troupe d'Eléphans qui devoient avoir paſſé le jour même; il n'en fallut pas davantage pour diſſiper mes

chagrins & me consoler du retard que j'éprouvois dans ma route. Nous plantâmes donc le piquet à cet endroit même.

Dans le nombre de mes Hottentots, j'en avois un qui, dans sa jeunesse, avoit voyagé jusques-là, avec sa horde & sa famille qui n'en étoit pas éloignée jadis.

Il en avoit encore une connoissance superficielle ; je le choisis avec quatre autres bons tireurs; &, après avoir mis ordre à mon camp, nous partîmes tous six munis de quelques provisions, & suivîmes les traces que nous ne perdîmes pas un seul instant de vue. Elles nous conduisirent à la nuit, sans que jusques-là nous eussions rien vu autre chose. Nous soupâmes gaiement, nous invitant les uns les autres à ne pas trop regretter les douceurs du camp; &, après avoir fait un grand feu, nous nous couchâmes autour, sur la terre refroidie & dure.

Quoique chacun de nous eut affecté d'inspirer à ses Compagnons des sentimens de patience & de courage, un mouvement d'inquiétude & de crainte nous tourmentoit également, & personne ne jouit d'un sommeil paisible. Au moindre souffle, au plus léger bruissement d'une feuille, nous étions aux écoutes, & bientôt sur nos gardes. La nuit s'écoula dans ces petites agitations ; dès la pointe du jour, j'excitai les dormeurs avec mes cris; leur toilette ne fut pas longue, un verre d'eau de vie leur rendit cette première épreuve plus douce, & leur fit oublier mon brusque réveil-matin. Nous reprîmes bientôt la trace. Cette seconde journée s'écoula tristement & ne fut pas plus heureuse que la première. Le soir, nous répétâmes les cérémonies de la veille, avec cette différence que, plus enhardis peut-être, ou même plus confians, nous espérions qu'un sommeil non interrompu nous reposeroit un peu de nos fatigues, & serviroit du moins à nous rafraîchir. Mais nous fûmes troublés par une alerte un peu vive. Il y avoit à peine une heure que mes Hottentots dormoient, étendus auprès de notre feu, lorsqu'un Buffle, attiré par la lueur, s'approcha de tout près. Comme il craint l'homme, il ne nous eut pas plutôt aperçus que, saisi d'épouvante, il s'éloigne à l'instant. Le bruit qu'il fait en reculant précipitamment dans les broussailles, & les déchirant pour

nous

nous échapper, nous éveille. Je ſaute trop tard ſur mes armes; il avoit diſparu. Nous fîmes la ronde, pendant une heure, tirant des coups de fuſil au haſard, & nous revînmes près du feu. Enfin le troiſième jour ſe leva plus orageux. Je raconterai cette hiſtoire en détail; car elle me revient ſouvent à l'eſprit; & maintenant que le feu de la jeuneſſe a fait place à des projets moins téméraires, à des idées plus tranquilles, ce ſouvenir m'anime & me fait frémir encore.

Nous ne perdions pas un ſeul moment de vue la trace de nos animaux; après quelques heures de fatigues & de marches pénibles au milieu des ronces, nous parvînmes à un endroit du bois fort découvert. Dans un eſpace aſſez étendu, il n'y avoit que quelques arbriſſeaux & du taillis. Nous arrêtons. Un de mes Hottentots, qui étoit monté ſur un arbre pour obſerver, après avoir jeté les yeux de tous côtés, nous fait ſigne, en mettant un doigt ſur la bouche, de reſter tranquilles; il nous indique, avec la main qu'il ouvre & ferme pluſieurs fois, le nombre d'Eléphans qu'il aperçoit. Il deſcend; on tient conſeil, & nous prenons le deſſous du vent, pour approcher ſans être découverts. Il me conduit ſi près, à travers les brouſſailles, qu'il me met en préſence d'un de ces énormes animaux. Nous nous touchions pour ainſi dire; je ne l'apercevois pas! non que la peur eut faſciné mes yeux; il falloit bien ici payer de ſa perſonne, & ſe préparer au danger: j'étois ſur un petit tertre au-deſſus de l'Eléphant même. Mon brave Hottentot avoit beau me le montrer du doigt, & me répéter vingt fois d'un ton impatient & preſſé, LE VOILÀ!... MAIS LE VOILÀ!... Je ne le voyois toujours point; je portois la vue beaucoup plus loin, ne pouvant imaginer que ce que j'avois à vingt pas au-deſſous de moi, pût être autre choſe qu'une portion de rocher, puiſque cette maſſe étoit entièrement immobile. A la fin cependant un léger mouvement frappa mes regards. La tête & les défenſes de l'animal qu'effaçoit ſon énorme corps ſe tournèrent avec inquiétude vers moi. Sans plus perdre de temps, & mon avantage en belles contemplations, je poſe vîte mon gros fuſil ſur ſon pivot, & lui lâche mon coup au milieu du front. Il tombe mort. Le bruit en fit, ſur

le champ ; détaler une trentaine qui s'enfuirent à toutes jambes. Rien n'étoit plus amusant que de voir le mouvement de leurs grandes oreilles qui battoient l'air en proportion de la vîtesse qu'ils mettoient dans leur course : ce n'étoit là que le prélude d'une scène plus animée.

Je prenois plaisir à les examiner, lorsqu'il en passa un à côté de nous qui reçut un coup de fusil d'un de mes gens. Aux excrémens teints de sang qu'il répandit, je jugeai qu'il étoit dangereusement blessé ; nous commençâmes à le poursuivre. Il se couchoit, se redressoit, retomboit ; mais, toujours à ses trousses, nous le faisions relever à coups de fusil. L'animal nous avoit conduits dans de hautes broussailles parsemées çà & là de troncs d'arbres morts & renversés. Au quatorzième coup, il revint furieux contre le Hottentot qui l'avoit tiré ; un autre l'ajusta d'un quinzième qui ne fit qu'augmenter la rage de l'Eléphant ; &, gagnant au pied sur les côtés, il nous cria de prendre garde à nous. Je n'étois qu'à vingt-cinq pas ; je portois mon fusil qui pesoit trente livres outre mes munitions. Je ne pouvois être aussi dispos que mes gens qui, ne s'étant pas laissé emporter aussi loin, avoient d'autant plus d'avance pour échapper à la trompe vengeresse, & se tirer d'affaire. Je fuyois ; mais l'Eléphant gagnoit à chaque instant sur moi. Plus mort que vif, abandonné de tous les miens (un seul accouroit dans ce moment pour me défendre), il ne me reste que le parti de me coucher, & de me blottir contre un gros tronc d'arbre renversé ; j'y étois à peine que l'animal arrive, franchit l'obstacle ; &, tout effrayé lui-même du bruit de mes gens qu'il entendoit devant lui, il s'arrête pour écouter. De la place où je m'étois caché, j'aurois bien pu le tirer ; mon fusil heureusement se trouvoit chargé ; mais la bête avoit reçu inutilement tant d'atteintes, elle se présentoit à moi si défavorablement que, désespérant de l'abattre d'un seul coup, je restai immobile, en attendant mon sort. Je l'observois cependant, résolu de lui vendre chèrement ma vie, si je le voyois revenir à moi. Mes gens, inquiets de leur maître, m'appeloient de tous côtés. Je me gardois bien de répondre. Convaincus, par mon silence, qu'ils avoient perdu leur chef, ils redoublent leurs cris,

& reviennent en désespérés. L'Eléphant effrayé rebrousse aussitôt, & saute une seconde fois le tronc d'arbre, à six pas au-dessous de moi, sans m'avoir aperçu; c'est alors que me remettant en pied, à mon tour échauffé d'impatience, & voulant donner à mes Hottentots quelque signe de vie, je lui envoie mon coup de fusil dans la culotte. Il disparut entièrement à mes regards, laissant partout, sur son passage, des traces certaines du cruel état où nous l'avions mis.

Ce tableau n'est point achevé. La reconnoissance & l'amitié réclament un dernier trait. Cœur sensible, brave homme! l'heure est venue de t'élever ce simple monument que je t'avois promis; tu ne comprendras jamais à quel point il m'est cher! Puisse-t-il répandre quelqu'honneur sur mes Voyages, & même en décorer l'histoire. Elle ne parviendra pas jusqu'à toi dans le fond de ton désert paisible; mais tu sentis mes larmes; mais tes bras fraternels ont pressé mon cœur; soit que tu meures, soit que tu vives, je le sens..... mon souvenir durera plus long-temps & plus glorieusement chez tes Hordes sauvages, que par les vains trophées de la vanité des hommes: j'en suis peu digne; je les abjure; mais toi, généreux Klaas, jeune Elève de la Nature, belle ame que n'ont point défigurée nos brillantes institutions, garde toujours la mémoire de ton ami: c'est à toi seul qu'il adresse encore ses pleurs & ses tendres regrets!

C'étoit alors que, couché le long d'un misérable tronc d'arbre, à la merci d'un animal furieux dont l'œil égaré me cherchoit de toutes parts, qui, s'il se fût tourné vers moi, m'anéantissoit sur la place, c'étoit alors que mon cœur, tout palpitant d'effroi, s'ouvroit aux charmes d'un sentiment délicieux que m'inspiroit un de ces Humains dont les Nations policées ne parlent qu'avec horreur ou mépris; que, sans les connoître, elles regardent comme des êtres atroces, le rebut de la Nature; en un mot, un Sauvage de l'Afrique, un Caffre, un Hottentot.

En partant du Cap, je l'avois reçu de M. Boers comme un homme sur la bravoure & la fidélité duquel je devois compter. Il lui avoit recommandé de ne me quitter ni à la mort ni à la

vie, en lui promettant des récompenſes, ſi, de retour au Cap ſain & ſauf, je rendois un témoignage ſatisfaiſant de ſa conduite. C'eſt ce même homme qui ne m'avoit pas un ſeul inſtant abandonné, mais qui, m'ayant vu tout à coup diſparoître, accouroit à mon ſecours, & me cherchoit vainement. Je l'entendois à travers les brouſſailles m'appeler d'une voix étouffée; puis, s'adreſſant à ſes camarades qui le ſuivoient d'un peu loin, humiliés, confondus, leur reprocher leur lâcheté au milieu du péril. « Que deviendrez-» vous, leur diſoit-il en ſon langage expreſſif & touchant, que » deviendrons-nous, ſi nous avons le malheur de trouver notre » infortuné maître écraſé ſous les pieds de l'Eléphant? Oſerez-» vous jamais retourner au Cap ſans lui? De quel œil ſoutiendrez-» vous la préſence du Fiſcal? Quelle que ſoit votre excuſe, vous » paſſerez pour ſes vils aſſaſſins; c'eſt vous en effet qui l'avez » aſſaſſiné. Retournez au camp; pillez, diſperſez ſes effets; devenez » tout ce que vous voudrez; pour moi, je ne quitte point cette » place; vivant ou mort, il faut que je retrouve mon malheureux » maître; & j'ai réſolu de périr avec lui. » Il accompagnoit ce diſcours de gémiſſemens & de ſanglots ſi touchans, que, dans le moment le plus critique, je ſentis mes yeux ſe mouiller, & l'attendriſſement ſuccéder aux glaces de l'effroi. Mon coup de fuſil fut un ſignal de joie; je me vis à l'inſtant entouré des miens, & preſſé dans les bras de mon cher Klaas avec des étreintes ſi vives qu'il ne pouvoit ſe détacher de mon corps. Ce fidèle garçon baiſoit tour à tour ma figure & mes vêtemens; ſes camarades eux-mêmes, pénétrés de regrets & dans une attitude ſuppliante, tendoient les mains vers moi comme pour implorer leur pardon. Je pris ſoin de les conſoler. Je jouiſſois trop pleinement, pour oſer troubler cette ſcène attendriſſante par de belles paroles & des reproches inutiles! Depuis ce jour heureux de ma vie, où j'ai connu la douceur d'être aimé purement & ſans aucun mélange d'intérêt, le bon Klaas fut déclaré mon égal, mon frère, le confident de tous mes plaiſirs, de mes diſgrâces, de toutes mes penſées; il a plus d'une fois calmé mes ennuis, & ranimé mon courage abattu. Si, dans la ſuite, il montra quelques marques de foibleſſe dangereuſes & contraires au

Pl. I.

LE HOTTENTOT

bon ordre que j'avois établi parmi nous, ce témoignage de son attachement lui valut trop d'empire sur moi, pour que je me fusse permis de me montrer sévère, ou seulement d'alarmer son cœur.

J'ai tiré moi-même, d'après nature, le portrait de ce brave Hottentot, & c'est sur mon dessin très-fidèle & très-ressemblant que j'ai fait faire, sous mes yeux, la gravure qu'on voit à cette place.

Cependant la nuit approchoit; nous nous hâtames de rejoindre l'Eléphant que j'avois eu le bonheur de tuer d'un seul coup. Nous n'avions rien pu faire de plus à propos; notre présence écarta quelques Vautours & plusieurs petits animaux carnassiers qui n'avoient point perdu de temps, & qui déjà commençoient à l'entamer. Nous fîmes plusieurs feux; les provisions nous manquoient. Mes gens tirèrent pour eux plusieurs grillades de l'Eléphant; on apprêta pour moi quelques tronçons de la trompe. J'en mangeois pour la première fois; mais je me promis bien que ce ne seroit pas la dernière; car je ne trouvois rien de plus exquis. Klaas m'assura que, lorsque j'aurois goûté des pieds, j'aurois bientôt oublié la trompe; pour m'en convaincre, il me promit, pour le lendemain, un dejeûné friand qu'il fit préparer sur le champ. On coupa donc les quatre pieds de l'animal; on fit en terre un trou d'environ trois ou quatre pieds en quarré. On le remplit de charbons ardens; &, recouvrant le tout avec du bois bien sec, on y entretint un grand feu pendant une partie de la nuit; lorsqu'on jugea que ce trou étoit assez chaud, il fut vidé; Klaas y déposa les quatre pieds de l'animal, les fit recouvrir de cendres chaudes, ensuite de charbons, de quelque menu bois, & ce feu brûla jusqu'au jour. Toute cette nuit, je dormis seul; mes gens veillèrent; tel avoit été l'ordre de Klaas. On me raconta qu'on avoit entendu beaucoup de Buffles & d'Eléphans rôder à l'entour. Nous nous y étions attendus; toute la forêt en étoit remplie; mais la multiplicité de nos feux avoit empêché qu'ils ne nous inquiétassent.

Mes gens me présentèrent, à mon déjeûné, un pied d'Eléphant. La cuisson l'avoit prodigieusement enflé; j'avois peine à en recon-

noître la forme ; mais il avoit si bonne mine, il exhaloit une odeur si suave, que je m'empressai d'en goûter ; c'étoit bien un manger de Roi ; quoique j'eusse entendu vanter les pieds de l'Ours, je ne concevois pas comment un animal aussi lourd, aussi matériel que l'Eléphant, pouvoit donner un mets si fin, si délicat : « Jamais, » me disois-je intérieurement, non jamais nos modernes Lucullus » ne feront figurer, sur leurs tables, un morceau pareil à celui » que j'ai présentement sous la main ; vainement leur or convertit » & bouleverse les saisons ; vainement ils se vantent de mettre à » contribution toutes les contrées ; leur luxe n'atteint point jusques-» là ; il est des bornes à leur cupide sensualité » ; & je dévorois sans pain le pied de mon Eléphant ; & mes Hottentots, assis près de moi, se régaloient avec d'autres parties qu'ils ne trouvoient pas moins excellentes. Ces détails paroîtront puériles, ou tout au moins indifférens au plus grand nombre de Lecteurs ; il faut tout dire, puisqu'on n'a jusqu'ici que des Notions bizarres ou d'absurdes Romans sur le Pays singulier que je parcours.

Nous employâmes le reste de la matinée à arracher les défenses ; comme c'étoit une femelle, elles ne pesoient guères que vingt livres ; la bête avoit huit pieds trois pouces de hauteur. Mes gens se chargèrent de toute la viande qu'ils pouvoient porter, & nous reprîmes la route du camp. Nous nous étions proposé de suivre la piste de celui qui m'avoit laissé la vie, & que nous avions si cruellement maltraité ; mais il en étoit venu tant d'autres, pendant la nuit, que les traces se trouvèrent confondues. Nous étions d'ailleurs si fatigués ; je craignois tant de rebuter ces pauvres gens ! je les ramenai au plus vîte.

Que la vue est un sens subtil dans le Hottentot ! qu'il le seconde par une attention difficile & bien merveilleuse ! Sur un terrein sec où malgré sa pesanteur l'Eléphant ne laisse aucune trace, au milieu des feuilles mortes, éparses & roulées par le vent, l'Africain reconnoît le pas de l'animal ; il voit le chemin qu'il a pris, & celui qu'il faut suivre pour l'atteindre ; une feuille verte retournée ou détachée, un bourgeon, la façon dont une petite branche est rompue, tout cela & mille autres circonstances sont pour lui des indices qui

ne le trompent jamais; le chasseur Européen le plus expert y perdroit toutes ses ressources; moi-même je n'y pouvois rien comprendre; ce n'est qu'à force de temps & d'habitude que je me suis fait à cette partie divinatoire de la plus belle des chasses; il est vrai qu'elle avoit pour moi tant d'attraits qu'aucun des plus petits éclaircissemens n'étoient dédaignés; je m'instruisois, chaque jour, de plus en plus; &, lorsque je rôdois dans les bois avec mon monde, nous passions les journées en questions, & l'épreuve suivoit quelquefois le précepte.

De retour au camp, mon vieux Swanepoël me dit que, pendant mon absence, il avoit été, toutes les nuits, inquiété par des troupes d'Eléphans qui s'étoient si fort approchés qu'on les entendoit casser les branches, & brouter les feuilles; je fis un tour dans la forêt, & je vis effectivement quantité de jeunes arbres cassés, des branches dégarnies, & de jeunes pousses dévorées.

C'en étoit assez pour me remettre en campagne. Mes gens avoient eu tout le temps de reposer; j'aimois mieux aller surprendre de jour ces animaux, que de les attendre chez moi pendant la nuit; dès le matin, je me mis sur la piste; je ne fus pas obligé de courir bien loin; car, du haut d'une colline, à la lisière du bois, j'en aperçus quatre dans de fortes broussailles; je fis en sorte de n'en point être éventé; &, m'approchant avec précaution, je me donnai le plaisir de les considérer à mon aise, pendant plus d'une demi-heure; ils étoient occupés à manger les extrémités des buissons. Avant de les prendre, il les frappoient de trois ou quatre coups de trompe; c'étoit, je crois, pour en faire tomber les fourmis ou d'autres insectes. Après ce préliminaire, ils formoient toujours, avec la trompe, un faisceau de toutes les branches qu'elle pouvoit entourer, & le portant à la bouche, toujours de gauche à droite, sans le broyer beaucoup, ils l'avaloient. Je remarquai qu'ils donnoient la préférence aux branches les plus garnies de feuilles, & qu'ils étoient en outre très friands d'un fruit jaune, quand il est mûr, & qu'on nomme *Cerisier* dans le pays.

Lorsque j'eus suffisamment examiné leur manége, je tirai à la

tête celui qui ſe trouvoit le plus près de moi, & en moins de dix minutes, je mis de même les trois autres à terre (*).

Nous nous imaginions qu'il n'y en avoit plus; mais un grand bruit à côté de nous, nous ayant fait tourner la vue, un de mes Hottentots, qui aperçut un petit Eléphant, le tua; j'en eus beaucoup d'humeur, & le réprimandai fortement. Ce jeune animal n'étoit pas plus gros qu'un veau de cinq à ſix mois; j'aurois pu facilement l'apprivoiſer.

Parmi les quatre que j'avois tués, il y avoit un jeune mâle de ſept pieds un pouce de hauteur; ſes défenſes ne peſoient guères qu'environ quinze livres chacune.

La plus grande des trois femelles n'avoit que huit pieds cinq pouces, &, en général, leurs défenſes ne paſſoient pas quinze livres par pièce.

Mais une ſingularité qui nous émerveilla, mes Hottentots & moi, dont ils m'aſſurèrent n'avoir jamais vu d'exemple, & que les Naturaliſtes, ſelon leur louable coutume de n'avouer pour principes invariables & sûrs que la routine des livres & des chaſſeurs de cabinet, révoqueront probablement en doute, c'eſt que la femelle, que nous jugions être la mère du petit mâle, n'avoit qu'un ſeul teton placé au milieu de la poitrine. Il étoit plein de lait; j'en tirai dans ma main; je le trouvai aſſez doux; mais le goût n'en étoit point agréable. Ce lait ſortoit par huit petites ſtigmates bien ſenſibles & très-diſtinctes; les autres avoient les deux ſeins placés à l'ordinaire ſur la poitrine, de la même forme que ceux des femmes, & d'une proportion telle, que plus d'une petite-maîtreſſe, que déſole un peu trop d'embonpoint, eut envié ce charme à mes femelles d'Eléphant.

Le petit mâle qu'avoit tué mon indiſcret Hottentot, ne montroit point encore de défenſes; en lui écartant les lèvres, je ne vis à l'endroit où elles doivent pouſſer, qu'un point blanc de la groſſeur d'une chevrotine; ſa viande étoit fort délicate.

(*) Lorſque les Eléphans ſont en troupe & preſſés, ſi le premier qu'on a tiré tombe mort, on peut ſe promettre de les abattre tous, les uns après les autres. Je reviendrai ſur cette ſingularité.

J'eſpérois

J'espérois découvrir un fœtus dans l'une des femelles ; je m'étois trompé. Je trouvai leur estomac rempli d'une eau très-limpide ; mes gens en burent ; j'en voulus goûter aussi ; mais elle me donna des nausées si désagréables, qu'autant pour en faire passer le goût, que pour me rafraîchir, je m'en allai boire à une fontaine éloignée d'un quart de lieue de l'endroit où nous étions.

J'avois laissé mes gens occupés à dépecer nos Eléphans. Revenu de la fontaine au bout d'une demi-heure, je trouvai bien extraordinaire de n'en plus apercevoir un seul. Que pouvoit-il être arrivé qui les eût forcés d'abandonner l'ouvrage. Je ne pouvois concevoir la cause de cette désertion subite. Je me mis à crier de toutes mes forces, pour les rappeler, s'ils pouvoient m'entendre ; je fus bien étonné, lorsqu'à ma voix, je les vis sortir tous quatre du corps des Eléphans dans lesquels ils s'étoient introduits pour en détacher les filets intérieurs, qui après les pieds & la trompe, sont les morceaux les plus délicats.

J'avois dépêché mon cinquième Hottentot au camp, pour dire à Swanepoël de m'envoyer un attelage de Bœufs, & une chaîne. Nous avions tranché les quatre têtes, quand tout cela arriva. On commença par les enfiler avec la chaîne ; mais ce ne fut pas une petite cérémonie de faire approcher les Bœufs, & de les atteler à ces têtes. Ils souffloient avec violence ; écartoient les naseaux ; ils reculoient d'horreur. Cependant nous parvînmes à les ramener par la ruse ; & ils furent attelés aux quatre têtes ; c'est ainsi qu'ils les trainèrent jusqu'à ma tente, à travers les sables, la poussière, & les buissons, imprégnés de leur sang ; spectacle horrible sans doute, mais nécessaire, le chemin étant si difficile, que jamais un chariot ne seroit venu jusqu'à nous ! Mais ce fut bien pis, lorsque voulant retourner aux Eléphans près desquels j'avois laissé une partie de mon monde, je ne pus jamais faire passer mon cheval par les endroits tout souillés de leur sang ; je fus contraint de le conduire par un autre chemin ; &, lorsqu'arrivé près des Eléphans il en eut senti l'odeur & les eut aperçus, il se cabra, s'emporta, me jeta par terre ; &, prenant sa course par un très-long détour, il regagna le gîte.

Je touche encore à l'un de ces momens qu'on ne retrouve point deux fois dans la vie; que mon ame se sent émue! Je dirai mal tous ses plaisirs & ses transports; il faudroit être un autre pour assembler tant d'idées & de sentimens divers; celui qui les éprouva n'y peut suffire; ils l'agitent; ils l'oppressent; il en est accablé.

Obligé de retourner à pied, j'aperçus en route à travers les arbres, un Etranger à cheval, un Hottentot qui ne m'étoit point connu; comme je voyois qu'il coupoit au court pour me joindre, je l'attendis; c'étoit un exprès envoyé par M. Boers; il avoit eu ordre de s'informer de moi dans tous les cantons des Colonies où je pouvois avoir passé, & de me suivre à la trace lorsque, quittant les chemins connus, je me serois enfoncé dans le désert; cet homme avoit exactement rempli sa commission; &, suivant l'empreinte de mes roues, elles l'avoient conduit à tous mes divers campemens, & de là jusqu'à moi.

Avant de quitter le Cap, Monsieur Boers m'avoit promis que, si pendant mon absence il recevoit pour moi des lettres d'Europe, quelque route que j'eusse tenue, quelque lieu que j'habitasse, il me les feroit parvenir; ce respectable ami m'avoit tenu parole; dans le paquet que son Hottentot me remit de sa part, j'en trouvai plusieurs qui portoient le timbre de France; c'étoient les premières nouvelles que je recevois depuis mon départ d'Europe; qu'on se figure mon impatience & le trouble de mes sens en prenant ces lettres des mains de l'Envoyé; dans l'incertitude de ce que j'allois apprendre, j'avois à peine la force de les ouvrir; on devine bien que je n'attendis pas que je fusse de retour au camp, pour me satisfaire. Elles étoient toutes de mes plus chers amis, & de ma femme; mon œil les parcourut plus vîte que l'éclair; je n'y voyois par-tout que des sujets de félicité; j'étois aimé, regretté. La tendre amitié venoit me chercher jusqu'au fond de mon désert, pour inonder mon cœur de ses voluptés; je ne pouvois ni parler, ni soupirer, ni pleurer; je ne pouvois que rester à cette place, & mourir de ma joie; peu à peu je repris mes sens; & je revins à mon camp.

Ces premiers élans appaisés, je m'enfermai dans ma tente; &,

donnant un libre cours à mes larmes, je me trouvai soulagé, & me mis en devoir de répondre sur le champ. Je datai mes lettres du CAMP d'AUTENIQUOI, JOUR OÙ J'AVOIS TUÉ QUATRE ELÉPHANS. L'une de ces lettres, qui contenoit des détails intéressans adressés à un Sçavant, courut ridiculement, il y a quelques années, tout Paris, & s'est perdue depuis. J'y prenois date de quelques découvertes qui contrarient fort les opinions reçues jusqu'à ce jour, & dont je rendrai compte dans mes descriptions d'animaux.

La nuit venue, le camp rangé, & les feux faits, je m'y plaçai à mon ordinaire, mes papiers sur mon bout de planche, & mes Hottentots autour de moi. « Mes amis, leur dis-je, vous voyez » un homme, un de vos compatriotes que M. Boers envoie pour » s'informer de ce que je suis devenu, pour savoir de moi-même » si votre conduite répond à ce qu'il attend de vous, & à ce » que vous me devez. Voilà (en leur montrant la première lettre » qui me tomba sous la main), voilà la réponse que je lui fais, » je lui apprends que, jusqu'à ce jour, vous vous êtes comportés » en braves & honnêtes gens; que, depuis huit mois que nous » voyageons ensemble, je vous regarde comme les fidèles compagnons de mon entreprise, & de mes travaux; je lui dis qu'il » doit être sans inquiétude à mon égard, parce que je compte » sur vous comme sur moi-même; &, afin que de retour au Cap » l'envoyé de M. Boers puisse assurer vos amis & vos familles que » vous vous portez bien, que vous êtes contens & heureux avec » moi, je veux qu'il soit témoin de la façon amicale avec laquelle » je vous traite, & je vais, en conséquence, distribuer à chacun » de vous, un bout d'excellent tabac; je prétends que toutes les » pipes s'allument à l'instant ». La distribution faite, chacun se remit à sa place, & s'enfuma tout à son aise.

J'étois si joyeux des témoignages d'affection que je recevois des miens, de leurs protestations vives d'attachement, des détails exacts & marqués au coin de la complaisance & de l'intimité qu'on me donnoit dans toutes les lettres, qu'enivré de plaisir, oubliant pour ce moment & l'Afrique, & la chasse, & les plus beaux

oiseaux, & les brillantes collections, en un mot, redevenu, pour cette fois, un enfant, j'imaginai, pour me divertir, ce que dans un certain monde, on nomme une *folle journée*, & dans un ordre inférieur, tout naturellement, une *farce.*

Je m'étois montré un peu trop généreux dans la distribution du tabac. Ils en avoient plus qu'il n'en falloit pour s'enivrer, si je les avois laissés faire; mais je roulois dans ma tête un moyen de les en empêcher. Je m'étois aperçu que la troisième charge des pipes tiroit à sa fin; je n'eus pas plutôt pris mon thé à la crême, que je me fis apporter un petit coffret que je plaçai sur mes genoux. Je l'ouvris; jamais Charlatan n'y eût mis autant d'adresse & de mystère. J'en tirai ce noble & mélodieux instrument, inconnu peut-être à Paris, mais assez commun dans quelques Provinces, & qu'on voit dans les mains de presque tous les Ecoliers & du Peuple, en un mot une *Guimbarde.* Je commençois à peine un air de Pont-Neuf, que je vis tout mon monde descendre silencieusement les pipes, & me considérer, bouche béante, le bras à demi tendu, les doigts écartés dans l'attitude de ces gens qu'une bonne vieille vient d'ensorceler; mais leur extase n'égaloit point encore leur plaisir; toutes les oreilles dressées, & les têtes immobiles, penchées de mon côté, ne perdoient pas le moindre son de l'instrument; ils ne purent tenir à leur enthousiasme; chacun insensiblement quitte sa place pour s'approcher & jouir de plus près; je crus voir le moment où tous ensemble alloient se prosterner devant le Dieu qui opéroit ces prodiges; je riois en moi-même comme un fou, & faisois mes efforts pour ne pas éclater; ce qui eût bientôt dissipé le prestige. Quand je l'eus savouré à mon aise, je me saisis de celui de mes gens qui se trouvoit le plus près de moi, & l'armai de mon Luth merveilleux. J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre la manière de s'en servir; lorsqu'il y fut tant bien que mal arrivé, je le renvoyai à sa place. Je m'étois bien douté que les autres ne seroient contens que lorsqu'ils auroient aussi chacun le leur. Je distribuai donc autant de Guimbardes que j'avois de Hottentots à ma suite; &, ramassés ensemble, les uns faisant bien, les autres faisant mal, d'autres plus mal encore, ils me

régalèrent d'une musique à épouvanter les furies ; jusqu'à mes Bœufs, inquiétés de ce bourdonnement affreux, & qui se mirent à beugler, tout mon camp fut le théâtre d'un charivari dont rien n'offre d'exemple. C'étoit, de toutes parts, l'image d'un vrai jour de sabbat.

A l'air de stupéfaction dont je les avois frappés, en essayant moi-même l'instrument ridicule, je m'étois persuadé qu'on étonne de simples esprits avec de bien simples moyens ; &, malgré tout ce que raconte l'histoire des grands talens d'Orphée, & des miracles de sa musique, je suis toujours tenté de faire honneur aux Poëtes de cette Lyre harmonieuse, que leur seule imagination a divinisée.

Lorsque je me fus suffisamment rempli des accords de la mienne, & que je craignis que ces plaisanteries ne se changeassent en alarmes sérieuses, & que mes Bœufs, qui n'avoient point oublié les têtes d'Eléphant, ne prissent absolument l'épouvante, & ne décampassent, je fis signe de la main que j'avois encore quelque chose à dire ; tout le bruit cessa. « Mes chers enfans, ajoutai-je d'un ton simple » & cordial : je vous ai régalés du meilleur tabac que vous ayez » jamais goûté ; je vous ai fait connoître un instrument mer- » veilleux ; nous allons à présent terminer cette fête charmante » par une rasade générale du meilleur *Brand-Wyn* François, & » nous le sablerons à la santé de nos familles & de nos amis ».

C'étoit, comme je l'ai dit, un vrai jour de carnaval ; & jusqu'aux bêtes domestiques, tout devoit se ressentir de la folie commune, & prendre part à nos orgies. Keès étoit dans ce moment à côté de moi. Il aimoit cette place ; les soirs sur-tout il ne manquoit pas de s'y rendre. Elevé comme un enfant de famille, je l'avois passablement gâté. Je ne buvois ou ne mangeois rien que je ne le partageasse toujours avec lui. S'il m'arrivoit quelquefois de l'oublier, ennemi juré de mes distractions, il avoit grand soin de m'arracher à mes rêveries par quelques coups de sa main, ou le bruit de ses lèvres. J'ai dit que la gourmandise le poignoit avec force ; son tempérament le portoit aux extrêmes ; il aimoit également le lait & l'eau de vie. Jamais je ne lui faisois donner de

cette liqueur que sur une assiette qu'on plaçoit ordinairement devant lui; j'avois remarqué que, toutes les fois qu'il en avoit bu dans un verre, sa précipitation lui en faisant prendre autant par le nez que par la bouche, il en avoit pendant des heures entières à tousser & à éternuer; ce qui l'incommodoit fort, & pouvoit à la longue lui casser quelque vaisseau.

Il étoit donc à mes côtés, son assiette à terre devant lui, attendant qu'on lui servît sa portion, suivant des yeux la bouteille qui faisoit la ronde, & s'arrêtoit à chacun de mes Hottentots. Dans quelle impatience il attendoit son tour! comme ses mouvemens & ses regards sembloient nous dire qu'il craignoit que la cruelle bouteille ne se vidât trop tôt, & n'arrivât point jusqu'à lui! mais, hélas! l'infortuné qui se léchoit les lévres d'avance ne savoit pas qu'il alloit en goûter pour la dernière fois!... Rassure-toi, Lecteur sensible, le bon Keès ne périt point, & mon eau de vie à l'avenir fut épargnée.

J'avois fini mes dépêches, & je mettois mes dernières enveloppes, au moment où il voyoit avec satisfaction la bouteille achever la ronde; il me vint dans l'idée de tromper son attente par une espiéglerie, sans autre motif que de lui causer une surprise, & de m'amuser. On venoit de lui verser sa portion dans son assiette; tandis qu'il se met en posture, j'allume à ma chandelle une déchirure de papier que je lui glisse subtilement sous le ventre; l'eau de vie s'enflamme; Keès pousse un cri aigu, & saute à dix pas de moi, jurant de tout son pouvoir; j'eus beau le rappeler, & lui promettre mille caresses, ne prenant conseil que de son dépit & de sa colère, il disparut & alla se coucher: déjà la nuit étoit avancée; je reçus les adieux & les remercîmens de tout mon monde, & chacun s'endormit profondément.

Je dois observer qu'à dater de cette peur terrible de mon Keès, j'ai vainement employé tous les moyens de faire oublier à cet animal ce qui s'étoit passé, & de le ramener à sa liqueur favorite, jamais il n'en a voulu boire; il l'avoit prise au contraire en aversion. Si quelqu'un de mes gens, pour lui faire niche, lui montroit seulement la bouteille, il marmottoit entre ses dents, jurant

après lui ; quelquefois, lorſqu'il étoit à ſa portée, il lui appliquoit un ſoufflet, gagnant vîte un arbre, & de là narguoit en ſûreté le mauvais plaiſant.

Le jour ſuivant, après avoir récompenſé dignement l'intelligent Commiſſionnaire de M. Boers, je lui remis mes dépêches, & lui fis reprendre ſa route.

Dans la matinée, je commençai à diſſéquer l'une des têtes d'Eléphant ; je lui laiſſai les dents molaires & les défenſes. Pendant cette opération, pluſieurs de mes gens, qui étoient allés à la proviſion, avoient rapporté beaucoup de viande, toujours provenante des parties les plus ſucculentes des quatre Eléphans : on les dépeçoit par tranches fort longues & fort minces, afin qu'expoſées au ſoleil, comme nous avions coutume de le faire, elles ſéchaſſent plus vîte ; les uns caſſoient les os, les mettoient en petits morceaux dans nos deux marmites ; on jetoit par-deſſus de l'eau bouillante ; à meſure que la graiſſe fondoit, elle ſurnageoit ; mes gens en rempliſſoient des veſſies & des boyaux pour la mieux conſerver. Le Hottentot ne néglige jamais cette proviſion ; outre le beſoin qu'il en a journellement pour ſa toilette, il s'en ſert auſſi pour accommoder ſes différens mets : quant à nous, nous n'en avions jamais trop ; car il en falloit encore pour graiſſer les roues des chariots & les courroies des attelages qui, ſans ces précautions, auroient bientôt été deſſéchées par le ſoleil, & hors d'état de ſervir : moi-même j'en faiſois uſage pour ma chandelle & ma lampe de nuit ; ce qui m'en conſommoit beaucoup ; à défaut de coton filé, je faiſois les mêches avec mes cravates.

Cette fonte & tous ſes acceſſoires nous prirent beaucoup de temps ; l'opération n'étoit point encore finie, quand on vint me donner avis de l'empreinte énorme d'un pied d'Eléphant qu'on avoit remarqué à cent pas de ma tente ; je courus vîte pour la reconnoître ; l'animal devoit être monſtrueux ; il n'avoit pas fait beaucoup de chemin, puiſque la trace étoit toute fraîche. Nous battîmes avec ſoin la forêt ; en un demi-quart-d'heure il fut joint ; je l'ajuſtai dans le bon endroit ; mais je fus bien ſurpris de ne pas le voir tomber : mon fuſil aparemment n'étoit pas aſſez chargé,

ou bien l'animal étoit une roche inattaquable. Cependant dès qu'il se sentit frappé il vint à nous avec fureur ; nous nous y étions attendus : au moyen des grosses touffes de broussailles qui nous servoient comme de rempart, il ne fit que frapper la terre, & s'impatienter : il perdoit beaucoup de sang ; mais, au train dont il détala, il étoit inutile de penser à le suivre ; j'en eus beaucoup de regret : c'étoit le plus beau que j'eusse vu jusqu'à ce jour. Il portoit au moins douze à treize pieds de haut ; à vue d'œil nous jugeâmes que ses défenses pesoient plus de cent-vingt livres chacune.

Nos viandes bien sèches & encaquées, nous partîmes pour rétrograder encore vers le fatal trou du Kayman, où j'avois passé le 30 Avril, deux mois auparavant. Mes Hottentots, que j'avois envoyés à la découverte, me rapportèrent que nous pourrions traverser la chaîne des montagnes, à celle qu'ils nommoient *la tête du Diable*, & nous en prîmes la route. Chemin faisant, je revis mon ancien camp de Pampoen-Kraal, & lui jetai un dernier regard de complaisance. Arrivé au pied de la montagne, je fis charger, sur une voiture, la tête d'Eléphant que j'avois disséquée, les défenses, tout ce que j'avois de préparé en oiseaux, insectes, &c. & laissant encore une fois mon camp à la garde de mes fidèles serviteurs, je me rendis avec mon chariot chez M. Mulder : obligé de rebrousser chemin, comme on l'a vu, pour trouver un passage, je m'étois considérablement rapproché de sa demeure. Il se chargea de faire passer ma Pacotille & de nouvelles lettres à M. Boers par la première occasion. Je pris enfin congé de sa vénérable famille que je ne devois plus revoir, & je rejoignis mon camp.

Dès le lendemain, de grand matin, nous grimpâmes la montagne, non sans beaucoup de peine & de fatigues : mais ce ne fut rien en comparaison de celles que nous causa sa descente ; j'en fus effrayé : quand nous l'apperçûmes d'abord, chacun de nous se regarda sans proférer un seul mot, comme des gens pris au piége sans s'y être attendus. Nous ne pouvions cependant demeurer sur le pic ; il falloit bien descendre d'un ou d'autre côté. Si nous nous sauvions de Carybde, nous tombions dans

Scylla. Toujours persuadé que la patience & les précautions triomphent des plus grands obstacles, j'avois peine à croire que cette entreprise fût moins impraticable pour ma caravane, que ne l'avoit autrefois été le passage des Alpes à des armées innombrables & je me préparai, pour ainsi dire, au saut périlleux. Je pris soin de ne faire descendre mes voitures que les unes après les autres. Je voulus qu'elles ne fussent attelées que de deux Bœufs. Je fis avancer la première en bon ordre; tout mon monde l'escortoit. Il nous fallut passer tantôt sur des pointes de rochers entièrement isolés qui, faisant autant de degrés escarpés, donnoient à ce chariot des saccades à le rompre tout-à-fait; mais ce n'étoit point là ce qui nous paroissoit le plus dangereux; au moyen des cables que nous avions attachés aux roues, nous les soulevions ou les laissions rouler au besoin. C'étoient les places unies & les pentes glissantes qui nous faisoient frémir; à chaque instant, je voyois dériver la voiture & les Bœufs jusqu'aux bords des précipices. Nous marchions sur les côtés opposés aux pentes, en pesant avec force sur les cordages attachés au chariot. Nous dûmes à notre adresse un entier succès. Nous remontâmes pour chercher les deux autres voitures; &, après beaucoup de temps, toute la caravane arriva heureusement au pied de la montagne. Il me sembloit que la Nature m'eût opposé cette barrière comme un obstacle qui m'interdisoit l'entrée de ce nouveau Pays, & que ce fût là qu'elle eût caché son plus beau trésor; j'en étois d'autant plus irrité; je savois que cette route d'Auteniquoi à l'Ange-Kloof passoit pour impraticable chez les naturels du Pays, & que personne, avant moi, ne s'y étoit hasardé avec des voitures; il n'en falloit pas davantage à l'amour-propre; j'eus le bonheur de franchir ces rochers; mais, comme si la punition avoit dû suivre de près une aussi téméraire tentative, je me trouvai dans le plus noir & le plus affreux des déserts.

Ce n'étoit plus ce délicieux & fertile Pays d'Auteniquoi; la montagne que nous venions de traverser, disons mieux, dont nous venions de nous précipiter, nous en séparoit à jamais. Elle ne pouvoit plus nous offrir ces forêts majestueuses que nous

avions si long-temps admirées ; tout le revers de sa chaîne étoit hideux, pelé, sans aucun arbre, sans aucune apparence de verdure. Une autre chaîne parallèle à celle-ci sembloit porter à regret quelques plans chétifs & contournés de ce bois qu'on nomme *Wage-Boom*. C'est cette chaîne qui, resserrant beaucoup ce Pays, & n'en faisant qu'une gorge interminable, lui a fait donner le nom de l'*Ange-Koof*, vallée longue.

Mon intention étant de tirer au Nord, je fis sept heures de marche, en longeant cette vallée maudite, & nous traversâmes de nouveau le Queur-Boom; cette rivière n'est ici qu'un médiocre ruisseau; mais, deux mois auparavant, elle m'avoit bien fait trembler, lorsqu'à son embouchure pour aller chercher mon Balbuzard, je m'y étois lancé avec trop de précipitation, & avois failli de m'y noyer. Continuant toujours notre marche avec tristesse, après quelques campemens non moins ennuyeux, & vingt-deux heures de marche, je passai une autre rivière encore qui porte bien son nom, le *Krom-Rivier* (la rivière courbe). Elle fait tant de tours & de détours, que nous la trouvions sans cesse sur notre chemin. Je la traversai dix fois. A mesure que nous avançions, les deux chaînes de montagne paroissoient se rapprocher exprès, & le Pays se rétrécissoit considérablement; la vallée n'étoit presque plus qu'une ravine marécageuse, qui, pendant six grandes lieues, donna beaucoup de peine à mes Bœufs; nous revîmes encore une fois le Krom-Rivier; mais ce fut pour la dernière. Il prenoit sa route vers l'Est où il va se jeter à la Mer; & nous tournâmes enfin tout-à-fait au Nord. J'abandonnai là un de mes chevaux malade, à qui il n'étoit plus possible de nous suivre. Je ne voulois pas m'arrêter pour une cure qui peut-être n'eût pas réussi; je pensai qu'il étoit plus simple de lui laisser à lui-même le soin de sa conservation.

Le l'Ange-Kloof a, dans sa longueur, quelques misérables habitations qui ressemblent moins à la demeure des hommes, qu'à des tanières d'animaux. On y nourrit un peu de bétail. Lorsque le vent d'Est vient frapper ces Contrées sauvages, le froid y est excessif; je l'ai senti depuis le premier jour jusqu'au dernier. Nous

avions, tous les matins, de la glace & des gelées blanches. Je ne sçais pas combien cette vallée de désolation a de longueur précise; mais je suis sûr d'avoir employé quarante-six heures de marche pour la traverser.

Après m'être avancé sept à huit lieues, je franchis la *Diep-Rivier* (la rivière profonde); &, dix lieues plus loin, le 7 Août, nous campâmes sur les bords de celle du *Gamtoos*. Elle tire son nom d'un infortuné Capitaine qui, dans une tempête, avoit fait nauffrage à son embouchure.

Une demi-heure avant d'arriver, il nous avoit fallu descendre encore une montagne fort escarpée, & très-dangereuse; deux de mes Bœufs y furent éventrés. Je dus cette perte à celui de mes gens qui conduisoit la deuxième voiture, & s'en étoit imprudemment écarté.

Combien nous fûmes dédommagés à l'aspect de ce Pays brillant & nouveau, de l'ennui que nous éprouvions depuis plusieurs jours au milieu des chemins détestables, & des glaces de la vallée de l'Ange-Kloof.

Le premier jour de mon campement, vers le milieu de la nuit, couché dans ma tente, mais ne dormant pas encore, je crus entendre un bruit qui n'étoit pas ordinaire; je prêtois l'oreille avec attention; je ne m'étois point trompé; c'étoient des cris & des chants qui ne me paroissoient pas venir de fort loin; j'appelai aussitôt mes gens qui me dirent qu'ils entendoient aussi un bruit confus; mais étoient-ce des Hottentots, étoient-ce des Caffres? Je devois redouter ceux-ci; non qu'ils soient, comme d'ignorans Ecrivains les dépeignent plus altérés de sang humain que les autres Sauvages, mais parce que les traitemens odieux que leur font essuyer les Colons, les portent davantage à la guerre, & que la vengeance est de droit naturel. Je rapporterai bientôt plusieurs faits qui prouveront mieux que de vains raisonnemens, lequel est le barbare d'un Sauvage, ou d'un Blanc.

C'étoit assez de cette couleur, pour être confondu parmi les victimes de leur colère. Je fis mettre tout mon monde sous les armes, & nous nous éloignâmes du camp. A mesure que nous

marchions, le bruit étoit plus distinct, & nous vîmes les feux. Je ne pouvois me persuader que ce fussent des Caffres; ils se seroient trahis eux-mêmes ; en vain l'artifice emprunte les ombres de la nuit ; il doit encore emprunter son silence.

Je me postai dans un embuscade, afin de les surprendre, s'ils venoient à passer pour piller mon camp ; & je détachai deux de mes gens, pour aller à la découverte : ils revinrent aussitôt, & m'apprirent que nous n'avions eu qu'une fausse alarme, & que c'étoit une Horde Hottentote qui chantoit & se divertissoit. Je me rassurai & fus même enchanté de cette nouvelle, qui me promettoit pour le lendemain une entrevue intéressante. Nous gagnâmes notre gîte, & chacun se rendormit tranquillement.

De bon matin, je fus de nouveau réveillé par des ramages qui n'étoient pas moins de mon goût. C'étoient des oiseaux que je ne connoissois point, & que je n'avois jamais entendus. Je les trouvai magnifiques. Je fus ébloui par le brillant & le changeant des Etourneaux-cuivrés, du Sucrier à gorge améthiste, du Couroucoucou, du Martin-chasseur, & de beaucoup d'autres. Je vis aussi des espèces que j'avois déjà rencontrées.

Le gibier me parut aussi fort abondant; je voyois sur-tout défiler devant moi des compagnies innombrables de Faisans & quelques Gazelles Bos-Bock. La facilité de me procurer tous ces animaux, dont je n'avois trouvé nulle part la plus grande partie, me causa beaucoup de joie.

Pendant que je m'amusois à tirer des oiseaux, je permis à mes Hottentots d'aller reconnoître & visiter les leurs. La connoissance fut bientôt liée avec cette Horde Sauvage; je me rendis à mon tour auprès d'elle; nous fûmes bientôt satisfaits les uns des autres. Leurs femmes s'habituèrent à nous apporter, tous les soirs, une grande quantité de lait. Ces gens étoient riches en bestiaux. Ils me firent présent de quelques Moutons; ils y ajoutèrent encore une paire de magnifiques Bœufs pour mes attelages; &, ne voulant point être en reste avec eux, je leur donnai du tabac, des briquets & quelques couteaux. Tout mon monde s'insinua insensiblement dans le Kraal; chacun eut bientôt sa chacune, & l'esca-

dron femelle vint sans façon s'établir avec nous pour le temps de notre séjour.

J'appris qu'à l'embouchure de cette rivière, je pourrois rencontrer des Hyppopotames; je n'en avois point encore vu; je n'étois éloigné de la mer, que de quatre ou cinq lieues. A portée, pour la première fois, de connoître cette espèce de Quadrupède, je me hâtai de partir. Mais la rivière étoit si large, ses bords se trouvoient tellement obstrués par de grands arbres, que toutes mes peines & mes recherches furent inutiles; je passois les journées le long du rivage; pendant la nuit, je me mettois à l'affût dans l'espérance de les voir sortir de l'eau, pour brouter; jamais je n'eus la satisfaction d'en joindre ou même d'en voir un seul.

En revanche l'Eléphant, & plus encore le Buffle, étoient si communs & si faciles à tuer, que nous regorgions de vivres; j'en fournissois abondamment aux anciens maris de nos femmes. Mieux armé qu'eux, je faisois la chasse uniquement pour eux; je les obligeois de toutes façons : c'est ainsi qu'au milieu des déserts d'Afrique, j'introduisois les usages & les belles manières des Nations les plus civilisées de l'Europe. Qu'il me soit permis de remarquer, en passant, que, si quelques historiens ont donné aux Hottentots le caractère de la jalousie, ceux-ci du moins n'étoient point sensibles à cette cruelle passion. Si je rencontre, dans la suite, quelques peuplades qui connoissent ses atteintes, je le dirai avec une égale véracité.

Mes façons engageantes m'avoient gagné la confiance & l'amitié de ces bons Sauvages; ils avoient de moi une si haute opinion, qu'ils n'entreprenoient rien sans me consulter. Un jour, ils vinrent se plaindre des Hiennes du Pays, qui désoloient & ravageoient leurs troupeaux; j'ajoutai d'autant plus de foi à leurs discours, que je venois d'avoir moi-même un de mes Bœufs dévoré par ces animaux. Enchanté de faire cette chasse avec eux, je leur assignai jour pour le lendemain; dès le matin, je les vis arriver tous à ma tente; ils étoient au moins cent hommes bien armés d'arcs & de flèches. J'y joignis tous mes chasseurs; &, me mettant à leur tête, nous battîmes, avec nos chiens, tout le Pays. J'avois

efpéré, avec tant de monde, détruire jufqu'à la dernière de ces bêtes féroces; mais trois coups de fufil qui en avoient mis trois à bas, diffipèrent apparemment tout le refte : nous n'en rencontrâmes plus du tout; le bruit les avoit écartées au loin, de façon que, de ce moment-là jufqu'à notre départ, il ne fut non plus queftion d'Hiennes que s'il n'en avoit jamais exifté.

Quelques jours après, nous eumes une alerte qui pouvoit devenir férieufe; au milieu de la nuit, nous fûmes tous en même temps réveillés par un bruit épouvantable; c'étoit un troupeau d'Eléphans qui défiloit & frifoit notre camp. Ils étoient par centaine. J'éprouvois des tranfes affreufes que mes gens partageoient bien chacun en fon particulier; nous ne nous avisâmes pas d'infulter ces énormes bataillons, ni de leur difputer le paffage. Mon camp, mes animaux, mes voitures & tout mon monde, euffent été pulvérifés en un clin-d'œil. Il ne s'arrêtèrent point, & mon camp fut refpecté.

A la pointe du jour nous revîmes nos voifins; ils avoient eu pour eux les mêmes terreurs. Ils venoient particulièrement m'avertir que, fi je rencontrois jamais cette efpèce, il falloit bien me donner de garde de tirer; que les Eléphans que nous avions vus étoient dangereux, & beaucoup plus méchans que les autres; ils m'affuroient que la chair n'en valoit rien; quelle donnoit des ulcères à quiconque en mangeoit; qu'en un mot c'étoient des Eléphans rouges. Des Eléphans rouges! ce mot feul me donnoit envie de les voir, & me promettoit de nouvelles connoiffances à acquérir; car jamais je n'avois ni lu ni entendu dire qu'il y eût des Eléphans rouges.

Ces animaux retirés dans le bois, avoient gagné un fond couvert d'énormes buiffons; il n'eût pas été prudent de les trop approcher, je fis filer des Hottentots par derrière pour former une enceinte, avec ordre de mettre le feu de diftance en diftance, aux herbes sèches & de tirer des coups de fufil afin de les obliger de paffer aux pieds d'un grand rocher, fur lequel je m'étois pofté avec mes meilleurs tireurs; nous ne pouvions y courir aucune efpèce de danger.

Mes traqueurs me fecondèrent merveilleufement; auffitôt que

les feux & les coups de fusil eurent donné l'alarme, toute la troupe épouvantée se présenta devant moi; une douzaine de décharges auxquelles ils ne s'attendoient pas les fit reculer avec précipitation, & dans le plus grand désordre; j'essayerois en vain de rendre les signes multipliés de leur fureur; ils se voyoient d'un côté poursuivis par le feu des broussailles qui les gagnoit par derrière; de l'autre, par mes décharges au seul passage qui leur restât pour échapper à la mort; ils s'agitoient autant que le pouvoient permettre la pesanteur & l'énormité de leurs masses: leurs cris assourdissans, & le craquement des arbres qu'ils brisoient, pour reculer ou pour fuir, formoient un choc, un tumulte épouvantable, dont le spectacle m'effrayoit moi-même quoique je fusse à l'abri sur mon rocher, & que je ne pusse être inquiété en aucune façon. Nous en avions blessé un qui s'étoit un moment écarté de l'enceinte, mais qui venoit d'y rentrer; confondu avec les autres, ils nous eût été difficile de l'ajuster de nouveau. A la nature de ses mugissemens, je pensai qu'il étoit bien frappé & ne tarderoit pas à expirer; nous ne jugeâmes pas à propos d'aller à lui, bien certains qu'il ne pourroit nous échapper.

Je n'avois eu d'autre dessein, dans cette nouvelle chasse, que de me procurer un de ces animaux, qu'on disoit d'une espèce différente de tous ceux que j'avois vus jusques-là; satisfait d'en avoir blessé un, & le tenant pour mort, je remis au lendemain à le trouver; en conséquence je rappelai tous mes gens, & nous regagnâmes le camp.

J'avois en effet été frappé de la couleur rougeâtre de ces animaux, & je trouvois ce phénomène extraordinaire; mais, ayant remarqué que la terre sur laquelle nous étions alors, avoit à peu près la même teinte, & réfléchissant que l'Eléphant aime & passe une partie de son temps à se vautrer dans les endroits humides & marécageux, je me doutai que cette couleur n'avoit d'autre cause, & qu'elle étoit purement factice.

J'en fus mieux convaincu, lorsque, revenu au bois le lendemain matin avec tout mon monde, je trouvai notre Eléphant mort; chacun demeura persuadé que nos voisins s'étoient trompés; &,

quoiqu'ils nous euſſent dit du danger qu'il y avoit à manger de cette eſpèce, mes gens coupèrent la trompe pour moi, & prirent pour eux les autres parties de l'animal; j'ai quelquefois rencontré par la ſuite des Colons qui croyoient encore aux Eléphans rouges: quelques peines que j'aye priſes à les déperſuader, je n'ai pu rien gagner ſur ces eſprits prévenus; ils ſoutenoient le préjugé par le préjugé même.

C'étoit une femelle que j'avois tuée; elle avoit neuf pieds trois pouces de hauteur; l'une de ſes défenſes peſoit treize livres, l'autre dix; cet animal, ſoit mâle ſoit femelle, a toujours la défenſe gauche plus courte & moins lourde que la droite; elle eſt auſſi plus polie & plus luiſante; cette différence provient, comme je l'ai dit, de ce que c'eſt toujours de gauche à droite que la trompe porte la nourriture à la bouche; les faiſceaux de branchages dont l'animal ſe nourrit, néceſſitent un frotement continuel ſur cette défenſe, tandis que la droite n'eſt preſque jamais touchée; en outre, c'eſt avec la même que l'animal eſt habitué à ſonder la terre: & par les trous plus ou moins larges qu'il y fait, on peut juger quelle eſt ſa taille.

Lorſque je donnerai la deſcription de l'Eléphant, je parlerai de ſes mœurs, de ſes paſſions, de ſes goûts & ne dirai que ce que j'ai vu.

Je commençois à prendre plaiſir à cette chaſſe que je trouvois enfin bien moins dangereuſe que divertiſſante. Je ne pouvois comprendre, & l'ai moins compris encore par la ſuite, pourquoi les Auteurs & les Voyageurs ont farci de tant de menſonges les récits qu'ils nous ont faits des forces & des ruſes de cet animal; pourquoi ils ont ſi fort monté l'imagination ſur les dangers où s'expoſent les Chaſſeurs qui les pourſuivent. A la vérité, qu'un étourdi ſoit en même temps aſſez téméraire pour attaquer un Eléphant en raſe campagne, il eſt mort s'il manque ſon coup: la plus grande vîteſſe de ſon cheval n'égalera jamais le trot de l'ennemi furieux qui le pourſuit; mais ſi le Chaſſeur ſait prendre ſes avantages, toutes les forces de l'animal doivent céder à ſon adreſſe & à ſon ſang-froid. J'avoue que ſa première vue cauſe un étonnement

preſque

presque stupide ; elle est imposante, effrayante ; mais avec un peu de courage, & de tranquillité, on s'accoutume bientôt à son aspect. Avant de se livrer à cette grande chasse, un homme prudent doit s'attacher à découvrir le caractère, la marche & les ressources de l'animal ; il doit sur-tout, selon les circonstances, s'assurer des retraites, pour se mettre à l'abri de tout péril, s'il arrivoit que, l'ayant manqué, il en fût poursuivi ; au moyen de ces précautions, cette chasse n'est plus qu'un exercice amusant, un jeu dans lequel il y a cinquante contre un à parier pour le joueur.

Tant que je restai dans ce canton, je variai mes campemens avec mes occupations ; mais toujours je m'attachai aux bords rians du Gamtos. J'y fis une ample moisson de raretés, & ma Collection s'y accrut sensiblement.

Le 11 Septembre, à six heures du matin, nous décampâmes ; j'en avois donné connoissance à la Horde voisine ; c'étoit avec le plus sincère & le plus vif regret qu'elle nous voyoit partir ; moi-même je m'en séparois avec peine. Ces bonnes-gens m'avoient inspiré de l'attachement : « tant de douceur & de simplicité, me » disois-je, peuvent-ils attirer tant de mépris ? Sont-ce donc là » ces Sauvages de l'Afrique, avides du sang des Etrangers, & » qu'on n'aborde qu'avec horreur » ? Cette bonhomie & cette affabilité me donnoient d'autant plus de confiance que j'étois réellement alors plongé dans le désert, & que rien ne me promettoit de dangers pour la suite. Tout ce pays, qui n'est habité que par Hordes de Gonaquois, diffère essentiellement de celui des Hottentots de la Colonie. Ces peuples n'ont entr'eux aucune relation directe. Ceux-là sont appelés *Hottentots Sauvages*. Je n'irai pas plus avant, sans donner sur eux en général des aperçus certains, sans lesquels on n'a pu, jusqu'ici s'en former que des idées imparfaites.

Ils ne composent plus, comme autrefois, une Nation uniforme dans ses mœurs, ses usages, & ses goûts. L'établissement de la Colonie Hollandoise, a été l'époque funeste qui les a désunis tous, & des différences qui les distinguent aujourd'hui.

Lorsqu'en 1652, le chirurgien Riébek, de retour de l'Inde à Amsterdam, ouvrit les yeux des directeurs de la Compagnie, sur l'importance d'un établissement au Cap de Bonne-Espérance, ils pensèrent sagement qu'une telle entreprise ne pouvoit être mieux exécutée que par le génie même qui l'avoit conçue. Ainsi, chargé de pouvoirs, bien approvisionné, muni de tout ce qui pouvoit contribuer à la réussite de son projet, Riébek arriva bientôt à la baie de la Table. En Politique adroit, en habile conciliateur il employa toutes les voies détournées propres à lui attirer la bienveillance des Hottentots, & couvrit de miel les bords du vase empoisonné. Gagnés par de cruels appâts, ces maîtres imprescriptibles de toute cette partie de l'Afrique, les Sauvages, ne virent point tout ce que cette profanation coupable leur enlevoit de droits, d'autorité, de repos, de bonheur. Indolens par nature, vrais Cosmopolites, & nullement Cultivateurs, pourquoi se seroient-ils inquiétés que des Etrangers fussent venus s'emparer d'un petit coin de terre, inutile & souvent inhabité? Ils pensèrent qu'un peu plus loin, un peu plus près, il importoit peu dans quel lieu leurs troupeaux, la seule richesse digne de fixer leurs regards, trouveroient leur nourriture, pourvu qu'ils la trouvassent. L'avare Politique des Hollandois entrevit de grandes espérances dans des commencemens aussi paisibles, &, comme elle est sur tout habile & plus apre qu'un autre à saisir les avantages de la fortune, elle ne manqua pas de consommer l'œuvre, en offrant aux Hottentots deux amorces bien séduisantes, le tabac & l'eau de vie. De ce moment, plus de liberté, plus de fierté, plus de nature, plus de Hottentots, plus d'hommes; ces malheureux Sauvages alléchés par ces deux appâts, s'éloignèrent le moins qu'ils purent, de la source qui les leur offroit; d'un autre côté, les Hollandois qui, pour une pipe de tabac ou un verre d'eau de vie, pouvoient se procurer un Bœuf, se ménagèrent autant qu'ils purent, d'aussi précieux voisins. La Colonie insensiblement s'étendoit, s'affermissoit; on vit bientôt s'élever sur des fondemens qu'il n'étoit plus temps de détruire, cette puissance redoutable qui dicta des loix à toute cette partie de l'Afrique, & recula bien loin, tout

ce qui voulut s'oppoſer aux progrès de ſon ambitieuſe cupidité. Le bruit de ſes proſpérités ſe répandit, & y attira de jour en jour de nouveaux Colons. On jugea, comme cela ſe pratique toujours, que la loi du plus fort étoit un titre ſuffiſant pour s'étendre à volonté; cette logique rendit nuls ceux de la propriété, ſi ſacrés & ſi reſpectables; on s'empara indiſtinctement, à pluſieurs repriſes, au-delà même des beſoins, de toutes les terres que le Gouvernement ou les particuliers favoriſés par lui, jugèrent bonnes, & trouvèrent à leur bienſéance.

Les Hottentots, ainſi trahis, preſſés, reſſerrés de toutes parts, ſe diviſèrent & prirent deux partis tout-à-fait oppoſés. Ceux que la conſervation de leurs troupeaux intéreſſoit encore, s'enfoncèrent dans les montagne vers le Nord & le Nord-Eſt. Mais ce fut le plus petit nombre. Les autres, ruinés par quelques verres d'eau de vie & quelques bouts de tabac, pauvres, dépouillés de tout, ne ſongèrent point à quitter le Pays; mais, renonçant abſolument à leurs mœurs ainſi qu'à leur antique & douce origine, dont ils ne ſe ſouviennent plus même aujourd'hui, ils vendirent lâchement leurs ſervices aux blancs qui, d'Etrangers ſoumis, tout-à-coup devenus Maîtres & Cultivateurs entreprenans & fiers, n'ont pas même aſſez de bras pour faire valoir leurs immenſes richeſſes, & ſe déchargent entièrement des travaux pénibles & multipliés de leurs habitations ſur ces infortunés Hottentots, de plus en plus dégradés & abâtardis.

Quelques Hordes, à la vérité, chétives & miſérables ſe ſont établies, & vivent comme elles le peuvent, dans différens Cantons de la Colonie; mais leur chef n'eſt pas même un homme de leur choix. Comme elles ſont dans le diſtrict & ſous l'Empire du Gouvernement, c'eſt au Gouverneur qu'appartient ſeul le droit de le nommer. Celui qu'il a choiſi ſe rend à la Ville, & vient recevoir une groſſe canne aſſez ſemblable à celle des Coureurs, avec cette différence que la pomme n'eſt que de cuivre pur. On lui paſſe enſuite au cou, en ſigne de ſa dignité, un croiſſant ou hauſſe-col auſſi de cuivre façonné, ſur lequel eſt gravé majuſculeuſement le mot CAPITEIN. De ce moment, ſa triſte Horde qui, depuis long-

temps a perdu son nom national, prend celui du nouveau chef qu'on lui donne. On dit alors, par exemple, la Horde du Capitaine Keis; & le Capitaine Keis devient pour le Gouvernement une nouvelle créature, un nouvel espion, un nouvel esclave, & pour les siens un nouveau Tyran.

Le Gouverneur ne connoît jamais les sujets par lui-même. C'est ordinairement le Colon le plus voisin de la Horde, qui sollicite & détermine la nomination pour une de ses créatures, parce qu'il compte sur la reconnoissance d'un aussi bas protégé, & que celui-ci mettra tous ses vassaux à sa discrétion, lorsque le besoin l'exigera. C'est ainsi que, sans informations préliminaires, sans égards comme sans justice, on contraint une Horde impuissante & sans forces, à recevoir la loi d'un homme incapable souvent de la commander; c'est ainsi que l'intérêt d'un seul l'emporte sur l'intérêt général dans les grandes & les petites affaires, & que les révolutions d'une République, ou la puérile élection d'un Syndic de village, partant d'un même principe, se ressemblent également par les effets.

Tels sont en général les Hottentots, connus aujourd'hui sous le nom de Hottentots du Cap, ou Hottentots des Colonies; il faut bien se garder de les confondre avec les Hottentots Sauvages, qu'on nomme par dérision *Jackals-Hottentot*, & qui, fort éloignés de la domination arbitraire du Gouvernement Hollandois, conservent encore, dans le désert qu'ils habitent, toute la pureté de leurs mœurs primitives.

Parvenu au point de mon Voyage, où n'ayant plus de relation avec les premiers que je laisse derrière moi, j'arrive & me trouve au milieu des seconds; il n'est pas nécessaire que j'approfondisse & détaille ici toutes les différences qui les distinguent; pour donner une idée du caractère de ces derniers, & de ce que je dois attendre d'eux, il suffit d'une remarque, d'une seule vérité d'expérience: par-tout où les Sauvages sont absolument séparés des Blancs & vivent isolés, leurs mœurs sont douces; elles s'altèrent & se corrompent, à mesure qu'ils les approchent; il est bien rare que les Hottentots qui vivent avec eux, ne deviennent des monstres. Cette assertion, toute affligeante qu'elle soit, n'en est pas moins une

vérité de principe qui souffre à peine une exception; lorsqu'au Nord du Cap, je me suis trouvé sous le tropique, parmi des Nations très-éloignées, quand je voyois des Hordes entières m'entourer avec les signes de la surprise, de la curiosité la plus enfantine, m'approcher avec confiance, passer la main sur ma barbe, mes cheveux, mon visage: « je n'ai rien à craindre de ces gens, » me disois-je tout bas; c'est pour la première fois qu'ils envi» sagent un blanc ».

Je me suis livré à cette digression d'autant plus volontiers qu'il étoit intéressant de fixer les regards sur cette partie plus sérieuse de mes excursions & de mon histoire. J'y reviens avec empressement & j'éprouve sans cesse un nouveau plaisir à conter ces simples mais délicieuses aventures.

Toute la Horde qui avoit eu de la peine à se séparer de moi, m'accompagna jusqu'à la rivière *Louri*, à quatre lieues du Gamtoos. Nous arrêtâmes pour prendre congé de nos bons amis, les régaler de quelques verres d'eau de vie, & de quelques pipes de tabac. Les femmes qui, pendant mon séjour dans les environs de leurs Kraals, s'étoient attachées à mes Hottentots & qui peut-être aussi regrettoient un peu ma cuisine, vouloient absolument nous suivre; mais plusieurs fois je m'étois aperçu, quoique j'eusse feint de ne le pas remarquer, qu'il s'étoit élevé quelques démêlés entre mes gens; il s'en étoit suivi un peu de relâchement dans le service; ainsi je refusai nettement à ces femmes la permission de m'accompagner & de rester avec moi. Une seule m'avoit paru fort agissante; j'avois remarqué qu'elle avoit grand soin de mes vaches & de mes chèvres; qu'elle savonnoit & blanchissoit mon linge fort proprement; ces raisons intéressoient assez ma personne; mais un autre motif plaidoit plus fortement sa cause. Elle étoit devenue la maîtresse tendrement aimée de mon fidèle Klaas; les séparer, c'eût été déchirer deux cœurs à la fois, sans nul profit que de me montrer sévère & dur envers un être qui m'auroit, en toute rencontre, sacrifié sa vie. Par une politique contraire à celle qu'eût adoptée tout autre, je résolus de la garder; cette marque de préférence faisoit voir à quel point je distinguois Klaas de ses

camarades. Que ce ſoit injuſtice ou foibleſſe, je me livrai au déſir de faire au moins un heureux, puiſque tous ne pouvoient l'être, & je n'eus point dans la ſuite, à m'en repentir. Je donnai à cette femme le nom de *Ragel*; elle fut chargée du même ſervice qu'elle avoit toujours fait; elle m'a ſuivi par-tout juſqu'à la fin de ce Voyage.

Après le départ de la Horde, nous continuâmes notre route; mais un gros orage nous força d'arrêter à *Galgebos*. Il étoit cinq heures du ſoir; le lieu ne manquoit pas d'agrémens; j'y aurois volontiers ſéjourné quelque temps; mais il n'y couloit pas un ſeul ruiſſeau. Nous allâmes donc à deux lieues de là paſſer la rivière *Van-Staade*, & dételer à ſept heures ſur le bord d'une mare qui pouvoit abreuver toute la caravane.

De combien de procédés & d'inventions utiles le haſard n'eſt-il pas ſouvent la cauſe? Preſque toujours il nous ſert mieux, & par des moyens plus ſimples qu'aucun de ceux qui nous ſont ſuggérés par nos propres lumières, nos combinaiſons, notre intelligence: je reçus la preuve de cette vérité dans l'endroit même où je m'arrêtois.

La Horde dont je venois de me ſéparer étoit venue dès le matin m'apporter, dans mon camp, une bonne proviſion de lait; j'en avois placé une cruche preſque remplie ſur mon chariot dans l'intention de m'en ſervir en route pour me déſaltérer; l'orage que nous avions eſſuyé m'avoit tellement rafraîchi que je n'y avois pas touché; le ſoir, après les feux faits, je voulus diſtribuer ce lait à mes gens; mais il étoit tourné; je le fis jeter dans une chaudière pour en régaler mes chiens; combien ne fus-je pas émerveillé d'y trouver le plus excellent & le plus beau beurre; j'en étois redevable aux cahottemens de la voiture qui l'avoit battu pendant la route. Cette découverte, que je mis en pratique dans tout mon Voyage, me procuroit, outre le beurre frais, un petit-lait ſalutaire dont je faiſois fréquemment uſage, & qui ſans doute contribua à me tenir vigoureux & bien portant.

Le jour ſuivant, un ſecond orage nous empêcha de partir; il étoit affreux. Il tomboit des grêlons auſſi gros que des œufs de

Pl. II.

LA HOTTENTOTE.

poules; mes bestiaux en souffroient de manière à m'inquiéter beaucoup. Je fus obligé de tuer une de mes chèvres mortellement blessée; ce fût une perte réelle. Je la regrettai beaucoup; elle étoit prête à mettre bas.

Mais enfin le temps ayant changé, nous abandonnâmes notre mare; &, vers le milieu de la journée, après avoir traversé les deux rivières, le petit & grand *Swaar-Kops*, je fis dételer sur le bord de cette dernière. Je venois d'apercevoir des empreintes que je ne connoissois pas; quelques uns de mes gens, à qui je les fis remarquer, m'assurèrent que c'étoient des pas de Rhinocéros. Tandis qu'on mettoit ordre à mon camp, je suivis la trace; mais la nuit qui survint me la fit perdre, & je retournai sans avoir rien vu. Nous avions, sur cette seconde rivière qui étoit considérable, une autre horde de Sauvages. Le Kraal étoit composé de neuf à dix huttes, & fourni de cinquante à soixante personnes tout au plus. Ces gens me conseillèrent de ne point passer la rivière Bossiman qui coule près de la côte; ils me disoient qu'il étoit plus à propos de couper sur ma gauche & de gagner davantage l'intérieur du Pays, pour éviter une troupe nombreuse de Caffres qui jetoit l'alarme & mettoit tout à feu & à sang dans le canton; que, de côtés & d'autres, ce n'étoit que désordre & pillage, campagnes ravagées, habitations dévastées & réduites en cendres; que les Propriétaires, pour échapper à une mort prompte & sûre, avoient tout abandonné, traînant derrière eux quelques foibles restes de leurs troupeaux; qu'en un mot je ne devois pas m'approcher de la Caffrerie. Un avertissement aussi brusque m'en imposa d'abord. J'assemblai aussitôt mon monde. On tint conseil sur le parti qu'il falloit prendre. J'étois bien aise d'approfondir les dispositions de tous. Il résulta de ce concert unanime, assez conforme à mes desseins cachés, que nous éviterions d'abord, autant que cela ne nous rejetteroit pas trop loin, cette dangereuse troupe de Caffres; que, comme nous en étions fort près, nous serions toujours sur nos gardes de jour & de nuit; que, pour éviter toute surprise, nous ne camperions plus qu'en rase campagne; que nos Boeufs seroient gardés à leur pâture par quatre hommes avec leurs fusils;

que mes Chevaux ne quitteroient plus le piquet, afin qu'en cas d'alarme, ils fussent toujours sous la main; mon grand fusil bien chargé devoit rester au camp, & trois coups tirés à des intervalles égaux étoient le signal de ralliement pour ceux que leurs occupations diverses auroient trop éloignés du centre commun.

Nos précautions aussi bien prises & connues de tout le monde, je montai à Cheval; &, suivi de deux de mes gens bien armés, je fis une patrouille rigoureuse afin de découvrir si, dans les environs, il ne rôdoit pas quelques Caffres, & de fusiller impitoyablement le premier que j'aurois vu caché dans l'intention de nous surprendre, s'il m'étoit impossible de l'enlever vivant. Rien ne se présenta. Je poussai plus avant dans l'après-diné. La rivière jusqu'à son embouchure étoit bordée d'arbres épineux, la terre sablonneuse, couverte de buissons, & peuplée d'un abondant gibier. J'en tuai quelques pièces par provision. Nous ne vîmes rien paroître qui dût nous inquiéter; convaincu que nous n'avions, pour le moment, rien à redouter de ces Caffres si terribles, dès le lendemain matin je fis lever le camp, & nous quittâmes le Swaar-Kops.

La Horde de Hottentots, effrayée au seul nom de ces cruels vengeurs, se proposoit d'aller s'établir plus loin, pour n'être plus dans le voisinage de la Caffrerie. Lorsqu'elle me vit près de partir, elle me demanda la permission de me suivre, & de se mettre sous la protection de mon camp. Je leur accordai cette grâce; &, quoique dans le fond je fusse enchanté de leur proposition, je m'en fis adroitement un mérite, autant dans le dessein de les tenir sous ma dépendance, que de rassurer mes gens par ce simulacre imposant, & de soutenir leur courage. Je ne pouvois rien désirer de plus favorable; je renforçois ma troupe, & j'avois par-dessus les ressources particulières de cette Horde, l'avantage de ma petite artillerie qui pouvoit faire face à des nuées de Sagayes (*), & rendre nuls tous les efforts d'une armée de Sauvages, si j'étois bien secondé. En moins de deux heures, les cabanes furent démontées,

(*) Espèce de lance dont se servent les Caffres avec beaucoup d'adresse.

empaquetées

empaquetées & mises avec les autres effets sur le dos des Bœufs auxiliaires.

Je fis d'abord partir avant moi la moitié des hommes de cette Horde avec tous leurs bestiaux; je leur donnai deux de mes gens bien armés pour les escorter; ils emmenoient aussi un de mes Chevaux, afin qu'en cas d'accident, ils pussent m'en donner plus promptement connoissance.

Une heure après, je fis filer nos relais, vaches, moutons, & chèvres, & toutes les femmes de la Horde avec leurs enfans, montées sur leurs Bœufs; une partie de leurs hommes marchoit derrière. Cette compagnie étoit encore escortée par six de mes Chasseurs. Mes trois voitures suivoient avec le reste de mes gens tous armés. Enfin, monté sur mon meilleur Cheval, pour avoir l'œil à tout, je galoppois sur les ailes, à droite, à gauche, en avant, en arrière, dans la crainte où j'étois sans cesse de quelqu'embuscade imprévue; car je puis assurer que, le Chef une fois démonté, toute la caravane n'eût été qu'une boucherie horrible & la proie d'un moment.

J'étois armé de toutes pièces. Je portois une paire de pistolets à deux coups, dans les poches de mes culottes; une autre paire pareille à ma ceinture; mon fusil à deux coups sur l'arçon de ma selle; un grand sabre à mon côté, & un crit ou poignard à la boutonnière de ma veste. J'avois dix coups à tirer dans le moment. Cet arsenal me gênoit un peu dans les commencemens: cependant je ne le quittai plus du tout, autant pour ma propre sûreté que parce qu'il me sembla que j'augmentois, par cette précaution, la confiance de tout mon monde; mes armes lui répondoient sans doute de mes résolutions; dans cette pensée chacun suivoit tranquillement son chemin, se reposant sur moi du soin de le défendre.

Cette caravane en marche étoit un spectacle unique, amusant, je pourrois dire magnifique. Les sinuosités qu'elle étoit obligée de faire en suivant les détours des rochers & des buissons, lui donnoient continuellement de nouvelles formes, & ce point de vue varioit à chaque instant. Quelquefois elle disparoissoit entièrement

à mes regards, & tout-à-coup du haut d'un tertre, je découvrois à vue d'oiseau dans le lointain mon avant-garde qui s'avançoit lentement vers le sommet d'une montagne, tandis que le corps général, qui suivoit sans tumulte & dans le plus bel ordre, les traces de ceux qui les avoient précédés, n'étoit encore qu'à mes pieds; les femmes donnoient à tetter, à manger & à boire à leurs enfans, assis à côté d'elles sur leurs Bœufs; les uns pleuroient; d'autres chantoient ou rioient; les hommes en fumant une pipe sociale causoient entr'eux & n'avoient plus l'air de gens qui fuient plein d'épouvante l'approche d'un ennemi cruel.

Un peu plus inquiet que ces machines ambulantes, j'avois les yeux ouverts sur ma position critique, & philosophois de mon côté sur ma bête. A trois mille lieues de Paris; seul de mon espèce, parmi tant de monde, entouré, guetté par les animaux les plus féroces, j'étois tenté de m'admirer conduisant pour la première fois dans les déserts d'Afrique, une peuplade de Sauvages qui, volontairement soumise à mes ordres, les exécutoit aveuglément, & s'en étoit remis à moi seul du soin de sa conservation; je n'avois rien à craindre d'eux tous collectivement pris; cependant j'en voyois qui m'auroient fait trembler, si, corps-à-corps, il n'y avoit eu entr'eux & moi d'autre juge d'un débat que la force; mais, au fond j'étois assez convaincu que, là comme ailleurs, ce n'est pas le plus fort mais le plus adroit qui commande.

Nous n'étions pas encore bien avancés, quand mes chiens, qui rôdoient de côtés & d'autres dans les buissons, se mirent tous à aboyer & à tenir. La peur s'empara de tout le monde. Ce ne pouvoit être, disoit-on, autre chose qu'une embuscade de Caffres; je me prêtois difficilement à leurs raisonnemens absurdes. Comment concevoir que mon avant-garde eût passé sans être inquiétée? & je venois de l'apercevoir qui suivoit paisiblement sa route, sans aucune apparence de désordre; je piquai des deux, & lorsqu'à travers les buissons je fus arrivé sur la voie, je fus bien étonné de ne voir qu'un Porc-Epic qui se défendoit au milieu de mes chiens; je le tuai & sur le champ, dans la crainte que ce coup de fusil ne fît faire quelque sottise à mes gens, je revins auprès

d'eux ; &, par mes plaiſanteries ſur leurs terreurs paniques, ils purent juger que je ne me démontois pas aiſément.

Le Porc-Epic ſe défend à merveille. Ses piquans le mettent à l'abri de toute atteinte ; lorſque le chien l'approche, celui-là prend ſa belle, & ſe jette de côté ſur lui ; une fois touché, le chien ne revient plus à la charge. Il lui reſte toujours dans les chairs quelques-uns des piquans ; cela le décourage & le fait fuir. Un de mes Hottentots fut incommodé pendant plus de ſix mois pour en avoir été bleſſé à la jambe.

M. Mallard, Officier du régiment de Pondichery, au Cap de Bonne-Eſpérance, fut piqué en harcelant un de ces animaux ; il s'en fallut peu qu'il ne perdît la jambe ; &, malgré tous les ſoins qu'on prit de ſa perſonne, il ſouffrit cruellement pendant quatre mois entiers dont il paſſa le premier dans ſon lit.

Au reſte le Porc-Epic eſt un excellent manger ; on le voit avec plaiſir ſur les tables les mieux ſervies du Cap, lorſqu'il a été ſoigneuſement fumé.

Après une heure & demie de marche, je fis halte ; mais nous n'arrêtâmes que le temps qu'il falloit pour ramaſſer une bonne proviſion de ſel ſur les bords d'un Lac d'eau ſalée, qui ſe trouvoit dans notre chemin ; &, deux lieues plus loin, je pris les devans pour aller viſiter une habitation que j'apercevois à notre gauche. Elle avoit été ſaccagée & brûlée par les Caffres ; il n'en exiſtoit plus que quelques pans de murs, tout noircis & calcinés par les flammes, image bien horrible dans le fond d'un déſert !

Une heure après, je trouvai mon avant-garde arrêtée ſur les bords du *Kouga ;* nous y plantâmes le piquet.

Ce Kouga n'eſt à proprement parler qu'un ruiſſeau ; encore l'eau n'y couloit preſque pas ; il n'en étoit reſté que dans des creux où nous trouvâmes quantité de Tortues excellentes ; mais elles étoient très-petites ; la plus forte ne peſoit pas trois livres. Je fis faire, avant la nuit, un abbatis de branchages pour former une eſpèce de parc autour de mes bêtes ; pendant ce temps là, les femmes ramaſſoient de côtés & d'autres tout ce qu'elles pouvoient trouver de bois ſec afin, d'alimenter pluſieurs feux qu'il

étoit indiſpenſable de tenir allumés en divers endroits, dans la crainte d'être ſurpris, ſoit par les Caffres, ſoit par les Lions qui devenoient très-communs dans ce Canton. Nous y reſtâmes juſqu'au 20. Les vivres commençoient à manquer; j'eus le bonheur de tuer trois Buffles & deux Bubales.

Les bords du ruiſſeau me procurèrent quelques Pintades abſolument ſemblables à celles d'Europe; en les faiſant bouillir longtemps, elles étoient très-bonnes; mais rôties ou ſur le gril, on ne pouvoit en tirer aucun parti. Elles étoient apparemment trop vieilles; je trouvai auſſi quelques eſpèces nouvelles de très-jolis oiſeaux; les Barbus entr'autres. J'en donnerai les Planches enluminées.

Nous remontâmes enſuite le Kouga dans l'ordre que nous avions obſervé juſqu'alors; il y avoit à peine une heure que nous marchions, que mon avant-garde qui s'étoit arrêtée, m'envoya dire qu'elle trouvoit des empreintes de pieds d'hommes; la peur leur perſuadoit à tous que c'étoient des pieds de Caffres; ils ne voyoient par-tout que Caffres. J'accourus; les traces ne me parurent pas bien fraîches; cependant, comme cette découverte devenoit très-ſérieuſe, je ſentis qu'il n'y avoit rien à négliger, ni temps à perdre pour ſe mettre en bon état de défenſe; je fis halte; &, tandis que tout le monde travailloit à parquer les Bœufs & à ranger le camp, ſuivi de mes deux Chaſſeurs intrépides, je partis encore pour aller à la découverte. Nous ſuivîmes la trace pendant plus d'une heure. Elle nous conduiſit dans un endroit où nous trouvâmes les reſtes d'un feu qui n'étoit pas encore éteint, & quelques os de mouton fraîchement rongés. Il étoit très-évident que les Sauvages qui s'étoient arrêtés là, y avoient paſſé la nuit; mais à la vue des os rongés, j'avois bien de la peine à croire que ce fuſſent des Caffres, parce que cette nation n'élève point de bêtes à laine. A la vérité, il étoit poſſible qu'ils en euſſent ou pillé ou trouvé chez leurs ennemis. Dans l'incertitude où me jetoient mes réflexions, je réſolus de pouſſer encore plus avant; enfin, las de parcourir & de battre la campagne, voyant que ces traces nous écartoient trop & nous jetoient dans une route oppoſée à celle

que nous devions tenir, nous rejoignîmes le camp. La nuit suivante fut assez tranquille ; mais le jour survint avec un orage terrible ; une pluie continuelle nous força de rester clos dans nos tentes, & le lendemain nous eûmes le désagrément de traverser quatorze fois de suite le malencontreux Kouga, qui de quart-d'heure en quart-d'heure, venoit impitoyablement nous barrer le chemin, ne nous donnoit pas le temps de nous reconnoître & sur toutes choses faisoit danser horriblement nos voitures sur les cailloux roulans de son lit & les éclats de rocher qu'il charioit dans son cours. Ce manége fatigant & répété tant de fois, nous força de passer la nuit, près d'un petit torrent appelé *Drooge-Rivier* (rivière sèche). Nos attelages étoient trop harassés pour nous conduire plus avant ; les circonstances ne nous permettoient pas non plus de songer à faire de grandes marches. Il falloit trop de temps, lorsque nous arrivions, pour ranger le camp, s'occuper des soins & à la nourriture d'une centaine d'animaux, faire bouillir les marmites pour un nombre encore plus considérable de personnes, veiller à la sûreté de tous ces individus, faire le bois pour les feux, & les entretenir toute la nuit ; ces détails devenoient bien pénibles & pourtant indispensables.

Ce soir là, nos chiens s'avisèrent de vouloir être nos pourvoyeurs. Le Pays étoit rempli de Pintades ; au coucher du soleil, tous ces animaux s'étoient perchés par centaines pour passer la nuit sur les arbres qui nous environnoient. Ils faisoient un caquetage continuel & désagréable ; mais il servit du moins à quelque chose, & les oiseaux mal-adroits se décelèrent eux-mêmes ; car nos chiens, qui les entendoient, se mirent à courir & à abboyer aux pieds des arbres. Les Pintades auroient bien voulu fuir ; mais la pesanteur de leur corps & la trop petite envergure de leurs ailes, ne leur permettant pas de prendre leur vol de dessus les arbres ; obligés pour cela de courir & de s'élancer de la terre, c'est dans ce moment que nos chiens les attendoient au passage, & les démontoient d'un coup de dent. Cette façon de chasser nous procura de ces animaux en quantité, sans qu'il nous en coutât une seule charge de poudre. Le lendemain, je voulus

employer le même manége; mais les Pintades mieux inſtruites par le ſort de la veille, ne deſcendirent point; au reſte, un ſeul coup de fuſil produiſit tout l'effet que j'en avois eſpéré.

Pendant la nuit, quelques Lions ſe firent entendre dans le lointain.

Le 23, après ſix heures de marche, nous arrivâmes à une grande & belle rivière le *Sondag*; elle étoit à plein bord; le temps tournoit à la pluie; la crainte d'être encore arrêtés par un débordement, nous fit prendre le parti de traverſer ſur des Radeaux; je fis couper le bois néceſſaire pour cette conſtruction, & même celui qu'il nous falloit pour l'entourage ordinaire de nos beſtiaux, lorſque nous ſerions campés; après quoi je fis embarquer nos voitures pièce à pièce, tous les effets & la moitié de mon monde. Ils allèrent camper de l'autre côté de la rivière, ſous la conduite de Swanepoël; les beſtiaux paſſèrent à la nage, comme ils avoient fait dans les occaſions précédentes; &, le jour ſuivant, avec le reſte de la troupe & des effets, je traverſai à mon tour le torrent ſur mon Radeau. Les préparatifs, l'exécution, & le rétabliſſement de toutes choſes nous occupèrent juſqu'au dernier du mois.

Dans l'intervalle, je m'étois procuré pluſieurs oiſeaux; j'avois fait ſaler pluſieurs Coudous; mais j'avois failli perdre mon pauvre Keès. Ce détail fera mieux connoître que tout ce que je pourrois dire, ma manière uniforme & ſimple de paſſer mes jours.

J'étois prêt de dîner, & je dreſſois ſur un plat, des haricots ſecs que je venois de fricaſſer, lorſque j'entendis tout-à-coup le ramage d'un oiſeau que je ne connoiſſois pas. J'eus bientôt oublié & la cuiſine & le dîner. Je prends mon fuſil & m'élance hors de ma tente. Je revins au bout d'un quart-d'heure, ſatisfait de ma courſe, & tenant mon oiſeau à la main; je fus grandement ſurpris en rentrant, de ne plus trouver une ſeule fève ſur ma table; c'étoit un tour de Keès; mais je l'avois ſi bien étrillé la veille pour m'avoir volé mon ſouper, que je ne concevois pas qu'il l'eût ſi tôt oublié, ou qu'il eût mis ſi peu d'intervalle entre la punition & ce nouveau délit; cependant il avoit diſparu; comme-

il attendoit toujours la nuit pour se remontrer, lorsqu'il avoit fait quelque sotise, je savois bien qu'il ne pourroit m'échapper; c'étoit ordinairement à l'heure de mon thé qu'il se glissoit sans bruit, & venoit se mettre près de moi à sa place accoutumée, avec l'air de l'innocence & comme s'il n'eût jamais été question de rien. Ce soir là, il ne reparut pas; &, le lendemain, personne ne l'ayant vu, je commençai à prendre de l'inquiétude, & à craindre qu'il n'eût disparu tout-à-fait. J'en aurois été d'autant plus désolé, qu'en outre qu'il m'amusoit sans cesse, il m'étoit réellement fort utile, & me rendoit des services que je n'aurois pu remplacer par d'autres; mais, au troisième jour, un de mes gens qui revenoit de chercher de l'eau, m'assura qu'il l'avoit vu rôder dans le bois voisin, mais que le drôle s'y étoit enfoncé, dès qu'il l'avoit aperçu. Je me mis aussitôt en campagne; je battis avec mes chiens tous les environs; tout d'un coup j'entends un cri pareil à celui qu'il faisoit toujours lorsqu'il me voyoit arriver de la chasse, & que je n'avois pas voulu l'emmener avec moi; je m'arrête, je cherche des yeux; enfin je l'aperçois qui se cachoit à moitié derrière une grosse branche dans l'épaisseur d'un arbre. Je l'appelle amicalement, je l'engage par toutes sortes de bonnes paroles à descendre & à venir à moi; il ne s'en fie point à ces signes de mon amitié & de la joie que me causoit sa rencontre; il me force à grimper sur l'arbre pour l'aller chercher. Il ne fuit pas & se laisse prendre; le plaisir & la crainte se peignoient alternativement dans ses yeux; il les exprimoit par ses gestes. Nous rejoignîmes mon camp. C'est là qu'il attendoit son sort & ce que je déciderois de lui. J'aurois bien pu le mettre à l'attache, mais c'étoit m'ôter l'agrément de cette jolie bête; je ne le maltraitai même pas, & voulus être généreux avec lui. Une correction de plus ne l'auroit poin changé; peut-être en avoit-il plus d'une fois essuyé mal à propos; car sa réputation, qui prêtoit assez les couleurs de la vraisemblance aux rapports qu'on me faisoit contre lui, lui nuisoit beaucoup dans mon esprit & me rendoit injuste, sur-tout quand j'avois de l'humeur; on avoit mis souvent sur son compte bien des petits vols de friandise dont mes Hottentots eux-

mêmes avoient probablement touché la valeur, & dont le pauvre Keès n'avoit sans doute été que le prête-nom.

Le Sondag est un fleuve qui prend sa source dans de hautes montagnes presque toujours couvertes de neiges; ce qui les a fait nommer *Sneuw - Bergen* (montagnes de neige). Je les avois au Nord sur ma gauche. Le fleuve, grossi par différentes petites rivières qui se joignent à lui, va se jeter & se perdre dans la mer, à dix lieues de l'endroit où j'étois.

Le 1er Octobre, nous reprîmes notre route dans l'ordre accoutumé. Après sept heures de marche, nous nous reposâmes un moment sur les ruines d'une habitation délaissée comme l'autre, & non moins triste & lugubre. A quatre heures du soir, nous nous arrêtâmes à une mare d'eau. Nous fûmes bien heureux, cette nuit là, d'avoir de grands feux. Quelques Hiennes & deux Lions nous vinrent visiter, & mirent tous nos bestiaux en désordre. Nous passâmes toute la nuit sur pied. Il ne fallut rien moins que nos décharges bruyantes & non interrompues, pour parvenir à les éloigner, tant ils montroient d'acharnement!

A la pointe du jour, nous vîmes une si grande quantité de Gazelles *Spring-Bock*, que je résolus d'employer la journée entière à en faire la chasse. Nos provisions commençoient à manquer, & demandoient à être renouvelées plus souvent. C'étoit parmi tout mon monde une consommation de viandes dont on ne sauroit se faire une juste idée. En conduisant une Horde entière, & tous leurs animaux, j'avois pris un surcroît d'embarras considérable & qui m'effrayoit quelquefois. Nous fûmes assez heureux de tuer sept de ces Gazelles. Quoique cette espèce soit leste à la course, à cheval on les joint facilement. Rassemblées ordinairement en troupe & serrées comme des moutons, elles se nuisent mutuellement; ce qui ralentit beaucoup leur marche. Une seule balle bien ajustée, peut en traverser deux, quelquefois trois, & plus encore.

Le jour d'après, nous fîmes une marche forcée; nous avions eu de mauvaise eau la veille; il falloit, pour s'en procurer de plus fraîche, rencontrer un bras du Sondag. Nous le trouvâmes heureusement à quatre heures. Nos Bœufs étoient rendus. Ils avoient

avoient travaillé par une chaleur étouffante. Je craignois qu'il n'en mourût quelques-uns, malgré qu'on eût eu la précaution de renouveler plusieurs fois les attelages. Le 4, nous quittâmes tout-à-fait le fleuve & ne fîmes, ce jour là, que trois lieues, tant la chaleur étoit insupportable; nos Bœufs se sentoient encore de la veille.

Le 5, nous nous mîmes en route, dès trois heures du matin. A sept heures, nous trouvâmes encore une habitation abandonnée. Les propriétaires sans doute, pressés par la peur, ne s'étoient pas donné le temps de mettre aucun de leurs effets à l'abri du pillage. A l'aspect de cette habitation demeurée entière, & qui ne portoit aucune empreinte du feu, il me sembla que les habitans avoient pris l'épouvante mal-à-propos. Je fus curieux d'entrer dans cette maison. Je ne m'étois pas trompé. Nous n'aperçûmes aucun dérangement dans les meubles. Chaque ustensile étoit à sa place. Je ne permis pas qu'on touchât aux effets, même les plus indifférens; seulement, comme la chaleur continuoit d'être excessive, je fis halte à l'ombre de cette maison, & nous nous reposâmes un peu. Vers le soir, je délogeai & nous entreprîmes une marche de quatre heures.

Le lendemain nous passâmes encore à travers deux habitations simplement désertées comme celle de la veille, & dans le même état. Je ne voulus pas arrêter. Quatre heures de marche nous mirent sur les bords de la petite rivière *Vogel* (l'Oiseau); nous fîmes halte, parce que mes Bœufs avoient encore manqué d'eau & presque de nourriture. A midi, le tems s'obscurcit un peu, & d'assez gros nuages nous déroboient entièrement la vue du Soleil. Je profitai de cette heureuse circonstance pour avancer de plus en plus; nous espérions gagner *Agter-Bruyntjes-Hoogte*; mais parvenus au pied de ces montagnes, une mare d'eau qui se trouvoit là, nous engagea d'y camper; nous n'étions rien moins qu'assurés d'en rencontrer une autre.

Pendant la nuit, nos feux furent aperçus par des Hottentots Sauvages. Comme ces gens s'approchoient de nous pour nous reconnoître, il furent éventés par nos Chiens, qui nous donnèrent

l'éveil & qui courant au qui vive, aboyoient & se démenoient horriblement; pour cette fois une partie de mon monde, persuadé que nous étions investis par les Caffres (la peur, je le répète, leur faisoit voir par-tout des Caffres), proposa de laisser le camp, & de se mettre à l'abri dans les buissons, comme si nous eussions été en plus grande sûreté, séparément cachés dans de misérables taillis que réunis en corps, bien armés & déterminés. Klaas & moi, nous étions furieux. Le vénérable Swanepoël se joignit à nous pour remonter ces cœurs efféminés; & quelque dût être l'événement, il jura qu'il s'attachoit à moi, & donneroit pour ma défense jusqu'à la dernière goutte de son sang. Au milieu de ces discours & des lâches irrésolutions du reste de ma troupe, une voix se fit entendre qui supplioit en Hollandois inintelligible, de rappeler les Chiens, ce que l'on fit à l'instant. Lorsque je me fus assuré que ces gens n'étoient que des Hottentots, je leur permis d'approcher; ils parurent au nombre de quinze hommes, plusieurs femmes & quelques enfans.

Ils s'étoient mis en route pour s'éloigner du feu de la guerre. Je fus prévenu par eux que, lorsque j'aurois franchi la montagne, je trouverois encore plusieurs habitations désertes; ils m'expliquèrent comment les propriétaires de ces habitations éparses, s'étoient assemblés dans une seule pour être en force contre l'ennemi; mais que leur parti étoit pris d'abandonner tout-à-fait le Pays & leurs possessions pour se rapprocher des Colonies Hollandoises, attendu que les Caffres étoient à l'heure même en campagne, & juroient de n'en pas laisser subsister une seule.

Je passai la nuit en conférences de cette nature, & j'appris de ces gens tout ce que je voulus savoir. Je pouvois d'autant moins me déterminer à regarder les Caffres commes des bêtes féroces altérées de sang, qui n'épargnoient ni l'âge, ni le sexe, ni leurs voisins, que je connoissois assez bien les Colons pour suspecter leur foi, & rejeter sur eux une partie des horreurs dont ils affectoient sans cesse de se plaindre. Et pourquoi mêler dans ces guerres affreuses, un peuple aussi doux que le Hottentot, & qui mène une vie à la fois si paisible & si précaire, s'il n'y avoit pas

eu dans le ressentiment des Caffres, une cause cachée bien digne de toute leur vengeance? Le Caffre lui-même n'est point un Peuple méchant. Il vit, comme tous les autres Sauvages de cette partie de l'Afrique, du simple produit de ses bestiaux, se nourrit de laitage, se couvre de la peau des bêtes; il est comme les autres, indolent par sa nature, plus guerrier par les circonstances; mais ce n'est point une Nation odieuse, & dont le nom soit fait pour inspirer la terreur; je voulus donc m'instruire à fond des motifs & des commencemens de ces guerres atroces qui troublent ainsi le repos des plus belles contrées de l'Afrique. Ces bonnes gens qui s'étoient livrés à moi avec tant de confiance, s'ouvrirent également sans réserve. Ils m'apprirent, en effet, que les vexations & la cruelle tyrannie des Colons étoient l'unique cause de la guerre, & que le bon droit étoit du côté des Caffres; ils m'apprirent que les Bossismans, espèce de vagabons déserteurs, qui ne tiennent à aucune Nation, & ne vivent que de rapines, profitoient de ce moment de trouble pour piller indistinctement & Caffres & Hottentots & Colons; qu'il n'y avoit que ces misérables qui eussent pu engager les Caffres à comprendre dans la proscription générale tous les Hottentots, qu'ils regardoient comme des espions attachés aux Blancs, & dont ceux-ci ne se servoient que pour leurs tendre des piéges plus adroits: ce dernier trait n'étoit pas dénué de fondement, mais ne pouvoit, dans aucun cas, s'étendre aux Hordes les plus éloignées. Ainsi l'innocent suivoit le sort du coupable. Eh! comment des Sauvages eussent ils été capables de faire d'eux-mêmes une distinction que les Peuples civilisés ne font pas! Ils m'apprirent enfin que les Caffres s'étoient procuré quelques armes à feu, enlevées dans ces habitations ravagées, ou dérobées à ces Hottentots-Colons surpris à la découverte.

Je fus instruit enfin, dans le plus grand détail, de tout ce qui s'étoit passé, des attaques, des combats qui s'étoient donnés, & dans lesquels, tout en faisant de grands ravages, les Caffres cependant avoient toujours eu le dessous; ce qui ne me parut pas étonnant: la Sagaye, leur arme la plus meurtrière, & qu'ils manient avec la plus grande adresse, ne sauroit soutenir la com-

paraiſon avec nos armes à feu, employées par des Chaſſeurs qui ne manquent jamais leur coup. Tout ce que j'apprenois m'intéreſſoit fort; la plus légère circonſtance ne pouvoit m'être indifférente; je me trouvois engagé, pour mon propre compte, dans les événemens & les haſards de cette guerre, puiſque j'étois actuellement, pour ainſi dire, ſur le champ de bataille, & que je touchois au moment où, navré juſqu'au fond de l'ame du ſpectacle affligeant que j'avois inceſſamment ſous les yeux, pénétré du plus ardent déſir de rendre ſervice à des infortunés que je ne connoiſſois point, que je n'avois jamais vus, que je ne reverrois jamais, mais dont le triſte ſort excitoit ma compaſſion, j'allois, ſi tout ce monde eût voulu me ſuivre, traverſer cinquante lieues de la Caffrerie, au riſque de tout ce qui auroit pu m'en arriver, & rétablir à jamais, le calme dans ces contrées malheureuſes. Je ne fus ſecondé par perſonne; le Ciel même eût été impuiſſant contre la terreur de ceux qui marchoient à ma ſuite; mais je couvrirai d'opprobre, avec bien plus de juſtice, les lâches Colons que j'allai chercher deux jours après, pour l'indigne manière dont le Chef oſa colorer ſon refus de m'aider dans une expédition, qui certes auroit réuſſi & faiſoit le plus grand honneur à l'humanité.

Un nouveau malheur arrivé depuis peu dans ces lieux funeſtes, m'enhardiſſoit encore, & venoit échauffer mon imagination. On me dit qu'il n'y avoit pas ſix ſemaines qu'un Navire Anglois avoit fait naufrage à la côte; que, parvenue à terre, une partie de l'équipage étoit tombée entre les mains des Caffres, qui l'avoient exterminée, à l'exception de quelques femmes qu'ils s'étoient cruellement réſervées; que tous ceux qui avoient échappé vivoient errans ſur le rivage, dans les forêts, où ils achevoient de périr miſérablement. On comptoit, parmi ces infortunés, pluſieurs Officiers François, priſonniers de guerre, qu'on renvoyoit en Europe.

Combien je me ſentis tourmenté par ces détails affligeans! D'après tous les renſeignemens que purent me donner ces nouveaux venus, je jugeai, en m'orientant, que de l'endroit où j'étois, je ne devois pas avoir plus de cinquante lieues juſqu'au vaiſſeau. Je roulois mille projets dans ma tête; j'inventois mille moyens

de ſecourir des infortunés, dont la ſituation étoit ſi déplorable. Tout mon monde ſe révolta contre ma propoſition. Ni prières, ni menaces ne firent effet ſur leurs eſprits. Le récit de cette aventure leur avoit fait des impreſſions bien différentes! une rumeur ſoudaine ſe répandit dans tout mon camp. Si, ſecondé par deux ou trois de mes braves, je n'en avois impoſé, par mes geſtes & ma contenance déterminée, à ces miſérables, j'euſſe infailliblement péri la victime de leur ſédition. Je fis trembler l'un deux en lui appuyant le piſtolet ſur le front. Mais je ne pus rien gagner. La Horde qui marchoit à ma ſuite me dit, ſans préambule, qu'elle étoit LIBRE, & ne voyoit point en moi ſon chef; qu'à l'inſtant elle alloit rétrograder, avec les quinze Hottentots récemment arrivés; & juſqu'à mes propres gens, qui me ſignifièrent d'un ton hardi, qu'ils n'étoient point d'humeur à ſe faire écharper par des milliers de Caffres, tous enſemble avec des cris me déclarèrent affirmativement qu'ils ne me ſuivroient pas, & qu'ils alloient plutôt ſur le champ ſe remettre en route pour les Colonies. Je tenois toujours ferme, & leur fis tête juſqu'à la fin. Mes repréſentations, les inſtances de mon Klaas n'en ébranlèrent que deux, qui conſentirent à ſe haſarder avec moi. Le vieux Swanepoël en étoit un, mais que pouvions nous faire à nous quatre. Vainement je remontrai à ces Sauvages, de quelle ingratitude ils payoient la complaiſance que j'avois eue de les laiſſer venir avec moi; qu'ils oublioient bien vîte les ſoins, les vivres & la protection que je leur avois accordés; vainement je leur dis que je les tenois tous pour des traîtres, des lâches, & mes ennemis plus odieux que les Caffres, je ne fis que redoubler leur crainte, & leur inſpirer de la haine contre moi-même; l'épouvante s'étoit aſſiſe au milieu d'eux; je la liſois ſur tous les fronts. Je pris le parti de me taire; la nuit s'avançoit; après avoir recommandé la plus ſévère garde, j'allai m'enfermer dans ma tente. On m'avertit, au point du jour, que ces Etrangers délogeoient, entraînant leurs femmes, leurs enfans, leurs beſtiaux, tous leurs effets après eux; je défendis qu'on leur dit un ſeul mot d'adieu; &, moi-même, ſans perdre de tems, je donnai l'ordre pour le départ, & me mis en route de

mon côté. En quatre heures nous traversâmes la montagne d'Agter-Bruyntjes-Hoogte, puis rafraîchis par un orage, qui sembloit arriver à souhait, après quatre autres heures nous campâmes pour passer la nuit. Nous vîmes toujours chemin faisant quelques habitations désertes, dont les propriétaires, sans doute, étoient du nombre des confédérés. Le sol, dans cet endroit, me parut généralement bon; les montagnes étoient couvertes de beaux & grands arbres, les plaines parsemées de Mimosa-Nilotica, regorgeoient de Gazelles & de Gnous; ces derniers animaux, quoique très-bons à manger, sont cependant inférieurs aux autres Gazelles.

Par tous les renseignemens que j'avois pris des quinze Hottentots qui avoient soulevé la Horde & me l'avoient enlevée; j'estimois que je ne devois pas être loin de l'endroit où tous les Colons s'étoient rassemblés. Je me flattois sans cesse, de trouver parmi eux quelques gens de bonne volonté, qui, goûtant mes projets de pacification auprès des Caffres, & l'espoir de secourir de malheureux naufragés, s'y livreroient de bonne grace, & s'empresseroient de me seconder. L'image de ces infortunés me suivoit par-tout; quel devoit être l'affreuse situation des femmes, condamnées à traîner ainsi leurs jours dans les horreurs & tous les déchiremens du désespoir. Cette idée ne désemparoit pas mon imagination, & m'attachoit de plus en plus à mon projet; le désir de leur rendre la liberté, & de les ramener avec moi, m'étourdissant de plus en plus sur les obstacles, ne me laissoit voir que la possibilité du succès: combien j'étois impatient d'arriver chez cette Horde de Colons!

Dès le lendemain, après trois heures d'une marche entreprise au point du jour, je découvris enfin l'habitation tant désirée! Du plus loin que ces gens m'aperçurent, je les vis tous s'assembler & se groupper devant la maison; leurs mouvemens, leurs déplacemens, l'attention avec laquelle ils tournoient tous ensemble leurs regards vers moi, me faisoient assez comprendre qu'ils ne me voyoient pas sans alarme, & que mon convoi sur-tout les inquiétoit fortement. Je piquai des deux; & les abordant avec politesse, je me fis connoître & déclinai mon nom. J'affectai de ne marcher

qu'avec l'autorité de la puiſſance Hollandoiſe, à qui j'avois des comptes à rendre de mes découvertes. Cette fin de mon diſcours très-concis parut leur en impoſer; ils m'accueillirent alors avec les démonſtrations de la plus grande joie, & me témoignèrent combien ils étoient enchantés de me voir. Ils m'avouèrent que ma barbe les avoit intrigués (elle avoit alors onze mois de crue); qu'ils n'avoient ſu non plus que penſer de mes armes, de mes chariots, de mon grand cortége; qu'ils avoient ſouvent ouï parler de moi; qu'on leur avoit conté cent cataſtrophes où j'avois failli perdre la vie; mais qu'on les avoit aſſurés en dernier lieu qu'un vaiſſeau que j'avois trouvé à l'ancre dans la baie Blettemberg m'avoit conduit à l'île Bourbon; qu'ainſi ils n'avoient eu garde, en me voyant arriver, de croire que ce fût moi. Après avoir eſſuyé cent queſtions auxquelles on ne me donnoit pas le temps de répondre, je leur déclarai les motifs qui m'avoient conduit vers eux, & la réſolution que j'avois priſe de pénétrer dans le fond de la Caffrerie. Je ne leur cachai pas combien j'étois ſurpris de ce que juſqu'à ce moment, ils n'avoient point encore tenté de ſauver les malheureux Européens, dont ils n'ignoroient pas le ſort; que j'eſpérois trouver parmi eux des hommes de bonne volonté, qui ſe détacheroient pour venir avec moi vers la côte ſur laquelle avoit péri leur vaiſſeau; qu'il ne falloit pas douter que le Gouvernement Hollandois ne récompenſât glorieuſement les Auteurs d'une ſi belle entrepriſe; &, pour les déterminer d'autant plus, je ne manquai pas d'ajouter que, parmi les effets du vaiſſeau qui étoient encore en partie ſur la côte, chacun d'eux trouveroit l'avantage de ſe procurer à peu de frais mille aiſances pour le reſte de ſes jours. Cette raiſon parut les ébranler un moment; mais j'en augurai mal, quoiqu'ils s'empreſſaſſent de me répondre que, ſi les choſes étoient telles que je les leur dépeignois, il n'y avoit rien de ſi juſte que d'aller au ſecours de ces malheureux, qui, dans le fond, étoient, diſoient-ils, leurs frères, leurs ſemblables.

Le plus ruſé comme le plus lâche de la troupe, ne prenant de mon diſcours que ce qui intéreſſoit ſa cupidité, ajouta, pour les autres, qu'il étoit trop probable que les Caffres avoient déjà

dépouillé le Vaiſſeau & en avoient enlevé ce qu'il y avoit de meilleur; qu'on n'y trouveroit peut-être rien, ou ſi peu de choſe qu'on n'en rapporteroit pas de quoi compenſer les frais & les riſques d'un pareil voyage; & qu'ils laiſſeroient, pendant leur abſence, leurs femmes & leurs enfans expoſés à être maſſacrés par les Caffres.

Je ſentois intérieurement qu'il n'y avoit rien qui pût les tenter dans cette expédition : ils ne pouvoient enlever beaucoup de beſtiaux aux ennemis; car, après s'en être partagé plus de vingt-mille depuis le commencement des hoſtilités, il ne devoit pas en reſter beaucoup à ces Sauvages, qui, pour conſerver ceux qu'ils avoient réchappés du pillage, les avoient retirés fort avant dans l'intérieur de leurs terres.

Je fis tous mes efforts pour combattre les raiſonnemens de cet homme, & lui dis aſſez de fois qu'il oublioit ſur toutes choſes les malheureux pour qui j'étois venu ſolliciter des ſecours. Mais il avoit entraîné ſes camarades; & dès lors aucun d'eux ne montra le moindre penchant à me ſeconder. N'ayant plus à compter ſur des profits, il ne falloit plus compter ſur leur aſſiſtance.

J'aurois vainement tenté plus long-temps de les ébranler; je me répandis en imprécations. Je les menaçai de toute l'animadverſion du Gouvernement; je leur ſouhaitai des nuées de Caffres autour de leur habitation; &, dans la crainte que leur exemple n'influât juſques ſur les miens, parmi leſquels j'en trouvois quelques-uns qu'un peu d'obéiſſance & d'amitié attachoit encore à ma perſonne, je m'éloignai ſur le champ & me remis en route.

J'avois remarqué qu'ils étoient renforcés par une troupe aſſez nombreuſe de Métis Hottentots; cette première eſpèce eſt courageuſe, entreprenante, tient plus du Blanc que du Hottentot, qu'il regarde au-deſſous de lui; ils avoient toujours été les premiers à marcher contre les Caffres, & s'étoient ſignalés dans toutes les rencontres. Cela me fit naître l'idée de laiſſer en arrière trois de mes gens, avec ordre de ſe faufiler parmi eux, & de faire en ſorte d'en engager quelques-uns à me ſuivre, ſur-tout ceux qui connoiſſoient le Pays & la langue des Caffres; je les inſtruiſis comme il

il faut, avant de les laiſſer partir ; &, voulant me rendre au-delà de la rivière *Klein-Vis*, je la leur aſſignai pour rendez-vous. J'y arrivai, en trois heures de temps, par de très-mauvais chemins, & je fis halte après l'avoir traverſée. Il fallut y coucher pour attendre le retour de mes gens, & des nouvelles du ſuccès de leur négociation ; j'avois vu quelques empreintes de Lions ; je me précautionnai contre les ſurpriſes de ces animaux, autant que contre celles des Caffres. Je n'aurois pas eu beaucoup d'inquiétude ſur le compte de ces derniers, s'il m'eût été poſſible de trouver un moyen de leur faire ſavoir que je n'étois ni de la nation, ni de l'avis, ni du nombre de leurs perſécuteurs ; mais ils pouvoient tomber à l'improviſte ſur mon camp, & y cauſer bien du dommage, avant que nous nous fuſſions expliqués. Cette conſidération m'engagea à choiſir, pour cette fois contre ma coutume ordinaire, une élévation dont la vue s'étendît un peu loin. J'y fis dreſſer ma tente, ranger mes chariots & toutes mes bêtes ; puis, à quelques pas de là, je fis conſtruire quelques fauſſes huttes ; enſuite nous allâmes placer ma tente canonnière à une portée de fuſil de ce camp ; je la fis maſquer avec des branches d'arbre, pour qu'elle ne fût point aperçue ; c'étoit là que je comptois paſſer la nuit avec tous mes gens ; par cette manœuvre je donnois le change à l'ennemi : s'il ſe fut en effet préſenté, croyant me ſurprendre dans mon camp, il s'y ſeroit à coup ſûr jeté à corps perdu ; c'eſt alors que j'aurois eu le temps d'arriver ſur lui, & de le ſurprendre à mon tour.

La nuit ne fut pas tranquille. Nos chiens nous donnèrent beaucoup d'inquiétude, & nous ne dormîmes point.

A la pointe du jour, je vis arriver de loin mes trois Hottentots ; ils amenoient avec eux trois Etrangers ; l'un nommé *Hans*, fils d'un Blanc & d'une Hottentote, avoit preſque toujours vécu parmi les Caffres ; il en parloit facilement la langue ; quelques verres d'eau de vie d'Orléans que j'avois en réſerve, m'eurent bientôt gagné toute ſa confiance, & je lui fis conter tout ce qu'il ſavoit ſur les affaires préſentes. Ce qu'il m'apprit me confirma dans l'opinion que les Caffres, en général, ſont pacifiques & tranquilles ;

mais il m'aſſura que continuellement harcelés, volés & maſſacrés par les Blancs, ils s'étoient vus forcés de prendre les armes pour leur défenſe ; il me dit que les Colons publioient par-tout que cette Nation étoit barbare & ſanguinaire, afin de juſtifier les vols & les atrocités qu'ils commettoient journellement contre elle, & qu'ils tâchoient de faire paſſer pour repréſailles; que, ſous prétexte qu'il leur avoit été enlevé quelques beſtiaux, ils avoient ſans diſtinction d'âge & de ſexe exterminé des Hordes entières de Caffres, dérobé tous leurs Bœufs, ravagé leurs campagnes; que cette méthode de ſe procurer des beſtiaux leur paroiſſant plus abrégée que celle d'en élever eux-mêmes, ils en uſoient avec tant d'indiſcrétion que, depuis un an, ils en avoient partagé plus de vingt mille, & qu'ils avoient impitoyablement maſſacré tout ce qui s'étoit préſenté pour les défendre. Hans m'aſſura avoir été témoin d'une anecdote que je place ici comme il me la raconta.

Une troupe de Colons venoit de détruire une bourgade de Caffres; un jeune enfant d'environ douze ans s'étoit ſauvé, & ſe tenoit caché dans un trou; il y fut malheureuſement découvert par un homme du détachement des Colons qui, le voulant garder comme Eſclave, l'emmena au camp avec lui; le Commandant, qui le trouvoit à ſon gré, déclara qu'il prétendoit s'en emparer. Celui qui l'avoit pris refuſoit obſtinément de le rendre; on s'échauffa des deux côtés; le Commandant alors, outré de colère & comme un forcené, courant à l'innocente victime, crie à l'adverſaire : « Si je ne puis l'avoir, il ne ſera pas non plus pour toi ». Au même inſtant, il lâche un coup de fuſil dans la poitrine du jeune enfant qui tombe mort.

J'appris encore que pluſieurs fois pour s'amuſer, ces ſcélérats avoient placé leurs priſonniers à une certaine diſtance, & diſputoient d'adreſſe entr'eux à qui tireroit le mieux au blanc. Je ne tarirois pas ſi je voulois rapporter en détail les atrocités révoltantes qu'on ſe permet chaque jour contre ces malheureux Sauvages ſans protections & ſans appui. Des conſidérations particulières & de puiſſans motifs me ferment la bouche; &, d'ailleurs, qu'eſt-ce que la réclamation d'un Particulier ſenſible contre le

despotisme & la force? Il faut gémir & savoir se taire. J'en dis assez pour faire connoître ce que sont les Colons dans cette partie de l'Afrique, que l'inertie du Gouvernement abandonne à leur propres excès, & craindroit même de punir. C'est là que se commettent toutes les horreurs inventées par l'enfer; c'est dans un Etat républicain qui se distingue plus qu'aucun autre par la simplicité de ses mœurs & son esprit philantropique, c'est là que l'iniquité la plus coupable demeure impunie, parce qu'on ne daigne pas étendre ses regards au-delà des objets dont on est environné. Si quelquefois le Gouverneur reçoit quelques nouvelles de ces déportemens affreux, la distance, le temps qu'il faut pour qu'elles arrivent jusqu'à lui, d'autres raisons peut-être qu'il est prudent de ne point approfondir, les amènent à la Ville tellement déguisées ou dénaturées, qu'elles sont à peine le sujet des conversations du jour.

Un Colon arrive de deux-cents lieues loin; il se plaint au Gouverneur que les Caffres lui ont enlevé tous ses bestiaux; il demande un *Commando*, c'est-à-dire la permission d'aller avec le secours de ses voisins reprendre le vol qu'on lui a fait. Le Gouverneur ne présume pas la ruse, ou feint de n'y rien comprendre; il adhère à tous les faits exposés dans la requête qu'on lui met sous les yeux; il ne voit rien que d'équitable dans la demande de l'imposteur; les informations préalables exigeroient de trop longs délais; elles seroient pénibles, embarrassantes. Une permission est si facile à donner! elle coûte si peu! c'est un mot! On écrit ce mot fatal; & l'on ne se doute pas qu'il est l'arrêt de mort d'un millier de Sauvages qui n'ont ni la même défense ni les mêmes ressources. Le monstre qui trompe ainsi la religion du Gouverneur s'en retourne satisfait au milieu des complices de sa cupidité, & donne à son Commando toute l'extension qui convient à ses intérêts. C'est un nouveau massacre qui n'est que le signal de plusieurs autres boucheries; car, si les Caffres ont eu l'audace de récupérer par force ou par adresse les bestiaux qu'on leur avoit enlevés, en vertu de cet ordre qui vient d'être surpris au Gouvernement, & qui n'aura de fin que lorsqu'il n'y aura plus de victimes, à quel affreux carnage les Colons ne se livrent-ils pas!

C'eſt ainſi qu'a continué cette guerre, ou plutôt ce brigandage, pendant tout le temps de mon ſéjour en Afrique. Ce ne ſont point des ſpéculations de commerce, ni l'amour d'aucun ſervice qui m'ont conduit au Cap; l'impulſion ſeule de mon caractère, & le déſir de connoître des choſes nouvelles ont dirigé mes pas dans cette partie du monde. J'y ſuis arrivé libre & dans toute l'indépendance du génie. Je ſuis plus familiariſé avec l'intérieur du Pays & les Nations Etrangères qui l'habitent qu'avec aucune des Colonies du Cap, & le Cap lui-même que je n'ai guères connu que dans mes retours. Nul intérêt perſonnel ne me fera ſoupçonner de partialité. Mais j'ai vu que, par toute ſorte de raiſons, l'œil prévoyant de la Politique s'eſt ouvert trop tard ſur les établiſſemens qui ſe ſont éloignés & s'éloignent encore tous les jours de la Métropole; j'ai vu que toute l'autorité d'un Gouverneur ne s'étend pas aſſez loin pour arrêter juſques dans leur ſource les déſordres affreux qui ſe perpétuent & ſe multiplient dans l'intérieur du Pays. S'il arrivoit que, continuellement vexés, les Caffres fiſſent jamais cauſe commune avec les Nations voiſines qui commencent auſſi à ſe plaindre des Colonies, leur réunion cauſeroit certainement les plus grands troubles; & qui ſait à quel point s'arrêteroit une ſemblable confédération qui auroit en même temps des droits impreſcriptibles à défendre, & d'anciennes injures à venger. Le Gouvernement a plus d'un moyen de prévenir ces malheurs; mais il eſt temps de les mettre en œuvre; le danger croît par le retard. N'eſt-il pas arrivé qu'un Gouverneur, inſtruit un jour d'une vexation cruelle exercée contre les Sauvages, fit vainement ſommer celui qui en étoit l'Auteur de venir au Cap rendre compte de ſa conduite? Le coupable ne daigna pas même répondre à l'ordre qu'on lui ſignifia; il continua de plus en plus à tourmenter & à piller comme il l'avoit toujours fait, & ſa déſobéiſſance n'eut aucune ſuite & fut même bientôt oubliée.

Un jour que je m'entretenois de ces abus avec quelques Colons, pluſieurs d'entr'eux me dirent qu'ils avoient plus d'une fois reçu de pareils ordres du Gouverneur auxquels ils ne faiſoient aucune attention. Je mis un peu trop de chaleur dans cette diſpute,

& leur répartis que j'étois étonné que, dans ces circonſtances, le Gouverneur ne fît pas accompagner ſes ordres par un détachement qui, en cas de refus, enlèveroit le coupable, & le conduiroit ſous bonne eſcorte à la Ville: « Savez-vous bien, me dit » l'un d'eux, ce qui réſulteroit d'une pareille tentative? Nous » ſerions tous dans un moment aſſemblés, nous tuerions la moitié » de ſes Soldats, nous les ſalerions & les renverrions par ceux » qu'on auroit épargnés, avec menaces d'en faire autant de qui» conque oſeroit ſe préſenter dans la ſuite ». Telle fut ſa réponſe, à laquelle je n'aurois trouvé pour le moment qu'une réplique inutile. Un Peuple de ce caractère ne ſera jamais facile à traiter; il faudra bien de la ſoupleſſe pour le réduire. Je ne regarde pas comme impoſſible qu'un jour ſecouant tout-à-fait le joug, il ne faſſe peut-être la loi au chef-lieu de la Colonie, & ce jour arrivera lorſqu'un homme de tête, s'emparant de la confiance & des eſprits de la multitude, viendra leur offrir, ſous des couleurs ſéduiſantes, l'image de l'indépendance & de la liberté. Ils ne ſentent que trop déjà la facilité de l'entrepriſe, & les avantages du ſuccès; il ne faudroit que leur rapeler qu'ils ſont environ dix mille, tous chaſſeurs, déterminés & adroits; que chaque coup qu'ils tirent eſt la mort; que ſans peine & ſans aucuns riſques, ils peuvent battre & détruire toutes les forces que le Gouvernement voudroit leur oppoſer; que l'abondance les attend au moment où ils méconnoîtront les loix gênantes & ſouvent tyranniques du Gouvernement, qui s'oppoſent à tout genre de proſpérité particulière; que, placés dans un ſuperbe climat, poſſeſſeurs des plus belles terres, & des plus beaux bois du Pays, abondamment fournis de gibier de toute eſpèce, ils peuvent, en ajoutant à tous ces avantages celui de la culture des terres & la multiplication des troupeaux, ſe procurer de la première main toutes les reſſources des échanges; qu'au moyen des ports & des rades qui bordent par-tout leur territoire, il ne tient qu'à eux d'attirer l'induſtrie étrangère, d'augmenter leur population, leurs richeſſes & tous les agrémens d'un commerce extérieur & très-étendu. Le Gouvernement du Cap n'en eſt pas à ſentir pour la première fois toute l'importance de ces réflexions, & c'eſt là

peut-être une des plus juſtes cauſe de ſon indolence apparente ſur la conduite des Colons. Il connoît le génie & le caractère de ces hommes robuſtes preſque tous élevés au milieu des bois. On les ménageoit d'autant plus, lors de mon ſéjour, qu'on ſe repoſoit ſur leurs ſecours puiſſans du ſort de la Ville entière, s'il fût arrivé que les Anglois, dans la guerre de 1781, ſe fuſſent préſentés, comme on s'y attendoit, pour y faire une deſcente. Un dernier trait fera connoître à quel point on avoit droit de compter ſur eux : dans une alarme mal à propos répandue, en moins de vingt-quatre heures, on en vit arriver mille à douze cents, qui alloient être ſuivis de tous les autres, ſi l'on n'avoit donné contre-ordre.

J'aurois induit dans une grande erreur ſi l'on s'imaginoit, d'après ce que je viens de dire, que ces Colons ſont tous autant de Céſars; ils s'en faut de beaucoup, & cela ne s'accorderoit guères avec les détails dont j'ai rendu compte plus haut, en parlant de leur guerre actuelle avec les Caffres, & de leurs poſſeſſions de toutes parts, abandonnées & déſertes. Nés la plupart dans les rochers, une éducation groſſière & ſauvage en a fait des Coloſſes pour la force; habitués dès leur tendre jeuneſſe à épier & à ſurprendre les animaux monſtrueux de l'Afrique, ils ne ſont abſolument bons que pour un premier coup de main, ou pour réuſſir dans une embuſcade; ils ne tiendroient point à découvert en raſe campagne, & ne reviendroient certainement pas à la charge; ils ne connoiſſent point le courage par le côté qui fait honneur, mais par celui que donne l'unique ſentiment de ſa force ou de ſon adreſſe, &, ſi l'on ſe rappelle mon aventure avec eux dans la baie de Saldanha, on peut juger qu'elle cadre à merveille avec ce que j'en dis actuellement. Il n'en eſt pas ainſi de la plupart des femmes. Courageuſes avec réflexion, leur ſang-froid ne connoît point d'obſtacles ni de périls; non moins habiles à manier un Cheval & à faire le coup de fuſil que leurs maris, elles ſont autant infatigables qu'eux, & ne reculeront pas à la vue du danger : ce ſont de vraies Amazones.

J'ai connu une veuve qui gouvernoit elle-même ſon habitation; lorſque les bêtes féroces venoient alarmer ſes troupeaux, elle

montoit à Cheval, les pourſuivoit à outrance & ne quittoit jamais priſe qu'elle ne les eût ou tuées ou obligées d'abandonner ſon canton.

Dans un de mes Voyages, deux ans plus tard, aux pays des grands Namaquois, j'ai vu ſur une habitation très-iſolée, une fille de vingt-un ans qui accompagnoit toujours ſon père à Cheval, lorſqu'il ſe mettoit en campagne à la tête de ſes gens, pour repouſſer les Boſſiſmans qui venoient les inquiéter; elle bravoit leurs flèches empoiſonnées, les pourſuivoit avec acharnement, les gagnoit à la courſe, & les fuſilloit ſans pitié.

Les Annales du Cap font mention d'un grand nombre de femmes qui ſe ſont diſtinguées par des actions d'intrépidité, faites pour honorer le plus déterminé des hommes.

On s'y entretenoit encore lors de mon arrivée, de la tragique aventure d'une veuve qui vivoit ſur une habitation très-reculée, avec ſes deux fils, dont l'aîné avoit dix-neuf ans. Dans une nuit obſcure, elle & toute ſa maiſon fut réveillée par les piétinemens & les beuglemens ſourds de ſes bêtes à cornes, qui étoient enfermées non loin de là dans un parc. On vole aux armes, on court au bruit: c'étoit un Lion; il avoit franchi l'entourage, & faiſoit parmi les Bœufs, un affreux dégât; il ne falloit pour arrêter ſa fureur, qu'entrer dans le parc, inveſtir le féroce animal, & le tuer. Aucun des eſclaves & des Hottentots de cette femme n'avoit aſſez de courage; ſes deux fils même n'oſèrent s'y préſenter. Cette veuve intrépide, entre ſeule, armée de ſon fuſil, & pénétrant au milieu du déſordre, juſques ſur le Lion que l'obſcurité de la nuit lui laiſſoit à peine entrevoir; elle lui lâche ſon coup; malheureuſement l'animal n'étant que bleſſé, s'élance ſur elle avec fureur & la terraſſe. Aux cris de cette pauvre mère, ſes deux enfans accourent; ils trouvent le terrible Lion attaché ſur ſa proie; furieux, déſeſpérés, ils fondent ſur lui, & l'égorgent trop tard ſur le corps enſanglanté de leur mère. Outre les bleſſures profondes qu'elle avoit reçues à la gorge & en différentes parties du corps, le Lion lui avoit coupé une main au-deſſus du poignet, & l'avoit dévorée; tous les ſecours furent inutiles, & cette nuit

même elle expira au milieu des douleurs, & des vains regrets de ses enfans, & de ses esclaves assemblés.

On a vu que Hans m'avoit donné sur la Caffrerie tous les éclaircissemens que je lui avoit demandés; il m'avoit appris que le terrein sur lequel je me trouvois actuellement, étoit de la domination d'un puissant Seigneur qui faisoit sa résidence à trente lieues de nous plus du côté du Nord, & qu'il se nommoit le Roi FAROO; il me conseilloit de pénétrer jusqu'à lui, m'assurant que je n'avois rien à craindre, aucun risque à courir; il me disoit au contraire que ces pauvres peuples me verroient avec plaisir, dans l'espérance que de retour au Cap, le récit de ce que j'aurois vu touchant leurs mœurs, leur caractère & leur façon de vivre effaceroient les mauvaises impressions que donnoient d'eux par-tout les Colons qui ne pouvoient les souffrir; qu'on leur laisseroit peut-être à la fin leur tranquillité, le seul bien qu'ils demandassent aux Blancs.

Au premier coup-d'œil, ce raisonnement étoit spécieux, séduisant; je sentois vivement tous les avantages que je pouvois tirer de l'exécution d'un semblable projet. J'étois entraîné..... Mais d'un autre côté si par trop d'imprudence ou de confiance, j'allois perdre en un moment tout le fruit de mon Voyage; s'il arrivoit que je fusse massacré, cette démarche pouvoit passer pour le comble de la déraison & de l'extravagance; je connoissois l'humeur vive & remuante des bâtards des Blancs & des Hottentots; je voyois pour la première fois celui-ci, de quoi pouvoit-il être capable? Je l'ignorois; l'appât d'un verre d'eau de vie venoit d'en faire un traître, il étoit ami des Caffres, il avoit passé une partie de ses jours avec eux, il sortoit alors d'une retraite suspecte à mes regards & n'étoit là peut-être que pour observer les mouvemens des Colons, & les trahir eux-mêmes. N'étoit-il pas possible qu'il eût aussi l'intention de me sacrifier, afin de partager mes dépouilles avec les Caffres, & de se faire auprès d'eux un mérite de m'avoir fait tomber dans le piége?

Après avoir pesé long-temps sur ces réflexions, agité par mille idées contraires, & hors d'état de prendre un parti pour moi-même, je m'arrêtai tout d'un coup à un plan plus facile & plus

sage.

ſage. Je me ménageois par ce moyen un peu de temps, pour me livrer à de nouvelles réflexions, & m'éclaircir davantage ſans compromettre & ma fortune & ma perſonne; j'imaginai de faire une députation au Roi Faroo, & ſur la première ouverture que j'en fis à Hans, il accepta la commiſſion ſans balancer; quoique cette conduite me parut d'un aſſez bon augure, j'étois bien réſolu cependant de prendre mes ſûretés; ce jeune Métis me promit d'engager deux ou trois de ſes amis à faire le voyage avec lui; je lui donnai deux de mes plus fidèles Hottentots, Adams & Slanger; ils devoient rendre compte à ce Roi de tout ce que j'avois fait depuis onze mois que j'avois quitté le Cap; afin qu'il fût en état de juger que la curioſité ſeule, me conduiſoit dans ſes Etats, je chargeai mes Meſſagers de lui dire que, né dans un autre monde, Etranger ſur-tout dans les lieux où je me trouvois actuellement, je n'étois, en aucune façon, ni l'ami ni le complice des Colons qui lui faiſoient la guerre; que je ne vivois pas même avec eux; que je déſapprouvois hautement leur conduite, qu'en un mot, il pouvoit être aſſuré qu'auſſi long-temps que je reſterois dans ſon Pays, il n'auroit nul ſujet de s'inquiéter de mes mouvemens & de mes démarches, puiſqu'ils ne tendoient qu'à un but unique & bien innocent; celui de me procurer les objets relatifs à mes goûts, ainſi qu'à mes études, & que loin d'apporter le ravage & la crainte dans ſes poſſeſſions, j'y ſaiſirois au contraire toutes les occaſions d'être utile à ſes ſujets, à lui-même, comme je l'avois été à pluſieurs Hordes de Hottentots, qui ne ſuſpectoient ni ma foi, ni mes ſervices; j'ajoutai que le Gouvernement du Cap, à qui je rendrois un compte fidèle de tout ce qui s'étoit paſſé ſous mes yeux, s'empreſſeroit de rétablir le calme dans ſon Pays & la bonne harmonie entre lui & les Colons.

Après avoir ainſi endoctriné mes députés, ſur-tout ceux de mon camp, à qui je recommandois le plus grand ſecret ſur quelques autres particularités, dont je les fis ſeuls dépoſitaires, telles, par exemple, que la condition expreſſe d'amener avec eux quelques Caffres, afin de juger du degré de confiance qu'ils auroient en moi, & de voir juſqu'à quel point je pourrois leur accorder la

mienne, je leur remis quelques préſens pour le Prince & les congédiai ; ils me promirent de ſe rendre bientôt à Koks-Kraal, où je devois les attendre ; chacun d'eux fit ſes proviſions : ils partirent.

Je me mis moi-même en route dans la matinée ; après trois heures de marche, nous trouvâmes les bords du Groot-Vis-Rivier ; la chaleur étoit exceſſive ; la terre, de tous côtés couverte de gros cailloux roulés, rendoit le chemin fort pénible pour les Bœufs ; nous côtoyions toujours les bords de la rivière ; à trois cents pas de ſon cours, la fatigue nous força de nous arrêter ; il n'étoit encore que quatre heures du ſoir. Tandis qu'on faiſoit les préparatifs ordinaires pour ſe procurer une nuit tranquille, je regagnai, en me promenant, le rivage. Non loin de là, j'aperçus les reſtes d'un Kraal de Caffres, & je fus curieux de l'aller viſiter ; j'y vis quelques cabanes aſſez bien conſervées, les autres étoient entièrement détruites ; mais un ſpectacle plus triſte, frappoit mes regards ; je reconnus des oſſemens humains ; leur vétuſté me fit croire qu'ils provenoient des malheureux dont les Colons avoient fait leurs premières victimes, & que cette expédition datoit des commencemens de cette injuſte guerre.

La nuit du 10 s'écoula tranquillement ; à la vérité quelques Hiennes rôdèrent autour de nous ; mais habitués à leurs manéges, nous nous en inquiétâmes fort peu. Le matin, mes Hottentots qui revenoient de faire la proviſion d'eau, m'avertirent qu'ils avoient vu des empreintes toutes fraîches de Coudoux & d'Hippopotames ; nos proviſions touchoient à leur fin ; le temps étoit favorable. Je réſolus de donner cette journée à la chaſſe.

Mes gens ſe répandirent ſur les bords de la rivière, pour tâcher de découvrir le lieu précis où ſe tenoient les Hippopotames ; moi, je pris d'un autre côté, dans l'eſpérance de trouver des Coudoux ou d'autre gibier ; je ne vis que des Gazelles de parade, & des troupes d'Autruches ; j'étois à pied ; il n'y avoit nul moyen de les approcher ; je commençois à craindre que toute la journée ne ſe paſſât en contemplations & en courſes ; j'avois arpenté & battu bien du Pays, lorſque tout-à-coup dans une plaine dont

l'herbe étoit haute & qui portoit quelques arbrisseaux, j'aperçus un grouppe de sept Coudoux ; ils ne me virent point heureusement ; j'approchai avec précaution suivi d'un homme que j'avois mené avec moi ; lorsque nous fûmes à deux cents pas, je lui dis de tirer le premier ; plus sûr d'atteindre ces animaux à la course, je voulois réserver mon coup pour ce moment plus douteux ; il tira & les mit tous en fuite, comme je m'y étois attendu ; par un bonheur étrange, ils vinrent passer à trente pas de moi ; je jetai bas le seul mâle qui fût dans la troupe ; mon Hottentot eut beau me soutenir que c'étoit le même qu'il avoit visé, nous ne lui trouvâmes qu'une seule blessure, & qu'une seule balle. Nous le couvrîmes de quelques branchages. Après avoir attaché mon mouchoir au bout d'une perche, & fiché en terre cet épouventail pour écarter les bêtes féroces, nous nous mîmes à la poursuite des autres Coudoux, parce que le mâle étant tué, j'étois certain que les femelles n'iroient pas loin ; nous aperçûmes des traces de sang qui dénotoient que l'une d'elles avoit été touchée ; à quatre cents pas en effet, nous la trouvâmes qui rendoit les derniers soupirs ; mon Hottentot à qui j'avois reproché sa maladresse, paroissoit flatté de la rencontre ; mais il avoit tiré le mâle, & c'est par hasard qu'il avoit touché cette femelle. Nous la dépouillâmes ; elle fut vidée ; par ce moyen nous pouvions à nous deux, n'étant pas fort éloignés du mâle, la transporter jusques-là. Nous étions vraiment harassés de fatigue, & l'appétit commençoit à se faire sentir. Nous allumâmes quelques branchages, & fîmes cuire le foie sur des charbons. Je ne sais si ce fut l'effet de la faim ou de la délicatesse du mets ; je me rappelle que sans autre assaissonnement, sans pain (il y avoit long-temps que je n'en mangeois plus), je ne pouvois m'en rassasier, & que c'est là un des plus délicieux repas que j'aie fait de ma vie ; nous attachâmes ensuite les quatre pieds de l'animal, & avec une perche nous le portâmes sur les épaules, à côté du premier que nous avions tué. Mon Hottentot se détacha, pour me ramener deux chevaux & quelques-uns de ses camarades ; notre chasse fut enlevée & conduite au Camp. Dans un instant on remplit les

marmites; on fit cuire des grillades ſur des charbons ardens; en moins de deux heures les trois-quarts de notre viande diſparut.

Le Hottentot eſt gourmand tant qu'il a des proviſions en abondance; mais auſſi dans la diſette il ſe contente de peu; je le compare ſous ce rapport à l'Hienne, ou même à tous les animaux carnaſſiers, qui dévorent toute leur proie dans un inſtant, ſans ſonger à l'avenir, & qui reſtent en effet pluſieurs jours ſans trouver de nourriture, & ſe contentent de terre glaiſe, pour appaiſer leur faim. Le Hottentot eſt capable de manger, dans un ſeul jour, dix à douze livres de viande; & dans une autre circonſtance défavorable, quelques ſauterelles, un rayon de miel, ſouvent auſſi un morceau de cuir de ſes ſandales, ſuffiſent à ſes beſoins preſſans; je n'ai jamais pu parvenir à faire comprendre aux miens, qu'il étoit ſage de réſerver quelques alimens pour le lendemain; non-ſeulement ils mangent tout ce qu'ils peuvent, mais ils diſtribuent le ſuperflu aux ſurvenans; la ſuite de cette prodigalité ne les inquiète en aucune façon. « On chassera, diſent-ils..... ou l'on dormira ». Dormir eſt pour eux une reſſource, qui les ſert au beſoin; je n'ai jamais paſſé dans des contrées âpres & ſtériles où le gibier eſt rare, que je n'aye trouvé des Hordes entières de Sauvages endormis dans leurs Kraals; indice trop certain de leur poſition miſérable; mais ce qui ſurprendra beaucoup, & que je n'avance que ſur des obſervations vingt fois répétées, c'eſt qu'ils commandent au ſommeil, & trompent à leur gré le plus puiſſant beſoin de la nature. Il eſt pourtant des momens de veille au-deſſus de leurs forces & de l'habitude. Ils emploient alors un autre expédient non moins étrange, & qui, pour n'inſpirer nulle croyance, ne ceſſera pas d'être un fait inconteſtable & ſans réplique; je les ai vus ſe ſerrer l'eſtomac avec une courroie; ils diminuent ainſi leur faim, la ſupportent plus long-temps, & l'aſſouviſſent avec bien peu de choſes. Ce plaiſant moyen des ligatures eſt encore chez eux un remède général qu'ils appliquent à tous les maux. Ils bandent avec force leur tête ou toute autre partie ſouffrante, & penſent qu'en gênant le mal, ils l'obligent à fuir. J'ai été plus d'une fois préſent

à de pareilles opérations; après qu'elles étoient achevées au désir du malade, je le voyois se calmer, répondre plus facilement à mes questions affectueuses & m'assurer qu'il éprouvoit du soulagement; quelque bizarre que paroisse cette coutume, elle ne seroit pas aussi généralement adoptée par ces peuples, si elle ne répondoit point à la haute idée qu'ils en ont.

Ceux de mes Hottentots que j'avois envoyés à la découverte de l'Hippopotame, furent bientôt de retour & m'apprirent qu'en côtoyant la rivière, ils en avoient reconnu un dans un endroit tellement couvert de roseaux, qu'ils ne leur avoit pas été possible d'arriver jusqu'à l'eau pour l'examiner de plus près; mais que chaque fois qu'il s'étoit élevé pour respirer, ils l'avoient distinctement entendu; qu'en vain ils avoient tiré plusieurs coups de fusil pour l'effaroucher & l'obliger à changer de place; qu'il étoit probable que le lendemain il choisiroit un autre endroit plus favorable à nos desseins; ils avoient aussi rencontré une vingtaine de Buffles & n'en avoient pas tué un seul.

Le jour suivant, 11 du mois, nous fûmes visités, pendant la nuit, par des Lions, des Hiennes & des Jakals; ils nous tinrent sur le qui vive, jusqu'à deux heures du matin. La fumée de toutes nos grillades & de nos viandes fraîches les avoient sans doute attirés; nous eûmes beaucoup de peine à contenir nos Chevaux, entr'autres celui que j'avois acheté de M. Mulder, au canton d'Auteniquois. Aux cris des bêtes féroces, la frayeur s'étoit emparée de ce jeune animal, à tel point que nous fûmes obligés de lui mettre des entraves aux quatre jambes & double longe à la tête, pour l'empêcher de se détruire lui-même; le jour ramena la tranquillité. Nous continuâmes la dissection de nos Coudoux; après quoi l'on plia bagage.

J'avois envoyé la veille, un Hottentot reconnoître Koks-Kraal; c'étoit le rendez-vous où j'étois convenu d'attendre mes députés; il n'y avoit que trois jours qu'ils étoient partis; je ne devois pas espérer de les revoir de si tôt; cette nouvelle retraite pouvoit donc m'offrir un nouveau plan de vie, & c'est là que j'allois fonder pour quelque temps mon petit Empire, si des nouvelles

fâcheuſes ou quelque malheur ne forçoient pas mes députés à ſe replier ſur moi ; cependant, je n'avois pas de temps à perdre, & les précautions, toujours plus indiſpenſables dont toutes les circonſtances me faiſoient une loi très-ſévère, m'engageoient aſſez à me hâter. Sur le rapport de mon Commiſſionnaire, je jugeai que nous camperions commodément dans Koks-Kraal, & le premier aſpect de ce beau lieu ne trompa point mon attente. Je m'y rendis en trois heures. Nous trouvâmes une enceinte d'environ cinquante pieds en quarré formée par une haie ſèche de branches d'arbres & d'épines; elle étoit un peu dégradée dans quelques endroits; mais ſa reſtauration fut à peine l'ouvrage d'un jour. C'étoit, pour abriter nos beſtiaux, une découverte d'autant plus heureuſe que cette enceinte dominoit preſque tous les environs; d'un côté l'on découvroit la rivière dont nous n'étions éloignés que de trois ou quatre cents pas. Les bêtes féroces n'étoient pas l'objet de mes plus grandes inquiétudes; je ſongeois davantage à me garantir des Caffres répandus dans le Pays. Ne ſachant point les démarches pacifiques que je tentois auprès d'un de leurs Rois, & les Caffres n'ayant aucune connoiſſance de ma façon de penſer ſur leur compte, ils pouvoient venir à toute heure m'inſulter & m'attaquer dans mon camp, &, ce que je redoutois le plus, c'étoit celui même entre les mains de qui j'avois remis les conditions de mon ambaſſade. Inſtruit par ſes propres yeux du nombre des gens qui reſtoient avec moi, de mes forces comme de ma foibleſſe, inſtruit, par mes propres aveux, de mes réſolutions & de la place aſſignée pour nous rejoindre, il étoit en ſon pouvoir ou de corrompre ceux de mes gens qui l'accompagnoient ou de les trahir & de les aſſaſſiner en chemin; qui l'empêchoit alors de cacher ſa marche & de venir, à la tête d'un parti nombreux, fondre inopinément ſur moi &, par un de ces coups de main trop uſités dans la guerre, m'effacer tout-à-coup de la liſte des vivans? Je ne cacherai point à mes Lecteurs, qu'avec le projet bien formé de vendre chèrement ma vie, mes terreurs augmentoient en proportions des ſoins que je prenois chaque jour pour ma défenſe; mais à meſure que le moment du départ de ces Envoyés s'éloignoit,

ma tête ſe tranquilliſoit un peu ; une longue abſence diminuoit le péril, & je finis par me familiariſer avec ces triſtes idées.

J'avois ordonné de dreſſer ma grande tente, en dehors, à l'une des extrémités du parc ; je la fis entourer de cabanes poſtiches, pour donner le change à l'ennemi, comme on l'avoit eſſayé au Klyn-Vis-Rivier. A l'extrémité de ce parc, oppoſée à ma tente & dans un de ſes angles, nous pratiquâmes une ſéparation pour mes Chevaux, une autre pour mes Moutons & Chèvres ; près de là je plaçai ma petite tente, & je me propoſois d'y coucher ; nous exhauſſâmes tellement tout l'entourage du parc avec des arbres épineux, qu'il étoit impoſſible qu'aucun animal féroce pût le franchir ; par ce moyen mes troupeaux ſe trouvoient en ſûreté dans ce quarré d'environ quarante pas ſuffiſamment libre & commode. Cette eſpèce de fort pouvoit même au beſoin, me ſervir de retraite pour moi & les miens, & de là nous euſſions bravé deux mille Caffres.

Ces arrangemens ſatisfirent tous mes compagnons, encore plus inquiets que leur chef, & je les vis peu à peu reprendre leur gaîté naturelle ; nous ne négligions pas pour cela les acceſſoires d'uſage ; aux approches de la nuit, à cinquante pas de chacune des faces du parc, nous faiſions de grands feux, pour écarter les Lions & les Hiennes ; nous en allumions d'autres encore auprès de nous, afin d'augmenter mes ſûretés ; toutes ces diſpoſitions réuſſirent à merveille ; je repris mes occupations ordinaires & ne reſpirai plus que pour la chaſſe. Dès le premier après-dîné, j'avois vu des volées de Perroquets traverſer les airs, pour aller s'abattre & boire à la rivière ; je les obſervai & parvins à en tuer un. C'étoit une eſpèce nouvelle & qui n'a pas été décrite. Sa taille approche de celle du Perroquet cendré de Guinée ; ſa couleur générale eſt le vert de pluſieurs nuances ; mais ſur chaque jambe & ſur le poignet de l'aile, il porte une belle couleur aurore : j'en parle amplement dans mes deſcriptions d'Oiſeaux.

Nous étions auſſi viſités en plein jour par des troupes conſidérables de *Bavians*, Singes de la même eſpèce que mon ami Keès ; ces animaux étonnés de voir tant de monde, l'étoient encore plus

de reconnoître un des leurs paiſible au milieu de nous, & qui leur répondoit en bon langage. Un jour ils deſcendirent d'une colline que nous avions à côté de notre camp; en moins d'une demi-heure, plus d'une centaine nous entourèrent avec curioſité; ils répétoient ſans ceſſe, *Gou-a-cou*, *Gou-a-cou.* La voix de Keès les enhardiſſoit. Il y en avoit dans le nombre de beaucoup plus grands les uns que les autres; mais ils étoient tous de la même eſpèce; ils ſe perdoient en démonſtrations & gambades qu'on eſſayeroit en vain de décrire. On ſe tromperoit s'ils étoient jugés d'après ces Singes abâtardis qui languiſſent en Europe dans l'eſclavage, la crainte & l'ennui, ou périſſent étouffés par les careſſes de nos femmes, ou même empoiſonnés par leurs bonbons. Le Ciel épais de nos climats flétrit leur gaîté naturelle & les conſume; ce n'eſt plus qu'avec des coups de bâton qu'on les fait rire.

Mais une ſingularité que j'ai eu déjà l'occaſion de remarquer, fixoit mon attention. Tout en reconnoiſſant ſes ſemblables & leur répondant, Keès, que je tenois par la main, ne voulut jamais les approcher; je le traînois vers eux, & ces animaux, qui paroiſſoient ſimplement ſe tenir ſur leur garde ſans témoigner d'autre crainte, me voyoient arriver avec autant de tranquillité que Keès montroit d'agitation dans ſa réſiſtance. Tout d'un coup il m'échappe & court ſe cacher dans ma tente; la crainte peut-être qu'ils ne l'entraînaſſent avec eux, étoit la cauſe de ſon effroi. Il m'étoit très attaché; j'aime à lui faire honneur de ce ſentiment; les autres Singes continuoient leurs agaceries, & ſembloient s'efforcer de gambades & de cris pour m'amuſer; raſſaſié de leur tintamarre & las de ce ſpectacle je voulus m'en procurer un autre; un coup de fuſil eut bientôt mis tous mes chiens à leurs trouſſes; ce fut un coup-d'œil amuſant de voir leur ſoupleſſe & leur légèreté dans la courſe; ils ſe diſpersèrent; &, ſautant de rocher en rocher, ils diſparurent plus prompts que l'éclair.

Le 13 du mois, je fus réveillé de grand matin par le chant d'un oiſeau qui m'étoit inconnu. Ses tons ſoutenus & fortement prononcés, ne reſſembloient en rien à tout ce que j'avois juſqu'alors entendu. Ils me paroiſſoient réellement extraordinaires; je me levai

levai ſur le champ, & j'arrivai fort près de lui ſans qu'il m'eût aperçu; mais, comme à peine il faiſoit jour, je le vis mal au milieu des branches touffues de l'arbre ſur lequel il étoit perché, & j'eus le malheur de le laiſſer partir. Mais, à ſon vol, je crus reconnoître le Crapaud-volant. Je ne m'étois pas trompé; quelques-jours plus tard, j'eus occaſion d'en tirer pluſieurs autres.

Cet oiſeau eſt très-différent du Crapaud-volant que nous connoiſſons en Europe, & qui n'a qu'un cri plaintif aſſez ſemblable à celui du Crapaud terreſtre; ce qui probablement lui en a fait donner le nom; mais celui d'Afrique a un chant très-articulé qu'il n'eſt pas poſſible d'imiter; il le ſoutient pendant des heures entières après le coucher du ſoleil, quelquefois pendant toute la nuit, & cette différence, jointe à celle de ſa robe, en fait une eſpèce nouvelle.

Je tuai encore pluſieurs jolis oiſeaux, entr'autres un Barbu d'une très-petite eſpèce inconnue, un Coucou que j'ai nommé le *Criard*, parce qu'en effet ſon cri perçant ſe fait entendre à une grande diſtance; ce cri ou, pour m'exprimer plus correctement, ce chant ne reſſemble point à celui de notre Coucou d'Europe, & ſon plumage eſt auſſi très-différent; je trouvai encore dans ce Canton beaucoup de ces Coucous dorés décrits par Buffon, ſous le nom de *Coucou Vert-doré* du Cap. Cet oiſeau eſt ſans contredit le plus beau de ſon genre; le blanc, le vert & l'or enrichiſſent ſon plumage; perché ſur l'extrémité des grands arbres, il chante continuellement & dans une modulation variée, ces ſyllabes DI DI DIDRIC auſſi diſtinctement que je l'écris; c'eſt pour cette raiſon que je l'avois nommé le DIDRIC.

Comme je m'amuſois ainſi à pourſuivre quelques petits oiſeaux, j'aperçus une volée de Vautours & de Corbeaux, qui faiſoient grand bruit en tournoyant dans l'air; arrivé preſqu'au-deſſous d'eux, je vis les reſtes d'un Buffle que des Lions avoient dévoré il n'y avoit peut-être pas vingt-quatre heures. Au premier aſpect du champ de bataille, j'augurai que le combat avoit été terrible; tous les environs étoient battus & labourés; je pouvois compter combien de fois le Buffle avoit été terraſſé; je trouvois çà & là

éparſes des touffes de la crinière des Lions qu'il avoit ſans doute arrachées ſoit avec ſes pieds, ſoit avec ſes cornes.

Je n'étois pas éloigné de la rivière, je vis près de là des pas fraîchement imprimés de deux Hippopotames; je ſuivis la trace & reconnus aiſément par quel endroit ils avoient regagné l'eau; je prêtois l'oreille inutilement & n'entendis rien; je ne pouvois gagner les bords de la rivière, tant ils étoient obſtrués & garnis de roſeaux & d'arbriſſeaux; ces Hippopotames avoient toute facilité pour ſe tenir cachés & s'exempter de faire le plongeon; j'aurois perdu trop de temps à les attendre; l'heure du dîner approchoit; j'étois à jeun & fatigué; mon Crapaud-volant & les autres oiſeaux m'avoient mené fort loin; dans le moment où pour rejoindre mon camp par le plus court chemin, je m'orientois & conſultois le Soleil, un coup de fuſil tiré preſqu'à mon oreille me fit treſſaillir, & me cauſa d'autant plus d'épouvante que je m'y attendois moins; ce coup ne pouvoit venir que de quelqu'un de mes gens; je courus vers le côté d'où je l'avois entendu partir, & je trouvai le plus mauvais de mes chaſſeurs en train de brûler ma poudre. Depuis la pointe du jour il guettoit, me dit-il, un Hippopotame, & venoit de le tirer; il ne doutoit point que l'animal ne fût tué. Un coup heureux peut partir d'une main mal-adroite; quoiqu'il fallût plus d'un gros quart-d'heure pour voir l'animal remonter ſur l'eau, je réſolus de l'attendre moi-même & j'envoyai mon Hottentot chercher du monde, en lui donnant commiſſion de m'apporter quelque nourriture. Après une heure & demie d'impatience, mes gens arrivèrent; mais l'Hippopotame n'avoit point encore reparu; le chaſſeur m'aſſuroit cependant qu'après avoir tiré ſon coup, il l'avoit vu s'enfoncer dans l'eau, & qu'en même temps il avoit remarqué beaucoup d'ébullitions & pluſieurs taches de ſang à la ſurface; il ajoutoit que le courant étant très-fort, l'animal avoit peut-être dérivé entre deux eaux, ce que je trouvai plus croyable; il partit donc dans l'eſpérance de le rencontrer plus bas; moi, je regagnai le camp pour y diſſéquer les oiſeaux que j'avois tués.

Vers les trois heures après midi, nous fûmes aſſaillis par un

orage terrible, & le tonnère tomba plusieurs fois sur la forêt qui bordoit la montagne; un de mes gens revint avec une Gazelle qu'il avoit tuée, & celui qui avoit tiré l'Hippopotame arriva fort tard sans avoir rien vu; on se moqua beaucoup de lui; il fut l'objet des sarcasmes de mes beaux-esprits; chacun disoit son mot: on vouloit lui persuader que c'étoit sur un Légouane qu'il avoit lâché son coup de fusil (*). Les plaisanteries faisant insensiblement place aux injures, je vis l'instant où les épigrammes alloient se terminer par un noble combat aux coups de poings; je mis fin, par un mot, à leur verve bilieuse, & contraignis les orateurs au silence.

Le 14, la pluie tomba toute la nuit avec une telle abondance qu'elle éteignit nos feux sans qu'il fût possible de les rallûmer. Nos Chiens faisoient un vacarme affreux qui nous tint tous éveillés; cependant nous ne vîmes aucun animal féroce; j'ai observé, que dans ces nuits pluvieuses, le Lion, le Tigre & l'Hienne ne se font jamais entendre; c'est alors que le danger redouble; car, comme ces animaux ne cessent pas pour cela de rôder, ils tombent sur leur proie sans s'être annoncés & sans qu'on ait le temps de les prévenir; ce qui ajoute encore à l'effroi que devroit causer cette circonstance fâcheuse, c'est que l'humidité ôtant le nez aux chiens, leur secours est presque nul; mes gens n'étoient que trop instruits de ce danger: lorsque la pluie éteignoit nos feux pendant la nuit, ils avoient beaucoup de peine à prendre sur eux de les rallumer, tant ils craignoient les surprises.

Il faut convenir que les nuits orageuses des déserts d'Afrique sont l'image de la désolalation, & qu'on se sent involontairement frappé de terreur. Quand ces déluges vous surprennent, ils ont bientôt traversé, inondé une tente & des nattes; une suite continuelle d'éclairs fait éprouver vingt fois dans une minute le passage subit & précipité d'un jour effrayant à l'obscurité la plus profonde; les coups assourdissans du tonnerre qui éclatent de toutes parts

(*) Le Legouane est une espèce de gros Lézard assez commun dans les rivières d'Afrique.

avec un fracas horrible, s'entrechoquent, se multiplient renvoyés de montagnes en montagnes, le hurlement des animaux domestiques, quelques intervalles d'un silence affreux, tout concourt à rendre ces momens plus lugubres. Le danger des attaques de la part des bêtes féroces ajoute encore à la terreur commune: il n'y a que le jour pour diminuer l'effroi, & rendre le calme à la Nature.

Il survint, mais triste encore & chargé de nuages; la pluie redoubloit par intervalles. N'étant point disposé à sortir, je m'occupai à faire la revue des oiseaux de ma Collection nouvellement préparés; j'en avois suffisamment pour en remplir une caisse; je la fis avec beaucoup de soin, & la calfeutrai selon ma coutume, pour empêcher les insectes d'y pénétrer; la récapitulation générale, tant de ceux que je possédois actuellement que des envois précédens que j'avois faits du Pays d'Auteniquoi, passoit déjà sept cents pièces.

Vers les quatre heures du soir le ciel s'épura & vint ranimer fort à propos nos courages abattus. Nous reprîmes nos exercices accoutumés. Je m'amusai à faire tirer au blanc; c'étoit un grand plaisir pour mes Hottentots; j'avois soin de le leur procurer de temps en temps; il les tenoit en haleine, & j'avois remarqué qu'à dater des commencemens du Voyage, leur assurance avoit augmenté en proportion de leur adresse; ils recevoient de moi, comme une faveur, ce que je ne leur accordois que dans la vue politique d'une plus grande sécurité pour ma caravane. Le prix étoit ordinairement une ration de tabac; une bouteille acrochée à un rocher servoit de but; la condition étoit de la casser à deux cent-cinquante pas. Ce fut un nommé Pit qui ce jour là, au cinquante-quatrième coup, remporta le prix; il le partagea généreusement à tous ceux qui avoient concouru avec lui. Les balles n'étoient point perdues pour cela; on les retrouvoit toujours presque toutes au pied de la roche; il n'en coûtoit que la façon de la refonte.

Le coucher du soleil nous promit du beau temps pour le lendemain, & je formai le dessein de faire sérieusement la chasse

aux Hippopotames. J'envoyai plusieurs hommes à la découverte le long de la rivière; nous nettoyâmes toutes nos armes à feu; nous fondîmes des balles de gros calibre, dans lesquelles je mettois, suivant l'usage d'Afrique, un huitième d'étain; les balles, par ce moyen, sont d'une plus grande résistance; elles pénètrent mieux parce qu'elles ne s'aplatissent point sur les os; elles seroient d'un effet encore plus certain s'il étoit possible de n'en employer que d'étain pur; mais devenues plus légères, elles ne porteroient pas si loin, & ne toucheroient jamais si juste. Après que les feux pour la nuit furent allumés, ce qui ne se fit pas facilement parce que la terre étoit humide & le bois fort mouillé, je régalai mes gens avec du thé; je suis persuadé que sur une once ils firent passer au moins cinquante pintes d'eau bouillante.

Cette soirée fut une des plus amusantes que j'eusse encore passées. Toujours mêmes quolibets, mêmes contes plaisans de la part de ces bonnes gens, qui, tous assis en rond autour d'un grand feu, s'évertuoient pour amuser leur maître; & jaloux de fixer son attention & de lui donner des preuves d'attachement & de cordialité, lui faisoient aisément oublier quel chef-d'œuvre on couronnoit ce jour là dans une telle Académie; certes, mon Lycée valoit bien son pareil. Il fut sur-tout question des prouesses du lendemain à la chasse des Hippopotames; tout le monde espéroit se trouver de la fête; j'eus beaucoup de peine à arranger cette partie de façon que chacun fût content; je voulois que quelques chasseurs se distribuassent dans la campagne pour tirer des Gazelles, sur lesquelles je faisois plus de fond pour notre cuisine que sur les Hippopotames, attendu que la rivière avoit ses bords si couverts de roseaux & de grands arbres, qu'il me paroissoit toujours plus difficile de les découvrir & de les approcher. Cependant la nuit avançoit, & je ne voyois point arriver les chasseurs que j'avois envoyés à la découverte; je fis tirer trois coups de mon gros calibre; il se passa presque une demi-heure sans qu'on nous répondît; à la fin nous distinguâmes, à quatre ou cinq minutes d'intervalles, trois coups qui nous firent juger qu'ils étoient peut-être adressés à des Hippopotames; un quart-d'heure après, nous entendîmes

encore trois autres coups; mais le ſon ne nous parut pas venir de ſi loin que les premiers ; enfin, d'intervalles en intervalles, toujours mêmes décharges, & toujours plus rapprochées de nous; ce qui nous perſuada que ces malheureux fuyoient la pourſuite de quelques bêtes féroces. J'allois voler à leur rencontre; ils parurent, effarés & tremblans. Ils n'avoient cependant rien aperçu; mais à l'inquiétude des deux Chiens qu'ils avoient emmenés avec eux, il étoit trop clair que des Lions marchandoient leur vie, & qu'ils avoient eu tout à craindre dans leur chaſſe. Les Chiens, comme on va le voir, ne les avoient point trompés ; j'appris d'eux encore qu'ils avoient ouï le grognement de quelques Hippopotames au-deſſus de l'endroit où ils s'étoient embuſqués; ce rapport fortifia mes eſpérances ; mais nous avions grand beſoin de repos; je rentrai dans ma tente; je n'étois pas encore endormi à onze heures & demie ; tout à coup le rugiſſement d'un Lion, qui n'étoit qu'à cinquante pas de nous, frappe mon oreille ; il ſe faiſoit entendre d'un autre Lion, qui paroiſſoit d'abord lui répondre de fort loin ; mais dans un quart-d'heure celui-ci le vint joindre, & tous deux ſe mirent à rôder près du camp ; nous fîmes une patrouille ſi hardie & ſi prompte, & nous tirâmes à la fois tant de coups de fuſil, que nos décharges les intimidèrent & les forcèrent à gagner tout-à-fait le large. Nous ne doutâmes plus que ce ne fuſſent les mêmes qui avoient ſuivi nos chaſſeurs. Pour cette fois, ils devoient leur ſalut aux Chiens qu'ils avoient emmenés. Avertis par eux du danger qui les menaçoit, les coups de détreſſe qui s'adreſſoient à nous avoient ſuffi pour tenir l'ennemi en reſpect.

On ne ſauroit exprimer à quel point les Chiens les plus hardis tremblent à l'approche du Lion.

Rien n'eſt ſi facile pendant la nuit que de deviner à leur contenance quelle eſt l'eſpèce d'animal féroce qui ſe trouve dans le voiſinage. Si c'eſt un Lion, le Chien, ſans bouger de la place, commence à hurler triſtement. Il éprouve un mal-aiſe & la plus étrange inquiétude ; il s'approche de l'homme, le ſerre, le careſſe; il ſemble lui dire : « TU ME DÉFENDRAS ». Les autres animaux domeſtiques ne ſont pas moins agités; tous ſe lèvent; rien ne reſte

couché; les Bœufs poussent à demi-voix des mugissemens plaintifs; les Chevaux frappent la terre & se retournent en tous sens; les Chèvres ont leurs signes pour exprimer leur frayeur; les Moutons, tête baissée, se rassemblent & se pressent les uns contre les autres; ils n'offrent plus qu'une masse & demeurent dans une immobilité totale. L'homme seul, fier & confiant, saisit ses armes, palpite d'impatience & soupire après sa victime.

Dans ces occasions, l'épouvante de Keès étoit la plus marquée; autant effrayé des coups de fusil que nous tirions que de l'approche du Lion, le moindre mouvement le faisoit tressaillir; il se plaignoit comme un malade, & se traînoit à mes côtés, dans une langueur mortelle. Mon Coq me paroissoit seulement étonné de toute cette agitation convulsive de mon camp; un simple Epervier l'eût jeté dans la consternation. Il craignoit plus l'odeur d'une Belette que tous les Lions réunis de l'Afrique: c'est ainsi que chaque être a son ennemi qui le défie, & celui-ci fléchit à son tour devant un plus fort. L'homme brave tout, si ce n'est son semblable.

On voit à la vérité des animaux d'une même espèce se livrer entr'eux des combats; mais l'amour, la seule passion qui les désunisse, les y force momentanément, après quoi tout rentre dans l'ordre. On remarque chez les animaux domestiques des haines plus suivies & plus durables. Est-ce l'effet de l'éducation ou de l'exemple?

Je reviens aux différences par lesquelles le danger s'annonce; on croira sans peine, qu'aucun autre n'a été à portée d'en mieux apprécier les détails; & tous les livres & les compilations & toute l'éloquence spéculative ne sauroient prévaloir contre des observations-pratiques tant de fois répétées sur le grand théâtre des déserts d'Afrique.

Si c'est une Hienne qui parcourt le voisinage, le Chien le plus hardi la poursuit jusqu'à une certaine distance, & ne paroît pas la craindre infiniment; le Bœuf reste couché sans témoigner de frayeur, à moins que ce ne soit une jeune bête qui entende pour la première fois cet animal dangereux; il en est de même du Cheval qui, le pied passé dans son licou, reste la nuit sur le pré & ne le craint en aucune façon.

Si ce ſont des Jakals (eſpèces de Renards), les Chiens les pourſuivent avec vigueur, & le plus loin poſſible, à moins que, pour le ſalut de ceux-là, il ne ſe trouve dans les environs des Hiennes ou des Lions; car, dès qu'ils en ont connoiſſance, la peur les force à rebrouſſer chemin, & les ramène bientôt au gîte.

Les Hottentots prétendent que le Jakal eſt l'eſpion des autres bêtes féroces; qu'il vient agacer & défier les Chiens, pour s'en faire ſuivre, afin que le Lion ou l'Hienne ſaiſiſſant leur avantage, puiſſe plus facilement s'emparer de leur proie qu'ils partagent amiablement avec lui, en reconnoiſſance du ſervice qu'ils en ont reçu.

Ce que j'ai vu vient aſſez à l'appui de cette aſſertion, peut-être un peu exagérée; il eſt certain, quoi qu'il en ſoit, que du moment que les Jakals commencent leurs concerts, on ne tarde pas à entendre arriver les Hiennes; elles ne ſe montrent cependant à découvert que lorſqu'elles voient les Chiens bien engagés. Nous en gardions toujours deux à l'attache, pour aboyer en l'abſence des autres, afin d'empêcher que l'Hienne, qui craint le feu moins que le Lion, ne nous approchât de trop près.

Le lendemain, 15 du mois, à peine faiſoit-il jour, que nous étions tous ſur pied. Après le déjeûné, je fis partir trois Chaſſeurs pour le bois & pour la plaine, avec ordre de chercher des Buffles, des Gazelles de parade, des Gnous & des Coudoux; d'une autre part, je pris avec moi quatre des meilleurs tireurs & trois hommes pour porter ma groſſe carabine, les munitions & quelques pièces de viande ſéchée, dans le cas où nous ſerions obligés de paſſer toute la journée en campagne, & laiſſant le vieux Swanepoël avec le reſte de mon monde à la garde du camp, nous partîmes.

En côtoyant la rivière, nous nous approchions de ſon bord autant qu'il nous étoit poſſible, & dans le plus grand ſilence; nous marchâmes ainſi trois bonnes heures ſans avoir rien découvert. Enfin nous reconnûmes le pas d'un Hippopotame qui devoit avoir paſſé là pendant la nuit; nous ſuivîmes cette trace l'eſpace d'une heure & demie; elle nous conduiſit à l'endroit où l'animal s'étoit jeté à l'eau: à l'inſtant nous nous diſtribuâmes le long du bord, à

quelques diſtances les uns des autres, pour prêter l'oreille. Il partit un coup de fuſil de celui de mes gens qui étoit le plus éloigné; nous courûmes à lui; il avoit vu & tiré l'animal; mais il l'avoit manqué. Heureuſement nous n'attendîmes pas long-temps ſans le voir reparoître & l'entendre reſpirer; toute ſa tête étoit hors de l'eau; mais il avoit gagné vers la rive oppoſée. La rivière étoit fort large; deux de mes gens ſe mirent à la nage & la traverſèrent dans l'eſpoir de forcer l'animal à tenir au moins le milieu s'ils ne pouvoient l'amener à notre portée. Cette épreuve réuſſit complètement; mais l'Hippopotame montroit tant de défiance qu'à peine pour reſpirer ſortoit-il le bout du nez hors de l'eau; changeant de place à tout inſtant, il ne ſe remontroit jamais dans l'endroit où nous l'attendions; il replongeoit ſi ſouvent & ſi vîte qu'il ne nous donnoit pas même le temps de l'ajuſter. Déjà nous avions tiré une trentaine de coups ſans qu'aucun l'eût atteint; les deux Hottentots qui avoient paſſé la rivière n'avoient point de fuſil; l'animal ruſé qui remarquoit qu'on ne tiroit point de leur côté, s'y tenoit de préférence; je fis partir Pit, celui de mes Chaſſeurs qui en dernier lieu venoit de remporter le prix au blanc; je lui commandai de paſſer la rivière hors de la vue de l'animal, de faire un détour pour rejoindre ſes deux camarades, & ſur-tout de ne point tirer ſans être ſûr de ſon coup; il exécuta mes ordres avec beaucoup d'intelligence; l'animal qui, de l'autre bord ſe ſentant hors de notre portée, n'avoit point de défiance, levoit quelquefois ſa tête preſqu'entière hors de l'eau; dans un de ces momens Pit l'ajuſta ſi bien, que l'Hippopotame, en recevant le coup, replongea. Il étoit bien touché; j'en étois certain; il reparut en effet bientôt, ſortant la plus grande partie de ſon corps, & ſe débattant convulſivement; c'eſt alors que je lui envoyai une balle dans la poitrine; il s'enfonça de nouveau & ne reparut plus que vingt-ſept minutes après; il étoit mort & dérivoit au courant; nos nageurs allèrent à lui & le pouſsèrent de notre côté juſqu'au bord du rivage.

Je ne peindrai point la joie commune lorſque nous vîmes enfin ce monſtrueux animal en notre poſſeſſion; mais mon monde &

moi avions nos motifs qui ne se ressembloient guères. La gourmandise le présentoit aux yeux de mes gens comme un friand morceau dont ils alloient se gorger, tandis que la curiosité l'offroit à mon esprit comme un objet intéressant d'Histoire naturelle que je ne connoissois encore que par les livres & les gravures.

Les jambes de ce quadrupède, fort courtes proportionnellement à son volume, nous favorisoient d'autant mieux que nous pouvions le rouler à terre, comme nous aurions fait un foudre d'Allemagne. L'animal étoit tout aussi rond; je ne pouvois me lasser d'admirer & d'examiner dans les plus grands détails cette énorme masse. C'étoit une femelle; la balle de Pit l'avoit atteinte précisément au-dessous de l'œil gauche, & se trouva implantée dans la mâchoire; je doutois fort qu'elle fût morte de ce coup; ma balle au contraire, entrée précisément au défaut de l'omoplate, lui avoit cassé une côte & traversoit le poumon de part en part.

Elle avoit, depuis le mufle jusqu'à la naissance de la queue, dix pieds sept pouces de longueur sur huit pieds onze pouces de circonférence; ses défenses arquées ne portoient que cinq pouces de long, sur un pouce de diamètre dans la partie la plus épaisse; ce qui me faisoit juger qu'elle étoit encore jeune; je ne lui trouvai point de fœtus; elle n'avoit dans l'estomac que des feuilles, & quelques roseaux mal broyés; j'y vis même des morceaux de branches de la grosseur d'une plume à écrire, qui n'étoient qu'aplatis; généralement, soit dans l'estomac, soit dans les déjections, on remarque que les grands animaux, comme Eléphant, Rhinoceros, ne triturent que fort légèrement les différentes nourritures qu'ils prennent.

Toutes les figures d'Hippopotames qui ont été données jusqu'à présent sont très-imparfaites; la meilleure que je connoisse est sans contredit celle de M. Allaman, Professeur de médecine à Leyde. Elle a été gravée d'après les dessins qu'il en avoit reçus de M. Gordon. Dans ma description des Animaux je ferai copier celui que j'en ai tiré moi-même, & j'espère qu'il satisfera les Naturalistes.

Je fis partir un Hottentot pour le camp, afin d'amener le len-

demain deux forts attelages de Bœufs, pour transporter notre chasse; le jour avoit entièrement disparu; nous choisîmes le dessous d'un gros arbre pour y passer la nuit; nous n'étions pas éloignés du bord de l'eau, parce que n'ayant pu rouler notre animal plus loin, & ne voulant pas l'abandonner au hasard d'être dévoré par les bêtes carnassières, nous nous voyions forcés de le garder à vue; nous étions environnés & couverts de beaucoup d'arbres, ce qui rendoit notre position plus critique; nous pouvions être aisément surpris; mais au moyen des feux extraordinaires que nous allumâmes, & d'une vingtaine de coups de fusil, qui furent tirés par intervalles, nous eûmes une nuit fort tranquille. Il ne nous fut cependant pas possible de dormir; attirés par le voisinage de l'eau & la fraîcheur de l'emplacement que nous occupions, des miriades de Cousins nous dévoroient; un de mes Hottentots qui s'étoit endormi avoit tellement été piqué, que son visage démesurément enflé le rendoit méconnoissable.

J'avois eu soin de faire couper un pied de l'Hippopotame qu'on m'accommoda comme on avoit fait, environ cinq mois avant, celui du premier Eléphant que j'avois tué avant de traverser la montagne Duyvels-Kop, pour passer du Pays d'Auteniquoi dans celui du l'Ange-Kloof.

J'eus toutes les peines du monde pour mettre mes gens à l'ouvrage; ils avoient passé toute la nuit à se bourrer d'Hippopotame; je les avois vu faire cuire des émincées d'un pied de large & de deux ou trois de longueur; ils ne sentoient d'autre besoin que celui de dormir.

On me servit pour mon déjeûné, le pied qu'on m'avoit fait cuire pendant la nuit; il étoit succulent; je le crois supérieur à celui de l'Eléphant. Il est plus délicat, & jamais je n'ai rien mangé qui m'ait fait plus de plaisir.

Quoique l'Hippopotame soit extrêmement gras, sa graisse n'a rien de dégoûtant & ne produit point les mauvais effets de celle des autres animaux; mes gens la faisoient fondre & la buvoient par écuelles, comme on avale un bouillon; ils s'en étoient outre cela si bien frottés, qu'on eût dit qu'on les avoit vernissés, tant

ils étoient luisans, & leurs ventres tendus montroient assez que le repas de la nuit n'avoit point été frugal.

J'avois oublié de demander un Cheval pour moi; Swanepoël y avoit pensé; la chaleur étoit excessive; six grandes lieues nous séparoient du gîte; je fis attacher l'Hippopotame par la tête à une forte chaîne, & l'on y attela douze Bœufs; tant que nous longeâmes la rivière, ils éprouvèrent beaucoup de peine & de fatigue soit par l'inégalité du chemin, soit par les troncs d'arbre qui gênoient à tous momens le passage; mais, une fois arrivés sur la plaine couverte d'herbes assez hautes, je fis changer les relais; &, voyant qu'ils alloient assez rondement, je montai à Cheval, pour gagner le devant. Jager, mon Chien favori, qui ne me quittoit jamais & me suivoit à la chasse & dans toutes mes courses, fut obligé, pour cette fois, de rester en arrière, ne pouvant se traîner; il avoit imité mes Hottentots, & n'arriva qu'avec eux vers les cinq heures du soir.

Les trois Chasseurs que j'avois envoyés d'un autre côté, étoient aussi de retour avec bonne prise; ils avoient tué deux Gnous & trois Gazelles de parade, de façon que nous nous trouvions tout d'un coup abondance de vivres; mais la grande chaleur & le frottement de l'Hippopotame sur la terre l'avoit avancé & meurtri, de manière que quelques-unes des parties les plus susceptibles comme les plus délicates, étoient endomagées & commençoient à se gâter; cela nous obligea à passer la nuit à le dépecer; on en sala une partie dans les deux peaux de Gnoux que mes Chasseurs avoient rapportées; je fis mettre à part les meilleurs morceaux dans une barique d'eau de vie qu'on défonça après avoir transvasé dans des cruches ce qui pouvoit y rester de liqueur; mes gens profitèrent de cette opération & s'enivrèrent.

La nuit suivante, nos deux Lions revinrent encore; je crois que toutes les Hiennes & tous les Jakals s'étoient assemblés pour nous rendre visite. Une Hienne osa traverser nos feux & arriver jusqu'à nous. Elle fut manquée par un Hottentot qui la tira; les Jakals venoient jusques dans le camp; sans le renfort de nos Chiens, nous eussions été forcés de partager notre chasse avec

ces animaux qui ne paroiſſoient pas d'humeur à en avoir le démenti.

Le lendemain, nos gens s'occupèrent à dépecer la peau de l'Hippopotame pour en faire ce qu'on appelle dans le Pays des *Chanboc*. Ce ſont les fouets en uſage pour frapper les Bœufs qui ſont ſous la main du conducteur au timon du chariot; ils ont la forme de ceux dont on ſe ſert en Europe pour monter à Cheval; mais ils ſont plus gros & plus longs; & comme dans la plus grande épaiſſeur, la peau peut avoir deux pouces, on la coupe en lanières de deux pouces de large; ce qui donne à toutes ces pièces deux pouces d'équariſſage en tous ſens; ils ont environ ſix pieds de long; on les ſuſpend & l'on attache un poids à l'extrémité inférieure pour les faire ſécher; on les arrondit à coup de maillet, obſervant de les faire venir à rien par l'un des bouts; ceux qu'on rend plus minces pour monter à Cheval, ont ſur ceux d'Europe l'avantage de ne jamais rompre, ſur-tout ſi, de temps à autre, on prend ſoin de les luſtrer avec un peu d'huile.

On fait un uſage pareil du cuir du Rhinocéros; les Habitans du Cap lui donnent même la préférence, quoique ce fouet ſoit moins ſolide, mais parce qu'il prend un plus beau poli & une couleur de corne preſque tranſparente. Pour les Colons, qui ne ſont point élégans & qui préfèrent l'utile à l'agréable, ils ne font uſage que des premiers; les uns & les autres ſe vendent actuellement aſſez cher, les deux eſpèces d'animaux qui fourniſſent la matière de ces fouets ne ſe trouvant plus dans les Colonies, & ceux des particuliers qui pénètrent quelquefois au-delà n'étant pas ſûrs d'en pouvoir rencontrer.

Au reſte, la peau de ces animaux ne peut guères s'employer mieux. Elle eſt trop épaiſſe pour ſervir à d'autres uſages; elle reſſemble beaucoup, ſi l'on met à part ſon épaiſſeur, à celle du Cochon; l'Hippopotame lui-même approche un peu de cet animal: leur lard n'auroit point de différence pour les perſonnes qu'on n'en auroit pas prévenus; ſi la ſalaiſon de celui-ci pouvoit ſe faire avec toutes les précautions requiſes, on lui donneroit la

préférence avec d'autant plus de raifon que, dans la Colonie, cette graiffe paffe pour être très-faine; par exemple, on eft perfuadé au Cap qu'elle fuffit, prife en potion, pour guérir radicalement les perfonnes attaquées de la poitrine; celle que je confervois dans des Outres de peau n'avoit que la confiftance ordinaire de l'huile d'Olive dans les grands froids de l'hiver.

On reconnoît dans les défenfes de l'Hippopotame, une qualité qui lui donne la préférence fur l'ivoire; celui-ci jaunit avec le temps; mais, de quelque façon que les autres foient préparées, elles confervent leur blancheur dans toute leur pureté; il ne faut pas s'étonner fi les Européens en font un affez gros objet de trafic, & fur-tout les François; aidées par l'Art, elles fuppléent à la Nature, & figurent admirablement bien dans la bouche d'une jolie femme.

Mes Hottentots avoient compté fur une feconde chaffe; l'appât étoit pour eux fi féduifant! je trouvai que nous avions affez de provifions, & qu'il falloit employer plus utilement notre temps, ou du moins varier un peu nos occupations, je devrois dire nos plaifirs. L'envie me prit d'effayer ici mon filet; nous trouvâmes difficilement un endroit de la rivière commode pour le lancer; mais nous y réufsîmes tant bien que mal; nous ne pûmes tirer tout au plus qu'une vingtaine de poiffons de deux ou trois efpèces; le plus long avoit à peu près fix pouces; frits à la graiffe d'Hippopotame, ils me parurent excellens; cette pêche ne nous procurant nul profit qui méritât de nous fixer, & l'embarras d'approcher de la rivière à notre gré m'en ayant tout-à-coup dégoûté, je fis retirer le filet. Dans le moment où l'on s'occupoit à le plier, il vint près de nous un oifeau qui, loin de s'effaroucher en nous voyant, s'approchoit de plus en plus, & pouffoit des cris fort aigus; on me dit que c'étoit l'oifeau qui découvre le miel; je remarquois dans fes cris & fes manières, beaucoup d'analogie avec l'oifeau connu des Ornitologiftes fous le nom de *Coucou Indicateur*; mais il étoit beaucoup plus gros que celui que je connoiffois déjà; mes Hottentots qui le refpectent, à caufe des fervices qu'il leur rend, me demandoient grâce pour lui; c'étoit

Camp de Pampoen-Kraal.

une espèce nouvelle à joindre à ma collection; je l'abattis; il est du genre de *l'Indicateur* connu; mais plus grand & différent par son plumage, il en est une variété.

J'ai fait plus par la suite; j'ai tué trois différentes espèces de ces oiseaux, tous également Indicateurs.

Les Sauvages de l'Afrique les connoissent bien, & les ménagent comme des Divintés: ces oiseaux ne vivent que de miel ou de cire; ce sont eux qui leur indiquent involontairement les magasins où l'on trouve abondamment de l'un & de l'autre.

Les Naturalistes placent, on ne sait pourquoi, l'Indicateur parmi les Coucous; il ne tient pourtant à ce genre que par la conformation des pieds; &, diffèrent par les autres caractères physiques, il l'est beaucoup encore par ses mœurs; au risque d'encourir l'Anathème des scentifiques Cabinets, il faut répéter sans cesse que les gros livres ne sont rien auprès du grand livre de la Nature, & qu'une erreur, pour avoir été consacrée par cent plumes éloquentes, ne peut cesser d'être une erreur.

Cet oiseau n'est pas plus Coucou que les Pics, les Barbus, les Perroquets, les Toucans & toutes les autres espèces qui ont deux doigts devant & deux derrière; s'il devoit être rangé dans une classe connue, il appartiendroit plutôt à celle des Barbus, parce que c'est avec elle qu'il se trouve avoir le plus d'analogie.

Je n'ai trouvé dans son estomac que de la cire & du miel; pas le moindre débris d'insecte ne s'y faisoit apercevoir; sa peau est épaisse, & le tissu en est si serré que, lorsqu'elle est encore fraîche, on peut à peine la percer avec une épingle; je ne vois là qu'une admirable précaution de la Nature qui, l'ayant destiné à disputer sa subsistance au plus ingénieux des insectes, lui donna une enveloppe assez forte pour le mettre à l'abri de sa piqûre.

Il fait son nid dans des creux d'arbres, il y grimpe comme les Pics, & couve ses œufs lui-même; ce caractère de ses mœurs suffit pour le séparer totalement du Coucou & en faire un nouveau genre.

On verra, dans mon Ornitologie, les figures & les descriptions détaillées des trois espèces d'Indicateurs qui me sont connues.

Mon Hottentot Klaas, en revenant de la chasse, m'apporta un Aigle qu'il avoit tué; c'étoit une espèce que je n'avois pas encore vue, & qui n'est décrite par aucun Auteur; je le recompensai dignement, & lui donnai double ration de tabac; non que je dusse être généreux envers un homme que j'affectionnois de prédilection, & à qui il m'eût été cruel de refuser la plus légère faveur, mais pour exciter, par cet exemple, tous mes gens à me faire quelques découvertes.

Cet oiseau, entièrement noir, me sembloit, par son caractère tenir autant du Vautour que de l'Aigle; mais j'ai reconnu qu'il en diffère par ses mœurs; au surplus l'analogie est grande dans tout le reste; car, au besoin, l'Aigle devient Vautour; c'est-à-dire que, pressé par la faim, s'il ne se présente rien de mieux pour l'instant, il se jette aussi bien qu'aucun autre oiseau de proie sur une charogne empestée, & c'est une erreur grossière d'imaginer qu'il ne vit que de sa chasse: lorsque je faisois répandre les débris des gros animaux que nous avions tués, pour attirer les oiseaux carnivores, les Aigles, les Pigrièches même arrivoient à la curée tout aussi bien que le Vautour.

Je demande bien pardon aux Poëtes anciens & modernes, de dégrader ainsi la noblesse de ce fier animal; il est affreux, je l'avouerai, de voir cette sublime monture du puissant maître des Dieux s'abattre honteusement sur les restes épars d'une charogne infecte, & s'y repaître à son plaisir!

Le 18, nous passâmes une partie de la nuit à faire le coup de fusil, pour écarter encore nos deux Lions & la troupe vorace des Hiennes; je ne m'endormis que fort tard; à mon reveil, quelle fut ma surprise de me voir entouré au milieu de mon camp d'une vingtaine de Sauvages Gonaquois. Cette visite & ses suites méritent de plus amples détails. Le Lecteur, dans ce simple récit, puisera plus de vérités sur l'état positif d'un Sauvage d'Afrique, que dans tous les discours des Philosophes.

Le chef s'approcha pour me faire son compliment; les femmes dans toute leur parure, marchoient derrière lui; elles étoient luisantes & fraîchement *Boughouées*, c'est-à-dire qu'après s'être frottées

avec

avec de la graiſſe, elles s'étoient ſaupoudrées d'une pouſſière rouge qu'elles font avec une racine nommée dans le Pays *Boughou*, & qui porte une odeur aſſez agréable. Elles avoient toutes le viſage peint de différentes manières, chacune d'elles me fit un petit préſent. L'une me donna des œufs d'Autruches, une autre un jeune Agneau, d'autres m'offrirent une abondante proviſion de lait dans des paniers qui me paroiſſoient être d'oſier ; ce dernier cadeau m'étonna ; » du lait dans des paniers, me diſois-je ! voilà une » invention qui annonce bien de l'induſtrie »! &, me rappelant ces pots au lait de cuivre dont on ſe ſervoit autrefois à Paris, avant que la ſageſſe de la Police les eût à jamais proſcrits, je vis, en les comparant avec les vaſes ſi propres qui m'étoient préſentés, combien un grand peuple avec ſes arts, ſes grands-hommes & ſon Louvre, eſt ſouvent loin, pour les beſoins les plus ſimples, des peuples qu'il mépriſe !

Ces jolis paniers ſe fabriquent avec des roſeaux ſi déliés & d'une texture ſi ſerrée, qu'ils peuvent ſervir même à porter de l'eau ; ils m'ont été, pour cet uſage, d'une grande reſſource dans la ſuite ; le Chef des Gonaquois m'apprit qu'ils étoient l'ouvrage des Caffres avec leſquels ils les échangent contre d'autres objets.

Ce Chef ſe nommoit *Haabas* ; il me fit préſent d'une poignée de plumes d'Autruche du choix le plus rare. Pour lui montrer le cas que je faiſois de ſon préſent, je détachai ſur le champ le panache de la même eſpèce que je portois à mon chapeau, & je mis le ſien à la place ; je remarquai dans les traits du bon vieillard toute la ſatisfaction qu'il en reſſentoit ; il me témoigna par ſes geſtes & ſes paroles combien il étoit enchanté de mon action.

Mon tour vint de prouver à ce Chef ma reconnoiſſance : je commençai par lui faire donner quelques livres de tabac. J'allois me procurer, à peu de frais, une ſcène délicieuſe, & faire plus d'un heureux ; d'un ſimple ſigne, Haabas fit approcher tout ſon monde ; dans un clin-d'œil, ils formèrent un cercle, & s'accroupirent comme des Singes ; tout le tabac fut diſtribué, & je remarquai, avec beaucoup de plaiſir, que la portion que s'étoit réſervée Haabas égaloit tout au plus celle des autres. Je me ſentis touché de cette bonhomie

& de l'esprit d'équité que je voyois briller en lui d'une façon si naïve & si simple ; j'ajoutai au présent que je venois de lui faire, pour lui personnellement, un couteau, un briquet, une boîte d'amadoue, & un collier de très-gros grains de verroterie. Je donnai aux femmes des colliers & du fil de cuivre pour des bracelets ; au milieu de ces offrandes réciproques & des sentimens affectueux qu'elles nous inspiroient mutuellement, je remarquai une jeune fille de seize ans ; confondue dans la foule, elle montroit moins d'empressement à partager les joyaux que je distribuois à ses compagnes, que de curiosité pour ma personne : elle m'examinoit avec une attention si marquée, que je m'approchai d'elle pour lui donner tout le temps de me considérer à son aise ; je lui trouvai la figure charmante ; elle avoit les plus fraîches & les plus belles dents du monde ; sa taille élégante & svelte, & les formes amoureuses de son corps auroient servi le pinceau d'Albane. C'étoit la plus jeune des Graces sous la figure d'une Hottentote.

Les impressions de la beauté sont universelles ; c'est une Souveraine dont l'empire est par-tout ; je sentis à la prodigalité de mes présens que je pliois un peu sous sa puissance ; ma jeune Sauvage se fut bientôt accoutumée à moi ; je venois de lui donner une ceinture, des bracelets, un collier de petits grains blancs qui la paroient à ravir ; je détachai de mon cou un mouchoir rouge dont elle s'enveloppa la tête ; dans cet accoutrement, elle étoit, ce qu'en langage précieux, on diroit délicieuse. Je me faisois un plaisir de la parer moi-même. Quand sa toilette fut achevée, elle me demanda quelques bijoux pour sa sœur, qui étoit restée à la Horde ; elle montra du doigt sa mère, & m'apprit qu'elle n'avoit plus de père ; je la fatiguois de questions, tant je trouvois de charme dans ses réponses. Rien n'égaloit le plaisir que j'avois à la voir, si ce n'étoit celui que je prenois à l'entendre ; je lui demandai de rester avec moi, & lui fis toutes sortes de promesses ; mais quand je lui parlai sur-tout de l'emmener dans mon Pays où toutes les femmes sont des reines, & commandent à des Hordes puissantes d'Esclaves, loin de se laisser tenter, elle rejeta bien loin mes propositions, & se livra sans façon à quelques mouvemens d'im-

Pl. IV.

NARINA, JEUNE GONAQUOISE.

patience & d'humeur. Un Monarque n'eût pas vaincu sa résistance, & le chagrin que lui causoit la seule idée d'abandonner sa famille & sa Horde. Je finis par la prier de m'amener du moins sa sœur, qui auroit lieu d'être satisfaite à son tour. Elle me le promit. Dans ce moment, ses yeux se fixèrent sur une chaise placée non loin de moi. Elle me montra un couteau que j'y avois laissé par hasard; je m'empressai de le lui offrir; elle le remit sur le champ à sa mère.

Elle étoit sans cesse occupée de ses atours nouveaux pour elle; elle touchoit ses bras, ses pieds, son collier, sa ceinture, passoit vingt fois la main sur sa tête pour y toucher & reconnoître son mouchoir qui lui plaisoit beaucoup; j'ouvris mon nécessaire, & j'en tirai le miroir que je mis devant elle; elle s'y regarda très-attentivement & même avec complaisance; elle montroit assez par ses gestes & ses attitudes variées combien elle étoit satisfaite, je ne dis pas de sa figure mais de ses ajustemens qui lui faisoient une impression toujours plus vive. Lors de sa toilette du matin & du départ de la Horde pour me venir voir, elle s'étoit frotté les joues avec de la graisse & de la suie; je les lui fis laver & bien essuyer, mais je ne pus jamais lui persuader que les secours de son art nuisoient à la Nature qui l'avoit crée très-jolie. Quelqu'adresse que je misse dans mes raisonnemens, quelque fût l'effet de sa complaisance à rendre à ses joues fraîches ce tendre velouté de la jeunesse si fugitif & si léger, elle tenoit à son vilain noir graisseux avec autant d'entêtement qu'en nos climats on tient au rouge, à toutes ces pâtes non moins dégoûtantes, si elles ne sont pas plus funestes.

Ma belle élève me pria de lui laisser mon miroir & j'y consentis; elle profitoit à merveille de la faveur qu'elle s'étoit doucement acquise pour me demander tout ce qui lui faisoit plaisir; je me laissois toujours entraîner; cependant je fus contraint de lui refuser plusieurs effets autant par le besoin indispensable que j'en avois, que dans la crainte qu'elle n'en fît un usage dangereux pour elle-même. Mes boucles de jarretières l'avoient aussi tentée; le brillant des cailloux du Rhin parloit à ses yeux. J'aurois été charmé de lui en faire hommage. Combien ne désirai-je pas en ce moment

les plus miſérables attaches de fer pour remplacer ce meuble d'un luxe d'ailleurs fort inutile ! Malheureuſement c'étoit la ſeule paire que je poſſédaſſe ; je lui fis comprendre que ces boucles m'étoient abſolument néceſſaires ; de ce moment, il n'en fut plus queſtion. Elle avoit le bon eſprit de n'être affectée d'aucun de mes refus ; il ſuffiſoit que j'euſſe une fois dit non, pour qu'elle changeât d'objet.

Je trouvois ſon nom difficile à prononcer, déſagréable à l'oreille, & très inſignifiant pour mon eſprit ; je la débaptiſai & la nommai *Narina*, qui ſignifie *fleur* en langage Hottentot ; je la priai de conſerver ce beau nom qui lui convenoit à mille égards ; elle me promit de le porter tant qu'elle vivroit, comme un ſouvenir de mon paſſage dans ſon Pays & comme un témoignage de ſon amour ; car ce ſentiment déjà ne lui étoit plus étranger & dans ſon langage naïf & touchant, elle me faiſoit aſſez connoître tout ce qu'a d'impérieux la première impreſſion de la Nature, & qu'au fond des déſerts d'Afrique, il ne falloit pas même oſer pourêtre heureux.

J'avois fait tuer un Mouton, & cuire une bonne quantité de notre Hippopotame pour régaler nos hôtes ; ils ſe livrèrent à tous les accès de la gaîté. Tout le monde danſa. Mes Hottentots, en hommes polis & galans, régalèrent de leur muſique les Sauvages ; les virtuoſes firent entendre le Goura, le Jnoumjnoum, le Rabouquin ; l'heureuſe Guimbarde ne fut point oubliée ; cet inſtrument nouveau produiſit ſur les aſſiſtans la plus vive ſenſation ; Narina, comme toutes les jolies femmes qui ne doutent de rien, voulut l'eſſayer ; mais, comme toutes les jolies femmes, bientôt impatientée de la leçon, elle jeta loin d'elle l'inſtrument qu'elle trouva déteſtable.

Toute cette journée ſe paſſa en fêtes, en folies ; mes gens diſtribuèrent leur ration d'eau de vie, indépendamment de celle que je leur avois fait particulièrement donner ; je vis avec plaiſir que Narina n'en pouvoit boire ; cette ſobriété redoubla l'intérêt qu'elle m'avoit inſpiré ; je déteſte cette liqueur, & m'étonne comment nos femmes bravent ainſi, par gentilleſſe, le plus dégoûtant des poiſons.

Je ſongeai à faire ramaſſer de bonne heure le bois néceſſaire pour nos feux ; cette opération ne fut pas longue ; les Gonaquois

ſe mirent de la partie, & firent une ample proviſion pour eux-mêmes; car je leur avois permis de reſter juſqu'au lendemain, & leur avois aſſigné, pour paſſer la nuit, une place éloignée de mon camp.

Le ſoir, lorſque ces feux furent allumés, je régalai mon monde avec du thé & du caffé; Narina prenoit goût au thé; mais la couleur du caffé lui donnoit de l'averſion pour cette liqueur; je mis la main ſur ſes yeux, & lui en fis avaler une demi-taſſe; elle la trouva bonne; mais elle retournoit de préférence au thé; elle y revenoit même fort ſouvent; c'étoit de ſa part une fineſſe dont je feignois de ne m'être pas aperçu & qui m'amuſoit beaucoup; je ſuis perſuadé que cette boiſſon ne flattoit pas infiniment ſon goût: mais elle ſe dépêchoit de l'avaler pour arriver, dans le fond de la taſſe, au morceau de ſucre candi qu'elle m'avoit vu y jeter.

Après ce goûter frugal & les ſcènes piquantes qu'il me procuroit, on ſe remit à la danſe, & vers minuit le beſoin du repos fit ceſſer les plaiſirs.

Depuis quelque temps je couchois dans mon chariot pour éviter l'humidité des nuits; je fis au chef des Gonaquois la politeſſe de le garder dans mon camp, & j'arrangeai moi-même ce bon vieillard dans ma Canonnière.

Le Lecteur s'attend bien ſans doute, à voir ma favorite exceptée de la loi qui renvoyoit toute la Horde dans l'enceinte que je lui avois preſcrite, & ne croira point à ma continence. Narina ſe tenoit près de moi, & ne ſongeoit guères à quitter ſon ami... Je lui montrai ſa mère & ſes compagnes qui s'éloignoient de nous, &... je reçus les adieux de Narina.

Je détachai deux de mes gens armés pour paſſer la nuit auprès de ces Gonaquois & les défendre contre l'approche des animaux carnaſſiers; lorſque tout le monde ſe fut retiré, j'ordonnai qu'on ne laiſſât plus entrer ni ſortir perſonne.

J'eus beaucoup de peine à m'endormir; tout ce qui venoit de ſe paſſer, depuis l'arrivée de ces Sauvages, ſe retraçoit à mon imagination ſous des couleurs ſi bizarres & ſi nouvelles; ce que j'apprenois du caractère & des mœurs de ces peuples, comparé aux relations fades & ridicules de nos romanciers Voyageurs, me

fembloit fi pur, fi fimple & fi touchant, mes converfations particulières avec Haabas, avec Narina, m'avoient fi vivement intéreffé, que je maudiffois jufqu'aux rapides inftans enlevés à ces fcènes animées, & regrettois de n'en pas voir fe prolonger le cours.

A mon réveil, j'allai vifiter le camp de mes Gonaquois; l'aurore commençoit à peine à briller; roulés en peloton fous leurs Kros (*); ils étoient tous plongés dans le plus profond fommeil; Narina étoit avec fa mère, fur une natte que je leur avois fait donner pour les garantir de l'humidité. Les fept autres femmes entaffées les unes près des autres formoient un grouppe plaifant; on ne voyoit ni pieds ni têtes; tout étoit caché fous la couverture; je leur fouhaitai le bon jour par un coup de fufil lâché à leurs oreilles; je vis auffitôt toutes ces têtes effrayées fortir de deffous leurs Kros & m'offrir le plus comique des tableaux; cependant quelques-uns des dormeurs ne fe réveillèrent point; ce qui ne doit pas furprendre; car le fommeil pour les Hottentots eft voifin de la léthargie.

Je les laiffai reprendre à leur aife l'ufage de leurs fens, & j'allai côtoyer la rivière pour tirer quelques oifeaux avant que la chaleur fe fît fentir; le Nord, qui dans ces parages fait l'office du midi en France, nous annonçoit une journée accablante; je rentrai chez moi à dix heures avec quelques oifeaux, entr'autres un Gobe-Mouche roux à longue queue, que je regardois avec raifon comme une découverte heureufe: ce charmant animal, dont la couleur dominante eft en effet le plus beau roux, a la tête ornée d'un huppe plus belle encore, & porte deux très-longues plumes à la queue; ce qui lui donne un air de dignité que fa femelle ne partage point avec lui; encore n'en jouit-il que dans la faifon des amours; elle dure environ trois mois, paffé lequel temps ces deux plumes fe détachent d'elles-mêmes; rien alors ne le diftingue de fa femelle qu'une teinte un peu plus rembrunie.

Il ne faut pas confondre cette efpèce avec l'oifeau du même

(*) Manteaux de peaux de différens Quadrupèdes dont fe fervent généralement tous les Hottentots, foit pour fe vêtir de jour, foit pour fe couvrir pendant la nuit. J'aurai occafion d'en parler plus amplement dans la fuite.

genre décrit par Buffon & Briffon fous le nom de Gobe-Mouche huppé & à longue queue du Cap de Bonne-Efpérance; il eft faux que cet oifeau fe trouve au Cap. Il appartient aux Indes & notamment à l'île de Ceylan. Il diffère beaucoup du mien. Les caractères qui les diftinguent feront rapportés dans mon Ornithologie. Je puis feulement affurer d'avance que les deux Gobe-Mouches, décrits fous ce nom, dont l'un eft prefque blanc & l'autre roux, & qu'on donne comme des efpèces différentes, n'en font abfolument qu'une feule, & que cette variété dans les couleurs provient de la différence des faifons: on peut s'en convaincre en examinant l'un de ces individus dans mon cabinet, qui, tenant encore des deux états, montre clairement le paffage fucceffif du blanc au roux.

Celui que je venois de tirer n'éprouve jamais ce changement; ce caractère feul fuffit pour ne pas le confondre, comme on l'a fait, & pour en faire une nouvelle efpèce.

Après avoir dépofé ma chaffe dans ma tente, je retournai au camp de mes hôtes; je n'y trouvai que les hommes; toutes les femmes avoient difparu; on m'apprit qu'elles venoient de partir pour fe baigner. Curieux de voir cette cérémonie, je gagnai la rivière; je ne perdis pas beaucoup de temps à les chercher; leurs voix & leurs éclats de rire m'eurent bientôt mis fur la pifte; je me gliffai doucement entre les arbres & les brouffailles, & j'arrivai tout près du bord fans être aperçu; elles nageoient toutes, folâtrant au milieu des eaux, & plongeant avec une adreffe merveilleufe.

Lorfque j'eus examiné mes baigneufes à loifir, un coup de fufil que je tirai en me préfentant à elles fit ceffer leurs jeux. Toutes en même temps s'enfoncèrent dans l'eau, & ne montroient plus que le bout du nez; je m'étois affis fur leurs habillemens entaffés; je prenois plaifir à les perfiffler, & leur faifois voir l'un après l'autre leurs petits tabliers, en les invitant à venir les chercher; la mère de Narina rioit aux éclats de l'embarras de fes compagnes ainfi prifes au dépourvu. Elle étoit fortie de l'eau plus tôt que les autres, & fe repofoit fous un arbre en les attendant; elles me fupplièrent long-temps de m'éloigner; ce fut en vain. Il ne leur reftoit qu'un parti qu'elles faifirent avec une adreffe dont je fus

étonné; elles connoiſſoient tout l'aſcendant qu'avoit ſur moi la belle Narina. Sa mère lui lança ſon tablier & ſon kros ; elle s'habilla dans l'eau & vint bientôt à moi de l'air le plus tendre & le plus ingénu, me conjurer de me retirer quelques momens à l'écart pour donner le temps à ces femmes de reprendre leurs vêtemens; je feignis d'y mettre un peu de réſiſtance ; mais, me prenant par la main, Narina réuſſit à m'entraîner avec elle juſqu'à ce qu'étant hors de vue elle pût crier à ſes compagnes qu'elles pouvoient ſortir de l'eau & s'habiller.

Cependant nous cheminions vers ma tente, de plus en plus familiariſés, Narina folâtrant auſſi librement avec moi qu'elle l'eut fait avec ſon frère, ſes parens, ſes compagnes ; elle me plaiſantoit à ſa manière, me tourmentoit d'une façon très-piquante, tantôt luttant de force avec moi pour ſe débarraſſer de mes bras, tantôt franchiſſant, pour me fuir, les taillis, les ravines, les plus larges foſſés ; jeune & vigoureux alors, depuis long-temps rompu aux travaux les plus pénibles, & menant une vie plus dure mille fois que ces Sauvages mêmes, j'euſſe défié nos Hercules d'Europe; mais ſoit que l'habitude & un reſte de galanterie me fiſſent une loi de n'employer envers la jeune Narina que la moitié de mes forces, ſoit qu'en effet elle eût plus d'adreſſe & les mouvemens plus ſouples, elle m'auroit contraint à lui demander grâce, & je pliois ſous ſes efforts ; mais ſur-tout lorſqu'échappée à mes agaceries, & mettant entre nous un peu d'intervalle, elle me défioit à la courſe & venoit à s'élancer, avec quelle vîteſſe elle parcouroit les chemins & par cent détours revenoit ſe cacher à la liſière du bois & me ſurprenoit au paſſage !

Différens oiſeaux que je voyois voltiger dans la forêt me forçoient à tous momens d'y rentrer : c'étoit le ſeul moyen qui me reſtât d'appaiſer les fougues de ma jeune Sauvage ; rien n'égaloit le plaiſir qu'elle éprouvoit à me voir tirer des coups de fuſils ; je ne les lui épargnois pas, & dans cette ſeule courſe j'abattis une vingtaine d'oiſeaux ; je n'avois point emmené de Chien ; Narina en faiſoit aiſément l'office, ſaiſiſſoit admirablement bien les pièces qui n'étoient que bleſſées. Cependant je commençois à perdre de vue

mon

mon camp, & m'étois laissé entraîner un peu loin. Tous ces jeux & les espiégleries de ma jeune compagne parvinrent enfin à m'égarer, & ne cessèrent que lorsqu'elle m'eut donné tout naturellement une bonne leçon & la meilleure réponse au tour si plaisant que je venois de lui jouer il n'y avoit qu'un moment aux bords de la rivière Groot-Vis. Nous venions de rejoindre son cours, qui me reconduisoit infailliblement à mon camp; un Héron, que je venois de tirer, s'étoit abattu sur les bords de la rivière; entraîné par le courant, il gagnoit le milieu & alloit m'échapper; j'en eusse été d'autant plus désolé qu'un de ses pareils que j'avois eu beaucoup de peine à me procurer, avoit été un jour par la négligence d'un de mes gens cruellement endommagé dans ma tente. Déjà j'étois à mi-corps dans la rivière; mais embarrassé dans les herbes qui croissent sur les bords, & n'ayant pas encore oublié l'accident du Queur-Boom, je répugnois à me laisser entraîner plus avant; Narina, qui s'aperçut de mon embarras & me voyoit m'y prendre assez gauchement pour courir après mon oiseau, s'étonna que je craignisse si fort de me mettre au large; en un clin-d'œil elle s'élance à la nage; je rejoins la terre que je venois de quitter; mais la cruelle, tenant mon oiseau à la main, m'appelle & m'invite à le venir chercher: après cent débats & les plus vives instances, loin de le rendre à mes désirs, elle gagne comme un trait l'autre bord, & de là me nargue à son aise & se rit de ma poltronnerie. J'ai dit quelque part que je ne sais point nager; s'il fut des circonstances où je dusse m'en plaindre, sans contredit, il ne pouvoit s'en rencontrer de plus mortifiante & qui dût m'exciter davantage à réparer cette négligence inexcusable de l'éducation. Lorsque je vis que je ne pouvois rien obtenir de ma belle étourdie, je pris le parti de m'asseoir sur les bords de la rivière & de l'attendre patiemment; elle fut bientôt lasse elle-même; elle se remit à la nage & revint, non sans quelques plongeons, rejoindre le bord où j'étois; rien ne l'effrayoit de ma part; pendant sa traversée, je l'avois plusieurs fois couchée en joue; elle n'en étoit que plus folle & plus entêtée à me refuser mon Héron; nous reprîmes enfin tous les deux plus paisiblement notre route jusqu'à ma Tente.

Les autres Gonaquoiſes, que nous avions laiſſées plus bas ſur les bords de la même rivière, ne tardèrent pas à nous rejoindre; un reſte de honte ſe liſoit dans leurs regards & ſur leurs fronts; j'eus à rougir de m'être fait un jeu cruel de leur décence; c'étoit la pudeur native dans tout ſon embarras, bien différente de cette réſerve perfide dont on ſe pare avec orgueil & qui n'eſt qu'un manége agaçant plus dangereux que le ſcandale.

Je fis déjeûner mes Sauvages; enſuite on m'apporta la table ſur laquelle je faiſois mes diſſections, & qui ne me ſervoit qu'à cela; elle formoit avec deux chaiſes tout le meuble de ma tente; je me mis devant eux à écorcher les oiſeaux que j'avois tués le matin. Cette opération les intriguoit fort; ils me regardoient avec ſurpriſe & ne pouvoient concevoir à quel deſſein j'ôtois la vie à des oiſeaux pour les dépouiller & leur rendre auſſitôt leur forme. Je ne perdis pas mon temps à leur vanter des cabinets de collections, & le cas qu'on en fait en Europe; ils ſe feroient à bon droit étonnés que je fuſſe venu de ſi loin dans cette unique deſſein, & la queſtion de Narina s'il n'y avoit point d'oiſeaux dans mon Pays, me parut naturelle & bien ſimple; je penſai qu'aucune diſſertation ſur ce ſujet avec des Sauvages qui ne m'auroient point compris, ne valoit pas le plaiſir d'apprêter un Martin-Pêcheur dont je fis préſent à ma belle curieuſe.

Haabas m'engageoit à lever mon camp pour l'aller placer près de ſa Horde, où je trouverois une grande variété d'oiſeaux de toute eſpèce; il me fit comprendre que je n'en étois éloigné que d'environ deux lieues; je lui promis de l'aller voir ſous peu de jours.

Il ſe diſpoſoit à partir. Je le fis dîner avec tout ſon monde, & lui donnai en particulier une petite proviſion de tabac, ce qui lui fit grand plaiſir; Narina me promit de m'apporter du lait, & de m'amener bientôt ſa ſœur; enfin, très-ſatisfaits les uns des autres, après mille adieux répétés, ces bonnes gens me quittèrent; je les fis accompagner par un des miens, que je chargeai de reconnoître la route & de me faire quelques échanges pour des Moutons.

Fin du Tome Premier.

VOYAGE
DE M. LE VAILLANT
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE,
PAR
LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,
Dans les Années 1780, 81, 82, 83, 84 & 85.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez LEROY, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie, N° 15.

M. DCC. LXXXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

DE L'AFRIQUE.

DANS les trente-ſix heures que je venois de paſſer avec ces Gonaquois, j'avois eu le temps de faire des obſervations qui me devenoient utiles, particulièrement ſur leur parler. J'avois remarqué qu'ils *Clappent* la langue comme les autres Hottentots; j'expliquerai par la ſuite ce que c'eſt que ce *Clappement*, & la manière dont ils le varient. Avec un idiome ſemblable, ils avoient cependant des finales que ni mes gens ni moi ne comprenions pas toujours.

Ils différoient des miens par la teinte de leur peau plus foncée, par leur nez moins camus, leur taille plus haute, mieux prononcée, en un mot, par un air & des formes plus nobles. Les portraits de Narina & du Gonaquois, fidèlement copiés, peuvent donner une idée de ces différences.

Lorſqu'ils abordent quelqu'un, ils préſentent la main en diſant *Tabé* (je vous ſalue); ce mot & cette cérémonie, qui ſont auſſi d'uſage chez les Caffres, n'ont point lieu parmi les Hottentots proprement dits.

Cette affinité d'uſages, de mœurs & même de conformation, le voiſinage de la grande Caffrerie & les éclairciſſemens que j'ai reçus par la ſuite, m'ont convaincu que ces Hordes de Gonaquois, qui

tiennent également du Caffre & du Hottentot, ne peuvent être que le produit de ces deux Nations qui se seront antérieurement croisées.

L'habillement des hommes Gonaquois, avec plus d'arrangement ou de symmétrie, a la même forme que celui des Hottentots; mais, comme ceux-là sont d'une stature plus élevée, ce n'est point avec des peaux de Mouton, mais de Veau, qu'ils se font des manteaux. Ils les nomment également Kros; plusieurs d'entr'eux portent à leur cou un morceau d'ivoire ou bien un os de Mouton très-blanc, & cette opposition des deux couleurs fait un bon effet & leur sied à merveille.

Lorsque les chaleurs sont excessives, les hommes se dépouillent de tout vêtement incommode, & ne conservent que ce qu'ils appellent leurs Jakals; c'est un morceau de peau de l'animal ainsi nommé, dont ils couvrent les parties naturelles, & qui tient à la ceinture; ce voile négligemment placé n'est qu'un vain meuble qui sert assez mal leur pudeur.

Les femmes, plus coquettes que les hommes, se parent aussi bien davantage; elles portent le Kros comme eux. Le tablier qui cache leur sexe est plus ample que celui des Hottentotes: il est aussi très-artistement travaillé. Dans les chaleurs, elles ne conservent que ce tablier avec une peau qui descend par derrière depuis la ceinture jusqu'aux molets.

Les jeunes filles au-dessous de neuf ans vont absolument nues; arrivées à cet âge, elles portent uniquement le petit tablier.

Je reviendrai bientôt à d'autres particularités qui distinguent cette Nation, je ne l'ai point encore quittée.

Il étoit nuit lorsque le Hottentot que j'avois envoyé avec Haabas arriva de sa Horde. Il étoit accompagné de deux nouveaux Gonaquois, qui m'amenoient un Bœuf gras que leur Chef me prioit d'accepter. Narina, en me faisant souvenir de mes promesses, m'envoyoit une corbeille de lait de Chèvre; elle savoit que je l'aimois beaucoup. Sa sœur avoit vu les présens qu'elle avoit rapportés, & regrettoit de n'être pas venue avec elle visiter mon camp; elle me faisoit remercier de ceux que je lui avois envoyés par sa

Pl. III.

HOTTENTOT, GONAQUOI.

mère, je tenois ces détails des deux meſſagers de Haabas; je reçus le Bœuf & les Moutons qu'ils me préſentèrent; je les fis régaler de tabac & d'eau de vie. L'un deux reſſembloit à Narina; je le pris pour ſon frère; il n'étoit que ſon couſin. Des traits pleins de douceur, & la taille la mieux deſſinée faiſoient de cet homme un des plus beaux Sauvages que j'euſſe encore vus; ce fut lui qui me donna ſur les Gonaquois des détails que m'avoit laiſſé ignorer Haabas; il m'apprit qu'avant la guerre des Caffres, ſa Horde n'étoit compoſée que d'une ſeule famille, dont le grand-père de Narina avoit été le dernier Chef; qu'à ſa mort elle étoit reſtée longtemps ſans Capitaine; mais que, la guerre étant ſurvenue, la Horde de Haabas, qui habitoit autrefois les bords de la rivière près de ſon embouchure, étoit venue ſe joindre à la ſienne pour réunir leurs forces en cas d'attaque de la part de l'ennemi commun; que, dans les commencemens, l'arrivée de Haabas avoit occaſionné bien des troubles; que la Horde ne vouloit point le reconnoître, prétendant qu'elle étoit maîtreſſe de ſe choiſir elle-même un Chef, & qu'il n'étoit pas juſte que des nouveaux-venus fiſſent la loi à une Horde qui avoit bien voulu les recevoir chez elle; il ajoutoit qu'on s'étoit livré de part & d'autre à de longues querelles, à quelques combats; qu'il y avoit eu du ſang de répandu, quelques Sauvages tués, beaucoup de bleſſés, mais qu'enfin l'intérêt commun les ayant un jour obligés de ſe réunir contre une incurſion ſubite des Caffres, la conduite courageuſe & prudente de Haabas, qui avoit repouſſé cette attaque, l'avoit fait unanimement proclamer Chef de deux Hordes, qui, par les alliances, les mariages & la bonne amitié, actuellement n'en faiſoient plus qu'une ſeule.

Mon eau de vie commençoit à opérer ſur le cerveau de ces deux Gonaquois; ils étoient ſi fort en train de jaſer, qu'ils ne tariſſoient point dans leurs récits. Il étoit une heure du matin, lorſque je les quittai, pour aller repoſer; je recommandai à mes gens d'imiter mon exemple, attendu que je deſtinois la journée du lendemain pour une grande chaſſe aux oiſeaux, & que le point du jour étoit marqué pour le départ.

Je me mis en marche avec le Soleil. Le coufin de Narina me demanda la permiffion de me fuivre; il fe faifoit une fête, difoit-il, de me voir tirer mon fufil à plufieurs coups, phénomène qu'il ne pouvoit concevoir.

Je lui avois donné ma carabine à porter, parce qu'il pouvoit arriver, chemin faifant, que nous rencontraffions du gros gibier.

La curiofité d'*Amiroo* (c'étoit le nom du coufin de Narina) ne tarda pas à être fatisfaite; à la portée ordinaire, nous nous approchâmes d'un Vautour que j'avois vu arrêté fur une pointe de rocher. Mon premier coup le bleffa; comme il partoit, mon fecond l'abbatit. Les camarades d'Amiroo de retour à la Horde, lui avoient bien dit que je pouvois tirer plufieurs coups de fuite; mais, jugeant tout naturellement de mon arme par les fiennes, il ne pouvoit croire qu'on pût bleffer deux fois avec la même flèche décochée; il fut donc étrangement furpris d'entendre mon fecond coup, & de voir l'animal abattu. Il auroit bien fouhaité, difoit-il, poffféder une arme pareille, pour fe battre avec les Caffres; il formoit ce vœu d'un air & d'un ton à me faire préfumer que l'homme, s'il n'eft pas le plus fort des animaux, en eft né le plus noble & le plus courageux. Il me demanda pourquoi les Colons n'avoient point de fufils femblables; cette queftion me parut pleine de fens; quoi qu'il en foit, il me fut impoffible d'y répondre. Non-feulement les Colons n'en poffédoient aucun en effet, mais même, avant mon arrivée, ils n'en avoient jamais vu, & dans toutes les habitations éloignées du Cap, on parloit de mon fufil comme d'une merveille, une curiofité fans exemple.

Au milieu de nos converfations, j'avois cru m'apercevoir qu'Amiroo imaginoit qu'il m'étoit poffible de tirer indéfiniment à ma volonté; j'en fus convaincu par la queftion embarraffante qu'il me fit bientôt. Un Milan paffa fur nos têtes; je lui envoyai mes deux coups, il fit feulement un crochet & continua fa route. Amiroo me demanda pourquoi je ne tirois pas jufqu'à ce que je l'euffe tué; je n'eus d'autre réponfe à lui faire, finon que l'oifeau étoit trop commun, & que je ne m'en fouciois pas, que tant de bruit d'ailleurs pouvoit en écarter d'autres, dont j'étois plus curieux; par

ce détour tout mal-adroit, j'évitois de lui expliquer ce qu'il étoit prudent qu'il ignorât toujours, & j'augmentois le crédit & l'idée de ſupériorité qu'imprime part-tout un Blanc à toute eſpèce de Sauvage.

Ma chaſſe fut aſſez heureuſe. Entr'autres pièces, je tuai un Coucou qui, dans ce genre, formera une eſpèce nouvelle entièrement inconnue. Son plumage n'a rien de remarquable; il eſt, preſque par tout le corps, d'un brun noir; ſon ramage eſt compoſé de pluſieurs ſons diverſement accentués, il ſe fait entendre de fort loin; comme il paſſe des heures entières à chanter ſans aucune interruption, il ſe trahit lui-même, & appelle le chaſſeur. Je l'ai nommé le *Criard* dans mon Ornithologie.

Je tuai auſſi quelques Gobes-Mouches & beaucoup de Touracos dont nous fîmes des fricaſſées bien ſupérieures à celles de Pintades & de Perdrix, miſes à la même ſauce.

Le couſin de Narina me voyant abattre auſſi légèrement toutes ſortes de petits oiſeaux, auprès de lui, me pria de lui prêter mon fuſil pour eſſayer ſon adreſſe; il n'étoit pas de ma politique de lui donner des leçons utiles; ſans chercher à paſſer pour ſorcier, je voulois qu'il ſe perſuadât, par ſa propre expérience, qu'il exiſte une énorme diſtance entre un Européen & un Hottentot; je chargeai mon fuſil, mais ſans y mettre de plomb; je le laiſſai tirer tant qu'il voulut; il s'impatientoit de ne rien voir tomber; j'aurois chargé l'arme à l'ordinaire, qu'il n'eût pas été pour cela plus heureux; car, dans la crainte d'avoir le viſage brûlé par l'amorce, il détournoit la tête en même temps qu'il appuyoit ſur la détente; ſa mal-adreſſe auroit pu néanmoins le ſervir; c'eſt pourquoi j'avois préféré de ne rien donner au haſard; car il eſt certain que s'il avoit tué un ſeul oiſeau, mon crédit baiſſoit auſſitôt dans ſon eſprit &, par ſuite, dans toute ſa Horde; ſi l'opinion ne garantiſſoit pas ma perſonne, elle ſervoit du moins mon amour-propre.

Comme nous regagnions le camp, nous rencontrâmes, à deux cents pas de nous, une troupe de Bubales; j'en tuai un d'un coup de carabine; cela parut bien étrange à mon compagnon; en ſe rappelant qu'à quinze pas, il n'avoit pu, en pluſieurs coups,

abattre un misérable oiseau ; il mesuroit avec étonnement la distance prodigieuse, entre le Bubale & nous. Ses réflexions l'attristoient ; il en étoit accablé. Je le considérai avec attendrissement, & pris soin de le consoler. Bon jeune-homme qui ne savois pas tout ce qu'a de précieux & de touchant cette simplicité, qui te faisoit si petit devant ton semblable ! ah ! garde long-temps ton heureuse ignorance, puissé-je être le dernier Etranger qui, d'un pas téméraire, ait osé fouler tes champs, & que ta solitude ne soit plus profanée !

Nous couvrîmes le Bubale de branchages; &, de retour au logis, je l'envoyai chercher avec un Cheval.

Pour amuser Amiroo & son camarade, j'employai le reste du jour à dépouiller mes oiseaux; je les retins pour la nuit, en leur annonçant que, le jour suivant, ils me conduiroient eux-mêmes à leur Horde ; cette nouvelle fut le signal d'une joie très-vive; la soirée se passa gaîment ; nous prîmes à l'ordinaire le thé à la crême devant un grand feu ; j'avois fait tuer un des Moutons que m'avoit envoyés Haabas; le souper fut charmant ; on dansa ; on fit de la musique, & la Lyre immortelle ne fut point oubliée ; j'en donnai deux à mes hôtes; ils en avoient vu dans les mains de tous ceux de la Horde qui m'étoient venu visiter avant eux ; la réputation de cet instrument s'étoit bientôt répandue; ils mouroient d'envie d'en avoir, & n'avoient osé m'en demander : en allant au-devant de leurs désirs, j'augmentai d'autant la considération & l'amitié qu'ils avoient pour moi.

Lorsque l'heure du sommeil fut venue, je prévins tout mon monde sur le voyage du lendemain, & je recommandai à Klaas que mes deux Chevaux fussent prêts à la pointe du jour.

A mon réveil, le camarade d'Amiroo étoit parti pour prévenir Haabas de la visite que j'allois lui rendre, dans le jour même.

Quelle que soit l'immensité des déserts de l'Afrique, il ne faut pas calculer sa population par celle de ces essaims innombrables de noirs qui fourmillent à l'Ouest & bordent presque toutes les côtes de l'Océan, depuis les Iles Canaries, ou le Royaume de Maroc, jusqu'aux environs du Cap de Bonne-Espérance ; il n'y a certainement

certainement aucune proportion d'après laquelle on puiſſe établir des aperçus même haſardés; depuis que, par un commerce approuvé par le plus petit nombre, en horreur au plus grand, de barbares navigateurs d'Europe ont porté ces Nègres, par des appâts déteſtables, à livrer leurs priſonniers ou les plus foibles d'entr'eux, ils ſont devenus, en proportion de leurs beſoins, des êtres inhumains & perfides; le Chef a vendu ſon ſujet: la mère a vendu ſon fils, & la Nature complice a fécondé ſes entrailles!

Mais ce trafic révoltant, exécrable, eſt encore ignoré dans l'intérieur du Continent; le déſert eſt ſtrictement le déſert; ce n'eſt qu'à des diſtances éloignées qu'on y rencontre quelques peuplades toujours peu nombreuſes, vivant des doux fruits de la terre ou du produit de leurs beſtiaux; il faut faire une longue marche, avant d'arriver d'une Horde à une autre. La chaleur du climat, l'aridité des ſables, la ſtérilité de la terre, la diſette d'eau, les montagnes décrépites & graniteuſes, les animaux féroces & plus que tout cela, ſans doute, l'humeur un peu phlegmatique, & le tempérament froid du Hottentot ſont des obſtacles à la reproduction de l'eſpèce; il eſt peut-être ſans exemple qu'un père ait compté ſix enfans.

Auſſi le Pays des Gonaquois où je m'étois enfoncé, ne raſſembloit pas trois mille têtes, ſur une étendue de trente ou quarante lieues, & la Horde de Haabas, qui montoit tout au plus à quatre cents perſonnes, de tout âge, de tout ſexe, paſſoit pour l'une des plus conſidérables de la Nation.

Ce n'étoit plus ici ces Hottentots abâtardis & miſérables qui languiſſent au ſein des Colonies, habitans mépriſables & mépriſés, qui ne connoiſſent de leur antique origine que le vain nom, & ne jouiſſent qu'aux dépens de leur liberté d'un peu de paix qu'ils achettent bien cher par les travaux exceſſifs des habitations & le deſpotiſme de leurs Chefs toujours vendus au Gouvernement! Je pouvois enfin admirer un peuple libre & brave, n'eſtimant rien que ſon indépendance, ne cédant point à des impulſions étrangères à la Nature, & faites pour bleſſer leur caractère franc, vraiment philantropique & magnanime.

Je ne voulois point me rendre chez cette Nation respectable comme un Chasseur harassé, que la fatigue & la faim ont contraint de s'arrêter au premier gîte; j'avois formé le dessein de m'y présenter *in fiochi*, dans un appareil imposant & tout à la fois honorable pour ce peuple & pour moi.

Dès le matin, je fis une toilette entière; j'arrangeai mes cheveux; après leur avoir donné une tournure distinguée, je les surchargeai de poudre, comme j'aurois fait pour me rendre dans un cercle d'élégans. Je peignis ma barbe, & lui fis prendre le meilleur pli possible; ce n'étoit ni par fantaisie ni par un goût bizarre que je l'avois laissé croître pendant un an, comme on l'a ridiculement débité par le monde; ce n'étoit pas non plus, comme ces Voyageurs herboristes passionnés pour la follicule & le séné, en punition de ce que je ne découvrirois pas assez tôt à mon gré telle plante diaphorétique, ou tel insecte inapercevable; ma politique m'en avoit fait la première loi; la longueur de ma barbe n'étoit point abandon, négligence de moi-même; la propreté Hollandoise la plus scrupuleuse fait mes délices; ce n'est pas pour un Créole d'Amérique un simple besoin d'habitude, c'est une volupté; dans mes courses je changeois de linge & de vêtemens jusqu'à trois fois par jour; mais le projet de laisser croître ma barbe avoit été médité long-temps avant de partir du Cap; j'étois instruit des guerres des Caffres avec les Colons, & que ces derniers sont en horreur aux Sauvages; je pouvois être rencontré des uns ou des autres; il étoit donc essentiel, autant par mon extérieur que par ma conduite & mes manières, de me donner un air absolument Etranger qui prouvât qu'il n'y avoit rien de commun entre les Colons & moi. Ce plan m'a très-bien réussi, dans toutes les Hordes que j'ai parcourues, je me suis vu toujours accueilli comme un être extraordinaire & d'une espèce nouvelle. Un dégoût invincible pour le tabac & l'eau de vie, tant prisés des Colons & des Sauvages, ajoutoit encore à leur étonnement; l'idée de cette prévention favorable qui ne pouvoit m'échapper, me donnoit une assurance, une intrépidité même qui m'ont procuré de grandes jouissances inconnues à d'autres Voyageurs; rien ne

m'arrêtoit; je marchois & me présentois sans trouble; c'est ainsi que j'eusse traversé tout le centre de l'Afrique, jusqu'en Barbarie, sans la plus légère inquiétude, si la terre ne s'étoit point, pour ainsi dire, refusée sous mes pas; mais la soif & la faim cruelle seront à jamais une barrière insurmontable à qui voudroit tenter une entreprise aussi hardie.

Ma barbe étoit donc ma sauvegarde essentielle; mais elle me rendoit un service journalier non moins précieux; lorsque j'étois en marche, j'avois, en la lavant, la précaution d'y laisser toute l'eau qu'elle pouvoit retenir; durant les chaleurs du jour, c'étoit pour mon visage un rafraîchissement qui me soulageoit beaucoup.

Cette première partie de ma toilette achevée, je m'habillai le plus proprement possible; parmi mes vestes de chasse, j'en avois une d'un brun obscur, garnie de boutons d'acier taillés à facettes; j'en fis mon habit de cérémonie; les rayons du Soleil tombant sur ces boutons dans tous les sens, devoient par leur réfraction jeter un éclat bien propre à me faire admirer par tous ces Sauvages; je mis un gilet blanc sous cette veste; à défaut de bottes, je me servis d'un pantalon de Nanquin, ce qui m'a toujours paru pour le moins aussi noble; j'avois encore dans ma garde-robe une paire de souliers à l'Européenne, je les chaussai, & n'oubliai point mes grandes boucles d'argent, par hasard fort brillantes; je désirois ardemment un chapeau bordé d'or; il fallut s'en passer; mon pantalon rendant inutiles les boucles de caillou du Rhin de mes jarretières, j'en fis une agraphe avec laquelle j'attachai sur mon chapeau, tel qu'il étoit, un magnifique panache de plumes d'Autruches de toute leur longueur.

Mais que j'étois en peine pour l'équipage de mon Cheval! Il ne répondoit guères aux ornemens du Maître; à la place de cette magnifique peau de Panthère, qu'on eût trouvée superbe en France, & qui ne disoit rien à l'œil d'un Sauvage, quelle figure radieuse n'eût pas faite sur ma bête la plus mauvaise des housses de drap rouge qui trotte régulièrement toutes les semaines de Paris à Poissy, tant il est vrai que la rareté des objets y met souvent tout le prix, en même temps qu'elle en constitue le mérite!

J'avois annoncé à mon fidèle Klaas qu'il monteroit à Cheval avec moi, & qu'il me ferviroit d'Ecuyer; il s'étoit lui-même arrangé de fon mieux; mais jaloux de le faire paroître avec diftinction, je lui donnai une de mes vieilles culottes qu'il ne mit pas fans prendre un air de vanité qui annonçoit en même temps le plaifir que lui faifoit ce cadeau & l'importance qu'il recevoit de cette décoration.

Tout étant prêt pour le départ, je dépêchai deux de mes Chaffeurs avec leurs fufils, pour prévenir la Horde de mon arrivée; & bientôt moi-même, après avoir déjeûné, je mis mon poignard à ma boutonnière, une paire de piftolets à ma ceinture, une autre à l'arçon de ma felle avec mon fufil à deux coups, & je montai à Cheval; Klaas en fit autant; il portoit ma carabine, & me fuivoit conduifant quatre de mes Chiens; il étoit fuivi, à fon tour, de quatre Chaffeurs qui efcortoient un autre de mes gens chargé de porter une caffette qui contenoit deux mouchoirs rouges, des anneaux de cuivre, des couteaux, briquets & quelques autres préfens que je voulois faire à la Horde. Amiroo marchoit à notre tête, pour nous guider dans la route.

Nous côtoyâmes d'abord la rivière en la remontant pendant près d'une heure; après quoi, nous la faifant quitter, Amiroo nous conduifit entre deux hautes montagnes, dans une gorge étroite dont la longueur & les finuofités n'avoient guères moins de deux lieues. Au bout de ce défilé, revenus à cinq ou fix pas de la rivière, le Pays s'ouvrit devant nous, & de là, me montrant du doigt une petite éminence fur laquelle j'apercevois un Kraal, notre guide m'avertit que c'étoit celui de Haabas; nous n'en étions qu'à dix portées de fufil; le chemin avoit été plus long que je ne l'avois compté; nous avions employé trois grandes heures à cette marche.

Lorfque je ne me vis plus qu'à deux cents pas de la Horde, je lâchai mes deux coups, & j'en fis faire autant à mes quatre Chaffeurs; les deux autres que j'avois envoyés en avant, répondirent à notre falut par leur décharge, & ce fut pour toute la Horde le fignal d'un cri de joie général. Je n'entremêlerai point de réflexions une fcène auffi touchante; le Lecteur fenfible partage

les douces émotions de mon ame, & préfère un récit tout véridique & tout ſimple. Je voyois tout le monde ſortir des huttes, & ſe raſſembler en pelotons; mais, à meſure que j'approche, les femmes les filles & les enfans diſparoiſſent, & chacun rentre chez ſoi; les hommes reſtés ſeuls ayant leurs Chef à leur tête, viennent à ma rencontre; mettant alors pied à terre, TABÉ, TABÉ, Haabas, dis-je au bon veillard en prenant ſa main que je preſſai dans la mienne. Il répondit à mon ſalut avec toute l'effuſion d'un cœur reconnoiſſant & touché de cette marque d'honneur dont il étoit le principal objet. J'eſſuyai le même cérémonial de la part de tous les hommes, excepté que, ſupprimant par reſpect le ſigne de la main, ils le remplacèrent par celui de la tête de bas en haut; & qu'en prononçant TABÉ, ils accompagnoient ce mot d'un clappement plus ſenſible.

Chacun en particulier m'examinoit avec la plus grande attention; juſqu'aux moindres détails de ma toilette, tout frappoit leurs regards; Haabas lui-même, qui ne m'avoit vu qu'en négligé dans mon camp ou dans mon équipage de chaſſe, paroiſſoit émerveillé de mes rares ajuſtemens; il me sembloit qu'il me montroit une déférence plus marquée, un air plus reſpectueux que par le paſſé.

J'avois quitté mon Cheval à l'ombre d'un gros arbre, ſous lequel on étoit venu me complimenter; je n'y reſtai que quelques minutes pour me rafraîchir; je me faiſois une fête de contempler cette Horde intéreſſante & je m'y rendis eſcorté de toute la troupe; à meſure que je paſſois devant une des huttes qui, comme celles des Hottentots, n'ont qu'une ouverture fort baſſe, la maîtreſſe du logis qui s'étoit d'abord montrée pour me voir venir de loin, ſe retiroit auſſitôt, de telle ſorte qu'obligé de me baiſſer à tous momens pour examiner l'intérieur, c'étoit pour moi un ſpectacle très-curieux que ces viſages bruns, immobiles & colés pour ainſi dire à la muraille, dans le plus profond de la hutte n'offrant par-tout que des portraits à la Silhouette. J'aurois pu me faire écrire chez toutes ces Dames; car je n'y avois été reçu par aucune.

Cependant elles s'apprivoiſèrent peu à peu, & je me vis à la

fin entouré. On me présenta du lait de tous les côtés. Narina n'étoit point encore du nombre des curieuses; je demandai de ses nouvelles; on courut pour la chercher; elle arrivoit portant une corbeille de lait de Chèvre tout chaud qu'elle vint m'offrir avec empressement. J'en bus de préférence, autant à cause des graces naturelles qu'elle mit dans ce présent, que de la propreté qu'elle avoit eue l'attention de donner à son vase, que n'avoient point, à beaucoup près, ceux des autres.

Du reste toutes ces femmes, dans leur plus grande parure, graissées & boughoués à frais, les visages peints de cent manières différentes, montroient assez tout le bruit qu'avoit fait dans la Horde la nouvelle de mon arrivée, & la considération singulière qu'elles avoient pour l'Etranger; Narina s'étoit parée des présens que je lui avois faits; mais ce ne fut pas sans une extrême surprise que je m'aperçus qu'elle n'avoit point suivi l'étiquette comme ses camarades, & qu'elle avoit supprimé les onctions; elle savoit à quel point me déplaisoit ce rafinement de coquetterie, & quoi qu'eût dû lui coûter cette privation, elle se l'étoit imposée pour me plaire. Elle me présenta sa sœur qui me parut jolie; mais, soit que la prévention m'aveuglât, soit que l'odeur de ses onguens m'eût rebuté, je ne lui trouvai point l'air agaçant de Narina, & ne sentis rien pour elle.

Arrivé chez Haabas, il me montra sa femme; elle n'avoit rien qui la distinguât des autres, & je vis là, comme on le voit souvent ailleurs, que Madame la Commandante étoit richement vieille & laide; cela n'empêcha point qu'en courtisan délié, je lui présentasse un mouchoir rouge, qu'elle reçut sans façon, & dont elle ceignit sur le champ sa tête; j'ajoutai à cette offre un couteau, un briquet; mais, comme j'avois envie de connoître son goût, & que j'étois bien aise de voir une femme Sauvage dans l'embarras du choix pour ses ajustemens, je lui montrai toute ma pacotille de verroterie, la priant de choisir elle-même ce qui lui plairoit davantage; je ne jouis pas de la satisfaction que je m'étois promise; elle se jeta sans balancer sur des coliers blancs & des rouges; les autres couleurs, disoit-elle, trop analogues à sa peau, ne faisant

nul effet, & n'étant pas de son goût. J'ai toujours remarqué qu'en général, les Sauvages ne font pas grand cas du noir & du bleu; je lui donnai encore du gros fil de laiton pour deux paires de bracelets; cet article me parut être celui qu'elle estimoit davantage.

Ces présens n'étoient point regardés sans envie de la part des autres femmes; elles levoient les mains avec extase, & déclaroient à haute voix dans leur admiration, que l'épouse de Haabas étoit la plus heureuse des femmes, & la plus brillante en bijoux qu'on eut jamais vue dans toutes les Hordes de la Nation Gonaquoise.

Je fis ensuite la distribution du reste de la verroterie que j'avois apportée, & j'avoue de bonne-foi que je manœuvrai de façon que les jeunes & les plus jolies furent les mieux partagées.

Je donnai aux hommes des couteaux, des briquets & des bouts de tabac; mon intention, en venant moi-même visiter cette Horde, étoit que toutes les familles qui la composoient se sentissent de mes largesses; & la pacotille que j'avois apportée ne laissoit pas d'être considérable.

Haabas me pria de la part de plusieurs vieillards impotens qui ne pouvoient sortir de leur loge, de le suivre & de les aller visiter; je me prêtai sans peine à son désir; nous entrâmes dans leurs huttes. Ils étoient tous gardés par des enfans de huit à dix ans, chargés de leur donner leur nourriture & tous les soins qu'exige la caducité. Cette institution respectable chez des peuples Sauvages me toucha fortement; j'en témoignai toute ma satisfaction à mon conducteur. Quoique ces vieillards, pour la plupart, ne fussent retenus que par leur grand âge, & non par ces infirmités qui sont l'apanage ordinaire des peuples civils, je remarquai avec surprise que leurs cheveux n'avoient point blanchi; &, qu'à peine appercevoit-on à leur extrémité une légère nuance grisâtre.

Je fus conduit, après cela, vers une hutte absolument écartée de toutes les autres; elle renfermoit (quel spectacle!) un malheureux couvert d'ulcères, de la tête aux pieds. Je me baissois pour entrer; une odeur infecte qui sortoit de cette hutte me fit reculer d'horreur. Cette pauvre créature étoit-là, gisante depuis

plus d'un an, ſans que perſonne oſât l'approcher, tant on craignoit la communication de ſa maladie, qui paſſoit pour contagieuſe! ſa femme, en effet, & deux enfans venoient d'en mourir il n'y avoit pas deux mois. On lui jetoit ſa nourriture à l'entrée de ſa loge ou plutôt de ſa tombe ; car ce n'étoit plus un être vivant. Son état, vraiment déplorable, m'inſpira de la pitié ; il croupiſſoit depuis long-temps dans l'ordure & ſes déjections. Combien je me ſentis peiné de ne pouvoir, par un remède efficace, apporter quelque ſoulagement à ſes maux!

J'avois beau me ſouvenir qu'à Surinam nous recueillons nous-mêmes le baume de Copahu, & celui de Racaſſir, qui, je crois, eſt le Tolu de la pharmacie, & qu'avec ce ſeul ſecours nous guériſſions facilement nos Nègres. Je n'en étois pas pour cela plus avancé; l'Afrique ne m'offroit aucune de ces plantes ſalutaires, ou du moins ſi elles y croiſſent, dans quel lieu devois-je les aller chercher? Il me vint pourtant dans l'eſprit un moyen, ſinon de guérir entièrement ſes douleurs, du moins d'en ſuſpendre un peu la durée.

Je commençai par tranquilliſer les eſprits de ces bons Sauvages, en les aſſurant que la maladie n'étoit point contagieuſe ; qu'elle ne pouvoit ſe communiquer ni par le contact immédiat du malade, bien moins encore par l'air environnant ; pour les perſuader davantage, je leur dis avec fermeté qu'elle m'étoit très-connue ; ſans cette précaution, le deſſein que je formois pour le ſoulagement du miſérable couroit grand riſque d'avorter, une prévention invincible leur faiſant craindre à tous une épidémie. Ils m'en crurent heureuſement, & promirent d'exécuter tout ce que j'ordonnerois.

Je leur dis donc qu'il feroit à propos de faire au moribond une friction générale avec de la graiſſe de Mouton fondue ; que ce remède innocent reſtitueroit à la peau deſſéchée de cet homme, un peu de ſoupleſſe, & lui procureroit du moins la facilité de ſe mouvoir. Je lui fis donner pluſieurs nattes, en le priant de faire quelques efforts pour les paſſer ſous lui. Tout foible qu'il étoit, il réuſſit au gré de mon déſir. Je propoſai alors de lui conſtruire une nouvelle hutte, & de l'y tranſporter. Cet avis fut reçu avec des exclamations

exclamations par tous les aſſiſtans. Pour ne pas donner à leur bonne volonté le temps de ſe réfroidir, mes gens & moi mîmes la main à l'ouvrage, & la hutte fut bientôt achevée & en état de recevoir le malade.

J'ai toujours penſé que cet homme avoit été atteint du fléau deſtructeur qui empoiſonne les ſources de la vie, & détruit le plaiſir par le plaiſir même. Quoiqu'étrangers à ce fléau, ainſi qu'aux Hottentots du Cap qui le connoiſſent ſi bien, les Gonaquois pouvoient l'avoir reçu de proche en proche : un voyage, une fatale rencontre, ſans doute, avoit cauſé le malheur de celui-ci.

On le fit ſortir étendu ſur ſes nattes. Il fut porté près de ſa nouvelle demeure, & l'ancienne fut au moment même démolie. J'étois un Dieu bienfaiſant pour ces bons Sauvages. Avec quel intérêt ils ſuivoient l'infortuné, les yeux fixés tantôt ſur ſon ſauveur, tantôt ſur le malheureux, pour la ſanté duquel ils concevoient déjà beaucoup d'eſpérance ; car ce doux aliment des cœurs rayonnoit ſur tous les fronts, & doubloit leur tendre compaſſion ! avec quel empreſſement je les voyois tous accourir, m'environner, s'attendrir ſur les ſouffrances de leur frère, & toutes les femmes ſur-tout, implorer les connoiſſances qu'elles me ſuppoſoient afin de donner, s'il étoit poſſible, quelque relâche à ſon ſupplice, & de le rendre à la vie !

Il n'étoit plus qu'un ſquelette mal recouvert par une peau rétrécie & sèche, qui laiſſoit voir à nu des parties d'os aux jambes, aux bras, aux côtés & aux reins ; toutes les jointures étoit démeſurément enflées, & les vers, anticipant ſur ſa deſtruction, le rongeoient de toutes parts.

Après la friction que j'avois ordonnée, on l'introduiſit dans ſa hutte ; je le recommandai aux attentions & aux ſoins de toute la Horde, & je priai qu'on ne lui donnât que du lait pour toute nourriture.

Je doute fort que ces ſecours ayent été ſuffiſans pour le réchapper ; malheureuſement je n'étois pas plus inſtruit ; &, dans l'intime perſuaſion que ſa mort étoit inévitable, j'avois penſé que la hâter

auroit été le plus grand ſervice qu'on eût pu lui rendre. Si j'ai prolongé de quelques jours ſa douloureuſe exiſtence, le plus cruel de ſes ennemis n'en eût pas fait davantage.

De retour à la demeure de Haabas, ſa femme me préſenta du lait pour me rafraîchir; on avoit fait tuer un Mouton pour moi & mes gens.

Je fis rôtir quelques cotelettes ſur des charbons devant la hutte; mais les Miaſmes qui m'avoient ſuivi, & le ſpectacle hideux de ce cadavre encore animé, ne déſemparoient pas mon imagination, & m'avoient ôté l'appétit. Cependant, dans la crainte que ces Sauvages ne penſaſſent que leur mêts m'inſpiroient du dégoût, ce qui les auroit cruellement mortifiés, je pris ſur moi de manger un peu. De l'endroit où j'étois aſſis, à travers le cercle qui m'environnoit, je voyois mes gens, moins délicats que leur maître, ſe régaler des morceaux qu'on leur avoit diſtribués, & ſe divertir comme s'il ſe fût agi d'une nôce.

Le dîner fini, il ne me reſta que le temps néceſſaire pour me rendre chez moi avant la nuit; ainſi, prenant congé de mes bons voiſins, après une kirielle de Tabé, je remontai à Cheval; preſque toute la Horde me ſuivoit, mais de plus en plus preſſé par le temps, je piquai des deux; &, en moins d'une heure, Klaas & moi nous fûmes rendus au gîte; le reſte de mon monde arriva beaucoup plus tard; une vingtaine de Gonaquois, tant hommes que femmes, que la curioſité attachoit à leurs pas, les accompagnoient. Dans tout autre temps cette viſite auroit pu me déplaire; mais pour le moment j'avois beaucoup de proviſions, & vingt bouches de plus ne me dérangoient en aucune façon.

On s'attend, ſans doute, à retrouver encore au nombre des arrivans la belle Narina; mais ce qu'on ne devine point, à coup ſûr, & qui ſurprendra, c'eſt qu'elle garda ſi bien l'incognito que ce ne fut que le lendemain ſeulement que j'appris par elle-même qu'elle étoit arrivée de la veille. La nuit fut entièrement conſacrée à la danſe & aux chants; mais, ne voulant priver perſonne d'une partie de plaiſir que l'occaſion ſeule avoit formée, je ne me permis pas de les interrompre.

Un des moyens de conserver sur les Sauvages la supériorité que s'arroge de plein droit le présompteux Européen, n'est pas, comme on pourroit le croire, de les intimider & de répandre partout la menace & l'effroi; ce système imbécille ne fut imaginé que par un fou téméraire, ou par un lâche à la tête d'une troupe nombreuse, & qui profite de sa force pour imposer des loix impérieuses & dures ; l'exemple récent qu'en offrent nos Voyages, sont une preuve frappante que ce n'est point à coups redoublés de tonnerre, & le sabre à la main, qu'on apprivoise des hommes; la fin tragique d'un de ces navigateurs audacieux doit à jamais servir d'exemple à quiconque oseroit embrasser ces funestes maximes. Je me suis convaincu qu'il ne faut point hasarder avec les peuples de la Nature, des demandes qui leur coûtent trop de sacrifices; qu'il est prudent de se priver un peu, pour obtenir davantage; que ce n'est qu'à force de complaisance qu'on s'insinue dans leurs bonnes graces, & que le point capital, pour réussir auprès d'eux, est de s'en faire aimer: avec ces principes, on jugera bien que je ne crois point aux *mangeurs d'hommes*, & qu'il n'est pas de Pays si désert & si peu connu, où je ne me présentasse tranquillement & sans crainte. La défiance est la seule cause de leur barbarie, si l'on peut appeler ainsi ce soin pressant d'écarter loin de nous, & même de détruire, tout ce qui paroît tendre à troubler notre repos & notre sûreté.

Je n'avois pu dormir de toute la unit ; je me levai à la pointe du jour ; quel fut mon étonnement quand j'aperçus Narina ! elle avoit l'air plus embarassé, plus honteux que de coutume ; ce fut alors seulement, comme je l'ai dit, qu'elle m'avoua qu'elle étoit arrivée dès la veille avec tous les autres. Je lui fis des reproches de s'être ainsi cachée de moi ; je la pressai de m'en dire la raison; malgré mes vives instances, je ne pus obtenir une réponse positive ; son silence là-dessus alla jusqu'à l'obstination ; enfin, comme si elle eût craint d'avoir trop élevé ses espérances, elle devint plus timide, à mesure qu'elle devinoit les soupçons que je semblois former sur son compte. Cette réserve ingénue me la fit aimer davantage ; le caffé étoit prêt ; je partageai mon déjeûné avec elle.

Les danſes & la joie continuèrent encore toute cette journée; mais, le lendemain, la curioſité amena en détail toute la Horde dans mon camp. Les uns arrivoient, d'autres partoient; on ſe croiſoit de toutes parts ſur les chemins. Ce ſpectacle étoit pour moi le tableau mouvant d'une fête de village. Je les reçus avec une égale cordialité. Je demandai des nouvelles du pauvre malade; on m'en donna qui me firent plaiſir; il ne ceſſoit me dit-on, de parler de moi avec les larmes de la reconnoiſſance; Il étoit toujours ſouffrant; mais quel changement dans ſa poſition! quel ſoulagement ne recevoit-il pas de la propreté que je lui avois procurée! Il jouiſſoit du moins de la conſolation de voir ſes camarades, & de s'entretenir avec eux; pleins de confiance dans mes avis, ils ne craignoient plus d'entrer dans ſa hutte & de l'approcher. Leurs viſites étoient une diſtraction qui répandoit ſur ſes plaies un baume plus ſalutaire encore que les plantes & lui faiſoit oublier ſon mal. Je doute fort de ſa régénération après l'état déſeſpéré où je l'ai vu; mais, s'il étoit poſſible qu'il ſe rétablît, je penſe que ce remède moral n'y aura pas peu contribué. Eſt-il un ſort plus cruel que de ſe voir ainſi délaiſſé par ſes amis & par ſes proches & relégué au loin comme un cadavre abandonné dont la vue fait horreur? Chacun me contoit tous ces détails à ſa manière, & les accompagnoit de remercîmens d'autant plus empreſſés qu'ils tenoient davantage au malade par les liens du ſang ou de l'amitié.

Ce ne fut que l'après-midi du ſecond jour que ceſſa la proceſſion, & que ces braves Gonaquois prirent congé de mon camp, pour retourner tout-à-fait à leur Horde. Je ne pouvois trop leur recommander le malade; je leur dis que les ſoins qu'ils prendroient de lui étoient la marque d'affection & d'eſtime qui me flatteroit le plus; je chargeai Narina, en particulier, de lui remettre de ma part une petite proviſion de tabac. Je fis, ſur-tout, à cette jeune Sauvage quelques nouveaux préſens & je la laiſſai partir.

J'avois peu fréquenté cette fille; mais l'attachement qu'elle m'avoit inſpiré étoit ſi naturel & ſi ſimple; je m'étois ſi bien habitué à ſes manières, & je trouvois tant d'analogie entre ſon humeur & la mienne, que je ne pouvois me perſuader que notre con-

noissance datât de si près, & qu'elle dût finir si tôt; je croyois l'admirer pour la dernière fois..... d'autres projets, d'autres soins!

Il est temps d'observer que les femmes de ce Pays, ne s'étoient point comportées avec mes gens comme avoient fait précédemment celles de la rivière Gamtoos. Elles montroient la plus grande retenue; dès que leurs hommes partoient, aucune d'elles ne restoit en arrière.

J'avoue que ces visites un peu longues, un peu nombreuses, & trop multipliées commençoient à me déplaire; je craignois avec raison qu'il n'en résultât du désordre autour de moi, & que mon monde ne prît goût à ces dissipations. Chacun déjà se relâchoit de sa besogne; la chasse les intéressoit beaucoup moins; la danse occupoit tous leurs momens. Les gens chargés de la conduite & de la garde de mes bestiaux s'y prêtoient à regret, & les laissoient se disperser çà & là; d'autres s'étoient absentés la nuit & n'avoient reparu qu'au jour pour se reposer; je crus qu'il étoit de ma politique de fermer les yeux sur ces petits abus, & de ramener insensiblement tout ce monde au devoir. Les chaleurs commençoient à devenir insupportables; le Soleil, après avoir repassé l'Equateur, plongeoit à pic sur nous, & nous brûloit au point qu'il eut été très-dangereux de s'exposer au jour dans le fort de son ardeur; ma tente même se changeoit dans ces momens en une étuve dont j'étois obligé de déserter. Que de motifs puissans pour m'engager à changer d'emplacement, & à transporter mes pénates dans un local mieux ombragé, sous quelque bocage épais! mais on se rappelle le rendez-vous convenu avec mes Envoyés chez les Caffres; il se pouvoit qu'à leur retour, ne me trouvant point au Koks-Kraal, ils imaginassent, ou qu'il m'étoit arrivé quelque malheur imprévu, ou que, fatigué de les attendre, j'avois pris le parti de décamper & de continuer ma route; cette diversion les eût jetés dans le plus grand embarras; de mon côté, je m'intéressois trop au sort des deux miens pour les abandonner, & n'aurois pas voulu, pour tous les oiseaux de l'Afrique, avoir à me reprocher une aussi lâche action. Je me déterminai donc à rester jusqu'à leur

arrivée, qui néceſſairement ne devoit pas tarder; mais je me promis bien de rendre tous mes gens à nos exercices, & j'en donnai le premier l'exemple.

Je ne manquai plus, ſelon mon ancienne coutume, de conſacrer une partie des ſoirées à la rédaction de mon Journal, & c'eſt ici que je commençai à ſaiſir enfin les différences qui diſtinguent un Hottentot d'un Hottentot, & particulièrement les Gonaquois des autres Hordes que j'avois juſqu'alors rencontrées.

Le Kraal de Haabas, à quatre cents pas environ de la rivière Groot-Vis, étoit ſitué ſur le penchant d'une colline qui s'étendoit par une pente inſenſible juſqu'au pied d'une chaîne de montagnes couvertes d'une forêt de très-grands arbres; un petit ruiſſeau le traverſoit par le milieu, & alloit ſe perdre à la riviére. Toutes les huttes, au nombre à peu près de quarante, bâties ſur un eſpace de ſix cents pieds quarrés, formoient pluſieurs demi-cercles; elles étoient liées l'une à l'autre par de petits parcs particuliers. C'eſt-là que chaque famille enferme, pendant le jour, les Veaux & les Agneaux qu'ils ne laiſſent jamais ſuivre leurs mères & qui ne tettent que le matin & le ſoir, temps auquel les femmes traient les Vaches & les Chèvres. Il y avoit, outre cela, trois grands parcs bien entourés, deſtinés à contenir pendant la nuit ſeulement le troupeau général de la Horde.

Les huttes ſemblables pour la forme à celles des Hottentots des Colonies, portent huit à neuf pieds de diamètre. Elles ſont couvertes de peaux de Bœuf ou de Mouton, mais plus ordinairement de nattes. Elles n'ont qu'une ſeule ouverture, fort étroite & fort baſſe; c'eſt au milieu de ce four que la famille entretient ſon feu. La fumée épaiſſe qui remplit ces tanières, & qui n'a d'autre iſſue que la porte, unie à la fétidité qu'elles conſervent toujours, étoufferoit l'Européen qui auroit le courage d'y reſter deux minutes. L'habitude rend tout cela ſuportable à ces Sauvages. A la vérité, ils n'y demeurent point pendant le jour; mais, à l'approche de la nuit, chacun gagne ſa demeure, étend ſa natte, la couvre d'une peau de Mouton, & s'y dorlote auſſi bien que ſur le duvet. Quand les nuits ſont trop fraîches, on ſe ſert pour

couverture d'une peau pareille à celle sur laquelle on couche; le Gonaquois en a toujours de rechange; dès que le jour est venu, tous ces lits sont roulés & placées dans un coin de la hutte. Si le temps est pur, on les expose à l'air & au soleil; on bat l'un après l'autre tous ces meubles pour en faire tomber, non pas les punaises comme en Europe, mais les insectes & une autre vermine non moins incommode à laquelle la chaleur excessive du climat rend fort sujets ces Sauvages & dont ils ne sont pas maîtres avec tous leurs soins d'arrêter la foison. Lorsqu'ils n'ont point, pour l'instant, d'occupation plus pressée, ils font une recherche plus exacte & plus scrupuleuse de cette vermine; un coup de dent les délivre l'un après l'autre de ces petits animaux mal-faisans; cette méthode est plus facile & plus prompte.

Je ne sais quel Auteur s'est avisé de croire que cet usage étoit pour eux une ressource, une partie de leur nourriture, peut-être même une délicatesse. Rien n'est plus faux que cette ridicule assertion; je peux certifier, au contraire, qu'ils s'acquitent de cette manière, d'une cérémonie pareille, avec autant de dégoût que nos femmes ou nos servantes la remplissent, d'une autre façon, à l'égard de nos enfans.

J'ai avancé, plus haut, que les Gonaquoises mettent dans leur parure un air de coquetterie inconnu aux Hottentotes des Colonies. Cependant leurs habillemens ne diffèrent point par la forme, si ce n'est que les premières les portent plus amples, & que le tablier de la pudeur, qu'elles nomment *Neuyp-Kros*, est plus large & descend presque jusqu'aux genoux; mais c'est dans les ornemens, je pourrois dire dans les broderies, prodigués à ces habillemens, que consistent la richesse & la magnificence dont elles se piquent; c'est dans l'arrangement sur-tout de ce tablier, que brillent l'art & le goût de chacune d'elles; les dessins, les compartimens, le mélange des couleurs, rien n'est négligé; plus leurs vêtemens en général sont chargés de grains de rassade, plus ils sont estimés; elles en ornent même les bonnets qu'elles portent; ils sont, autant qu'il est possible, de peau de Zèbre, parce que la peau blanche de ce quadrupède, tranchée par des bandes brunes ou noires,

donne du relief à leur physionomie, & , comme elles le disent très-bien, ajoute plus de piquant à leurs charmes. Elles sont outre cela plus ou moins somptueuses en proportion des verroteries qu'elles possèdent, & dont elles surchargent leur corps. Bracelets, ceinture, colliers, elles ne s'épargnent rien lorsqu'elles veulent paroître. Elles font des tissus dont elles se garnissent les jambes en guise de brodequins. Celles qui ne peuvent atteindre à ce degré de magnificence, se bornent, sur-tout pour les jambes, à les orner du même jonc dont elles fabriquent leurs nattes, ou de peaux de Bœuf coupées & arrondies à coup de maillet : c'est cet usage qui a donné lieu à plusieurs Voyageurs de copier, l'un de l'autre, que ces peuples s'enveloppent les bras & les jambes avec des intestins fraîchement arrachés du corps des animaux & qu'ils dévorent ces garnitures à mesure qu'elles tombent en putréfaction; erreur grossière, & qui mérite d'être ensevelie avec les livres qui l'ont produite. Il est peut-être arrivé qu'un Hottentot excédé par la faim, aura saisi cette ressource, le seul moyen de sauver ses jours, & dévoré ses courroies & ses sandales; mais de ce que les horreurs d'un siége ont contraint des hommes civilisés à se disputer les plus vils alimens, faut-il conclure que les hommes civilisés se nourrissent ordinairement de pourritures & de lambeaux ?

Dans l'origine, les anneaux de cuir & les roseaux dont les Hottentots entouroient leurs jambes, n'étoient qu'un préservatif indispensable contre la piqûre des ronces, des épines & la morsure des Serpens qui abondent dans ces contrées de l'Afrique; mais le luxe transforme en abus les inventions les plus utiles. A ces peaux & à ces anneaux qui les servoient si bien, les femmes ont substitué la verroterie, dont la fragilité les préserve si mal. C'est ainsi que, chez les Sauvages comme chez les Nations les plus éclairées, se dégradent & se corrompent à la longue les institutions les plus sages & les mieux combinées! Le luxe des Hottentotes, tout mal entendu qu'il paroisse, annonce assez que la vanité appartient & s'étend à tous les climats, & qu'en dépit même de la Nature, par-tout la femme est toujours femme.

L'habitude de voir des Hottentotes ne m'a jamais familiarisé

avec

avec l'uſage où elles ſont de ſe peindre la figure de mille façons différentes ; je le trouve hideux & repouſſant ; je ne ſais quels charmes elles prétendent recevoir de ce barbouillage, non-ſeulement ridicule, mais fétide. Je donne la gravure d'une Hottentote dans tout le luxe de ſes plus beaux atours, & j'atteſte qu'il n'y a dans ce portrait ni charge, ni exagération.

Les deux couleurs dont elles font ſur-tout très-grand cas, ſont le rouge & le noir. La première eſt compoſée avec une terre ocreuſe qui ſe trouve dans pluſieurs endroits ; elles la mêlent & la délayent avec de la graiſſe ; cette terre reſſemble beaucoup à la brique, ou au tuileau mis en poudre. Le noir n'eſt autre choſe que de la ſuie ou du charbon de bois tendre. Quelques femmes ſe contentent, à la vérité, de peindre ſeulement la proéminence des joues ; mais le général ſe barbouille la figure par compartimens ſymétriquement variés, & cette partie de la toilette demande beaucoup de temps.

Ces deux couleurs chéries des Hottentotes ſont toujours parfumées avec de la poudre de Boughou. L'odorat d'un Européen n'en eſt pas agréablement frappé ; peut-être que celui d'un Hottentot ne trouveroit pas moins inſuportables nos odeurs, nos eſſences, & tous nos ſachets ; mais du moins le Boughou a, ſur notre rouge & nos pâtes, l'avantage de n'être point pernicieux pour la peau ; il n'attaque ni ne délabre les poitrines ; & la Hottentote qui ne connoît ni l'ambre, ni le muſc, ni le benjoin, ne connoît pas non plus les vapeurs, les ſpaſmes & la migraine.

Les hommes ne peignent jamais leurs viſages ; mais ſouvent je les ai vus ſe ſervir de la préparation des deux couleurs mélangées, pour peindre leur lèvre ſupérieure juſqu'aux narines, & jouir de l'avantage d'en reſpirer inceſſamment l'odeur. Les jeunes filles accordent quelquefois à leurs amans la faveur de leur en appliquer ſous le nez ; &, ſur ce point, elles ont un genre de coquetterie fort touchant pour le cœur d'un novice Hottentot.

Qu'on ſe garde bien d'inférer de ce que j'ai dit des Hottentotes, qu'elles ſoient tellement adonnées à leur toilette qu'elles négligent les occupations utiles & journalières, auxquelles la Nature

& leurs uſages les appellent. Je n'ai entendu parler que de certains jours de fête qui reviennent aſſez rarement. Séparées de l'Europe par l'immenſité des mers, & des Colonies Hollandoiſes par des déſerts, des montagnes & des rochers impraticables, trop de communication d'un peuple à l'autre, ne les a point encore conduits à ces excès de notre dépravation ; loin de cela, dès qu'elles jouiſſent du bonheur d'être mères, la Nature leur parle un autre langage ; elles prennent plus qu'en aucun autre Pays, l'eſprit de leur état, & ſe livrent ſans réſerve aux ſoins impérieux qu'il exige.

Auſſitôt qu'il eſt né, l'enfant ne quitte point le dos de ſa mère ; elle y fixe ce cher fardeau avec un tablier qui le preſſe contre elle ; un autre attaché avec des courroies ſous le derrière de l'enfant, le ſoutient & l'empêche de gliſſer ; ce ſecond tablier formé, comme l'autre, de peau de bête, reſſemble aſſez à nos carnaſſières de chaſſes ; on l'orne ordinairement avec des raſſades, & voilà tout ce qui compoſe la layette du nouveau-né.

Soit que la mère aille à l'ouvrage, ſoit qu'elle ſe rende au bal, & même qu'elle y danſe, elle ne ſe débarraſſe point de ſon enfant : ce marmot, dont on n'aperçoit que la tête, ne pleure jamais, ne pouſſe aucun vagiſſement, ſi ce n'eſt lorſqu'il éprouve le beſoin de teter ; la mère alors le fait tourner & l'attire de côté, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'elle le démaillote ; mais lorſqu'elle eſt avancée en âge, ou qu'elle a eu pluſieurs enfans, ſans déplacer celui qu'elle porte, elle lui paſſe la mamelle par-deſſous le bras ou la lui donne par-deſſus l'épaule ; l'enfant ſatisfait ceſſe alors de pleurer, & la nourrice continue ſa danſe.

Lorſqu'enfin on juge qu'il eſt en état de s'aider & de s'évertuer lui-même, on le poſe à terre devant la hutte ; à force de ramper, il ſe dévelope &, de jour en jour, il s'eſſaye à ſe tenir debout ; une première tentative en amène une ſeconde ; il s'enhardit, & bientôt il eſt aſſez fort pour courir & ſuivre ſon père ou ſa mère.

Cette méthode ſi ſimple, ſi naturelle vaut bien, à ce que je crois, celles de nos bretelles meurtrières ; elles écraſent & rétréciſſent la poitrine ; la diſproportion entre la force des jambes &

la pesanteur du corps qui contraint nos enfans à peser sur ces bretelles trop officieuses, finit souvent par les estropier, altère leur santé & les défigure pour le reste de leurs jours.

Jamais, soit en Amérique, soit en Afrique, je n'ai rencontré de boiteux ou de bossus parmi les Sauvages. C'est en Europe qu'il faut voyager pour en voir.

Ce qui contribue encore à donner aux enfans des Sauvages cette souplesse & cette force qui les distinguent, c'est le soin que prennent les mères de les frotter avec de la graisse de Mouton. Les hommes faits ont besoin eux-mêmes d'user de cette précaution, qui rend à la peau la flexibilité que lui ôteroient l'impétuosité des vents & les ardeurs du Soleil.

Moins favorisé par les productions des climats Africains, que les Caraïbes par ceux d'Amérique, le Hottentot n'a pas, comme ces derniers, *le Rocou*, qui lui rend un service continuel. Tout le monde sait que cet arbre donne une espèce de fruit ou de silique qui s'ouvre en deux parties, & laisse échapper une soixantaine de graines, dont la pellicule est graisseuse & rougeâtre. L'Indien qui va toujours nud, ne manque jamais de s'en frotter tous les matins, depuis les pieds jusqu'à la tête; il se préserve, au moyen de cette onction, des atteintes du Soleil, & de la piqûre des Mousquittes, & intercepte la transpiration trop abondante entre les tropiques.

Lorsqu'une Hottentote touche au moment d'accoucher, c'est une vieille femme de la Horde qui vient lui prêter un ministère officieux; ces couches sont toujours heureuses; on ne connoît point chez des Sauvages l'opération Césarienne & de la Symphyse; on ne consulte point, on n'agite jamais la question de savoir s'il faut sauver l'enfant aux dépens des jours de la mère; & si, par un exemple extrêmement rare, on ne pouvoit accorder la vie qu'à l'un des deux, certes d'horribles distinctions n'ordonneroient point l'assassinat d'une mère, & l'enfant ne seroit pas épargné.

Je me suis informé des Hottentots mêmes, s'il étoit vrai qu'une mère qui accouche de deux enfans à la fois, en fit périr un sur le champ; d'abord ce crime contre Nature est fort rare, & révolte

ces Nations ; mais il prend ſa ſource, le croiroit-on, dans l'amour le plus tendre. C'eſt la crainte de ne pouvoir nourrir ſes jumeaux, & de les voir périr tous deux, qui a porté quelques mères à en ſacrifier un ; au reſte, les Gonaquois ſont exempts de ce reproche, & je les ai vus s'indigner de ma queſtion. Mais de quel droit oſeroit-on faire un crime à ces Sauvages de cette précaution dont j'ai donné du moins un motif plauſible, lorſqu'au ſein des Pays les plus éclairés, on voit chaque jour, malgré les hoſpices ouverts par la bienfaiſance, des mères aſſez dénaturées pour expoſer elles-mêmes & abandonner dans les rues le fruit innocent de leurs entrailles ?

C'eſt donc calomnier ces peuples que de donner comme une pratique conſtante quelques actions barbares qu'ils déſavouent & démentent ſi bien par leur conduite : j'ai rencontré dans plus d'une Horde, des mères qui nourriſſoient leurs jumeaux & ne m'en paroiſſoient pas plus embaraſſées.

Des Voyageurs cependant n'ont pas craint d'atteſter l'uſage de cette barbarie ; c'eſt avec auſſi peu de vérité que M. Sparmann lui-même s'exprime ainſi dans ſon Voyage au Cap, pag. 73 du Tome II, touchant le ſort des enfans à la mamelle qui perdent leur mère. « Une autre coutume non moins horrible qui n'a juſqu'à » préſent été remarquée par perſonne, mais dont l'exiſtence chez » les Hottentots m'a été pleinement CERTIFIÉE ; c'eſt en cas » de mort de la mère, d'enterrer vivant avec elle ſon enfant à » la mamelle ; cette année même, dans l'endroit où j'étois alors, » le fait qu'on va lire étoit arrivé. — Une Hottentote étoit morte » à cette ferme d'une fièvre épidémique. Les autres Hottentots » qui croyoient n'être pas à portée d'élever l'enfant femelle qu'elle » avoit laiſſé ou qui ne vouloient pas s'en charger, l'avoient déjà » enveloppé vivant dans une peau de mouton pour l'enterrer avec » ſa défunte mère ; quelques fermiers du voiſinage les empêchè- » rent d'accomplir leur deſſein ; mais l'enfant mourut dans des » convulſions ; mon hôteſſe qui commençoit à n'être plus jeune, » me dit qu'elle-même, il y avoit ſeize ou dix-ſept ans, avoit » trouvé dans le quartier de Swellendam, un enfant Hottentot

» empaqueté dans des peaux, attaché fortement à un arbre, près » de l'endroit où sa mère avoit été récemment enterrée; il restoit » encore assez de vie à cet enfant pour le sauver; il fut élevé » par les parens de Madame Kock; mais il mourut à l'âge de huit » à neuf ans. Il résulte de ces exemples & de plusieurs autres » traits que JE TIENS DES COLONS, &c. »

Il faut d'abord conclure des paroles de ce Botaniste, qu'il n'avoit rien vu de ce qu'il rapporte, puisqu'il déclare ici comme par-tout son ouvrage, qu'il tient ces détails des Colons. Il les a trop fréquentés pour ignorer jusqu'où l'on doit compter sur leur mémoire ou leur esprit; c'en étoit assez pour nous épargner beaucoup de fables, qu'il étoit au contraire important de renverser. Ce n'est pas sur des ouï-dire qu'on juge les peuples, & que l'on compare. Dans le récit le plus véridique, que de nuances même vous échapent, qui porteroient la lumière sur des faits toujours mal interprêtés, quand on n'en a pas été le témoin oculaire. Ne suffisoit-il pas que la première mère dont il parle fût morte, comme il le dit, d'une maladie épidémique, pour que les Hottentots alarmés s'éloignassent du cadavre & de l'enfant, dans la crainte d'une contagion, motifs & préjugés assez forts chez eux pour les porter à tout abandonner à l'instant, jusqu'aux troupeaux, leur seule richesse. A l'égard du second enfant trouvé dans le Canton de Swellendam, les circonstances pouvoient être encore les mêmes; &, jusqu'à ce qu'on m'ait fait voir les causes raisonnées de cette barbarie, j'en purgerai l'histoire du peuple le plus doux & le plus sensible que je connoisse. Au reste, il y a long-temps que tout ces contes ridicules sur ces pauvres Sauvages, seroient oubliés avec les histoires des sorciers & des revenans, s'il n'y avoit des vieilles pour les redire, & des enfans pour les entendre.

Il semble qu'on ait pris à tâche de vilipender & de décrier la Nation Sauvage de tout le globe connu la plus tranquille & la plus patiente, tandis que, pénétrés d'estime & de respect pour les peuples les plus orientaux, les Chinois, par exemple, on glissé légèrement sur l'usage constant où sont les mères à Péquin, d'exposer pendant la nuit au milieu des rues les enfans dont elles

veulent se défaire, afin qu'à la pointe du jour les voitures & les bêtes de Somme les écrasent en passant, ou que les Cochons les dévorent.

Des Voyageurs en Asie nous apprennent que les grands Seigneurs du Thibet vont en pélérinage à Putola, lieu de la résidence du Lama, qu'ils se procurent des excrémens de ce Souverain Grand-Prêtre, qu'ils les portent à leurs cous en amulettes, & qu'ils en sèment sur leurs alimens.

Cette cérémonie nausabonde a-t-elle rien de moins révoltant que celle faussement attribuée aux Hottentots dans la célébration de leurs mariages; on suppose à des maîtres de cérémonie qu'ils n'ont pas, ou bien à des Prêtres qu'ils connoissent encore moins, la puissance surnaturelle d'immerger par les canaux uretères, deux futurs époux qui, prosternés aux pieds de l'arrosoir, reçoivent dévotement la liqueur, & s'en frottent avec soin tout le corps, sans en perdre une goutte. L'Auteur que j'ai cité plus haut, incline fortement à croire ces rapsodies sur le simple rapport des Colons, lorsqu'il dit que ces bruits populaires, concernant les rites matrimoniaux, ne sont pas dénués de fondement, mais que cette coutume ne se pratique plus que dans l'intérieur des Kraals, & jamais en présence des Colons.

Kolbe a parlé de cette cérémonie avec de grands détails; il l'a même exposée aux yeux de ses lecteurs dans une gravure, afin de lui donner une sorte d'authenticité. D'autres ignorans ont copié Kolbe, & jusqu'à la traduction françoise de M. Sparmann, à laquelle on s'est permis d'ajouter pour completter le dernier volume, je ne sais quel extrait d'un *nouveau Systême Géographique*, je ne connois point de Voyage sur l'Afrique, qui ne soit entaché des absurdes rêveries de ce Kolbe. Ce plagiat, qui déshonore l'ouvrage d'un savant estimable, ne mérite aucune foi. On y rapporte, mot pour mot, les songes du Voyageur sédentaire, bâtis il y a plus de quatre-vingts ans, non-seulement touchant les cérémonies du mariage des Hottentots, mais même la réception dans un Ordre de chevalerie, qui se termine aussi par une immersion générale des Chevaliers. C'est trop m'appesantir sur ces détails; mais je dois

rendre un compte non moins fidèle de ce que j'ai vu, que de ce que j'ai pensé.

Les Hottentotes ſont ſujettes, ainſi que les Européennes, à des indiſpoſitions périodiques; toutes les circonſtances qui les accompagnent, ſont abſolument les mêmes. La femme ou fille Gonaquoiſe qui s'aperçoit de ſon état, quitte auſſitôt la hutte de ſon mari ou de ſes parens, ſe retire à quelque diſtance de la Horde, n'a plus de communication avec eux; ſe conſtruit une eſpèce de cabane, s'il fait froid, & s'y tient recluſe juſquà ce que, purifiée par des bains, elle ſoit en état de ſe repréſenter; comme dans ces circonſtances l'habillement ſauvage cache aſſez mal l'état d'une femme, elle ſeroit expoſée à des railleries piquantes, ſi quelqu'un s'en apercevoit; il n'en faudroit même pas davantage pour inſpirer à l'époux qu'elle s'eſt choiſi, des dégoûts qui finiroient par la plus prompte ſéparation. C'eſt donc une honte naturelle, fondée ſur le ſentiment de ſon imperfection & la crainte de déplaire, qui oblige une femme à s'éloigner pour quelques jours; & voilà encore un de ces uſages qu'il eût été facile de faire paſſer pour une cérémonie religieuſe, par des gens qui, ne l'ayant remarqué que ſuperficiellement, n'auroient pas vu que cette conduite myſtérieuſe en apparence, n'eſt dans le fond qu'un acte de décence & de propreté.

Les filles n'ont jamais de commerce avec les hommes, avant d'être capables d'enfanter; à douze ou treize ans, elles ſont nubiles; &, dans ce cas, ſitôt qu'un garçon convient à ſon cœur, elle reçoit de ſes parens la permiſſion d'habiter avec lui.

Dans un Pays où tous les individus ſont égaux en naiſſant, pourvu qu'il ſoient hommes, toutes les conditions néceſſairement ſont égales, ou plutôt il n'y a point de conditions; le luxe & la vanité qui dévorent les fortunes & leur font éprouver tant de variations, ſont nuls pour les Sauvages; bornés à des beſoins ſimples, les moyens par leſquels ils ſe les procurent, n'étant pas excluſifs, peuvent être & ſont effectivement employés par tous; ainſi toutes les combinaiſons de l'orgueil pour la proſpérité des familles, & l'entaſſement de dix fortunes dans un même coffre-fort, n'y produiſent aucune intrigue, aucun déſordre, aucuns crimes;

les parens n'ayant point de raisons de s'oppofer aux fentimens de prédilections qui entraînent un enfant vers un objet plutôt que vers un autre, tous les mariages affortis par une inclination réciproque, ont toujours une iffue heureufe; &, comme pour fe foutenir, ils n'ont d'autre loi que l'amour, ils n'ont pour fe rompre d'autre motif que l'indifférence. Mais ces unions formées par la fimple Nature font plus durables qu'on ne penfe chez ces pafteurs, & leur amour pour leurs enfans rend deux époux, de jour en jour, plus néceffaires l'un à l'autre.

La formalité de ces mariages fe réduifant donc à une promeffe, pure & fimple, de vivre enfemble tant qu'on fe conviendra, l'engagement pris, deux jeunes-gens font tout à coup mari & femme; & certainement cette alliance ne fe folennife point par ces afperfions ridicules & mauffades dont j'ai parlé; on tue des Moutons, quelquefois un Bœuf pour célébrer une petite fête; les parens donnent quelques beftiaux aux jeunes-gens; ceux-ci fe conftruifent un logement; ils en prennent poffeffion, le jour même, pour y vivre enfemble, autant de temps que l'amour entretiendra chez eux la bonne intelligence; car, s'il furvient, comme je viens de le dire, quelque différend dans le ménage qui ne puiffe s'appaifer que par la féparation, elle eft bientôt prononcée; on fe quitte, & chacun de fon côté cherchant fortune ailleurs, eft libre de fe remarier.

L'ordre exige que les effets de la communauté foit partagés amiablement. Mais, s'il arrive que le mari, en fa qualité de maître, prétende retenir le tout, la femme ne manque pas pour cela de défenfeurs & d'appui: fa famille prend fait & caufe pour elle; les amis s'en mêlent, quelquefois toute la Horde. Alors grande rumeur; on en vient aux mains, & les plus forts font la loi.

La mère garde avec elle les petits enfans, fur-tout fi ce font des filles; les garçons, s'ils font grands, fuivent le père, & font prefque toujours de fon parti.

Ces malheurs, il faut l'attefter, font affez rares; mais ce qui n'eft pas moins digne de remarque, c'eft que, dans ces cas ainfi que dans toutes leurs autres querelles, il n'y a aucune loi prévue, aucune coutume établie pour y mettre ordre; il faut regarder comme

comme des futilités, ce qu'a dit Kolbe de leur cours de justice, de leur manière de procéder dans les affaires civiles, du Conseil supérieur de la Nation, des prisons, des assemblées publiques, en un mot de toutes ces institutions qui ne conviennent nullement au nom Sauvage, puisqu'un peuple ainsi gouverné ne différeroit de nous que par sa couleur & son climat.

Je n'ai jamais vu, je n'ai point appris qu'une querelle ait fini par un meurtre; mais, si ce malheur arrivoit & que le mort fût regretté, la famille très-modérée dans sa vengeance, se contenteroit de la loi du Talion; pour un crime aussi grave, toute la Horde poursuivroit l'assassin & le forceroit de s'expatrier, s'il échappoit à la mort.

La polygamie ne répugne point aux Hottentots; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit généralement établie chez eux; ils prennent autant de femmes qu'ils veulent, c'est-à-dire en proportion de leur tempérament; ce qui reduit ordinairement ce besoin à une seule.

Mais on ne voit pas une femme vivre en même temps avec deux hommes, & la sage Nature qui voulut qu'un père pût avouer son fils, imprima dans le cœur d'une Gonaquoise, une invincible horreur de cette infâme prostitution; elle révolte ces peuples au point qu'un mari qui auroit connoissance de la plus légère infidélité, pourroit tuer sa femme sans courir le risque d'être inquiété pour cela.

On sent bien que cette remarque souffre quelques exceptions, & l'on se rappelle avec quelle familiarité les premiers Hottentots libres que je rencontrai, vinrent se mêler parmi les miens; mais plus voisins de la Colonie, l'exemple est pour eux un séducteur bien engageant; j'avoue même qu'il seroit rare de voir chez ces demi-Sauvages le nœud conjugal résister aux sollicitations & aux cajoleries d'un Européen; la Hottentote honorée par sa défaite avec un Blanc, ne voit plus son mari qu'avec une sorte de hauteur & le quitte avec mépris; celui-ci de son côté se console bientôt & se laisse aisément appaiser par de légers présens; mais cette ressource même est inutile; &, comme je l'ai déjà observé,

par une ſuite de l'altération de leurs mœurs primitives, ils paroiſſent peu ſenſibles aux atteintes de la jalouſie, & ſont bien loin d'éprouver ſes fureurs.

Le Gonaquoi eſt bien moins recherché dans ſes habillemens que la femme; on a dit que, pendant l'hiver, il mettoit ſon Kros, le poil en dedans, & que, pendant les chaleurs, il le retournoit; la choſe eſt poſſible & très-indifférente en elle-même; mais cela n'empêche point que, pour l'été, il n'en ait un autre abſolument ſans poil, & dont la préparation lui coûte bien des peines; j'ai fait remarquer que le Gonaquoi eſt d'une ſtature plus élevée que le Hottentot des Colonies, & que ſon Kros eſt fait de peau de veau; il eſt rare qu'une ſeule de ces peaux ſuffiſe; on lui donne plus d'ampleur en ajoutant de chaque côté une pièce qui ſe cout avec des fils de boyaux; cette couture eſt faite à la façon des cordonniers; pour former les trous, le Sauvage ſe ſert d'une alêne de fer quand il peut en avoir; à ſon défaut, il en fait avec des os; ceux de la jambe d'Autruche étant les plus durs qu'il connoiſſe, ſont auſſi ceux qu'il eſtime davantage; il y a deux manières d'enlever le poil d'un Kros: quand l'animal eſt nouvellement dépouillé, & que la peau en eſt encore fraîche, on ſe contente de la rouler, le poil en dedans, & de l'oublier pendant deux jours; ce temps ſuffit pour que la fermentation ſoit commencée; c'eſt le moment d'arracher le poil qui preſque de lui-même quitte & ſe détache facilement; on donne par le frottement une ſorte de préparation à la peau; on la laiſſe enſuite, pendant un jour entier, couverte dans toute ſa longeur de feuilles de Figuier-Hottentot bien macérées & triturées; on détache, après cette opération, les fibres & toutes les parties charnues qu'on aperçoit; enfin, à force d'être frotté, fatigué avec des graiſſes de Mouton, ce Kros acquiert tout le moelleux & la flexibilité d'une étoffe tiſſue; on voit que ce procédé diffère peu de ceux employés en Europe par les Fourreurs & les Mégiſſiers; mais, quelqu'habileté que les Hottentots ayent coutume de mettre dans l'art de préparer leurs fourures & toutes leurs peaux, elles n'approcheront jamais des nôtres, lorſqu'elles ont paſſé par les mains de nos Parfumeurs.

Si la peau eſt sèche & qu'ayant ou n'ayant point ſervi, elle ait conſervé tout ſon poil, & qu'un Sauvage, à défaut d'un autre, déſire s'en faire un Kros d'été, ce travail demande d'autres ſoins; il devient plus minutieux & fort long. On fait avec une côte de Mouton une eſpèce de ciſeau qu'il eſt à propos de rendre le plus tranchant poſſible; cet outil, qui ſert à enlever le poil, doit ſe manier avec précaution; il ne ſuffit pas de raſer; rien ne ſeroit plus facile; mais il faut que le poil parte avec ſa racine, & que, ſans endommager le tiſſu il emmène avec lui l'épiderme; cet ouvrage de patience exige infiniment d'adreſſe & fait perdre bien du temps.

Le Gonaquoi, je le répète, n'a d'autre vêtement que ſon Kros & ſon Jakal; il marche toujours nue tête, à moins qu'il ne pleuve ou qu'il n'ait froid; alors il porte un bonnet de cuir. Il orne ordinairement ſes cheveux de quelques grains de verroterie, ou bien il y attache quelques plumes; j'en ai rencontré qui remplaçoient cette décoration par de petits morceaux de cuir découpé; d'autres encore ayant tué quelques petits Quadrupèdes, en enfloient la veſſie, & ſe l'attachoient comme une aigrette au-deſſus du front.

Tous, en général, font uſage de ſandales; ils les fixent avec des courroies; ils ornent auſſi, mais avec moins de profuſion que les femmes, leurs jambes & leurs bras de bracelets d'ivoire, dont la blancheur les flatte infiniment, mais dont ils font pourtant moins de cas que des bracelets de gros laiton; ils prennent tant de ſoin de ceux-ci, & les frottent ſi ſouvent qu'ils deviennent très-brillans & conſervent le plus beau poli.

Ils ſont adonnés à la chaſſe, & ils y déployent beaucoup d'adreſſe. Indépendamment des piéges qu'ils tendent au gros gibier, ils le guettent, l'attaquent, le tirent avec leurs flèches empoiſonnées, ou le tuent avec leurs ſagayes; ces deux armes ſont les ſeules dont ils ſe ſervent; l'animal qu'une flèche a touché ne tarde pas à reſſentir les effets du poiſon qui lui coagule le ſang; il eſt plus d'une fois arrivé à un Eléphant ainſi bleſſé, d'aller tomber à vingt ou trente lieues de l'endroit où il avoit reçu le coup mortel. Sitôt que l'animal eſt expiré, on ſe contente de couper toute la

partie des chairs voiſines de la plaie qu'on regarde comme dangereuſe ; mais le reſte ne ſe reſſent en aucune manière des atteintes du poiſon ; j'ai ſouvent mangé de ces viandes ſans avoir éprouvé la plus légère incommodité ; mais j'avoue que je n'aurois pas voulu courir les mêmes riſques à l'égard des animaux chez qui le poiſon auroit ſéjourné quelque temps.

A la première inſpection de leurs flèches, on ne ſoupçonneroit pas à quel point elles ſont meurtrières ; elles n'ont ni la portée ni la longueur de celles dont les Caraïbes font uſage en Amérique ; mais leur petiteſſe même les rend d'autant plus dangereuſes, qu'il eſt impoſſible à l'œil de les apercevoir & de les ſuivre, & par conſéquent de les éviter ; la moindre bleſſure qu'elles font eſt toujours mortelle, ſi le poiſon touche le ſang & la chair déchirée ; le remède le plus ſûr eſt la prompte amputation de la partie bleſſée, ſi c'eſt quelque membre ; mais, ſi la plaie eſt dans le corps, il faut périr.

Ces flèches ſont faites de roſeaux, & très-artiſtement travaillées ; elles n'ont guères que dix-huit pouces ou tout au plus deux pieds de longueur, aulieu que celles des Caraïbes portent ſix pieds. On arrondit un petit os de trois à quatre pouces de long, & d'un diamètre moindre que celui du roſeau ; on l'implante dans ce roſeau par l'un des bouts, mais ſans le fixer ; de cette manière, lorſque la flèche a pénétré dans un corps, on peut bien en retirer la baguette ; mais le petit os ne vient point avec elle ; il reſte caché dans la plaie d'autant plus ſûrement qu'il eſt encore armé d'un petit crochet de fer placé ſur ſon côté, de façon que, par ſa réſiſtance & les nouvelles déchirures qu'il fait dans l'intérieur, il rend inutile tous les moyens que l'Art voudroit imaginer pour le faire ſortir ; c'eſt ce même os qu'on enduit d'un poiſon qui a la fermeté du maſtic & à la pointe duquel on ajoute ſouvent encore un petit fer triangulaire & bien acéré, qui rend l'arme encore plus terrible.

Chaque Peuplade a ſa méthode pour compoſer ſes poiſons, ſuivant les diverſes plantes laiteuſes qui croiſſent à ſa portée ; on les exprime du ſuc de ces plantes dangereuſes. Certaines eſpèces

de Serpens en fourniſſent auſſi; & pour l'activité, ce ſont celles que les Sauvages recherchent & préfèrent ſur-tout dans leurs expéditions & leurs combats. Il n'eſt guères poſſible de leur arracher des éclairciſſemens certains ſur la préparation du venin extrait des Serpens; c'eſt un ſecret qu'ils ſe réſervent obſtinément; tout ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que l'effet en eſt très-prompt, & je n'ai pas manqué d'occaſions d'en faire l'expérience; j'inclinerois pourtant à croire qu'en vieilliſſant, ce poiſon perd beaucoup de ſa force, malgré l'épreuve qui en a été faite au jardin du Roi, & dont on garantit le ſuccès; mais tous ces poiſons, comme je le dis, ne ſe reſſemblent point; celui qu'avoit rapporté M. de la Condamine à ſon retour du Pérou, ne fait pas loi pour l'Afrique. Au reſte, c'eſt une expérience qu'il ſeroit facile de répéter publiquement ſous les yeux de pluſieurs Savans, puiſque je poſſède dans mon cabinet, entr'autres armes, un carquois garni de ſes flèches que j'ai eu le bonheur d'enlever à un Hottentot Boſſis, dans une action où je n'ai ſauvé mes jours qu'aux dépens des ſiens; je raconterai cette Hiſtoire en ſon temps.

Les arcs ſont proportionnés aux flèches, & n'ont que deux pieds & demi, ou tout au plus trois de hauteur; la corde en eſt faite avec des boyaux.

La ſagaye eſt ordinairement une arme bien foible dans la main du Hottentot; mais, en outre, ſa longueur la rend peu dangereuſe; comme on la voit fendre l'air, il eſt aiſé de l'éviter. D'ailleurs au-delà de quarante pas, celui qui la lance n'eſt plus sûr de ſon coup, quoiqu'on puiſſe l'envoyer beaucoup plus loin; c'eſt dans la mêlée ſeulement qu'elle peut être de quelqu'utilité; elle a la forme d'une lance comme la ſagaye de tous les Pays; mais deſtinée à être jetée à l'ennemi ou au gibier, le bois de celle d'Afrique eſt plus léger, plus foible & va toujours en diminuant d'épaiſſeur juſqu'à l'extrémité oppoſée au fer.

L'uſage de cette arme eſt mal-entendu; car le guerrier qui s'en ſert avec le plus d'adreſſe, eſt auſſi le plus tôt déſarmé. Les Gonaquois, & tous les autres Hottentots, n'en portent jamais qu'une, & l'embarras qu'en général elle leur cauſe, ainſi que le mauvais

parti qu'ils en tirent, fait assez connoître qu'elle n'est pas leur défense favorite, d'où l'on peut conclure que l'arc & ses flèches sont l'arme naturelle & propre du Hottentot. J'en ai vu quelques-uns plus habiles à lancer la sagaye; mais le plus grand nombre n'y entend rien. Il n'en est pas ainsi des Caffres qui n'ont point d'autres armes; j'en vais parler incessamment.

Tels sont donc les ressources employées, pour l'attaque & pour la défense, par quelques-unes des Nations Sauvages de l'Afrique; l'Européen s'en indignera peut-être, & les taxera d'atrocité; mais l'Européen oublie qu'avant qu'il employât ces foudres terribles qui font en un moment tant de ruines & de vastes tombeaux, il n'avoit d'autres armes que le fer, & connoissoit également les moyens d'envoyer un double trépas à l'ennemi.

Le Hottentot ne se doute pas des premiers élémens de l'Agriculture; jamais il ne sème ni ne plante; jamais il ne fait de récolte; tout ce qu'a dit Kolbe de sa manière de travailler la terre, de recueillir les grains, de composer le beurre, regarde uniquement les Colons & les Hottentots à leurs gages; les Sauvages boivent leur lait comme la Nature le leur donne; s'ils prenoient goût à l'Agriculture, ce seroit certainement par le tabac & par la vigne qu'ils commenceroient; car fumer & boire est pour eux le plaisir dominant, & tous, jeunes ou vieux, femmes ou filles, portent à ces deux objets une ardeur excessive.

Ils font, quand il veulent s'en donner la peine, une liqueur enivrante, composée de miel & d'une racine qu'ils laissent fermenter dans une certaine quantité d'eau; c'est une sorte d'Hydromel: cette liqueur n'est point leur boisson ordinaire; jamais ils n'en conservent en provision; ils boivent tout d'un coup ce qu'ils en ont; c'est un régal qu'ils se procurent de temps en temps.

Ils fument une plante qu'ils nomment *Dagha* & non *Daka*, comme l'ont écrit quelques Auteurs; cette plante n'est point indigène; c'est le chénevis ou chanvre d'Europe; quelques Colons en cultivent; &, lorsqu'ils en ont séché les feuilles, ils les vendent fort cher aux Hottentots, & leur échangent contre des Bœufs; il y a des Sauvages qui préfèrent ces feuilles à celles du

tabac; mais le plus grand nombre mêle volontiers les deux ensemble.

Ils estiment moins les pipes qui arrivent d'Europe que celles qu'ils se fabriquent eux-mêmes; les premières leur semblent trop petites; ils employent du Bambou, de la terre cuite ou de la pierre tendre qu'ils taillent & creusent très-profondément sans les endommager; ils font ensorte qu'elles ayent beaucoup de capacité; plus elles peuvent recevoir de tabac, plus ils les estiment; j'en ai vu dont le canal par lequel ils aspiroient la fumée, avoit plus d'un pouce de diamètre intérieur.

On ne voit point chez les Gonaquois des hommes qui s'adonnent particulièrement à un genre de travail, pour servir les fantaisies des autres; la femme qui veut reposer plus mollement, fait elle-même ses nattes; le besoin d'un vêtement produit un Tailleur; le Chasseur qui désire des armes sûres, ne compte que sur celles qu'il se forgera lui-même; un amant enfin, est le seul architecte de la cabane qui va mettre à l'abri les charmes de sa compagne.

J'avoue qu'il seroit difficile de ne pas trouver chez d'autres Nations plus d'intelligence & plus d'art; les seuls meubles en usage dans le Pays que je décris sont une sorte de poterie très-fragile & peu variée; rarement les Gonaquois font-ils bouillir leurs viandes; ils les préfèrent rôties ou grillées. Leur poterie est principalement destinée à fondre les graisses qu'ils conservent ensuite dans des calebasses, des sacs de peau de Mouton, ou dans des vessies.

Quoiqu'ils élèvent en Moutons & en Bœufs, des bestiaux innombrables, il est rare qu'ils tuent de ceux-ci, à moins qu'il ne leur arrive quelqu'accident, ou que la vieillesse ne les ait mis hors de service; leur principale nourriture est donc le lait que donnent leurs Vaches & leurs Brebis; ils ont, en outre, les produits de leurs chasses; &, de temps en temps, ils égorgent un Mouton. Pour engraisser ces animaux, ils font usage d'un procédé, qui, pour ne se point pratiquer en Europe, n'en opère pas moins d'effet, & a de particulier l'avantage de n'exiger aucun soin; ils se contentent d'écraser entre deux pierres plates la partie que nous leur retranchons; ainsi comprimée, elle acquiert avec le

temps, un volume prodigieux, & devient un mêts très-délicat, quand on a résolu de sacrifier l'animal.

L'usage d'élever des Bœufs pour la guerre ne se pratique point dans cette partie de l'Afrique; je n'ai vu nulle trace d'une pareille coutume dans tous les lieux que j'ai parcourus jusqu'à ce moment; elle est particulière aux grands Namaquois; j'en parlerai lorsque je visiterai ces peuples; les seuls que les Hottentots instruisent, ne leur servent qu'à transporter les bagages lorsqu'ils abandonnent un endroit pour aller s'établir dans un autre; le reste est destiné aux échanges.

Il faut que les Bœufs dont ils veulent faire des bêtes de somme, soient maniés & stylés de bonne heure à cette besogne; autrement ils deviendroient absolument indociles, & se refuseroient à cette espèce de service. Ainsi, lorsque l'animal est jeune encore, on perce la cloison qui sépare les deux narines; on y passe un bâton de huit à dix pouces de longueur, sur un pouce à peu près de diamètre; pour fixer ce bâton & l'empêcher de sortir de cet anneau mobile, une courroie, attachée aux deux bouts, l'assujétit; on lui laisse jusqu'à la mort ce frein qui sert à l'arrêter & à le contenir. Lorsque ce Bœuf a pris toutes ses forces ou à peu près, on commence par l'habituer à une sangle de cuir, que de temps en temps on resserre plus fortement sans qu'il en soit incommodé; on l'amène au point que tout autre animal envers qui l'on n'auroit pas pris les mêmes précautions, seroit à l'instant étouffé & périroit sur la place; on charge le jeune élève de quelques fardeaux légers, comme des peaux, des nattes, &c. C'est ainsi qu'en augmentant la charge insensiblement & par degrés, on parvient à lui faire porter & à fixer sur son dos jusqu'à trois cents livres pesant & plus, qui ne le gênent aucunement lorsqu'on le met en marche.

La manière de charger un Bœuf est fort simple; un homme, en se mettant au-devant de lui, tient la courroie attachée au petit bâton qui traverse ses narines; l'animal le plus furieux arrêté de cette façon seroit tranquille; on couvre son dos de quelques peaux pour éviter de le blesser; puis, à mesure qu'on y ajoute les effets destinés pour sa charge, deux Hottentots robustes placés à chacun des

des côtés les rangent & les assurent en passant sous le ventre & ramenant sur ces effets une forte sangle de cuir; elle a quelque fois jusqu'à vingt aunes & plus de longueur; pour la serrer plus étroitement, à chaque révolution qu'elle fait au tour des effets & du ventre de l'animal, ces deux hommes appuyent le pied ou le genou contre ses flancs, & certes on ne voit pas avec moins d'étonnement que de peine la pauvre bête, dont le ventre se réduit à plus de moitié de son volume ordinaire, endurer ce supplice & marcher tranquillement; souvent aussi le Bœuf sert de monture au Hottentot qui ne connoît point le Cheval, &, dans les Colonies même, les Habitans s'en servent quelquefois; le mouvement du Bœuf est très-doux, sur-tout quand il trote, & j'en ai vu qui, dressés particulièrement à l'équitation, ne le cédoient point pour la vîtesse au cheval le plus leste.

L'action de traire les Brebis & les Vaches appartient aux femmes; comme on ne les tourmente jamais, elles sont d'une docilité surprenante; il n'est point nécessaire de les attacher; il faut observer qu'en Afrique une Vache ne donne plus de lait lorsque, par le sevrage ou la mort, elle est privée de son Veau; on évite avec grand soin ce malheur, qui rendroit la mère inutile, & diminueroit la plus chère ressource de ces Sauvages; l'instinct qui porte une Vache à retenir son lait jusqu'à ce que son Veau l'ait tetée, n'est pas moins digne de fixer l'attention; mais, dans ces occasions, les Hottentots ont une méthode facile & généralement répandue, toute dégoûtante qu'elle soit; tandis qu'une femme est en posture & tient le pis de la Vache, une autre souffle avec violence dans le vagin de la bête; son ventre alors s'enfle démesurément; elle ne peut plus retenir son lait & le laisse échapper avec profusion.

S'il arrive que le Veau périsse, on en conserve soigneusement la peau, & c'est avec beaucoup d'adresse qu'on trompe l'instinct naïf de la Nature; on en habille un autre Veau; séduite par cet artifice, la mère continue de donner du lait; mais il est rare que ce moyen réussisse au-delà d'un mois; c'est une perte réelle pour le propriétaire; car, lorsque le Veau ne meurt pas, la Vache ne tarit qu'environ six semaines avant de mettre bas une autrefois.

L'espèce de Vaches Africaines est absolument la même & ne diffère point de celle d'Europe; suivant les divers Cantons, bons ou mauvais, elles sont plus ou moins grosses. En général, elles donnent peu de lait; celles qui peuvent en donner trois ou quatre pintes par jour, sont des phénomènes extraordinaires: il paroît que le laitage, ce doux présent de la Nature, devient plus rare & tarit presque tout-à-fait à mesure qu'on approche des Pays les plus chauds. Je me souviens qu'à Surinam, très-peu loin de la Ligne, on tenoit pour une Vache merveilleuse celle qui fournissoit une ou deux chopines par jour; ce qui ajoute encore à mon assertion, c'est qu'au Cap même, dans la saison des pluies où l'atmosphère est plus rafraîchi, on en obtient davantage, & le contraire a lieu quand les chaleurs se rapprochent; c'est alors aussi que commence la saison la plus dangereuse pour ces animaux, & qu'ils sont sujets à quatre maladies meurtrières, qui font dans leurs troupeaux de cruels dégâts.

La première, nommée au Cap *Lam-Sikte*, est une véritable paralysie qui survient tout d'un coup, & quoique gros & gras, & dans l'apparence de la meilleure santé, ces animaux sont contraints de rester couchés, & périssent ordinairement en quinze jours; aussitôt que la maladie se déclare on dépayse ceux qui sont encore sur pied; comme il n'est point de remède à ce fléau, on se hâte de tuer tout ce qu'il attaque, d'autant plus volontiers que les Colons n'éprouvent nulle répugnance à manger ces viandes mal-saines: ils ne font pas sur-tout difficulté d'en nourrir leurs Esclaves & les Hottentots, encore moins délicats.

Une autre maladie, le *Tong-Sikte*, est un gonflement prodigieux de la langue qui remplit alors toute la capacité de la bouche & du gosier; l'animal est à tout moment sur le point d'étouffer; ce mal est plus terrible que l'autre par ses suites; il a cependant son remède; mais on le connoît si peu ou bien on l'administre si mal, qu'il n'opère aucun bon succès; c'est encore le cas de tuer ceux du sort desquels on désespère, afin du moins d'en conserver & la viande & les peaux.

Le *Klauw-Sikte* attaque le pied du Bœuf, le fait prodigieu-

ſement enfler & produit ſouvent la ſuppuration; le ſabot ſe détache & ne tient preſque plus au pied ; lorſque l'animal marche & qu'on le voit par derrière, on croiroit qu'il porte des pantoufles; on imagine bien qu'on ſe garde dans un pareil état de le déplacer; on le laiſſe ſe repoſer tant que le mal dure; c'eſt une incommodité peu dangeureuſe, & qui finit ordinairement dans la quinzaine.

Il n'en eſt pas ainſi du *Spong-Sikte* parmi les bêtes à cornes, fléau terrible & très-alarmant même pour les troupeaux des Hordes; cette peſte n'épargne rien, & cauſe de prompts ravages; heureux celui qui ne perd que la moitié de ſon troupeau. C'eſt une eſpèce de ladrerie qui ſe communique dans un inſtant; les animaux qui en ſont atteints ont les chairs bourſouflées, ſpongieuſes & livides; on diroit qu'elles ſont meurtries & qu'elles ſe décompoſent; elles ſe rempliſſent d'une humeur rouſſâtre, viſqueuſe, & portent un dégoût qui écarte juſqu'aux Chiens; ſur le premier ſoupçon des premiers ſymptômes de cette peſte, ſi l'on n'a pris ſoin d'écarter au loin les animaux qui n'en ſont point encore attaqués, il n'y a ni force ni ſanté qui puiſſent les en garantir.

Telles ſont les principales maladies qui, par leurs ravages périodiques, établiſſent entre la multiplication & la mortalité des beſtiaux d'Afrique, une balance qui s'oppoſe à leur proſpérité & ſans laquelle ces peuples paſteurs, très-ſobres dans leur conſommation, deviendroient riches & puiſſans.

Les Moutons que les Sauvages élèvent dans la partie de l'Eſt, ſont de l'eſpèce connue ſous le nom de *Moutons du Cap*. La groſſeur de leur queue leur a donné de la réputation; mais de combien ne l'a-t-on pas exagérée ! ſon poids ordinaire n'eſt que de quatre ou cinq livres. Pendant un de mes ſéjours à la Ville on promenoit, de maiſon en maiſon, un de ces animaux comme une choſe merveilleuſe, & ſa queue cependant, quoiqu'elle fût admirée, ne peſoit pas plus de neuf livres & demi. Ce n'eſt abſolument qu'un morceau de graiſſe qui a cela de particulier qu'étant fondue, elle n'acquiert point la conſiſtance des autres graiſſes de l'animal; c'eſt une eſpèce d'huile figée à laquelle les Hottentots donnent la préférence pour leurs onctions, & pour ſe boughouer. Les Colons

l'employent aussi aux fritures; amalgamée avec d'autres substances graisseuses, elle se durcit comme le beurre, & le remplace, sur-tout dans les Cantons de la Colonie trop arides pour qu'on y puisse élever des Vaches; aussi, dans les Pays gras, la nomme-t-on par plaisanterie & par dérision le beurre de tel endroit, au Cap par exemple, beurre de *Swart-Land*, Canton sec où le laitage est très-rare.

Il n'y a que les Chèvres auxquelles les terreins arides & brûlés conviennent; elles y sont toujours d'une très-belle espèce; leur taille varie suivant les divers Cantons; mais par-tout elles sont généralement bonnes, & donnent tout autant de lait que les Vaches. Elles mettent bas deux fois par an, comme les Brebis; celles-ci font presque toujours deux petits à la fois & les Chèvres trois, assez souvent quatre.

Les Hottentots ne connoissent point le Cochon; les Colons Européens même dédaignent de l'élever; j'en ai vu cependant dans quelques Cantons particuliers; on les laisse multiplier & vivre en liberté; pour les prendre, il faut les poursuivre & les tirer à coups de fusil.

On n'estime point la volaille chez les Hottentots; ils ne pourroient pas même en élever, quand ils le voudroient, puisque, ne semant rien, ils ne recueillent aucune espèce de graine.

Les racines dont ils font plus particulièrement usage, se réduisent à un très-petit nombre; jamais il ne les font cuire; il les trouvent bonnes mangées crues, & l'épreuve m'a convaincu qu'ils n'ont pas tort.

Celle à laquelle je donnois la préférence, connue sous le nom Hottentot *Kamero*, est de la forme d'un radix, grosse comme un melon, & d'une saveur agréable & douce, merveilleuse sur-tout pour étancher la soif; quelle admirable précaution de la Nature dans un Pays brûlant, où l'on périroit à chaque pas, & qui n'offre point dans de certaines saisons, une seule source où l'on puisse espérer de se désaltérer! Quoiqu'assez commune, cette racine ne se trouve pas facilement, parce que, dans le temps de sa maturité parfaite, ses feuilles flétries & fanées se détachent, & que, pour

ſe la procurer, il faut preſque l'avoir remarquée d'avance. Mais, avec un peu d'habitude du Pays, on apprend à connoître les places où elle croît de préférence.

Lorſque brûlé par la châleur & les fatigues du jour, la bouche & le goſier déſſéchés, couvert de ſueur, de pouſſière, haletant, privé d'ombre & n'en pouvant plus, je ſoupirois après la plus infecte des mares, & bornois là tous mes vœux; lorſque mes vaines recherches & l'opiniâtre aridité du ſol m'avoient enfin ôté toute eſpérance, combien je me félicitois alors d'une précaution que plus d'un élégant Midas, ſur des récits publiés ſans mon aveu, a tournée en ridicule, auſſi bien que mon Coq, parce qu'entr'autres balourdiſes, par exemple, trouvant toujours de l'eau à la Seine, il conçoit difficilement pourquoi cette rivière ne s'étend pas juſqu'aux déſerts d'Afrique, & borne ſon cours à une mince portion d'une très-mince partie de la terre, & comment peut-on jamais périr de ſoif & de faim, quand les marchés de la Capitale ſont garnis de toutes parts, & regorgent de mille proviſions différentes? Combien, dis-je, je me fécilitois de poſſéder dans mes animaux domeſtiques les plus inutiles en apparence, d'auſſi bons ſurveillans, & des amis ſi néceſſaires à ma conſervation! Dans ces momens de criſe mon fidèle Keès ne quittoit point mes pas; nous nous écartions un moment de nos voitures; l'adreſſe de ſon inſtinct l'avoit bientôt conduit à quelqu'une de ces plantes; la touffe qui n'exiſtoit plus, rendoit ſes cabrioles inutiles; alors ſes mains labouroient la terre; l'attente eût mal répondu à ſon impatiente avidité; mais, avec mon poignard ou mon couteau, je venois à ſon ſecours, & nous partagions loyalement le fruit précieux qu'il m'avoit découvert.

Deux autres racines de la groſſeur du doigt, mais fort longues, me procuroient un égal ſoulagement. Elles étoient douces & tendres, un léger parfum de Fenouil & d'Anis me les faiſoit même préférer, lorſque j'avois le bonheur d'en découvrir; on en trouve dans les Colonies; elles y ſont connues, l'une ſous le nom d'*Anys-Wortel*, l'autre ſous celui de *Vinkel-Wortel.*

Il croît dans les cantons pierreux, une eſpèce de pomme de

terre que les Sauvages nomment *Kaa-Nap;* sa figure est irrégulière ; elle contient un suc laiteux d'une grande douceur ; on suce uniquement cette espèce de pulpe pour en extraire & en savourer le lait ; j'ai essayé de la faire cuire ; elle valoit beaucoup moins, ainsi que toutes les autres, attendu la trop prompte décomposition de la substance délicate qui s'évapore, se dénature & ne laisse qu'un résidu fort insipide.

Quelques autres racines cuites sous la cendre à la manière des châtaignes, en approchoient beaucoup pour le goût.

Les fruits sauvages se réduisent à un très-petit nombre ; je n'ai jamais rencontré que des arbrisseaux dont les baies, plus ou moins mauvaises, ne peuvent guères tenter que des enfans : c'est ainsi que les nôtres, dans le fond des campagnes, se font un doux régal de tout ce que produisent nos haies sur les chemins. Il est de ces fruits sauvages qui ont la vertu de purger, & ne servent qu'à cela.

Quoiqu'étranger à plus d'une partie intéressante de l'Histoire Naturelle, je me serois cru bien répréhensible de négliger, dans un climat si lointain, dans des contrées qu'on n'a jamais parcourues, la plus foible occasion d'étudier tous les objets nouveaux dont je me voyois sans cesse environné ; j'avoue que sans aucune teinture de la Botanique, je n'ai point négligé cependant de me livrer à quelques recherches relatives à cette Science, qui, pour ne rien dire à l'esprit, & ne porter aucun sentiment à l'ame, n'en a pas moins pour but la bienfaisance & le désir d'être utile aux hommes. Lorsque je trouvois quelques plantes bulbeuses, quelques arbustes dont les fleurs ou les fruits attiroient mes regards, j'avois grand soin de m'en emparer ; j'en amassois jusqu'aux graines ; j'étois même parvenu, dans mes divers campemens, à comparer, à saisir des rapports ; cette étude étoit pour moi une agréable récréation, un moyen de plus de varier mes loisirs ; dans un de mes retours à la Ville, j'avois fait, en ce genre, une collection assez précieuse que M. Percheron, Agent de France au Cap, avoit adressée de ma part pour le Jardin du Roi, à cette famille recommandable dont je n'ose citer le nom, mais que la Nature, en lui révélant ses

doux ſecrets, & lui confiant le ſoin particulier de ſes tréſors cachés, place au rang de ſes plus chers favoris. Ces plantes ne ſont point parvenues à leur deſtination ; je tiens de la bouche de l'Agent de France, que le vaiſſeau qui les portoit a fait naufrage.

J'ai été plus heureux à l'égard des deſſins que j'en avois tirés ; je les ai rapportés avec moi. Un très-habile Botaniſte m'a atteſté n'en pas connoître la plus grande partie ; le Public en jouira par la ſuite.

Je rentre dans des détails plus faciles & qui ſont à ma portée. Je veux parler de mes chers Gonaquois.

A la ſeule inſpection de ces Sauvages, il ſeroit difficile de deviner leur âge ; à la vérité les vieillards ont des rides ; l'extrémité de leurs cheveux griſonne foiblement ; mais jamais ils ne blanchiſſent, & je préſume qu'ils ſont très-vieux à ſoixante-dix ans.

Les Sauvages meſurent l'année par les époques de ſécheresse & de pluie ; cette diviſion eſt générale pour l'habitant des tropiques ; ils la ſous-diviſent par les Lunes ; ils ne comptent plus les jours, ſi le nombre excède celui des doigts de leurs mains, c'eſt-à-dire dix. Paſſé cela, ils déſignent le jour ou le temps par quelqu'époque remarquable, par exemple un orage extraordinaire, un Eléphant tué, une épizootie, une émigration, &c. Ils indiquent les inſtans du jour par le cours du Soleil. Il vous diront en montrant avec le doigt : « Il étoit LÀ quand je ſuis parti, & LÀ quand je » ſuis arrivé ». Cette méthode n'eſt guères préciſe ; mais malgré ſon inexactitude, elle donne des à peu près ſuffiſans à ces peuples, qui n'ayant ni rendez-vous galans, ni procès à ſuivre, ni perfidies à commettre, ni lâchetés à publier, ni cour flétriſſante & baſſe à faire à d'ignares protecteurs, & jamais une pièce nouvelle à ſiffler, voyent tranquillement le Soleil achever ſon cours, & s'inquiètent peu ſi vingt mille horloges apportent aux uns la peine, aux autres le bonheur.

Quand les Hottentots ſont malades, outre les ligatures dont j'ai parlé, ils ont recours à quelques plantes médicinales qu'une pratique uſuelle leur a fait connoître. Ils ont parmi eux quelques hommes plus inſtruits en cette partie & qu'ils conſultent ; cependant

comme il n'y a point de ſcience plus occulte que la médecine & que les maladies internes ne parlent point aux yeux d'une manière ſenſible, ils ſont fort embarraſſés pour les gouverner ; mais à cela près de quelques victimes, il en impoſent tout autant que chez nous par leur grimoire, & démontrent clairement que la maladie étoit incurable quand le malade eſt mort. Ils s'entendent un peu mieux à panſer & à guérir les plaies, même à remettre des luxations ou des fractures; il eſt rare de voir un Hottentot eſtropié.

Un ſentiment bien délicat pour des Sauvages les fait ſe tenir à l'écart lorſqu'ils ſont malades; rarement les aperçoit-on; il ſemble qu'ils ſoient honteux d'avoir perdu la ſanté; certes il n'entre jamais dans l'imagination d'un Hottentot d'expoſer ſon état pour exciter les ſecours & la commiſération; c'eſt un moyen forcé mais inutile dans un Pays où tout le monde eſt compâtiſſant.

Ils n'ont nulle idée de la ſaignée & de l'uſage que nous en faiſons; je ne crois pas qu'il ſe trouvât chez eux un ſeul homme de bonne volonté, qui conſentît à ſe laiſſer faire cette opération ; à l'égard des Hottentots-Colons, comme ils ſe ſont habitués aux mœurs Européennes, ils en ont auſſi gagné les maladies, & adopté les remèdes.

L'opération que font les Médecins dont parle ce fameux Kolbe, l'uſage qu'il prête aux Hottentots des déſerts, de conſulter les entrailles d'un Mouton, de pendre au cou du malade la coiffe de l'animal, de l'y laiſſer pourrir & tous les contes de cette eſpèce furent écrits pour le peuple, & ſont, tout au plus, dignes d'amuſer le peuple ; là où il n'y a ni religion, ni culte, il ne peut exiſter de ſuperſtition. Il eſt encore moins vrai que, dans la Horde, ces Médecins prétendus jouiſſent d'un grade ſupérieur aux Prêtres. Il n'y a, pour être plus exact, ni Médecins, ni grades, ni Prêtres, & dans l'idiome Hottentot aucun mot n'exprime aucune de ces choſes.

Pour ſentir juſqu'à quel point erra l'imagination de ce viſionnaire, il ſuffit de lire dans ſon ouvrage qu'un Médecin Hottentot employa le vitriol romain pour guérir un malade de la Lépre. Comment ces Sauvages auroient-ils appris à connoître ce ſel qui ne ſe

trouve

trouve point chez eux, puisqu'il est le résultat d'une opération chimique; il falloit du moins, pour donner quelque vraisemblance à une pareille balourdise, supposer des connoissances à ces peuples, leur prêter nos arts, nos alambics, nos fourneaux & tout l'attirail de la Pharmacie.

Dès qu'un Hottentot expire, on l'ensevelit dans son plus mauvais Kros, on ploye ses membres de manière que le cadavre en soit entièrement enveloppé. Ses parens le transportent à une certaine distance de la Horde, & le déposant dans une fosse creusée à cette intention & qui n'est jamais profonde, ils le couvrent de terre, ensuite de pierres s'ils en trouvent dans le Canton; il seroit difficile qu'un pareil mausolée fut à l'abri des atteintes du Jakal & de l'Hienne; le cadavre est bientôt déterré & dévoré.

Quelque mal rendu que soit ce dernier devoir, le Hottentot sur ce point mérite peu de blâme, lorsqu'on se rappelle les cérémonies funèbres de ces anciens & fameux Parsis attachés encore aujourd'hui à l'usage constant d'exposer leurs morts sur des tours élevées ou dans des cimetières découverts, afin que les Corbeaux & les Vautours viennent s'en repaître & les emporter par lambeaux.

Le Sauvage, en déposant avec respect les restes inanimés de son père, de son ami dans la terre, charge les sels & les sucs dissolvans qu'elle renferme, de la tranquille & lente décomposition du cadavre; s'il ne réussit pas toujours au gré de son attente & qu'il ne retrouve plus les cendres de ce qui lui fut cher, il s'afflige, il se lamente & montre assez toute la piété de ses mœurs, & l'humanité religieuse de son caractère.

Quand c'est un chef de Horde qu'on a perdu, les cérémonies augmentent, c'est à dire que le tas de pierres & de terre sous lequel on l'ensevelit est plus considérable & plus apparent.

Si le mort est regretté, la famille est plongée dans le deuil & la consternation; la nuit se passe dans des cris & des hurlemens mêlés d'imprécations contre la mort; les amis qui surviennent augmentent les clameurs, que de loin on prendroit autant pour l'ivresse de la joie que pour les accens du désespoir; quoi qu'il en soit, les signes de leur douleur ne sont pas équivoques pour celui

qui vit au milieu d'eux, j'en ai vu qui verſoient des larmes abondantes & bien amères.

M. Sparmann avoit été témoin dans les Colonies, d'une ſcène qu'il raconte ainſi : « deux vieilles femmes ſecouoient & frap» poient à coups de poings un de leurs compatriotes mourant ou » même déjà mort, & lui crioient aux oreilles des reproches & » des paroles conſolantes ».

Il ne faut pas s'abuſer ſur un conte de cette eſpèce. Si ces femmes avoient été perſuadées que le jeune-homme fut mort, elles auroient certainement ſupprimé de leurs careſſes les tiraillemens & les coups de poings; mais ces mouvemens que le docteur préſente comme les agitation convulſives du déſeſpoir, n'étoient qu'un moyen de remplacer les liqueurs ſpiritueuſes auxquelles on a toujours recours en Europe, pour éclaircir un doute auſſi facheux, & dont ces peuples ſont privés. L'agitation violente employée par les deux vieilles, eſt un remède auſſi efficace & qui produit apparemment de bons effets, puiſque M. Sparmann ajoute qu'il opéra la réſurrection du malade.

La petite vérole, qui a ſi ſouvent ravagé les Kraals Hottentots des Colonies, n'a jamais paru qu'une ſeule fois chez les Gonaquois; elle leur enleva plus de la moitié de leur monde; ils la redoutent au point, elle leur inſpire tant d'horreur, qu'à la première nouvelle qu'elle attaque une des Colonies, ils abandonnent tout & s'enfuient dans le plus profond du déſert; malheur à ceux de leurs malades qu'ils ſoupçonneroient en être atteints! convaincus qu'il n'eſt aucun remède à ce fléau dangereux, que ce ſoit un père, une épouſe, un enfant, peu importe, la voix du ſang paroît ſe taire; on les abandonne à leur malheureux ſort; privés de ſecours, ils faut qu'ils périſſent de faim, ſi ce n'eſt des accès de leur mal.

Cette frayeur bien naturelle à des peuples Sauvages ne contredit point leur piété ſi ſainte & la pureté de leurs mœurs; l'image de la dévaſtation de leurs Hordes, toujours préſente à leur imagination, eſt bien faite pour les porter un moment à l'abandon des plus ſacrés devoirs; mais on eſt révolté de lire dans des Auteurs anciens, & d'entendre un Voyageur moderne répéter d'après

eux ; que les Hottentots, lorſqu'il leur prend fantaiſie de changer leur domicile, abandonnent, ſans pitié comme ſans regret, leurs vieillards & tout ce qui leur eſt inutile & pourroit contribuer à retarder leur marche ; cette aſſertion ne doit pas être préſentée comme une règle, un uſage général : à moins qu'ils ne ſe trouvent dans une circonſtance auſſi impérieuſe & fatale que celle dont je viens de parler, ou dans la guerre, quelles raiſons peuvent les contraindre à hâter plutôt qu'à ralentir leur marche ? Au reſte, je ne croirai jamais que le Hottentot en agiſſe ainſi ſans éprouver de longs & de mortels regrets.

Attaqué par un ennemi ſupérieur, hors d'état de repouſſer la force par la force, on ſe diſperſe, on s'éloigne comme on peut, & c'eſt dans ce cas le ſeul parti raiſonnable qu'on puiſſe prendre. On eſt bien forcé malgré ſoi quand on eſt ſurpris par l'ennemi, de laiſſer en arrière les vieillards, les malades, les traîneurs, tout ce qui ne peut ſuivre ; quel eſt l'homme aſſez mal inſtruit des ſuites déſaſtreuſes de la guerre, pour faire au Hottentot un crime d'une néceſſité ſous laquelle l'Européen même ne ſeroit pas exempt de plier ?

Je vais plus loin, & je ne crains pas de tout dire : les Sauvages ne balancent pas à employer ce même expédient contre la famine, malheur non moins redoutable que la petite vérole & la guerre, quand ils en ſont attaqués ; dans ce cas, l'abandon de quelques individus, que d'ailleurs on ne pourroit ſauver, devient un ſacrifice néceſſaire au bien de tous ; ceux qui fuyent ne ſont pas ſûr eux-mêmes d'échapper au fléau général. Plus des trois-quarts périſſent dans la route, au milieu des ſables & des rochers, brûlés par la ſoif, & conſumés par la faim ; le petit nombre qui ſurvit, fait de longues marches avant d'avoir trouvé quelques légères reſſources.

Tels ſont les trois motifs qui prêtent aux Hottentots une barbarie à laquelle ils ſe voyent contraints par une force plus invincible que le devoir & l'amour. La Nature ne peut rien dans ces cœurs timides & ſimples ; mais, pour s'endormir un moment, elle n'en eſt pas moins forte & moins grande, & les calamités publiques pour des peuples qui n'ont pas la première des combinaiſons de nos arts, &

nul moyen de les appaiser, si ce n'est la plus prompte fuite, ne peuvent être le creuset pour les éprouver, ni la règle de les juger.

On ne donnera pas, je l'espère, pour un quatrième exemple de leur barbarie, ces émigrations indispensables auxquelles les assujétit la différence des saisons; une sécheresse extraordinaire a tari les sources & les lagunes qui les environnoient; un Soleil dévorant a brûlé tous les pâturages; une épizootie se déclare dans les environs; l'une ou l'autre de ces causes les force à changer de demeure; mais cette translation nécessaire se fait toujours tranquillement, sans confusion, quoiqu'avec promptitude; on éloigne d'abord les troupeaux; on place les vieillards & les impotens sur des Bœufs; on ne laisse personne derrière soi; tous les effets précieux sont en avant; & tous ensemble, voyageant paisiblement, vont planter le piquet, & s'établir dans le premier endroit qui convient à leur manière de vivre, ainsi qu'à leurs besoins. J'ai souvent rencontré des Hordes qui avoient été obligées de s'expatrier pour quelqu'un de ces motifs; les vieillards, les malades, tout étoit de la partie; combien de fois avec quelques bouts de tabac, mieux encore quelques verres de liqueur, qui ranimoient & faisoient sourire ces pauvres gens, n'ai-je pas eu la satisfaction de voir couler les larmes de la reconnoissance; & lorsque me séparant d'eux & reprenant ma route, j'arrivois le jour même ou le lendemain sur la place qu'ils avoient abandonnée, j'avois beau examiner ces lieux & fureter dans tous les environs, je ne trouvois nulle trace de l'insensibilité dont on les accuse; toutes les huttes étoient enlevées; les effets, les animaux domestiques, tout avoit suivi.

Les enfans, ou à leur défaut, les plus proches parens d'un mort, s'emparent de ce qu'il laisse; mais la qualité de chef n'est point héréditaire. Il est toujours nommé par la Horde; son pouvoir est bien limité. Maître de faire le bien qu'il veut, il ne l'est en aucun cas de faire le mal; il ne porte aucune marque extérieure de distinction; il n'est pas plus privilégié que les autres, si l'on excepte toutefois l'usage d'aller à son tour garder les bestiaux qui sont en campagne; dans les conseils son avis prévaut, s'il est jugé bon; autrement on n'y a nul égard. Quand il s'agit d'aller au combat, on ne connoît

ni grade ni divisions, ni Généraux ni Capitaines; tous sont Soldats ou Colonels. Chacun attaque ou se défend à sa guise; les plus hardis marchent à la tête; &, lorsque la victoire se déclare, on n'accorde pas à un seul homme l'honeur d'une action que le courage de tous a fait réussir; c'est la Nation entière qui triomphe.

De toutes les Nations que j'ai vues jusqu'ici, la Gonaquoise est la seule qu'on puisse regarder comme libre; bientôt peut-être ces peuples seront obligés de s'éloigner ou de recevoir les loix du Gouvernement. Toutes les terres de l'Est étant généralement bonnes, les Colonies cherchent à s'étendre de ce côté, le plus qu'elles peuvent; leur avarice y réussira sans doute un jour. Malheur alors à ces peuplades fortunées & tranquilles! les invasions & les massacres détruiront jusqu'aux traces de la liberté. C'est ainsi qu'ont été traitées toutes ces Hordes dont parlent les Auteurs anciens & qui, par démembremens avilis & foibles, sont tombées dans la dépendance absolue des Hollandois; l'existence des Hottentots, leurs noms & leur histoire passeront alors pour des fables, à moins que quelque Voyageur, curieux d'en découvrir les restes, n'ait assez de courage pour s'enfoncer dans les déserts reculés qu'habitent les grands Namaquois où les rochers, de plus en plus durcis par les temps, & les montagnes stériles & décrépites, n'offrent pas un chétif plant d'arbres digne de fixer l'avidité spéculative des Blancs.

Les peuplades citées par Kolbe, sous les noms de *Gunjemans* & de *Koopmans*, n'ont jamais existé.

Le nom de *Gunjemans* ne signifie rien dans le langage Hottentot; ce nom fut corrompu par quelque Voyageur qui, n'entendant point ce langage, l'aura mal écrit; il falloit écrire *Goed-mans*, deux mots Hollandois qui signifient bons-hommes ou bonnes-gens, qualification qu'ont donnée les premiers Colons à tous les Hottentots en général, parce qu'ils les trouvoient tranquilles & fort accommodans.

Koopmans a pareillement été donné à ceux qui ont fait les premiers échanges; ce sont deux mots qui signifient, en très bon Hollandois, négociant ou marchand, mais qui ne conviennent pas plus à une Nation qu'à toute autre; c'est ainsi que ne comprenant point

les langues d'un Pays, un Voyageur en retient mal les expreſſions, les ortographie plus mal encore, & fait un nom Sauvage avec un barbariſme. Les mœurs & tout ce qui concerne les divers peuples étrangers ne ſeront jamais exactement décrits ſi l'on n'en parle les divers langages.

Si, par exemple, les Auteurs qui ont avancé que les Hottentots adorent la Lune, avoient compris le ſens des paroles qu'ils chantent à ſa clarté, ils auroient ſenti qu'il n'eſt queſtion ni d'hommages, ni de prières, ni d'invocations à cet aſtre paiſible; ils auroient reconnu que le ſujet de ces chants étoit toujours une aventure arrivée à quelqu'un d'entr'eux ou de la Horde voiſine, & qu'autant improviſateurs que les Négres, ils peuvent chanter toute une nuit ſur le même ſujet en répétant mille fois les mêmes mots. Ils préfèrent la nuit au jour, parce qu'elle eſt plus fraîche, & qu'elle invite à la danſe, aux plaiſirs.

Lorſqu'ils veulent ſe livrer à cet exercice, ils forment, en ſe tenant par la main, un cercle plus ou moins grand, en proportion du nombre des danſeurs & des danſeuſes toujours ſymétriquement mêlés. Cette chaîne ſe fait & tournoie de côtés & d'autres. Elle ſe quitte par intervalles pour marquer la meſure; de temps en temps chacun frappe des mains ſans rompre pour cela la cadence; les voix ſe réuniſſent aux inſtrumens, & chantent continuellement HOO HOO! C'eſt le refrain général. Quelquefois un des danſeurs quittant le cercle, paſſe au centre; là, il forme à lui ſeul une eſpèce de pas Anglois, dont tout le mérite & la beauté conſiſtent à l'exécuter avec autant de vîteſſe que de préciſion, ſans bouger de la place où ſon pied s'eſt poſé; enſuite on les voit tous ſe quitter les mains, ſe ſuivre nonchalament les uns après les autres affectant un air triſte & conſterné, la tête penchée ſur l'épaule, les yeux baiſſés vers la terre qu'ils fixent attentivement; le moment qui ſuit, voit naître les démonſtrations de la joie, de la gaîté la plus folle; ce contraſte les enchante, quand il eſt bien rendu. Tout cela n'eſt au fond qu'un aſſemblage alternatif de pantomimes très-bouffones & très-amuſantes. Il faut obſerver que les danſeurs font entendre ſans ceſſe un bourdonnement ſourd & monotone,

qui n'eſt interrompu que lorſqu'ils ſe réuniſſent aux ſpectateurs pour chanter en chorus le merveilleux HOO! HOO! qui paroît être l'ame & le point d'orgue de ce magnifique charivari. On finit aſſez ordinairement par un ballet général; c'eſt à dire que le cercle ſe rompt, & qu'on danſe pêle-mêle comme chacun l'entend; on voit alors l'adreſſe & la force briller dans tout leur jour. Les beaux danſeurs répètent, à l'envi l'un de l'autre, ces ſauts périlleux & ces gargouillades qui, dans nos grandes Académies de muſique excitent des Ha Ha tout auſſi bien mérités & ſentis que les Ho Ho d'Afrique.

Les inſtrumens qui brillent là par excellence, ſont le *Goura*, le *Joum-Joum*, le *Rabouquin* & le *Romelpot.*

Le *Goura* a la forme d'un arc de Hottentot Sauvage. Il eſt de la même grandeur; on attache une corde de boyau à l'une de ſes extrémités, & l'autre bout de la corde s'arrête par un nœud dans un tuyau de plume aplatie & fendue. Cette plume déployée forme un triangle iſocèle très-alongé, qui peut avoir environ deux pouces de longueur; c'eſt à la baſe de ce triangle qu'eſt percé le trou qui retient la corde; & la pointe, ſe repliant ſur elle-même, s'attache avec une courroie fort mince à l'autre bout de l'arc; cette corde peut être plus ou moins tendue ſelon la volonté du muſicien; lorſque pluſieurs *Gouras* jouent enſemble, ils ne ſont jamais montés à l'uniſſon; tel eſt ce premier inſtrument qu'on ne ſoupçonneroit point être un inſtrument à vent, quoiqu'il ne ſoit certainement que cela. On peut en voir la figure, dans la planche VII, à côté de la Hottentote. On le tient à peu près comme le cor de chaſſe; le bout de l'arc où ſe trouve la plume eſt à la portée de la bouche du joueur; il l'appuie ſur cette plume &, ſoit en aſpirant, ſoit en expirant, il en tire des ſons aſſez mélodieux; mais les Sauvages qui réuſſiſſent le mieux, ne ſavent y jouer aucun air; ils ne font entendre que des ſons fluttés ou lourrés, tels que ceux qu'on tire, d'une certaine manière, du violon & du violencelle. Je prenois plaiſir à voir l'un de mes compagnons nommé *Jean*, qui paſſoit pour un virtuoſe, régaler pendant des heures entières ſes camarades qui, tranſportés, ravis, l'interrompoient de temps en

temps, en s'écriant « Ho ! que celle-là eſt charmante ! . . . recom-
» mence là » ! Jean recommençoit ; mais ce n'étoit plus la même ; car, comme je le diſois, on ne peut ſuivre aucun air ſur cet inſtrument dont tous les tons ne ſont dus qu'au haſard & à la qualité de la plume. Les meilleures ſont celles qu'on tire de l'aile d'une eſpèce d'Outarde ; quand il m'arrivoit d'abattre un de ces animaux, j'étois toujours ſollicité à faire un petit ſacrifice pour l'entretien de notre Orcheſtre.

Le Goura change de nom quand il eſt joué par une femme, uniquement parce qu'elle change la manière de s'en ſervir ; il ſe transforme en *Joum-Joum* ; aſſiſe à terre, elle le place perpendiculairement devant elle, de la même façon qu'on tient les Harpes en Europe ; elle l'aſſujétit par le bas en paſſant un pied entre l'arc & la corde, obſervant de ne point la toucher ; la main gauche tient l'arc par le milieu ; &, tandis que la bouche ſouffle ſur la plume, de l'autre main, la muſicienne frappe la corde en différens endroits avec une petite baguette de cinq ou ſix pouces ; ce qui opère quelque variété dans la modulation ; mais il faut approcher l'oreille pour ſaiſir diſtinctement la dégradation des ſons. Au reſte cette manière de tenir l'inſtrument m'a frappé ; elle prête des graces à la Hottentote qui en joue.

Le *Rabouquin* eſt une planche triangulaire, ſur laquelle ſont attachées trois cordes de boyau ſoutenues par un chevalet, & qui ſe tendent à volonté, par le moyen de chevilles, comme nos inſtrumens Européens ; ce n'eſt autre choſe qu'une Guitare à trois cordes ; tout autre qu'un Hottentot en tireroit peut-être quelque parti, & le rendroit agréable ; mais celui-ci ſe contente de le pincer avec ſes doigts, & le fait ſans ſuite, ſans art & même ſans intention.

Le *Romelpot* eſt le plus bruyant de tous les inſtrumens de ces Sauvages ; c'eſt un tronc d'arbre creuſé qui porte deux ou trois pieds, plus ou moins, de hauteur ; à l'un des bouts, on a tendu une peau de Mouton bien tanée, qu'on frappe avec les mains, ou pour parler plus clairement, avec les poings, quelquefois même avec un bâton ; cet inſtrument qui ſe fait entendre de fort

loin, n'eſt pas à coup ſûr un chef-d'œuvre d'invention; mais, dans quelque Pays que ce ſoit, c'eſt aſſez la méthode de remplacer par du bruit ce qu'on ne peut obtenir du goût.

Peut-être me ſuis-je un peu trop appeſanti ſur la deſcription des danſes & des divers inſtrumens des Hottentots; ceux-ci, comme on le voit, ne ſont pas bien curieux; mais ce détail, qui tient par quelque côté aux mœurs des Sauvages, ne méritoit pas non plus d'être entièrement négligé.

Tout près de la Nature & ſous ſa garde immédiate, le Sauvage n'a nul beſoin de nos orcheſtres bruyans & bien harmonieux pour s'exciter, dans ſes fêtes, aux vives démonſtrations du plaiſir & de la joie; la modulation bornée & monotone de ſa muſique lui ſuffit, & je crois même qu'il s'en paſſeroit volontiers, & ne ſauteroit pas moins bien.

Dans ſon *Choix de lectures Géographiques*, un de nos Auteurs modernes, qui s'eſt fait une loi d'étudier les hommes en même temps qu'il décrivoit les lieux, obſerve avec beaucoup de ſagacité » que, » dans un Etat policé, la danſe & le chant ſont deux arts; mais » qu'au fond des forêts ce ſont preſque des ſignes naturels de la » concorde, de l'amitié, de la tendreſſe & du plaiſir; nous appre- » nons, ſous des maîtres, ajoute ce Savant, à déployer notre voix, » à mouvoir nos membres en cadence; le Sauvage n'a d'autre » maître que ſa paſſion, ſon cœur & la Nature; ce qu'il ſent, » nous le ſimulons: auſſi le Sauvage qui chante ou qui danſe, eſt-il » toujours heureux ».

J'ai fait remarquer que les Hottentots ne s'aſſemblent guères que la nuit pour ſe divertir; les occupations journalières ne leur laiſſent point d'autre temps. Chacun a ſes devoirs à remplir. Il faut ſurveiller ſans ceſſe les troupeaux épars dans les champs, non-ſeulement pour empêcher qu'ils ne s'égarent, mais pour les garantir de l'atteinte des animaux carnaſſiers qui les épient continuellement; il faut les panſer & les traire deux fois par jour; il faut travailler aux nattes, amaſſer le bois ſec pour les feux du ſoir; il faut pourvoir à ſa ſubſiſtance, & chercher des racines; ces dernières occupations appartiennent particulièrement aux femmes; les hommes, de leur

côté, vont à la chaſſe, font la revue des piéges qu'ils ont tendus en divers endroits, fabriquent les flèches, &, tous les inſtrumens dont ils ont beſoin; & quoique ces inſtrumens & tous les ouvrages de leurs mains ſoient en général aſſez mal tournés & groſſiers, ils exigent de leur part beaucoup de temps & de peines, parce qu'ils ſont privés d'une foule d'outils ſi néceſſaires pour abréger le travail; & toujours l'adreſſe chez eux, eſt bien moins admirable que la patience.

Il ſeroit étonnant que ces peuples que j'ai ſi ſouvent fréquentés, avec leſquels j'ai vécu ſi long-temps, euſſent été aſſez adroits ou aſſez faux pour ſe cacher de moi au point que je ne me fuſſe jamais aperçu, ni par leurs diſcours, ni dans leur pratique de vivre, d'aucun ſigne ou d'aucun acte de ſuperſtition; je me garderai bien de donner comme des uſages religieux certaines privations qu'ils s'impoſent eux-mêmes, & qui paroiſſent ſi naturelles & ſi ſimples quand on s'eſt donné la peine de les approfondir; par exemple, ils ne mangent preſque jamais du Liévre ni de la Gazelle nommée *Duykers*; le Liévre eſt à leurs yeux un animal informe qui les dégoûte; la viande du Duykers leur ſemble trop noire; en outre, ces deux animaux ſont toujours d'une maigreur extrême, raiſon ſuffiſante pour qu'ils les rejettent; mais la preuve la plus frappante que nulle idée chimérique ne les prive de cette reſſource, c'eſt qu'au beſoin & dans les momens de diſette, je les ai vus ſe tenir heureux d'y pouvoir recourir. De ce qu'un Hollandois ſe révolteroit à la vue du plat de Limaçons de vignes ou de Grenouilles le mieux apprêté, tandis que le François s'accommode de ce mets peu délicat, s'en ſuit-il que le dégoût du Batave doive être regardé comme une abſtinence religieuſe ordonnée par le Conſiſtoire?

Avant d'annoncer, comme un des rites eſſentiels des Hottentots, la cérémonie de ſe couper une phalange ſoit du doigt ſoit du pied, avant de lui attribuer la ſemi-caſtration pour le même motif, il étoit raiſonnable de conſtater d'abord la vérité de ces deux faits; Kolbe les avoit ouï raconter comme bien d'autres; mais il ne les avoit jamais éclaircis; il le prouve aſſez, lorſqu'il attribue ces uſages à tous les Hottentots, indiſtinctement, ce qui n'eſt pas moins faux

que toutes les autres assertions de cet Auteur; M. Sparmann tombe également dans la plus étrange des erreurs, lors même qu'il soutient, contre ce Kolbe, que la semi-castration n'est pratiquée nulle part. Ces deux cérémonies ont lieu encore actuellement chez deux Hordes situées au Nord du Cap sous le vingt-huitième degré de latitude, savoir les *Geissiquois* & les *Koraquois*, Cantons dans lesquels j'ai trouvé les Giraffes dont je parlerai dans mon second Voyage; assurément le Philosophe Kolbe n'a jamais pénétré jusques là, si ce n'est en songe.

Le Docteur Sparmann s'est toujours laissé tromper lorsqu'au sujet des Gonaquois, il penche à croire que ces Hordes se circoncisent; les Colons me l'avoient assuré comme à lui; c'étoit une puissante raison d'en douter; mais jusqu'ici plus à la portée que personne de m'éclairer sur un fait aussi important, j'atteste au contraire que cette Nation & tous les Hottentots sans exception ont le prépuce d'une grandeur démesurée, caractère qui les distingue assez des autres Sauvages & qui n'a point été certainement remarqué.

Il en est de même de ce tablier révoltant des Hottentotes auquel on a fait jouer si long-temps un rôle ridicule dans l'histoire, ou plutôt la fable de ces peuples; une autre bizarrerie qui découle toujours de la même source, le leur a retranché non moins légèrement, quoiqu'il soit toujours de mode chez une Horde dont je vais parler incessamment; je dis qu'il est de mode; car, bien loin qu'il soit un présent de la Nature, on doit le regarder comme un des rafinemens les plus monstrueux qu'ait jamais inventés je ne sais quelle coquetterie toute particulière à un très-petit coin du monde connu.

Quelques Auteurs anciens ont écrit que les familles de Sauvages couchent pêle-mêle dans une même hutte, & ne connoissent point les différences de l'âge, ni cette horreur invincible qui sépare les êtres rapprochés par le sang. A la vérité, ces Sauvages bornés au stricte nécessaire n'ont point imaginé de sauver par une décence apparente, toute la turpitude d'une inclination monstreuse, & l'on ne voit point chez eux appartement pour le frère, appartement pour la sœur, appartemens pour la mère & le fils; mais conclure

de ce qu'ils n'ont qu'un même toit, qu'un même grabat, qu'une même natte pour se délasser des travaux du jour, qu'ils vivent à l'instar des animaux, c'est outrager la Nature, & calomnier l'innocence ! il n'y a qu'un Auteur mal-instruit, ou mal-intentionné qui se soit permis d'accréditer ces soupçons infames; oui toute une famille habite une même hutte; oui le père se couche avec sa fille, le frère avec sa sœur, la mère avec son fils; mais, au retour de l'Aurore, chacun se lève avec un cœur pur & sans avoir à rougir devant l'Auteur des êtres ou l'une des créatures qu'il a marquées du sceau de sa ressemblance. Le Sauvage n'est ni brute ni barbare. Le vrai monstre est celui qui voit le crime par-tout où il le suppose & qui l'affirme sur l'odieux témoignage de sa conscience.

J'ai visité plus d'une peuplade de Sauvages, & n'ai trouvé partout que retenue & circonspection chez les femmes; je puis ajouter aussi chez les hommes; l'Auteur que j'ai si souvent contredit rend hommage à la vérité, lorsqu'il confesse que, d'après la nudité des Sauvages, on les jugeroit mal, si l'on croyoit qu'ils ont aussi peu de modestie que de voile, qu'il a eu de la peine à trouver des hommes qui, sous l'appât même des présens, consentissent à déranger assez leurs Jakals pour qu'il pût se convaincre par ses yeux s'ils étoient ou n'étoient point circoncis.

J'ai dit ailleurs que le commerce avec les Blancs étoit la ruine & le fléau des mœurs; les Hottentots des Colonies en fournissent une preuve trop frappante : ceux du désert n'étant point d'une nature différente, céderont peut-être un jour à la séduction, si elle arrive jusqu'à eux & se laisseront entraîner par l'exemple. Lorsque M. Forster, dans son *Voyage autour du monde* avec le Capitaine Cook, nous apprend que les femmes de l'île de Pâques étoient des *Courtisanes lubriques*, il ne nous cache pas que les Matelots de son équipage se livroient ouvertement & sans pudeur, aux plus infâmes débauches avec elles; mais ce qu'il falloit ajouter sans crainte, c'est que les femmes Sauvages, une fois visitées par des Européens corrompus, & trop instruites de leurs inclinations perverses, se livrent sans réserve à tous ceux à qui il plaît de s'en emparer, & les servent à leur goût, sans doute dans la seule

frayeur des extrémités cruelles dont les Blancs ſont capables.

Par-tout où l'envie de m'inſtruire m'a fait entamer cette matière avec les femmes que j'ai rencontrées, j'en ai toujours reçu la réponſe uniforme & ſimple qu'elles adreſſent à tous ceux qui les ſoupçonnant de communications inceſtueuſes, cherchent à s'en éclaircir par leurs propres aveux. « Vous nous aſſimilez donc aux » bêtes, me diſoient-elles; les bêtes ſeules ſont capables de faire » ce que vous dites ».

Puiſſé-je ne me pas tromper! je crois à la Vertu pour ceux même qui ne connoiſſent pas ce mot, & n'ont point fait d'immenſes commentaires ſur l'idée qu'il renferme. Ce ſentiment inné dans le cœur de l'homme, quand l'exemple & l'éducation ne l'ont pas corrompu, lui fut donné en ſigne de ſa nobleſſe & de ſa diſtinction. L'horreur de s'unir à ſon propre ſang, eſt un des plus grands caractères par lequel le créateur voulut ſéparer l'eſpèce humaine de la claſſe des animaux; & la plus infame dépravation briſa ſeule cette barrière inſurmontable.

J'oſe donc atteſter que, s'il eſt un coin de la terre où la décence dans la conduite & dans les mœurs ſoit encore honorée, il faut aller chercher ſon temple au fond des déſerts. Le Sauvage n'a reçu ces principes ni de l'éducation ni des préjugés; il les doit à la Nature; l'amour en lui n'eſt qu'un beſoin très-borné; il n'en a point fait, comme dans les Pays civiliſés, une paſſion tumultueuſe, qui traîne le déſordre & le ravage après elle; en vain, à l'exemple de Buffon, tenterois-je de déraciner cette fièvre de l'ame, cette maladie des imaginations exaltées; je ne briſerai point un autel couvert des riches préſens des Romanciers & des Poëtes; j'aurois trop à combattre; & la divinité qui doit ſa naiſſance à d'auſſi belles chimères, ameuteroit contre moi ſes brames & ne me pardonneroit pas ce grand ſacrilége.

Un phyſionomiſte, ou ſi l'on veut un bel eſprit moderne, réjouiroit les cercles en aſſignant au Hottentot, dans la chaîne des êtres, une place entre l'homme & l'Orang-outan; je ne puis conſentir à lui donner ce portrait; les qualités que j'eſtime en lui ne ſauroient le dégrader à ce point, & je lui ai trouvé la figure aſſez belle,

parce que je lui connois l'ame aſſez bonne. Il faut pourtant convenir qu'il a dans les traits un caractère particulier qui le ſépare en quelque ſorte du commun des hommes; les pommettes de ſes joues ſont très-proéminentes, de telle ſorte que ſon viſage étant fort large dans cette partie, & la mâchoire au contraire exceſſivement étroite, ſa phyſionomie va toujours en diminuant juſqu'au bout du menton; cette configuration lui donne un air de maigreur qui fait paroître ſa tête très-diſproportionnée & trop petite pour un corps gras & bien fourni; ſon nez plat n'a quelquefois pas ſix lignes dans ſa plus grande élévation; ſes narines, en revanche, ſont très-ouvertes & dépaſſent ſouvent, en hauteur, le dos de ſon nez; ſa bouche eſt grande & meublée de dents petites, bien perlées & d'une blancheur éblouiſſante; ſes yeux très-beaux & bien ouverts inclinent un peu du côté du nez comme ceux des Chinois; à l'œil ainſi qu'au toucher, on voit que ſes cheveux reſſemblent à de la laine; ils ſont courts, friſés & d'un noir d'ébène, il ne porte que très-peu de poil, encore a-t-il ſoin de s'épiler; ſes ſourcils naturellement dégarnis ſont exempts de ce ſoin; la barbe ne lui croît que ſous le nez & à l'extrémité du menton; il ne manque point de l'arracher, à meſure qu'elle ſe montre; cela lui donne un air efféminé qui, joint à la douceur naturelle qui le caractériſe, lui enlève cette impoſante fierté commune à tous les hommes de la Nature & qui leur a mérité le ſuperbe titre de Roi.

Quant aux proportions du corps, le Hottentot eſt parfaitement moulé. Sa démarche eſt gracieuſe & ſouple; tous ſes mouvemens ſont aiſés, bien différens des Sauvages de l'Amérique méridionale qui ne paroiſſent avoir été qu'ébauchés par la Nature.

Les femmes avec des traits plus fins ont cependant le même caractère de figure; elles ſont également très-bien faites, ont la gorge admirablement placée & de la plus belle forme dans la fraîcheur des ans, les mains petites & les pieds bien modelés, quoiqu'elles ne portent point de ſandales; le timbre de leur voix eſt doux, & leur idiome, en paſſant par leur gozier, ne manque pas d'agrément; elles ſe livrent, lorſqu'elles parlent, à une infinité de geſtes qui prêtent à leurs bras du développement & des graces.

Le Hottentot naturellement timide eſt également très-peu entreprenant. Son ſang-froid phlegmatique & ſon maintien réfléchi lui donnent un air de réſerve qu'il ne dépoſe même pas dans les momens de ſa plus grande joie, tandis qu'aucontraire toutes les Nations noires & baſanées ſe livrent au plaiſir avec l'abandon le plus expanſif & la gaîté la plus vive.

Une inſouciance profonde le porte à l'inaction & à la pareſſe; la garde de ſes troupeaux & le ſoin de ſa ſubſiſtance, voilà ſa plus grande affaire; il ne ſe livre point à la chaſſe en Chaſſeur, mais en homme que ſon eſtomac preſſe & tourmente. Du reſte, oubliant le paſſé, ſans inquiétude ſur l'avenir, le préſent ſeul le frappe & l'intéreſſe.

Mais il eſt bon, ſerviable & le plus généreux comme le plus hoſpitalier des Peuples; quiconque voyage chez lui eſt aſſuré d'y trouver le gîte & la nourriture; ils reçoivent, mais n'exigent pas; ſi le Voyageur a une longue route à faire, ſi d'après les éclairciſſemens qu'il demande, on connoît qu'il eſt ſans eſpoir de rencontrer de ſi tôt d'autres Hordes, celle qu'il va quitter l'approviſionne, autant que ſes moyens le lui permettent, de toutes les choſes dont il a beſoin pour continuer ſa marche & gagner Pays.

Avant l'arrivée des Européens au Cap, les Hottentots ne connoiſſoient point le commerce; peut-être même n'avoient-ils entr'eux nulle idée des échanges; mais, à l'apparition du tabac & de la quincaillerie, ils ſe furent bientôt immiſcés dans une partie des myſtères mercantiles; ces objets qui n'étoient d'abord que des nouveautés agréables, avec le temps ſont devenus des beſoins; ce ſont les Hottentots des Colonies qui les leur apportent, quand ils viennent à manquer; car il eſt bon d'obſerver que, quelqu'empreſſés qu'ils ſoient de jouir de ces bagatelles, ils ne ſe donneroient pas la peine de faire un pas pour les aller chercher eux-mêmes, & préféreroient de s'en paſſer: leçon utile à ceux qui traînent leur vie dans l'agitation pour courir après des chimères.

Tels ſont ces peuples, ou du moins tels ils m'ont paru, dans toute l'innocence des mœurs & de la vie paſtorale. Ils offrent encore l'idée de l'eſpèce humaine en ſon enfance. Un trait ſublime

que je place ici, quoiqu'il appartienne à mon second Voyage beaucoup plus au Nord du Cap & vers la côte Ouest, achèvera ce tableau que j'ai tracé dans toute la candeur & la vérité de mon ame, sans éloquence, il est vrai, mais sans enthousiasme, sans vaines déclamations, avec cette naïveté de franchise qui m'est si chère & que j'aime à professer sans cesse.

Une Horde assez considérable de Kaminou-Kois étoit venue visiter mon camp avec cette confiance que donnent toujours des intentions honnêtes & droites & que possèdent les hommes que leurs semblables n'ont point encore trompés. Forcé de ménager mes provisions, il ne m'étoit pas possible de régaler tout ce monde avec de l'eau de vie; la troupe étoit trop nombreuse; je ne pouvois, sans imprudence, me montrer généreux; j'en fis donner un verre au Chef & à ceux qui, par leur figure & plutôt encore par leur âge, me paroissoient les plus respectables. Mais à quelles ressources, à quels moyens n'a pas recours la bienfaisance, & qu'elle est ingénieuse quand elle veut se communiquer! quel fut mon étonnement, lorsque m'apercevant qu'ils conservoient la liqueur sans l'avaler, je les vis tous s'approcher de leurs camarades qui n'en avoient point reçu & la leur distribuer de bouche à bouche de la même manière dont les tendres oiseaux du Ciel se donnent la becquée: je l'avouerai, cette action inattendue me troubla; j'en demeurai stupéfait; à la vue de cette scène touchante, quel cœur dénaturé n'eût point senti couler les larmes de l'attendrissement! plein d'admiration & de respect, ému jusques au fond de l'ame, j'allai me jeter dans les bras du Chef qui, comme les autres, venoit de partager la liqueur à ceux qui l'entouroient, & j'inondai de mes pleurs sa figure vénérable. Beaux diseurs, élégantes coquettes parfumées d'ambre & de musc, criez à l'horreur & livrez-vous à vos charmantes grimaces; les maux d'estomac, les vapeurs & tous les miasmes d'une santé débile, fruits ordinaires d'une vie honteuse consumée à trente ans, n'offroient rien de repoussant à mes célestes Kaminou-Kois dans cette communication si douce & si fraternelle.

Je ne me suis jamais rappelé, sans émotion, ce peuple respectable & plusieurs

plusieurs autres encore chez qui j'ai vu répéter la même cérémonie ; & lorsqu'en nous séparant je les voyois s'en retourner satisfaits & tranquilles : Mortels heureux, me disois-je, conservez long-temps cette précieuse innocence ; mais vivez ignorés ! Pauvres Sauvages, ne regrettez point d'être nés sous un Ciel brûlant, sur un sol aride & desséché qui produit à peine des bruyères & des ronces ; regardez, ah ! plutôt regardez votre situation comme une faveur signalée du Ciel ; vos déserts ne tenteront jamais la cupidité des Blancs ; unissez-vous aux peuplades fortunées qui n'ont pas plus que vous le bonheur de les connoître ; détruisez, effacez jusqu'aux moindres traces de cette poudre jaune qui se métallise dans vos ravines & dans vos roches ; vous êtes perdus, s'ils la découvrent ; apprenez qu'elle est le fléau de la terre, la source de tous les crimes, & redoutez sur-tout l'approche d'un Almagro, d'un Pizarre, d'un Fernand-Cortez, & l'étole ensanglantée des Vanverdes.

Dans l'état de Nature, l'homme est essentiellement bon ; pourquoi le Hottentot seroit-il une des exceptions de cette règle ; c'est mal à propos qu'on l'accuse d'être cruel ; il n'est que vindicatif ; trop sensible au mal qu'on lui fait, qu'y a-t-il de plus naturel que de repousser la force par la force ; il nous sied bien d'ordonner aux peuples de la Nature la pratique de nos vertus factices, quand les noms nous en sont à peine connus, & que leur régime n'est consenti par personne ; & la peine même du talion, la seule en usage avant que nous nous fussions avisés d'être des Philosophes, qu'est-ce autre chose que le droit de rendre offense pour offense, & d'ôter la vie à qui ne craint pas d'attenter à la nôtre ?

Si les Sauvages d'Afrique ou d'Amérique s'avisoient quelque jour de rêver qu'ils vivent malheureux, privés de nos arts, de nos richesses, & de toutes les ressources de notre génie, & qu'unis ensemble, armés d'un triple fer, ils accourussent pour inonder l'Europe & nous en chasser, de quel front recevrions-nous ces barbares, & de quels traitemens nous verroit-on payer leur audace ? Telle est cependant leur histoire ou la nôtre ; telles sont nos tentatives entreprises dans les trois mondes avec des succès trop heureux ;

par-tout où il nous a plu de nous établir, nous avons réduit ces malheureux persécutés à l'esclavage, à la fuite; nous nous sommes approprié, sans scrupule, tout ce que nous avons trouvé à notre bienséance; & quand l'heure de la vengeance a sonné pour eux, & qu'ils ont mesuré leurs coups à la grandeur de nos torts, sans retour sur nous-mêmes, trop aveuglés par l'intérêt ou le fanatisme, nous avons osé les nommer des barbares, des antropophages, des bêtes féroces nourries de meurtres, altérées de sang.

A quelle imprudence ne faut-il pas attribuer la mort du célèbre navigateur Cook; j'aime à croire que le sentiment de sa force & son caractère entreprenant, altier, ne le portèrent jamais aux excès coupables dont il périt à son tour la victime; mais le désir ardent de se venger de l'équipage indiscipliné qui marchoit à sa suite, arma contre lui les insulaires. Ses Matelots épioient les femmes, osoient s'en emparer en tous lieux, en toute occasion; c'en étoit trop pour garder plus long-temps le silence; rien n'est capable d'arrêter ces Sauvages outragés; à travers la fumée des canons, au milieu du bruit de son artillerie menaçante, le Chef est reconnu; on s'en empare; il est massacré à la vue même de ses Soldats pour n'avoir pas su réprimer à temps leurs désordres.

Le premier sentiment qu'on doive inspirer aux Sauvages, quand on veut voyager chez eux, c'est la confiance; pour gagner la leur, il faut être humain, bienfaisant, n'abuser jamais de leur foiblesse, ne leur inspirer aucune crainte & n'en pas prendre à leur aspect; ils accordent tout, lorsqu'on n'exige rien. Il faut être assez sûr de ses passions pour garder la plus sévère continence & ne pas convoiter leurs femmes. S'ils sont jaloux, vous avez en eux des ennemis implacables; s'ils ne le sont pas, leur complaisance à votre égard les met trop de niveau, & l'on perd à leurs yeux l'utile supériorité qui les avoit éblouis; quand cette passion ne seroit pas générale, il est toujours quelques individus qu'elle tourmente, & l'on observe avec raison que les Nations qui y sont le moins sujettes, ont aussi les mœurs plus dissolues & s'éloignent davantage de la Nature.

Pour se faire connoître avantageusement des Sauvages, il faut

que la supériorité du côté de la force soit toujours la dernière des facultés par lesquels on se fasse valoir, parce qu'il n'est pas naturel de se défier de ceux qu'on ne craint pas; tout en prenant des précautions, on doit conserver un air calme & serein, ne faire connoître & n'employer des armes, lorsqu'on voyage chez eux, que pour leur rendre des services, soit en leur procurant du gibier, soit en les aidant à détruire les bêtes féroces ennemies de leurs troupeaux. On peut, après, quitter une Horde en toute sécurité, certain de n'y laisser que des regrets, & que la reconnoissance vous rappellera sans cesse à son souvenir. Plusieurs d'entr'eux ne pourront se résoudre à se séparer de vous; ils se détacheront pour vous accompagner & vous conduire vers une autre Horde, chez laquelle sur les témoignages avantageux de vos guides, vous êtes assûré de trouver le même amour, le même empressement, les mêmes fêtes & tous les soins de la confiante hospitalité.

C'est avec ces principes de paix si conformes à mon humeur, que j'ai traversé une petite partie d'une immense portion de la terre, & que j'aurois parcouru l'Afrique entière sans des obstacles insurmontables que tout mon zèle n'a pu franchir, & dont il est inutile ici de rendre compte.

C'est encore d'après ces maximes que j'ai de plus en plus senti qu'on ne peut associer personne à ces entreprises, sans courir le risque de les voir avorter. J'étois sûr de ma façon d'envisager les dangers & les moyens d'y remédier; entouré de monde & d'amis égaux en pouvoir, je n'aurois pas dû me flatter, dans des situations épineuses, de leur faire embrasser mon avis; la sottise d'un seul pouvoit causer la perte de tous; en me trompant, je n'avois à me reprocher que la mienne.

On représente les Hottentots comme une Nation misérable & pauvre, superstitieuse & féroce, indolente & mal-propre à l'excès; enfin on la ravale de toutes les manières. Quand il y auroit dans ces assertions légères, un assertion qui approchât de la Vérité, il valoit mieux, pour en supprimer l'exagération outrée, s'en tenir simplement aux contes déjà si absurdes de ces ennuyeux Colons, qui se plaisent à tromper un Etranger, par cela seul qu'il espère

s'inftruire en les écoutant. Il falloit parler d'après fa propre expérience & ne rien dire de plus que ce qu'on avoit vu. C'eft alors, par exemple, que, dans l'ouvrage du Docteur Sparmann, très-eftimable à plus d'un égard, les obfervations intéreffantes & qu'il a bien décrites, ne fe trouveroient point noyées dans un déluge de récits très-apocryphes de chaffes, de Lions, d'Eléphans, &c. plus invraifemblables & mal-adroits les uns que les autres; c'eft alors en un mot qu'il n'eût point parlé de la Licorne peut-être deffinée par un Colon fur on ne fait quelle roche inhabitée, & qu'il fe fût auffi gardé de fubftituer la forme carrée à la forme ronde des huttes de la Caffrerie, qu'il n'a jamais vifitée. Je dois convenir, en faveur de ce Savant, que fa candeur & fa probité lui préfentoient toutes ces chofes comme inconteftables, du moment qu'elles lui étoient certifiées par un Colon; Jan-Kock particulièrement, qu'il annonce comme l'obfervateur le plus habile & le plus judicieux qu'il ait connu, ne s'attendoit pas fans doute aux éloges outrés qu'il lui prodigue à la face d'une Colonie, d'une Ville entière qui les réprouve, & ne balance pas, pour ces erreurs feulement, à ranger auprès de Kolbe un livre utile, à plus d'un titre, fi l'Auteur avoit fu le réduire aux matières qui lui étoient plus familières.

Je rends hommage à la Vérité, quand je la trouve dans le Docteur Sparmann, & rejette fur fon obfervateur les menfonges qui me révoltent. Mais, quand l'un ou l'autre m'affure « qu'il n'a jamais » vu les Sauvages s'effuyer, nettoyer leur peau; que, pour fe » détacher les mains, il les frottent avec de la bouze de Vache; » qu'ils s'en frottent auffi les bras jufqu'aux épaules; que cette » onction, qui n'eft pas néceffaire, eft de pur ornement; qu'ainfi » la pouffière & les ordures, fe mêlant à leur onguent de fuie & » à la fueur de leurs corps, s'attachent à leur peau, la corrodent » continuellement, &c. » & que M. Sparmann vient enfuite confeffer qu'il n'a jamais vu ces Sauvages s'effuyer, nettoyer leur peau, je trouve cette façon de raifonner fort légère, & cette logique très-inexacte; car, fi j'atteftois à mon tour que je n'ai jamais remarqué que la bouze de Vache fût un pur ornement pour le Hottentot, que je n'ai point vu leur peau fe corroder par la fueur, les onguents

& les ordures, cette aſſertion négative ne perſuaderoit perſonne, & n'éclairciroit pas la queſtion.

On ne conteſte point à ces Sauvages une qualité qu'ils poſſèdent tous ſans exception, hommes, femmes, enfans: c'eſt d'être les nageurs & les plongeurs les plus adroits qu'on connoiſſe. Que doit-on conclure de ce que j'ai rapporté des femmes que je ſurpris nageant & plongeant comme des poiſſons, ſi non que cet uſage qu'ils obſervent pluſieurs fois dans le jour, les conduit néceſſairement à un genre de propreté qui laiſſe peu de pouvoir aux onguents, ainſi qu'à la pouſſière, de corroder & de gâter la peau.

Les ſoins & l'exactitude aſſidus des Gonaquois pour leur toilette, prouvent aſſez qu'ils aiment la propreté; tout ce qu'on peut dire, c'eſt qu'elle eſt mal-entendue; encore, pour aller juſques là, ſeroit-il néceſſaire d'expliquer s'ils ne ſont pas contraints à ſe Boughouer ainſi, ſoit par la température du climat, ſoit par le défaut des reſſources que la Nature ne leur a point indiquées; leurs habillemens, à la vérité, ne ſont que des dépouilles d'animaux privés ou ſauvages; mais, comme je l'ai fait voir, ils ne négligent pas, ainſi qu'on a voulu le faire accroire, le ſoin de les purger & de les apprêter avant de s'en faire des vêtemens.

Le Hottentot n'eſt ni pauvre ni miſérable; il n'eſt pas pauvre, parce que, ſes déſirs ne paſſant point ſes connoiſſances qui ſont très-bornées, il ne ſent jamais l'aiguillon de la néceſſité; la miſère eſt un point de comparaiſon qu'il ne conçoit pas; une parfaite uniformité & les mêmes reſſources rendant le ſort de tous parfaitement égal, quand l'abondance règne, ils ſont tous heureux; dans la diſette, ils ont tous des privations; l'oppoſition révoltante de la richeſſe portée ſur un char d'or, & de la misère qui traîne ſes haillons dans la boue, ne ſauroit affliger ſon cœur; c'eſt une idée qu'il ne comprend pas; le ſpectacle de l'indigence aux abois, ce ſupplice des ames compatiſſantes, ne ſe reproduit point à ſes yeux ſous mille formes lugubres; c'eſt une mortification que l'homme ſauvage n'eſſuye jamais; ſi l'homme social s'y habitue avec le temps, s'il parvient à ce degré d'endurciſſement qui lui fait traiter d'optimiſme cette inégalité des conditions ſi révoltante & ſi déſaſtreuſe,

ce n'eſt plus un enfant avoué de la Nature; elle le méconnoît, le repouſſe, honteuſe de ſon propre ouvrage qu'ont défiguré d'autres mains.

Après avoir interrompu ſi long-temps le fil des petits événemens de mon Voyage, pour établir une fois des aperçus certains ſur ces Hottentots trop peu connus juſqu'à nos jours, il manqueroit quelque choſe aux éclairciſſemens que j'ai donnés, ſi je ne parlois pas d'une eſpèce particulière qu'on pourroit appeler *compoſite*, & qui ne date tout au plus que d'un ſiècle; je ne crois point qu'aucun Voyageur en ait fait mention. Cette nouvelle eſpèce, un jour, en effacera d'anciennes, & l'époque de ſa puiſſance amènera ſans doute de grands changemens dans la Colonie, & hâtera ſa ruine. La multiplication de ces individus, qui peut devenir infinie, devroit alarmer la politique des Hollandois; mais elle dort & ſemble ſe ſoucier fort peu des conſéquences funeſtes de ſon inertie.

Je veux parler des enfans naturels provenus du mélange des Blancs avec les femmes Hottentotes, & de ces mêmes femmes avec les Négres. On les nomme communément au Cap *Baſters;* cette dénomination appartient néanmoins plus particulièrement aux premiers, parce que les ſeconds ſont moins nombreux; les Hottentotes ne ſe livrant pas facilement aux Négres, pour leſquels elles ont une ſorte de mépris, attendu, diſent-elles, qu'ils ſe laiſſent vendre comme des bêtes, aulieu d'un autre côté qu'elles ſe regardent comme honorées d'avoir un commerce avec les Blancs, & de porter le titre de leurs maîtreſſes. C'eſt cette race provenue de ces dernières unions qui gagne & multiplie conſidérablement; elle eſt libre comme le Hottentot; mais elle s'eſtime au-deſſus de lui, malgré le mépris qu'on en fait au Cap, où l'on n'eſt pas même dans l'uſage de les baptiſer. Le caractère de ces individus tient plus de l'Européen que du Hottentot; ils ont plus de courage, plus d'énergie que ce dernier; le travail ne les rebute point; en revanche, plus bouillans, plus entreprenans, ils ont plus de méchanceté; il n'eſt pas rare de les voir aſſaſſiner les maîtres auxquels ils ont vendu leurs ſervices; ce ſont eux encore plutôt que les Négres qui ſe déclarent les premiers machinateurs des trahiſonsde toute

espèce qui se commettent, chaque jour, sur les habitations; le Hottentot trop doux, trop apathique pour se livrer à des entreprises atroces, n'auroit pas même assez de force pour se charger de leur exécution; les plus mauvais traitemens ne sont point capables de lui en inspirer la pensée; en un mot le Colon qui n'a chez lui que des Hottentots à son service, peut dormir tranquille, certain qu'il seroit averti bientôt du danger, s'il en étoit menacé.

Le Baster-Blanc est bien fait, robuste; sa peau d'un jaune plus clair que celle du Hottentot, a la couleur d'une écorce de citron desséché; la vue en est désagréable. Ses cheveux sont noirs plus longs & moins crépus; la communication des femmes de cette nouvelle fabrique rend, comme il est naturel de le croire, une espèce encore plus blanche dont la chevelure est aussi d'autant moins frisée, & quoiqu'en allant toujours graduellement, il n'y ait plus à la fin de différence sensible avec les cheveux & la blancheur de la peau des Européens, la proéminence des pommettes des joues se fait toujours remarquer; c'est un caractère indélébile qu'on reconnnoît jusqu'après la quatrième génération.

La copulation des femmes Hottentotes avec les Négres donne naissance à des individus bien supérieurs à ceux dont je viens de parler; ils sont d'une stature plus belle & plus distinguée; ils ont une figure plus agréable & plus revenante; leur couleur, qui tient le milieu entre le noir du père & le fond olivâtre de la mère, est bien moins choquante pour les yeux; leurs qualités physiques & morales sont aussi très-différentes; on les recherche pour le travail; mais ce qui les rend sur-tout estimables & très-précieux, c'est qu'ils joignent à beaucoup d'activité, sans turbulence, le mérite d'une fidélité qui ne se dément jamais, & qui n'est guères le partage d'aucun Baster-Blanc; malheureusement cette espèce là n'est pas la dominante, à cause de la difficulté d'unir ces Hottentotes aux Négres, dont elles ne font aucun cas.

Il eût été depuis long-temps de l'intérêt public & particulier des Colons d'exciter l'administration à propager cette espèce d'hommes; les sacrifices n'auroient pas été bien onéreux, & le prix des avances & des frais se seroit retrouvé par la suite au centuple.

Nous ne sommes plus dans ces siècles d'ignorance sacrée où tout ce qui étoit noir étoit Anthropohage; les Espagnols eux-mêmes ne croyent plus aujourd'hui, comme au temps de leurs barbares incursions au Pérou, qu'une belle ame ne puisse exister que dans un corps blanc. Les Voyageurs &, plus qu'eux, une saine philosophie nous apprennent qu'une vilaine enveloppe peut couvrir un diamant précieux. Parmi les diverses Nations Négres qui bordent les côtes occidentales de l'Afrique, quelques-unes se distinguent des autres par un naturel plus social, par des inclinations plus nobles, par une aptitude & une énergie plus grandes; c'est cette espèce qu'il eût fallu préférer pour la répartir dans la Colonie, en lui accordant toute franchise; les Colons auroient favorisé de tout leur pouvoir, l'union de ces nouveaux-venus avec les Hottentotes; ces femmes les voyant libres, ne les auroient plus dédaignés & se seroient bientôt accoutumées avec eux; c'est alors que se fût accrue une génération d'hommes qui, réunissant au naturel pacifique & doux de leurs mères les qualités essentielles des meilleurs Négres de la Guinée, eussent fait tomber comme inutiles & même dangereux, les fers cruels de l'esclavage dans toute cette partie si précieuse de l'Afrique.

Mais ces moyens faciles & naturels, dont l'exécution n'auroit rencontré ci-devant aucun obstacle, ne seront jamais employés; il est trop tard maintenant; la race turbulente des bâtards blancs l'emporte, & l'on peut prévoir qu'un jour elle deviendra la dominante au Cap de Bonne-Espérance.

Au reste, quand ce projet seroit encore praticable, le dévouement & la bonne volonté de la Compagnie Hollandoise échoueroit contre les obstacles; exacte jusqu'au scrupule dans ses engagemens, on sait qu'elle est d'une générosité que toutes les associations de commerce, pour leur honneur & leur prospérité, devroient prendre pour modèle; on ne doute point qu'elle ne fît, sans balancer, tous les sacrifices nécessaires à l'exécution de ce beau plan si digne de l'immortaliser; un vice radical, le vice du Gouvernement s'y oppose. Il faudroit, avant tout, expatrier les Habitans du Cap & des Colonies, ou refondre au moins leur esprit pour y détruire

les

les préjugés ridicules & anti-patriotiques qui les affectent tous.

On souffre, parce qu'il n'est plus possible d'arrêter les progrès du mal, que ces Colons si vains de leur couleur, & qu'aucun mérite personnel ne distingue de leurs esclaves, on souffre, dis-je, que ces ineptes Paysans, fiers d'une fortune médiocre qu'ils ne se sont pas même donné la peine d'acquérir par leurs travaux, regardent & traitent avec mépris des hommes qui ayant bien mérité de la Compagnie par les services qu'ils lui ont rendus, soit comme Soldats, soit comme Matelots, viennent s'établir au Cap en vertu de la permission que leur a octroyée le Gouvernement; de telle sorte que le dernier, le plus inutile des Colons, ne voit jamais dans cet habile Matelot ou ce brave Soldat qu'un être en quelque façon dégradé auquel il rougiroit d'accorder sa fille, & cette fille même, élevée dans ces principes, périroit de douleur plutôt que de devenir la compagne d'un de ces défenseurs de la Patrie.

Dans ces circonstances, un brave Matelot ou Militaire soumis comme tous les autres hommes aux besoins & aux loix impérieuses de la Nature, plus exigeante encore dans les climats brûlans que dans les Pays tempérés, dans l'impuissance d'associer son sort à celui d'une Blanche qui le rendroit heureux, n'a d'autre parti que de s'unir à une Hottentote; de là cette prodigieuse quantité de Baster-Blancs qui inondent actuellement les Colonies: le sang turbulent de l'Européen circule & fermente dans leurs veines; il en peut à tous momens résulter des troubles que les Colons, trop dispersés pour se réunir assez tôt, n'auront ni le temps ni le pouvoir de prévenir.

On fait monter cette race bâtarde à un sixième de tout ce qu'il y a de Hottentots dans les Colonies; l'époque de ce mélange remonte tout au plus à celle de l'établissement Hollandois, c'est-à-dire à cent trente-six ans. Il n'est pas difficile de présumer que lors même que la communication avec les Hottentotes encore sauvages n'auroit pas tardé à s'établir, elle n'a dû être ni aussi facile ni aussi générale que de nos jours; & certes, d'un autre côté, la population de la Colonie ne montoit pas comme aujourd'hui à vingt-quatre mille Blancs. Cette observation suffiroit seule pour

donner une idée de la progreſſion identique des uns & des autres; chaque jour la race Hottentote ſoumiſe aux Colonies s'éloigne de ſon caractère & de ſon origine ; elle s'abâtardit & ſe confond par ſon mélange des Négres & des Blancs; ſa dégénération s'accélère; elle diſparoîtra tout-à-fait. Le tempérament phlegmatique & froid du Hottentot arrête aſſez déjà les progrès de ſa poſtérité, tandis que la même cauſe chez la femme produit un effet tout contraire, & la rend très-féconde : les Hottentotes obtiennent de leurs maris trois ou quatre enfans tout au plus ; avec les Négres, elles triplent ce nombre, & plus encore avec les Blancs.

Si le Baſter eſt d'un naturel méchant, s'il eſt hardi, vindicatif, entreprenant, perfide, ſeroit-ce, hélas ! parce qu'il eſt le produit d'un Blanc & d'une Hottentote, & que les enfans tiennent plus du père que de la mère? Cette préſomption, toute affligeante qu'elle ſoit pour notre eſpèce, ne ſera pas contredite; s'il arrive, ce qui eſt bien rare, qu'une femme Blanche ait des privautés avec un Hottentot, le fruit qui en provient a toujours la bonhomie, les inclinations douces & bienfaiſantes de ſon père. Ces exemples, je le répète, ne ſont pas fréquens; en matière d'amour, au Cap comme en Europe, les femmes montrent plus de réſerve, de retenue & de délicateſſe que les hommes; ceux-ci au contraire ne balancent point à ſatisfaire leurs fantaiſies quel qu'en ſoit l'objet; & les dangers qui en réſultent ne ſont pas non plus les mêmes pour l'un & pour l'autre ſexe; mais les bâtards des Blancs & des Hottentotes portent au contraire le germe de tous les vices & de tous les déſordres.

Telles ſont, en général, les connoiſſances que j'ai acquiſes par moi-même en vivant avec les Hottentots: je m'arrête de peur de fatiguer l'attention par ces détails arides, & je n'y reviendrai que lorſque l'occaſion d'en parler ſans ennui ſe préſentera d'elle-même au milieu de mes courſes & des événemens de mon Voyage.

Comme je me propoſois de paſſer plus d'un jour en Afrique, mon premier ſoin fut d'étudier la langue de ces Peuples ; je réuſſis dans mon projet au delà de mon déſir; cette langue, à la vérité fort pauvre, n'a point beſoin de mots pour exprimer des idées

abstraites & trop métaphysiques; elle n'est susceptible d'aucun ornement; mais, pour n'avoir ni fleurs bien élégantes ni syntaxe bien exacte, ses difficultés n'en sont pas moins inextricables à qui n'apporteroit, dans cette étude, ni goût ni patience. Du reste, j'ai trop reçu le prix de mes peines dans cette partie de mes travaux, par toutes les jouissances que ma procurées le pouvoir de m'entretenir librement avec eux, pour que j'aye à me repentir d'avoir ajouté la connoissance de cet idiome singulier, aux diverses langues dont les préceptes ont fait le principal objet de l'éducation très-sévère que j'ai reçue.

La langue Hottentote ne ressemble point, comme l'ont écrit plusieurs Auteurs anciens, « au gloussement des Dindons, au bruit » confus que font les Dindes qui se battent, aux cris d'une Pie, » aux huées d'un Chat-Huant » ; leurs sons imitent encore moins le *cri des Chauves-Souris*, ce qu'ont avancé Pline & Hérodote; il suffit de comparer entr'elles toutes ces diverses assimilations pour juger qu'il est impossible qu'une langue puisse ressembler à toutes ces choses en même temps; il n'est pas moins faux qu'à entendre les Hottentots converser ensemble, on puisse les prendre pour un peuple de Bégues. De toutes ces assertions qui se heurtent & se contredisent, on est nécessairement conduit à penser qu'aucun des Voyageurs qui ont parlé du langage Hottentot, n'y a fait une attention assez sérieuse pour en donner une idée nette & précise & que, par conséquent, sans que je pénètre les motifs de leur ignorance profonde, ils se sont trompés avec autant de bonne-foi qu'ils nous trompent nous-mêmes.

Cette langue, malgré sa singularité & la difficulté de sa prononciation, n'est pas si rebutante qu'elle le paroît d'abord; elle s'apprend avec de la persévérance; j'ai connu des Colons qui la parloient couramment, & je suis parvenu moi-même à me faire entendre en peu de temps; elle est en général très-difficile pour tout Européen, mais plus encore pour un François que pour un Hollandois, un Allemand, &c. attendu que l'U, l'H & le G ne se prononcent pas autrement que dans ces deux dernières langues c'est à dire l'U par l'OU, & les deux autres lettres par des expira-

tions auquel le gosier françois n'est pas fait, & qu'il saisit avec peine.

De tous les vocabulaires publiés dans différens ouvrages; il n'en est pas un dont on puisse comprendre un seul mot; c'est en vain qu'on voudroit en faire usage; on ne seroit point entendu; & jamais un Hottentot ne soupçonneroit même que ce fût sa langue qu'on lui parlât. Il semble qu'on se soit plu, dans tous ces vocabulaires, à retrancher le seul caractère qui souvent fait toute la signification d'un mot; on n'y a fait nulle mention des différens clappemens de la langue; signes indispensables qui précèdent ou séparent les mots, & sans lesquels ils n'ont aucun sens clair & précis.

Ces clappemens sont de trois espèces bien distinctes; le premier que je désigne ainsi (^), celui dont on fait le plus d'usage, le plus simple, le plus doux, & le plus facile à exécuter, s'opère en appuyant la langue sur le palais contre les dents incisives, la bouche étant fermée; c'est alors que détachant la langue avec vîtesse en même temps qu'on ouvre la bouche, ce clappement se fait sentir; ce n'est rien autre chose que ce petit bruit qui nous est assez familier, lorsqu'obsédés par un Ennuyeux, nous voulons témoigner, sans parler, qu'il nous impatiente.

Le second clappement (v) est plus sonore que le premier; il suffit de détacher la langue du milieu du palais, & d'imiter parfaitement la manière qu'emploie un Ecuyer pour faire partir des Chevaux ou pour accélerer leur marche; il ne faut dans ce cas employer aucune force; mais détacher simplement la langue, & le son se produit de lui-même. Si le son étoit trop articulé, il seroit alors impossible ou tout au moins très-difficile de le lier comme il faut avec la première syllabe du mot qui doit suivre immédiatement.

C'est au clappement de la troisième espèce (△) qu'il faut donner le plus de force; il se prononce avec plus d'énergie, & se fait bien entendre; c'est celui dont on fait le moins d'usage, & qui semble le plus difficile; il demande beaucoup de peine & d'attention pour l'adapter, comme il faut, au mot qu'il précède attendu qu'il s'exécute par une contraction singulière de la langue

qu'on retire au fond du palais près de la gorge ; on conçoit bien qu'après cette collision, elle emploie un grand mouvement pour revenir, près des lèvres, articuler les mots qui doivent la ſuivre, ſans aucun ſigne de repos & ſans interruption.

Ces divers clappemens ont encore une modulation différente, & peuvent être plus ou moins difficiles à exécuter, ſuivant la lettre ou la ſyllabe qu'ils frappent, & avec leſquelles, comme je l'ai dit, il faut qu'ils ſoient liés pour ne pas faire de contre-ſens. C'eſt là ce qu'on peut appeler les tons de force de la langue.

Toutes ces différences paroiſſent peu praticables & ſur-tout bien dures à l'oreille d'un Européen ; telles elles m'ont peut-être paru à moi-même dans les commencemens ; mais on s'y habitue, & je puis aſſurer que ce langage à la fin, n'eſt pas tout-à-fait dénué d'harmonie, & que, dans la bouche d'une Hottentote, il a ſur-tout ſes agrémens, comme l'Allemand a les ſiens dans celle d'une aimable Saxonne.

Je conçois que ſi d'après les vocabulaires qui ont paru juſqu'ici, on vouloit ſe mêler d'étudier cette langue, & de la parler ſans être autrement inſtruit de ſes principes, on ſe perdroit dans des mots vides de ſens ; ce ne ſeroit plus que confuſion, que chaos rebutant, où l'imagination fatiguée ne verroit que du ridicule & de l'abſurdité.

Il eſt à la vérité quelques mots qu'on emploie ſans ce clappement ; mais ces exceptions ſont très-rares.

Pour prouver combien les divers ſons produits par la langue, ſont néceſſaires à la ſignification des mots, & comment ils en déterminent le ſens & les divers ſynonymes, je vais citer un exemple qui rendra ce principe plus facile à comprendre. Le nom d'un Cheval eſt *Aáp* en Hottentot ; c'eſt auſſi celui d'une rivière ; il eſt encore celui d'une flèche ; la ſeule différence du clappement de la langue détermine celle de ces divers objets. Naturellement prononcé ſans colliſion, ce mot ſignifie CHEVAL ; avec le ſecond clappement dont j'ai parlé, RIVIÈRE ; avec le troiſième FLÈCHE, de même A OU IP eſt un rocher ᐞ-OU IP eſt le nom de l'Outarde, ▵KA IP, celui d'un Serpent venimeux, & ᐞ-KA IP, du Paſan, eſpèce de Gazelle d'Afrique.

Indépendamment de ces trois espèces de clappemens dont la nécessité, comme on le voit, est indispensable, il est encore des parties de mots qui ne sont exactement que des sons produits par la gorge; mais il est impossible de les décrire; une longue habitude peut seule les graver dans la mémoire; je les désignerai par une petite croix placée au-dessus de la lettre où il faudra en faire usage.

J'ajouterai, pour être plus scrupuleusement exact, qu'un seul mot prend souvent deux significations différentes, par la briéveté ou la tenue d'une de ses voyelles.

D'après ce que je viens de dire, on peut se figurer aisément à quel point cette langue seroit difficile à écrire de façon qu'on pût la lire & la prononcer avec la précision qu'elle exige. Il faudroit préalablement lui composer un alphabet particulier; & l'habitude des clappemens, seroit le premier pas d'où dépendroit le succès; mais, comme l'étude de cette langue n'entrera jamais au nombre des beaux plans d'éducation de nos élégans qu'on n'est pas curieux d'envoyer si loin pour les former aux usages de la bonne compagnie, & que, d'un autre côté, il est inutile de fatiguer le lecteur par un dictionnaire ennuyeux, qu'il ne lira pas, je le supprime & le borne tout simplement, en faveur de quelques curieux, aux mots qui ne concernent que l'Histoire Naturelle.

S'il prenoit envie à quelque Naturaliste de parcourir les mêmes lieux d'où je sors, il seroit trop flatté de pouvoir nommer aux Hottentots l'animal ou la chose qu'il auroit envie de se procurer; une nomenclature exacte & bien accentuée de tous les objets qui l'intéresseront par préférence ne peut, je crois, que lui être utile, & ne sauroit même ici déplaire à personne; j'eusse été trop heureux qu'un autre m'eût également applani les premières difficutés; ce dictionnaire auroit rendu le commencement de mes recherches moins rebutant & moins pénible; je me fais un devoir de présenter aujourd'hui ce qu'autrefois j'ai si fort souhaité pour moi-même; on trouvera ci-après les noms primitifs de la plus grande partie des animaux de l'Afrique, tels qu'ils ont toujours été connus, & désignés par les Hottentots des déserts; j'y joins aussi ceux que leur donnent les Colons du Cap de Bonne-Espérance.

Il faut obſerver que les Hottentots des Colonies, ayant oublié une partie de leur langue, défigurent ce qui leur en reſte, par un mélange de mauvais Hollandois; enſorte que, ſans entrer dans les autres inconvéniens que cela occaſionne, les animaux, par exemple, changent de nom, ou en ont pluſieurs, ſuivant les différens Cantons ou les différentes Colonies; ce qui produit une confuſion qu'il eſt bien difficile d'éclaircir, & c'eſt une des raiſons de la préférence que mérite la nomenclature des peuples, dont le langage toujours le même, eſt à l'abri de tout changement & de toute altération.

NOMS FRANÇOIS.	NOMS HOLLANDOIS.	NOMS HOTTENTOTS.
L'Eléphant.	Oliphant.	Λ—Goap.
Le Rhinoceros.	Renoſter.	V—Nabap.
L'Hippopotame.	Zee-Koe.	V—Kaous.
La Giraffe.	Kameel-Paerd.	Δ—Na-ïp.
Le Buffle.	Beuffle.	Λ—Ka-oop.
L'Eland-Gazelle.	Eeland.	Δ—Kaana.
Le Paſan.	Gems-Bock.	Λ—Kaïp.
Le Condouma.	Coudoe.	V—Koudou, ou Gaïp.
Le Buballe.	Harte-Beeſt.	Δ—Kamap.
Le Zèbre.	Welde-Paerd.	V—Kouarep.
Le Kwaga.	Kwaga, ou Welde-Ezel.	V-Nou V-Kouarep.
		+
Le Lièvre.	Haaze.	Δ—Ou amp.
		+
Une Marmotte.	Das.	V—Ka oump.
Le Sanguelier.	Welde-Varke.	V—Kou-Goop.
Le Tamanoir.	Erd-Varke.	Λ—Goup.
Le Porc-Epic.	Yzer-Varke.	V—Nou ap.
Un Chien.	Hond.	Λ—Harip.
Des Chiens.	Honden.	Λ—Harina.
Un Rat.	Rott.	Douroup.
Une Chauve-Souris.	Vleer-Muyſe.	Λ—Nouga-Bouroup.
Un Lion.	Leuw.	Gamma.
Un Tigre.	Tyger.	Garou-Gamma.
		+
Un Chat-Tigre.	Tyger-Kat.	Λ—Ou amp.
La Hienne.	Wolf.	Λ—Hirop.
Le Chien-Sauvage.	Welde-Hond.	Δ—Goup.
Le Jakal.	Jakals.	Λ—Dirip.
Le Cheval.	Paerd.	Aap.
Le Taureau.	Beull.	Karamap.
Une Vache.	Koe.	Goumas.

NOMS FRANÇOIS.	NOMS HOLLANDOIS.	NOMS HOTTENTOTS.
Un Bœuf.	Osſ.	Goumap.
Un Mouton.	Schaap.	Goou.
Des Moutons.	Schaapen.	Goouna.
Un Bouc.	Bock.	Bri-ï.
Une Chèvre.	Gytt.	Tararé bris.
Un Oiſeau.	Voogel.	Δ—Kanip.
L'Outarde.	Trap-Gans.	Δ—Ou ip.
La Canne-Pétière.	Kor-Haan.	Λ—Haragap.
Un Faiſan.	Feſant.	Koa Koa ; ou V-Kabos.
Un Martinet.	Welde-Swaluw.	Λ-O-atſi Λ-nambro.
La Perdrix.	Patrys.	Λ—Ouri-Kinas.
Une Caille.	Kwartel.	Δ—Kabip.
Un Moineau.	Moſl.	V—Kabari.
Un Vautour.	Aas-Voogel.	Λ—Gha ip.
L'Oie ſauvage.	Welde-Gans.	+ Gaamp.
Canard de Montagne.	Berg-Eend.	Δ—Karo hei + gaamp.
Le Phénicoptère.	Flamingo.	Δ—Gaorip.
Une Tourterelle.	Tortel-Duyf.	Λ—Neis.
Une Montagne.	Berg.	Δ—Oumma.
Un Rocher.	Klep.	Δ—Ou ip. Λ—Karip.
Une Rivière.	Rivier.	V—Aap.
Une Fontaine.	Fontyn.	Λ—Aaup.
La Mer.	Zée.	Hourip.
Un Arbre.	Boom.	Haïp.
Un Chariot.	Waage.	Kouri-ïp.
Une Fleur.	Blom.	Δ—Narina.
Du Lait.	Melck.	Deip.
De l'Eau.	Waater.	V—Kama.
De la Viande.	Vleeſch.	V— Gaaus.
Un Poiſſon.	Vis.	Δ—Ko oup.
Une Araignée.	Spen.	Λ—Hous.
Un Cameléon.		V—Karou-Koup.
Un Papillon.	Kapelle.	Tabou Tabou.
Trois différentes Gazelles.	Rée-Bock.	+ Gnioop.
	Duyker.	Λ—A + oump.
	Steen-Bock.	Λ—Harip.
Une Mouche.	Vlig.	Λ—Dinaap.
Un Serpent.	Slang.	Λ—Kanou-Goup.
Une Tortue.	Schil-Pad.	Λ—Ouna.
Un Crapaud.	Pade.	V—Oorokoop.
Le Légouan.	L'Egouane.	V—Naſeep.
Un Fuſil.	Snaphan.	Δ—Kabooup.

NOMS François.	NOMS Hollandois.	NOMS Hottentots.
Une Flèche.	Peyl.	△—Aap.
Un Arc.	Boog.	Kgaap.
Une Sagai.	Sagaye.	∧—Aure-Koop.
Un Européen.	Europées.	v—Orée-Goep.
Un Nègre.	Swarte-Jong.	Kabop.
Un Hottentot.	Hottentot.	+ + Khoé-Khoep.
Une Hottentote.	Hottentoten.	+ Tararé-Khoes.

D'après ce que j'ai dit des mœurs & de la ſimplicité de cette Nation, on peut facilement ſe convaincre que ſa langue eſt pauvre; & qu'avant l'arrivée des Européens, elle a dû l'être encore davantage; ces derniers ont apporté des objets nouveaux auxquels il a fallu donner des noms; ce qui fait en même temps que le Hottentot des Colonies a des expreſſions que n'emploie point, & que n'entendroit pas le Hottentot Sauvage, à qui la plus grande partie de ces objets eſt inconnue.

Quoi qu'il en ſoit, il y a toujours, dans cette langue, beaucoup d'analogie entre la choſe & le mot, pour la déſigner. Par exemple, ils nomment le fuſil △ Ka-booup; de la manière dont il faut le prononcer, le clappement & la première ſyllabe △ Ka imitent le bruit de la détente du chien, & celui de l'ouverture du baſſinet: le reſte du mot Booup déſigne, on ne peut mieux, l'exploſion du coup.

En général, la langue Hottentote eſt très-expreſſive, & comme, en parlant, ces peuples geſticulent toujours & qu'ils repréſentent pour ainſi dire, la pantomime de ce qu'ils diſent, il ſuffit d'avoir une connoiſſance ſuperficielle de leur idiome, pour comprendre aiſément les choſes les plus importantes.

Trois ſemaines bien révolues s'étoient enfin écoulées depuis le départ de mes Envoyés; je n'en étois pas à faire les premières réflexions ſur les cauſes qui pouvoient ainſi prolonger leur abſence; je concentrois en moi-même toutes mes inquiétudes, ne voulant

pas en donner à ceux qui m'entouroient ; c'eût été leur fournir des armes contre mes projets; on ne voyoit pas sans chagrin ma résolution déterminée de pénétrer plus avant dans la Caffrerie ; je surprenois quelquefois mes gens s'entrenant sur cet article & murmurant plus ou moins contre leur maître; cependant ils m'étoient dans le fond toujours attachés ; &, dans leurs discours, j'étois le principal objet de leurs agitations & de leurs craintes ; ils ne balançoient point à me regarder comme un téméraire, qui, se souciant apparemment fort peu de la vie, vouloit obstinément leur faire partager le plus triste sort en les conduisant à la boucherie; je devois trop pressentir qu'ils étoient tous d'accord pour me quitter, si je persistois dans mes résolutions; je ne les jugeois embarrassés que dans la manière dont ils exécuteroient ce complot ; & sur vingt-cinq de ces conjurés, j'avois découvert qu'il n'y avoit pas deux avis semblables ; ceux que javois attachés à mon service durant la route, ne voyoient point à ce départ furtif de grandes difficultés; mais ceux que j'avois engagés chez le Commandant Mulder au Pays d'Auteniqua & plus encore au Cap sous les auspices du Fiscal, étoient dans le doute de savoir s'ils retourneroient ou ne retourneroient point à la Ville ; en un mot, ils ne pouvoient s'accorder ni prendre aucun parti.

Cependant ils m'accusoient d'avoir sacrifié mes Envoyés; à la vérité ce retard me paroissoit extraordinaire ; d'après ce qui m'avoit été dit par Hans, il ne leur avoit fallu que trois ou quatre jours tout au plus, pour se rendre chez le Roi Pharoo; en supposant un pareil nombre pour y rester, & autant pour revenir, je trouvois, par un calcul simple, qu'ils avoient employé plus que le double du temps nécessaire à ce voyage ; il falloit donc que quelqu'accident les eût retardés, ou qu'en effet les soupçons des Caffres eussent été funestes à ces malheureux ? Je ne perdois pas encore toute espérance de les revoir ; j'allois, flottant dans une mer d'incertitudes & ne savois à quelle idée m'arrêter, ni quels ordres donner au reste de ma troupe pour mettre fin à leurs débats ainsi qu'à leur inquiétude. Mon brave Klaas étoit d'avis d'attendre encore, & de laisser partir ceux des rebelles qui montroient le plus d'impatience & d'humeur.

Quoi qu'il en soit, j'affectois un air tranquille, & continuois de chasser à l'ordinaire; mais une pente secrette me conduisoit machinalement du côté par-où j'espérois de voir arriver mes députés; le soir, désolé de n'avoir rien vu paroître, je regagnois mon gîte pour recommencer le lendemain la même promenade inutile & si triste. C'est ainsi que nous abuse l'imagination, dans l'attente d'un objet ardemment désiré.

Enfin Klaas, un soir, vint s'enfermer avec moi dans ma tente, & mettre le comble à mes chagrins, en me témoignant qu'il perdoit tout espoir & qu'infailliblement Hans & ses camarades étoient assassinés; que les fusils, les munitions & les armes dont ils s'étoient chargés avoient tenté les Caffres; qu'il n'en falloit pas d'avantage pour que cette Nation, actuellement en guerre, & manquant de toute espèce de défense, & sur-tout de fer, se fût, sur le champ déterminée à commettre ces meurtres, pour se procurer les dépouilles de ces malheureux; qu'il me conseilloit de ne pas lasser plus long-temps le reste de ma troupe, puisque, sans leurs secours, nous nous verrions hors d'état d'avancer ni de revenir.

Je ne sentis que trop toute la force de ce raisonnement dicté par le plus vif intérêt pour ma personne, & la sûreté de mes effets que j'aurois été contraint de laisser à l'abandon, faute de bras & de secours. J'allois peut-être me laisser entraîner, & rénoncer à mon engagement sacré de ne point quitter Kocs-Kraal, l'unique rendez-vous où ces généreux Envoyés pussent rejoindre leur maître, lorsque nous vîmes de loin un des quatre gardiens qui surveilloient mes Bestiaux, accourir vers mon camp, effrayé & hors d'haleine. Il m'apprit qu'on venoit d'apercevoir, de l'autre côté de la rivière, une troupe considérable de Caffres qui se disposoient à la traverser; cette nouvelle effraya d'abord tout mon monde; la consternation se lisoit sur toutes les figures; moi seul, toujours bercé de l'espoir chimérique de revoir mes gens, ma première pensée se tourna vers eux; mais ce grand nombre qu'on venoit de m'annoncer ne cadroit guères avec ces présomptions flatteuses, &, détruisoit toute l'illusion; je dépêchai d'abord quatre fusiliers sous les ordres de Klaas, pour aller chercher & faire rentrer tous mes Bœufs dans

le camp ; je leur recommandai d'examiner, après cela, ſans ſe découvrir, ces Etrangers qui, s'ils étoient en auſſi grand nombre qu'on vouloit me le perſuader, devoient en effet me devenir ſuſpects ; de les épier, & de juger par leurs démarches quelle pouvoit être leur intention ; j'avois en outre expreſſément recommandé à Klaas, dans le cas où il reconnoîtroit mes Envoyés, de me le faire entendre auſſitôt par une décharge de ſes fuſiliers ; mais au contraire de ne ſe pas montrer, ſi la troupe étoit de Caffres, de ſe mettre en embuſcade, & de me dépêcher un de ſes gens. Comme il partoit, arriva le troupeau que ramenoient précipitamment au logis les trois autres gardiens qui, comme leurs camarades, avoient pris l'épouvante.

De mon côté, je paſſai en revue toutes nos armes & les fis charger ; mon intention n'étoit pas de commencer moi-même les premiers actes d'hoſtilité ; mais, déterminé à attendre l'ennemi de pied-ferme, je l'étois encore à le repouſſer de tout mon pouvoir, & je devois m'y préparer.

J'avoue que je n'étois pas tranquille, non que je craigniſſe l'événement d'un combat ; mes armes me donnoient trop de confiance dans ma ſupériorité ! mais j'euſſe été déſeſpéré de me voir contraint à en venir aux mains avant de m'être expliqué. Par-là, je ruinois toutes mes eſpérances ; les intentions pacifiques que j'avois annoncées, & qui pouvoient ſeules me mériter la faveur de parcourir, en liberté, toute la Caffrerie, ſe trouvant démenties par ces actes hoſtiles, je rentrois dans la claſſe des Colons, ces vils aſſaſſins des Sauvages, & n'allois plus être regardé que comme un ennemi de plus dont il falloit exterminer toute la caravane.

Tout en faiſant mes préparatifs, une foule de réflexions contraires s'entrechoquoient dans mon eſprit ; j'en fus tout d'un coup diſtrait par une décharge qui fut pour tout mon camp un ſignal de joie ; d'après la conſigne que j'avois donnée à Klaas, il n'étoit pas douteux qu'il n'eût reconnu mes gens. Cependant un reſte de frayeur inquiétoit encore mon monde ; & j'eus toutes les peines imaginables à les raſſurer entièrement ; les trois gardiens de mes troupeaux ſur-tout affirmoient que, dans la troupe des Caffres,

ils n'avoient pas aperçu un seul Hottentot; c'est ainsi que, passant tout à coup de l'espoir à la crainte, ils répandoient à présent que les coups de fusil qu'on venoit d'entendre, n'anonçoient que trop une action, & que Klaas étoit aux prises avec l'Ennemi.

Mais, à deux ou trois cents pas de nous, au détour d'une petite colline, je vis débouquer Klaas lui-même; il étoit seul. Je distinguai facilement à l'aide de ma lunette, & son maintien tranquille, & jusqu'aux traits de son visage; il ne paroissoit avoir rien d'effrayant à nous annoncer; j'en fus convaincu lorsque j'eus aperçu, quelques minutes après, toute la troupe qui, défilant par le même chemin, s'avançoit paisiblement & en bon ordre vers notre camp. Mes Hottentots, mêlés parmi les Caffres, annonçoient la bonne intelligence; je reconnus Hans; ils approchoient de plus en plus. Je fis mettre bas les armes, & recommandai à tout mon monde de montrer un front calme & serein.

Combien j'étois impatient de recevoir ces députés, & d'apprendre de leurs propres bouches ce que je pouvois oser sans péril pour eux & pour moi; cependant je ne voulus point aller à leur rencontre, ni quitter mon petit arsenal, que je n'eusse entendu ces Voyageurs. Lorsque les Caffres se virent à portée de la sagaye, ils s'arrêtèrent tous; & Hans, se détachant de la troupe, vint droit à moi; il m'apprit en quatre mots que j'étois libre de voyager dans la Caffrerie; que je n'avois aucun risque à courir; que j'y serois respecté comme un ami; que la Nation qu'il quittoit, ne pouvoit trop m'inviter à ne pas différer plus long-temps, & qu'elle me verroit avec plaisir; que je pouvois juger de l'intention générale, par la confiance qu'ils me témoignoient eux-mêmes & la liberté qu'avoient prise plusieurs d'entr'eux de venir me visiter; qu'ils m'offroient toute leur amitié, & me demandoient la mienne; qu'en un mot ils s'étoient mis en route dans l'assurance qu'on leur avoit donnée que je les recevrois bien.

Quant au retard qui nous avoit causé tant d'alarmes, Hans m'apprenoit qu'arrivé chez les Caffres, il n'avoit pu rencontrer le Roi Pharoo, qui s'étoit retiré à trente lieues plus loin de l'endroit de sa résidence; qu'après s'être arrêté quelque temps, dans

l'espérance de le voir revenir, & chagrin de ne pas remplir plus heureusement sa mission, il avoit résolu de l'aller joindre; mais qu'il avoit appris d'une nouvelle Horde que ce Chef étoit encore reparti, & qu'on ignoroit la route qu'il tiendroit & le temps de son absence; les uns le croyoient vers les Colonies, d'autres chez les *Tambouchis*, Nation limitrophe de la Caffrerie, où l'on trouvoit à négocier du fer & des armes. Il ajoutoit enfin que, dans l'impossibilité de remplir mes ordres, & ne sachant quel parti prendre, il avoit préféré de revenir vers moi & de me ramener mes deux Hottentots; mais que, sur le récit avantageux qu'il avoit fait aux Caffres de mon caractère & de mes dispositions pacifiques, plusieurs s'étoient offerts d'eux-mêmes à l'accompagner & à venir, à leur tour, en députation chez moi, pour m'assurer de la bienveillance générale du Pays qui, bien convaincu que je ne pouvois pas être un Colon, me recevroit comme un ami & même comme un protecteur.

Ces Caffres comptoient sur-tout que j'aurois le pouvoir de les venger d'un certain Colon du Bruyntjes-Hoogte dont ils avoient des plaintes cruelles à me faire, & dont le nom seul inspiroit l'horreur. J'ai reçu effectivement dans la suite quelques détails sur la vie de ce scélérat; des considérations particulières m'empêchent de flétrir ici son odieux nom; mais les crimes qui lui ont acquis la célébrité des monstres, ne sont ignorés d'aucun habitant du Cap; c'est en vain que le Gouvernement l'a sommé plus d'une fois de comparoître à son tribunal, pour y rendre compte de sa conduite; retranché sur les limites où les loix sont inertes & sans force, les ordres du Gouverneur, & les menaces des Satellites, & tous les décrets n'ont été pour lui que le signal de nouveaux forfaits.

Sans de plus longs discours & de questions ultérieures qui n'étoient point encore de saison, je permis qu'on fît avancer ces Caffres; Hans leur fit un signe de la main; &, dans un moment je fus entouré; ils étoient, non compris mes Envoyés dix-neuf hommes, cinq femmes & deux jeunes enfans; ils me saluèrent, l'un après l'autre, par le Tabé que je connoissois aussi bien qu'eux, & qui fut toute ma réponse à leurs complimens; je comprenois

mal leur langage ; ils n'employoient point dans leur prononciation, le clappement usité chez les Hottentots ; c'étoit dans leur manière de saluer la seule différence avec les Gonaquois qui fut sensible ; mais ils me parloient tous ensemble, & mettoient dans leurs discours une précipitation, une volubilité qui me sembloit d'autant plus étrange que, depuis près d'un an, je m'étois fait une habitude de la lenteur en tout genre de mes inactifs Hottentots ; je ne pouvois concevoir à quelle cause imputer ce bourdonnement confus qui bruissoit à mes oreilles, & m'impatientois de n'en pouvoir démêler aucun son distinct.

Je ne devinois rien de tout ce que se disoient entr'eux ces Caffres ; mais je remarquois qu'ils étoient fort occupés, soit de mon camp, soit de ma personne, soit de mon monde, & de leurs divers mouvemens. Leurs yeux se reportoient rapidement d'un objet à un autre ; tout imprimoit la surprise au tour d'eux ; j'ai lu quelque part que l'étonnement suppose l'ignorance ; mais l'ignorance ne prouve pas l'incapacité ; cette réflexion convient aux Caffres ; car on ne peut assurément les accuser d'ineptie, & il y a d'eux aux Hottentots, pour l'adresse & l'industrie, une distance prodigieuse. Hans leur avoit beaucoup vanté mes fusils & mes pistolets à deux coups ; sur son récit, ils étoient disposés à regarder mes armes comme des merveilles. Un d'eux me fit demander, au nom de tous, si je ne permettrois pas qu'ils les vissent ; je les fis apporter & les leur remis moi-même sans montrer de défiance ; elles passèrent de mains en mains, furent examinées & retournées avec l'attention la plus minutieuse ; mais leur curiosité pétulante demandoit quelque chose de plus ; je m'y étois attendu ; le hasard me servit à propos ; je tirai coup sur coup deux Hirondelles qui filoient devant nous, & les fis tomber à quelques pas ; cette action subite mais tranquille les émerveilla doublement ; ils ne savoient lequel admirer davantage, ou l'arme ou le Chasseur ; il est certain que ce coup très-heureux qui pouvoit fort bien ne pas réussir, leur donna la plus haute idée de mon adresse & que j'en profitai pour leur en imposer de plus en plus ; je leur demandai, par signe, s'ils ne pouvoient pas en faire autant avec leurs sagayes ; mais ils

ſecouèrent les oreilles en ſouriant & me faiſant entendre que cette arme étoit impuiſſante pour atteindre des oiſeaux au vol. Un ſeul d'entr'eux ſe leva, me montrant mes Moutons qui paîſſoient à quelques centaines de pas, & me fit entendre que ſes camarades & lui étoient en état de les percer à la courſe ainſi que les autres Quadrupèdes plus ou moins grands; Hans fit approcher & me préſenta un jeune Caffre; il étoit parfaitement moulé & d'une figure qui m'interreſſa ſur le champ: juſques-là je n'avois vu, pour ainſi dire, ces gens qu'en bloc; je ne pouvois me laſſer de contempler celui-ci; on m'aſſura qu'il paſſoit dans le Pays, pour un de ceux qui lançoient avec le plus de dextérité la ſagaye & la maſſue courte (*), & que ſon adreſſe lui avoit acquis une grande réputation; j'avois tant de fois entendu parler de la Caffrerie & de ſes armes redoutables, que je ne voulus pas différer plus long-temps de voir par moi-même ce dont étoit capable un Caffre de dix-huit ans, qui ſe vantoit lui-même ſi naïvement. L'heure du dîner approchoit; je me propoſois de régaler tout ce monde; j'envoyai chercher un Mouton; &, le montrant du doigt au jeune homme, je lui permis de le tirer; il portoit cinq ſagayes dans la main gauche; ſur mon invitation, il en ſaiſit une de ſa droite, fait lâcher le Mouton qui ſe met à galopper pour rejoindre le troupeau; en même temps il brandit ſa ſagaye avec force & s'élançant en avant par quatre ou cinq ſauts rapides, il la décoche; la ſagaye ſiffle, fend l'air & va ſe perdre dans les flancs de l'animal, qui chancèle & tombe mort ſur la place.

Je ne pus lui cacher ma ſurpriſe & ma joie; tant d'adreſſe unie à la force, à la grace, enchanta tout mon monde. L'amour-propre eſt un ſentiment univerſel; mais il ſe modifie ſuivant les mœurs & les climats; en Europe, il brille dans les yeux, dans tous les traits d'une belle femme, & leur donne de la fierté; il eſt l'ame des talens & fait naître des chefs-d'œuvre. Il ſe cache même ſous la bure & les haillons; en Afrique, un Sauvage ne ſait point le

(*) C'eſt une arme dont ils font uſage de la même manière que de la ſagaye. J'en poſsède une grande & une petite dans mon cabinet.

déguiſer

déguiſer ; les témoignages d'admiration qu'excitoit parmi nous mon jeune Chaſſeur agrandiſſoient ſon regard, & développoient les muſcles de ſon viſage ; fier d'un pareil triomphe & de mes applaudiſſemens, ſes pieds ne touchoient plus terre ; il meſuroit ma taille, ſe rangeoit à mes côtés ; il ſembloit me dire : TOI, MOI.

Les gens de ſa Nation n'étoient pas moins charmés qu'il eût ſi bien réuſſi ; ils me fixoient & cherchoient à pénétrer dans ma penſée pour y voir tout l'effet qu'avoit produit cet échantillon de leur adreſſe.

J'ai eu dans la ſuite plus d'une occaſion de remarquer qu'il ne faudroit à la tête de ces gens qu'un Chef habile & de l'ordre pour culbuter & détruire, dans un moment, la Nation Hottentote & toutes les Colonies ; mais la ſupériorité de nos armes rendra nuls leur courage, leur adreſſe, tant qu'ils n'auront que des ſagayes pour défenſe.

Après avoir retiré ſa lance du corps de l'animal, le jeune Caffre en ficha pluſieurs fois le fer dans le ſable & l'eſſuya ſoigneuſement avec une poignée d'herbe.

J'étois fâché de ne pouvoir m'expliquer directement avec ces nouveaux-venus ; les longueurs de l'interprétation, peut-être auſſi la conception bornée de l'interprète, me cauſoient des impatiences que je modérois à peine ; d'un autre côté, plus vifs, plus ouverts, n'ayant rien dans leur caractère qui approchât de la taciturnité ſilencieuſe des Hottentots, ces gens me gagnoient de vîteſſe ; &, depuis leur arrivée, je n'avois encore fait que répondre aux queſtions dont leur curioſité ne ceſſoit de m'accabler ; j'avois beaucoup moins de choſes à leur apprendre qu'à leur demander ; je me flattois de voir bientôt ſe calmer cette volubilité de paroles & de geſtes confus, & que j'aurois enfin mon tour quand ces premiers momens d'effervefcence ſeroient amortis.

Plus prévoyans que les Hottentots, donnant moins au haſard pour leur nourriture, ils ne s'étoient point embarqués, comme on dit, ſans biſcuits ; ils avoient amené avec eux pluſieurs Bœufs deſtinés pour leur cuiſine, & quatre autres pour porter leur toilette de jour & de nuit, en un mot tous leurs bagages ; ils n'avoient pas oublié non plus quelques-uns de ces paniers que j'avois admirés

chez les Gonaquois & dont ils se proposoient de faire, en route ou bien avec nous, des échanges avantageux; ils avoient encore quelques Vaches avec leurs Veaux; au moyen de quoi cette caravane portoit un air d'aisance & de somptuosité qu'on se flatteroit vainement de rencontrer au sein des vallées lugubres de la Savoye.

Je marquai à quelque distance de mon camp l'endroit précis où je voulois qu'ils se logeassent; &, plus heureux ou mieux obéi qu'Idoménée, lorsqu'il bâtissoit la ville de Salante, en un demi-quart d'heure, je vis s'élever, sous mes yeux, leur petite Colonie.

Les feux furent allumés; on coupa le Mouton par morceaux; il fut rôti; & bientôt il n'en resta plus que la peau; je n'ignorois pas combien l'intérêt est un agent puissant pour faire mouvoir tous les hommes, combien sur-tout il les dispose à la bienveillance; je fis, dans les circonstances où je me trouvois, l'application de ce principe qui m'avoit plus d'une fois réussi; je voulois m'attacher les Caffres comme j'avois fait les premiers Sauvages que j'avois rencontrés, & sur-tout les Gonaquois; je distribuai donc à mes hôtes diverses espèces de quincailleries & du tabac. Ils reçurent mes présens avec satisfaction; &, sur le champ, chacun se mit en devoir d'en faire usage.

Mais ce qui fixoit davantage leur imagination, & qu'ils m'auroient escamoté de bon cœur, c'étoit du fer. Ils le dévoroient des yeux, le vantoient excessivement & sembloient l'estimer par-dessus tout. Leurs regards étoient tombés sur des haches, des pioches, de grosses tarrières, des outils de toute espèce qui se trouvoient à l'Arrière de mes chariots; ils les convoitoient avec une sorte d'impatience; il n'y avoit, pour ainsi dire, qu'à mettre la main dessus; j'étois si bien fait déjà à la manière de traiter avec les Sauvages, & je les craignois si peu, puisqu'il faut le dire, même quand je n'aurois point été si puissamment armé, que je leur aurois volontiers abandonné ces objets; mais avec tout l'attirail que je traînois à ma suite, ils m'étoient devenus d'un usage tellement indispensable, qu'il m'eût éte impossible d'en faire si généreusement le sacrifice. Afin de leur ôter tous désirs, ou du moins d'en diminuer l'ardeur, puisqu'il n'étoit plus temps de leur

dérober la connoissance de ces outils précieux, j'ordonnai qu'on les cachât avec soin; d'après tout ce que j'avois appris des embarras de ces Sauvages, relativement à leurs armes, il étoit en effet très-dangeureux d'exciter plus long-temps leur envie; elle pouvoit leur suggérer des intentions nuisibles à mon repos, & le moyen tout simple de s'en emparer par la ruse s'ils ne le pouvoient par la force. Tel est en général le caractère du vrai Sauvage; & telle est la Nature : nul n'a le droit de retenir ce qui appartient à tous, & la moindre inégalité seroit la source des plus grands malheurs. Quiconque a lu le *Voyage du Capitaine Coock dans les mers du Sud*, a dû remarquer que ce Marin & toutes les personnes de son équipage ne mettoient jamais pied à terre, sans faire quelques pertes; les Insulaires venoient les voler jusques sur leur vaisseau; on enlevoit aux Chasseurs leurs armes, aux Matelots leurs habillemens, &c. Le Naturaliste Forster raconte du Docteur Sparmann, qu'après qu'on lui eût volé son épée, il perdit encore dans la même course les deux tiers de son habit; les Caffres & les Hottentots ne sont point encore parvenus à ce degré d'adresse; mais ils ne sont pas sur ce point exempts de tout reproche. Afin de bien vivre avec eux, il faut apprendre à devenir tolérant sur cet article, ou serrer soigneusement.

La preuve du besoin pressant qu'avoient les Caffres de se procurer du fer, venoit de se confirmer sous mes yeux; je me reprochois de les avoir fait avancer, peut-être un peu trop tôt, & de n'avoir pas assez pris mes précautions; cependant je les suivois & les faisois épier de fort près; nous ne voyions pas sans inquiétude, Klaas & moi, par la façon dont ils se parloient entr'eux, dont ils mesuroient la longueur & l'épaisseur des bandes qui bordoient les jantes de mes roues, à quel point ce trésor les eût satisfaits. Si ces gens avoient su lire & qu'on leur eût appris dans les livres pleins de décence de nos femmes du bel air, que le plus simple moyen de résister à la tentation est d'y succomber, cette pensée un peu trop philosophique n'eût point à coup sûr été prise par les Caffres pour une plaisanterie, moins encore pour une absurdité; & ma ruine eût été complète.

Les yeux méfians & jaloux de mes Hottentots ne perdoient rien de tout ce qu'ils voyoient; & comme si mes propres remarques n'eussent pas été suffisantes, ils venoient à tous momens y ajouter les leurs, & me faire quelque scène nouvelle. Je pénétrois assez leurs motifs; de moment en moment je voyois un esprit de haine & de discorde fermenter parmi eux; c'est alors que, rejetant sur moi toute la faute, je me reprochai justement la cause du refroidissement sensible de mes gens, qu'avoit fait naître un peu trop de précipitation dans mes démarches, & regrettai de m'être mal à propos arrêté quelques heures au Bruyntjes-Hoogte, pour y solliciter les secours des Colons assemblés qui, par leurs discours, avoient effrayé tout mon monde & troublé la bonne intelligence de ma caravane; tant il est vrai que le succès en toute Entreprise dépend du secret!

Dans le moment actuel, je ne voyois rien cependant qui dût si fort alarmer mon esprit; nous étions trop supérieurs à nos hôtes en armes & en force, dans le cas où il auroit fallu recourir à la violence, le dernier des moyens à employer avec des Sauvages. Je ne pouvois craindre, de leur part, aucune surprise; l'emplacement que je leur avois assigné, se trouvoit situé de façon que la moindre tentative eût causé leur perte; mais je n'en redoublois pas moins de précautions & de sévérité autant pour forcer mes gens à continuer leurs devoirs, que pour ôter à mes hôtes toute idée d'attaque & la facilité de me tendre des piéges; si j'excepte deux Chasseurs que j'envoyois régulièrement, tous les jours, à la provision & quatre autres hommes qui gardoient le troupeau sur les pâturages, le reste ne s'écartoit point hors de vue; moi-même, je me tenois assiduement au camp; je passois des journées entières au milieu des Caffres, conversant avec eux, & me faisant expliquer par l'interprête commun leurs réponses aux différentes questions que faisoit naître à tous momens le désir de m'instruire & de recevoir des détails exacts sur cette Nation, moins connue encore que celle des Hottentots. L'embarras & les difficultés de la traduction absorboient à la vérité beaucoup de temps; les connoissances de chaque jour arrivoient lentement, & la somme n'en

étoit pas bien volumineuſe; j'employai à ces converſations pénibles une ſemaine entière; &, ne voyant enfin que franchiſe & bonhomie de part & d'autre, convaincu qu'ils agiſſoient naturellement & ſans détours avec moi, je me gênai beaucoup moins; je diminuai quelque choſe de ma réſerve, & forçai tout mon monde à ſe mettre à ſon aiſe avec eux.

Bientôt auſſi plus d'habitude de leur langage rendit nos entretiens plus intéreſſans; je commençois à me faire comprendre, & je les entendois mieux encore.

Ils ne ceſſoient de me conjurer de les ſuivre dans leur Pays; ils revenoient continuellement à la charge ſur ce point; vingt fois on m'avoit répété tout ce que m'avoit appris d'engageant mon interprète à ſon arrivée; je n'étois que trop empreſſé de me rendre à ces invitations ſéduiſantes; mais mon intention n'avoit jamais été de partir avec eux; on en verra bientôt la raiſon; je m'excuſai en leur diſant qu'il ne m'étoit pas poſſible de me mettre en marche auſſitôt qu'ils paroiſſoient le déſirer; puis, les examinant tous avec beaucoup d'attention, j'ajoutai que ne connoiſſant point leur Pays par moi-même, on m'avoit informé qu'il étoit rempli de montagnes & de bois difficiles à traverſer; qu'ainſi je ne conduirois point mes voitures & mes Bœufs, avec moi; cette déclaration ne parut pas les affecter; &, par le plaiſir que leur fit ma parole engagée d'aller les voir bientôt, je pus juger qu'ils ne comptoient pas infiniment ſur mes groſſes tarrières, & ſur le fer de mes roues.

Mais, à meſure que je les comblois d'amitié & de promeſſes, je voyois la vengeance éclater dans leurs regards & qu'ils fondoient ſur moi leur unique ſalut; ils ſe parloient, ſe preſſoient les uns ſur les autres & me montroient aſſez par leurs geſtes, la haute opinion qu'ils avoient conçue de mes forces & de mon empreſſement à les ſervir; le nom du féroce habitant de Bruyntjes-Hoogte étoit ſans ceſſe à leur bouche; l'un des ces Caffres ſe frappoit la tête de déſeſpoir & de rage, en me racontant qu'entr'autres victimes, ſa femme enceinte & deux enfans avoient été égorgés de la propre main de ce Colon, & que la ſoif du ſang portoit ce tigre au crime, pour le plaiſir ſeul de le commettre.

Quelque révoltante que paroîtra l'anecdote ſuivante, je la place ici, comme ils me la racontèrent & comme on me l'a depuis vingt fois certifiée.

Dans un moment où les Colonies & les Caffres pacifiés vivoient en bonne intelligence, & n'avoient plus lieu de ſe craindre & de ſe perſécuter, le tigre du Bruyntjes-Hoogte, que cette harmonie déconcertoit, & qui ne pouvoit ſe plaire qu'au ſein du carnage & des meurtres, dans l'eſpoir de ranimer les étincelles de la guerre, & de faire renaître d'anciennes querelles, imagina de ſe procurer de la Ville quelques canons de fuſil qui n'étoient plus bons que comme vieux fer; il trouva facilement à les échanger avec les Caffres qui en ont toujours beſoin; le marché conclu avant de livrer ces canons il en encloue les lumières, met dans chacun double charge de poudre, les emplit en outre de mitrailles & de morceaux de fer qu'il y fait entrer de force juſqu'à la bouche; les malheureux Sauvages qui ne connoiſſent l'arme à feu que par ſes funeſtes effets & nullement par ſon mécaniſme, emportent chez eux ces canons & ſe diſpoſent bientôt à les façonner pour en faire des ſagayes; les feux ſont allumés; on y dépoſe les fatals canons; ils s'échauffent; la poudre s'embraſe & produit une détonation épouvatable qui éparpille dans un moment l'immenſe braſier, les inſtrumens, les hommes, & va en eſtropier un grand nombre à des diſtances éloignées; un d'entre ceux qui me citoient cet événement, dont toute la Horde avoit été témoin, me faiſoit compter toutes les bleſſures qu'il avoient reçues dans cette expérience tragique, & les cicatrices ineffaçables dont ſon corps étoit couvert.

Un trait de cette nature ſuffit ſeul pour juſtifier les Caffres de la haine implacable, qui fermente dans leurs cœurs ulcérés, & dont ils ſucent le levain en naiſſant; pourquoi donner comme les effets d'un caractère naturellement atroce, ces attaques imprévues & ſubites, qui ne ſont dans le fond que de juſtes repréſailles; la Nature n'a pas été marâtre pour le Caffre plus que pour les autres Sauvages; l'injuſtice & la tyrannie les révoltent tous également; l'être le plus tranquille, le plus inſouciant qu'on connoiſſe, le Caraïbe des côtes Méridionales d'Amérique, ſe transformeroit en

un Lion furieux, si quelque téméraire osoit seulement attaquer la chétive retraite dont il se contente.

Si, fatigués par les persécutions, continuellement harcelés & dépouillés, le désespoir a quelque fois conduit les Caffres à la cruauté, si quelque fois leurs projets de vengeance ont réussi, s'ils ont foulé, ravagé des récoltes, brûlé des habitations, massacré les propriétaires, la Nation blanche leur avoit prêté sa fureur en leur donnant l'exemple des plus affreux excès.

La haine du Caffre, malheureusement s'étend encore sur une partie des Hottentots que la politique insidieuse & perfide des Colons n'a pas manqué de pervertir & de faire entrer dans ses conjurations, afin de diminuer les risques auxquels la façon de manœuvrer des Caffres les expose & pour leur opposer des forces égales. Mais ces précautions souvent échouent contre l'adresse & l'active vigilance de l'ennemi des Colons. Le Hottentot, trop timide & trop mal armé pour se montrer à découvert, compte beaucoup sur la ruse; chargé de l'espionage, il va sourdement reconnoître les lieux occupés par l'Ennemi, sur-tout ceux où ses richesses sont en réserve; l'œil perçant du Caffre a bientôt éventé ces marches obliques; il fond comme un trait sur l'espion, & l'immole à l'instant.

Je commençois, en l'étudiant chaque jour davantage, à prendre de cette Nation si calomniée, une opinion non moins favorable que de celle des Hottentots; & toujours d'après mes principes, & ma manière de traiter avec les Sauvages, je n'en saurois imaginer avec qui j'eusse eu des périls à courir. Mes journées, dont je variois les occupations & les plaisirs, s'écouloient comme par le passé, sans inquiétude & sans troubles. J'avois recommencé mes chasses; mes hôtes m'y suivoient alternativement; mais je me faisois accompagner de préférence par le jeune Caffre qui me donnoit le plaisir de voir tomber tantôt un Gnou, tantôt une autre pièce qu'il abattoit de sa sagaye redoutable, avec autant d'adresse qu'il en avoit montré pour abattre le Mouton. Dans une de nos courses, il m'aida à tuer un Hippopotame mâle & de la plus grande taille; ce fut le seul que nous rencontrâmes, peut-être aussi le seul qui fût à dix lieues

à la ronde; les coups de fusil qui tonnoient de tous côtés, depuis le matin jusqu'au soir, avoient sans doute écarté tous les autres; je ne trouvai point à celui-ci le goût qui m'avoit tant flatté dans la première femelle que nous avions tuée; mes gens prétendoient qu'il étoit trop vieux, & que d'ailleurs les femelles l'emportent pour la délicatesse; son lard étoit d'une consistance plus solide, mais moins épais que celui des femelles, qui ne diffère en rien de ce que nous appelons en France *petit salé*; &, par-dessus tout, il portoit une rancidité rebutante, pour un gosier qui n'est pas Hottentot. Les Caffres, qui d'ailleurs n'aiment point la graisse autant que les Hottentots, n'en faisoient pas beaucoup de cas, & préféroient leurs Bœufs; le Mouton même ne les tentoit guères; raison suffisante pour n'en point élever chez eux.

Je n'avois point encore remarqué de près les bêtes à cornes qu'ils avoient amenées, parce que, dès la pointe du jour, elles s'égaroient dans les taillis & les pâturages, & n'étoient ramenées qu'à la nuit par leurs conducteurs; mais, un jour, m'étant rendu de fort bonne heure dans leur Kraal, je fus étrangement surpris au premier aspect de quelques-uns de ces animaux; j'avois peine à les reconnoître pour des Bœufs ou des Vaches, non, parce qu'ils étoient infiniment plus petits que les nôtres, puisque je leur reconnoissois les mêmes formes & les caractères primordiaux, auxquels je ne pouvois pas me tromper, mais à cause de la variété des divers contours, & de la multiplicité de leurs cornes; elles ressembloient assez à ces Lithophytes marins connus des Naturalistes sous le nom de *Bois de Cerf;* persuadé dans le moment que ces concrétions dont je n'avois nulle idée, étoient un présent particulier de la Nature, je regardois les Bœufs Caffres comme une variété de l'espèce; mais je fus désabusé par mes hôtes; ils m'apprirent que ce n'étoit qu'un chef-d'œuvre de leur invention & de leur goût; qu'au moyen des procédés qui leur étoient familiers, ils multiplioient non-seulement ces cornes, mais qu'ils leur donnoient encore toutes les formes que leur suggéroit leur imagination; ils m'offrirent de les travailler en ma présence, si j'étois curieux de connoître leur méthode; elle me paroissoit si neuve & si rare que

j'en

j'en voulus faire l'apprentiſſage, & ſuivis pendant pluſieurs jours un cours en règle ſur cette matière.

Ils prennent, autant qu'il eſt poſſible, l'animal dans l'âge le plus tendre; dès que la corne commence à ſe montrer, ils lui donnent verticalement un petit trait de ſcie, ou d'un autre outil qui la remplace & la partage en deux; cette double diviſion qui eſt encore tendre s'iſole d'elle-même, de façon qu'avec le temps l'animal porte quatre cornes bien diſtinctes; ſi l'on veut qu'il en ait ſix ou même plus, le trait de ſcie croiſé pluſieurs fois en fournit autant qu'on en déſire; mais s'agit-il de forcer l'une de ces diviſions, ou la corne entière à former, par exemple, un cercle parfait, on enlève alors à côté de la pointe qu'il ne faut pas offenſer, une partie légère de ſon épaiſſeur; cette amputation, renouvelée ſouvent & avec beaucoup de patience, conduit la corne à ſe courber dans un ſens contraire, & ſa pointe, venant ſe joindre à la racine, offre un cercle parfaitement égal; bien convaincu que l'inciſion détermine toujours une courbure plus ou moins forte, on conçoit que, par ce moyen ſimple, on peut avoir à l'infini toutes les variations que le caprice imagine.

Au ſurplus il faut être né Caffre, avoir ſon goût & ſa patience pour s'aſſujétir aux détails minutieux, à l'attention ſoutenue qu'exige cette opération, qui dans le pays peut n'être qu'inutile, mais qui ſeroit nuiſible en d'autres climats; car la corne ainſi défigurée deviendroit impuiſſante, tandis que, conſervée dans toute ſa force & ſon intégrité, elle en impoſe à l'Ours & aux Loups affamés de l'Europe.

Pendant que je viſitois chez ces Caffres leurs Bœufs, leurs uſtenſiles, & que je les épuiſois de queſtions ſur leur Pays, leurs mœurs, leurs uſages, un bruit ſourd qui ſembloit arriver d'un peu loin, & revenoit par intervalles frapper mon oreille, fixa mon attention; je leur demandai ce que ce pouvoit être, & s'ils ne l'entendoient pas ainſi que moi. Ils m'apprirent que trois ou quatre de leurs camarades s'occupoient au pied d'une petite roche voiſine qu'ils avoient découverte, à forger quelques armes, des morceaux de vieux fer qu'ils avoient apportés de chez eux, ou échangés

durant leur voyage. Autant inquiet de ſavoir par moi-même s'ils ne m'avoient point dérobé quelques outils, que curieux de connoître la manière dont ils s'y prennent dans une opération auſſi difficile pour des Sauvages privés des outils même les plus ſimples, j'engageai deux d'entr'eux à ſe détacher & à vouloir bien me conduire à la forge. Cette viſite inopinée, qui me fournit l'occaſion de donner à ces peuples des éclairciſſemens ſur le premier mécaniſme de la forge dont ils ne ſe doutoient même pas, aura peut-être eu des ſuites trop remarquables, & je ne dois pas omettre les moindres détails d'une ſcène auſſi neuve pour ces Sauvages que pour moi.

Les Caffres travaillent & forgent eux-mêmes leurs ſagayes; mais ne connoiſſant du fer que ſa malléabilité, leur art ne remonte pas juſqu'à ſa première fonte; ainſi c'eſt du fer déjà travaillé qu'il leur faut; ils tirent admirablement bien parti des vieux canons de fuſils, des cercles de tonneaux & de toute autre féraille de ce genre; ils portent des ſagayes de deux eſpèces; les unes ont la tige du fer unie & tout-à-fait ronde; les autres, plus artiſtement, je devrois dire plus cruellement, travaillées, ont cette tige quarrée; les quatre angles en ſont découpés en pointes qui s'inclinent, tandis que les alternes remontent en ſens contraire; ce qui néceſſite le déchirement des chairs, ſoit qu'elles entrent dans le corps, ſoit qu'on les en retire. On ne peut qu'admirer leur patience lorſqu'on ſonge qu'avec un bloc de granit ou la roche même qui leur ſert d'enclume, & un morceau de la même matière pour marteau, on voit ſortir de leurs mains des pièces auſſi bien finies que ſi la main du plus habile armurier y avoit paſſé; je lui défierois avec toute l'adreſſe & les combinaiſons de ſon génie, de rien faire avec les deux ſeuls inſtrumens dont je viens de parler, qui approchât de ce que font ces Sauvages.

Ceux auprès de qui je me trouvois actuellement, étoient réunis autour d'un grand feu au pied d'une colline graniteuſe; ils retiroient du brâſier une barre de fer aſſez groſſe & profondément rougie; ils la posèrent ſur une enclume, & ſe mirent à la battre avec des pierres fort dures, & de la forme la plus favorable &

la plus aiſée à ſaiſir; ils s'y prenoient fort adroitement; mais ce fut leur ſoufflet qui me parut bien extraordinaire, & qui me fournit ſur le champ une belle occaſion de leur donner ſur ce mécaniſme utile des notions qui leur auront été bien profitables, s'ils ont ſçu lesmettre en œuvre! Leur ſoufflet étoit donc un meuble bien miſérable; il étoit fait d'une peau de Mouton ſoigneuſement vidée par une légère inciſion & bien recouſue. Les parties de l'origine des quatre pattes qu'ils avoient retranchées comme inutiles & même embaraſſantes, étoient nouées. Ils avoient également tranché la tête, & ſubſtitué en place un bout de canon autour duquel ils avoient ramaſſé & fortement attaché la peau du cou; le ſouffleur préſentant d'une main ce canon au foyer, éloignoit & rapprochoit avec l'autre main l'extrémité de cette peau; cette méthode fatigante ne donnoit pas toujours aſſez d'activité au feu pour faire rougir le fer; mais, n'en ſachant pas davantage, ces pauvres Cyclopes ne ſe rebutoient point; j'avois pitié d'eux, & le mal que je les voyois ſe donner, doubla le plaiſir que je me promettois de leur indiquer ſur le champ un moyen plus facile. J'avois beaucoup de peine à leur faire comprendre combien étoit ſupérieure à leur invention celle des ſoufflets de nos forgerons d'Europe; perſuadé que le peu qu'ils ſaiſiſſoient de ma démonſtration s'échapperoit bientôt de leur mémoire, & ne leur ſeroit d'aucun profit, je réſolus de joindre l'exemple à la leçon, & de les faire opérer devant moi; je dépêchai un des miens à mon camp, & lui dis de m'apporter deux fonds de caiſſe, un morceau de Kros d'été, un cercle, des petits cloux, marteaux, ſcie & tous les outils dont j'avois beſoin; avec tout cela, lorſque mon homme fut de retour, je leur compoſai à la hâte & fort groſſièrement un ſoufflet qui n'étoit guères plus fort que ceux qu'on emploie ordinairement dans nos cuiſines; deux morceaux de cercle que je plaçai dans l'intérieur, ſervirent à retenir la peau dans un écartement toujours égal; je n'oubliai point de faire, dans la partie inférieure un évent ou ſoupape pour l'aſpiration plus prompte de l'air, moyen ſimple dont ils ne ſe doutoient même pas & qui les forçoit d'employer un temps conſidérable à remplir leur peau de Mouton; je n'avois

point de tuyau de fer, mais, comme il n'étoit ici question que d'un modèle, j'attachai au cuir de la charnière du mien le fond d'un étui à cure-dent dont je sciai le bout ; après quoi posant mon chef-d'œuvre à platę-terre assez près du feu, je fichai avec force une crossette sur laquelle je posai une traverse ou espèce de bascule qui tenoit par une ficelle au-dessus de mon soufflet, sur lequel pesoit encore un saumon de plomb de 7 à 8 livres que j'y avois fixé. Il faudroit avoir vu l'attention que prêtoient ces Caffres à toutes mes opérations, & l'incertitude, ou plutôt le désir où ils étoient, de savoir à quoi tout cela devoit aboutir, pour se faire une juste idée de leur surprise ; ils ne purent retenir leurs cris lorsqu'ils me virent, avec quelques mouvemens faciles, d'une seule main donner tout d'un coup à leur feu la plus grande activité par la précipitation avec laquelle je faisois aspirer & rendre l'air à ma machine. J'essayai de jeter au feu quelques morceaux de leur fer, & je parvins à rougir, en trois minutes, ce qu'ils n'auroient certainement pas obtenu en une demi-heure. Cette fois, je portai leur étonnement au comble ; il tenoit, j'ose le dire, de la convulsion, du délire ; ils sautoient autour du soufflet, l'essayoient tour-à-tour, frappoient des mains pour exprimer leur joie. Ils me supplièrent de leur faire présent de cette machine merveilleuse, & sembloient attendre ma réponse avec inquiétude, n'imaginant pas apparemment que je pusse me détacher sans peine d'un meuble aussi précieux. Je serois enchanté d'apprendre quelque jour qu'ils font usage de mon soufflet, qu'ils l'ont perfectionné, & sur-tout qu'ils se souviennent de l'Etranger qui, le premier, leur donna le plus essentiel instrument de la métallurgie.

L'habitant de la Caffrerie vit si familièrement au milieu de ses bestiaux, & leur parle avec tant de douceur ; qu'ils obéïssent ponctuellement à sa voix ; comme ils ne sont jamais tourmentés ni maltraités par leurs conducteurs, ces animaux pacifiques ne font jamais usage des armes que leur a données la Nature ; le maître, chargé du soin de les instruire & de les panser, n'attache pas même les femelles pour les traire ; si cependant le sentiment de la maternité parle avec force à leur instinct, & les engage à retenir leur lait

pour leurs petits, le moyen dont se servent les Caffres pour les contraindre à le lâcher, est plus simple & moins dégoûtant que celui du Hottentot: on passe une entrave à l'un des pieds de derrière de la bête; un homme robuste l'attire en s'éloignant; gênée par cette attitude, elle laisse aussitôt couler son lait; on emploie le même moyen lorsqu'une Vache est privée de son Veau. Que cette différence avec les Vaches d'Europe provienne de la nature, de l'espèce ou du climat, il n'en est pas moins vrai qu'elle existe, & que l'expédient dont je viens de parler est nécessaire & généralement usité par ces Sauvages.

On reçoit le lait dans les paniers que j'ai décrits, & qui sont particulièrement l'ouvrage des femmes; leur capacité dépend de la fantaisie; mais leur forme est toujours la même; très-légers & ne risquant jamais de se rompre, ils sont sans contredit préférables à nos vases quelle qu'en soit la matière; les femmes que j'avois alors dans mon camp, n'avoient point oublié leurs outils; elles avoient apporté des joncs, pour ne pas rester oisives; je m'amusois à voir fabriquer ces jolis paniers qu'elles s'empressoient d'échanger avec moi contre de la quincaillerie, dès qu'elles y avoient mis la dernière main.

Avant de faire couler le lait dans ces vases, on avoit soin de les bien laver; mais c'étoit moins dans un esprit de propreté que dans le dessein d'en resserrer la texture; car enfin, quelque prévenu que je sois pour les Sauvages, en faisant profession de tout dire, je ne dois pas me taire, même sur leurs défauts; avouons donc que les Caffres sont dans l'usage constant d'échauder leurs ustensiles avec leur propre urine & qu'ils ne se donnent pas la peine d'aller chercher de l'eau, lorqu'ils n'en ont point à leur portée.

Ce procédé qu'on mettoit en usage sous mes yeux n'étoient guères ragoûtant; on avoit attention, tous les soirs, de m'apporter un panier de laitage, dont mes gens & mon Keès, moins difficiles que leur maître, trouvoient à faire leur profit. J'évitois cependant avec soin de laisser voir à mes voisins la répugnance invincible que m'inspiroient leurs cadeaux journaliers; & j'aurois préféré de m'empoisonner pour quelques momens, plutôt que de les affliger ou de

les humilier par un refus; car telle a toujours été ma maxime de ne jamais contrarier les usages reçus, dans tous les lieux où je me suis trouvé; rien ne blesse & n'indispose autant un peuple que d'attaquer ses opinions, ses goûts, ses usages, par la critique & le ridicule; & rien n'est en effet plus absurde & plus indécent. Je m'afflige d'avoir ce reproche à faire à la plus aimable & la plus sociale des Nations, & de la voir par-tout sur ce point l'objet du blâme, même de ses plus proches voisins. Peut-on trouver étrange de ne point voir à Londres les airs, les façons & les gentillesses de l'agréable Etourdi des bords de la Seine? L'homme sensé n'improuve jamais d'une manière ostensible rien de ce qui se pratique dans le Pays qu'il parcourt; quelque ridicules qu'en soient les préjugés, il a l'air de les respecter, parce qu'il n'a pas le droit de les contredire; cette méthode, qui laisse un champ libre à ses réflexions, ne présentant rien d'offensant, lui procure l'accueil flateur & les prévenances que se doivent tous les hommes quelles que soient leurs patries diverses. S'il est un cas où l'application de ces principes soit indispensable, c'est sur-tout à l'égard des peuples Sauvages. Pour moi, rien n'est au-dessus du Rosbif & du Pouding, quand je les mange en Angleterre; je sablerois l'huile de baleine avec les Lapons; chez les Hottentots, content de leurs grillades, j'oublie aisément le pain, & trouve le blé fort inutile.

Quelque soit l'attachement du Caffre pour ses troupeaux, il n'est cependant pas exclusif; une affection prédominante & qui va même jusqu'à la passion, le porte vers le chien; il a pour cet animal des attentions & des complaisances outrées; aussi la reconnoissance en fait-elle bientôt son meilleur ami; ma meute ne fut jamais autant caressée ni si bien nourrie que pendant le séjour de la petite Horde que j'avois avec moi; mon grand Yager étoit sur-tout pour elle un sujet d'admiration; on ne pouvoit voir (ne cessoit-on de me répéter) une plus magnifique bête; l'engouement à son égard s'étoit si fort emparé des esprits, qu'il n'y avoit pas un seul homme dans la troupe qui ne se fût empressé, si je l'avois voulu, de le troquer contre un attelage de douze Bœufs; il faut convenir qu'Yager étoit le Chien le plus fort, le mieux fait qui fût dans toutes les Colonies.

Il ne quittoit plus nos hôtes ainsi que ses camarades; ils passoient tous la plus grande partie des journées dans leurs Kraals; ces bonnes gens les laissoient boire tranquillement le lait de leurs paniers auxquels ils n'auroient pas osé toucher que ces Parasites toujours altérés ne fussent rassasiés & contens; je suis persuadé que ces animaux, qui se rendoient pourtant tous les soirs assiduement au gîte, n'auroient été pour nous d'aucun secours, si nous avions eu quelque danger à craindre de la part de ces Sauvages. Ils s'étoient si fort attachés aux Caffres, & avoient tellement perdu l'habitude de mes gens, que, lorsqu'il arrivoit qu'un d'entr'eux se fût un peu trop écarté, & rentrât au camp plus tard qu'à l'ordinaire, il étoit forcé de crier à ses camarades de retenir les Chiens, pour éviter d'en être assailli, peut-être même déchiré.

Au plus léger signal d'une intention perfide de la part des Caffres, j'eusse fait mettre toute la meute à l'attache; mais comme je n'apercevois rien qui dût éveiller ma défiance, c'eût été les mortifier en vain & les priver d'une satisfaction qui les attachoit davantage à ma personne, & détruire cette douce franchise qui la leur rendoit, de moment en moment, plus sacrée.

Du reste je ne partageois cette manière de voir avec personne; j'aurois vainement essayé de la faire adopter à mes Hottentots; une terreur panique les tenant dans une crainte continuelle & sur leurs gardes, toutes mes représentations, toutes les remarques de franchise, de bonhomie, d'aveux même indiscrets de la part de ces nouveaux-venus, rien n'étoit capable de déraciner leur prévention; la Caffrerie, à les entendre, alloit être bientôt le tombeau que je prenois plaisir à creuser de mes propres mains; &, comme ils refusoient d'être les complices de mon imprudence & de ma mort, ils ne consentoient point du tout à s'en voir les victimes; ni la crainte des châtimens, lorsque je serois rentré sous la domination des Hollandois, ni mes menaces de punir moi-même d'aussi lâches déserteurs, n'étoient point capables de leur en imposer.

Ce changement me paroissoit toujours nouveau; je ne pouvois m'accoutumer à tant d'obstination, de résistance & d'oubli de tous leurs devoirs; je les avois déjà trouvés, il est vrai, récalcitrans

& difficiles, avant d'arriver au Bruyntjes-Hoogte, lorſque je m'étois vu cruellement délaiſſé par la Horde qui avoit voyagé avec moi, & le détachement qui m'avoit joint pendant la nuit. Mais que ces circonſtances étoient ici différentes! nous n'avions ni les aſſurances ni la parole des Caffres; nous n'en avions jamais rencontré; leurs mœurs, leur caractère & leur façon de vivre ne nous étoient point connus; le préjugé, qui redouble par l'abſence du péril, nous les avoit toujours préſentés comme des peuplades féroces & ſanguinaires; la propoſition de gagner leur Pays juſqu'à la mer, pouvoit raiſonablement alors effrayer des hommes qui manquent d'énergie & d'intrépidité; mais à préſent je ne pouvois plus voir que de l'entêtement & de la déſobéiſſance dans leur refus, & je ne ſais quel eſprit d'inſubordination que leur ſouffloient ſans doute le dégoût, la fatigue & l'ennui d'un ſi long Voyage. D'autres cauſes auſſi pouvoient y contribuer que je ne ſoupçonnois pas alors & que je découvris trop tard.

Cependant, bien déterminé à ſuivre mon plan, & ne voulant pas que des gens qui, juſqu'alors n'avoient jamais oſé ſourciller devant moi, puſſent ſe flatter d'avoir mis des obſtacles à mes volontés, & de dicter à leur chef comme des loix de la prudence ce qui n'étoit que les précautions de leur crainte & de leur puſillanimité, je tourmentois, ſi je puis parler ainſi, de plus en plus mon imagination, & faiſois mille efforts pour qu'elle me ſuggérât les moyens de tirer parti du mauvais pas dans lequel je me trouvois embarqué.

Je comptois ſur Klaas comme ſur moi-même; j'étois ſûr pareillement du vieux Swanepoël, du Chaſſeur Jean qui me ſuivoit depuis le Soet-Melk-Valley, & m'avoit tué le premier Tzeiran; Pit & Adam étoient encore deux hommes de bonne volonté; le couſin de Narina, & deux de ſes camarades m'avoient offert leurs ſervices; mais ces trois derniers, n'ayant aucune connoiſſance du maniement des armes à feu, pouvoient craindre autant de tirer un coup de fuſil que de le recevoir; cependant ils faiſoient nombre, & j'eſpérois, de quelque manière, en tirer parti: les Grecs qui incendièrent la ville de Troie, n'avoient ni le bras ni les armes d'Achille.

Je

Je résolus de tenter ce voyage, avec ces huit hommes; mais, mon plan n'étant pas encore bien digéré, je pensai qu'il falloit différer d'en donner connoissance à mon camp, jusqu'au départ des Caffres que je ne voulois pas sur-tout en instruire.

Mais un secret, qui jusqu'alors m'avoit échappé malgré toute ma prévoyance & mes soins, vint tout d'un coup éclaircir une partie de mes soupçons. Klaas arrivant, un après-dîné, de la chasse, entre dans ma tente, & m'avertit que quatre Hottentots *Baster* sont cachés dans mon camp depuis le matin, qu'il les soupçonne d'être des espions du Bruyntjes-Hoogte, envoyés par les Colons; il avoit compris, me disoit-il, par tout ce qu'il avoit pu entendre de la conversation de ces quatre coquins, que les Blancs étoient instruits de l'arrivée & du séjour des Caffres dans mon camp; qu'ils murmuroient tous & s'étonnoient que j'eusse reçu chez moi avec autant de cordialité leurs ennemis mortels; Klaas m'engagea à me tenir sur mes gardes, jusqu'à ce qu'il en eût appris davantage, m'invitant sur-tout à me défier de l'un de mes gens nommé Slinger, qu'il croyoit être d'intelligence & manœuvrer sourdement avec les quatre émissaires.

Irrité de l'audace de ces gens, & de la hardiesse qu'ils avoient eue d'entrer dans mon camp, j'ordonnai qu'on les amenât devant moi; à leur démarche timide, embarrassée, je jugeai trop qu'ils étoient coupables; je les interrogeai brusquement & leur demandai de quel droit & par quel ordre ils avoient osé s'introduire chez moi, & s'y tenir cachés, sans que j'en fusse prévenu, comme s'ils avoient pu s'attendre à n'être point découverts; cette apostrophe un peu vive, la menace de les punir à l'instant, & la colère dont tous mes traits étoient animés, les effraya de telle sorte qu'il leur fut impossible de répondre; j'ajoutai que je ne souffrois pas d'espions près de moi, que quiconque s'introduisoit sourdement, étoit suspect à mes yeux, & méritoit d'être puni comme un traître; que je ne faisois pas d'eux assez de cas pour en venir à ces extrémités, mais qu'ils pouvoient, quelque fût leur mission, aller apprendre à ceux qui les avoient envoyés, tout ce qu'ils avoient vu chez moi; que, maître indépendant de mes volontés, je n'avois

nul compte à rendre de mes actions; qu'une conduite ſans reproche plaçoit mon ame au-deſſus de la crainte; qu'ami, de tous les hommes, je déteſtois tous traîtres; que, n'épouſant aucune querelle qui me fût étrangère, je n'avois nulle raiſon d'en vouloir à ces Caffres dont j'étois environné & auxquels je m'empreſſerois de rendre tous les ſervices que de bons peuples & des amis avoient le droit d'attendre de tout être humain, compatiſſant & juſte; que je répondois d'eux & les prenois ſous ma garde, autant de temps qu'ils reſteroient avec moi; mais que l'équité qui me portoit à les défendre, me feroit également une loi de tourner contr'eux mes armes, ſi je les voyois entreprendre la plus légère tentative contre les Colons; que j'étois aſſez inſtruit de la conduite des uns & des autres, pour être aſſuré que ces Sauvages, qui ne reſpiroient que la paix & le repos, ne donneroient jamais le ſignal des premières hoſtilités.

Après ce diſcours un peu vif & preſſé, je donnai ordre à ces quatre Baſters de déguerpir à l'inſtant, & les fis eſcorter par quatre fuſiliers juſqu'à ce qu'ils fuſſent hors de vue; je les avois avertis que ſi jamais, ſous quelque prétexte que ce fût, ils s'aviſoient de reparoître chez moi, je les pourſuivrois comme les bêtes féroces, eux & quiconque ſe préſenteroit dans des intentions pareilles à celles qui les avoient amenés; ces dernières menaces firent quelqu'impreſſion ſur mes Hottentots que tout ce bruit avoit aſſemblés autour de ma tente. Quand leur tour fut venu d'être interrogés ſur le ſecret criminel qu'ils m'avoient fait du ſéjour de ces eſpions dans mon camp, aucun d'eux n'oſa proférer un ſeul mot de défenſe & d'excuſe; je m'exhalai en reproches très-vifs & très-amers; je leur déclarai que je ferois battre & chaſſer le premier d'entr'eux qui tourneroit ſes pas du côté qu'habitoient les Colons, avec leſquels je ne voulois avoir aucune communication; je traitai Slinger avec dureté, & lui défendis de quitter ſon poſte, ſans mon ordre.

Les Caffres, témoins de cette ſcène, avoient remarqué que je les avois plus d'une fois déſignés par mes geſtes; ils en paroiſſoient intrigués à l'air enflammé de mes traits, à la conſternation qui régnoit parmi mes Hottentots, ils pouvoient ſentir combien ce

qui venoit de ſe paſſer dans mon camp, m'avoit donné d'humeur & d'animoſité contre mes gens; mais, entendant moins encore notre langue que je ne comprenois la leur, ils paroiſſoient autant ſurpris qu'inquiets de tout ce bruit; ils exprimoient, par leurs regards errans de tous côtés & ſur nos viſages, la perplexité qui tenoit en ſuſpens leurs eſprits; Hans prit ſoin de leur expliquer cette énigme; il me ſembla que cette ouverture les raſſuroit un peu; mais, lorſqu'il les eut inſtruits que les Colons s'étoient réfugiés ſi près de nous, cette nouvelle les contriſta; ils craignoient que, prévenus de leur ſéjour chez moi par le rapport des quatre eſpions que je venois de chaſſer, ces Blancs perfides & vindicatifs n'accouruſſent auſſitôt, dans l'intention de les attaquer & de les détruire juſques dans mon camp; j'eus beau les raſſurer & leur promettre appui, sûreté, protection, je ne vis plus en eux cette gaîté franche & naïve, qui naît de la tranquillité de l'eſprit; ils ſe parloient beaucoup plus entr'eux, & ſembloient concerter leurs meſures, & ne déſirer que le départ & la fuite; Hans, qui les avoit accompagnés ce ſoir-là, lorſqu'ils s'étoient retirés dans leur Kraal, m'avoua, le lendemain, qu'ils le ſoupçonnoient d'être un traître qui les avoit amenés chez moi pour les y faire égorger, & que conſéquemment je n'étois pas moi-même à l'abri de tout ſoupçon; qu'ils avoient reconnu l'un des quatre Baſters pour être venu ſouvent dans leur Pays, ſous prétexte d'échanger des beſtiaux; que le croyant un ami fidèle & sûr, ils lui avoient accordé toute confiance, & ne le voyoient jamais arriver ſans lui témoigner combien ſa vue leur cauſoit de ſatisfaction, mais que bientôt le monſtre les avoit vendus lâchement; que depuis il n'oſoit plus reparoître chez eux, de peur d'y trouver, dans la mort la plus prompte, la punition dûe à ſes perfidies.

Hans me fit part, en outre, de la réſolution qu'ils avoient priſe de s'en retourner; ils me prioient, par ſa médiation, de vouloir bien troquer quelques-uns des Bœufs qu'ils avoient amenés, contre de la vieille féraille; je leur refuſai nettement cet article, & leur fis entendre qu'il m'étoit impoſſible d'acquieſcer à leur demande, attendu que je ne voulois pas être accuſé d'avoir fourni

des armes contre les Colons; que, sans aucune vue d'intérêt, mais pour le plaisir seul de les obliger, je me serois, dans toute autre circonstance, empressé de leur donner cette marque d'amitié; mais qu'ils devoient sentir que, dans l'état actuel des choses, j'avois les bras liés par l'honneur; qu'à l'exception du fer, tout ce que je possédois étoit, de ce moment, à leur service; qu'avant leur départ, je leur en donnerois la preuve; &, pour adoucir l'amertume de mon refus, j'ajoutai que, voulant rester l'ami de tout le monde, & conserver à leur égard, ainsi qu'envers les Colons, l'exacte neutralité dont j'avois toujours fait profession, j'étois prêt, en toute rencontre, à faire la même réponse à leurs ennemis, s'il arrivoit que, manquant ou d'armes ou de munitions, ils vinssent, à leur tour, implorer mon assistance pour continuer la guerre.

Quoique cette réponse & ces explications fussent claires & précises, ces Sauvages, qui ne se rebutent pas pour un premier refus, revinrent encore à la charge, & me renouvelèrent plus d'une fois leurs instances; j'avois trop bien pris mon parti; je fus intraitable sur ce point; je connoissois trop bien l'esprit exagérateur des Colons qui n'auroient pas manqué de crier à la perfidie, pour la moindre bagatelle arrachée par l'importunité, pour montrer de la condescendance & de la foiblesse en cette circonstance délicate; je ne doute pas même qu'ils n'eussent saisi avec empressement cette occasion de se venger du mépris que je leur avois plus d'une fois témoigné; ils n'auroient plus alors manqué de prétexte pour m'en faire un crime; quelque puissante que fût cette politique prudente à leur égard, j'avois un motif plus déterminant encore; trop au-dessus des atteintes de ces bandits dangereux, & de leurs conspirations atroces, en refusant aux Sauvages des armes contre ces Colons, & à ceux-ci des ressources contre les Sauvages, j'empêchois que ces brigandages affreux ne se perpétuassent, dans le cas où les uns & les autres viendroient à s'épuiser, comme cela étoit plus d'une fois arrivé; je ne pouvois donc les servir qu'en ne prenant aucune part à leurs démêlés; & cette conduite secondoit à merveille la droiture & les affections de mon cœur; je me serois fait même un scrupule d'accepter quelques bestiaux que les Caffres

m'offrirent en échange d'une quantité de verroterie & de quincaillerie que je leur diſtribuai au moment de leur départ.

J'avois ardemment ſouhaité que le jeune Caffre reſtât avec moi ; il ne me fut pas plus poſſible de le ſéduire qu'il ne l'avoit été à ſes camarades de m'ébranler pour obtenir mon fer ; ni mes préſens ni mes promeſſes de le rendre à lui-même, s'il ne ſe plaiſoit point avec moi, ne purent rien ſur lui ; il oppoſoit à toutes mes ſollicitations une trop forte réſiſtance pour que je puſſe eſpérer d'en rien obtenir ; « Je connois, me diſoit-il, trop bien les Blancs, pour » me fier à eux ; ils nous ont fait & nous feront toujours trop » de mal ; ſi j'étois aſſez ſimple pour vous ſuivre, une fois réduit » en eſclavage, j'aurois beau réclamer vos promeſſes, il ne me » ſeroit plus permis de revoir mon Pays ». Il craignoit, d'après les préjugés raiſonnables de ſa Nation qui dans des temps de paix avoit quelquefois fréquenté le Bruyntjes-Hoogte, d'être traité, comme les Colons qui habitent cette Contrée en agiſſent effectivement avec leurs Eſclaves ; & quand, par attachement pour moi, il ſe ſeroit livré de bonne grace & auroit conſenti de me ſuivre, il n'étoit point aſſuré, diſoit-il, que je fuſſe toujours maître de le défendre & de le renvoyer. Je fis mille efforts pour détruire ſa prévention, & lui dis qu'il ne falloit pas confondre tous les Hollandois avec ces Colons ſanguinaires & perfides ; qu'il étoit à même de juger ſi les hommes que j'avois à mon ſervice étoient malheureux & en droit de ſe plaindre ; que tous pouvoient uſer de leur liberté & me quitter à l'inſtant. Ce jeune homme m'étonna par ſa fermeté & n'en fut que plus obſtiné dans ſon refus. Je renonçai à le ſolliciter davantage.

Nos chaſſes continuelles & les petites altercations ſurvenues dans mon camp avoient bien interrompu nos converſations familières & paiſibles avec les Caffres, mais elles ne m'avoient pas fait entièrement négliger le ſoin de mon inſtruction ; j'y revenois de temps en temps ; ils s'y prêtoient avec cette cordialité que leur avoit inſpiré la reconnoiſſance pour mes bienfaits ; la nouvelle de leur départ me rendit encore plus empreſſé de leur faire des queſtions ; je n'avois pas ſur-tout perdu de vue mes malheureux naufragés ;

ils ne purent me donner tous les détails que je leur demandois; ils avoient ſimplement connoiſſance du fait; mais, établis au Nord-Oueſt, plus éloignés encore que moi de la mer, ils ne ſavoient rien de poſitif ſur cette malheureuſe cataſtrophe ; à la vérité, la plupart des effets enlevés des débris du Navire leur étoient connus; pluſieurs Hordes en avoient troqué contre des beſtiaux ; ceux mêmes que j'avois dans mon camp poſſédoient quelques parcelles de ces effets ; l'un me fit voir une pièce de monnoie d'argent qui pendoit à ſon cou ; un autre portoit une petite clef d'acier ; ils me firent, comme ils purent, la deſcription d'un bijou dont ils s'étoient partagé les morceaux ; je devinai bientôt que ce devoit être une montre dont on avoit démonté les rouages & les autres pièces pour s'en faire des parures & des ornemens ; j'en fus mieux convaincu, lorſque leur ayant montré la mienne, ils s'écrièrent tous que c'étoit la même choſe avec cette différence qu'ils ne reconnoiſſoient point la couleur qui reſſembloit, diſoient-ils, à la pièce de monnoie que le Caffre portoit à ſon cou ; ils ajoutoient que les plus beaux effets provenus de ce Navire avoient été la proie d'un grand nombre de Caffres plus voiſins de la mer ; qu'ils poſſédoient ſur-tout beaucoup de ces monnoies ; à l'égard des hommes échappés au naufrage, ils avoient ouï-dire que les uns avoient été trouvés morts ſur le ſable, & que les autres plus heureux s'étoient retirés dans un Pays habité par des Blancs comme moi.

Mes entretiens avec ces Caffres finiſſoient toujours par des ſollicitations réitérées de partir avec eux. Cet arrangement, quand il auroit été de mon goût, ne pouvoit s'accorder avec ma prudence; car, ſi je ne les croyois pas capables de me tromper, d'attenter à mes jours & de voler mes effets, je ne devois point les inſtruire de mes démêlés avec mes gens, & leur faire connoître qu'il ne m'étoit poſſible d'emmener avec moi que huit hommes, les autres refuſant de me ſuivre. J'étois au contraire charmé que, de retour chez eux, ils appriſſent aux leurs que nous étions en force & en nombre, & n'avions rien à redouter de leur part ; cette diviſion pouvoit leur ſuggérer de mauvais deſſeins ; rien n'empê-

choit, tandis qu'il m'auroient amusé chez eux, qu'un détachement ne partit pour s'emparer de mon camp, & massacrer ceux à qui j'en aurois confié la garde. Tant d'horreurs commises par les Blancs me faisoient une loi de prendre mes sûretés avec ces Sauvages dont je n'aurois eu rien à craindre dans toute autre circonstance; c'est ainsi, par exemple, que j'observai à leur égard avec encore plus de rigueur la loi de ne laisser aucun Etranger s'introduire, la nuit, dans mon camp; mon vieux Svanepoël veilloit à ce que cette discipline s'observât religieusement; nous dormions toujours isolés & murés dans nos parcs; il étoit encore moins permis de sortir dans la nuit, ce temps étant toujours celui que choisissent les Sauvages pour former leurs attaques contre les Blancs que leur couleur & leurs vêtemens décèlent bientôt & qu'on aperçoit de fort loin; mon absence bien connue de ces Caffres, tout m'auroit alarmé sur le sort de ceux qui ne m'auroient pas suivi; en ne leur faisant point connoître le moment précis de mon départ, ils s'en alloient avec la certitude que, lorsque je me remettrois en marche, je ne laisserois rien après moi; car je leur avois dit que je renverrois mes chariots dans la Colonie.

Enfin, le 21 Novembre, ils vinrent tous me prévenir qu'ils s'étoient arrangés pour partir le jour même; ils renouvelèrent leurs protestations de reconnoissance & de bonne amitié, & me promirent que par-tout où ils passeroient, leur premier soin seroit de publier ce qu'ils avoient vu, combien ils avoient à se louer de moi, & la façon affectueuse & familière avec laquelle je les avois traités pendant un assez long séjour; que les richesses dont je les avois comblés, feroient plus d'un jaloux, & que toutes les Hordes m'attendroient avec la plus vive impatience, & me verroient arriver avec joie. La description qu'ils se promettoient de faire de mon camp, de ma personne, & sur-tout de ma barbe, devoit, ajoutoient-ils, servir de signalement à ceux qui ne me connoissoient pas, & me faire accueillir tout autrement qu'un Colon; ils se tournèrent ensuite, comme de concert, du côté de ma tente, sur laquelle flottoit un pavillon, & me demandèrent si je ne le porterois pas avec moi, afin qu'on m'aperçût de plus loin; sur ma

réponse affirmative, ils jetèrent des cris de joie, comme si, non content de l'espoir que je leur avois donné d'aller les visiter, ils n'avoient craint encore que je fusse confondu parmi leurs indignes persécuteurs, & que, par un sentiment d'amour pour ma personne, ils eussent voulu me garantir de toute espèce de méprise. Après les tabés d'usage, je les accompagnai jusqu'à la rivière qu'ils traversèrent tous à la nage, ainsi que leurs Bestiaux; &, lorsqu'ils eurent mis pied à terre à l'autre bord, je les saluai pour la dernière fois par une décharge générale de toute ma mousqueterie; les ravines & les taillis dans lesquels ils s'enfoncèrent, les eurent bientôt dérobés à ma vue.

J'ai tiré deux dessins de ces peuples qui se prêtoient à mon opération avec autant d'étonnement que de complaisance; ce sont les N^os^ *V* & *VI* des Planches.

Ces Caffres une fois partis, je m'étois flatté que mes gens feroient quelques réflexions sur la manière tranquille avec laquelle ils avoient vécu avec eux pendant mon séjour; qu'ils reconnoîtroient combien leur frayeur étoit mal fondée, & qu'ils finiroient peut-être par consentir à m'accompagner. Pour ne point paroître m'occuper d'eux & de mon projet avec trop d'acharnement, & afin de les mettre en état d'agir d'eux-mêmes, je résolus de partir aussi sur le champ, pour aller rendre visite au vénérable Haabas, parce qu'à mon retour, à la première ouverture qu'on me feroit de quelque changement, je léverois le piquet & me remettrois en marche, pour ne donner le temps à personne de se refroidir. Pendant le séjour des Caffres, je n'avois vu qu'une seule fois deux Gonaquois chez moi; il me tardoit de renouer connoissance avec mes bons voisins, & de les instruire de ce qui s'étoit passé depuis notre séparation. Je me rendis seul à leur Kraal. Leur joie fut extrême quand ils m'eurent reconnu; tous s'empressèrent autour de moi; ils s'appeloient les uns les autres, accouroient de tous les côtés; je fus bientôt entouré. Haabas me fit part de ses craintes & de celles de sa Horde, pendant le séjour des Caffres chez moi; il me demanda cent fois si j'étois certain que sa retraite ne fût point connue d'eux; je fis tous mes efforts pour le tranquillisér,

&

Pl. V.

LE CAFFRE.

Pl. VI.

FEMME CAFFRE.

& lui appris que je tenois des Caffres mêmes, qu'ils n'avoient aucun ſujet de haine contre les Hottentots Gonaquois qu'ils ſavoient n'avoir aucune communication avec les Blancs & les autres Hottentots, & vivre au contraire en Horde & tout-à-fait iſolés; que d'ailleurs la poſition préciſe de leurs Kraals ne leur étoit point connue, mais qu'en tout cas, il étoit plus ſimple & plus facile, pour la ſûreté commune, de déloger & d'aller s'établir ailleurs. Haabas embraſſa ce projet avec d'autant plus d'empreſſement qu'il ne s'en fioit point, diſoit-il, aux belles paroles des Caffres, puiſqu'il n'y avoit pas long-temps qu'ils l'avoient forcé d'en venir aux mains avec eux; qu'il étoit prudent de prendre ſes précautions, & d'écarter un pareil malheur. Il eut aſſez de confiance en moi, pour me demander des avis ſur le nouvel Etabliſſement qu'il alloit former, & la réſolution fut priſe de gagner au plus tôt les montagnes de l'Oueſt, & de s'éloigner tout-à-fait des terres de la Caffrerie qui s'étendent au Nord-Eſt.

Les bords du Sondag étoient ci-devant les limites des Caffres qui avoient leurs habitations principales ſur le Bruyntjes-Hoogte; on en découvre encore de foibles veſtiges. Les ordres exprès & l'intention du Gouvernement qui vouloit vivre en paix avec ces Sauvages, étoient que ces limites fuſſent toujours ſacrées; mais le Colon qui n'a ni la ſageſſe ni les vues d'une adminiſtration politique, trouvant les terres de ces voiſins impuiſſans, ſupérieures aux ſiennes, eſt parvenu avec le temps à s'en emparer & a reculé impunément ces peuples au-delà du Groot-Vis; les ordres des Gouverneurs, de plus en plus mépriſés, ſont demeurés ſans effet, & l'extrême éloignement a rendu ces abus tolérables &, de jour en jour, plus fréquens.

J'étois incognitò chez Haabas; & pluſieurs motifs m'engageoient à n'y point ſéjourner; je voulois ſavoir de lui s'il ne pourroit point décider pluſieurs de ſes gens à ſe réunir aux trois qui s'étoient offerts de bonne grace, lors de mon premier Voyage; un ſeul balança & finit par un refus; pour ne rien arracher de force & ne donner à ces bonnes-gens aucun ſujet de plainte, j'aſſignai le rendez-vous dans mon camp aux trois hommes de bonne volonté

qui s'étoient engagés à me suivre, & je leur donnai quatre jours; par ce moyen, ils avoient plus de temps qu'il n'en falloit pour mettre ordre à leurs affaires, & se préparer des armes.

Je ne pouvois emmener mes chariots avec moi, puisque je ne devois compter tout au plus que sur huit hommes pour m'accompagner dans mon Voyage en Caffrerie; il me falloit quelques Bœufs de charge; je n'en avoit qu'un seul qui fût accoutumé à cet exercice; nous arrangeâmes un échange, & je promis de l'effectuer aussitôt que je serois de retour chez moi. Tout cela fut l'affaire d'un moment; malgré les vives instances du chef & de tous ceux de la Horde que je trouvai au Kraal, je résolus de les quitter aussitôt, & je prétextai mille affaires auprès des miens; je ne sais quelle tristesse s'étoit emparée de mon ame; je ne revoyois point ce séjour du même œil que par le passé; j'étois contrarié de toutes manières. Les obstacles sembloient s'accroître à chaque pas. Je me sentois épuisé de fatigues..... Avant de quitter Haabas, je n'oubliai pas de lui demander des nouvelles de l'infortuné malade; je ne voulus point le revoir; on m'assura que tous les soins qu'on lui avoit jusqu'à ce moment prodigués, n'avoient abouti qu'à entretenir autour de lui la propreté, mais que ses douleurs n'avoient point diminué, & qu'enfin on désespéroit de sa vie; je demandai des nouvelles de la jeune Narina; elle étoit absente avec sa mère, je soupçonnois que quelqu'un de la Horde s'étoit détaché pour aller la chercher; je n'en fus que plus empressé de partir; je saluai Haabas, & je rejoignis mon camp.

De retour dans ma tente, je fis approcher mes gens l'un après l'autre, & je voulus savoir de leur propre bouche, les intentions de chacun, afin de découvrir s'il n'y avoit point parmi eux quelques mutins qui soufflassent la zizanie & l'esprit d'insurbordination; leurs réponses furent uniformes; ils appuyoient leur résistance de la seule frayeur où les jetoit ma témérité; quelqu'humeur que je ressentisse de cette désobéissance, quelques désagrémens qui dussent en être la suite, je n'eus pas même la force de les réprimander; trop de motifs combattoient pour eux dans mon cœur, & je sentis que je leur étois encore trop fortement attaché; nul autre dessein

ne les avoit séduits; la peur avoit seule dérangé leurs têtes; ils ne vouloient point, disoient-ils, aller dans un Pays d'où l'on n'avoit jamais vu revenir ni Blancs ni Hottentots; je leur recommandai du moins de me rester fidèles, & qu'en mon absence, ils n'oubliassent point mes bontés & tout ce qu'ils devoient à leur maître. Je vis trop dans leurs gestes & leur contenance, tout ce que ces derniers mots faisoient d'impression sur eux, & ce que j'aurois pu exiger de leur amour, si j'avois renoncé à vouloir les contraindre à ce fatal Voyage; je leur promis une égale affection pour l'avenir, & je m'enfermai seul dans ma tente. Je m'occupai, pendant une partie de la nuit, de mon plan & des moyens de l'exécuter le plus sagement & le plus promptement qu'il me seroit possible; &, le lendemain, dès le matin, je fis appeler les Hottentots sur lesquels je comptois. Je leur répétai que j'étois, à la fin, résolu de partir avec eux, s'ils étoient toujours résolus de me suivre; pour mieux écarter de leur esprit, toute espèce de nuages, & leur prouver que je n'en agissois point témérairement avec eux, je leur déclarai que je n'avois l'intention de pénétrer fort avant dans la Caffrerie, qu'autant que je ne rencontrerois point d'obstacles sur mes pas, & que je n'éprouverois nul mécontentement de leur part; que, puisque nous ne devions pas espérer, sur le rapport de mes Envoyés, de rencontrer aisément le Roi Pharoo, j'étois d'avis d'aller simplement visiter les Caffres qui m'attendoient avec tant d'impatience, & de tourner à l'Est pour nous rapprocher de la Mer où nous pourrions découvrir le vaisseau naufragé; ils persistèrent tous dans la promesse qu'ils m'avoient faite; je m'adressai ensuite à Swanepoël, & lui dis que je le regardois commme un autre moi-même, & lui confiois toute mon autorité pendant mon absence; je le conjurai de veiller sur mon camp, d'y maintenir le bon ordre, puisqu'il ne m'étoit plus permis de compter sur les autres.

Mes trois Gonaquois arrivèrent à jour nommé; dès-lors il ne fut plus question que des préparatifs & des provisions nécessaires pour le Voyage; j'emplis deux sacs de peau de poudre à tirer; ces sacs furent enfermés dans un troisième, afin de les préserver

de l'humidité ; nous coulâmes des balles de calibre & de la dragée; j'emportai huit fusils, & laissai les huit autres pour la défense du camp ; j'assemblai différentes espèces de verroteries & de quincailleries dont je fis des assortimens séparés dans des sachets & des petites boîtes ; ma canonnière ; une couverture de laine, un gros manteau & quelques autres effets indispensables devoient me suivre ; nous emportions pour la cuisine une seule marmite, une bouilloire, du thé, du sel, du sucre, &c. De leur côté mes compagnons s'occupèrent à rouler leurs peaux, leurs nattes, leurs ustensiles ; ils n'avoient point oublié de me demander une bonne provision de tabac & d'eau de vie. Ce remuement, cette agitation, les allées & les venues que nécessitoient tous ces préparatifs, m'auroient offert un tableau piquant, si j'avois eu l'esprit tranquille, & que tout mon monde eût voulu me suivre ; c'étoit, comme on le dit, le déménagement du Peintre ; d'un autre côté l'air étonné, contrit des poltrons qui restoient, présentoit un contraste singulier ; les partans haussoient la voix & les regardoient en pitié ; on eût dit qu'ils ne se connoissoient plus ; qu'ils n'étoient plus de la même espèce ; ceux-là montroient assez toute l'inquiétude que leur causoient ce départ, & le chagrin de ne me plus voir à leur tête ; ils auroient été charmés de connoître la durée de ce Voyage ; ce qui n'étoit pas plus en mon pouvoir qu'au leur.

Nos emballages achevés, & n'ayant plus qu'à charger, nous fixâmes le départ au lendemain matin, 3 Novembre.

Lorsque les feux du soir furent allumés, je m'y plaçai à l'ordinaire avec tout mon monde, pour prendre le thé ; je saisis ce moment pour faire une douce exhortation à ceux que je laissois dans mon camp ; je ne leur montrai plus aucun signe de mécontentement ; je feignis même d'approuver leurs raisons, bien assuré que je ne changerois rien aux résolutions de ceux qui partoient avec moi ; quant aux nouvelles marques d'inquiétude qu'ils montroient pour ma personne, je leur dis que je devois trop compter sur les Braves qui m'accompagnoient pour n'être pas tranquille ; je leur recommandai la plus grande obéissance aux ordres du sage Swanepoël, à qui je remettois toute mon autorité ; je leur promis de récom-

penser tous ceux dont la conduite répondroit à la bonne opinion qu'ils m'avoient fait prendre jusqu'ici; enfin, pour ne leur laisser aucun regret dans l'ame, & effacer jusqu'au souvenir de tout désagrément réciproque, je fis verser une rasade générale: on but à notre Voyage, & chacun se retira chez soi.

Je ne pus fermer l'œil; de toute cette nuit; dès la pointe du jour je sonnai moi-même l'appel; tout le camp fut en l'air; on chargea; l'on emmaillota nos quatre Bœufs.

Tandis qu'on déjeûnoit, je fis mettre à l'attache tous mes chiens; sans cette précaution la meute entière qui pressentoit le moment du départ, & qui s'en réjouissoit, comme cela étoit arrivé toutes les fois que nous avions changé de campement, n'auroit pas manqué de prendre les devans, & de se répandre dans la campagne. Je n'en emmenai que cinq avec moi.

Avant de nous faire nos adieux, je pris Swanepoël à l'écart, & lui dis que, si je ne voyois point de sûreté, ni de possibilité de traverser toute la Caffrerie, je serois infailliblement de retour sous quinze jours; que, si je ne l'étois pas après six semaines bien révolues, il pouvoit lever le camp, & se rendre dans le Cambebo sa patrie; que je le laissois le maître de prendre cette route, même avant le terme écoulé, s'il voyoit le moindre risque à courir en restant dans l'endroit où je le laissois, & que je saurois le joindre; je le priois de veiller sur mes gens, sur mes chariots, sur mes Collections, en un mot, au premier signal du danger, de songer à mettre tout à l'abri. Si, ne me voyant point revenir, ajoutai-je avec une émotion dont je ne pus me défendre en ce moment, & que vous ayez sujet de désespérer de mon sort, vous reprendrez la route du Cap avec tout mon monde, & remettrez tous mes effets à mon ami Monsieur Boers.

Ce brave vieillard ne put entendre ces dernières paroles sans verser des larmes; ses sanglots le suffoquoient; je le rassurai & lui promis de ne rien tenter que de raisonnable; vainement auroit-il cherché à me retenir plus long-temps; je me dérobai à ses supplications affectueuses, & rejoignis mes Chevaux, mes Bœufs & mes Chiens.

Déjà Keès avoit pris les devants: escorté de mes huit hommes

dont l'un portoit le Pavillon, je me mis en marche, & perdis bientôt de vue mon camp ; il fallut remonter la rivière l'eſpace d'une lieue & demie pour la traverſer ; une partie de mes gens qui m'avoient accompagné juſques là rebrouſsèrent chemin lorſque nous eûmes gagné l'autre bord.

Nous quittâmes cette rivière, & prîmes notre route droit au Nord-Eſt ; c'étoit, ſuivant mon ſyſtême qui s'accordoit aſſez avec les éclairciſſemens de Hans, entamer la Caffrerie par ſa plus grande profondeur ; nous marchions continuellement ſous la même eſpèce d'arbres (le Mimoſa Nilotica) dont toutes les parties du Canton ſont parſemées ; la terre étoit couverte d'herbes très-hautes qui nous fatiguoient extrêmement ; mes gens en ſouffroient plus que moi, attendu que comme elles étoient en même temps fort deſſéchées, leurs jambes s'enſanglantoient à chaque pas ; ils y remédièrent en ſe faiſant des bottines avec des peaux & des herbes treſſées. Mes Bœufs ſeuls paroiſſoient charmés de l'aventure, &, tout en marchant, ſe ſaturoient à leur gré, ſans avoir la peine de baiſſer la tête juſqu'à terre. Nous avions toujours ſous les yeux des Gazelles de différentes eſpèces, notamment celles de Parade ou Spring-Bock ; mes Chiens firent lever une Outarde que je tuai ; elle formera encore une eſpèce nouvelle à décrire : plus groſſe que la Canne Pétière d'Europe, elle a le plumage du cou par-devant, ainſi que la poitrine & le ventre, d'un gris bleu uniforme. Toute la partie ſupérieure du corps, eſt d'une teinte rouſſâtre pointillée & rayée d'une couleur preſque noire ; ſon ramage imite aſſez le cri du Crapaud, mais il eſt plus fort.

Nous marchâmes ainſi pendant cinq heures par une chaleur exceſſive, qui nous força d'arrêter ; nous étions, il eſt vrai, continuellement protégés par des arbres aſſez rapprochés ; mais les feuilles du Mimoſa ſont ſi petites & ſi rares que ſon ombre, qui ne noircit jamais la place qu'il occupe, doit être à peu près comptée pour rien ; nous n'en rencontrâmes aucun autre dans toute la plaine, & je remarquois que les beaux arbres, comme au Pays d'Auteniquoi, étoient adoſſés aux hautes montagnes qu'il falloit aller chercher beaucoup plus loin.

Je m'étois aperçu, chemin faisant, que mon Singe s'arrêtoit fort souvent au Mimosa; qu'il en détachoit des épines dont ces arbres sont garnis & les mangeoit avec plaisir; je voulus partager encore ce régal avec lui. Je m'en fiois à son goût. Les plus vertes de ces épines, les seules qu'on puisse manger, longues à peu près de deux à trois pouces, sont cassantes comme les asperges; je fus trompé dans mon attente; je les trouvai d'abord agréables & sucrées, mais, le moment d'après, une odeur d'ail insupportable qui me brûloit la bouche & que le plus vigoureux Marseillois n'auroit pas supportée, me les fit rejeter; leur graine à laquelle Keès sembloit donner la préférence, opéroit le même effet sur mon palais. Cette odeur étoit si forte & si âpre que, de très-loin, les urines du Singe m'avertissoient qu'il avoit mangé des épines du Mimosa.

Je trouvai sur cet arbre une Chenille magnifique, & de la plus grande taille; son corps étoit entouré de bandes d'un noir de velours sur un beau fond vert; la Phalène qu'elle produit n'est pas moins brillante; elle a les ailes presqu'entièrement blanches avec quelques bandes & des taches brunes; son corps est tellement velouté qu'il en paroît cotonneux; j'ai eu plus d'une fois occasion de remarquer dans la suite, que lorsque le Mimosa fleurit (c'est ordinairement aux approches de Janvier), ses fleurs sont couvertes de quantité d'insectes de différentes espèces; aussi les Cantons où croissent ces arbres sont-ils ceux où l'on rencontre en plus grande abondance une partie des différens individus qui composent cette classe de l'Histoire Naturelle, &, par une conséquence nécessaire, une infinité d'oiseaux attirés par ces insectes dont ils font leur principale nourriture.

Je profitai de cette première halte, pour écorcher l'Outarde que j'avois tuée; sa chair servit à mon repas; ma suite dîna des provisions que nous avions apportées; mes Bœufs s'étoient si bien régalés chemin faisant, qu'à peine arrivés, ils se couchèrent, malgré la charge qu'ils portoient; on ne les voyoit point dans l'herbe tant elle étoit haute & fournie. Dans l'après-midi, le ciel s'obscurcit; nous fûmes assaillis par un orage affreux, accompagné

de tonnère; nous n'en continuâmes pas moins notre route; car, ne voulant point décharger nos Bœufs avant la nuit, & privés d'abris dans l'endroit où nous avions dîné, la pluie ne nous eût pas plus épargnés en restant tranquilles qu'en marchant; mais, vers cinq heures du soir, nous nous sentions tellement harassés qu'il ne nous fut pas possible d'aller plus loin; je fis dresser sur le champ ma canonnière. On alluma de grands feux; lorsque nous nous fûmes séchés, je gagnai mon gîte, & mes gens s'arrangèrent comme ils purent sous leurs peaux & leurs nattes qu'ils inclinoient du côté de la pluie, à peu près comme on place des persiennes ou des abats-jours pour se garantir des ardeurs du soleil. L'humidité de la terre eut bientôt pénétré la couverture de laine sur laquelle je m'étois vainement étendu pour reposer; & la pluie qui tomba sans relâche, s'infiltra de tous côtés dans la toile de ma tente; je fus inondé aussi bien que mes gens; nous nous réunîmes avant la pointe du jour pour partir.

Hans m'avoit averti que nous ne devions pas être fort loin d'un Kraal de Caffres détruits par les Colons; le lever du soleil avoit dissipé les nuées; je repris courage, & je résolus de marcher jusqu'à ce que nous trouvassions ce Kraal qui nous promettoit un abri commode; mais sept heures de marche, trois lieues à faire encore pour arriver jusques là, nos Bœufs excédés de fatigue, l'approche du soir, & sur-tout le voisinage d'un charmant ruisseau, m'engagèrent à planter le piquet.

Le Mimosa devenoit de lieue en lieue plus rare, plus petit & plus rachitique que dans le terrein que nous avions laissé derrière nous; l'herbe étoit aussi moins haute; à la vérité, nous nous trouvions sur une terre plus élevée; de notre campement, mes gens me firent apercevoir dans le lointain une montagne fort haute qu'ils croyoient reconnoître; je la distinguai mieux avec le secours de ma lunette; elle étoit la plus voisine du camp de Koks-Kraal, & je l'avois plus d'une fois arpentée dans mes chasses; elle pouvoit être à douze ou quinze lieues de nous.

Lorsqu'on eut déchargé les Bœufs & dressé ma tente, je suivis, en me promenant, les bords du ruisseau qui, probablement après bien

bien des détours, alloit se perdre dans la rivière Groot-Vis; j'abbatis un oiseau rare & nouveau pour moi; c'étoit un Coucou; malgré son affinité avec celui dont j'ai parlé & qu'a décrit Buffon, sous le nom de *Coucou Verd-Doré* du Cap, j'ai de fortes raisons d'en faire une autre espèce; son ramage d'ailleurs est tout-à-fait différent; sa femelle, plus rusée, me fit perdre beaucoup de temps à la poursuivre; son manége, que je pourrois comparer à celui d'une Coquette, m'offroit à tous momens beau jeu pour mieux tromper mon espoir; quand je croyois la tenir, elle voloit au moment précis à vingt pas plus loin, pour recommencer ses agaceries; après m'avoir ainsi leuré pendant plus d'une heure, elle gagna l'épaisseur du bois, & j'en fus pour mes frais.

J'arrivai au campement en même temps qu'un de mes Chasseurs qui rapportoit une Gazelle Gnou qu'il avoit tuée. C'est M. Gordon qui, le premier, a fait connoître cette charmante & rare espèce; la description qu'il en avoit envoyée à M. le Professeur Allaman, & que ce Savant a publiée, est de la plus grande exactitude; on regrette cependant que la figure qu'on en a donnée en même temps, soit défectueuse & mal rendue. Cet animal, qui par les formes ressemble à un petit Bœuf, ne se fait pas mieux connoître dans les planches de la traduction Françoise du Docteur Sparmann, en ce que l'Auteur de ces planches ou des dessins qui les ont produites, non content de lui donner l'encolure & la croupe du Cheval, a encore ajouté sa queue, ce qui n'est pas vrai, le Gnou ayant précisément celle du Bœuf. Les Hottentots nomment cette Gazelle *Nou*, précédé du clappement de la seconde espèce que j'ai indiqué plus haut; c'est probablement ce clappement qui a engagé le Colonel Gordon, à ajouter un G au nom propre, ce qui produit à peu près la même manière de le prononcer; le Docteur Sparmann écrit Gnu, parce que l'U Suédois & Allemand se prononce Ou; les traducteurs devroient prendre en considération ces petites différences qui peuvent occasionner des erreurs, relativement aux noms propres des animaux qu'il est essentiel de ne pas défigurer.

Cette nuit fut tranquille; nos Bœufs étoient attachés près de

nous avec leurs grandes courroies, & nos Chevaux avec leurs longes; le hurlement de quelques Lions, qui se faisoient entendre dans les montagnes, ne nous alarmoit point pour eux; en général nos inquiétudes & nos embarras à cet égard, avoient diminué en proportion du train qui nous suivoit.

Le 5 du mois, étant partis de grand matin, nous arrivâmes au Kraal de Caffres que nous avions cru rencontrer la veille; nous n'y trouvâmes pas un seul Habitant; la plupart des huttes étoient encore entières; quelques-unes seulement avoient été brûlées; j'en vis sept, rapprochées & grouppées; le surplus, qui pouvoit monter à cinquante ou soixante, étoit épars de côté & d'autre dans l'étendue d'une demi-lieue; c'est là que je m'aperçus pour la première fois que ces peuples sont un peu Cultivateurs; ils sèment une espèce de millet, connu sous le nom de Blé Caffre; pour la plus grande facilité de l'exploitation, chacun choisit le terrein qui lui paroît le plus favorable à ses vues, & place sa hutte au centre; c'est pour cela que les Kraals ne sont point dans une seule & même place, comme ceux des Gonaquois ou des Hottentots. Il est probable que ceux chez lesquels nous étions, avoient été surpris par les Colons; car nous trouvions de tous côtés des cadavres & des membres épars, que les bêtes féroces avoient à moitié dévorés; plusieurs champs de Blé étoient en état d'être récoltés; mais la foule des Gazelles qui abondent aussitôt qu'elles ne sont plus effrayées par des épouvantails, les avoient endommagés; on lâcha mes Bœufs, qui achevèrent le dégât.

Quant à nous, nous nous établîmes moi dans ma tente, mes Hottentots dans les sept huttes dont ils s'emparèrent; le site me paroissoit fort agréable; je décidai que nous passerions là plusieurs jours; on coupa de grosses branches avec lesquelles ma tente fut si bien masquée, qu'il eût été difficile de la découvrir. Nous avions à deux pas, un ruisseau dont les eaux limpides rouloient sur un fond de cailloutage; quelques Mimosa, çà & là distribués, nous donnoient un peu de fraîcheur; à cent pas de notre camp, nous pouvions jouir, au besoin, d'un abri plus délicieux dans une forêt immense de superbes & grands arbres; j'allois m'y promener,

ſur-tout dans la plus grande chaleur du jour; divers ſentiers qui ſe croiſoient en mille ſens divers dénotoient clairement que ces lieux avoient été depuis long-temps très-fréquentés.

J'y reconnus pluſieurs arbres que j'avois déjà rencontrés dans le Pays d'Auteniquoi; le Stink Houtt (bois puant) abondoit de tous côtés; on le rencontre auſſi, comme je l'ai fait remarquer, dans la Baie Lagoa, d'où les Habitans du Cap le font venir pour le travailler, & l'employer à l'ébéniſterie; mais les frais qu'occaſionne l'éloignement, le rendent très-rare & très-cher; outre qu'il eſt ſuſceptible de recevoir le plus beau poli, il a le mérite d'être inacceſſible aux atteintes du Ver; à meſure qu'il vieillit, il prend une couleur marron, dont les veines, fort larges, ſe nuancent d'une teinte plus ou moins foncée; lorſqu'on le coupe & qu'il n'eſt pas encore ſec, il répand une odeur d'excrémens qui cauſe des nauſées, principalement dans les temps humides, & lorſqu'il eſt imprégné d'eau; il perd cette mauvaiſe qualité, à meſure qu'il sèche; comme tous les arbres lourds & compactes, il croît lentement; il s'élève, groſſit & dépaſſe les plus hauts chênes.

Je remarquai auſſi le *Geele-Houtt* (bois jaune); il tient ſon nom de ſa couleur; on en fait moins de cas que de l'autre pour les meubles; mais, comme il eſt d'une belle forme & facile à débiter, on en fait de ſuperbes mâdriers, des poutres & des ſolives pour la bâtiſſe; il donne des fruits jaunes de la groſſeur des mirabelles, mais couverts de tubercules aſſez épaiſſes; l'amande du noyau, qui eſt fort dure, eſt la ſeule choſe qu'on puiſſe manger.

Un autre arbre *Roye-Houtt* (bois rouge) tire encore ſon nom du rouge foncé de ſon écorce; elle eſt épaiſſe, mais fort tendre, & l'on pourroit en extraire la teinture; ſon fruit, de la groſſeur d'une forte olive, eſt également rouge; lorſqu'il eſt mûr, on le mange avec plaiſir, & les Habitans en font une eſpèce d'eau de vie.

Je m'arrêtai devant un *Kaerſen-Boom* (ceriſier), qui n'eut d'autre mérite à mes yeux, que de me rappeler le jour, le lieu où j'avois tué mes quatre Eléphans; je me ſouvins qu'ils en mangeoient avec plaiſir les fruits & les feuilles; je ne les avois point

encore goûtés; je saisis cette occasion qui les mettoit si bien à ma portée, & je jugeai qu'il falloit être Eléphant soi-même pour trouver ces fruits supportables.

Mes Hottentots me firent remarquer un arbre que je n'avois pas encore vu, & qui ci-devant, étoit, à ce qu'ils me dirent, assez commun dans les Colonies; on le destinoit, de préférence, au charronnage; mais exclusivement pour la Compagnie, qui avoit fait des défenses expresses & très-sévères de l'employer autrement qu'à son service; cette exclusion a causé sa ruine, & l'on n'en voit plus que dans les lieux éloignés des Colonies; d'un autre côté l'indolence des Colons l'a laissé tout-à-fait périr, de telle sorte qu'on le regarde maintenant comme une espèce perdue. On nomme cet arbre au Cap Boeken-Houtt.

La Caffrerie offre souvent, dans le voisinage des petites rivières & dans les endroits marécageux, des arbres très-ressemblans à nos Saules; j'y ai souvent aussi rencontré des Amandiers sauvages (*Wilde-Amandel*), dont les feuilles étroites & les fruits de la même forme que les nôtres, n'en différoient que par le rouge brun de leur Brou.

Il appartiendroit à un Botaniste éclairé, de parcourir la belle contrée que je décris; il y trouveroit certainement des objets dignes de fixer son attention, & qui tourneroient au profit de la Science. Pour moi, je ne m'arrêtois qu'à ce qui me paroissoit extraordinaire & que je n'avois point encore vu; incapable d'assigner aux plantes, aux arbustes, aux arbres, leur véritable mérite, je n'étois guères émerveillé que des différences frappantes, telles, par exemple, qu'une mousse ou lichen jaune qui les garnit; toutes les pousses de ses brins portant souvent dix à douze pieds de long. Mes gens, dans leur langue, le qualifioient de chevelure; dans certains Cantons les arbres en étoient tellement garnis qu'on ne distinguoit ni tronc ni branche, ni même une seule feuille; ce qui me paroissoit bien extraordinaire.

Cette mousse m'a singulièrement servi dans l'apprêt de mes oiseaux; je conseille fort aux Ornitologistes à qui il prendra fantaisie d'aller visiter cette partie très-curieuse de l'Afrique, de

s'épargner l'embarras des étoupes, du coton & autres ingrédiens semblables. Afin de m'approvisionner pour tout mon Voyage, dans la crainte de n'en plus retrouver ailleurs, je fis abatre, ici même, un de ces arbres, & on le dépouilla de toute sa chevelure. La plus déliée est en même temps la plus jeune & la plus courte; celle de six ou dix pieds est plus dure, & ne peut guères servir que pour les Quadrupèdes & de très-gros oiseaux.

On trouve aussi presque par-tout des Liannes qui, parvenues jusqu'aux sommet & aux moindres branches des arbres, laissent tomber des filets qui pendent jusqu'à terre; très-foibles dans leurs commencements, ils atteignent à la longue jusqu'à la grosseur du bras, comme ceux qu'on voit en Amérique; ces filets sont innombrables; ils ne portent point de feuilles; les Naturels de ce Pays, les nomment *Bavians-Touw* (cordes du Bavian), parce que les Singes s'en servent pour grimper au sommet des arbres, & arriver au fruit de la Lianne, qui ne croît qu'aux extrémités de la plante, à la naissance des filets; ce fruit, de la grosseur de la cerise & d'un rouge cramoisi, dont les oiseaux, notamment les Touracos, sont très-friands, renferme dans sa pulpe quelques semences rondes & plates; je parle ici de l'espèce particulière de la Lianne, à laquelle on a donné le nom de raisin Sauvage, à cause de la ressemblance de sa feuille avec celle de la vigne; ces cordes naturelles peuvent aisément soutenir un homme, si la branche de laquelle elles descendent, est assez forte; cette cerise est très-bonne & propre à donner de l'eau de vie; en confiture, elle vaut mieux encore; j'ai souvent imité les Bavians & grimpé par les cordes aux sommets des arbres, pour en cueillir les fruits, quelques fois pour y chercher des insectes.

Au surplus, ces bois étoient peuplés de deux espèces de Gazelles peu farouches, le Bos-bock que je connoissois d'ailleurs, & celle nommée par les Hottentots *Noumetjes*; je n'avois fait qu'apercevoir celle-ci dans le Pays d'Auteniquoi; elle n'est pas rare, mais il est difficile de l'approcher assez pour la tirer; elle ne se montre point non plus en plaine, & se tient au contraire cachée dans les taillis & la plus profonde épaisseur des forêts; elle porte

tout au plus douze à quinze pouces de hauteur ; le mâle a des cornes droites , liſſes & ſaillantes d'un travers de main ; ce petit animal eſt d'une couleur gris-de-ſouris; il prend une teinte rouſſâtre ſur l'épine du dos ; le ventre & l'intérieur des jambes ſont blancs ; il ſuffit de voir l'élégance de ſa forme , pour juger de ſa légèreté ; il ſe livre à des bonds qui ſurprennent , il ſe blotit comme un Lièvre ; lorſqu'on a pu l'approcher , & qu'on en eſt aperçu , il part avec la rapidité de l'éclair , &, s'arrêtant à quelque diſtance , il examine le Chaſſeur ; c'eſt le ſeul moment de le tirer ; encore faut-il le ſaiſir ; car ce n'eſt qu'un moment. Son cri , que je devrois nommer ſon ramage, eſt fort long & très-aigu ; j'eſſayerois vainement de le rendre ; il commence par un ſifflement coupé de ſons pareils à ceux d'un tambour de baſque garni de ſes grelots , & ſes ſons chevrotés les imitent aſſez bien. On ne conçoit pas qu'un ſi petit animal puiſſe faire à lui ſeul un bruit auſſi fort ; je croyois rêver, lorſque je l'entendis pour la première fois. Du reſte ſa viande, la plus délicate de toutes les Gazelles, étoit pour nous un manger friand ; je donnerai la figure & la deſcription de cet Animal.

Entr'autres oiſeaux neufs de ce Canton, je tirai un petit Aigle qui avoit une huppe fort longue & pendante derrière la tête, & je nommai *Martin-Chaſſeur* un autre oiſeau , à cauſe de ſon analogie, quant à la forme , avec celui nommé *Martin-Pêcheur* ; ſon bec alongé eſt rouge ; le dos , les ailes & la queue ſont d'un bleu vif ; il vit d'inſectes , n'habite que les bois , & fait ſon nid dans des creux d'arbres ; je n'oublierai pas ce bel animal , dans mon Ornithologie.

Il ne nous arriva rien de remarquable dans ce campement ; tant que dura notre ſéjour , nous éprouvâmes, tous les ſoirs, régulièrement entre trois & quatre heures , des orages qui nous incommodèrent peu , parce qu'ils ne duroient pas long-temps ; mais, le 9 du mois , nous pliâmes enfin bagage , & reprîmes notre route. Mes Hottentots , ſuivant leur uſage de donner aux lieux le nom d'un événement qui s'y ſoit paſſé , avoient nommé le Kraal que nous quittions , le *Camp du maſſacre.* Nous avançâmes droit à

l'Eſt, & traverſâmes un Canton dont toutes les herbes avoient été la proie des flammes; une nouvelle verdure qui commençoit à pointiller, nous offroit le plus beau tapis verd; nous rencontrions, à chaque pas, des troupes de Spring-Bock, de Gnous & d'Autruches; comme nous avions plus de vivres qu'il ne nous en falloit, nous ne tirâmes point ſur les Gazelles; j'envoyai ſeulement quelques coups de fuſil aux Autruches; mais, trop méfiantes pour ſe laiſſer joindre d'aſſez près, je ne réuſſis à en abattre aucune. A meſure que nous avancions, les Gazelles ſe réuniſſoient, pour nous voir paſſer; la chaleur étoit exceſſive, & la tranſpiration ſi abondante qu'il s'élevoit un nuage de vapeurs du milieu de ces troupes innombrables; je tirai, en marchant, aſſez de perdrix pour le dîner de tout mon monde; nous ne nous arrêtâmes pour les apprêter qu'après cinq grandes heures de fatigue. L'orage ſurvint à l'ordinaire, & ſervit à nous rafraîchir; tous ces cantons étoient marqués de pas de Bœufs à la vérité fort anciens; mais j'étois ſurpris qu'un auſſi beau pays fut entièrement déſert, & que nous ne rencontraſſions pas un ſeul Caffre. Hans prétendoit que l'alarme avoit été trop générale; &, quoique nous euſſions déjà fait trente lieues, je commençois à déſeſpérer de rencontrer aucun Kraal; tout annonçoit que ces peuplades s'étoient retirées fort avant vers le centre; ou, s'il arrivoit que nous fiſſions quelque découverte, ce ne pouvoit-être que des eſpions des Hordes qui, dévoués au bien général, rôdoient dans la campagne, ou ſe tenoient cachés dans des embuſcades.

En cauſant familièrement avec mes gens, j'aperçus une petite troupe de Gazelles qui, friſant notre côté, détaloient à toutes jambes; une meute de dix-ſept chiens ſauvages étoit à leur pourſuite; à l'inſtant je ſautai ſur mon Cheval & piquai des deux pour défendre les Gazelles, & attaquer les chiens; malheureuſement je perdis bientôt de vue les uns & les autres. Les cailloux recouverts par l'herbe, contre leſquels mon Cheval heurtoit à tous momens, faillirent à nous rompre le cou à tous les deux; je retournois bride, pour rejoindre mon monde, lorſqu'il s'éleva, dans le même moment, une Autruche à vingt pas de moi. Dans le doute ſi ce

n'étoit point une couveuse, je m'empressai d'arriver à l'endroit d'où elle étoit partie, & je trouvai effectivement onze œufs encore chauds & quatre autres dispersés à deux & trois pieds du nid. J'appelai mes compagnons, qui accoururent à l'instant; je fis casser un des œufs chauds, nous trouvâmes un petit tout formé, de la grosseur d'un poulet prêt à sortir de sa coquille; je croyois tous les œufs gâtés; mes gens pensèrent bien différemment; chacun s'empressa de tomber sur le nid; mais Amiroo s'empara des quatre autres voulant m'en régaler, & m'assûrant que je les trouverois excellens. C'est alors seulement que j'appris de ce Sauvage, ce que mes Hottentots eux-mêmes ignoroient, ce qui n'est point connu des naturalistes, puisqu'aucun que je sache n'en a parlé, & ce que j'ai eu plus d'une fois dans la suite l'occasion de vérifier: savoir que l'Autruche place toujours à portée de son nid un certain nombre d'œufs proportionné à ceux qu'elle destine à l'incubation; ces œufs n'étant point couvés, se conservent frais très long-temps & l'instinct prévoyant de la mère les destine à la première nourriture de ceux qui vont éclore; l'expérience m'a convaincu de la vérité de cette assertion; &, toutes les fois que j'ai rencontré des nids d'Autruches, plusieurs œufs en étoient séparés comme à celui-ci. Lorsque je donnerai la description des mœurs de ce singulier animal, je m'étendrai d'avantage sur cet article intéressant.

A sept heures & demie du soir, je fis arrêter près d'une lagune considérable, formée des eaux de l'orage. Nos bœufs en avoient manqué à la halte du midi, & rien ne m'assuroit que je dusse en trouver plus loin. Les feux faits, chacun accommoda ses œufs à sa manière; on enleva la calotte de l'un de ceux qui m'étoient réservés; on y introduisit un peu de graisse après l'avoir enterré à moitié dans des cendres brûlantes; & le remuant avec une petite cuillière de bois, on en fit ce qu'on apelle un œuf brouillé, qui, si ma mémoire est fidèle, pouvoit équivaloir au moins à deux douzaines d'œufs de poules; malgré la voracité de mon appétit, & le goût exquis de ce nouveau mets, je ne pus en manger que la moitié; plusieurs de mes gens, après avoir ôté le petit qu'ils trouvoient dans le leur, faisoient une omelette du reste; je les examinois

examinois en les plaisantant sur ces fins ragoûts d'œufs couvés ; je ne pouvois croire qu'ils ne fussent pas infects ; j'en voulus goûter ; sans la prévention qui m'aveugloit, je ne leur aurois pas trouvé de différence avec le mien, & j'en aurois mangé tout comme eux.

La soirée se passa fort gaîment ; il n'en fut pas ainsi de la nuit ; les aboiemens continuels de nos chiens nous tinrent tous éveillés ; l'inquiétude que nous causoit leur vacarme étoit d'autant plus forte, qu'aucun autre bruit ne frappoit nos oreilles. Ce n'étoit donc aucune bête féroce ; elle se fût décelée tôt ou tard ; nos soupçons s'arrêtèrent sur les Sauvages & je craignis quelqu'embuscade ; le jour parut enfin, mais il ne ramena pas la tranquillité ; nous furetâmes inutilement de tous côtés ; nous ignorions si c'étoient ou des Caffres ou ces Pirates de Bossismans ; le terrein aride & les herbes sèches sur lesquels nous étions campés, ne nous permettoient pas de découvrir leurs traces ; ainsi le 10, sans avoir appris davantage, nous partîmes, en nous orientant toujours à l'Est. Cette direction nous conduisit dans un canton où les Mimosa se trouvèrent en si grande abondance, si hauts & si touffus, qu'ils formoient une véritable forêt ; après l'avoir traversée, nous rencontrâmes une petite rivière que nous eûmes l'avantage de pouvoir passer à gué ; nous suivîmes ses bords pendant l'espace de deux grandes lieues, après quoi nous campâmes, lorsque nous vîmes que nous allions être surpris par la nuit.

J'avois été averti, par notre guide que, trois lieues plus loin, nous rencontrerions enfin le Kraal de ces Caffres qui m'avoient sollicité de me rendre chez eux ; je désirois d'autant plus de le voir, qu'il étoit très-ancien, très-curieux, que rarement cette place, fort commode & très-connue des Sauvages, restoit vacante, & que la Horde de ceux-ci étoit fort nombreuse. Pour ne pas nous trahir nous-mêmes, je défendis de tirer un seul coup de fusil sur le gibier ; je fis dresser ma tente, allumer du feu, & nous y restâmes autour fort avant dans la nuit, après quoi, pour tromper l'ennemi à la parole de qui je ne me fiois qu'avec prudence, lorsque j'eus fait jeter de nouvelles branches dans ces feux pour l'alimenter jusqu'au jour, nous allâmes nous établir & nous coucher sur des

nattes, à cinquante pas plus loin. Notre ſommeil ne fut point interrompu ; le lendemain, Hans ſe détacha avec deux de mes Hottentots bien armés pour aller en avant ; je leur donnai rendez-vous à deux lieues plus loin, c'eſt-à-dire à une lieue de ce Kraal, &, leur dis de venir auſſi-tôt m'y rendre compte de ce qu'ils auroient vu. Ils furent de retour à deux heures, & m'apprirent, avec un étonnement mêlé de douleur, qu'ils l'avoient effectivement trouvé en fort bon état ; mais qu'il étoit, comme les autres, abſolument déſerté ; alors je continuai ma route juſques-là, & nous prîmes poſſeſſion de ce nouvel Empire. Il étoit ample & vaſte ; nous trouvâmes plus de cent Huttes très-anciennes, & ſolidement conſtruites ; elles étoient eſpacées à la manière ordinaire ; il étoit probable que les habitans avoient pris l'alarme mal-à-propos ; nous n'apercûmes aucun débris & pas un ſeul cadavre. Ils avoient oublié dans une de ces Huttes, deux ſagayes dont le fer étoit rouillé, &, dans un autre, un petit tablier de femme, des outils de bois pour le labourage, & quelques bagatelles de peu de conſéquence ; je m'emparai de ces divers objets. Les petits champs de bled n'offroient point, comme dans le premier Kraal où nous nous étions arrêtés, l'image de la déſolation & du malheur ; il paroiſſoit au contraire que la récolte en avoit été paiſiblement enlevée ; nous décidâmes que nous nous arrêterions là pendant deux ou trois jours, afin de diſtribuer au loin quelques patrouilles, & de voir ſi dans les environs nous ne découvririons point quelques Caffres. Je ſavois fort bien qu'en tirant directement au nord, je tombois dans le centre de la Caffrerie ; c'eſt ce que je voulois éviter ſans ceſſe, préférant de gagner peu à peu par de long circuits, &, de ne me haſarder qu'en proportion des dangers que j'apercevrois, ainſi que des connoiſſances que je ferois durant la route.

Toutes nos recherches & toutes nos ruſes n'aboutirent à rien : nul Caffre ne ſe préſenta.

Je ne diſſimulerai point que d'après mes préjugés perſonnels & les deſcriptions faſtueuſes de la magnificence & du luxe des Deſpotes Aſiatiques, j'avois penſé que j'en retrouverois au moins

l'esquisse dans les Etats d'un Roi des Caffres ; c'étoit ce qui m'avoit suggéré le plus vif désir de voir Pharoo ; mais ma curiosité n'avoit plus le même aliment, depuis que les derniers hôtes que j'avois reçus dans mon camp & qui demeuroient ordinairement près de lui, m'avoient appris que cet homme, sans aucune suite particulière, habitoit, comme le dernier de ses Sujets, une Hutte qui n'étoit ni plus grande ni mieux ornée que les autres ; qu'il pouvoit, tout comme eux, devenir très-pauvre, si la mortalité s'introduisoit parmi ses troupeaux ; que ses Sujets ne lui devoient ni subsides ni impôts ; qu'il n'avoit nul droit d'attenter à leur propriété ; qu'en un mot ce n'étoit qu'un simple Chef comme chez les Hottentots ; que la seule différence remarquable entre ce Chef & les autres, étoit qu'il commande à une Nation plus nombreuse, & que sa place est héréditaire ; mais que privé d'ailleurs de toute autre décoration extérieure & de tout apareil de royauté, il ne jouit que d'un pouvoir très-limité.

D'après ces détails, mon imagination avoit beaucoup rabattu des idées brillantes qu'elle s'étoit faites du Roi ; ne pouvant rien gagner à le voir ; &, désespérant de le rencontrer, tous mes vœux ne se tournèrent plus que vers le vaisseau naufragé : sur le rapport de mes Caffres je n'avois pas plus d'espoir de me satisfaire ; cependant je tournois mes pas vers la côte, toujours bercé de l'idée chimérique que j'en obtiendrois des nouvelles plus certaines.

Nous ne trouvâmes par-tout que des Huttes désertes ; nul Habitant, nulles traces d'humains ne s'offrirent à nos regards ; en revanche, le Buffle, la Gazelle & généralement toutes les espèces de gibier abondoient dans tous les lieux que nous parcourions ; ce qui prouve, mieux que de vains raisonnemens, que le Caffre n'est point autant Chasseur que le Hottentot ; qu'il vit moins que lui d'espérance, & qu'il compte plus sur son blé & sur son troupeau, que sur les ressources de l'adresse & de son habileté à manier la sagaye & la massue. Plusieurs Eléphans que nous aperçûmes, ne nous donnèrent pas le temps de les joindre pour les tirer.

Depuis mon départ de Koks-Kraal, j'avois déjà fait, en oiseaux, une collection si considérable que je ne savois plus où la placer ;

elle étoit certainement plus embarrassante par son volume que par sa pesanteur, quoique j'eusse toujours pris soin, après avoir apprêté chaque individu, de le coucher à plat pour ménager la place.

Le 15, nous traversâmes la petite rivière que nous avions suivie jusques-là, afin d'éviter des montagnes stériles & trop escarpées qui se présentoient à nous; nous fûmes ensuite obligés de décliner du côté du Sud, parce que, ne trouvant aucun chemin frayé, les circonstances & le local déterminoient seuls notre marche. Je fis lever, à mes pieds, une grande Outarde que je tuai; elle couvoit deux œufs dont les petits, prêts à éclore, étoient entièrement couverts de leur premier duvet. J'étois charmé que le hasard m'eut procuré cet oiseau neuf pour moi; il me parut que le mâle & la femelle couvoient alternativement leurs œufs; celui que je venois de mettre à bas étoit le mâle; il portoit, derrière la tête, une huppe très-grande & très-touffue en forme de capuchon. La femelle ne tarda pas à venir rôder autour de nous; elle sembloit nous observer, & jetoit de temps à autre un cri fort rauque; je m'étois flatté de l'abattre; c'est dans ce dessein que j'avois laissé les deux œufs dans le nid; mais, comme, dans tous les environs, il n'y avoit pas d'endroit où je pusse me mettre à l'affût sans qu'elle me vit, elle n'approcha point; je renonçai à mon projet, & continuai ma route.

Il est probable qu'il n'existoit pas un seul Caffre dans toute la partie que nous avions traversée jusqu'alors; car les coups de fusil que depuis quelques jours nous tirions continuellement, soit dans nos marches, soit dans nos divers campemens, auroient dû nous découvrir & les amener sur nous, puisqu'ils sont si peu craintifs; nous n'étions pas tous de même avis sur cet objet, qui faisoit, durant la marche, la matière ordinaire de nos conversations; les uns prétendoient qu'il devoit y avoir des Caffres, mais que, n'étant pas en force, ils n'osoient se montrer; les autres soutenoient qu'il n'y en avoit point, puisque nous n'en étions pas assaillis; mais lorsqu'il étoit question de la conduite que nous devions tenir si nous en rencontrions, tous déraisonnoient, & formoient les plans de défense les plus ridicules & les moins praticables. Seul, je

pensois qu'il falloit essuyer la première décharge sans riposter, & tâcher d'en venir, par la douceur, à des explications, avant que de nous servir de nos armes, qui nous assuroient l'avantage, si nous étions forcés d'y recourir. Je ne doutois point que ce moyen ne réussît, si nous nous voyions attaqués pendant le jour; pour la nuit, c'étoit autre chose : dans ce sage projet d'accommodement, je voyois des difficultés presque insurmontables, & c'étoit pour éviter toute espèce de malheur, que nous avions constamment pris le parti de coucher à cinquante pas de ma tente, sur laquelle j'avois grand soin de laisser flotter mon pavillon, qui s'apercevoit d'assez loin. Cette petite ruse nous mettoit du moins à l'abri de la première surprise.

Nous ne cessions point, pour cela, nos courses & nos chasses; l'eau devenoit moins abondante ; je commençois à éprouver des craintes terribles. Un jour que le tems étoit resté couvert, ce qui nous avoit procuré une marche de plus de six heures fort agréable & douce, j'aperçois Keès qui, tout-à-coup, s'arrête, & qui portant les yeux & le nez au vent sur le côté, se met à courir, entraînant tous mes chiens à sa suite sans qu'aucun d'eux donnât de la voix; étonné de ce manége si nouveau, n'apercevant rien qui pût les attirer si singulièrement, je pique des deux pour les joindre. Que je fus étonné de les trouver rassemblés autour d'une jolie fontaine éloignée de plus de trois cents pas de l'endroit d'où ils venoient de détaler! je fis signe à mes gens de s'approcher; ils arrivèrent, & nous campâmes près de cette source bienfaisante, qui prit, sur le champ, le nom du magicien qui l'avoit découverte.

J'aurai plus d'une fois occasion de rappeler des circonstances dans lesquelles l'instinct des animaux que j'avois avec moi m'a rendu de signalés services; ils m'ont tiré de plus d'une angoisse cruelle, sous lesquelles j'aurois succombé sans leur secours. Je n'ai jamais douté que l'homme n'ait reçu du Créateur, en égale proportion, les mêmes facultés ; sa corruption insensiblement lui a tout fait perdre; les Sauvages, d'autant plus près de la Nature qu'ils s'éloignent de nous, ont aussi les sens bien plus subtils; enfin, moi-

même, & je me flatte d'inſpirer quelque croyance ; après avoir paſſé cinq ou ſix mois dans les forêts & les déſerts, lorſqu'à leur imitation, je préſentois le viſage de côté & d'autre, j'étois parvenu à ſentir, à deviner comme eux, ſoit une rivière, ſoit une marre; nous ne manquions jamais d'y arriver.

Réſolu de paſſer la nuit à *Keès-Fontein*, je profitai de ces momens de repos, pour préparer l'Outarde que j'avois tuée. Des nuages amoncelés dans le lointain nous annonçoient un violent orage; je fis décharger les bœufs, & ma tente fut dreſſée.

La pluie vint en abondance avant la nuit; mais elle ne dura pas long-tems; elle étoit à peine ceſſée, que déjà je rôdois de côté & d'autre pour épier de petits oiſeaux; dans un endroit peu écarté du campement, je vis tout-à-coup ſe lever à mes pieds deux de ces Serpens d'un jaune doré, communs & ſi connus dans les Colonies ſous le nom de *Kooper-Capel.* Ces reptiles ſe dreſſèrent à ma vue, enflant prodigieuſement leurs têtes & ſifflant de manière à m'effrayer. Je lâchai mon coup; je ſavois que la morſure de ces animaux eſt mortelle, & que la faculté de s'élancer les rend d'autant plus dangereux; l'un des deux tomba mort; l'autre rentra dans ſon trou. Je m'aſſurai de celui qui me reſtoit; il avoit cinq pieds trois pouces de longueur & neuf pouces de circonférence dans ſa plus forte épaiſſeur; outre une infinité de petites dents très-aiguës & difficiles à diſtinguer, qui garniſſoient ſa gueule, il portoit, de chaque côté de la mâchoire ſupérieure, à la hauteur des narines, un crochet de cinq lignes de long, jouant dans ſa charnière, & qu'il pouvait retirer comme les griffes du chat ou du tigre; mes Hottentots en caſſèrent un; comme j'aimois beaucoup à les entendre diſſerter ſur l'Hiſtoire naturelle, peut-être parce que je trouvois plus de vérités dans les raiſonnemens tout groſſiers de l'habitude & de l'expérience, que dans les ingénieuſes ſpéculations de nos Savans, je leur fis, ſur mon ſerpent, des queſtions auxquelles ils répondirent d'une façon plus ſatisfaiſante encore que je ne m'y étois attendu; ils ne manquèrent pas de me faire obſerver, entr'autres ſingularités, que cette dent creuſée en gouttière, étoit le conducteur qui verſoit le venin dans la plaie qu'elle-même avoit faite.

Telle eſt, ſi je ne me trompe, l'hiſtoire du Boicininga, autrement Serpent à ſonnettes, que j'ai ſouvent rencontré dans l'Amérique méridionale.

Je remarquai, dans cette occaſion, toute la frayeur que ces animaux inſpirent aux Singes; il n'étoit pas poſſible de faire approcher Keès du Serpent dont je venois de m'emparer, quoiqu'il fût entièrement expiré; je parvins cependant, pour m'amuſer un moment, à le lui attacher à la queue; alors ne faiſant pas un mouvement que le Serpent n'en fit un autre, il eſt aiſé de juger à quels ſauts, à quels bonds, à quelle impatience, à quelle fureur ſe livra mon Keès pendant tout le tems que je laiſſai ſon fatal ennemi attaché à ſa queue.

Lorſque la nuit fut cloſe, nous aperçûmes, dans le lointain, un feu qui devoit être, autant que l'obſcurité nous permettoit d'en juger, ſur le ſommet de quelque montagne, à trois lieues, plus ou moins, de diſtance. Malgré cet éloignement, dont nous n'étions pas sûrs, mes Hottentots croyoient apercevoir les ombres de quelques hommes qui paſſoient & repaſſoient devant le feu; ma lunette m'eut bientôt convaincu qu'ils avoient raiſon; mais étoient-ce des Caffres? étoient-ce ces déteſtables Boſſiſmans, ennemis de toutes les Nations indiſtinctement, voleurs de profeſſion, avec leſquels il n'y a aucune eſpèce d'accommodement à eſpérer? Nous nous arrêtâmes à ce dernier ſoupçon, attendu que jamais les Caffres n'habitent la hauteur des montagnes; nous eûmes la précaution d'éteindre nos feux, & le reſte de la nuit ſe paſſa tranquillement.

Le premier ſoin, à notre réveil, fut de tâcher de découvrir plus poſitivement d'où & de qui étoient les feux que nous avions aperçus; on ne pouvoit déſirer de tems plus favorable pour découvrir la fumée. Il nous parut que les feux étoient éteints; elle ne ſe montroit plus; ainſi, privés d'un point fixe de direction, nous allions nous engager dans des gorges & des défilés où nous riſquions de ne plus nous reconnoître: cependant, comme mes gens, dans la perſuaſion que ce n'étoient point des Caffres, paroiſſoient répugner moins à ſuivre notre route de ce côté, aux

risques de tout ce qui pouvoit en arriver, & que nos desseins nous y conduisoient assez naturellement, nous empaquetâmes à l'instant nos équipages, & fîmes nos adieux à Keès-Fontein.

Nous eûmes à traverser une espèce de bois où les Mimosa étoient en si grand nombre, tellement épais & si remplis d'ailleurs de broussailles, qu'à peine pouvions-nous faire dix pas sans être obligés de nous arrêter, pour nous frayer un passage; j'en étois cruellement contrarié, sur-tout à cause de nos bœufs qui s'écartoient sans cesse pour se tracer des chemins de côtés & d'autres; nous sortîmes à la fin de cette cruelle forêt; mais je suis persuadé qu'après tant de fatigues, de tours & de détours qui durèrent l'espace de trois heures, nous ne nous trouvions pas à plus d'une lieue de Keès-Fontein. Nous avions devant nous un fourré à peu près pareil à celui que nous venions de traverser; pour l'éviter, nous le longeâmes, en prenant notre direction plus au Sud-Ouest.

Couverts de sueur & de poussière, accablés de chaleur, après plus de six heures de marche, nous nous arrêtâmes à côté d'une Lagune qui se présentoit à nous fort à propos. Un de mes chiens qui s'étoit considérablement échauffé à la poursuite du gibier, faillit de périr; je le perdois, si Jan qui l'aperçut dans l'eau, ne s'y fut lancé sur le champ pour l'en tirer; j'appuie sur cette circonstance, qui paroîtra tout au moins indifférente au commun des Lecteurs, pour établir un fait dont je n'ai été témoin qu'en Afrique. Sitôt qu'un chien très-échauffé se jette à l'eau pour se rafraîchir, il meurt le moment d'après s'il n'est secouru à tems. Dans une chasse avec M. Boers, un grand lévrier précédoit sa voiture d'une centaine de pas; il entra dans un petit ruisseau que nous devions traverser après lui; il expiroit lorsque nous arrivâmes.

A peine campés & rafraîchis, j'envoyai quelques Hottentots à la découverte du côté sur-tout qui nous avoit inquiétés pendant la nuit. En moins d'une heure j'eus des nouvelles de ce message; je vis arriver un de mes gens accourant pour me dire qu'il avoit aperçu une troupe de Caffres en marche. Aussitôt il nous conduisit Hans & moi par des détours, & nous mit à portée de nous instruire, par nos yeux, de ce que ce pouvoit être. Nous vîmes,

en

en effet, dix hommes qui conduisoient paisiblement quelques bêtes à cornes; n'ayant rien à craindre d'un si petit nombre, nous nous présentâmes à une certaine distance; le premier mouvement de ces gens effrayés, sur-tout par nos armes à feu, fut de prendre la fuite; mais Hans leur criant, dans leur langue, qu'ils pouvoient s'approcher avec confiance, les fit arrêter sur le champ. Il se détacha pour aller leur parler; lorsqu'il les eut convaincus que j'étois l'ami des Caffres, ils approchèrent tous; je les reçus familièrement & leur présentai la main en les saluant d'un tabé; leur frayeur disparut à la vue de ma barbe; ils avoient ouï parler de moi par ceux que j'avois reçus dans mon camp de Koks-Kraal. L'un d'eux étoit de la connoissance de Hans, qui l'avoit vu dans son pays; je les ramenai tous à mon campement avec leurs bestiaux, & je les régalai de tabac & d'eau de vie; ils me montroient mon pavillon pour me faire comprendre qu'ils étoient bien instruits; ils s'étonnoient de ne point voir mes voitures & toute ma troupe; mais ne voulant pas qu'ils sûssent à quel point ils étoient redoutés des Hottentots, je leur fis entendre que j'avois voulu faire seulement une petite tournée dans leur pays, pour y prendre langue, & le parcourir ensuite plus à mon aise.

Ils me parurent empressés de savoir où se trouvoient actuellement les Colons; s'ils les cherchoient encore; en un mot, quelles pouvoient être leurs intentions. Je les instruisis là-dessus comme il convenoit que je le fisse. J'avois vu les Colons retirés tous au Bruyntjes-Hoogte, s'y tenir sur la défensive, & agités de terreurs non-moins fortes, que les Caffres mêmes. Ceux-ci venoient de m'apprendre que, pour regagner les Hordes de leurs Nations les plus voisines, il leur falloit encore, de l'endroit où j'étois, cinq grandes journées de marche : ainsi, calculant la distance qui les séparoit les uns des autres, & que je portois à peu près à une soixantaine de lieues, je pouvois, sans les tromper, diminuer leur crainte, & leur faire entendre que les Colons n'étoient ni en état ni dans la disposition d'entreprendre un si long voyage. Cette déclaration les rassura. Ces pauvres gens étoient trop malheureux pour ne pas exciter ma pitié; jamais les Caffres n'avoient été

moleſtés comme ils l'étoient alors; outre les pertes en hommes & en beſtiaux qu'ils avoient eſſuyées de la part des Blancs, ils en faiſoient encore journellement du côté des Tamboukis, Nation voiſine qui, profitant de leur ſituation critique, ſe répandoient dans pluſieurs cantons de la Caffrerie, égorgeoient tout ce qui s'offroit à leur rencontre; ainſi, preſſés des deux côtés par cette diverſion, les Caffres manquant de munitions de guerre, & hors d'état de ſe défendre, battoient en retraite le plus qu'il leur étoit poſſible, & s'enfonçoient au plus loin vers le Nord, pour éviter deux ennemis auxquels ils ne pouvoient réſiſter. Un troiſième non moins redoutable, le Boſſiſman, les pilloit & les maſſacroit partout où il les rencontroit.

J'étois étonné, d'après ce que m'avoient appris ces gens, qu'ils ſe fuſſent ſi fort éloignés de leurs hordes; qu'ils erraſſent à l'aventure, ſans trop ſavoir où porter leurs pas; ils me dirent qu'au moment de la première incurſion des Blancs, on avoit fait refluer précipitamment & pêle-mêle tous les troupeaux, ſoit du côté de la mer, ſoit dans d'autres endroits enfoncés de la Caffrerie; mais que n'entendant plus parler d'hoſtilités nouvelles, ils avoient riſqué de quitter leurs hordes, & d'aller reconnoître & ramener les beſtiaux diſperſés à l'aventure. Ils en avoient, en effet, une trentaine avec eux; lorſque je leur parlai des feux que nous avions aperçus pendant la nuit, ils m'aſſurèrent que c'étoient les leurs; mais qu'ils n'avoient point vu les miens, qui les auroient fort inquiétés; je les queſtionnai auſſi ſur le navire naufragé; ils ne firent que me répéter ce que m'avoient appris les autres; c'eſt-à-dire que ce navire avoit effectivement péri au-deſſus des côtes de la Caffrerie; d'après ces indices, je jugeois que ce malheureux événement étoit arrivé au-delà du pays des Tamboukis, à la hauteur de Madagaſcar, vers le canal de Moſambique; ils ajoutoient que, ſans ſavoir les difficultés qu'on pouvoit rencontrer, après leurs limites, il falloit, entr'autres rivières, en franchir une trop large pour la traverſer à la nage, ou bien remonter beaucoup au Nord pour la trouver guéable; que, cependant, on avoit vu pluſieurs Blancs chez les Tamboukis; que pour eux ils avoient échangé quelques marchan-

diſes avec les mêmes Tamboukis, & fur-tout beaucoup de cloux provenus du déchirage du navire; mais qu'étant maintenant en guerre avec ces Peuples, ils ne pouvoient plus en tirer le fer dont ils avoient ſi grand beſoin; alors ils me prièrent de leur en donner; refrain ordinaire de ces malheureux, auquel je m'étois attendu! triſte prière que je payai d'un cruel refus!

En revanche, je leur diſtribuai de tout ce que je portois avec moi, ſoit verroterie, ſoit colifichets, briquets, amadoue, & force tabac; ils m'offrirent & me conjurèrent d'accepter une couple de leurs Bœufs; je leur fis répondre que loin de penſer à les priver d'un bien auſſi précieux à d'infortunés humains, j'aurois déſiré me trouver en ſituation d'augmenter leurs beſtiaux; cette marque de bonté les toucha d'autant plus, qu'ils regardent le Blanc comme l'être le plus dangereux & le plus mal-faiſant qui ſoit ſur la terre. Ils me firent, avec cette timidité ingénue qui craint même de fâcher celui qu'on va louer, un aveu dont l'impreſſion m'eſt long-tems reſtée dans l'ame: Hans me déclara, de leur part, en termes très-énergiques, que je reſſemblois au ſeul *honnête homme* de ma race qu'ils euſſent jamais rencontré; ils l'avoient vu, cet honnête homme, quelques années auparavant, ſur la rivière des Boſſiſmans, lorſqu'ils l'habitoient, & que les Colons n'avoient pu réuſſir encore à les en chaſſer; c'étoit, me diſoient-ils, un homme qui, comme moi, voyageoit par curioſité. Je n'eus pas de peine à reconnoître le Colonel Gordon; ils furent enchantés d'apprendre que nous étions liés d'amitié; ils me chargèrent même de l'interreſſer pour eux lorſque je ſerois de retour au Cap, de faire au Gouvernement le rapport véridique & le tableau le plus touchant de leur misère & du cruel abandon où les avoit jetés l'injuſtice atroce de leurs perſécuteurs.

Je paſſai cette journée entière à m'entretenir avec ces Caffres de tout ce qui pouvoit m'intéreſſer touchant leurs mœurs, leurs uſages, leur religion, leurs goûts, leurs reſſources, & je trouvois leurs réponſes toujours conformes à ce que m'avoient appris déjà les premiers que j'avois vus; ils me contoient, avec autant de bonne foi, ce qui pouvoit les inculper, que ce qui pouvoit leur

faire honneur ; mes Hottentots eux-mêmes les trouvoient si paisibles & si confians, qu'ils m'engagèrent, lorsque la nuit fut venue, à leur permettre de rester tous au milieu de nous. Je conversai encore quelque temps avec eux, & j'allai m'enfermer dans ma tente afin de me disposer aux fatigues du lendemain.

Dès que le jour fut venu, tandis que les Caffres faisoient les préparatifs de leur départ, j'assemblai mes Hottentots ; les réflexions que cette familiarité avec des Sauvages qu'ils redoutent plus que les bêtes féroces mêmes, les avoit mis à portée de faire ; leurs discours entr'eux, lorsque je m'étois retiré dans ma canonnière, avoient achevé de me décider. Ne voulant point leur laisser le mérite du parti le plus sage que nous eussions à prendre dans les circonstances présentes ; mais, au contraire, très-jaloux qu'ils prissent de moi des idées de prudence & de sang-froid, utiles à mes projets quels qu'ils fussent dans la suite, je leur dis qu'après ce qu'ils avoient ouï, comme moi, la veille, sur les difficultés de pousser plus loin, sur les risques d'être assailli par les Tamboukis & les Boshismans qui parcouroient la Caffrerie, mon intention étoit de me rapprocher de Koks-Kraal ; qu'en conséquence, si nous dirigions notre route droit à l'Ouest, nous ne pouvions manquer la rivière Groot-Vis ; qu'alors en la remontant, suivant les apparences plusieurs jours, nous devions immanquablement nous revoir bientôt dans notre camp ; qu'au surplus chacun pourroit dire librement ce qu'il pensoit de ma proposition. Je voyois trop sur les visages de tout mon monde le plaisir qu'il en ressentoit pour n'être pas sûr de le trouver de mon avis ; & l'on me fit unanimement les honneurs d'une idée à laquelle ils avoient tous autant de prétention que moi ; j'observerai ici que je ne pouvois plus espérer d'accroître ma collection que je ne savois plus où placer, tant elle étoit volumineuse.

Je déclarai ensuite que, rendus à Koks-Kraal, je n'y ferois d'autre séjour que celui qui seroit nécessaire pour réparer nos équipages & nous mettre en route vers les montagnes de neige, de-là retourner au Cap, en passant encore plus à l'Ouest. Je savois que ce plan n'étoit du goût de personne, parce que,

traverſant ces déſerts arides & dépouillés dans le temps de la grande ſéchereſſe, chacun de nous devoit s'attendre à plus d'une diſgrâce fâcheuſe; mais, impatient de connoître les curioſités naturelles que renferment ce pays, j'avois formé le deſſein irrévocable de le traverſer, & l'ouverture que j'en faiſois actuellement n'étoit qu'une ruſe par laquelle je voulois familiariſer de bonne heure, avec cette idée, ceux de mes gens que j'avois avec moi, afin que, de retour au camp, ils puſſent en faire plus naturellement la confidence à leurs camarades, & s'étonner davantage de leur réſiſtance, s'ils devoient en montrer.

Avant de me ſéparer des Caffres, je leur fis encore ainſi qu'à mes Hottentots, une forte diſtribution de tabac & je n'en conſervai que ce qu'il nous en falloit pour nous rendre au camp; cela me procura de la place pour les oiſeaux qui m'embarraſſoient & ceux que je pourrois rencontrer ſur la route; ces dix Sauvages nous aidèrent à empaqueter, à charger nos bœufs; après quoi, nous ſouhaitant réciproquement bon voyage, nous ſuivîmes deux chemins oppoſés, eux vers le Nord, nous vers le Sud.

Nous mîmes trois jours entiers, pendant leſquels il ne nous arriva rien de remarquable, à gagner les bords tant deſirés du Groot-Vis: cette marche forcée avoit conſidérablement fatigué nos porteurs & nous-mêmes; nous étions cruellement harraſſés; je réſolus, autant pour reprendre haleine que pour voir ſi je ne découvrirois rien dans les environs, de paſſer tout le lendemain ſur les bords de cette rivière; nous étions actuellement ſans inquiétude relativement à l'eau, quoiqu'à la vérité, nous n'en euſſions pas manqué pendant les trois jours que nous avions mis à chercher le fleuve qui devoit nous reconduire chez nous: mais nous ne pouvions aſſigner preciſément le temps que nous employerions à ſuivre ſon cours juſqu'à notre camp; il étoit poſſible que de hautes montagnes, & d'autres cauſes forçaſſent le Groot-Vis, avant de ſe jeter à la mer, de former quelques coudes qui nous auroient contraints à prolonger notre marche. Nous le remontâmes aſſez paiſiblement pendant trois autres journées, mais toujours en le cotoyant; enfin, dans la matinée du quatrième, nous reconnûmes la haute

montagne dont nous avions vu le revers dans les premiers jours de notre départ; cette vue excita des cris de joie : nous allions retrouver nos foyers, notre camp, nos troupeaux, toutes nos richesses & tout notre monde! nous forçâmes la marche, & le soir, un peu tard à la vérité, sans qu'on nous eût découverts, nous arrivâmes au camp; tout étoit plongé dans le plus grand calme; je ne pus jouir de l'étonnement délicieux de cette arrivée précipitée; le vacarme affreux des chiens donna sur le champ l'éveil; on accourut à nous; on reconnut nos voix; jusqu'aux bêtes les plus insensibles, tout sembloit prendre part à la joie commune; nous ne pouvions sur-tout nous débarrasser des chiens qui nous étourdissoient de leurs sauts & de leurs aboiemens précipités. Mais un autre spectacle ne me parut pas moins intéressant; ma famille s'étoit considérablement accrue; à mon départ, un petit détachement de la Colonie de ces bons Gonaquois avoit quitté la Horde, & étoit venu s'établir à l'endroit même que j'avois assigné aux Caffres; ils y avoient construit plusieurs huttes nouvelles; on m'apprit & je vis assez par l'ordre admirable qui régnoit dans le camp, que tout avoit été tranquille pendant mon absence; on s'étoit entretenu de nous tous les soirs: Swanepoël me rendit, de chacun en particulier, les meilleurs témoignages; après la première quinzaine écoulée, sans apprendre de mes nouvelles, il n'avoit pu, me dit-il, se défendre d'un peu de terreur; il craignoit de ne me plus revoir qu'au Cap, persuadé qu'à moins que je ne rencontrasse des obstacles invincibles, je percerois toujours en avant, tant que les munitions ne me manqueroient pas.

J'avouerai bonnement que, privé pendant près d'un mois de l'aisance & des douceurs de mon Camp, j'étois enchanté de m'y voir de retour. Quelle satisfaction ne ressentois-je pas au-dedans, de tout l'attachement & de la fidélité de ces Hottentots si timides & si foibles, que je n'avois pas craint d'abandonner à eux-mêmes. Il étoit temps de leur prouver ma reconnoissance; j'annonçai, à haute voix, qu'il étoit *samedi*; cette déclaration, qui courut bientôt de bouche en bouche, jusqu'aux Gonaquois mêmes, mit le comble à l'effervescence qui les agitoit; cette circonstance exige une

explication, & je m'y prête, avec un nouveau plaisir; car le souvenir des ces petits, mais délicieux, moyens par lesquels je savois varier mes loisirs & me faire, dans un désert inhabitable, du plus simple objet un objet de plaisanterie & d'amusement, annonce une grande tranquillité, & fait qu'au sein même des arts & de toutes les agitations de l'amour-propre, je me cherche souvent & gémis de ne me point reconnoître.

En partant du Cap, j'avois négligé de prendre un Almanach; cependant, afin de pouvoir compter sur quelque chose, & que mon Journal fût exact, j'avois fixé tous les mois à trente jours; comme je n'en passois jamais un sans me rendre compte, il m'étoit assez indifférent de distinguer les semaines & de connoître chaque jour par son nom; mais j'étois convenu de distribuer à mes Hottentots leurs rations de tabac tous les samedis; s'il arrivoit que, ne voulant pas me donner la peine de consulter mon Livre, je leur demandasse le jour que nous tenions, j'aurois fait d'avance la réponse : suivant leur calcul, c'étoit samedi, de telle sorte qu'en compulsant mon registre, après quinze mois de voyage, j'ai trouvé sept ou huit de ces samedis qui n'avoient point de semaine.

Je me vis donc, comme par le passé, entouré de ma nombreuse famille; &, tandis que tout fumoit sa pipe près d'un grand feu, jusqu'aux femmes Gonaquoises, & que chacun savouroit sa double ration d'eau de vie, je reprenois avec plaisir le régime de la crême & du thé.

Je parlai, le lendemain, de la route que je comptois tenir; chacun en étoit déjà informé; je n'essuyai pas autant de remontrances & d'objections que je m'y étois attendu; je sentois que mon voyage touchoit à son terme, & que tout ce monde, épuisé de fatigues, trouvoit bon tous les chemins qui paroissoient nous rapprocher du Cap; cependant le passage par les montagnes du Sneuw-Bergen, repaire des Boshismans, faisoient trembler plus d'un de mes Braves; je fixai ce départ à la huitaine, afin d'avoir le temps de réparer nos voitures, faire une nouvelle charpente pour la tente de la mienne, en couvrir la toile avec des nattes fraîches,

remplacer les vieux traits avec des peaux de Buffles tués pendant mon absence, enfin couler des balles & du petit plomb; ce qui demandoit beaucoup de temps; il n'en falloit pas moins non plus pour mettre ordre à la Collection que j'avois faite en Caffrerie, & consigner, dans mon Journal, le résultat de mes recherches sur ce Pays & sur ses Peuples; nos amis mirent la main à l'ouvrage pour l'accélérer un peu; & moi je m'enfonçai dans ma tente & m'empressai, tandis que ma mémoire en étoit encore pleine, de rédiger mes observations.

A juger les Caffres, d'après ceux que j'ai vus, leur taille est généralement plus haute que celle des Hottentots & même des Gonaquois; ils se rapprochent cependant beaucoup de ces derniers; mais ils paroissent plus robustes, plus fiers, plus hardis; leur figure est aussi plus agréable; on ne leur voit point de ces visages rétrécis par le bas, ni cette saillie des pommettes de la joue, si désagréable chez les Hottentots; ils n'ont point cette face large & plate, & les lèvres épaisses de leurs voisins, les Nègres du Mosambique; une figure ronde, un nez pas trop épaté, un grand front, de grands yeux leur donnent un air ouvert & spirituel; &, si le préjugé fait grâce à la couleur de la peau, il est telle femme Caffre qui peut passer pour très-jolie à côté d'une Européenne. Les planches 5 & 6 représentent un Caffre & une Caffre dessinés d'après nature; ils ne rendent point leurs visages ridicules en épilant leurs sourcils comme les Hottentots; ils se tatouent beaucoup, particulièrement la figure; leurs cheveux, très-crépus, ne sont jamais graissés; il n'en est pas de même du reste de leur corps, c'est un moyen qu'ils employent dans la seule vue d'entretenir la souplesse & la vigueur.

Dans la parure, les hommes en général sont plus recherchés que les femmes; ils aiment beaucoup la verroterie & les anneaux de cuivre; presque toujours on leur voit, soit aux bras, soit aux jambes, des bracelets faits avec des défenses d'Eléphant; ils en scient en rouelles la partie creuse & laissent à ces anneaux naturels plus ou moins d'épaisseur; il n'est plus question que de les polir & de les arrondir extérieurement; ces gros anneaux ne pouvant

s'ouvrir,

s'ouvrir, il faut que la main puiſſe y paſſer pour les couler au bras; ce qui fait qu'ils ſont toujours aiſés & qu'ils jouent continuellement l'un ſur l'autre. Si l'on donne à des enfans des anneaux moins larges, à meſure qu'ils grandiſſent le vide ſe remplit, & cette preſqu'adhérence eſt un luxe qui flatte beaucoup ceux qu'on a ainſi décorés dès leur jeune âge. Ils ſe font encore des colliers avec des os d'animaux enfilés, auxquels ils ſavent donner la blancheur & le poli le plus parfait. Quelques-uns ſe contentent de l'os entier d'une jambe de mouton; & cet ornement figure aſſez bien ſur la poitrine; c'eſt une mouche ſur le viſage d'une jolie femme; le Gonaquoi, comme on le peut voir dans la planche qui le repréſente, a la même coquetterie. Quelquefois auſſi ils remplacent cet os par une corne de Gazelle ou toute autre choſe, ſelon leur caprice; on verroit, je crois, autant de variétés & de bizarreries dans leurs ajuſtemens, qu'on en voit en Europe, s'ils avoient les mêmes moyens & les mêmes reſſources; ils ſont aſſez conſtans dans leurs habillemens, parce qu'ils ne pourroient remplacer, par aucune étoffe, les peaux dont ils ſe couvrent. Il paroîtroit qu'ils ſont moins pudiques que les Hottentots, parce qu'ils ne font point uſage du Jakal pour cacher les parties naturelles; un petit capuchon de peau, qui ne couvre que le gland, loin de paroître modeſte, annonce la plus grande indécence; ce petit capuchon tient à une courroie qui s'attache à la ceinture uniquement pour ne pas le perdre; car, s'il ne craint point de piqûres ou de morſures d'inſectes, le Caffre s'inquiète peu que le capuchon ſoit en place ou non. Je n'ai vu qu'un ſeul homme qui portât, aulieu du capuchon, un étui de bois ſculpté; c'étoit une nouvelle & ridicule mode qu'il avoit priſe chez un peuple de Noirs éloigné de la Caffrerie. Dans la ſaiſon des chaleurs, le Caffre va toujours nud; il ne conſerve que ſes ornemens: dans les jours froids, il porte un Kros de peau de Veau ou de Bœuf, qui ſouvent deſcend juſqu'à terre; j'en donne une idée exacte, dans les planches 5 & 6, qui offrent un jeune Caffre, tenant ſon faiſceau de ſagayes & une femme donnant à têter à ſon enfant.

Une particularité qui, peut-être, ne se rencontre nulle part, & qui mérite de fixer l'attention, c'est que les femmes Caffres ne font aucun cas de la parure ; comme elles sont, en comparaison des autres Sauvages, bien faites & jolies, auroient-elles donc de plus le bon esprit de croire que les ornemens sont moins faits pour ajouter à la beauté, que pour masquer des imperfections ? quoi qu'il en puisse être, on ne leur voit jamais l'étalage & la profusion de la coquetterie Hottentote. Elles ne portent pas même de bracelets de cuivre ; leurs petits tabliers, plus courts encore que ceux des Gonaquoises, sont bordés de quelques rangs de verroterie ; voilà leur plus grand luxe. La peau que les Hottentotes portent sur les reins, par derrière, les femmes Caffres la font remonter jusqu'aux aisselles, & l'attachent au-dessus de la gorge qui en est couverte. Elles ont aussi, comme leurs maris, le Kros ou Manteau, soit de Veau, soit de Bœuf, mais presque toujours ras ; les uns & les autres ne s'en servent que dans la saison pluvieuse ou lorsqu'il fait froid. Ces peaux sont aussi maniables, aussi moëlleuses que nos plus fines étoffes ; quant aux procédés de la mégisserie des Caffres, ils sont à peu près les mêmes que ceux des Hottentots.

Quelque soit le temps, quelle que soit la saison, jamais les deux sexes ne couvrent leur tête ; j'ai quelquefois remarqué une plume fichée dans les cheveux ; encore cette fantaisie est-elle fort rare.

Les précautions des femmes Caffres, dans leurs accouchemens & dans leurs incommodités périodiques, sont absolument semblables à celles des Gonaquoises ou Hottentotes.

Leurs occupations journalières se bornent à façonner de la poterie, qu'elles travaillent aussi adroitement que leurs maris ; celles que j'avois eues dans mon Camp, y ayant trouvé de la terre glaise qui leur convenoit, n'avoient point perdu cette occasion de se faire des marmites & autres vaisselles à leur usage ; elles n'avoient même pas manqué, à leur départ, d'emporter une grande provision de cette terre, dont elles avoient chargé leurs Bœufs ; ce sont encore ces femmes, comme je l'ai dit, qui travaillent les

paniers; ce ſont-elles qui préparent les champs à recevoir les ſemences; elles grattent la terre avec des pioches de bois plutôt qu'elles ne la labourent.

Les cabanes Caffres, plus ſpacieuſes & plus élevées que celles des Hottentots, ont auſſi la forme plus régulière ; c'eſt abſolument un demi-globe parfaitement arrondi; la carcaſſe en eſt faite avec une eſpèce de treillage bien ſolide & bien uni, parce qu'il doit durer long-temps; on l'enduit enſuite, tant en dedans qu'en dehors, d'une eſpèce de torchis ou d'algamaſſe de bouze & de glaiſe battus enſemble, & bien uniment répandus ; ces huttes offrent à l'œil un air de propreté que n'ont certainement point les demeures hottentotes; on les croiroit badigeonnées; la ſeule ouverture qui ſoit à ces cabanes eſt tellement étroite & baſſe, qu'il faut ſe mettre à plat-ventre pour y pénétrer; cette coutume me parut d'abord extravagante & renchérir beaucoup ſur celle des Hottentots; mais, comme ces huttes ne ſervent abſolument qu'à paſſer la nuit, il eſt plus facile de s'y clore & de s'y défendre, ſoit contre les animaux, ſoit contre les ſurpriſes de l'ennemi. Le ſol intérieur eſt enduit comme les murs; dans le centre on ménage un petit âtre ou foyer circulairement entouré d'un rebord ſaillant de deux ou trois pouces pour contenir le feu & mettre la cabane à l'abri de ſes atteintes; dans le tour extérieur & à cinq ou ſix pouces de la cabane, on creuſe un petit canal profond d'un demi-pied & qui porte autant de largeur; ce canal eſt deſtiné à recevoir les eaux; cette précaution éloigne toute eſpèce d'humidité; j'ai viſité & parcouru, dans différens cantons, plus de ſept à huit-cents huttes; jamais je n'en ai vu une ſeule qui fut quarrée, comme on l'a dit; d'ailleurs je crois qu'il importe peu au Lecteur de ſavoir ſi ces Sauvages ſont logés quarément ou rondement; mais c'eſt une remarque qui m'a prouvé que cette manière de vouloir tout dire, décèle, tôt ou tard, le Voyageur qui n'a pas tout vu.

Les terres de la Caffrerie étant, ſoit par elles-mêmes, ſoit par leurs poſitions, ſoit auſſi par la quantité de petites rivières qui les rafraîchiſſent, beaucoup plus fertiles que celles des Hottentots,

il suit nécessairement que les Caffres qui, d'ailleurs s'entendent à la culture, sont aussi Nomades; & c'est ce qui arrive quand on ne va point troubler leur repos; le terrein qui les a vu naître les voit mourir, à moins qu'ils ne soient assaillis, je ne dis pas seulement par de barbares persécuteurs avides de leur sang, mais par quelques-uns de ces fléaux destructeurs qui n'épargnent pas plus les hommes que les animaux, & qui, dans un moment, couvrent de deuil d'immenses pays. Un logement agréable & solide, placé près d'un ruisseau, au milieu du champ défriché qu'on a reçu de ses pères, n'en est-ce pas assez pour enrichir l'idiome Caffre du doux nom de Patrie que ne connoîtra jamais l'errante insouciance du Hottentot.

J'ai cependant fait une remarque qui, pour être étrange, n'en est pas moins certaine & générale; malgré les forêts & les bois superbes qui couvrent la Caffrerie, malgré ces pâturages magnifiques qui s'élèvent de façon à dérober aux yeux les troupeaux épars dans les champs, malgré les rivières, les ruisseaux qui se croisent en mille sens divers pour les rendre féconds & rians, les Bœufs, les Vaches & presque tous les animaux y sont plus petits que ceux des Hottentots; cette différence provient assurément de la nature de la séve, & d'un goût sur qui prédomine dans toutes les espèces d'herbages; j'ai fait cette observation non-seulement sur les animaux domestiques des cantons qui me sont connus, mais aussi sur tous ceux qui sont Sauvages, & je les ai trouvés réellement plus petits que ceux que j'avois précédemment vus dans des Pays secs & arides; j'ai remarqué, dans mon Voyage chez les Namaquois qui n'habitent que des rochers & la terre la plus ingrate peut-être de l'Afrique entière, qu'ils avoient les plus beaux Bœufs que j'eusse rencontrés, & qu'il n'est pas jusqu'aux Eléphans & Hippopotames, qui ne fussent plus forts que par-tout ailleurs. Aussi le peu de pâturage, qui se trouve dans ces lieux maudits, est-il fort doux & fort suave; cette qualité des plantes se distingue aisément; j'avois, pour cela, un moyen infaillible, lorsque j'arrivois dans un canton nouveau; quand mon troupeau revenoit de la pâture, je jugeois de l'âpreté des herbes,

par l'empreſſement avec lequel il ſe répandoit dans mon camp pour y chercher, de tous côtés, les os que mes chiens avoient abandonnés : ils ſoulageoient leurs dents, vivement agacées, en rongeant ces os qui, par leur nature calcaire, devoient en effet émouſſer & éteindre l'agacement & l'acidité qui les tourmentoient ; jamais nous ne jettions les os dans le feu ; lorſque nous en manquions, du bois ſec ou même des pierres y ſuppléoient ; & même à défaut de tout cela, ils ſe rongoient mutuellement les cornes ; quand les pâturages étoient excellens, cette cérémonie n'avoit jamais lieu.

Une induſtrie mieux caractériſée, quelques arts de néceſſité première, il eſt vrai, un peu de culture, quelques dogmes religieux annoncent, dans le Caffre, une Nation plus civiliſée que celles du côté du Sud ; la circonciſion qu'ils pratiquent généralement prouveroit aſſez ou qu'ils doivent leur origine à d'anciens Peuples dont ils ont dégénéré, ou qu'ils l'ont ſimplement imitée de voiſins dont ils ne ſe ſouviennent plus ; car, lorſqu'on leur parle de cette cérémonie, ce n'eſt, ſelon eux, ni par religion, ni par aucune autre cauſe myſtique qu'ils la pratiquent ; ils ont pourtant une très-haute idée de l'Auteur des êtres & de ſa puiſſance ; ils croyent à une autre vie, à la punition des méchans, à la récompenſe des bons ; mais ils n'ont point d'idée de la création ; ils penſent que le monde a toujours exiſté, qu'il ſera toujours ce qu'il eſt ; ils ne ſe livrent, du reſte, à aucune pratique religieuſe, ne prient jamais, en ſorte qu'on pourroit très-bien dire qu'ils n'ont pas de religion, s'il n'y a point de religion ſans culte ; ils ſont eux-mêmes les Inſtituteurs de leurs enfans, & n'ont point de Prêtres. En revanche, ils ont des ſorciers que la plus grande partie révère & craint beaucoup ; je n'ai jamais joui de la ſatisfaction d'en joindre un ſeul ; je doute fort, malgré tout leur crédit, qu'ils en impoſent, autant que les nôtres, à la multitude.

Les Caffres ſe laiſſent gouverner par un Chef général, ou, ſi l'on veut, une eſpèce de Roi ; ſon pouvoir, comme j'ai eu occaſion de l'obſerver, eſt très-borné ; ne recevant point de ſubſides, il ne peut avoir aucunes troupes à ſa ſolde ; il eſt loin du Deſpo-

tisme. C'est le père d'un Peuple libre; il n'est ni respecté, ni craint; il est aimé. Souvent il est le moins riche de ses Sujets, parce que, maître de prendre autant de femmes qu'il en veut, & ces femmes se faisant un honneur de lui apartenir, la dépense que son train royal occasionne, & qu'il est obligé de prendre, dans sa caisse particulière, je veux dire, dans son champ, ses bestiaux, ses fourages, &c. souvent le ruine & réduit ses propriétés à rien. Sa cabane n'est ni plus haute ni mieux décorée que les autres; il rassemble sa famille & son sérail autour de lui; ce qui compose un groupe de douze ou quinze huttes tout au plus; les terres qui l'environnent sont ordinairement celles qu'il cultive; c'est un usage que chacun récolte lui-même ses grains pour en disposer à sa manière; c'est la nourriture favorite des Caffres; ils les écrasent & les broyent entre deux pierres; c'est aussi, pour cette raison, que chaque famille s'isolant pour avoir ses productions à sa portée, une Horde seule qui ne seroit pas fort nombreuse, peut occuper souvent une lieue quarrée de terrein; ce qu'on ne voit jamais chez les Hottentots ni les Gonaquois.

Cet éloignement des différentes Hordes entr'elles, exige qu'on leur donne des Chefs. C'est le Roi qui les nomme. Lorsqu'il a à leur communiquer des avis intéressans pour la Nation, il les fait venir & leur donne ses ordres que je devrois appeler ses nouvelles: les différens Chefs, porteurs de ces nouvelles, retournent chez eux pour en faire part aux leurs.

L'arme du Caffre, la simple lance ou sagaye, annonce en lui un caractère intrépide & grand; il méprise & regarde comme indigne de son courage les flèches empoisonnées, si fort en usage chez ses voisins; il cherche toujours son ennemi face à face; il ne peut lancer sa sagaye qu'il ne soit à découvert. Le Hottentot, au contraire, caché sous une roche, ou derrière un buisson, envoie la mort, sans s'exposer à la recevoir; l'un est le Tigre perfide qui fond traîtreusement sur sa proie; l'autre est le Lion généreux qui s'annonce, se montre, attaque & périt, s'il n'est pas vainqueur: l'inégalité des armes n'est point capable de le faire balancer; son courage & son cœur sont tout pour lui; en guerre, à la vérité,

il porte un bouclier d'environ trois pieds de hauteur, fait de peau de Buffle prise dans la partie la plus épaisse ; cela lui suffit, pour le défendre des flèches & même des sagayes ; mais cette arme défensive ne le met pas à l'abri de la balle ; le Caffre manie encore, avec beaucoup d'adresse, une arme non moins terrible que la sagaye, lorsqu'il a joint son ennemi ; c'est une massue de deux pieds & demi de hauteur, faite d'un seul morceau de bois ou racine de trois à quatre pouces de diamètre, dans sa plus grande épaisseur, & qui va en diminuant par l'une des extrémités ; il frappe avec cet assommoir ; quelquefois même il le lance à quinze ou vingt pas ; il est rare qu'il n'atteigne pas au but qu'il s'est proposé ; j'ai vu l'un de ces Sauvages tuer ainsi une perdrix dans le moment où elle s'élevoit pour s'envoler.

Le pouvoir souverain est héréditaire dans la famille du Roi ; son fils aîné lui succède toujours ; mais, à défaut d'héritiers mâles, ce ne sont point les frères mais les plus proches neveux qui succédent ; dans le cas où le Souverain ne laisseroit ni enfans ni neveux, c'est alors parmi les Chefs des différentes Hordes qu'on choisit un Roi ; quelquefois l'esprit de parti s'en mêle ; de là la fermentation & les brigues qui finissent toujours par des scènes sanglantes.

La polygamie est d'usage chez les Caffres ; leurs mariages sont encore plus simples que ceux des Hottentots ; les parens du futur sont toujours contens du choix qu'il a fait ; ceux de la future y regardent d'un peu plus près ; mais il est rare qu'ils fassent de grandes difficultés ; on se réjouit ; on boit ; on danse pendant des semaines entières, plus ou moins, selon la richesse des deux familles ; ces fêtes n'ont jamais lieu que pour de premières épousailles ; les autres se font, pour ainsi parler, à la sourdine.

Les Caffres ne font pas plus de musique, n'ont pas d'autres instrumens que les Hottentots, si ce n'est que j'ai vu, chez l'un d'eux, une mauvaise flûte qui ne mérite pas qu'on en parle ; à l'exception du pas Anglois, leurs danses sont à peu près les mêmes.

A la mort du père, les enfans mâles & la mère partagent entr'eux la succession ; les filles n'héritent point ; elles restent avec leurs frères ou leur mère, jusqu'à ce qu'elles conviennent à quelqu'homme ;

si cependant elles se marient du vivant de leurs parens, elles ne reçoivent, pour dot, que quelques pièces de bétail, en proportion de la richesse des uns & des autres.

On n'enterre point ordinairement les morts; ils sont transportés hors du Kraal par la famille, & déposés dans une fosse ouverte & commune à toute la Horde; c'est là que les animaux viennent se repaître à loisir; ce qui purge l'air que gâteroit bientôt la corruption de plusieurs cadavres entassés. Les honneurs de la sépulture ne sont dus qu'au Roi & aux Chefs de chaque Horde; on couvre leurs corps d'un tas de pierres amassées en forme de dôme; c'est de là que provient cette suite de petites monticules qu'on voyoit autrefois rangées sur une même ligne, dans les environs du Bruyntjes-Hoogte, ancienne domination des Caffres.

Je ne connois point le caractère des Caffres, relativement à l'amour, & ne sais pas s'ils sont jaloux; tout ce que je crois, c'est qu'ils ne connoissent cette fureur que par rapport à leurs semblables; car ils cèdent volontiers leurs femmes, moyennant une petite rétribution, au premier Blanc qui paroît la désirer, Hans m'avoit fait plus d'une fois entendre que toutes celles que j'avois reçues dans mon camp, étoient à mon service, & que je pouvois choisir; en effet, il n'étoit sorte d'agaceries auxquelles elles ne se livrassent devant leurs hommes pour m'attirer dans leurs piéges, & ceux-ci n'étoient peut-être scandalisés que de la froideur avec laquelle je paroissois recevoir ces caresses.

Je ne pousserai pas plus loin ces détails, j'en ai dit assez pour montrer à quel point un Peuple diffère du Peuple son voisin, quand il n'y a point d'autre communication entr'eux que celle qu'établissent des guerres sanglantes, & d'éternelles inimitiés.

Le huitième jour, ce jour heureux qui devoit nous rapprocher du Cap, parut enfin. Je fis une revue générale de mes chariots, équipages, Bœufs, attelages, &c.; j'avois mis en ordre mes nouvelles collections & repassé les plus anciennes; les balles que j'avois commandées, & le plomb nécessaire à la chasse, étoient coulés; mes Bœufs qui, depuis long-temps, se reposoient & n'avoient pas manqué d'excellens pâturages, étoient à pleine peau & dans le meilleur

meilleur état possible; en un mot j'étois prêt à partir; j'accordai deux jours de plus pour prendre congé de nos bons voisins & nous divertir avec eux.

La nouvelle de ce départ définitif s'étoit répandue; je vis bientôt arriver toute la Horde par peletons, hommes & femmes. Haabas étoit à leur tête; tout ce qui avoit pu marcher, le suivoit; ils accouroient pour nous faire leurs adieux & recevoir les nôtres. Que j'étois aise qu'ils vinssent passer ces deux derniers jours avec moi! Le bon Haabas me présenta quatre ou cinq Gonaquois d'une autre Horde que la sienne & qui, ayant ouï parler de moi, avoient été députés pour m'engager à aller visiter leur canton: il étoit trop tard; mais j'adoucis mon refus, en leur promettant de me souvenir de leur tendre invitation, au premier voyage que j'entreprendrois dans ces contrées.

Tant que durèrent ces quarante-huit heures, on se livra, de part & d'autre, à tous les excès de la folie & du plaisir; mon eau de vie ne fut pas épargnée non plus que l'hydromel que Haabas avoit fait exprès préparer & apporter avec lui; mais la belle Narina & sa sœur, qui étoient de la partie, ne prenoient aucune part à ces orgies, tout innocentes qu'elles fussent: la tristesse avoit sur-tout voilé les traits de Narina; je la consolai comme je pus, je l'accablai de présens; je lui en remis pour sa sœur, sa mère & tous ses amis; en un mot, je me défis, dans ce moment de presque tous mes bijoux; mais la parure n'étoit pas ce qui l'occupoit en ce moment..... Je donnai à Haabas & à tout son monde tout ce qu'il me fut possible de leur donner, sans me faire de tort à moi-même & me priver de toutes ressources pour mon retour; le tabac fut sur-tout réparti entre ces braves gens jusqu'à profusion; je n'en gardai que pour les miens & le temps du retour.

Ensuite je pris à part le vénérable Haabas & le pressai avec tendresse, même avec émotion, de suivre les conseils que je lui avois donnés pour son salut & celui de toute sa Horde; je m'efforçai de lui persuader que la tranquillité apparente des Colons toujours assemblés dans le même endroit couvoit quelque nouveau

projet, & par conséquent de nouvelles trahiſons ; que ſon Kraal étant placé préciſément entre les Colons & les Caffres, il pouvoit, tôt ou tard, devenir la victime des uns ou des autres.

Il me promit qu'il s'éloigneroit lorſque je ſerois parti ; qu'il ne s'y étoit pas déterminé plus tôt pour ſe ménager le plaiſir de me voir encore une fois, à mon retour de la Caffrerie; mais il ajouta, avec cette cordialité, cet amour dont il m'avoit déjà donné tant de preuves, que, ſi les temps devenoient plus heureux, c'eſt-à-dire, ſi la paix ſe rétabliſſoit, ſa réſolution étoit priſe de venir s'inſtaler dans mon camp tant en mémoire d'un bienfaicteur, que parce qu'on ne pouvoit choiſir un endroit plus agréable.

Le 4 Décembre arriva; je partis... je tenterois vainement de peindre la conſternation de ces malheureux Gonaquois; on eût dit que je les livrois aux bêtes féroces, & qu'ils perdoient tout en me perdant; je peindrois moins encore ce qui ſe paſſoit dans mon ame; j'avois donné le ſignal ; mes hommes, mes chariots, tous mes troupeaux déjà étoient en marche; je ſuivis ce convoi avec lenteur, traînant mon cheval par la bride; je ne regardai plus derrière moi ; je ne prononçai plus un ſeul mot & je laiſſai mes larmes ſoulager la vive oppreſſion de mon cœur.

Mes bons amis, mes vrais amis, je ne vous reverrai plus ! .. Quelle que ſoit la cauſe des tendres ſentimens que vous m'aviez jurés, ſoyez tranquilles; la ſource n'en eſt pas plus pure en Europe que parmi vous ; ſoyez tranquilles ; aucune force n'eſt capable d'en affoiblir la mémoire; pleins de confiance en mes adieux, mes regrets & mes larmes, vous m'aurez peut-être attendu long-temps ! dans vos calamités, votre ſimplicité décevante vous aura peut-être plus d'une fois ramenés aux lieux chéris de nos rendez-vous, de nos fêtes; vous m'aurez vainement cherché ; vainement vous m'aurez appelé à votre ſecours ; je n'aurai pu ni vous conſoler, ni vous défendre ! d'immenſes pays nous ſéparent pour jamais. . . . Oubliez-moi; qu'un fol eſpoir ne trouble pas la tranquillité de vos jours ; cette idée feroit le tourment de ma vie; j'ai repris les chaînes de la Société; je mourrai, comme tant d'autres, appeſanti ſous leur poids énorme ; mais je pourrai du

moins m'écrier à mon heure dernière : « Mon nom déjà s'efface chez les miens, quand la trace de mes pas est encore empreinte chez les Gonaquois » !

D'après les indications que j'avois reçues, j'estimois que nous trouverions les Sneuw-Berg à l'Ouest; qu'ainsi, laissant le Bruyntjes-Hoogte à ma gauche & traversant la chaîne de montagnes qui en porte encore le nom, quoiqu'elle s'en éloigne beaucoup, nous devions infailliblement arriver à celles de neige à quarante ou cinquante lieues, plus ou moins, suivant les détours que me forceroient de prendre mes voitures & tout mon bagage.

J'avois ouï parler si diversement de ces gattes ou montagnes, que, dévoré du plus ardent désir de les voir par moi-même & de les traverser à mon aise, je ne pouvois y arriver assez tôt à mon gré. Prévenu d'ailleurs que leur élévation & la froidure de leurs sommets les rendent inhabitables pendant plusieurs mois de l'année, ce climat nouveau me promettoit des productions nouvelles, & des variétés de plus d'un genre, bien dignes assurément de piquer ma curiosité.

La chaleur étoit excessive; nous n'en fîmes pas moins six grandes lieues; à une heure après midi, nous nous arrêtâmes sur les restes d'un Kraal horriblement dévasté; sa triste Horde avoit probablement été surprise & massacrée sur la place; la terre étoit jonchée d'ossemens humains & de parties de cadavres; révoltant spectacle que nous nous empressâmes de fuir!

Remis en route, à quatre heures du soir, trois heures de marche nous conduisirent à une habitation délaissée, dont on avoit seulement enlevé les meubles; je me proposai d'y passer la nuit; mais à peine nous y fûmes-nous établis, que des démangeaisons extraordinaires parcoururent tout mon corps; je me découvris la poitrine; elle étoit noircie d'essaims innombrables de puces; mes Hottentots ne furent pas non plus entièrement exempts des atteintes de cette vermine importune; nous quittâmes, sur le champ, ces lieux empoisonnés, que mes gens nommèrent le *Camp des puces*, pour aller nous établir, plus loin, sur les bords d'un ruisseau limpide & très-riant; je m'y plongeai tout entier sans me donner

même le temps de me déshabiller ; j'avois le corps absolument truité ; Klaas me conseilla, au sortir de ce bain, de me laisser frotter à la manière des Sauvages ; je fus donc graissé & boughoué pour la première fois de ma vie, & je m'en trouvai soulagé : quoique nous ne nous fussions arrêtés qu'un quart d'heure dans cet endroit malencontreux, mes chiens & mes chariots étoient couverts de ces insectes ; l'opération balsamique à laquelle je venois de me livrer, étoit le seul moyen de m'en garantir jusqu'à ce que le temps ou le premier orage eussent achevé de nous en purger tout-à-fait ; en raison de ce procédé familier à mes Hottentots, ils en avoient été moins assaillis que leur maître.

Le nouveau site que nous venions occuper, & sur lequel nous passâmes la nuit, n'étoit pas sans agrémens ; nous étions flanqués au Nord par des forêts immenses de ces mêmes arbres dont j'ai parlé ci-dessus ; la plaine étoit couverte de Mimosa que les Colons nomment *Dooren-Boom* ; j'eus le plaisir de les voir en pleine fleur ; circonstance heureuse pour moi & que je n'avois garde de négliger ; car, comme je l'ai dit, les fleurs de cet arbre attirent une quantité d'insectes rares qu'on ne trouve communément que dans cette saison & ces mêmes insectes font arriver des volées de toute espèce d'oiseaux auxquels ils servent de nourriture ; je me fixai donc dans cette plaine où je m'amusai à varier mes campemens ; j'eus lieu de présumer que toute cette lisière, qui borde la forêt, avoit été autrefois habitée par les Caffres ; nous n'y pouvions faire un pas, sans rencontrer des restes de huttes antiques plus ou moins dégradées par le temps ; j'y trouvai sans peine les deux espèces de Gazelles Gnou & Spring-bock ; le silence des nuits ne me parut jamais plus majestueux qu'en cet endroit ; les rugissemens des Lions résonnoient autour de nous à des intervalles égaux ; mais les conversations de ces dangereuses bêtes féroces ne pouvoient nous effrayer après plus de douze mois d'habitude au milieu d'elles & n'interrompoient nullement notre sommeil. Nous ne nous relâchions cependant pas de nos précautions ordinaires. J'augmentois, de jour en jour, mes collections, & je les enrichis là d'un oiseau magnifique, inconnu des Ornithologistes ; mes gens lui donnèrent le nom

Uyt-Lager (le moqueur). Il suffisoit qu'il apperçut l'un de nous ou même un de nos animaux, pour que son espèce arrivât par vingtaine sur les branches qui nous avoisinoient le plus; & là, dressés perpendiculairement sur leurs pieds, & se balançant tout le corps de côtés & d'autres, ils nous assourdissoient de ces syllabes répétées avec précipitation GRA, GA, GA, GA; les pauvres bêtes sembloient se livrer à discrétion; nous en tuâmes tant que nous en voulûmes; cet oiseau est, à peu près, de la grosseur du Merle; son plumage verd-doré a le reflet pourpre; sa queue longue a la forme d'un fer de lance; elle est, de même que les pennes de l'aile, agréablement tachetée de blanc; le bec courbe & long, est remarquable, ainsi que ses pieds, par une couleur du plus beau rouge; il grimpe le long des branches pour y chercher des insectes dont il se nourrit & qui se cachent sous l'écorce qu'il détache très-adroitement avec son bec.

Il ne faut pas croire que ce soit un Grimpereau, quoiqu'il paroisse y ressembler; des caractères essentiels, comme on le verra, le séparent de cette classe.

Ayant, un soir, remarqué que, sans précautions & sans que notre présence leur inspirât la moindre crainte, ils venoient tous se coucher en foule dans différens trous creusés autour d'un très-gros arbre, près duquel nous étions campés, je fis boucher plusieurs de ces trous; le lendemain, en levant avec précaution le scellé, j'eus le plaisir de les prendre par le bec, à mesure qu'ils se présentoient pour sortir; cette chasse est assurément facile & bien simple; on peut se procurer, de la même façon, toutes les espèces de Pics & de Barbus; mais ceux-ci se couchant plus mystérieusement que les premiers, sont aussi plus difficiles à découvrir; il est une règle que je crois assez générale: c'est que tous les Oiseaux qui ont deux doigts devant & deux derrière, se retirent dans des creux d'arbres, pour y passer la nuit; ce qui ne prive pas de cet instinct d'autres espèces, telles que les Mésanges, les Torches-Pot, &c.

Il seroit imprudent de fourrer la main dans les trous dont je viens de parler, sans être bien sûr de ce qu'on va y trouver;

car souvent il s'y rencontre de petits quadrupèdes de la grosseur du Rat ; souvent aussi des serpens s'y introduisent pour dévorer les œufs ou les Oiseaux ; &, quoique ces Reptiles, pour la plupart, ne soient point mal-faisans, ils ne laissent pas de causer une grande frayeur dont on n'est pas le maître ; l'espèce nommée *Kooper-Kapel*, dont j'ai déjà parlé, monte fort bien dans les arbres, & pourroit aussi se réfugier dans quelques-uns de ces trous ; ce seroit alors plus qu'une épouvante, & l'on payeroit cher son imprudente curiosité.

Le 16, nous nous remîmes en route. En cinq campemens différens, j'avois battu tout le canton que nous quittions. Après trois heures de marche, je trouvai le Klein-Vis-Rivier ; je ne pus aller plus loin ce jour là ; nous perdîmes beaucoup de de temps à chercher un endroit de la rivière qui fût guéable pour nos voitures : elles avoient déjà failli d'y culbuter.

Le jour suivant, nous la traversâmes heureusement ; une habitation délaissée vint encore s'offrir à mes regards ; je ne fus pas même tenté d'en approcher ; quelques lieues plus loin, nous retrouvâmes des Mimosa en très-grande quantité & tout aussi fleuris que ceux que je venois d'abandonner la veille ; je résistai d'autant moins à la tentation de m'arrêter aux bords de ces forêts, que j'y rencontrai des oiseaux que je n'avois vus nulle part, &, pour la seconde fois, ce genre de Perroquet dont j'ai parlé plus haut ; je m'écartai un peu & me trouvai dans une espèce de petite prairie, au milieu d'un bois de haute futaie ; ce désert paisible favorisoit mes opérations, & me parut commode pour mes équipages ; mais comment les y faire arriver à travers des broussailles, des arbres & des branches qui se croisoient en mille sens divers ? Nous avions franchi des obstacles plus insurmontables ; celui-ci céda, comme tous les autres, à nos efforts. Le dix-neuf, après beaucoup de peines & de fatigues, nous en vînmes à bout ; seulement j'eus le malheur de perdre un de mes bons Timoniers qu'une voiture entraîna avec tant de violence contre un Mimosa, que les épines de cet arbre pénétrèrent & se rompirent dans l'omoplate de l'animal. Nous retirâmes, comme nous pûmes, toutes

celles qui étoient encore apparentes ou que nous pouvions mordre avec nos tenailles; mais tout notre art n'allant pas au-delà, celles qui s'étoient plus enfoncées & que nous ne pouvions saisir ni même apercevoir, occasionnèrent une inflammation telle, que, vingt-quatre heures après, toutes les consultations de mes meilleurs esculapes se réduisirent au parti d'assommer le malade; ce qui fut exécuté sur le champ.

Les Touracos fourmilloient également dans ce bois; ils y étoient moins sauvages, & me paroissoient plus grands que ceux des forêts d'Auteniquoi; j'y trouvai une espèce nouvelle de Calao; &, parmi d'autres que je n'avois point vues jusques-là, je distinguai un Merle à ventre orangé, qui, outre le plaisir que me causoit sa découverte, me fournit encore l'occasion de juger de la simplicité des Hottentots.

Ce fut Pit qui, le premier, m'apporta cet Oiseau; il étoit femelle; j'ordonnai à ce Chasseur de retourner, sur le champ, dans l'endroit où il l'avoit tué, ne doutant point qu'il n'y rencontrât le mâle; mais il me pria de l'en dispenser, n'osant pas, ajoutoit-il, prendre sur lui de le tirer; j'insistai; quel fut mon étonnement lorsque je le vis d'un air affligé & d'un ton presque lamentable, m'attester qu'il lui arriveroit certainement quelque malheur; qu'à peine avoit-il mis bas la femelle, le mâle s'étoit acharné à le poursuivre, en lui répétant sans cesse PIT-ME WROU, PIT-ME WROU! il faut observer que ces deux mots sont en effet les cris de cet Oiseau; je m'en suis mieux convaincu que par les vaines terreurs de ce Pit, lorsque j'ai eu dans la suite l'occasion de tirer moi-même de ces Merles. Les syllabes qu'il prononce & qui avoient effrayé mon chasseur, sont trois mots Hollandois qui signifient Pit ou pierre, ma femme; il s'étoit imaginé que l'Oiseau l'appelant par son nom, lui redemandoit sa moitié. Il me fut impossible de tranquilliser l'imagination frappée de cet homme, qui refusa toujours constamment de tirer sur ces Oiseaux; s'il lui fut malheureusement arrivé un accident durant nos marches & nos chasses, qu'elle qu'en fut la cause, ses camarades n'eussent pas manqué de l'attribuer au massacre du premier de ces Merles; cette

croyance, fondée sur des faits que j'eusse été moi-même en état d'attester, auroit pu consacrer, au sein des déserts d'Afrique, le premier miracle d'une religion naissante.

Je rencontrai, par-tout dans la forêt, une espèce de Singes Cercopithèques à face noire; mais je ne pouvois jamais les atteindre. Sautant d'un arbre à l'autre, comme pour me narguer, un clin-d'œil voyoit, tour-à-tour, paroître & disparoître ces Cercopithèques turbulens; je me fatiguois vainement à leur poursuite; cependant, un matin que je rôdois aux environs de mon camp, j'en aperçus une trentaine assis sur les branches d'un arbre, & présentant leurs ventres blancs aux premiers rayons du Soleil. Celui qu'ils avoient choisi étoit assez isolé pour que l'ombre des autres ne les gênât pas; je gagnai, par le taillis, l'endroit qui m'en approchoit le plus, sans être découvert; & de là, prenant ma course, j'arrivai à leur arbre avant qu'ils eussent eu le temps d'en descendre; j'étois certain qu'aucun d'eux ne s'étoit échappé; malgré cela, je n'en pus apercevoir un seul, quoique je tournasse de tous côtés & mes regards & mes pas, & que je fisse le plus sévère examen de l'arbre où je savois qu'ils étoient cachés. Je pris le parti de m'asseoir à quelque distance du pied, & de guetter de l'œil, jusqu'à ce que j'aperçusse quelque mouvement; je fus payé de ma constance, après un assez long espace de temps; je vis enfin une tête qui s'alongeoit pour découvrir apparemment ce que j'étois devenu; je l'ajustai, l'animal tomba; je m'étois attendu que le bruit du coup alloit faire déguerpir toute la troupe; c'est ce qui n'arriva cependant pas; &, pendant plus d'une demi-heure encore que je gardai mon poste, rien ne remua; rien ne parut. Lassé de ce manége fatigant, je tirai au hasard plusieurs coups dans les branches de l'arbre, & j'eus le plaisir d'en voir tomber deux autres; un troisième, qui n'étoit que blessé s'accrocha, par la queue, à une petite branche; un nouveau coup le fit arriver à son tour; content de ce que je m'étois procuré, je ramassai mes quatre Singes & je marchai vers mon camp; lorsque je fus à une certaine distance de l'arbre, je vis toute la troupe, qui avoit calculé mon éloignement, descendre avec précipitation & gagner l'épaisseur du bois, en poussant de grands

grands cris ; je jugeai, à quelques traîneurs qui ſuivoient péniblement, boitant du devant ou du derrière, que mes plombs en avoient bleſſé pluſieurs ; mais, dans cette fuite précipitée, je ne remarquai point, comme l'ont dit quelques Voyageurs, que les mieux portans aidaſſent les eſtropiés en les chargeant ſur leurs épaules, pour ne point retarder la marche commune, & je crois, qu'à leur égard ainſi qu'à celui des Hottentots, pourſuivis en guerre, la Nature eſt la même, & qu'on a déjà trop de veiller à ſon propre ſalut, pour s'occuper de celui des autres.

De retour à ma tente, j'examinai ma chaſſe ; cette eſpèce de Singe eſt d'une grandeur moyenne ; ſon poil, aſſez long, eſt généralement d'une teinte verdâtre ; il a le ventre blanc, comme je l'ai déjà dit, & la face entièrement noire ; ſes feſſes ſont calleuſes ; cette partie nue eſt, ainſi que celles de la génération du mâle, d'un très-beau bleu ; dans le moment où j'examinois ces animaux, Keès entre dans ma tente ; je crois qu'il va jeter les hauts cris, en apercevant ſes camarades, quoique d'une eſpèce différente de la ſienne ; il me parut qu'il ne craignoit pas autant les morts que les vivans ; il montre de l'étonnement ; il les conſidère l'un après l'autre ; les tourne & retourne en tous ſens pour les examiner, comme il me l'avoit vu faire ; il n'étoit pas, je crois, le premier Singe qui voulût trancher du Naturaliſte ; mais un ſecret motif, beaucoup moins généreux, le preſſoit fortement ; il avoit découvert des tréſors en tâtant les joues des quatre défunts ; je le vis bientôt ſe haſarder à leur ouvrir la bouche, l'un après l'autre & tirer de leurs ſalles (*) des amandes toutes épluchées de l'arbre *Géel Hout*, & les entaſſer dans les ſiennes.

Le campement que j'occupois devenoit intéreſſant & riche pour moi ; il étoit, de plus, agréable à mes gens & très-abondant pour mes beſtiaux ; auſſi j'y reſtai juſqu'au 28, & ne le quittai qu'avec beaucoup de regret : c'eſt un de ceux où je ſens qu'il

(*) Les Naturaliſtes nomment *ſalles* ces eſpèces de poches qu'ont les ſinges entre les joues & les machoires inférieures ; c'eſt une ſorte de magaſin dans lequel ils conſervent, pour l'occaſion, les fruits qu'ils trouvent, lorſqu'ils n'ont ni le temps ni le beſoin de les manger.

m'eût été facile d'oublier qu'il eſt d'autres climats, d'autres mœurs, d'autres plaiſirs.

Dès le matin du jour ſuivant, nous délogeâmes; &, trois heures plus tard, quelques Sauvages Hottentots s'offrirent à notre rencontre; ils conduiſoient devant eux des Moutons, & faiſoient route pour rejoindre leurs Hordes reſpectives, dont ils s'étoient éloignés dans je ne ſais quel deſſein; je leur payai généreuſement une couple de leurs bêtes dont j'avois beſoin; nous marchâmes avec eux pendant plus d'une heure; après quoi, leur deſtination n'étant plus la nôtre, ils nous quittèrent pour regagner leurs Kraals, à quelques lieues de là; nous fûmes arrêtés, trois heures après, par le Klein-Vis qui, de puis que nous l'avions traverſé, s'offroit à nous pour la troiſième fois. Les roues d'une de mes voitures commençoient à ſe déboîter; les rayons jouoient tellement dans les moyeux que le moindre cahot nous faiſoit trembler; un plus long retard eût augmenté le mal; il fut réſolu que nous reſterions campés quelques jours pour les réparer; c'eſt à cette place que, deux jours après, ſuivant le nouveau ſtyle de mon Calendrier, nous paſsâmes le premier jour de l'an 1782.

Les Hottentots, qui ne comprennent rien à l'année ſolaire, ſont éloignés de connoître l'étiquette du premier jour qui la commence; ainſi point de complimens de notre part & par conſéquent point de faux ſermens & d'hypocrites proteſtations: je me donnai ſeulement, pour mes étrennes, un chapeau neuf que je n'avois pas encore retappé, & l'on tira au blanc celui que je quittois; Klaas fit voler la bouteille en mille pièces; je ne ſaurois peindre la joie qu'il reſſentit d'avoir remporté ce prix, qui ajoutoit, à ſa garderobe, un meuble précieux, une parure plus magnifique encore que la culotte uſée dont je lui avois fait cadeau, lors de mon entrée ſolennelle chez les Gonaquois.

Le lendemain, tandis que nous étions occupés de notre chariot & de ſes roues, la joie ſe répandit, tout d'un coup, ſur tous les viſages. Lorſque je demandai la cauſe de cette vive émotion, on s'approcha de moi pour me faire remarquer, dans le lointain, un nuage qui s'avançoit vers nous; je ne voyois rien à ce phéno-

mène qui dût si fort nous réjouir ; ce ne fut que lorsque ce prétendu nuage nous eut gagnés, que je distinguai qu'il n'étoit formé que par des millions de sauterelles qui faisoient route. On m'avoit beaucoup parlé de l'émigration de ces insectes qui s'assemblent tous les ans par bandes innombrables & quittent les lieux qui les ont vu naître pour aller s'établir ailleurs ; mais je les voyois pour la première fois ; celles-ci voyageoient en si grand nombre, que l'air en étoit réellement obscurci ; elles ne s'élevoient point beaucoup au-dessus de nos têtes ; elles formoient une colonne qui pouvoit embrasser deux à trois mille pieds en largeur, &, montre à la main, elles mirent plus d'une heure à passer. Ce bataillon étoit tellement serré, qu'il en tomboit comme une grêle des pelotons étouffés ou démontés ; mon Keès les croquoit à plaisir en même temps qu'il en faisoit provision.

Mes gens s'en firent aussi un régal ; ils me vantèrent si fort l'excellence de cette manne que, cédant à la tentation, je voulus m'en régaler comme eux : mais, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'en Grèce & nommément dans Athènes, les marchés publics étoient toujours fournis de cette nourriture & qu'elle faisoit les délices des gourmets de ce temps, j'avoue de bonne-foi que j'aurois mal figuré parmi ces Acridophages, à moins qu'avec le goût des Grecs, le Ciel ne m'eût fait jouir d'une constitution différente.

Nous partîmes enfin, le 3 Janvier ; &, laissant derrière nous la chaîne des montagnes du Bruyntjes-Hoogte, nous aperçûmes, au Nord, celles de Sneuwberg après lesquelles nous aspirions depuis si long-temps. Quoique nous fussions parvenus à la saison des plus fortes chaleurs nous découvrions encore de la neige dans les infractuosités & les enfoncemens les plus rapprochés du sommet de ces formidables montagnes. Tandis que je m'amusois à les considérer avec ma lunette, mes Hottentots m'annoncèrent qu'ils voyoient paroître un blanc ; cette nouvelle m'inspira le plus vif intérêt ; il y avoit tant de temps que je n'avois vu des hommes de cette couleur ! Celui-ci avoit fait un assez longue route, uniquement dans le dessein de se procurer du sel dans un lac situé près de Swart-

Kops-Rivier; je le joignis & m'entretins quelque temps avec lui; il ne put retenir ses larmes en me contant que, dans le commencemens de la guerre avec la Caffrerie contre laquelle il n'avoit jamais voulu se liguer à l'exemple des autres Colons, il avoit eu le malheur lui, sa femme, son fils unique & quelques Hottentots d'être attaqués, pendant la nuit, par ces Caffres qu'il avoit toujours ménagés; que chacun s'étoit précipitamment caché dans des buissons; mais que, le jour venu, la troupe s'étant rejointe, il avoit trouvé son fils percé de mille coups de sagayes, à la place même où nous étions actuellement arrêtés l'un & l'autre; le récit de cet infortuné père me pénétra de douleur; je n'essayai point de calmer la sienne; le plus morne silence exprimoit mieux que de vains discours tout ce qu'il devoit attendre de consolations de la part d'un être sensible; il avouoit cependant que les Caffres étoient fondés dans leurs haines, mais qu'il étoit bien malheureux pour les innocens, que les effets n'en retombassent pas sur les seuls coupables.

Je le priai, pour le distraire un peu, de passer la nuit près de moi; je le traitai de mon mieux; je le régalai de mon meilleur thé, & lui donnai d'excellent tabac; les écarts de la conversation nous conduisirent, je ne sais comment, sur l'article des chevaux; il me dit qu'un de ses amis, habitant du Swart-Kops, lui en avoit fait voir un qu'il avoit pris à la chasse; & que, n'ayant pu découvrir à qui il appartenoit il, le gardoit chez lui; cela me rappela celui que j'avois abandonné sur les bords du Krom-Rivier à la sortie du Lange-Kloof, il y avoit sept ou huit mois; d'après le signalement que je lui en donnai, il demeura si convaincu que c'étoit mon cheval, qu'il m'offrit aussitôt de me laisser choisir une couple de ses Bœufs, si je voulois le lui céder, & lui donner un mot de lettre pour qu'il pût l'envoyer chercher; mon cheval valoit certainement plus que ce qu'il m'offroit; mais calculant, d'un côté les difficultés & les retards d'une route longue & pénible; &, de l'autre, le service que je pouvois, sur le champ, tirer des deux bœufs qu'il m'offroit, voulant d'ailleurs lui donner une marque d'estime & d'amitié, je ne balançai point à accepter sa proposition, & lui donnai un billet pour réclamer mon cheval.

Je pris toujours ma marche vers les Sneuwberg que nous ne perdions pas de vue, au pied desquelles je me flattois d'arriver le jour même; mais, vers les onze heures, une chaleur des plus excessives nous arrêta sur les bordsde Bly-Rivier, où nous fûmes obligés de passer la nuit; ce torrent ne fut pas pour nous d'une grande ressource; il ne couloit plus; la sécheresse l'avoit tari; nous n'eûmes d'autre ressource, pour étancher la soif dont nous étions dévorés, qu'une eau stagnante & de mauvais goût qui croupissoit dans les endroits les plus profonds de son lit. A la pointe du jour, nous nous empressâmes de quitter ce désagréable gîte, & trois heures & demie de marche nous firent rencontrer une autre rivière nommée *Vogel-Rivier* (rivière des oiseaux); je remarquois entr'autres singularités, que, plus nous approchions des montagnes de neige, plus la chaleur devenoit accablante; les rocs amoncelés qui composent ces pics sourcilleux, échauffés, sans doute, par les rayons ardens du soleil les réfléchit, & les concentre dans les vallées qui les avoisinent; le mal-aise général de toute la caravane ne nous permit pas d'aller plus loin.

Dans le court espace que nous venions de parcourir pour gagner d'une rivière à l'autre, nous n'avions rencontré qu'une seule troupe de Gazelles Springbock; mais il faut dire qu'elle occupoit toute la plaine; c'étoit une émigration dont nous n'avions vu ni le commencement ni la fin; nous étions précisément dans la saison où ces animaux abandonnent les terres sèches & rocailleuses de la pointe d'Afrique, pour refluer vers le Nord, soit dans la Caffrerie, soit dans d'autres pays couverts & bien arrosés : tenter d'en calculer le nombre; le porter à vingt, à trente, à cinquante mille, ce n'est rien dire qui approche de la vérité; il faut avoir vu le passage de ces animaux, pour le croire; nous marchions au milieu d'eux, sans que cela les dérangeât beaucoup; ils étoient si peu farouches, que j'en tirai trois, sans sortir de mon chariot; il nous eût été facile au besoin d'en fournir pour long-temps à des armées innombrables. Au surplus la retraite de ces Gazelles qui quittoient le pays que nous allions parcourir, nous annonçoit, plus sûrement que l'*Almanach de Liége*, les sécheresses auxquelles nous devions nous attendre.

Remis en route dans la matinée du 6, & remontant la rivière des oiseaux, qui prend sa source dans les montagnes de neige, un accident, qui pouvoit devenir sérieux, nous arrêta quelque temps : le conducteur d'une de mes voitures, voulant se remettre en siége, fut retenu par des épines auxquelles il n'avoit pas fait attention : il tomba ; la roue de la voiture, qui continuoit sa marche, passa sur sa jambe : j'accourus & fus mille fois heureux lorsque je m'aperçus, après l'avoir bien examinée, qu'il n'y avoit aucune fracture; je bassinai moi-même la contusion, je l'enveloppai de plusieurs bandages imbibés d'eau de vie; &, de peur que le malade n'en regrettât l'usage, je lui en fis avaler un grand gobelet; il fut porté, pendant quelques jours, sur mes chariots; & son accident n'eut pas d'autres suites.

Il sembloit que les Sneuwberg fussent pour moi la terre promise; je ne pouvois y arriver! Les obstacles se succédoient. Le 7, au moment de partir, je m'aperçus, en faisant le dénombrement de mes Bestiaux, qu'il en manquoit trois; mes gens se répandirent de tous côtés pour les chercher; on les retrouva; mais cette opération avoit demandé tant de temps que nous ne pûmes atteler qu'à sept heures du soir. Nous étions encore dans les plus grands jours de l'année; la fraîcheur des nuits étoit attrayante; nous ne devions être qu'à quatre ou cinq lieues de Platte-Rivière; & notre intention, si nous y arrivions, n'étoit pas de pousser plus avant.

Nous avions à peine fait deux ou trois lieues, qu'un des Hottentots de l'arrière-garde, emporté par son cheval, tombe sur nous à toute bride, suivi de tous les relais qui arrivent dans le plus grand désordre; l'effroi se communique aux douze bœufs du chariot de Pampoën-Kraal, qui, dans ce moment n'ayant point de Hottentots en tête pour retenir & gouverner les deux premiers, comme il est d'usage, prennent l'épouvante, se jettent en s'écartant sur le côté; le timon casse; &, toujours attelés, ils le traînent après eux, s'enfoncent & vont se perdre dans les buissons. La confusion devient de plus en plus générale; au mugissement des Bœufs, il n'y avoit pas à douter que nous ne fussions poursuivis par des Lions; on court aux armes; tandis que

les uns s'efforcent d'arrêter les Bœufs des deux autres chariots qui se laissoient emporter comme ceux du troisième, que d'autres s'occupent à ramasser & à rassembler tout ce qui leur tombe sous la main pour allumer les feux, je pars accompagné de mes plus habiles Chasseurs, & nous rétrogradons sur la route pour faire face aux cruels animaux, retarder leur marche, & donner le temps de se livrer aux autres préparatifs. La nuit n'étoit pas encore bien obscure; nous étions dans une plaine sablonneuse, qui nous aidoit à distinguer les objets à une certaine distance; lorsque je vis nos chiens s'approcher de nous & nous serrer de près, je ne doutai plus de la présence des Lions; tout à coup j'en aperçois deux élevés sur un petit tertre, & qui sembloient nous attendre; nous lâchons tous nos coups ensemble, mais sans autre effet que de les voir disparoître; nous avancions toujours dans l'espérance d'en abattre au moins un, & nous continuyons, par précaution, nos décharges; ils ne s'offrirent plus à nos regards; c'est en vain que nous nous fussions obstinés à les poursuivre plus long-temps; ils étoient déjà loin; les feux étoient bien allumés; nous nous en rapprochâmes; nos Bœufs dispersés en faisoient autant; ils arrivoient à notre halte les uns après les autres, & bientôt il ne manqua plus que l'attelage de Pampoën-Kraal; nous entendions beugler à une certaine distance; aucun de mes gens ne se soucioit de courir à la voix; j'en engageai cependant plusieurs à me suivre; chacun de nous prit un tison enflammé d'une main, un fusil de l'autre; &, sous la conduite des Chiens qui nous précédoient, nous allâmes à la recherche, & arrivâmes sur la place; le morceau de timon que ces Bœufs avoient traîné avec eux, s'étoit pris entre deux arbres & les avoit arrêtés; ils étoient tous en peloton, & tellement embarrassés dans les traits, qu'il n'y eut d'autre moyen que de les mettre en pièces; trois de ces Bœufs manquoient; ils étoient parvenus à briser leur joug; nous les croyions dévorés; mais, de retour à nos feux, j'appris qu'ils s'y étoient rendus & ne faisoient que d'arriver.

Un instinct pur & machinal avoit-il appris à ces animaux que, sous la sauve-garde du feu, ils n'avoient rien à craindre de leurs

ennemis? L'habitude leur avoit-elle inſpiré cette réflexion que, depuis plus d'un an qu'ils voyageoient avec moi, les bêtes carnacières qui, dans les commencemens leur avoient cauſé tant d'inquiétude, n'avoient jamais oſé les attaquer même approcher de tout près, ou bien prenoient-ils des hommes une aſſez haute idée pour ne voir en eux que des protecteurs puiſſans, des défenſeurs inexpugnables? Je ne l'expliquerai pas; mais je ſais qué la Nature qui fournit indiſtinctement à tous les animaux une portion ſuffiſante d'intelligence pour veiller à leur conſervation, ſembloit exprès pour tout ce qui m'entouroit, en avoir doublé la meſure, & j'ai fait, ſur ce point, en plus d'une rencontre, des remarques qui m'ont toujours frappé d'étonnement & d'admiration. La morale de l'Hiſtoire Naturelle s'étend plus loin qu'on ne penſe. L'œil de la métaphyſique pénètre, de jour en jour, plus avant; l'aveugle curioſité qui formoit ſeule autrefois nos collections, cède aujourd'hui la place à des motifs plus nobles & plus précieux; il n'eſt plus de petits objets aux regards du Philoſophe; le génie des découvertes fait tout ſagrandir; les inſectes, par exemple, regardés, il y a vingt ans, comme des objets minutieux & bornés, occupent une place brillante dans la chaîne des êtres (*).

A la pointe du jour, je retournai à la place où j'avois tiré la veille; j'y reconnus le pas d'un Lion & celui de ſa femelle, qui, quoiqu'également prononcé, eſt toujours plus petit; je ſuivis quelque temps la trace; par un léger détour, elle me ramena près de mes gens; ce qui nous prouva que nous avions été épiés de fort près. Nous nous félicitâmes d'avoir été juſqu'au jour ſur nos gardes; ce fut pour moi un utile avertiſſement de ne plus, à l'avenir, voyager de nuit dans des Contrées que je connoiſſois ſi peu, & qui, comme je l'ai appris par la ſuite, ſont les pas de l'Afrique les plus dangereux à franchir.

J'avois, ſous mes voitures, des timons de rechange, coupés

(*) Il paroîtra bientôt un Traité complet d'Onthologie digne d'honorer le Savant qui a jeté les premiers fondemens de ce grand Ouvrage, & l'Amateur eſtimable qui protége & ſoutient de ſa fortune une auſſi belle entrepriſe.

dans les forêts d'Auteniquoi ; mais, comme à la place où nous venions de nous arrêter, l'eau nous manquoit absolument, & qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour nous en procurer, je fis réparer provisoirement les traits déchirés ; on attacha, comme on put avec deux jumelles, le timon brisé, & nous partîmes. Quel fut notre chagrin lorsque, parvenus aux bords de la rivière plate, nous la trouvâmes à sec ! Nous la remontâmes pendant environ trois quarts d'heure, toujours mourants de soif, excédés, hors d'haleine, & nous eûmes enfin le bonheur d'arriver à des fondrières qui conservoient un peu d'eau bourbeuse que le Soleil n'avoit pas encore dévorée.

Nous ne voyions plus ici ce charmant & magnifique Pays de la Caffrerie ; nous avions tout-à-fait perdu de vue ces gras pâturages & ces forêts majestueuses sur lesquelles nos yeux avoient tant de plaisir à se reposer ! Des roches amoncelées, des sables arides succédoient chaque jour sous des formes toujours plus hideuses à ces doux spectacles. Nous nous voyions de toutes parts circonscrits par des montagnes dont les formes bizarrement inclinées, & les pics souvent suspendus sur nos têtes répandoient dans l'ame cette terreur profonde qui traîne le découragement après elle & réveille les tristes souvenirs. Celles des Sneuwberg, au pied desquelles nous nous trouvions, s'élançoient beaucoup au-dessus de toutes les autres, & les hivers assis sur leurs sommets, sembloient disputer au Soleil l'empire de ces affreux climats.

Mon intention étant de parcourir & d'escalader une partie de cette fameuse cordilière, prévenu que les Boshismans y avoient établi, comme les Lions, leurs repaires ; & voulant me mettre à l'abri de toutes surprises de la part des uns & des autres, je plaçai mon camp tout à découvert & le fortifiai de mon mieux.

Un pas de Rhinoceros que j'avois rencontré, avoit, en un instant, ranimé l'ardeur de mes anciennes chasses. J'avois assuré d'une forte prime le premier de mes gens qui me procureroit un de ces colosses ; nous n'eûmes ce bonheur ni les uns ni les autres ; rien ne parut ; mais, sans m'y être attendu, je tombai sur un petit groupe de huit Elans ; je n'en avois point encore tué ; je les

pourſuivis à la courſe ; j'en fis tomber un ſur la place ; cet animal eſt parfaitement décrit par le Docteur Sparmann ; les Sauvages le nomment *Kana* ; ce n'eſt point du tout l'Elan dont Buffon a donné la deſcription ; il en diffère eſſentiellement ; c'eſt uniquement la plus grande eſpèce des Gazelles du Cap.

De retour au camp, je vis arriver tous mes chaſſeurs qui s'étoient répandus de côtés & d'autres pour gagner la prime ; ils étoient haraſſés & fort mécontens ; l'un d'eux m'avertit qu'il avoit rencontré une Horde ſauvage dont le Kraal étoit ſitué abſolument au pied de la montagne ; je réſolus de l'aller reconnoître ; mais je n'emmenai avec moi que trois bons tireurs, & celui qui m'avoit donné cet avis le lendemain, à la pointe du jour, nous étions à peine à moitié chemin que nous rencontrâmes cinq de ces gens qui venoient eux-mêmes à mon camp pour me voir. Ils rebrouſſèrent & me conduiſirent chez eux ; les enfans en me voyant arriver ſe mirent à fuir pour ſe cacher, en pouſſant des cris horribles. Cet effroi général me paroiſſoit hors de la Nature, & déconcertoit mes idées ; lorſque j'étois pour la première fois entré dans la Horde de Haabas & dans pluſieurs autres, les femmes & les enfans à la vérité s'étoient retirés, mais n'avoient montré ni crainte ni horreur ; j'étois curieux de connoître la cauſe de cet effroi ; j'appris d'abord que ces gens n'étoient venus que depuis très-peu de temps s'établir dans l'endroit où je les voyois ; qu'ils avoient éprouvé dans le Camdebo, leur Patrie, mille perſécutions de la part des Colons, & qu'animés contre les Blancs d'une haine cruelle & ſanguinaire, ils inſpiroient cette horreur à leurs enfans, afin qu'elle s'accrût avec l'âge, & qu'ils n'étoient pas fachés de les avoir vus dans cette rencontre réciter auſſi bien le catéchiſme de la vengeance.

Quant aux hommes, ils ſourirent à mon approche, & ne parurent point étonnés de me voir ; ils étoient prévenus, dès la veille, qu'infailliblement je les irois viſiter ; leur Horde ne montoit guères qu'à cent ou cent trente hommes ; en me rendant chez eux, j'avois rencontré leurs troupeaux ; une centaine de bêtes à cornes, & peut-être trois cents à laine, n'annonçoient pas une grande aiſance ; auſſi je trouvai ces miſérables occupés à faire ſécher, ſur

des nattes, des Sauterelles auxquelles ils retranchoient les ailes & les pattes; comme l'amas de ces provisions touchoit à la plus grande fermentation, je fus contraint de prendre le dessus du vent pour éviter les exhalaisons infectes qui s'en échappoient par intervalles.

Il n'y avoit pas six mois que ces pauvres Hottentots s'étoient confinés dans cet endroit, pour échapper aux cruautés des Colons; ils venoient, sans le savoir, se livrer à des atrocités d'un autre genre; outre les Bossismans dangereux qui pouvoient à tous momens les découvrir, ils avoient encore à se défendre des bêtes féroces, & particulièrement des Chiens Sauvages qui dévastoient leurs troupeaux. Je leur donnai quelques conseils pour leur tranquillité, & leur fis des présens; je leur proposai en outre l'échange de quelques Moutons qu'ils me promirent de m'amener le lendemain. Comme je me disposois à prendre congé d'eux, je fus obligé d'entrer dans une de leurs Huttes, pour me mettre à l'abri d'un orage affreux qui fondit sur nous comme un trait, & qui dura trois grandes heures; je n'en fus pas moins inondé; le Kraal entier faillit d'être emporté; des huttes furent ébranlées; les torrens charioient devant nous des sables, des terres éboulées & des arbres déracinés; le lieu que j'occupois étoit mieux abrité; je contemplois avec extase, quoique noyé jusqu'au genoux, les cascades & les colonnes d'eau qui s'échappoient avec fracas du haut des montagnes, &, s'entre-choquant dans leur chute, gagnoient la terre en mille gerbes variées, & la couvroient de vapeurs & d'écume. Les bords de la rivière plate, que j'avois à deux pas, disparurent en un moment à mes regards; je donnai le temps aux plus gros amas de s'écouler; inquiet pour mon camp, je profitai du premier intervalle que nous laissa la pluie, & je partis pour m'y rendre. J'avois eu beaucoup à souffrir dans cette hutte remplie de sacs de Sauterelles déjà séchées, mais qui n'en rendoient pas moins une odeur fétide, insupportable; la pluie continua par orage, toute la nuit; le jour suivant les inondations grossirent, & ces Hottentots ne purent joindre mon camp, comme ils me l'avoient promis.

Nous ne craignions plus de manquer d'eau; cependant nous ne

fîmes aucun usage de celle de la rivière, parce qu'elle étoit sale & troublée ; nous préférâmes de recourir aux lagunes qui avoient eu le temps de déposer leur sable & leur limon.

Le jour d'ensuite fut plus tranquille ; une vingtaine d'hommes & quelques femmes m'amenèrent quatre Moutons & une vieille Vache qui n'étoit plus bonne que pour la boucherie ; ils ne convoitèrent pas infiniment mes verroteries ; les femmes en étoient à la vérité surchargées ; ils se jetèrent de préférence sur le tabac ; comme c'étoit celle de mes provisions la plus facile à réparer en rentrant dans la Colonie, je ne la leur épargnai pas ; cette prodigalité les séduisit ; ils m'amenèrent encore onze Moutons que je payai largement.

Instruit que j'allois traverser un Pays difficile & bien sec, je conservai ces différentes acquisitions comme une ressource précieuse au besoin.

Un jour que j'avois beaucoup de ces Etrangers, un des Gardiens de mon troupeau vint m'avertir que plusieurs Boshismans descendus des montagnes s'étoient approchés d'eux, mais qu'ils les avoient tenus en respect avec quelques coup de fusil ; Klaas & moi nous montons à Cheval ; &, suivis de quatre autres Chasseurs, nous marchons à leur poursuite ; nous ne tardons pas effectivement à découvrir treize de ces dangereux Pirates ; mais la rapidité de notre course & notre air déterminé les mettent bientôt en fuite ; nous volions vers eux à bride abattue ; nos balles sifflèrent à leurs oreilles ; nous ne pûmes cependant les approcher assez pour les ajuster ; il me suffisoit, & c'étoit beaucoup pour ma sûreté, de leur avoir donné l'épouvante. Nous les vîmes tous, par des sentiers différens, s'engager dans les montagnes & disparoître entièrement. J'admirois l'agilité avec laquelle ils gravissoient, aussi vîtes que les Singes, les rochers les plus escarpés ; je ne m'avisai point de m'attacher plus long-temps à leurs pas ; il y eût eu de l'imprudence à prétendre les attaquer dans leur fort, & leurs embuscades impénétrables. Ces gens ne nous auroient assurément pas manqués ; ils étoient tout-à-fait nuds ; je jugeai à leurs traces qu'ils portoient des sandales ; cette petite alerte fut un bien ; elle servit à

nous rendre plus méfians ; je doublai les gardes ; Swanepoël & moi nous fîmes alternativement la ronde, tandis que mon fidèle Klaas, à la tête d'un petit détachement, visitoit la vallée & tous nos environs. De temps en temps, on tiroit du camp un coup de carabine, auquel mes pâtres étoient obligés de répondre ; j'étois par ce moyen assuré qu'ils ne s'étoient pas endormis, & qu'ils faisoient sévèrement leur garde ; du reste, cette précaution que j'observois, par amour de l'ordre, & pour n'avoir rien à me reprocher devenoit dans la circonstance assez inutile ; le Hottentot craint moins un Lion qu'un Boshisman ; cette frayeur salutaire tenoit tous les miens aux aguets, & dans les lieux les plus découverts, ce qui les faisoit cruellement souffrir ; car la chaleur étoit devenue excessive ; j'y étois pour le moins autant exposé qu'eux, & ne m'exemptois pas pour cela de mes chasses. Il m'étoit assez indifférent de marcher ou de rester tranquille ; ma tente n'étoit point habitable ; c'est dans ces occasions que ma barbe bien imbibée me procuroit quelque soulagement ; j'en tirois aussi de la forme de mon chapeau que j'humectois de même ; dans ces momens de crise, j'étois sur tout dévoré d'une soif ardente ; comme j'avois remarqué que la quantité d'eau que je buvois, loin de me désaltérer, m'échauffoit au contraire beaucoup, j'imaginai de ne plus boire qu'à l'instar des Chiens, c'est-à-dire de lapper. Cette étrange manière me servit merveilleusement bien. Très peu d'eau suffisoit alors pour étancher ma soif, & je ne craignois plus d'en être incommodé.

Tant que nous restâmes sur les bords de Platte-Rivier, les Lions nous inquiétoient fort-peu ; notre artillerie, qui ronfloit de tous côtés, pendant le jour, les tenoit écartés ; nous les entendions, à la vérité, rugir toutes les nuits ; mais jamais, si ce n'est une seule fois, ils n'osèrent nous approcher assez pour nous alarmer. Les Panthères s'annonçoient aussi au lever & au coucher du Soleil, sur les bords de la rivière ; mais elles se tenoient à des distances éloignées ; au fort des nuits, elles s'avançoient d'avantage ; nous étions constamment avertis par les chiens ; &, le lendemain, nous jugions à leurs traces, jusqu'à quel point elles s'étoient hasardées. C'est la nécessité seule qui rend audacieuses

toutes ces espèces carnivores, naturellement craintives à l'aspect de l'homme : & je crois qu'on a trop exagéré les dangers qu'on court dans leur voisinage ; rarement rencontre-t-on ces animaux dans les bois ; les deux seules espèces de Gazelles qui s'y trouvent, n'y abondent point assez pour satisfaire leur voracité. Ils préfèrent de poursuivre les Hardes nombreuses qui voyagent d'un canton dans un autre ; c'est alors qu'ils peuvent choisir & faire un affreux carnage.

Mes voisins, me voyant disposé à gravir les Sneuwberg, me conseillèrent de me tenir sur mes gardes, & de n'y pas faire un long séjour, attendu que les Bossismans étoient en force. Mon intention n'étoit pas d'y conduire toute ma caravane ; ce projet insensé n'eût pas même été praticable; mais, ne voulant que reconnoître quelques-uns de leurs sommets & le parcourir avec mes Chasseurs entre deux soleils, je me rapprochai de leur pied le plus qu'il me fut possible, & vins placer mon Camp à trois cents pas de la Horde sauvage ; je m'attendois à trouver sur la hauteur, comme on me l'avoit annoncé, un volcan considérable qui vomit de la fumée & des flammes ; je ne vis rien qui ressemblât à ce phénomène avec l'aide de ma lunette, je découvris d'immenses Pays, qui se prolongeoient au Nord, & qui n'étoient bornés que par l'horizon ; je trouvois fréquemment, sur les plates-formes & sur les crêtes les plus élevées, des monticules de cailloutage & de sable tout-à-fait semblables à des Dunes ; j'y cherchai, mais vainement, quelques coquillages ; il n'y en avoit ni de frustres, ni même aucuns débris qui me parussent tenir à la Conchiologie ; je m'attachai davantage à la poursuite des oiseaux ; j'eus le bonheur d'en rencontrer & d'en tuer de fort rares, notamment une très-belle espèce de Veuve, qui se tenoit dans les herbages fort élevés, qui tapissoient presque par-tout ces hautes montagnes.

Dans toutes mes courses, qui finissoient toujours avec le soleil, je ne vis qu'une seule fois des Bossismans ; ils étoient trois qui traversoient le revers d'une montagne opposée à celle sur laquelle nous étions ; ils ne songèrent point à nous venir attaquer ; nous ne traînions rien après nous qui dût les tenter, & peut-être ces

trois scélérats étoient-ils du nombre de ceux à qui j'avois donné si vertement la chasse, & se ressouvenoient-ils de l'épouvante que je leur avoit causée; ces vagabonds ne sont point, comme on l'a faussement avancé, une Nation sauvage particulière, une Peuplade originaire de l'endroit même où on les rencontre; Boshisman sont deux mots Hollandois qui signifient *hommes des bois* ou *des buissons*; c'est sous cette qualification que les Habitans du Cap & généralement tous les Hollandois, soit en Afrique, soit en Amérique, désignent tous les malfaicteurs ou les assassins qui désertent la Colonie, pour se soustraire au châtiment; c'est, en un mot, ce que, dans les Isles Françoises, on appelle *Nègres marrons*; ainsi donc, loin que ces Boshismans fassent une espèce à part, comme on l'a dit encore fort récemment, ce n'est qu'un ramas informe de Mulâtres, de Nègres, de Métis de toute espèce, quelquefois de Hottentots, de Basters, qui, tous différens par la couleur, n'ont de ressemblance que par la scélératesse; ce sont de vrais pirates de terre, vivant sans Chef, sans loix & sans ordre; abandonnés à tous les excès du désespoir & de la misère: lâches déserteurs qui n'ont de ressource pour subsister, que dans le pillage & le crime. C'est dans les rochers les plus escarpés, & dans les cavernes les moins accessibles qu'ils se retirent & passent leur vie; de ces endroits élevés, leur vue domine au loin sur la plaine, épie les Voyageurs & les troupeaux épars; ils fondent comme un trait, & tombent à l'improviste sur les habitans & les bestiaux qu'ils égorgent indistinctement; chargés de leurs proies & de tout ce qu'ils peuvent emporter, ils regagnent leurs antres affreux, qu'ils ne quittent, pareils aux Lions, que lorsqu'ils s'en sont rassasiés, & que de nouveaux besoins les poussent à de nouveaux massacres; mais, comme la trahison marche toujours en tremblant, & que la seule présence d'un homme déterminé suffit souvent pour en imposer à ces troupes de bandits, ils évitent, avec soin, les habitations où ils sont assurés que réside le maître; l'artifice & la ruse, ressources ordinaires des ames foibles, sont les moyens qu'ils employent & les seuls guides qui les accompagnent dans leurs expéditions. Dans les lieux où la trace de leurs pas, trop bien impri-

mée, pourroit donner l'alarme aux habitans, & les attirer à leur poursuite, ils employent à la déguiser une adresse merveilleuse à laquelle nos brigands d'Europe, plus téméraires ou moins patiens, sont éloignés de se plier; ils marchent en reculant, s'ils ne sont pas chaussés, &, s'ils ont des sandales, ils se les attachent de façon que le talon répond aux doigts de leurs pieds. Lorsqu'ils enlèvent un troupeau considérable d'animaux vivans, ils le divisent sous la conduite de plusieurs d'entr'eux, en petites bandes auxquelles ils font prendre des routes différentes; par ce moyen, s'ils sont poursuivis, ils s'assurent toujours la plus grande portion du pillage qu'ils ont fait.

On confond encore sous le nom de *Boffisman*, une Nation différente en effet des Hottentots; quoique, dans son langage, elle ait le clappement de ces derniers, elle a cependant une prononciation & des termes qui lui sont particuliers; dans quelques cantons, on les connoît sous le nom de *Chineese Hottentot* (Hottentots Chinois), parce que leur couleur approche de celle des Chinois qu'on rencontre au Cap, & que, comme eux, ils sont d'une stature médiocre; attendu l'affinité du langage, je considère ces Peuples, ainsi que les grands & les petits Namaquois, dont j'aurai bientôt occasion de parler, comme une race particulière de Hottentots: &, quoique les Colons confondent les premiers sous la dénomination générale de Boffismans, il n'est pas moins vrai que les Sauvages du désert, qui n'ont aucune communication avec les possessions Hollandoises, ne les connoissent que sous le nom de *Houswaana*.

Cette Nation, quelque nom qu'on veuille lui donner, habitoit autrefois le Camdebo, le Bocke-Veld, le Rogge-Veld; mais les usurpations des Blancs, dont ils ont été victimes comme les autres Sauvages, les ont contraints de fuir & de se réfugier très-loin; ils habitent aujourd'hui le vaste Pays compris entre les Caffres & les grands Namaquois; de tous les Peuples, que l'avarice insatiable des Européens a le plus maltraités, il n'en est point qui en conserve de plus amer ressouvenir & à qui la couleur & le nom de *Blanc* soient plus en horreur; jamais ils n'oublieront les perfidies

des

des Colons & ce prix infame qu'ils en ont reçu, des ſervices ſignalés qu'ils leur avoient cent fois rendus; leur reſſentiment eſt tel qu'ils ont toujours le terrible mot de *Vengeance* à la bouche, & le moment de lui donner carrière ſe préſente toujours trop tard quoiqu'ils l'épient ſans ceſſe; je dirai quelque choſe de ces Houſwaana, lorſqu'en paſſant ſous le tropique, je viſiterai leurs Hordes.

Un ſoir que, retiré dans ma tente, je reportois ſur mon journal les événemens du jour, tandis que tout mon monde faiſoit cercle autour du feu & fumoit ſa pipe, des éclats de rire multipliés, qui vinrent frapper mon oreille, excitèrent ma curioſité; j'entendis un de mes Matadors qui racontoit aux autres une découverte qui excitoit d'autant plus leurs éclats qu'elle les ſurprenoit davantage, & qu'ils la prenoient pour un conte forgé à plaiſir par mon bel-eſprit; celui-ci s'efforçoit cependant de la leur perſuader; il leur diſoit ſur-tout que lorſqu'il m'en auroit fait part, je ne tiendrois plus en place que je ne m'en fuſſe convaincu par mes propres yeux; leur rire immodéré recommençoit alors de plus belle; ils parloient tous à la fois, & paroiſſoient s'impatienter que mon heure de prendre mon lait ne fût point encore arrivée; j'appelai Klaas, & j'appris, par lui, que le Chaſſeur Jan les aſſuroit avoir découvert, dans l'après-diné, qu'une des Hottentotes de la Horde avoit cette conformation particulière que, juſqu'à ce moment, j'avois pris pour une fable, parce que je ne l'avois vue dans aucun des Pays par où nous avions paſſé, malgré toutes mes informations & mes recherches, quoiqu'un autre de mes gens m'eût précédemment atteſté le même fait, & que toute ma troupe en eût connoiſſance par des ouï-dire & par une vieille tradition aſſez généralement répandue: je vis venir Jan, qui me raconta avec le plus grand détail & dans toute l'énergie, je devrois dire toute l'ingénuité de ſon langage, ce que le haſard le plus inattendu, diſoit-il, lui avoit permis d'examiner à ſon aiſe & bien à découvert.

J'étois en effet très-curieux d'éclaircir au plus tôt ce point très-intéreſſant d'Hiſtoire Naturelle & de l'Hiſtoire, que j'avois plus

d'une fois trouvé consigné dans divers Ouvrages & dans des Romans tels, entr'autres, que les Voyages de Jean Strueys. En conséquence, dès le lendemain, je me rendis à la Horde voisine avec mon Hottentot, qui reconnut sur le champ la femme dont la conformation l'avoit si merveilleusement étonné; il me la fit remarquer; elle étoit mariée, mère de plusieurs enfans & déjà dans la force de l'âge; je saisis adroitement différens prétextes de lui faire des cadeaux, afin de la prévenir en ma faveur & de me l'attacher; en un mot, afin de la séduire, je n'avois point affaire ici à ces Hottentotes impudentes & débordées des Colonies, toujours trop disposées à satisfaire, à prévenir même les Blancs & leurs honteuses fantaisies; je devois m'attendre à rencontrer ici bien des difficultés; je sçavois que les femmes sauvages refusent presque toujours à la curiosité ce qu'elles accordent à l'amour, distinction délicate qu'on ne s'attend pas à trouver dans un désert lorsqu'on y porte ses préjugés & la prévention de l'orgueil.

Mères honnêtes & prévoyantes, si vous lisez cet Ouvrage, vous ne croirez jamais que les chastes enfans que vous élevez dans l'espérance de vos vertus, fussent autant à l'abri de la corruption & du pernicieux exemple au milieu des Sauvages d'Afrique qu'au sein de ces demeures profondes & silencieuses où la sagesse, dit-on, veille sur l'innocence & repousse au loin tout ce qui pourroit instruire & blesser les regards : Ah! n'accusez point la Nature, & ne vantez pas trop haut vos préceptes & vos grandes institutions; vous ne les devez qu'au mépris de ses Loix.

Je dois le dire & le publier sans cesse; l'offre de tout ce que je pouvois donner, toutes mes ruses, toutes mes suppliques alloient échouer sans le secours de mes gens & l'empressement vingt fois réitéré de persuader à cette femme que j'étois un curieux d'une race fort étrangère à la sienne & fort éloignée; que d'autres Hottentotes, des Gonaquoises, des Caffrines avoient consenti de bonne grace à ce que je lui demandois; enfin, que je ne la tiendrois qu'un moment dans cette attitude humiliante : quelques hommes même de sa Horde vinrent à l'appui de ces discours & insistèrent en ma faveur. Alors, confuse, embarassée, tremblante, &, se couvrant

Pl. VII.

HOTTENTOTE.

le visage de ses deux mains, elle laissa détacher son petit tablier, & me permit de contempler tranquillement ce que le Lecteur verra lui-même dans la Copie fidèle que j'en ai tirée, & qui forme la *Planche VII* de ce second volume.

Pour détruire l'opinion générale que la Nature, exclusivement à toutes les autres femmes, avoit gratifié les Hottentotes d'un Tablier naturel qui servoit à cacher le signe de leur sexe, un Auteur Moderne a avancé que cette singularité n'étoit autre chose qu'un prolongement considérable des nymphes; ce qui avoit mal-à-propos répandu cette croyance: il a présenté ce Tablier presque comme une infirmité occasionnée, soit par la vieillesse & la chaleur du climat, la vie inactive & l'usage des graisses, &c. je ne finirois pas si je voulois entasser toutes les objections qui naissent d'elles-mêmes pour renverser ces assertions; il en est une seule qui vient s'offrir d'abord à l'esprit, & que le Lecteur se sera faite aussi bien que moi; pourquoi la chaleur du climat, la vie inactive, & l'usage des graisses agissant à peu près au même degré d'habitude & de force sur toutes les Contrées de cette portion de l'Afrique, quelques Hordes particulières se verroient-elles sujettes à cette infirmité? pourquoi ne seroit-elle pas départie à toutes les Hottentotes? On sait trop, au Cap & dans les Colonies, qu'il ne leur arrive rien de semblable, quelle que soit leur conduite, à quelle que manière de vivre qu'elles se livrent, à quels que dangers qu'elles s'exposent: ne cherchons point à tordre nos imaginations sur cette bizarrerie qui, pour être rare, n'a rien d'extraordinaire; & n'allons pas expliquer comme un phénomène l'Ouvrage du caprice & de la mode. Oui, Lecteur, ce fameux Tablier n'est qu'une mode, une affaire de goût, je ne dirai pas dépravé (les signes de la pudeur n'en sauroient constituer l'essence), mais original, mais extravagant, mais, si l'on veut, absurde & tel que sa seule vue suffiroit au plus monstrueux libertin pour chasser de son esprit toute idée d'une atteinte profane; &, trompant d'une façon nouvelle & trop claire le rafinement de ses besoins, feroit succéder le rire le plus inextinguible aux transports de la passion la plus effrénée.

Je voulois être modeste; il faut être vrai: je ne consens point

à détacher de mon livre ces traits curieux de mon Voyage ; &, puiſque ma Hottentote a bien voulu faire le ſacrifice de ſa pudeur au progrès de mes études, une plus longue retenue de ma part, à la fin paſſeroit pour une diſcrétion puérile : le ſcrupule ſied mal où la Nature n'a point placé la honte.

Le tablier naturel n'eſt en effet, comme le dit mon Auteur, qu'une prolongation, non pas des nymphes, mais des grandes lèvres des parties de la femme ; elles peuvent arriver jusqu'à 9 pouces plus ou moins, ſuivant l'âge de la perſonne ou les ſoins aſſidus qu'elle donne à cette décoration ſingulière ; j'ai vu une jeune fille de quinze ans qui avoit déjà ſes lèvres de 4 pouces de longueur. Juſques-là ce ſont les frottemens & les tiraillemens qui commencent à diſtendre ; des poids ſuſpendus achèvent le reſte. J'ai dit que c'eſt un goût particulier, un caprice aſſez rare de la mode, un rafinement de coquetterie : dans la Horde où je me trouvois, il n'y avoit que quatre femmes & la jeune fille dont je viens de parler qui fuſſent dans cet état ridicule. Quiconque a lu *Dionis*, reconnoîtra ſans peine combien cette opération peut être facile ; pour moi je n'y vois rien de bien merveilleux, ſi ce n'eſt la bizarrerie de l'invention. Peut-être qu'autrefois on rencontroit juſques dans les lieux qu'ocupent aujourd'hui les Colonies, des Hordes entières de Sauvages diſtinguées par cette particularité ; & c'eſt probablement ce qui aura donné naiſſance aux erreurs qu'on a débitées ſur ce chapitre ; mais la diſperſion éteint bientôt les anciens uſages parmi les hommes. Celui-ci n'eſt pratiqué que, de loin en loin, par quelques individus attachés par tradition aux mœurs antiques & qui ſe font un mérite ſcrupuleux de les ſuivre encore.

Lorſque j'eus finis toutes mes obſervations, & parcouru, autant que les précautions que j'avois à prendre me le permettoient, différentes chaînes & les plus beaux ſites des Sneuwberg, je ſongeai enfin à quitter tout-à-fait ces noirs Pays. Mes gens me ſollicitoient vivement de les conduire au Carouw, & de me hâter de le traverſer avant que les chaleurs euſſent entièrement deſſéché le peu d'eau ſtagnante qu'il étoit poſſible que nous y trouvaſſions,

& de peur aussi de ne plus rencontrer de pâturages pour nos Bestiaux, qui déjà depuis long-temps avoient eu beaucoup à souffrir des ardeurs de la saison; ainsi donc, autant empressé que jaloux de rejoindre mes foyers, & ne trouvant plus dans mes courses les mêmes charmes, les mêmes amusemens que par le passé, soit que la fatigue eût ralenti mon ardeur, soit que d'autres projets & de puissans ressouvenirs eussent repris sur mon imagination l'empire que leur avoit fait perdre le spectacle des plus grandes nouveautés, je me remis en route le 2 Février, en me dirigeant vers le Sud-Sud-Ouest. Une partie de la Horde nous accompagna pour nous aider à traverser à 3 lieues plus loin la rivière *Jubers*, qu'on jugeoit devoir être enflée par les orages; en y arrivant, déjà nous songions à faire des radeaux; mais nos conducteurs, qui connoissoient à un quart de lieue au-dessous, des bas-fonds commodes, nous épargnèrent un travail inutile, & qui nous eût fait perdre beaucoup de temps; j'allai reconnoître avec eux les bas-fonds, & je jugeai, après les avoir sondés avec mon cheval, qu'en exhaussant seulement, mais avec précaution, de huit à dix pouces, les caisses & le lest de mes trois voitures par le moyen de branchages & de bûches, nous passerions sans avoir rien d'avarié; ce que nous exécutâmes en effet avec autant d'adresse que de bonheur: nos compagnons nous servirent, à la vérité, beaucoup dans cette opération; ils traversèrent la rivière, & vinrent passer la nuit avec nous, pour nous aider, le lendemain matin, à rétablir nos équipages & remettre en place nos effets. Je reconnus d'une façon généreuse les services qu'ils venoient de me rendre, & nous nous séparâmes.

Je trouvai dans le Canton que j'entamois une prodigieuse quantité de ces Coucous verds-dorés dont j'ai parlé ci-devant & plusieurs espèces nouvelles que je joignis à ma collection. Dans la même journée, je rencontrai un second fleuve sans nom connu; je lui donnai celui de mon respectable ami, M. Boers: ici commençoient les plaines arides du Carouw; des plantes grasses & frustres couvroient cette terre ingrate, ou pour mieux dire ces sables, dans toute l'étendue de l'horizon; d'un autre côté des

rochers, non moins ſtériles, offroient par-tout à nos regards attriſtés, l'image de l'abandon & de la mort ; on ne voyoit que quelques herbes éparſes qui ſembloient croître à regret pour le ſalut de nos Troupeaux.

Le 4, cinq grandes heures de marche nous firent arriver à la rivière Voogel, qui va ſe jeter dans celle du Sondag, ce fleuve que nous avions traverſé il n'y avoit pas long-temps vers ſon embouchure, & que nous devions bientôt voir près de ſa ſource. Nos ſouffrances augmentoient de jour en jour avec les chaleurs, & la marche nous étoit devenue bien pénible ; cependant j'amuſois toujours mes loiſirs par la chaſſe ; je tuai encore, chemin faiſant, une Cane-Petière d'une eſpèce nouvelle. Le jour ſuivant, nous fûmes rendus de bonne heure à la rivière du Sondag. Ce ſéjour moins affreux ſervit du moins à ranimer mon eſpérance; de ſuperbes avenues de Mimoſa, que le fleuve arroſoit, offroient de toutes parts un coup-d'œil magnifique ; ils étoient en pleine fleur, & répandoient autour de nous leurs ſuaves & délicieux parfums ; mille eſpèces d'oiſeaux & d'inſectes ſuperbes, attirés dans ces beaux lieux, m'y retinrent juſqu'au 8 ; malgré la forte proviſion d'épingles que j'avois emportée du Cap, je m'aperçus que j'allois en manquer; il me vint dans l'eſprit de les remplacer par les plus petites épines du Mimoſa qui me rendirent le même office.

En laiſſant le Sondag derrière moi, je rencontrai ſeize Hottentots, avec armes & bagages, ſur les bords du *Swart-Rivier* (rivière noire); ils quittoient le Camdebo, pour gagner, au pied des Sneuwberg, la Horde que nous y avions laiſſée ; ils m'apprirent qu'ils étoient forcés à cette émigration par des Troupes formidables de Boſſiſmans, qui mettoient tout à feu & à ſang dans le Camdebo dont ils incendioient les Habitations, pour en enlever les munitions, les armes & toutes les richeſſes. Rien ne pouvoit me contrarier davantage que cette nouvelle indiſcrète autant qu'inattendue ; elle jeta d'abord l'alarme dans tous les eſprits, & fit renaître les anciennes terreurs : perſuadé que de plus longs éclairciſſemens ne ſerviroient qu'à troubler davantage ces foibles imaginations, j'ordonnai à tout mon monde de me ſuivre à l'inſtant même : déjà

l'on parloit de rebrousser chemin, & je vis l'heure où mon autorité alloit être tout-à-fait méconnue : les plus braves de mes gens, qui ne balançoient point à me suivre, entraînèrent heureusement tous les autres ; je m'étois aperçu que le nommé *Slinger*, dont j'avois eu à me plaindre au Camp de Koks-Kraal, montroit encore ici plus de résistance ; que, dans cette journée même, il avoit fait son service d'une manière équivoque ; je me déterminai, pour la première fois, à faire un exemple qui intimidât les lâches camarades qu'il avoit séduits. Arrivé, le soir, à cette rivière Camdebo, qui tire son nom du pays qu'elle traverse, je lui signifiai de quitter à l'instant ma Caravane ; je lui reprochai, ce que j'avois depuis appris, d'avoir été le premier moteur des craintes & des troubles qui avoient empêché tout mon monde de me suivre en Caffrerie, & de m'avoir forcé, par cette coupable résistance, d'abandonner la plus belle partie de mes projets, faute de bras, de courage & de secours pour les conduire à leur fin. Je lui payai ses gages échus ; je lui fis délivrer ses effets & quelques provisions ; après quoi je le menaçai de le poursuivre comme une bête féroce, si jamais il se présentoit à ma rencontre. Il fut tellement consterné, anéanti de l'apostrophe, & de la véhémence avec laquelle je la prononçai, qu'il se saisit de son sac, & partit précipitamment. Mes gens conjecturèrent qu'il alloit gagner les Habitations les plus prochaines, ou bien rejoindre les Hottentots que nous avions rencontrés dans la matinée ; j'avois pensé qu'il auroit cherché à me faire des excuses, ou que ses caramades m'auroient imploré pour lui ; je fus trop aise qu'il eût pris un autre parti. Cette sévérité opéra, pour le reste de mon Voyage, tout l'effet que j'en avois attendu.

Le 9 Février, je quittai la rivière Camdebo. Plusieurs de mes Bœufs se virent attaqués du Klauw-Sikte ; ce qui leur rendoit la route très-pénible. La tranquillité & les rafraîchissemens étoient le seul remède qui pût les rétablir promptement. Je choisis donc, sur un des détours que faisoit la rivière au milieu des Mimosa, une clairière commode où je plaçai mon Camp, dans l'intention d'y passer quelques jours. Je n'eus pas besoin de recommander à

mes gens de se tenir sur leurs gardes; ils craignoient trop les Boſſiſmans pour manquer à leur devoir & se relâcher de leurs précautions; nous étions justement dans le canton où nous avions appris que ces brigands jetoient l'épouvante. Nos provisions tiroient à leur fin, & nous n'avions plus de grand gibier; je songeai à m'en procurer quelques pièces, pour les saler, & je fis plusieurs chasses qui nous éloignèrent plus ou moins du Camp: un jour que je m'étois acharné à la poursuite d'un Elan Gazelle, je m'écartai considérablement, avec un de mes meilleurs Tireurs, qui me suivoit à pied. Au débouquement d'un fourré fort épais de Mimosa, nous tombâmes tout à coup sur un Hottentot qui cherchoit des Nimphes de Fourmis, mêts chéri de ces Sauvages. Il ne nous eut pas plus tôt entrevus que, ramassant avec précipitation son arc & son carquois, il prit sa course pour fuir; mais, rendant la main à mon cheval, je l'eus bientôt rejoint; aux signes peu équivoques de ses frayeurs & de son embarras, je jugeai que c'étoit un Boſſiſman; sa vie étoit entre mes mains; je pouvois user, dans ces déserts, de mon droit de souveraineté, & punir en lui, si j'eusse été cruel, tous les crimes de ses égaux & le tort inexcusable d'appartenir à des brigands; jusques-là je n'avois point particulièrement à me plaindre d'eux, & je comptois, au contraire, profiter de la rencontre, pour recevoir de nouveaux renseignemens; ce n'est pas ainsi qu'en eût agi un Colon. Il vit bien, à mon air, que mon intention n'étoit pas de lui faire aucun mal; après quelques questions relatives à la situation où nous nous trouvions respectivement & auxquelles il ne répondoit qu'en tremblant, il se rassura & prit confiance en moi. Je me plaignois de la disette de gibier dans les lieux que je venois de parcourir; il m'indiqua des cantons où je rencontrerois sûrement celui que je cherchois; j'ordonnai au Hottentot qui m'avoit rejoint, de lui faire présent d'une portion de son tabac; &, après lui avoir souhaité plus de modération & de probité, pour lui & ses compagnons, je tournai bride pour continuer ma chasse; j'avois fait à peine cinquante pas; mon Chasseur étoit resté quelques minutes de plus avec lui pour l'aider à allumer sa pipe & pour achever sa conversation;

conversation ; je l'entends qui m'appelle à grands cris ; effrayé de ses accens, je retourne précipitamment sur lui ; j'accours, j'arrive ; je le vois aux prises avec le traître Boshisman, qui, la main armée d'une flèche, faisoit tous ses efforts pour le blesser à la tête ; le visage de mon pauvre Hottentot étoit déjà couvert de sang ; je saute de cheval, transporté de colère ; &, me saisissant de mon fusil, d'un coup de crosse dans la poitrine, j'étourdis & renverse le traître ; mon Hottentot, dans l'excès de sa rage, ramasse son arme, achève son terrible adversaire, & l'écrase à mes pieds. Effrayé de sa blessure, il s'attendoit à périr par l'effet du poison ; le coquin lui avoit décoché une flèche dans le moment où ils se quittoient ; il avoit reçu la blessure précisément au nez, elle me paroissoit plus dangereuse, mais n'étoit heureusement que superficielle ; il n'avoit été atteint que du tranchant du fer, qui n'est jamais empoisonné ; je lavai moi-même sa plaie avec de l'urine ; je le consolai, bien convaincu qu'il n'étoit pas mortellement blessé ; je portois toujours sur moi un flacon d'alkali-volatil que m'avoit donné M. Percheron, Résident de France, lors de mon départ du Cap ; pour chasser jusqu'aux apparences du venin, je déchirai des morceaux de ma chemise, dont je fis des compresses imbibées de cet alkali ; mais, loin que ces précautions de ma craintive amitié servissent à rassurer l'esprit de ce malheureux, il s'obstinoit à attribuer aux effets du poison les douleurs très-aiguës que lui causoit mon caustique ; pour moi, ce que j'admirois le plus, & que je regardois comme l'influence de mon heureuse étoile, c'est qu'il n'eut pas été tué sur la place ; car, à coup sûr, son assassin, armé du fusil qu'il lui eût dérobé, n'auroit pas manqué de me joindre au plus prochain détour, & de me faire subir le même sort. Je m'emparai de l'arc & du carquois du scélérat ; &, laissant là son cadavre horriblement défiguré, je m'empressai de rejoindre mon Camp. Cette aventure y répandit l'alarme ; mon Chasseur, persuadé qu'il ne vivroit pas jusqu'au jour, acheva, par ses tristes plaintes, de jeter la consternation parmi mes gens ; c'est à tort que j'aurois essayé de les tranquilliser ; ils étoient tous presque persuadés que le malade ne passeroit pas la nuit ; cependant

elle s'écoula ſans criſes ; &, lorſque les plus grandes douleurs ſe furent diſſipées, il ſentit, & commença de convenir qu'il en ſeroit quitte pour la peur. A leur réveil, tous ſes camarades, étonnés de le voir vivant, retrouvèrent auſſi la parole, & bavardèrent de mille façons différentes, comme il arrive toujours après le danger ; ils jugeoient ſur-tout que la mort du coupable étoit ce qu'il y avoit de plus heureux pour nous dans cette aventure ; car, ſi cet homme nous eût échappé, & que, nous ſuivant à la piſte à travers les buiſſons & les chemins détournés, il eût découvert le lieu de notre retraite, il n'eût pas manqué d'en aller avertir les autres Boſſiſmans, qui, raſſemblés en grand nombre, fuſſent arrivés ſur nous, & nous euſſent impitoyablement maſſacrés. Les diverſes conjectures de mes Hottentots, & leurs diſcours à perte de vue, m'amuſoient beaucoup & m'intéreſſoient en quelque ſorte ; j'en concluois qu'ils pourroient, à la longue, ſe familiariſer avec le danger, & j'étois charmé qu'ils l'euſſent vu d'auſſi près ; car je ne connoiſſois point d'obſtacle plus redoutable à mes deſſeins que les terreurs de leurs imaginations.

Nous délogeâmes le jour ſuivant ; pendant la marche, je m'amuſois, de côtés & d'autres, à tirer ; le temps étoit favorable. Je fis lever une Autruche femelle ; arrivé ſur ſon nid, le plus conſidérable que j'euſſe jamais vu, j'y trouvai trente-huit œufs en un tas, & treize diſtribués plus loin, chacun dans une petite cavité ; je ne pouvois concevoir qu'une ſeule femelle pût couver autant d'œufs ; ils me paroiſſoient d'ailleurs de grandeur inégale ; lorſque je les eus conſidérés de plus près, j'en trouvai neuf beaucoup plus petits que les autres ; cette particularité m'intéreſſoit vivement ; je fis arrêter & dételer à un quart de lieue du nid, & j'allai m'enfoncer dans un buiſſon d'où je l'avois à découvert & directement à portée de la balle ; je n'y fus pas long-temps ſans voir arriver une femelle qui s'accroupit ſur les œufs ; &, pendant le reſte du jour que je paſſai dans ce buiſſon, trois autres ſe rendirent au même nid ; elles ſe relevoient l'une après l'autre ; une ſeule reſta un quart d'heure à couver, tandis qu'une nouvelle venue s'y étoit miſe à côté d'elle ; ce qui me fit penſer que quelquefois &

peut-être dans les nuits fraîches ou pluvieuſes, elles s'entendent pour couver à deux & même davantage. Le ſoleil touchoit à ſon déclin; un mâle arrive qui s'approche du nid, pour y prendre place; car les mâles couvent auſſi bien que les femelles. Je lui envoyai ma balle qui l'étendit mort; le bruit du coup fit lever celles-là, qui, dans leur effroi, caſsèrent pluſieurs œufs; je m'approchai & vis avec regret que les Autruchons alloient inceſſamment éclore, puiſqu'ils étoient couverts de tout leur duvet; le mâle que je venois de tuer n'avoit pas une ſeule belle plume blanche; elles étoient déjà toutes dégarnies & toutes ſalies; je choiſis parmi les noires celles qui me parurent les plus entières & je quittai la place; je détachai pluſieurs de mes Hottentots, pour aller chercher les treize œufs diſperſés ſur les côtés du nid, & je leur enjoignis de ne point toucher aux autres; j'étois curieux de ſavoir ſi les femelles ſeroient revenues pendant la nuit; je retournai au nid dès que le jour fut venu; mais je trouvai la place entièrement balayée, ſi ce n'eſt de quelques coquilles éparſes qui dénotoient aſſez que nous avions apprêté un bon repas à quelques Jakals ou même à des Hiennes.

Cette particularité touchant les mœurs de l'Autruche, dont la femelle ſe réunit avec pluſieurs autres pour l'incubation dans un même nid, eſt d'autant plus faite pour éveiller l'attention du Naturaliſte, que, n'étant point une règle générale, elle prouve que les circonſtances peuvent quelquefois déterminer les actions de ces animaux, & modifier leurs ſentimens; ce qui tendroit à rehauſſer leur inſtinct, en leur donnant une prévoyance plus réfléchie qu'on ne la leur accorde ordinairement; n'eſt-il pas probable que ces animaux s'aſſocient pour être plus en force & défendre mieux leur progéniture; j'aurai occaſion de revenir là-deſſus, dans la deſcription que je donnerai de l'Autruche; j'oſe me flatter qu'on ne lira pas ſans intérêt des récits ſimples & véridiques qui contiendront plutôt une peinture des mœurs & des habitudes des animaux, que les détails faſtidieux & trop ſouvent répétés des couleurs du nombre de plumes, des meſures, des dimenſions exactes de toutes leurs parties: énumérations ridicules qui n'offrent pas plus de variété

entre les eſpèces qu'elles ne montrent de différences dans les caractères !

En revenant du nid au camp, mes chiens firent lever un Lièvre, & le lancèrent ; je le ſuivis au galop, & le vis diſparoître dans les cavités d'un petit monticule qui ſe trouvoit ſur ſa route; je m'entêtai à ſa recherche, & je parvins à deviner le lieu précis de ſa retraite; il étoit entré dans une de ces cavités par un trou que je bouchai ; on dérangea les pierres & les gravats qui formoient la petite élévation; je ne peindrai point l'étonnement qui me ſaiſit lorſque je reconnus que c'étoit un tombeau Hottentot; j'y trouvai mon Lièvre blotti dans un ſquelette; je le pris vivant & l'emportai; mais, dans un moment où mes chiens, occupés ailleurs, ne pouvoient m'apercevoir, par un mouvement de générosité, & comme ſi j'euſſe dédaigné de donner la mort à ce foible animal autrement qu'avec l'arme uſitée de la chaſſe, je lui rendis la liberté; cette action fut interprêtée par mes gens d'une façon qui me fit encore plus d'honneur dans leur eſprit; je me gardai bien en conſéquence de chercher à les détromper; ils crurent avec la plus vive ſatisfaction que j'avois lâché mon Lièvre, non parce que je ne m'en ſouciois pas, mais parce qu'ils furent perſuadés que l'aſile des morts m'avoit ſemblé trop reſpectable, & que c'étoit un hommage naturel que je venois de rendre au tombeau d'un des leurs; nous recouvrîmes le ſquelette des mêmes gravats que nous avions éparpillés, & reprîmes une autre route ; dans cet intervalle, d'autres chaſſeurs avoient tué de leur côté quatre Gnous, dont la ſalaiſon nous occupa trois jours entiers.

J'arrivai le 16 ſur une habitation occupée par deux frères Nègres & libres, l'un deſquels étoit marié à une jeune Mulâtre; je fus accueilli par ces aimables Naturels avec les tranſports de la joie; ils m'offrirent tout ce qu'ils poſſédoient..... Le dirai-je! mon cœur oppreſſé de mille ſentimens divers reçut froidement & leurs careſſes & leurs tendres ſollicitudes; je retrouvois preſque les manières & les uſages du monde; je rentrois dans la Société; je revoyois des champs, des meubles, des poſſeſſions, de l'ordre, des maîtres en un mot, j'étois dans une habitation; tant d'aiſance me devenoit

à charge ; un penchant involontaire m'arrachoit de ce domaine ; j'en fis plusieurs fois le tour, les yeux errans de côtés & d'autres, comme pour retrouver mon chemin perdu ; j'accablois la maison de mes plaintes, & l'environnois, si je puis parler ainsi, de mes soupirs ; tout fuyoit, & les torrens, & les montagnes & les forêts majestueuses, & les chemins impraticables, & les Hordes de Sauvages & leurs huttes charmantes, tout me fuyoit ; tout me sembloit regrettable, jusqu'aux bêtes féroces elles-mêmes à qui je prêtois en ce moment des sentimens d'habitude & de bienveillance pour moi. Je ne sais si ces bizarreries sont communes à d'autres hommes ; mais plus j'y songe, plus je sens qu'elles appartiennent à la Nature. Charme puissant de la Liberté, force invincible qui ne périras qu'avec moi, tu transformois en plaisirs les plus cruelles fatigues ; en amusemens, les plus grands dangers ; en spectacles délicieux, les objets les plus noirs, & tu semois tous mes pas des fleurs du repos & de la félicité, en des temps & dans un âge où la destinée sembloit me contraindre de les chercher ailleurs.

Ce fut chez ces deux Nègres que je mangeai du pain pour la première fois depuis un an ; j'en avois tout-à-fait perdu le goût ; je n'avois compté m'arrêter ici qu'une journée tout au plus ; j'y passai trois jours ; il nous restoit encore bien du pays à parcourir, quelques montagnes énormes à traverser, de grandes difficultés à vaincre dans ce désert du Camdebo, dont l'aspect vraiment imposant n'offre par-tout, au lieu de la verdure & des jardins si naturels de Pampoen-Kraal, qu'une face tantôt grise, tantôt rougeâtre & jaune, des rochers, du sable, des cailloux. En me rapprochant des Habitations, je courois moins de risque ; en tenant à mes idées, je me promettois plus de jouissances ; ainsi donc, si j'en excepte les lieux où je venois de m'arrêter, je suivis mon plan avec autant de constance pour le retour que pour le départ ; mais je profitai du hasard qui m'avoit fait tomber chez les deux frères, pour pourvoir à la subsistance de mon monde, & je pris mes précautions. Ils me firent une forte provision de biscuit ; je reconnus ce service essentiel, en leur donnant pour échange, de la poudre, du plomb, & des pierres à fusil : tous objets précieux qui leur manquoient

depuis long-tems, malgré le besoin indispensable qu'en a toujours une Habitation, soit pour défendre ses troupeaux, soit pour repousser les Boſſiſmans. Ils m'auroient tout accordé, à leur tour, en reconnoiſſance d'un auſſi grand bienfait.

Le 19, à quatre heures du soir, je repris ma route; le soleil le plus ardent nous dévora pendant deux jours; nous errâmes sans trouver une goutte d'eau; on eut recours aux jarres que j'avois fait emplir chez les frères Nègres, & nous fûmes réduits à la ration, comme cela nous étoit plus d'une fois arrivé.

Le 21, après avoir traversé le lit du Kriga, qui étoit à sec & que nous avions déjà paſſé la veille, je rencontrai deux habitans du Camdebo qui revenoient du Cap & faisoient route pour leur demeure. Depuis plus d'un an je n'avois eu de nouvelles de cette ville & de mes connoiſſances; je fus enchanté d'apprendre qu'avec les secours de la France, le Cap avoit été sauvé de toute invaſion de la part des Anglois, & que la Colonie étoit demeurée sous la domination Hollandoise; le plaiſir de cette nouvelle fut bientôt effacé par celle de l'indiſpoſition de mon bienfaicteur, que les voyageurs m'atteſtèrent avoir laiſſé dans un état critique & même fixé, lors de leur départ, aux bains chauds, dernière reſſource des malades en Afrique. Ce rapport acheva de répandre l'amertume & le dégoût sur le reste de mon voyage.

J'allois hâter ma marche, j'aurois voulu voler pour rejoindre un ami qui m'étoit cher à tant de titres; mais la crainte de le trouver languiſſant, empoiſonnoit le plaiſir que je me faisois de le revoir; ces deux Colons me prévinrent que j'allois infiniment souffrir en route par la sécheresse & le manque d'eau; qu'attendu la grande quantité de bestiaux que je traînois à ma suite, je n'avois de reſſources à espérer que dans les orages qui pourroient survenir; que les Boſſiſmans d'ailleurs infeſtoient le pays; qu'ils leur avoient enlevé à eux mêmes trente-deux bœufs, & maſſacré leurs gardiens au paſſage de la rivière noire; cette dernière nouvelle ne m'empêcha pas de continuer ma route; depuis l'exemple de sévérité que j'avois été forcé de donner, mes gens ne bronchoient plus, & je crois qu'ils auroient été capables d'affronter, avec moi, tous les

bandits du Camdebo ; je ne voulois pas cependant m'expofer témérairement : il n'étoit guères poffible de penfer à marcher de nuit : c'étoit m'ôter tous mes avantages ; la plus grande partie de mes bœufs étoient hors de fervice par la maladie du fabot, de façon que, ne pouvant relayer les mieux portans, je les faifois partir avant nous, avec une forte garde, afin que nous ne fuffions point retardés dans la marche.

Arrivé de la forte au *Kriga-Fontyn* (Fontaine du Kriga), nos Bœufs y eurent à peu près autant d'eau qu'il leur en falloit, mais elle étoit fi faumache que les Hottentots qui en burent, gagnèrent des coliques & des diarrhées violentes ; comme je fondois le terrein, & examinois fi cette eau ne pouvoit pas nous caufer de plus grand maux encore, je fus extrêmement furpris de voir Keès, qui fe trouvoit toujours le premier par-tout, retirer de la vafe un crabe d'environ trois à quatre pouces de diamètre. Il y avoit effectivement de quoi s'étonner ; car cette fontaine étoit en plein rocher, fans écoulement apparent. Mon finge me parut manger fon crabe avec tant de plaifir, que j'en fis prendre une trentaine que je trouvai fort bons après les avoir fait cuire. Quatre ou cinq coup de fufil me procurèrent plus de quarante Gelinottes d'une très-belle efpèce, habituées à venir s'abattre par milliers fur les bords de cette fontaine ; les Hottentots des Colonies les nomment *Perdrix Namaquoifes*, parce que, dans la faifon des pluies, toutes partent pour fe rendre vers le Tropique. A dater du moment où nous décampâmes de cette fontaine, nous ne trouvâmes plus que des plantes graffes & des Sauterelles ; nous étions dans un lieu de défolation ; quatre de mes Bœufs n'ayant plus la force de fuivre, reftèrent fur la place ; j'eus le défagrément de voir que tous mes Chiens boitoient & fe traînoient avec effort, la plante de leurs pieds étant ufée & déchirée jufqu'au vif ; je les fis graiffer, afin qu'ils les léchaffent ; on les plaça tous fur les voitures ; mes Chevaux avoient gagné la même maladie que mes Bœufs ; je fis faire, avec des peaux, des efpèces de petits facs ou bottines, & après avoir bien graiffé les pieds de ces Chevaux, je les leur attachai au-deffus du tarfe. J'aurois bien voulu

faire à mes Bœufs la même opération ; mais ces animaux indociles ne s'y feroient pas prêtés tranquillement, d'ailleurs les peaux & la graiffe n'auroient pu fuffire ; les roues de mes chariots, que je n'avois point baignées depuis long-temps, jouoient en marchant comme autant de creffelles.

Différentes fontaines & plufieurs lits de torrent ou de rivière que nous avions traverfés & fur lefquels nous comptions encore, nous avoient tous trompés ; nos animaux étoient réduits à appuyer le nez contre terre, & à lécher les endroits qui leurs fembloient encore humides ; privés d'ailleurs de toute herbe fucculante, il ne leur reftoit d'autre reffource que de fe rabattre fur quelques plantes graffes qui leur donnoient des tranchées affreufes ; ils battoient des flancs, & n'étoient plus que des fquelettes.

Cette fituation défefpérante dura jufqu'au foir du 24 ; nous venions de traverfer le *Swart-Rivier* (la rivière noire), qui n'avoit pas plus d'eau que les autres ; nous allions dételer lorfque j'aperçus un troupeau de Moutons ; je courus vers le gardien, qui m'apprit qu'il appartenoit à un Colon, dont l'habitation n'étoit qu'à une petite lieue de là ; nous en prîmes auffitôt la route, & nous allâmes camper près d'un très grand marais où nous eûmes enfin la fatisfaction de trouver de l'eau en abondance. L'habitation apartenoit à *Adam-Robenhymer* & fe nommoit *Kweec-Valey* ; je reçus mille politeffes de la part du maître de la maifon & de toute fa famille ; elle n'étoit pas confidérable & fe réduifoit à deux filles. L'une, Dina-Sagrias-de-Beer, d'un premier lit du côté de la mère, étoit une des plus belles Africaines que j'euffe encore vues ; ces hôtes charmans me prefsèrent de paffer quelques jours avec eux ; la féduifante Dina mit des graces fi naïves & fi douces dans fon invitation particulière, que je me laiffai facilement aller à fes inftances réitérées, & confentis à paffer trois jours entiers chez elle. Ce pendant, le foir, je ne manquai pas de me retirer dans mon camp, comme je l'avois toujours fait ; les lieux où je me trouvois & le befoin d'y maintenir l'ordre me faifant plus que jamais une loi févère de ne point découcher ; j'étois d'ailleurs tellement habitué à mon dur matelas, qu'un lit moelleux & plus commode m'eût

réellement

réellement empêché de repoſer. Cette halte agréable étoit ſurtout utile à mes pauvres beſtiaux vieillis de misère & de fatigue; je craignois à tout moment d'être obligé d'abandonner mes effets & mes chariots; ce dernier ſéjour ſervit pourtant à les ranimer un peu. Le ſite étoit à mille égards charmant & varié : le voiſinage de l'habitation offroit à mes Bœufs, auſſi bien qu'à mes gens, d'abondans ſecours bien propres à rétablir leurs forces, pour peu que j'euſſe voulu reſter plus long-temps dans cet aſile ; mais je ſentois de plus en plus le beſoin de me rapprocher du Cap, & mon imagination épuiſée me rendoit à chaque inſtant mon retour plus indiſpenſable ; il fallut donc encore une fois m'arracher à tant de ſéductions & partir; la belle Dina ayant appris de mes gens (car elle s'informit de tout) que les biſcuits que j'avois fait faire chez les Nègres touchoient à leur fin, me pria d'en accepter une petite proviſion qu'elle m'avoit fait elle-même. Le 1^er^ Mars, après avoir fait mes remercîmens à tous mes aimables hôtes, je les quittai ; il étoit cinq heures du ſoir ; nous faiſions route vers le *Gamka* ou *Leuw-Rivier* (Rivière des Lions), nous y arrivâmes à neuf heures du ſoir, & l'on y campa. Les Lions autrefois étoient très-communs ſur cette rivière, parce que les Gazelles y étoient auſſi très-abondantes; mais, depuis que les habitans s'en ſont rapprochés, les Gazelles ont pris la fuite, & les Lions, par conſéquent, ſont devenus beaucoup plus rares; j'avois ouï-dire à Kweec-Valey, qu'il rôdoit, dans les environs du lieu où je me trouvois, trois troupes formidables de *Boſſiſmans*. La prudence m'empêcha de pénétrer plus avant dans cette première nuit; on m'avoit informé, de plus, que paſſé le *Gamka* juſqu'à la rivière des Buffles, je ne verrois pas une goutte d'eau; il y avoit vingt-cinq grandes lieues d'une rivière à l'autre; pour ne pas périr de ſoif, il falloit faire ce trajet en deux jours; il n'étoit pas queſtion de marcher par la chaleur; tout auroit été perdu; je réſolus donc de reſter deux jours pleins ſur la rivière des Lions pour repoſer & fortifier d'autant mes attelages; &, ſur le ſoir du ſecond jour, m'affranchiſſant de toute eſpèce de crainte, & ne tenant nul compte à mes gens de leur terreurs paniques, je continuai ma route. J'avois

eu la précaution de placer toute ma caravane entre deux chariots qui servoient d'avant & d'arrière-garde ; deux jours ou plutôt deux nuits de marche forcée, mais dans le meilleur ordre, nous conduisirent au bord de la rivière après laquelle nous soupirions depuis si long-temps. Nous n'avions pas négligé pendant les nuits de tirer de côté & d'autre des coups de fusil de six minutes en six minutes; j'avois donné de temps en temps de l'eau de mes jarres à mes Chevaux qui succomboient à la chaleur & à la fatigue ; mes bestiaux n'avoient ni bu ni mangé, ils étoient tous haletans, & sembloient devoir à tout moment rester sur la place ; cependant, quoiqu'il fit nuit plus d'une demi-heure avant d'arriver au *Buffle-Rivier*, les relais & tous les bestiaux qui marchoient en liberté, ayant éventé la rivière, se mirent tous à courir en désordre & à travers champs pour s'y désaltérer; ceux qui traînoient les voitures, reprirent courage & firent le trajet en moins d'un quart d'heure ; sans l'attention de mes gens qui coupèrent à propos les raits des plus mutins, mes trois voitures auroient été culbutées dans la rivière; nous suivîmes tous l'exemple de nos animaux, & le bain me fit oublier mes fatigues.

Lorsque les feux furent allumés, une partie des animaux nous rejoignit ; j'avois de l'inquiétude pour les autres ; cependant nous les entendions s'agiter & marcher dans les broussailles qui nous entouroient ; sans doute qu'ils y cherchoient de quoi manger. Ils arrivèrent tous à la pointe du jour, excepté une paire de Bœufs que nous n'avons j'amais revus ; notre Bouc s'étoit également égaré & ne revint que dans le courant de la journée.

J'avois été extrêmement surpris à mon réveil de me trouver dans un Pays charmant que l'obscurité m'avoit empêché d'apercevoir ; la rivière n'étoit pas large; mais l'abondance & la profondeur de ses eaux répandoient dans ces lieux une fraîcheur d'autant plus délicieuse que la chaleur étoit excessive ; cette rivière couloit sur un lit de gazon coupé par cent tours & détours; il y avoit long-temps que je n'avois rencontré un aussi agréable bocage. Une infinité de Perdrix & de Gelinottes formoient, par leur cri, un contraste piquant avec des espèces de Canards, des Hérons, des

Cigognes brunes, & des Flamans, dont la rivière étoit couverte. Il n'y eut qu'une voix pour me fupplier de m'arrêter quelques jours; j'y confentis fans peine, & je fus enchanté qu'on m'eut prévenu. C'étoit encore un de ces fites agréables qui prouve que l'imagination des Poëtes n'eft pas toujours au deffus de la Nature & de la Vérité dans leurs defcriptions. L'emplacement où nous venions de paffer la nuit n'étoit cependant pas le plus favorable: quelques groffes roches dont nous étions voifins le couvroient trop, ainfi que nous, & pouvoient faciliter à l'ennemi les moyens de nous furprendre; en conféquence, nous conduisîmes nos chariots & nos bagages dans le milieu d'une petite prairie, à laquelle le cours finueux de la rivière donnoit la forme d'une prefqu'île, & c'eft là qu'on fixa les tentes.

Nous venions de faire une marche de quatre-vingts lieues, depuis l'habitation des deux frères Nègres dont j'ai parlé. On peut difficilement fe faire une idée de ce que nous avions eu à fouffrir dans cette traverfée. De quels fecours ne nous avoient pas été les Moutons que j'avois échangés avec les Hottentots de Sneuwberg? Depuis ce moment, nous n'avions pas rencontré une feule pièce de gibier, pas une lagune d'eau affez pure pour en faire ufage fans précaution: tout ce que nous en avions trouvé n'étoit potable qu'après qu'on l'avoit fait bouillir, foit avec du thé, foit avec du café, pour en détruire ou déguifer au moins les qualités mal-faifantes & naufabondes.

L'agrément du lieu & l'abondance de toutes chofes, que nous procuroit le Buffle-Rivier, n'étoient pas les feuls motifs qui m'arrêtoient fur fes bords; j'y demeurai jufqu'au 14 du mois; tout ce temps fut employé à la réparation de mes équipages, dont le délabrement m'inquiétoit depuis long-temps; les chariots avoient été tellement fecoués, le foleil les avoit tellement defféchés, qu'ils ne tenoient prefque plus à rien; les roues fur-tout avoient befoin de reftauration; tous les rayons quittoient leurs moyeux; pour donner plus de reffort au bois, je les fis mettre à l'eau; elles y reftèrent long-temps avant que la hache y touchât; de mon côté, je fis la revue de ma collection, qui n'étoit pas non plus

ſans déſordre ; ce n'étoit pas un petit ouvrage ; j'avois des oiſeaux par-tout ; mes boîtes à thé, à ſucre, à café, tout en étoit rempli ; nous allions bientôt arriver dans le gros de la Colonie ; réſolu de ne m'y point arrêter un ſeul moment, j'aurois regardé comme un grand malheur le moindre accident qui fût venu retarder ma marche ; perſuadé que nous n'avions plus rien à craindre des vagabonds, & voyant tous mes gens aſſez tranquilles & débarraſſés de leur frayeur, je me propoſai de marcher, tant de jour que de nuit ; ce que j'exécutai le 14, à cinq heures du ſoir, dans le même ordre que par le paſſé. Nous fîmes halte à minuit, près de Matjes-Fontein : le temps ſe couvrit, & nous menaçoit d'un orage, mais il s'éloigna de nous ; le lendemain, je paſſai le Wet-Waater, pour dételer à *Conſtapel ;* c'eſt une habitation aſſez agréable, mais que la diſette d'eau a contraint les Colons d'abandonner. Quoique la ſaiſon fut avancée, les chaleurs n'avoient pas diminué ; forcés de reſter inactifs pendant les plus grandes ardeurs du ſoleil, il nous brûloit d'autant mieux que nous étions entièrement privés d'ombrage & de tout abri pour nous en garantir ; l'accablement où nous étions plongés ne nous permettoit pas même les diſtractions de la chaſſe ; on ſait trop que les chaleurs étouffantes ne ſervent pas à provoquer l'appétit ; qu'alors les viandes ou fraîches ou ſalées, ne font que rebuter, & qu'elles augmentent le dégoût ; ainſi nous ne faiſions plus de cuiſine ; mes Hottentots dormoient durant la journée ; moi, je ne vivois que des biſcuits de Mademoiſelle Dina, & toute la recherche de ma ſenſualité conſiſtoit à les tremper dans du lait de chèvre, que je prenois toujours avec plaiſir ; je ne puis trop recommander aux Voyageurs qui entreprendroient des courſes pareilles aux miennes, de ſe procurer un grand nombre de ces animaux ſi utiles & ſi doux ; ils recherchent l'homme, s'attachent à lui, le ſuivent par-tout, ne lui cauſent aucun embarras, & n'exigent aucun ſoin ; ils lui fourniſſent tous les jours de quoi ſe nourrir à la fois & ſe déſaltérer ; tout en ſe jouant, ces pauvres bêtes, qui ne ſont point difficiles comme les autres animaux, s'accommodent de tout, peuvent ſupporter la ſoif pendant très-long-temps, ſans, que leurs ſources tariſſent.

Les 16 & 17, après avoir traversé Touws Rivier, je gagnai, six lieues plus loin, près Verkeerde-Valey, un très grand lac, près duquel étoit une petite habitation que le maître absent avoit confiée à la garde de quelques Hottentots; je vis un Colon, parti nouvellement du Cap pour regagner le Camdebo; cet homme débarrassa mon cœur d'un poids qui l'oppressoit depuis long-temps; il m'apprit le rétablissement de la santé de M. Boers, & son retour au Cap. J'eus occasion de rencontrer différentes espèces d'oiseaux, entr'autres des Foulques pareilles à celles d'Europe; mais les marais du lac me fournirent une telle quantité de Becassines, que nous en fîmes notre nourriture ordinaire.

Il y avoit beaucoup de Cochons sur cette habitation; j'en achetai un, & je fus obligé de l'aller choisir & de le tirer parmi les roseaux, parce que, comme je l'ai observé plus haut en parlant de la manière dont on les élève, ceux-ci étoient devenus sauvages; j'achetai encore de la farine pour régaler ma troupe du premier pain qu'elle eût mangé depuis mon départ; ce fut la femme de Klaas qui l'apprêta, & elle y réussit fort adroitement; je quittai Werkeerde-Valey; le 21, nous allions dans un autre pays, le Boke-Veld, plaine des Gazelles (Spring-Bok), qui s'y trouvoient sans doute autrefois, mais qui présentement ne s'y montrent nulle part; nous apercevions, de côtés & d'autres sur les collines, plusieurs habitations; nous nous efforcions vainement de nous en éloigner; plus nous allions, plus elles commençoient à devenir fréquentes; je fus contraint de longer celle de Jan-Pinar. Je résistai aux instances qu'il me fit de me rafraîchir chez lui, & passai outre; mais tout ce qu'il y avoit d'habitans, soit Blancs, soit Hottentots ou Nègres, accoururent pour voir défiler ma caravane, à peu près comme on vole dans nos Villes pour jouir d'un de ces spectacles auquel des fêtes rares ou des événemens imprévus ont tout à coup donné naissance; ma barbe, sur-tout pour le Pays qui ne possède ni Capucin ni Juif, parut un phénomène extraordinaire, admirable, quoiqu'elle mit en fuite les enfans, & qu'elle fit peur aux femmes. J'eus beaucoup de peine à me débarrasser des questions & des questionneurs, pour

aller m'isoler à onze heures & demie du soir, à trois lieues plus loin, dans une retraite inhabitée & paisible; mais le bruit de mon retour s'étoit répandu; &, le lendemain, il faisoit jour à peine que plus de vingt habitans des divers environs, rassemblés par la curiosité, avoient pris place autour de mon camp, afin que, quelque route que je prisse, il me fût impossible de me soustraire à leurs regards. On avoit pris plaisir à débiter sur mon compte cent absurdités différentes; on me faisoit cent questions plus ridicules les unes que les autres; on publioit, par exemple, que j'amenois des voitures chargées de poudres d'or & de pierreries trouvées dans des rivières ou sur des rochers inconnus; un de ces crédules Paysans me conjuroit de lui faire voir cette magnifique pierre précieuse, supérieure au diamant, grosse comme un œuf, que j'avois trouvée sur la tête d'un énorme serpent, auquel j'avois livré le plus sanglant combat. Je ne rapporte ces inepties que pour justifier ce que j'ai dit ailleurs de ce stupide amour du merveilleux dont les Colons nourrissent le désœuvrement & les longs ennuis qui les tuent.

J'avois eu l'intention de rester tranquille dans l'endroit où je me trouvois jusques vers le soir; mais la troupe curieuse grossit tant de minute en minute, que j'en pris de l'impatience & partis brusquement; j'eus beau me dérober à trois ou quatre habitations sur le territoire desquelles il me fallut passer; l'importunité me suivit par-tout, & je n'eus d'autre ressource que de profiter de l'obscurité de la nuit pour aller, presque comme un proscrit, me cacher au pied d'une énorme chaîne de montagnes, nommée *Cloof*, qui fait la limite d'un autre Pays, le *Rooye-Sand*.

Cette montagne, comme un immense rideau que le malheur eut élevé devant moi, sembloit appuyée là pour me contrarier davantage & redoubler mes chagrins; il falloit cependant ou franchir l'obstacle, ou faire un très-long circuit, dont je ne connoissois ni la durée ni le terme; ce n'étoit plus cette ardeur bouillante que j'avois montrée en partant, cette force, ce courage infatigable, que fomentoient dans mon ame l'amour des choses nouvelles, & l'impatient desir de prendre le premier possession

d'un Pays ſi rare & ſi curieux; je me voyois arrêté, tour à tour, par le découragement, & entraîné par la reconnoiſſante amitié; je pris donc mon parti, & me décidai à gagner, comme je pourrois, le ſommet de la montagne; l'eſcarpement & les fondrières de cette traverſée me parurent effroyables; c'eſt pourtant le chemin ordinaire des Colons de ces quartiers là, qui préfèrent de riſquer de s'y perdre & d'y culbuter, plutôt que de s'unir pour y faire une route, ou du moins quelques réparations: preuve inſigne de leur pareſſe & de leur indolence!

J'oſai me charger de ce ſoin pour moi-même; j'employai la journée du 24 à faire couper des branches pour combler les endroits les plus enfoncés, & les recouvrir avec des terres, des pierres & du ſable; je réuſſis dans mon opération; &, le 25, en quatre heures de temps, grâces aux précautions que nous prîmes, & toutes les peines que ſe donna de bien bon gré tout mon monde; à quelques avaries près, nous eûmes l'inexprimable bonheur de ſauter l'affreux précipice, le dernier qui dût nous faire trembler, les Colons nomment cet horrible chemin *Moſter-Hoek*, le Coin de Moſter.

Nous campâmes au pied de ſon revers; le jour ſuivant, nous arrêtâmes, dans la matinée, à l'entrée du *Roye-Sand*, près des ruines d'une habitation qui paroiſſoit depuis long-temps abandonnée.

Ce canton, ſuivant moi, eſt improprement nommé *Roye-Sand* (Sable rouge); je n'y en ai point vu de cette couleur; j'ai remarqué qu'au contraire il étoit décidément jaune.

Ce Pays eſt riche en bled; les moiſſons y ſont ſuperbes, & s'y montrent par-tout en abondance; des ſites heureux nous offroient, de temps en temps, des habitations plus riantes les unes que les autres, & la variété des conſtructions répandoit ſur toutes ces campagnes un intérêt dont l'œil étoit agréablement frappé; il eſt poſſible qu'accoutumé, depuis 16 mois, à des ſpectacles d'une nature plus forte & mieux prononcée, le contraſte des Pays ſauvages & de leurs demeures, auſſi triſtes que rares, avec le nouvel ordre de choſes qui ſe préſentoient à mes regards, fit ſur mon imagination une impreſſion plus vive; quoi qu'il en ſoit, je ne me laſſois point d'admirer ces beaux lieux.

Toutes les idées chimériques & romanesques qui m'avoient bercé, tous ces déplaisirs dont je nourrissois mon cœur en quittant les Sauvages, commençoient enfin à se ralentir, & la Raison reprenant le dessus, me faisoit assez connoître que, n'étant point né pour cette vie errante & précaire, j'avois d'autres obligations à remplir, d'autres humains à chérir. Déjà je souriois aux divers objets dont l'image me retraçoit mes anciens plaisirs & mes habitudes; l'amitié sur-tout, revêtue de toutes ses graces & telle qu'elle doit plaire aux ames délicates & sensibles, sembloit m'appeler de loin & me tendre les bras. D'autres sentimens, peut-être, venoient à son appui pour dérider mon front, & presser de plus en plus ma marche. Certain, comme je l'avois appris, que je trouverois M. Boers bien portant au Cap, chaque pas que je faisois vers la Ville me donnoit des élans d'impatience que mes Compagnons partageoient bien sincèrement avec moi. Je ne pouvois me savoir si près sans désirer de voir disparoître derrière moi le chemin qui devoit m'y conduire; je n'étois plus occupé que du plaisir de retrouver des amis, mais sur-tout d'embrasser celui que mon cœur distinguoit à tant de titres.

Le 26, après avoir échappé, si je puis m'exprimer ainsi, à dix habitations qui se trouvoient sur ma route, je traversai la *Breede-Rivier* (Rivière large); une lieue plus loin, le Waater-Val (chute d'eau); ensuite quelques habitations qui, sans doute, m'attendoient au passage depuis long-temps. Car les habitans, voyant que je n'arrêtois point, prirent le parti de me suivre comme une bête curieuse, & ne me quittèrent que lorsqu'ils m'eurent considéré à leur aise. Je passai le Roye-Sand-Kloof (la Vallée du sable rouge), le Klein-Berg-Rivier (la petite rivière des montagnes). Le lendemain 27, arrivé au Swart-Land, je fis seller mes chevaux, qui depuis long-temps ne me servoient point, &, suivi de mon fidèle Klaas, laissant les curieux autour de mes chariots & de mes équipages, je pris les devants, & me fis un plaisir d'arriver le soir même chez mon ancien hôte, le bon Slaber, qui m'avoit si noblement accueilli deux ans auparavant, lors de mon affreux désastre à la baie Saldana.

Je ne puis exprimer toute la joie, mais sur-tout l'étonnement que

que causa mon arrivée à toute cette brave famille; elle s'y attendoit si peu, ma barbe me rendoit si méconnoissable, les relations qu'on avoit faites, au Cap & dans les environs, de mes courses lointaines & des dangers auxquels je m'étois livré, rendoient ma mort si probable, qu'ils furent tous effrayés de mon approche; les femmes sur-tout me firent une guerre cruelle de cette garniture épaisse & noire qui couvroit ma figure ; il y avoit déjà quelque temps qu'elle m'étoit devenue inutile & par conséquent à charge; Mitje Slaber, la plus jeune des filles, s'offrit obligeamment de m'en débarrasser ; je me mis à ses genoux, & j'offris ma tête en sacrifice; j'étois à peine arrivé dans cette demeure fortunée que je dépêchai Klaas vers M. Boers, pour lui donner la nouvelle de mon retour; je lui adressois, en même temps, deux petites Gazelles Steen-Bock & quelques Perdrix que j'avois tuées en route. Dès le lendemain, je reçus les félicitations de mon ami qui m'envoyoit deux de ses meilleurs chevaux, & me conjuroit vivement de me rendre aussitôt chez lui.

Ce jour même, mes gens que j'avois laissés en arrière, arrivèrent tous avec mes charriots. Le moment de la séparation approchoit; nous avions, de part & d'autre, oublié nos torts; les uns laissoient échapper des soupirs, d'autres versoient des larmes ; je ne pus retenir les miennes; nous nous consolions par l'espoir d'un second Voyage, si les circonstances me devenoient favorables. Je distribuai à ces fidèles compagnons de mes fatigues & de mes aventures, tout ce qui me restoit & qui ne m'étoit plus d'aucune utilité à la ville; j'y joignis même mon linge & encore toutes mes hardes; ne conservant absolument que ce que j'avois sur le corps. Je priai deux de ces Hottentots de rester quelques jours de plus chez Slaber, pour prendre soin de mes chevaux, de mes chèvres, & de ceux de mes bœufs, malades ou inutiles, que je laissois sur l'Habitation jusqu'à nouvel ordre ; je donnai rendez-vous chez M. Boers au reste de ma caravane. Klaas & moi nous montâmes à cheval; &, le soir même, j'eus le bonheur de serrer dans mes bras un bienfaicteur, un ami, que j'avois craint de ne plus revoir.

Mes équipages arrivèrent le 2 Avril; ce fut alors que je remerciai

tout-à-fait mes fidèles serviteurs, & que je leur payai leurs gages. Ils brûloient tous d'impatience de rejoindre leurs familles. J'offris la main à Klaas; il ne pouvoit se détacher de son maître; comme sa horde étoit moins éloignée de la ville que celle des autres Hottentots que je venois d'affranchir, je l'engageai à me venir visiter souvent, & lui promis toujours le même appui, la même confiance & la même amitié; je l'assurai particulièrement que je ne languirois pas long-temps au Cap, & que je comptois sur lui pour de nouvelles entreprises; c'étoit l'objet de tous ses désirs, & l'unique contrepoids de sa douleur; j'avoue que je ne pus le voir partir sans être moi-même étrangement ému, malgré les distractions que me donnoient la foule des arrivans qui se pressoient dans la maison de mon ami, les uns attirés par l'intérêt généreux que leur inspiroit ma personne, un plus grand nombre par le besoin de satisfaire leur avide curiosité.

Fin du second Volume.

Je place, à la suite de ce Volume, les Figures des Girafe mâle & femelle; je n'ai cependant rencontré ces animaux qu'à mon second Voyage; c'est donc une anticipation qui peut paroître irrégulière, mais à laquelle je suis en quelque façon contraint par des sollicitations & des instances que je dois regarder comme des ordres.

J'ajoute, par supplément & pour l'explication de ces deux Planches, un aperçu rapide sur les animaux qu'elles représentent; réservant des détails plus essentiels & plus suivis pour l'endroit où naturellement ils doivent trouver leurs places.

On a tant & si diversement parlé de la Girafe, que, malgré les dissertations élégantes & scientifiques sur ce sujet, on n'a pas, jusqu'à présent, une idée nette & précise de sa configuration, moins encore de ses mœurs, de ses goûts, de son caractère & de son organisation.

Si, parmi les Quadrupèdes connus, la préséance devoit s'accorder à la hauteur, sans difficulté la Girafe se verroit au premier

Pl. VIII.

GIRAFE, MÂLE.

Pl. VIII.

GIRAFE, FEMMELLE.

rang. Le mâle, que je conſerve dans mon cabinet & dont on voit la figure *planche VIII*, avoit, lorſque je le meſurai après l'avoir abattu, ſeize pieds quatre pouces, depuis le ſabot juſqu'à l'extrêmité de ſes cornes ou de ſon bois; je me ſers de ces deux expreſſions uniquement pour me faire entendre; car toutes deux ſont également impropres; la Girafe n'a ni bois ni cornes; mais, entre ſes deux oreilles, à l'extrêmité ſupérieure de la tête, s'élèvent perpendiculairement & parallèlement deux parties du crâne qui, ſans aucune ſolution de continuité, s'alongent de huit à neuf pouces, ſe terminent par un arrondiſſement convexe & bordé d'un rang de poils droits & fermes qui le dépaſſent de pluſieurs lignes.

La femelle eſt généralement plus baſſe que le mâle; celle repréſentée dans la planche ſuivante, n'avoit que treize pieds dix pouces; ſes dents inciſives, preſque toutes uſées, prouvoient inconteſtablement qu'elle avoit acquis ſa plus grande hauteur.

En conſéquence du nombre de ces animaux que j'ai eu l'occaſion de voir & de ceux que j'ai tués, je puis établir, comme une règle certaine, que les mâles ont ordinairement quinze à ſeize pieds de hauteur, & les femelles treize à quatorze.

Quiconque jugeroit de la force & de la groſſeur de cet animal, d'après ces dimenſions données, ſe tromperoit étrangement; on peut preſque dire qu'il n'a qu'un cou & des jambes; effectivement l'œil habitué aux formes replètes & alongées des Quadrupèdes de l'Europe, ne voit point de proportion entre une hauteur de ſeize pieds & une longueur de ſept, priſe depuis la queue juſqu'à la poitrine; une autre difformité, ſi cependant c'en eſt une, fait contraſter entr'elles la partie antérieure & la poſtérieure: la première eſt d'une épaiſſeur conſidérable vers les épaules; mais l'arrière-train eſt ſi grêle, ſi peu fourni, que l'un & l'autre ne paroiſſent point faits pour aller enſemble.

Les Naturaliſtes & les Voyageurs, en parlant de la Girafe, s'accordent tous pour ne donner, aux jambes de derrière, que moitié de la longueur de celles de devant; mais, de bonne-foi, ont-ils vu l'animal? Ou, s'ils l'ont vu, l'ont-ils attentivement conſidéré?

Un Auteur Italien, qui certes ne l'avoit jamais vu, l'a fait

graver, à Venise, dans un Ouvrage intitulé: *Descrizioni degli Animali* 1771; cette figure est exactement calquée sur tout ce qui en a été publié; mais cette exactitude même la rend si ridicule qu'il faut la regarder, de la part de l'Auteur Italien, comme une critique mordante de toutes les descriptions qui ont paru & se sont répétées jusqu'aujourd'hui.

Parmi les anciennes (*), la plus exacte que je connoisse, est celle de Gilius. Il dit positivement que la *Girafe a les quatre jambes de la même longueur*; mais que *les cuisses de devant sont si longues en comparaison de celles de derrière, que le dos de l'animal paroit être incliné comme un toit*. Si, par les *cuisses de devant*, Gilius entend l'omoplate, son assertion est juste, & je suis d'accord avec lui.

Il n'en est pas de même sur ce que nous lisons dans *Héliodore*: si nous voulons bien croire que ce soit de la Girafe qu'il a parlé, lorsqu'il ne donne à la tête de cet animal que le double de la grosseur de celle de l'Autruche, il faudra conclure que les choses ont bien changé depuis, & que, dans ce laps de temps, la Nature a fait souffrir de grandes variations à l'une ou l'autre de ces deux espèces.

Les cornes étant adhérentes & faisant partie du crâne, comme je l'ai dit, ne peuvent jamais tomber; elles ne sont point solides comme le bois du Cerf, ni d'une matière analogue à la corne du Bœuf; moins encore sont-elles composées de poils réunis, comme le suppose Buffon; c'est simplement une substance osseuse, calcaire & divisée par une infinité de pores, comme le sont tous les os; elles sont recouvertes, dans toute leur longueur, d'un poil court & rude qui ne ressemble en rien au duvet velouté du refait des Chevreuils ou des Cerfs.

Les dessins de cet animal placés dans les Ouvrages de MM. de Buffon & Vosmar, sont généralement défectueux; on a fait aboutir les cornes en pointe, ce qui est contraire à la vérité. Aulieu de

---

(*) Parmi les modernes, la gravure la plus fidèle est sans contredit celle qu'en a fait faire le Docteur Allaman, d'après les dessins que lui a fournis le Colonel Gordon.

n'amener la crinière que jusques sur les épaules, on l'a prolongée jusqu'à la naissance de la queue; infidélité qui, jointe à nombre d'autres, dégrade & rend nulles pour la science ces représentations trompeuses & mal-à-propos consacrées par la réputation des Auteurs qui les avouent.

Les Girafes mâle & femelle sont tachetées également; cependant, abstraction faite de l'inégalité de leurs tailles, on les distingue très-bien & de fort loin l'un de l'autre; le mâle sur un fond gris-blanc a de grandes taches d'un brun obscur presque noir, & sur un fond semblable, les taches de la femelle sont d'une couleur fauve; ce qui les rend moins tranchantes. Les jeunes mâles ont d'abord la couleur de leurs mères; mais leurs taches se rembrunissent à mesure qu'ils avancent en âge & qu'ils prennent de l'accroissement.

Ces Quadrupèdes se nourrissent de feuilles d'arbres, & par préférence de celle d'un Mimosa particulier au canton qu'ils habitent; les herbages des prairies font aussi partie de leurs alimens, sans qu'il leur soit nécessaire de s'agenouiller pour broutter ou pour boire, comme on l'a cru mal-à-propos: ils se couchent souvent, soit pour ruminer, soit pour dormir; ce qui leur occasionne une callosité considérable au sternum, & fait que leurs genoux sont toujours couronnés.

Si la Nature avoit doué la Girafe d'un caractère irascible, celle-ci auroit certainement à s'en plaindre; car ses moyens, pour l'attaque ou pour la défense, se réduisent à peu de choses; mais elle est d'un caractère paisible & craintif; elle fuit le danger, & s'éloigne fort vîte en trottant; un bon cheval la joint difficilement à la course.

On a dit qu'elle n'avoit pas la force de se défendre; cependant je sais, à n'en pas douter, que, par ses ruades, elle lasse, décourage & peut écarter le Lion; je n'ai jamais vu qu'en aucune occasion elle fît usage de ses cornes; on pourroit les regarder comme inutiles, s'il étoit possible de douter de la sagesse & des précautions que la Nature sait employer & dont elle ne nous laisse pas toujours apercevoir les motifs.

J'ai pensé qu'il étoit essentiel d'accompagner ces deux figures, que je livre à l'empressement des personnes qui me les ont demandées, d'une légère description qui pût d'avance en faciliter l'examen; mais on sentira bien que je n'ai pas tout dit sur cet animal extraordinaire.

Fautes essentielles à corriger.

Tome I. *Page* 50, *ligne* 35, sont : *lisez* est.

Tome II. *P.* 355, *l.* 28, infractuosités : *lisez* anfractuosités.

Un couple, *lisez par-tout* une couple.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, un Ouvrage intitulé: *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par le Cap de Bonne-Eſpérance*, PAR M. LE VAILLANT; Cet Ouvrage jette un jour ſi nouveau & ſi intéreſſant ſur cette partie de l'ancien Continent, qu'il ne peut que ſatisfaire infiniment les Amateurs d'hiſtoire, & la maſſe nombreuſe de Lecteurs qui cherchent, dans les récits de Voyages, des faits avérés & de l'inſtruction. Il eſt précieux par le fond, infiniment intéreſſant par la manière naturelle & philoſophique de l'Auteur. Enfin il me ſemble qu'aucun Voyage n'inſpire un intérêt auſſi vif & auſſi touchant. A Paris, ce 28 Mars 1789.

MENTELLE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la Grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le ſieur LEROY, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public les *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique, & Deſcription des Oiſeaux & Animaux de cette partie du Monde, par M. LE VAILLANT*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de vingt-cinq année conſécutives, à compter de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelques qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de Notre obéiſſance: comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ſes hoirs ou ayans-cauſes, à peine de ſaiſie & de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidives & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons; A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans Notre Royaume, & non ailleurs, en

beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de Notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le Sieur ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans Notre Bibliothèque publique, un dans celle de Notre Château du Louvre, un dans celle de Notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur ARCHEVÊQUE: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier Notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est Notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-huitième jour du mois d'Octobre, l'an de Grâce mil sept cent quatre-vingt-neuf, & de notre Règne le seizième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BÉGUE.

Registré sur le Registre XXIV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1959. fol. 215, *conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil*, *du* 16 *Avril* 1785. *A Paris*, *le* 30 *Octobre* 1789.

Signé, KNAPEN, *Syndic*.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'*aîné*, & LOTTIN *de S.-Germain*, Imprimeurs-Libraires Ordinaires de la VILLE, rue S.-André-des-Arcs, (N° 27) 1789.

CARTE
De la Partie Méridionale de
L'AFRIQUE;
Pour servir d'intelligence aux deux Voyages
de LEVAILLANT.
Se trouve chez H. J. Jansen et Perronneau,
Imprimeurs-Libraires,
A PARIS.
Tropique du Capricorne
OCEAN
MER DES INDES
GRANDS NAMAQUOIS
PETITS NAMAQUOIS
KABOBIQUOIS
HOUSWANAS
PAYS DES BOSSIMANS
ROGGE VELDS BERG
BOCKE KAMIS LAND BERG
GRAND PAYS DE KAROW
ROGGE VELD
KOUD BOCKE VELD
ou Pays Froid des Antilopes
WARME BOCKE VELD
BOCKE VELD
KAROW
PAYS DE CANLANGUKLOQUI
ATTAQUOI
SITSICAMMA
PAYS DE CAMDEBOO
Sneeuw Bergen ou Montagnes de Neige
GONAQUOIS
PAYS DES CAFFRES
TERRE DU NATAL
TERRE DES RUYTERS
HOTTENTOTE HOLLANDE
Cap de Bonne Esperance
Cap des Aiguilles
Plaine des Bœufs Sauvages
Bois de Mimosa
Déserts Brûlés
Fleuve des Poissons
Ro d'Orange ou la Gde Riv.
Vallée de Verkeer de
Pays plein de Lions et de Tigres
Champ de Bataille

2 tom. en 1 vol.

Cplte